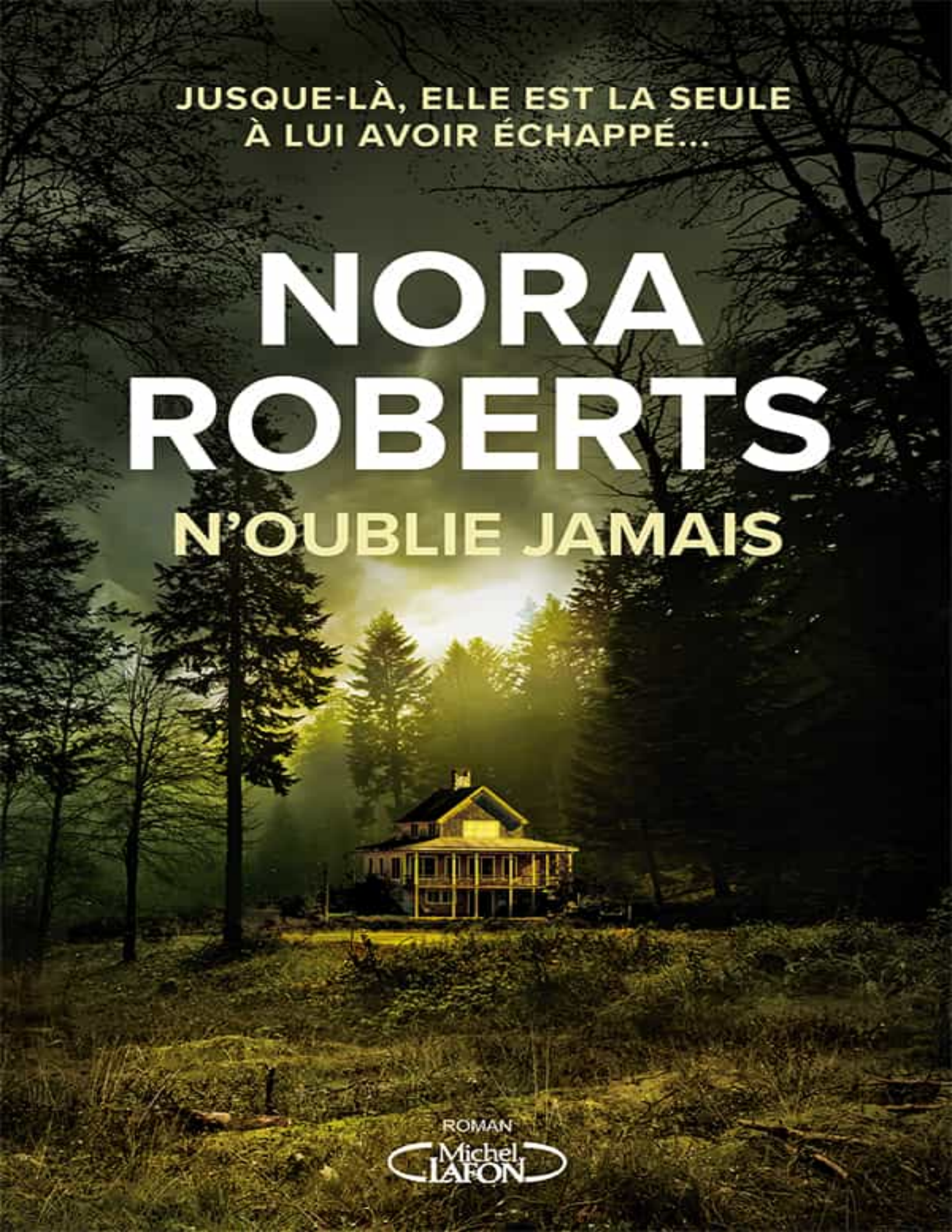
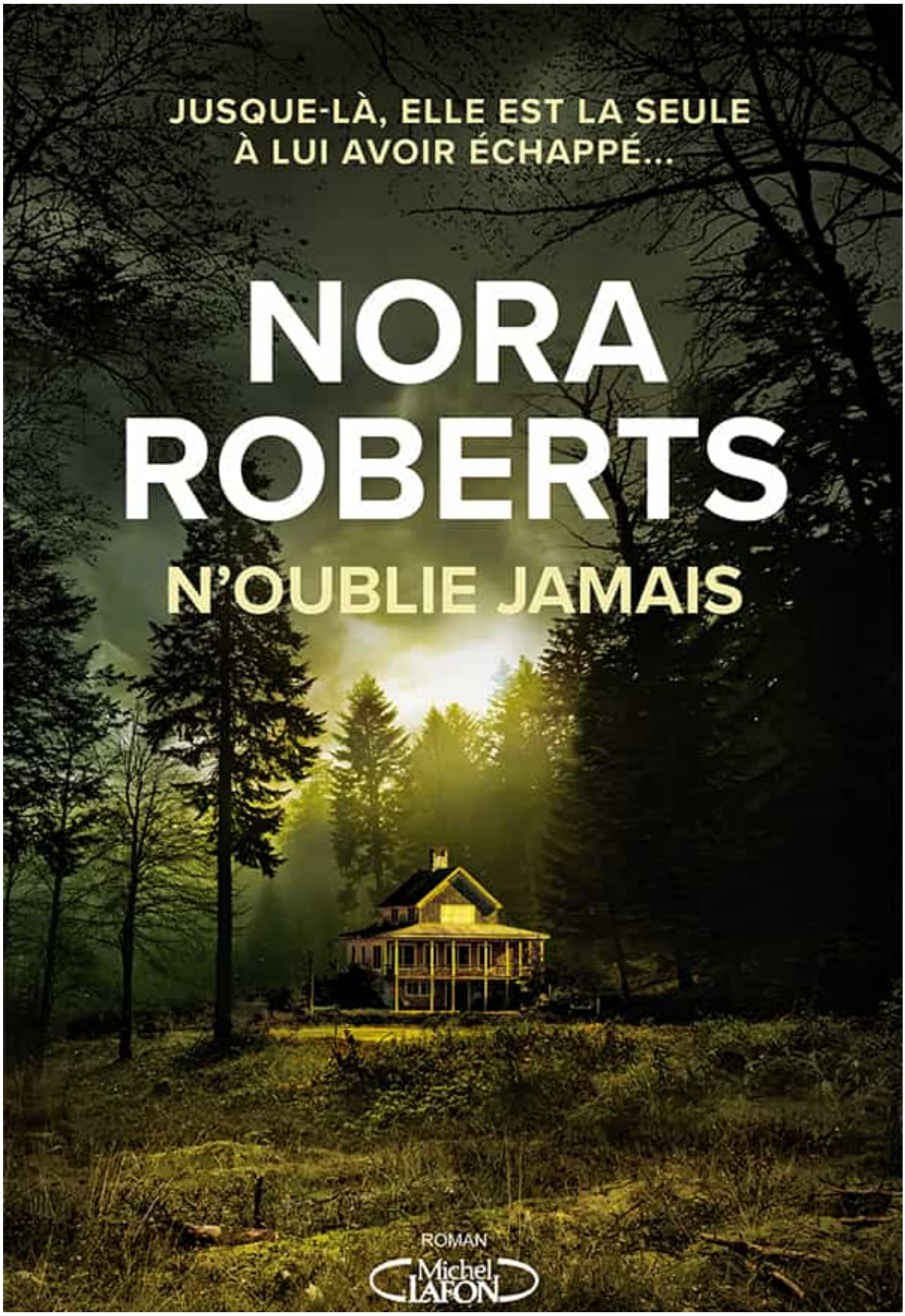
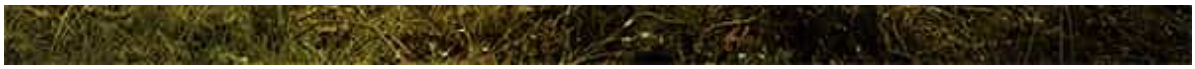

JUSQUE-LÀ, ELLE EST LA SEULE
À LUI AVOIR ÉCHAPPÉ...
NORA
ROBERTS
N'OUBLIE JAMAIS
ROMAN
Michel
LAFON


JUSQUE-LÀ, ELLE EST LA SEULE
À LUI AVOIR ÉCHAPPÉ...
NORA
ROBERTS
N'OUBLIE JAMAIS
ROMAN
Michel
LAFON



NORA ROBERTS

N'OUBLIE JAMAIS

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sylvie Del Cotto

ROMAN


Michel
LAFON

À la famille :
celle dans laquelle nous naissons,
et celle que nous construisons.

PARTIE I

Projets

C’est un mauvais projet
que celui qui ne peut être modifié.

PUBLILIUS SYRUS

Être heureux chez soi est le résultat ultime
de toute ambition.

SAMUEL JOHNSON

Chapitre Un

Ses quelques rêves et objectifs étaient simples.

Fille de militaire, Morgan Albright avait passé son enfance ballotée entre les pays et les continents. Ses racines, conditionnées par la carrière de son père, n'avaient poussé qu'en surface pour faciliter le repiquage. Changer de base, de maison, d'État et même de pays avait rythmé les quatorze premières années de sa vie. Jusqu'au divorce de ses parents.

Personne ne lui avait laissé le choix.

Les trois années qui suivirent la séparation, sa mère l'avait contrainte à déménager plus souvent qu'à son tour. De bourgades en métropoles, en quête de… Morgan n'aurait su dire quoi.

À l'aube de ses dix-huit ans, elle déterra elle-même ses racines pour les replanter à l'université. C'est là qu'elle put explorer ses objectifs, ses rêves et ses choix. Elle bûcha sans relâche, optant pour une double spécialité. Gestion et restauration, des choix qui la conduisaient directement à son rêve.

S'implanter. Avoir son chez-soi, son entreprise.

Sa vie.

Elle analysait les plans des villes, les différents secteurs, le climat pour mieux cibler le lieu où elle planterait lesdites racines à la fin de ses études. Elle aspirait à une vie de quartier, peut-être un centre ancien et réputé, en tout cas près des commerces, des restaurants, des cafés. Des gens.

Un jour, non seulement elle ferait l'acquisition de sa maison, mais aussi de son bar.

Pour telecharger + d'ebooks gratuitement et légalement veuillez visiter notre site : www.bookys-ebooks.com

Des objectifs simples.

Ses diplômes en poche, elle arrêta son choix sur un quartier de la proche banlieue de Baltimore, Maryland. Ses maisons traditionnelles avec jardin, encore épargnées par la gentrification, se vendaient à un prix plus qu'abordable.

Toute sa vie d'étudiante, elle avait occupé des emplois de serveuse puis, dès l'âge requis, de barmaid. Et elle avait économisé.

Son père, le Colonel, fut le grand absent de la remise des diplômes. Même les mentions qu'avait décrochées Morgan échouèrent à lui arracher un petit mot de félicitations. Cela ne la surprit guère, consciente qu'elle avait tout bonnement cessé d'exister à ses yeux avant même que sa signature sur le jugement de divorce n'ait séché.

Sa mère et ses grands-parents maternels, eux, avaient été présents. Elle ne se doutait pas que c'était la dernière fois qu'elle voyait son grand-père. Ce septuagénaire actif, robuste et en bonne santé rendit l'âme l'hiver qui suivit la fin de sa vie étudiante. Tombé d'une échelle. Une chute. Et tout avait cessé en un instant.

Par-delà le chagrin, c'est une leçon que Morgan prit à cœur.

Il lui légua vingt mille dollars et des souvenirs, tout aussi précieux, de randonnées dans les Montagnes Vertes du Vermont quand elle lui rendait visite l'été.

Grâce à cet argent, Morgan put quitter son minuscule appartement pour s'installer dans une petite maison. Sa maison. Des travaux étaient certes à prévoir, mais elle disposait d'un jardin – qui avait lui aussi besoin d'aménagements.

Les trois petites chambres et les deux minuscules salles de bains offraient la possibilité d'accueillir une colocataire afin d'alléger le remboursement du prêt immobilier et financer les travaux.

En outre, elle jonglait entre deux emplois. Elle était barmaid cinq ou six soirs par semaine au *Next Round*, un bar animé du quartier. En emploi de

jour, après l’acquisition de son bien immobilier, elle se tourna vers un poste de responsable administratif pour une entreprise de construction familiale.

Morgan rencontra sa colocataire à la jardinerie locale, un jour qu’elle s’émerveillait devant des plantes ornementales. Nina Ramos, chargée de l’entretien des serres, était experte dans son domaine. Elle qui n’avait pas son pareil pour aménager un espace vert transforma sa perplexité en joie. C’est ainsi qu’au cours de son premier printemps fleuri dans sa propre maison, Nina s’installa avec elle.

Elles aimaient passer du temps ensemble mais, au besoin, savaient se laisser respirer.

À vingt-cinq ans, Morgan avait réalisé son premier rêve. Et selon ses estimations, elle concrétiserait son deuxième objectif avant le cap de la trentaine.

Son unique petite folie était garée dans son allée. Si rembourser la Prius lui prendrait plusieurs années, elle constituait un moyen autonome et économique de se rendre au travail.

Par beau temps, elle partait au bureau à vélo ; les autres jours, elle prenait sa voiture. Nina surnommait la Prius « l’objectif secondaire de Morgan ».

La maisonnette de Newberry Street se caractérisait par son charmant jardin, sa peinture blanche immaculée et sa nouvelle porte d’entrée repeinte en un joyeux bleu clair.

Le patron de Greenwald’s Builders lui prêta main forte pour vitrifier le parquet d’époque et lui céda la peinture à prix coûtant, en plus de la conseiller à chaque étape des réparations et de l’entretien.

Maintenant qu’elle avait planté ses racines, elle se sentait s’épanouir.

Ses jonquilles qui agitaient leurs trompettes le long de son allée récemment pavée lui donnèrent le sourire. La fin du mois de mars apportait un temps instable, mais amenait aussi avec lui les signes annonciateurs du

printemps. Sur le cornouiller qu'elle avait planté avec Nina devant la maison, à l'automne, elle aperçut des bourgeons prêts à éclore.

« *Bientôt* », songea-t-elle en poussant sa bicyclette dans le râtelier avant d'y attacher l'antivol.

Un quartier sûr, toutefois il ne fallait pas tenter le diable.

Elle déverrouilla sa porte et, avisant la voiture pour le moins capricieuse de Nina garée le long du trottoir, elle se manifesta.

– Nina ! C'est moi, je suis à la bourre !

Elle traversa le salon et se fit une fois de plus la réflexion que le rez-de-chaussée serait bien plus spacieux sans la cloison de la cuisine.

Le budget pour ce projet étant réuni, elle espérait démolir ce mur à l'automne. Ou avant Noël. Peut-être.

– Moi, je ne suis pas à la bourre, répliqua Nina. Et j'ai un rencard !

Nina était la reine des rencards. Cela dit, elle était splendide, pétillante et se limitait à un seul emploi.

Morgan se posta dans l'entrée de la chambre de Nina.

Plusieurs tenues, manifestement inadéquates, jonchaient le lit. Cette dernière s'examinait devant le miroir en pied. Ses cheveux noir corbeau retombaient dans le dos d'une robe rouge qui soulignait ses courbes. Ses yeux sombres s'éclairèrent sitôt qu'ils croisèrent ceux de Morgan dans la glace.

– Alors, quelle est ton opinion ?

– Le plus souvent, que je te déteste. Bon, d'accord. Où vas-tu et avec qui ?

– Sam m'invite à dîner au *Fresco*.

– La classe ! Alors la rouge, haut la main.

Elle l'enviait, en un sens. L'unique source de contrariété entre les colocataires venait de leurs morphologies. Du fait de la silhouette juvénile de la grande Morgan et des courbes de la petite Nina, échanger leurs vêtements était exclu.

– N'hésite pas ! Ça fait trois semaines que tu sors exclusivement avec Sam le bien gaulé, si j'ai bien suivi ?

– Presque quatre, rectifia Nina en virevoltant. Alors …

– Je ne ferai pas de bruit en rentrant.

– Il me plaît, Morgan.

– À moi aussi.

– Non, *vraiment.*

– Oh, fit Morgan en scrutant son amie, la tête inclinée sur le côté. Je sais déjà que tu lui plais sérieusement, et c’est peu dire. Ça saute aux yeux. Si c’est ce que tu cherches, en tant qu’amie, je te donne mon feu vert.

D’un geste, Nina rejeta ses magnifiques cheveux et poussa son fameux soupir rêveur.

– Je crois que je n’ai pas attendu ta bénédiction.

– Fonce, ma belle. Faut que je me change avant d’aller bosser.

– D’un emploi à un autre. Moi, je dois ranger tout ce fatras et astiquer ma chambre. Je ne veux pas que Sam s’imagine que je suis cracra.

– Tu n’es pas cracra.

« *Seulement bordélique* », songea Morgan, encore que Nina limitait son fouillis à son espace personnel.

À l’opposé du joyeux foutoir de Nina, dans sa chambre aux murs couleur lavande, avec sa tablette encombrée de maquillage, de produits capillaires et de singulières babioles, la partie de Morgan était parfaitement ordonnée.

La troisième chambre, de la taille d’un placard, lui servait de bureau. C’était son refuge. Des murs d’un bleu apaisant, de la déco chinée auprès d’artistes de rue à Baltimore, un duvet et des oreillers blancs, une petite causeuse confortable pour bouquiner.

Elle ôta sa panoplie de responsable administratif – pantalon gris, chemise blanche et veste bleu marine – pour enfiler celle de barmaid, composée d’un pantalon et d’une chemise noirs. Dans la salle de bains, elle ouvrit le tiroir dans lequel son maquillage était organisé de façon à faciliter son choix. Et passa de la version jour à la version nuit.

Son carré plongeant, sur ses cheveux blonds coupés court, convenait à ses deux métiers. Cependant, pour servir au bar, mieux valait aussi

souligner son regard et opter pour un rouge à lèvres plus intense.

Avec les années d'entraînement, elle paracheva la transition en moins de vingt minutes.

Faute de dîner dans un restaurant huppé du genre du *Fresco*, elle retourna dans la cuisine et attrapa un yaourt dans le réfrigérateur. Elle l'avala debout, imaginant le mur abattu, de nouvelles portes de placard, de l'électroménager neuf, quelques étagères, des…

– *Amiga mía*, tu dois te nourrir.

– Un yaourt, c'est de la nourriture.

En peignoir, Nina plaqua les mains sur ses hanches.

– Essaie des aliments qui requièrent un couteau et une fourchette, et mâcher. Tu es naturellement grande et fine – garce. Mais si tu te sous-alimentes, tu finiras toute maigre et décharnée. Sérieux, l'une de nous deux doit apprendre à cuisiner. Toi, par exemple, déclara-t-elle en pointant vers Morgan un ongle corail.

– Bien sûr, je calerai ça sur mon temps libre. Et puis, c'est toi qui as une mère qui cuisine divinement bien.

– Ta présence est requise au repas familial dimanche prochain. Ne me dis pas que tu dois reprendre tes feuilles de calcul ou je ne sais quoi. Tu sais que mes parents t'adorent. Et mon frère Rick sera là.

Le yaourt dans une main, la cuillère dans l'autre, Morgan agita les mains comme si elle effaçait un tableau.

– Je ne sortirai pas avec ton frère, peu importe à quel point il est mignon. Ce serait de la folie. Je ne risquerai pas de perdre ma coloc juste pour sortir avec son frère, coucher puis rompre avec lui.

Nina tint un anneau en or au bord de son lobe et un pendant à trois anneaux en or à l'autre.

– Laquelle ?

Morgan désigna le pendant.

– Plus élégant.

– OK. Si ça se trouve, tu sortirais avec Rick, coucherais et tomberais amoureuse de lui.

– Pas le temps. Repasse dans deux ou trois ans.

– Je reconnais que les plannings sont d'une grande utilité, mais pas en amour. Bravo pour le changement de sujet. Mange.

– J'avalerai un truc au bar.

– Repas dominical, insista Nina quand Morgan jeta le pot vide et rinça sa cuillère. Je préviens ma mère que tu seras là. Une fois que c'est dit, c'est sans appel.

– J'adorerais venir, sincèrement. Accorde-moi la semaine pour y réfléchir. Nous avons du travail par-dessus la tête chez Greenwald. Au printemps, tout le monde se met en tête de rénover, repeindre ou aménager une terrasse.

Elle attrapa son sac à main et s'éloigna.

– Amuse-toi bien ce soir.

– Compte sur moi. J'appellerai ma mère avant de me faire belle.

– Tu es belle en toutes circonstances.

Morgan trottina jusqu'à sa voiture. Heureuse d'avoir un peu d'avance, elle parcourut tranquillement les neuf petits kilomètres qui la séparaient du centre-ville.

Les boutiques le long de ce que les locaux surnommaient le Market Mile (long en réalité d'un mile et demi) fermeraient dans moins d'une heure. Mais les restaurants et les cafés éclaireraient Market Mile et animeraient le boulevard jusque tard dans la nuit.

Dans la plupart des bâtiments, en brique peinte en rose clair ou blanc, le rez-de-chaussée était occupé par des commerces, et les étages, par des logements. Le *Next Round* ne faisait pas exception, et préférait louer à des clients ou à des employés que cela ne dérangeait pas de vivre juste au-dessus d'un bar.

Elle bifurqua et contourna le bar jusqu'au parking situé à l'arrière. Après avoir verrouillé sa voiture, ses pieds crissant sur le gravier, elle se dirigea vers l'entrée de service, et plongea dans la chaleur et le bruit.

Le Round proposait des burgers, des palourdes, des nachos accompagnés de frites, des oignons frits, des beignets de légumes, et trois

variétés d’ailes de poulet.

Quand elle ouvrirait son établissement, elle étofferait la carte de quelques snacks et glisserait si possible quelques encas originaux.

Dans un premier temps, il lui faudrait apprendre à cuisiner, étant donné qu’elle serait amenée à donner un coup de main à tout moment.

– Salut Frankie, lança-t-elle à la préposée au gril en accrochant son blouson à la patère. En forme, ce soir ?

– Ça va pas trop mal, répondit-elle, sa tignasse noire rassemblée sous une casquette blanche, en retournant trois épais steaks hachés. Roddy et ses frères mangent un bout avant le tournoi de fléchettes. Réjouis-toi d’arriver après l’*happy hour*. C’était noir de monde.

– J’aime quand c’est bondé.

Elle salua les deux cuisiniers, l’adolescent en charge de la vaisselle, et la serveuse qui récupéra en coup de vent une commande de nachos.

Même si elle ne prenait pas son service avant dix minutes, elle poussa la porte qui ouvrait sur le bar.

« *Un brouhaha d’un autre genre* », se dit-elle. Pas le crépitement de la viande grillée ni le cliquètement du couteau ou le tintement de la vaisselle. En salle, des voix résonnaient dans le vaste espace qui abritait un long comptoir noir, des tables et des banquettes. De la musique pulsait d’un juke-box, pas suffisamment forte pour couvrir les conversations.

Elle repéra Roddy et ses frères, des habitués à leur table attitrée près de la cible des fléchettes, ingurgitant des bières et des cacahuètes. « *Des Coors pour Roddy et son frère Mike*, se rappela-t-elle, *et une Heineken pour leur frère Ted* ». Si leur père les rejoignait, il commanderait une pression, accompagnée d’un petit verre d’alcool fort.

Elle passa du côté des barmen. Le soir, elle prenait la relève de Wayne, qui était en cet instant occupé à enfoncer une tranche de citron dans une bouteille de Corona.

– On a une petite accalmie, l’informa-t-il en lui adressant un sourire lumineux. Le type au bout du bar a une ardoise. Il termine sa seconde vodka-tonic, garde un œil sur lui.

Il posa la Corona devant un client assis sur un tabouret de bar, et échangea quelques mots avec lui avant de revenir près de Morgan.

– Il attend son rencard. Match.com. Sa première fois. Elle est en retard, il stresse.

« *Mignon*, songea Morgan, *dans le genre geek.* » Sans doute que son salon abritait l'équipement complet du gamer.

– Compris.

– Bon, je te laisse. Bonne soirée.

Comme toujours, elle vérifia sa réserve de glace, de citrons verts et jaunes, d'olives et de cerises. Elle prépara des verres pour les tables et s'apprêtait à se diriger vers Corona quand elle remarqua qu'une femme, la trentaine, jetait des coups d'œil anxieux autour d'elle. Puis elle se rapprocha du jeune geek au bar.

– Dave ? Tandy. Toutes mes excuses pour le retard.

Il s'éclaira aussitôt.

– Oh, c'est pas grave. Je suis content de te rencontrer. Tu préfères qu'on s'installe à une table ?

– Ici, c'est parfait. Non ?

Elle se glissa sur un tabouret à côté de lui. Morgan avança vers eux alors qu'ils se souriaient avec un mélange d'appréhension et d'espoir.

– Bonsoir. Je vous sers quelque chose ?

– Oh euh, un verre de Chardonnay, si vous avez ?

– Bien sûr. J'aime bien vos boucles d'oreille.

– Oh, merci, dit Tandy en touchant son oreille gauche.

– Elles sont très jolies, renchérit Dave. T'es super.

– Merci, toi aussi, rit-elle pendant que Morgan lui servait son vin. Tu ne te doutes de rien, hein ? J'étais tellement nerveuse que j'ai un peu marché dans le quartier. D'où mon retard.

– J'étais tellement nerveux que je suis arrivé avec vingt minutes d'avance.

« *La glace est brisée* », pensa Morgan en posant son verre devant elle. Et ça, elle devait avouer que c'était l'une des raisons pour lesquelles elle

adorait son métier de barmaid. Dans un chaleureux bar de quartier, on ne savait jamais ce qui pouvait débuter, s'achever, prospérer ou se rompre.

Le temps que Roddy et ses frères engloutissent leurs burgers, la salle s'était gentiment remplie. Le couple de Match.com décida de prendre une table, ainsi qu'une assiette de nachos. Morgan paria avec elle-même qu'ils se reverraient.

Vodka-tonic s'acquitta de sa note, laissant un misérable pourboire. Les fléchettes tapaient contre la cible sous les encouragements et les huées du public.

Un homme d'une petite trentaine d'années entra. Il lui fit penser à une vedette de cinéma incognito, avec ses cheveux blond foncé, ses traits finement ciselés, son corps modelé par le sport. En jean, bottines et chandail bleu ciel – probablement en cachemire – il s'assit sur un tabouret de bar.

Elle s'approcha de lui.

– Bienvenue au *Next Round*. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

– Oh, beaucoup de choses, répondit-il, avec un sourire charmeur. Mais commençons par une bière. Une bière locale en pression ?

– Bien sûr.

Même si la carte des bières était affichée sur des présentoirs, elle les énuméra.

– Choisissez pour moi, voulez-vous ?

– Que voulez-vous essayer ?

– Encore une question piège.

Elle décocha un sourire. « *Envie de bavarder en prenant un verre* », devina-t-elle. Elle n'y voyait pas d'inconvénient.

– En matière de bière.

– Onctueuse, mais pas fade. Intense mais pas forte. Plutôt brune.

– Essayons celle-ci.

Elle servit un petit échantillon. Il la goûta en l'observant au-dessus du verre.

– Je valide. Excellent choix.

– C'est le métier qui veut ça.

Avant qu'il ait pu répliquer, une serveuse vint transmettre une commande.

– La table des filles restées coincées dans les années quatre-vingt-dix. Quatre cosmos, Morgan.

Elle emporta le plateau de verres vides dans la cuisine pendant que Morgan se mettait à l'œuvre.

– On sent l'expérience, commenta le client qui la regardait mélanger les ingrédients.

– Il faut bien. Êtes-vous en déplacement professionnel ?

– Je n'ai pas l'air d'être du quartier ?

« *Pas tout à fait* », pensa-t-elle. Ses vêtements le rangeaient du côté huppé de la population, sans être tape-à-l'œil.

Des cris de joie retentirent dans la salle.

– Tournoi de fléchettes, précisa-t-elle.

– C'est ce que je vois. Officiel ?

– Dans son genre. Je vous sers autre chose ? Souhaitez-vous consulter la carte ?

– On mange bien ici ?

– Plutôt bien, dit-elle en dépliant une carte à côté de lui. Jetez un œil, prenez votre temps.

Les Cosmos prêts, elle repartit au bout du comptoir pour noter des commandes. Elle servit quelques clients en papotant avec les habitués. Puis elle revint vers lui.

– Je vais tenter le Market Street Burger, à moins que vous ne me conseilliez autre chose.

– Il mérite son titre de grand classique de la maison. Pour ajouter un peu de piquant, prenez les frites épicées.

Il leva les mains.

– Vous mettez chaque fois dans le mille.

Elle rit, et enregistra sa commande.

Roddy, plus d'un mètre quatre-vingt-dix pour cent quinze kilos, se pointa au comptoir.

– Une autre tournée, princesse. La soirée est bonne ? demanda-t-il distraitement au Beau Mec pendant que Morgan remplissait les verres.

– De la bière fraîche, une charmante barmaid, du sport à la télé. Pas de quoi me plaindre.

– C'est sûr. J'ai pris la tête en demi-finale. Souhaite-moi bonne chance pour la finale, Morgan.

Elle se pencha, effleura sa joue avec ses lèvres.

– Casse la baraque.

– Admire l'artiste.

Il prit les bières et s'éloigna.

– Votre petit ami ?

Elle tourna son attention vers le client.

– Oh non. Roddy et ses frères, les joueurs de fléchettes, sont des habitués. Je travaille avec sa copine dans mon autre boulot.

– Deux emplois ? Ambitieuse. Quel est l'autre ?

– Responsable administratif dans le bâtiment. Et vous, que faites-vous ?

– J'aimerais dire que je fais ce qui me plaît, parce qu'au moins, j'essaie. Je suis dans l'informatique. Je reste deux mois dans la région au titre de consultant.

– D'où venez-vous ?

– Je voyage beaucoup. De San Francisco à l'origine mais en ce moment, je suis basé à New York, la plupart du temps du moins. Êtes-vous d'ici ?

– J'y suis chez moi désormais, en tout cas.

Une autre serveuse vint transmettre une commande.

– Fille de militaire, dit-elle en préparant les boissons.

– Alors la vie nomade vous est familière.

– Très. Et je suis contente qu'elle soit derrière moi.

Quand on lui apporta son assiette, il l'examina longuement.

– Vous ne lésinez pas sur les portions.

– C'est sûr. Voulez-vous une table ?

Il lui adressa un sourire enjôleur.

– J'aime la vue d'ici. Luke, dit-il. Luke Hudson.

– Morgan. Enchantée.

Il mangea et commanda une seconde bière, qu'il savoura jusqu'à la fin du tournoi.

Il posa des questions, sans pour autant être intrusif. Une conversation de bar, en somme. Morgan lui retourna certaines questions.

Il était descendu dans un hôtel du quartier. Sa société avait proposé de lui louer un logement, mais en déplacement, il aimait les hôtels, et s'imprégner de l'esprit de la région.

Il lui demanda où son père avait été envoyé en poste, dans quels pays elle avait aimé vivre. Ils bavardaient naturellement pendant qu'elle préparait les cocktails, essuyait le comptoir et discutait avec d'autres clients.

– Il faut que je rentre, finit-il par dire. Je n'avais pas prévu de rentrer tard, mais on dirait que j'ai trouvé mon quartier général.

– C'est un bon choix.

– À bientôt.

Quand il se leva, il la surprit en lui tendant la main. Pendant qu'il retenait la sienne dans sa paume, il sourit en la fixant dans les yeux.

– J'ai vraiment passé un excellent moment avec vous, Morgan.

– C'était chouette de discuter.

– À refaire.

Il régla en liquide, laissant un très généreux pourboire.

Deux soirs plus tard, Luke revint au bar à une heure tardive. Un quiz de culture générale se déroulait au Round, le niveau sonore de certaines tables grimpant dans le rouge dès que des groupes hurlaient leurs réponses.

– Choisissez une autre bière locale, pria-t-il Morgan. Quelque chose… d'audacieux. Pas de fléchettes ce soir ? demanda-t-il après avoir jeté un regard derrière lui.

– Soirée quiz. C’est la fête du slip, n’hésitez pas à brailler quand le cœur vous en dit.

– Qu’est-ce qu’on gagne ?

– La satisfaction de participer.

Elle lui fit goûter un fond de verre.

– Intéressant et aventureux, trancha-t-il. Un petit goût de cerise noire. Je vote pour.

Souriante, elle actionna la pompe pour faire couler la mousse.

– Un truc à grignoter avec ça ?

– Juste une bière pour l’instant. J’ai eu une longue journée.

– La vie dans le monde de l’informatique ?

– C’est comme la bière, intéressant et aventureux. Et dans votre monde, c’est comment ?

– Trépidant. Mais j’aime être occupée.

Elle répondit à des commandes d’un bout à l’autre du comptoir. Puis, le quiz faisant un tabac, elle savoura une accalmie.

– Que faites-vous quand vous n’êtes pas débordée ? lui demanda Luke.

– Je vous le dirai quand ça m’arrivera.

– Il faut s’accorder du temps libre. Pour le mental, le corps, l’esprit et tout ça. Décrivez-moi un jour de congé.

– Je peins. Ma maison en a grand besoin, parmi d’autres travaux. Avec l’arrivée du printemps, nous allons nous concentrer sur les plantes.

– Nous ?

– Avec ma coloc.

– Une bricoleuse ?

– Elle est épatante pour embellir l’extérieur, planter. Elle est pépiniériste dans une jardinerie. Pour ce qui est de l’intérieur, Nina est moins efficace, mais c’est plus mon rayon.

– Travailler pour un artisan, c’est pratique, souligna-t-il.

– Ça aide.

– Les travaux d’entretien, c’est sans fin quand on est propriétaire. Je crois que c’est ce qui me retient de franchir le pas. Je ne suis pas bricoleur.

Sans oublier mon métier. Mais vous, enfant de militaire, vous deviez aspirer à vous poser.

– Précisément.

Elle accommoda un whiskey Sour et sortit deux bières avant qu'il ait à nouveau son attention.

– Pourquoi avoir choisi ce coin plutôt qu'un autre, si ma question n'est pas trop personnelle ?

– Il coche toutes les cases. Quatre saisons, assez près de la ville sans être en plein centre. Ce n'est ni une bourgade ni une mégapole. Un parfait compromis.

Elle remplit un bol de biscuits salés à son intention.

– C'est un quartier agréable, qui se prête aux améliorations que vous semblez apporter à votre maison. C'est ce qui m'amène ici. Des propriétaires et des entreprises soucieux de réactualiser leur système informatique, des lotissements dont les habitants souhaitent pouvoir commander des logements connectés. Des vieilles maisons, des acquéreurs qui cherchent à spéculer ou juste à les rénover.

Il haussa les épaules.

– J'interviens sur l'infrastructure. Tout le monde a un bureau à domicile de nos jours, et je possède les compétences requises pour l'installer. Il vous en faut un.

– J'en ai un. Pas hyper perfectionné, mais il fait l'affaire.

Le quiz s'acheva dans les cris et les applaudissements, suivis d'une tournée de boissons et de snacks. Tout en s'affairant, elle remarqua qu'il s'entretenait avec un client assis au comptoir. De base-ball. Il avait l'air suffisamment calé pour entretenir la conversation.

– Une autre ?

– Volontiers. Et vous, Larry ? C'est ma tournée.

– J'dis pas non. La voiture de Nina roule bien ?

– On peut à peine dire qu'elle roule.

Larry secoua la tête, frottant sa barbe courte.

– Il faut qu'elle me l'apporte.

– Je lui dirai. Larry est le meilleur mécano de Baltimore, informa-t-elle Luke. Il pousse la voiture de Nina bien au-delà de sa date d'expiration.

– Je fais de mon mieux. T'aimes toujours ta Prius ?

– C'est la prunelle de mes yeux.

Elle plaça leurs verres devant eux et servit une nouvelle tournée pour une table de six. La conversation de Larry s'orienta vers les voitures et les moteurs, et là encore, Luke parut suffisamment informé pour remplir sa part dans l'échange.

– Faut que j'y aille, annonça Larry en descendant du tabouret. Ma femme ne va pas tarder à rentrer, si elle n'est pas déjà à la maison. C'est sa soirée club de lecture, un prétexte pour boire du vin et jacasser. Content d'avoir discuté avec vous, Luke. Et merci pour le verre.

– Avec plaisir.

– Une autre ? proposa Morgan.

– Je me limite à deux. Je dois rentrer moi aussi, j'ai une grosse journée demain.

Il demanda l'addition et laissa un pourboire plus que généreux.

– J'aurais bien dit « ne vous tuez pas à la tâche » mais ça ne vous arrêterait pas. Ça m'a fait plaisir de vous revoir.

– Bonne chance dans le monde du high-tech.

Il lui lança un grand sourire et sortit.

Il revint un vendredi soir où le bar était plein à craquer, à tel point qu'elle se faisait épauler par le barman du week-end, employé à mi-temps. Luke s'appuya au comptoir, du côté où elle s'affairait, tous les tabourets étant déjà occupés par des postérieurs.

– Surprenez-moi. J'ai eu une semaine surchargée.

– Félicitations. De repos ce week-end ?

– Oh, de la paperasse et le planning à organiser demain, mais oui. Des suggestions pour remplir mon temps libre ?

– Faites un tour à Baltimore. Inner Harbor, aquarium, et c'est le premier match de la saison pour les Oriole à Camden Yards.

– Vous voulez me tenir compagnie, me faire visiter ?

Elle ne pouvait pas dire que la proposition tombait du ciel. Elle savait quand elle piquait l'intérêt d'un homme. Elle garda ses distances ; cela faisait partie du métier.

– Peux pas. Des obligations de proprio la journée du samedi et le soir, je serai ici même. Mon dimanche est déjà réservé. Mais merci de m'avoir proposé.

Il goûta le fond de bière qu'elle lui tendait.

– Je m'initie aux brasseries locales. Elle est agréable, je prendrai une pinte de celle-ci.

Il attendit qu'elle l'ait servi pour revenir à la charge.

– Écoutez, si vous me trouvez insistant ou si vous avez quelqu'un dans votre vie, dites-le. Y'a pas de mal à ça. Mais bon, accepteriez-vous de dîner avec moi un soir ? Un soir où vous êtes en congé ?

Comme elle hésitait, il la rassura.

– Pas de stress. Juste papoter en mangeant un bout. La pizza, vous aimez ?

Sans qu'elle puisse se l'expliquer, sa désinvolture la mit en confiance.

– Je me méfie des gens qui n'aiment pas la pizza.

– Chez Luigi, les pizzas sont savoureuses.

– Carrément le top du top.

– Donc une pizza, du vin. On se retrouve sur place.

Elle n'avait pas eu de rencard depuis … inutile de trop réfléchir. Pourquoi pas, après tout ?

– Je suis dispo lundi soir.

– Sept heures chez Luigi ?

– Parfait. J'y serai.

– Sans vouloir abuser, on échange nos numéros de téléphone ? J'aimerais autant que vous ne changiez pas d'avis, mais au cas où…

Elle sortit son téléphone de sa poche et enregistra son numéro pour lui envoyer le sien.

– Si vous avez l’intention de rester un moment et que vous voulez vous asseoir, le couple sur les troisième et quatrième tabourets devrait libérer la place dès qu’ils auront terminé leurs verres et leurs nachos.

– Merci. Je ne m’éloigne pas.

Elle lui offrit un sourire et reprit son service.

Il attrapa un tabouret, but ses deux bières et partit peu après minuit.

– À lundi soir, lança-t-il. Profitez bien de votre week-end.

– Bon week-end aussi.

– Magnifique spécimen, commenta Gracie en le suivant du regard. Et tu lui plais.

– Possible. Il est sympa, sensé … et dans la région pour quelques mois.

– Il faut battre le fer tant qu’il est chaud.

– Possible, répéta-t-elle.

Chapitre Deux

Elle consacra la matinée du samedi à la maison. Lessive, ménage, rêver d'abattre la cloison, de repeindre et de remplacer les plans de travail. Elle fit les courses de la semaine, y compris celles de Nina, et punaisa le ticket de caisse au tableau de la cuisine pour leur comptabilité mensuelle.

Dès que Nina rentra de la jardinerie dans l'après-midi, avec une cagette de pensées ainsi que des sacs de terreau et de tourbe, elles sortirent les pots de la réserve. Un jour, songea Morgan, elle poserait des jardinières aux fenêtres. Ainsi que des volets neufs et un petit porche d'entrée.

D'après ses calculs, elle aurait les moyens de s'offrir tout cela au printemps prochain. Pour l'instant, des pensées en pots la satisfaisaient.

– Parle-moi de ce Luke.

Son sweat à capuche fermé pour se protéger du vent du début de printemps, Morgan tassa le terreau autour des pensées radieuses.

– Il n'y a pas grand-chose à dire. Il bosse dans l'informatique, et il doit toucher sa bille sinon sa direction ne l'enverrait pas plusieurs mois en déplacement pour « développer un territoire », ou je ne sais trop quel terme ils utilisent. À part ça, il s'habille bien. Sans prétention, juste bien.

– Tu as dit qu'il était sublime.

– Je l'ai dit, parce que c'est vrai. Bien éduqué, amical. Il se limite à deux bières. Je vais partager une pizza avec un homme de passage, Nina. Nous n'allons pas choisir un service en porcelaine.

Nina remonta son bob sur son front.

– À quand remonte ton dernier rendez-vous ? Pour une pizza ou autre ?

– Ne commence pas.

– Faut dire qu’à chaque fois, tu te débines. Pourquoi as-tu accepté, cette fois ? Parce qu’il est sublime ?

Morgan haussa les épaules, un peu contrite.

– Ça ne coûte rien de le voir. Je sais aussi être superficielle. En vérité, il est intéressant, et il ne fait pas que parler. Il écoute. C’est agréable. Je le trouve sympa.

– Et temporaire.

– Certes, et temporaire, ce qui est un atout en ce moment. J’apprécierai le long terme dans, disons, cinq, six, voire sept ans.

Ses yeux vert bouteille se firent rêveurs.

– Tomber amoureuse, prendre son temps, songer à construire une famille. Je dois d’abord m’installer dans ma vie. Purée, ces fleurs sont trop mimis ! J’ai été vraiment maline en choisissant une paysagiste comme coloc.

– La plus maline. Quand je me mettrai en couple, et Sam est clairement en première ligne, je veux un grand jardin délirant. Donc il me faut du terrain. Une petite maison, ça m’est égal, mais avec un immense parc.

Elle s’allongea dans l’herbe fraîche.

– Des arbres d’ombrage et d’ornement, des sentiers qui serpentent entre les pelouses de fleurs à couper et les prairies. Des nichoirs extravagants, des fontaines et des plans d’eau.

Morgan s’étendit à côté d’elle.

– Posons un nichoir extravagant. Je ne sais pas en quoi consiste une pelouse de fleurs à couper, mais maintenant j’en veux une.

– Je peux t’arranger ça, dit-elle en pressant la main de Morgan. J’adore ce petit coin de nature. C’est pas l’immense parc de mes rêves mais il est bourré de potentiel. Surtout depuis que tu me laisses les commandes.

– Chacune son domaine d’expertise.

– Tu devrais inviter le Mec Sublime à dîner à la maison.

– Nous ne cuisinons pas.

– Nous sommes capables de bidouiller un repas. Je demanderai à ma mère une recette simple qui en jette. Rangeons tout ça, et après nous irons

choisir ce que tu porteras pour ton rencard.

– Nina, ce n'est qu'une pizza.

– Aujourd'hui une pizza, demain, qui sait ? Chacune son domaine d'expertise, lui rappela Nina en se redressant. Les rencards, c'est mon domaine. Je penche pour sexy-cool pour ton rendez-vous pizza avec le Sublime Nomade.

– Il est possible que je ne possède rien dans ce registre.

– Crois-moi, je peux aussi t'arranger ça.

Morgan se demanda si le Sublime Nomade ferait un saut au Round au cours de la soirée du samedi. Puis, déçue de ne pas le voir, elle s'interrogea sur ce que cela disait d'elle.

C'était aussi bien, considérant qu'elle n'eut pas une seconde pour souffler. En plus de quoi elle accepta de remplacer le dimanche après-midi le barman opéré en urgence d'une appendicectomie.

Elle se rendit directement au bar après avoir déjeuné avec la famille de Nina. Ils avaient ri comme des bossus autour d'une délicieuse paëlla.

Le lundi, elle rentra du bureau à vélo. Comme elle avait passé une partie de son bref temps de repos du week-end à revérifier ses finances, en incluant des projections de ses futurs achats, elle avait consulté son employeur sur les coûts à prévoir pour démolir un mur et rafraîchir la cuisine – c'est-à-dire actualiser les appareils électroménagers, les plans de travail et les placards. La totale.

Ce chiffre en tête, tout en pédalant, elle ajusta ses projets à son budget. Repeindre les placards au lieu de les remplacer – dans un premier temps, étant donné qu'elle refusait de faire une croix sur l'îlot de cuisine de ses rêves.

Pendant qu'elle attachait sa bicyclette, Nina se matérialisa sur le perron.

– C'est juste, niveau timing.

– J'ai une heure et demie devant moi. Presque.

– Ramène-toi, *amiga mía*. On a du pain sur la planche. Je dois te maquiller.

– Je sais me maquiller.

– Tu sais te maquiller pour aller au bureau et ajouter une discrète touche de séduction pour servir au bar. Mais maîtrises-tu la version sexy-cool pour un dîner pizza ?

– C’est très spécifique, mais probablement que oui.

– « Probablement » ne suffit pas, déclara Nina, un doigt en l’air. Ma salle de bains. J’ai tout préparé. Même le tabouret, vu que tu mesures quinze centimètres de plus que moi.

– Seize.

– Te gêne surtout pas pour remuer le couteau dans la plaie.

Nina étant ainsi faite, elle prit la moitié du temps dont Morgan disposait pour parfaire sa mise en beauté.

– Mon visage s’est alourdi de deux kilos.

– Chaque gramme en vaut la peine. Regarde-toi. Tu as de beaux yeux verts, mais maintenant ils sont extraordinaires ! Ce que je suis douée, punaise.

Incontestablement. Les yeux de Morgan paraissaient immenses, d’un vert plus intense, et sa peau fraîche comme la rosée malgré (ou grâce ?) les innombrables superpositions et mélanges de cosmétiques.

– Le gloss rouge est impeccable, décréta Nina en examinant le résultat dans le miroir. Le mat aurait fait trop vamp. Ça, c’est top. Tes lèvres sont parfaites, charnues juste ce qu’il faut, et juste assez larges. File t’habiller.

– Que fais-tu ce soir ?

– Je reste à la maison.

Nina la suivit dans sa chambre, histoire de s’assurer que Morgan porte la tenue qu’elle avait sélectionnée.

– C’est vrai ?

– J’ai plein de restes que ma mère m’a donnés hier soir. Je m’accorde une soirée repos et soins de beauté. Un bain à bulles, un masque sur les cheveux et sur le visage. Un *long* bain à bulles, avec un verre de vin et des bougies. Une soirée à me chouchouter. Ensuite je veux que tu me racontes ta soirée en détails.

– On va juste manger une pizza.

Et voilà que tous ces préparatifs la rendaient nerveuse.

– Il faut bien commencer quelque part. Bon sang, t'as des fesses d'enfer, ajouta-t-elle quand Morgan se tortilla pour enfiler son jean. Des jambes fuselées qui se terminent par un minuscule popotin.

Morgan jeta un regard par-dessus son épaule en remuant son postérieur.

– Tu me dragues ?

– Si le Nomade ne le fait pas, c'est qu'un truc cloche chez lui.

– Je ne cherche pas un plan cul, rappela Morgan en mettant un tricot bleu vif. Bon, ça dépend, un subtile frôlement serait acceptable.

Sous le regard attentif de Nina, elle ôta ses clous d'oreille pour mettre des pendants, chaussa ses plus belles bottines, puis enfila sa veste en cuir gris souris, un cadeau de Noël de sa mère.

– Je suis potable ?

– La séductrice cool personnifiée. Traverse le nuage, indiqua Nina en vaporisant l'air avec un petit flacon qu'elle sortit de sa poche.

Levant les yeux au ciel, Morgan s'exécuta.

– Top. Maintenant, prenons un verre.

– Je prendrai un verre de vin au dîner.

– Tu vas en avaler un quart tout de suite, histoire de te décontracter. Et si tu pars en vrille et que tu en bois deux au dîner, emmène ton rencard se balader dans Market Street, autour du parc et de la mare. Réflexion faite, il te manque mon écharpe bleue à fleurs. Ce sera la petite touche en plus.

À sept heures tapantes, bien que Nina martelât qu'il était essentiel de se faire désirer, elle poussa la porte de chez Luigi.

L'air bourdonnait de ce qu'il fallait de monde et embaumait la sauce, les épices et le fromage fondu.

Non sans soulagement, elle vit Luke installé dans un box. Le sourire qu'il décocha sitôt qu'il la vit ne fit pas de mal à son amour-propre, loin de là.

Il se leva pour l'accueillir, lui prit la main et posa un léger baiser sur sa joue.

– Tu es rayonnante. On peut se tutoyer ?

– Bien sûr. J’espère que tu ne m’as pas trop attendue.

– J’arrive à l’instant. Jolie veste, observa-t-il en l’aidant à la retirer.

– Un cadeau de ma mère.

– Elle a très bon goût. J’ai commandé une bouteille de rouge en arrivant. Ça te va ? Sinon, c’est toujours possible de changer.

– Le rouge, c’est parfait.

Il hocha la tête.

– Comment était ton week-end ? demanda-t-elle.

– Productif. J’ai suivi ton conseil, je me suis baladé au Inner Harbor.

Quand la serveuse apporta le vin, il lui décocha son sourire renversant.

– Avez-vous fait votre choix ?

– Pas encore. Vous nous accordez quelques minutes ?

– Sans problème. Prenez votre temps.

Luke leva son verre.

– À une agréable soirée en bonne compagnie. Je craignais vraiment que tu changes d’avis.

– Et louper une pizza gratuite ?

Il rit.

– Quels assortiments aimes-tu ?

– Un peu tous. Avec la pizza, on ne peut pas se tromper.

– Nous sommes sur la même longueur d’ondes. Alors, et toi ? Ton week-end ?

– Productif aussi. Nina m’a aidée à planter des pensées. Elles me donnent le sourire chaque fois que je rentre ou que je sors de la maison.

– La colocataire employée à la jardinerie.

– Exactement.

– Vous êtes de bonnes amies.

– C’est une super amie.

Sa première amie durable de toute sa vie de bohémienne.

– Cohabiter avec quelqu’un dont le rythme est complémentaire, c’est le paradis. Elle est généralement partie avant que je me lève pour aller au

bureau. Et couchée quand je rentre du Round.

– Ça aide, je suppose. Considérant vos horaires respectifs, avoir chacune son moment de tranquillité facilite les relations.

– Tout juste. De cette façon, quand on est en même temps à la maison, on s'apprécie encore plus. N'est-ce pas déroutant de changer régulièrement de routine, de voisins, d'amis ?

– Pour l'instant, ça me convient.

Il s'adossa, bien dans ses baskets, sûr de lui. Ce qu'elle trouvait extrêmement attirant.

– Un jour, j'imagine que j'aurai envie de me fixer, de m'installer. Mais j'ai la chance de voir du pays, de rencontrer des tas de gens intéressants, dit-il, son sourire éblouissant reparaissant de manière fugace. Comme toi.

Il avançait à un bon rythme, estima-t-elle. Pas trop dragueur.

– Tu dois aimer ton métier. Donc tu as sûrement du talent.

– J'aime mon métier. Concevoir des systèmes adaptés à chaque client. Résoudre des problèmes, faciliter le quotidien des gens, élargir leurs horizons. Si tu me montres ta maison un jour, je te donnerai des idées.

– Sait-on jamais.

Il lui sourit de nouveau.

– Alors, la pizza.

Au final, elle but deux verres de vin et se délecta de chaque minute. Il partagea des anecdotes sur sa vie, le dispositif de technologie intelligente qu'il avait imaginé pour un ranch à Butte, Montana, en regardant les bisons paître dans le champ.

De son côté, il l'écouta décrire son projet de remodelage de cuisine et émit même quelques suggestions. Certaines suffisamment pertinentes pour qu'elle les ajoute à sa liste d'espoirs et de rêves.

C'est lui qui proposa de sortir marcher.

Le vent du soir picotait les joues, mais c'était plaisant après la touffeur du restaurant. Et cela faisait une éternité qu'elle ne s'était pas baladée avec quelqu'un, encore plus main dans la main.

Il était presque dix heures, bien plus tard que ce qu'elle avait prévu, quand il la raccompagna devant sa voiture.

– J'aimerais te revoir. Non que je n'aime pas rester perché sur un tabouret de bar pendant que tu bosses. Mais j'aimerais te revoir à l'extérieur. Mon emploi du temps est flexible. Je m'adapterai au tien.

Peut-être que Nina s'était introduite dans sa tête, car elle se surprit à l'inviter à dîner.

– Lundi prochain, chez moi. C'est ma soirée de liberté.

– Tu cuisines ?

– Pas tous les jours. Mais je l'ajoute à ma liste de choses à apprendre.

– Nina cuisine ?

– Non plus, mais sa mère nous montrera comment préparer un truc sur-le-pouce, si tu es prêt à courir ce risque.

– Aventureux est mon second prénom. Sept heures, c'est OK pour toi ?

– À sept heures, génial.

– Je serai là. Ton adresse ?

Elle lui prit son téléphone et l'enregistra dans ses contacts.

– Je t'enverrai l'itinéraire.

– Je suis pote avec M. Google. Je passerai au bar entretemps. Peut-être même que je tenterai ma chance aux fléchettes.

– Roddy est imbattable.

– Il faut savoir prendre des risques.

Il se pencha, et se produisit ce qui méritait le titre de subtil frôlement. L'effleurement savamment dosé de ses lèvres sur les siennes. Sans appuyer, mais grisant. Le petit frisson qu'elle n'avait pas ressenti depuis très, très longtemps apporta un parfait point final à la soirée.

– Bonne nuit, Morgan.

– Dors bien. J'ai passé un excellent moment.

– Moi aussi. Sois prudente sur la route.

Elle roula avec prudence, même si elle planait, encore sous le charme de leur baiser.

Et lorsqu'elle rentra, encore rêveuse, Nina – radieuse après ses soins de beauté – l'attendait en pyjama.

– Au premier coup d'œil, je sais que ce premier rencard était une réussite. Raconte ! Il t'a draguée ?

– Juste ce qu'il faut. Il me plaît beaucoup.

Soupirant de bonheur, elle se laissa tomber dans un fauteuil.

– Il n'est pas compliqué et c'est amusant de discuter avec lui. Tous ces endroits qu'il a visités, il en parle divinement bien. Et il sait écouter.

Elle haussa les épaules et les relâcha.

– Et quand il m'a embrassée, au moment de se séparer, mon ventre a frémi.

– Quel genre de baiser ? Décris-moi.

– Je dirai doux, qui laisse rêveuse. Sans pression ni explosion de désir. Juste spontané et émouvant. Je l'ai finalement invité à dîner lundi prochain.

Nina se leva d'un bond et effectua une petite danse.

– Trop bien ! Il ne t'a pas droguée, quand même ? Il n'a pas pris le contrôle de ton esprit ?

– Il est gentil, beau gosse et intéressant. La totale.

– Ça fera l'affaire. Maman nous conseillera pour le dîner. Ou veux-tu que je disparaisse lundi ?

– Surtout pas, répondit-elle du tac-au-tac. Reste. Je ne l'aurais pas invité si je ne t'avais pas eue avec moi.

– Je propose à Sam de se joindre à nous ?

– Bonne idée, ça équilibrera, en quelque sorte. Nina, ne préparons rien de sophistiqué. Juste un dîner tout simple. En toute décontraction.

– Décontracté mais sexy. C'est notre crédo.

– Au pire, nous ferons livrer, dit-elle en se levant du fauteuil. Je vais me coucher. Ne tarde pas trop, toi non plus. Tu commences à huit heures demain.

– Je ne tarderai pas. J'envoie juste un SMS à ma mère, pour qu'elle réfléchisse au menu. Je ne te souhaite pas de faire de beaux rêves, c'est

gagné d’avance. À demain. J’ai trop hâte de rencontrer le type que Morgan Albright a invité à dîner !

Luke fit une apparition au bar le mardi soir. Il se mêla à la conversation qu’elle tenait avec des habitués. Après quoi il s’exerça aux fléchettes avec une certaine habileté. Il consomma ses deux bières, ainsi que des ailerons de poulet.

– Tu t’es dégoté un mec, observa Gracie en remuant les sourcils.

– Impossible. Il ne reste que deux mois dans la région.

– J’ai dit un mec, pas un amoureux pour la vie.

Les lumières clignotant pour signaler le dernier verre de la soirée, Gracie étira ses épaules.

– C’est clair qu’il a du charme. Les charmeurs ne m’inspirent pas confiance. Il y a une quinzaine d’années, j’ai failli me marier. Avec un charmeur. Tellement charmeur qu’il est passé de mon lit à celui de ma cousine Bonnie.

– Par chance, il n’est pas question de mariage avec lui.

– Alors profite de ses atouts.

« *Pourquoi pas* », se dit Morgan quand il revint pour la soirée quiz. Sa participation lui valut des points bonus sur sa feuille de scores personnelle. De toute évidence, elle attirait un homme intéressant. Son planning ne laissait que peu de temps pour sa vie privée mais cela semblait leur convenir à tous les deux.

Pour autant, à la perspective de cuisiner, elle voyait approcher la soirée du lundi avec effroi – et avec anxiété, à cause du syndrome du second rendez-vous.

Elle libéra du temps, s’arrangeant pour rentrer du bureau une heure plus tôt. À vélo, l’air sensiblement adouci des prémisses du mois d’avril la revigora.

Au cours des semaines à venir, le printemps s’épanouirait dans une explosion de couleurs. Elle remarqua que les forsythias du voisinage

laissaient éclater prématurément leur jaune vif, de même que le grand saule au coin de sa rue se parait de son halo verdoyant avant l'heure.

Dans son jardin, les tulipes dévoilaient leur rouge glamour et les azalées que Nina lui avait recommandées lors de leur première rencontre à la jardinerie bourgeonnaient. Leurs jolies fleurs roses apparaîtraient sous peu.

Pour absurde que ce soit, leur présence l'aidait à se sentir partie intégrante du voisinage.

Elle rangea son vélo, sourit à ses pensées et s'engouffra à l'intérieur, où la musique pulsait.

Manifestement, Nina s'était débrouillée pour rentrer encore plus tôt qu'elle. Morgan lança ses clés dans la coupelle sur la console de l'entrée, accrocha son blouson et son sac à main dans la penderie avant d'entrer dans sa cuisine en proie au chaos.

Nina, coiffée d'une queue de cheval, portait un tablier maculé de Dieu savait quoi – le tablier était un cadeau de la mère de Nina, qui en avait aussi offert un à Morgan.

Des bouteilles, des pots, des shakers encombraient leur piteux plan de travail. De là où se tenait Morgan, il semblait qu'un peu de chaque ingrédient mouchetait le tablier à bavette de Nina.

– J'ai réussi ! s'exclama Nina en écarquillant les yeux dans une mimique un peu démente. J'ai préparé la marinade pour les côtelettes. Je l'ai fait, Morgan, déclara-t-elle en ouvrant le frigo. Tu vois ?

Sur ses gardes, Morgan se pencha pour inspecter le bol en verre recouvert d'un film plastifié – bol emprunté à sa maman dans ce but précis.

– Je l'ai fait avec mes mains !

– Ça ressemble à une marinade, admit-elle avant de se pencher pour renifler, et ça en a l'odeur. As-tu besoin de t'asseoir ?

– Peut-être bien. Tu dois t'occuper des pommes de terre. Nous avons des hommes à dîner, donc viande et pommes de terre. Et comme nous sommes en avril, asperges. Et nous devons cuisiner tout cela, mettre la table et la décorer, puis nous préparer.

– Où avions-nous la tête ?

– Trop tard pour ça. La table, facile, tu gères. Mais si tu bloques, j'ai la solution. Sur HGTV, ils donnent plein d'idées pour dresser une table.

– Je peux préparer ces fichues patates. Si tu as réalisé une marinade, je peux découper des patates. Laisse-moi faire.

Sur ce, Morgan noua son tablier. Le temps qu'elle gratte les pommes de terre, les tranche en lamelles en suivant la recette de la mère de Nina, puis se tracasse de leur forme biscornue – pourquoi donc s'en souciait-elle ? – elle se réjouit que son tablier évoque un peu moins une toile de Jackson Pollock que celui de Nina.

Suivre les instructions à la lettre, ce n'était pas un jeu d'enfant, étant donné qu'à la place de mesures précises, la maman de Nina recommandait de se fier à ses yeux et à son nez.

Cependant elle se jeta à l'eau. Elle mélangea les épices dans un saladier, en humant et en observant. Puis après avoir versé tous les ingrédients, y compris l'huile, elle étala les lamelles de pomme de terre sur une feuille de cuisson et croisa les doigts.

Elle laissa à Nina le soin d'apprêter la table, l'embellissement étant son rayon, et s'attaqua au rangement de la cuisine, où elle excellait.

Déjà épuisée, elle quitta sa tenue de travail au profit d'un pantalon chino à mi-mollet et d'un tee-shirt rose vif. Elle se demandait, en toute sincérité, comment les gens réussissaient à reproduire ces corvées au quotidien. Sans oublier qu'il leur restait à cuire les asperges et à réchauffer les petits pains. Elle rattacha son tablier.

Nina, fraîche comme la rosée du matin, la retrouva dans le couloir.

– Pour l'apéro, juste des olives, du fromage et des crudités. De ce côté, tout est prêt. C'est dommage que la cuisine soit trop riquiqui pour nous quatre.

– Au printemps prochain, espéra Morgan. Tu sais que ça sent bon chez nous, Nina ? À croire que nous sommes les reines des fourneaux.

Côte à côte dans la cuisine, elles examinèrent l'intérieur du four par la porte vitrée.

– En plus, ça a l’air mangeable. Es-tu certaine qu’il ne faut pas cuire les asperges plus de dix minutes ?

– Maman sait, trancha solennellement Nina. L’important est de les équeuter avant de les ébouillanter, c’est-à-dire maintenant. Ensuite, vers sept heures quinze, nous les mettrons à cuire avec tout le naturel du monde. Tu t’occupes de quelle moitié de la cuisson ? Sautées ou vapeur ?

– Oh. Euh … vapeur.

– C’est aussi mon choix. Bon, à trois, proposa Nina avant de dévoiler son poing.

– La barbe, souffla Morgan quand la pierre de Nina écrasa ses ciseaux.

À sept heures tapantes, la musique n’était plus qu’un murmure, le four réglé sur gril, et les amuse-bouches disposés dans les plats.

On frappa à la porte.

– Disparition immédiate des tabliers ! ordonna Nina.

Elles ouvrirent ensemble la porte aux deux hommes qui se tenaient sur leur perron.

– Nous nous sommes garés en même temps.

L’adorable Sam, avec ses lunettes en écaille, offrit à Nina un bouquet de tulipes roses et à Morgan une bouteille de vin.

– J’inverse, dit Luke en tendant à Morgan un vase rond et transparent rempli de jacinthes violettes. Salut Nina. Luke.

Et il lui remit une bouteille.

Après les efforts et l’appréhension, finalement, la rencontre se déroula en toute simplicité.

Ils se serrèrent pour tenir à quatre dans la cuisine, dans le semblant de coin repas, avec leurs verres de vin. Luke et Sam sympathisèrent rapidement. L’informaticien et le gamer ultra-détendu avaient beaucoup en commun.

Espérant que la chance continue de leur sourire, Morgan fit fondre une noix de beurre dans un faitout pour faire sauter les asperges.

– Rien de tel qu’un repas fait maison quand on est en déplacement, dit Luke en posant un petit baiser sur sa joue. J’apprécie vraiment.

– Prions pour que cela aboutisse à un repas fait maison, pas à un appel à l'aide.

Il rit.

– Ça sent super bon. Ça t'ennuie, si je me rafraîchis un peu ?

– Fais comme chez toi. Dans le couloir sur la gauche du salon. La porte de droite.

– Minuteur réglé sur dix et prêt à démarrer, annonça Nina, le bras de Sam s'enroulant autour d'elle.

– Je n'en reviens pas que vous ayez préparé tout ça, les filles. Après une journée de boulot, vous avez cuisiné en rentrant.

– Attends de goûter, souligna Morgan.

– Une journée à bosser, répéta Sam avant d'appuyer ses lèvres sur la tête de Nina. Et tu t'es donné tout ce mal pour nous nourrir.

Ravie, Nina leva son visage pour quémander un baiser.

– C'est parti mon kiki, fit Morgan en étalant les asperges sur le beurre fondu.

Elle régla la minuterie de son téléphone sur cinq minutes. Elle remua, les retourna, utilisa au mieux ses yeux et son nez pour doser le sel et le poivre. Pendant qu'elle s'affairait avec la poêle à frire, Sam aida Nina à sortir les côtelettes et les pommes de terre du four, avant de mettre les petits pains à tiédir.

– Travail d'équipe. Mes cinq minutes sont écoulées. À toi, Nina.

Elles échangèrent leurs places, Morgan arrangea les côtelettes dans un plat – emprunté à Maman – et fidèle aux instructions, elle ajouta du romarin pour assaisonner.

– Désolé, dit Luke en revenant. J'ai dû prendre un appel.

– Pas de souci, c'est bientôt prêt. Tout va bien ? demanda Morgan en se tournant vers lui.

– Juste un petit changement de planning pour demain. Dis-moi comment je peux me rendre utile.

– Tu peux décanter le vin, au cas où.

À table, le plat cuisiné et servi, Sam goûta la première bouchée.

– Miam, dit-il à Nina avant de sourire à Morgan. Miam aussi.

Nina mâcha un morceau de côtelette.

– Oh, punaise. On est douées, Morg. Pas vrai ?

– Aux repas faits maison ! Mesdemoiselles ? trinqua Luke en levant son verre de vin. Aux cheffes !

– Et à ma mère. Elle serait fière de nous, Morgan.

Malgré sa longue journée, Morgan savoura chaque instant. Un vrai dîner entre amis, sous son toit. Le tout premier sans plats à emporter ni livrés. Des conversations, des rires, la main de Luke touchant occasionnellement la sienne.

Elle trouva charmant que les hommes insistent pour se charger de la vaisselle, et se détendit après le repas autour d'un café et d'un gâteau à la crème – acheté en pâtisserie.

– Navré de casser l'ambiance. Cette soirée restera comme l'un des grands moments de mon séjour. Mais à cause du changement de planning, je dois me présenter sur le site à huit heures demain matin.

– À quel endroit ? demanda Sam.

– Dans Baltimore. Le client a fait l'acquisition de deux maisons mitoyennes et projette de les réunir en une seule. Et de la connecter. A priori, je resterai deux jours sur place. Voire trois.

Il haussa les épaules.

– Ils l'ont rajouté à mon planning en fin de semaine dernière. Un ami de l'un des grands patrons.

– Huit heures dans le centre de Baltimore. Ça t'oblige à te lever aux aurores, estima Nina.

Il hocha la tête.

– Sûrement. Mais le défi me motive. Convertir deux vieilles baraques en un mini-manoir intelligent tout en préservant le cachet de l'ancien.

Il jeta un regarda autour de lui.

– Morgan, j'aimerais me pencher sur la tienne. Ta maison a du potentiel.

– Je trouve aussi. Quand ce mur aura disparu, peut-être que j'ajouterai des équipements connectés en même temps que je gagnerai de l'espace.

– Le moment venu, appelle-moi. Je te conseillerai. Je m'y engage. Merci Nina, et merci à ta mère, dit-il en se levant. Tout était épatant. Très heureux de t'avoir rencontré, Sam. Je devrais pouvoir jeter un œil à ton installation la semaine prochaine. Il y a toujours quelque chose à améliorer.

– Ce serait génial.

Morgan le raccompagna dans l'entrée.

– Je passerai au bar à mon retour. Dans deux jours. Ça te va, si je t'envoie des petits SMS de temps en temps, quand je me sentirai seul dans ma chambre d'hôtel à Baltimore ?

– Bien sûr.

– Je peux t'inviter à dîner, en rentrant ? Un cran au-dessus de la pizza ?

– Ça me plairait.

Quand il l'embrassa, juste un peu plus intensément que la première fois, son corps un peu plus pressé contre le sien, elle songea que cela lui plairait même énormément.

– Bonne chance à Baltimore.

– Quand on est compétent, on n'a pas besoin de chance, mais ça ne peut pas nuire. Bonne nuit, et merci. Un grand merci pour le dîner.

Elle le regarda marcher vers sa voiture, dans une soirée d'avril embrumée par un petit crachin.

Et quand elle referma la porte, elle se dit que peut-être, d'une étrange manière, elle avait bien un petit ami. Temporairement.

Nina surgit.

– J'ai entendu la porte claquer … je le trouve super !

Sam se glissa entre elles.

– Moi aussi.

– Tout comme moi. Il fait l'unanimité,

– Invite-le chez ma mère dimanche prochain. Elle est ta maman du Maryland, ça lui ferait super plaisir.

– Pourquoi pas. J'y réfléchirai. Je vous dis bonne nuit. À demain matin, Sam ?

– Il y a de fortes chances, déclara Nina avec un grand sourire.

Elle se prépara à se mettre au lit. Au moment où elle se glissait entre ses draps, elle reçut un SMS de Luke.

Mercredi. Jeudi au plus tard. Tu vas me manquer d'ici là.

Malgré son sourire et la chaleur qui se répandait en elle, elle hésita. Puis elle secoua la tête et misa sur la franchise.

Tu me manqueras aussi. Dors bien.

Elle s'allongea sous sa couette, un sourire aux lèvres.

Chapitre Trois

Que la voiture de Nina refuse de démarrer mardi matin, considérant son âge et le manque d'entretien de la part de sa propriétaire, ne surprit personne.

Sam, serviable par nature, la déposa à la jardinerie. De son côté, Larry remorqua son tacot jusqu'au garage en secouant la tête.

Le soir, Nina se plaignit d'un mal de gorge et des réparations annoncées par Larry.

– Changer la batterie, je n'y couperai pas. Plus une histoire de courroie de ventilateur, un truc-bidule *et* la transmission. Larry estime sa facture à cinq cents dollars. Hop, envolés ! dit-elle en claquant des doigts.

– Désolée pour toi, compatit Morgan en l'étreignant pour la soutenir. Tu as besoin d'un thé au miel. Je m'en occupe.

– T'es gentille.

Les paupières lourdes, le teint pâle, Nina s'affala sur le canapé.

– Je déteste les rhumes de printemps. C'est ce que je couve, je le sens. Entre ça et la facture du garage, j'ai pas la forme.

– Un peu de soupe ? proposa Morgan en sortant une brique d'un placard. Poulet et pâtes étoiles. Pas aussi bien que la soupe de ta mère, mais bon.

– Ça me requinquerait. Je pense prendre une douche bien chaude et regarder une comédie au lit avec ma soupe poulet-étoiles, des toasts et mon infusion. Ensuite je dormirai pour oublier cette journée pourrie.

– Va te doucher. Je te prépare ton plateau spécial journée merdique. Je te l'apporterai quand tu seras couchée.

– Tu es la meilleur proprio du monde. J'aimerais te faire un câlin, *amiga mía*, mais je m'en voudrais de te refiler mes microbes.

Quand Morgan se présenta avec le plateau, Nina était installée contre les oreillers, son ordinateur portable et une boîte de mouchoirs sur son lit.

– Merci. Un immense merci. Je me sens déjà mieux.

– Tu as peut-être besoin d'une journée de repos demain ? suggéra Morgan en posant le plateau, avant de toucher le front de Nina. Tu n'es pas fiévreuse.

– Ce n'est qu'un stupide rhume d'avril. Pile en période d'affluence à la jardinerie.

– Prends ma voiture si tu veux.

– Une collègue passera me prendre et me reconduira. Mais merci. Un gigantesque merci.

Elle souleva sa tasse, souffla dessus et but une gorgée.

– Exactement ce qu'il me fallait. À charge de revanche.

– Quand j'ai eu mal au ventre à l'automne, qui m'a soignée ?

– Moi, parce qu'on est copines. Je m'endormirai très tôt. En espérant me réveiller en forme.

– Envoie un SMS si tu as besoin de quoi que ce soit. Je ne t'en enverrai pas au cas où tu dormes. Mais en rentrant, je vérifierai si tu roupilles comme un bébé.

– J'ai tout ce qu'il me faut, et je vais avaler un médoc contre la grippe. Ça m'assommera en moins de deux.

Elle goûta une cuillerée de soupe.

– Ça ne vaut pas celle de maman, mais poulet vermicelle, ça marche à tous les coups. Passe une bonne soirée.

Après son service, Morgan trouva Nina profondément endormie. Et quand elle se réveilla dans une maison vide, elle supposa que sa colocataire était remise sur pieds.

En milieu de matinée, un SMS de Luke l'informa qu'il resterait sûrement un jour de plus sur le chantier de Baltimore. Morgan le lut entre

une facture de rénovation d’une salle de bains à établir, et une demande de devis par téléphone pour l’agrandissement d’une terrasse.

L’espace mixte qui faisait office de bureau et d’accueil donnait sur le parking. La vue, loin de lui déplaire, lui permettait de surveiller les entrées et les sorties.

Une plante tentaculaire se déployait dans un coin. D’après ses informations, la femme du fondateur l’avait placée dans son pot rouge une vingtaine d’années plus tôt. À présent haute de deux mètres, elle était si large que ses bras n’en faisaient pas le tour.

Aux dires de Bill Greenwald, directeur de la seconde génération, sa mère était convaincue qu’elle portait chance à l’entreprise. Tant qu’elle prospérait, il en serait de même pour les affaires.

Ava, la femme de Bill, continuait de s’équiper d’un casque et d’une ceinture d’outils pour prêter main forte sur les chantiers. Sur le terrain, tout le monde savait qu’Ava était la vraie patronne et qu’il ne fallait pas la contrarier.

Bob, le frère de Bill, un avocat de la région, supervisait la partie juridique de l’entreprise. Bill et Ava avaient deux enfants, Jack et Ella, qui collaboraient avec leurs parents.

Morgan pensait souvent que, lorsque le jour viendrait d’ouvrir son bar, assister les Greenwald – et les chamailleries de leur famille unie – lui manquerait.

Elle consultait son SMS quand Bill apparut dans son sempiternel uniforme de charpentier – composé d’un jean, d’un tee-shirt et d’une chemise en flanelle déboutonnée.

Il avait des cheveux poivre et sel sous sa casquette Greenwald’s Builders, des yeux bienveillants derrière ses lunettes à monture métallique carrée et des bras tout en muscles.

– Je connais cette tête. Un SMS de ton nouveau copain ?

– Nouveau, d’accord. Mais mon copain … je sais pas.

Il tendit un doigt vers elle.

– Quand on sait, on sait. Mon père a engagé Ava, et j'ai travaillé avec elle un bon mois. Tout ce que je me disais, c'était qu'elle savait manier le marteau et qu'elle avait un caractère bien trempé. Puis un jour, elle a eu ce drôle de rire. Tu vois duquel je parle ?

Sonore et égrillard.

– Je vois.

– Son rire m'a mis une claque. « C'est la bonne, Bill », je me suis dit. « Une vraie tête de mule. Autant t'y faire ». En septembre, ça fera vingt-sept ans et je peux te dire que je me suis adapté. Alors tu sauras quand tu sauras. Bref, j'ai rendez-vous avec l'inspecteur sur le chantier Moreni. Je passerai par le chantier de démolition Langston, voir si j'entends ce rire. Sauf imprévu, je serai de retour à quinze heures. Sinon je te préviens.

– Je garde la boutique.

– Comme toujours.

Et elle aimait cette fonction, se dit Morgan alors que, Bill sorti, elle avança dans ses dossiers.

Après avoir rempli sa bouteille d'eau à la fontaine, elle reprit son siège de bureau et tapa une réponse pour Luke.

J'espère que c'est bon signe. Si tu es rentré et dispo dimanche, veux-tu dîner chez les parents de Nina ?

Au bout de plusieurs minutes, il finit par répondre.

Avec joie ! Tout se passe super bien, je serai rentré.

Bonne nouvelle. On dîne très tôt. On arrive vers 16 h et on passe à table à 17 h. Avertissement : plein de monde, plein de bruit et plein de nourriture.

Suis partant. Je peux passer te chercher à 4 heures ?

Volontiers.

J’espère te voir vendredi soir mais dimanche, c’est sûr. Je dois te laisser.

Il ajouta un emoji fleur.

Au moment où l’emoji sourire de Morgan apparaissait sur l’écran de Luke, celui-ci forçait le lamentable verrou de la porte de derrière avec une carte mère.

Les gens, en particulier les femmes, n’étaient décidément pas futés.

Il jeta des coups d’œil dans la maison à peine qualifiable de taudis selon ses critères. Du potentiel, tout de même, l’emplacement lui conférait de la valeur.

« *Ne traîne pas* », se rappela-t-il avant de filer dans le bureau. Il devait désinstaller le logiciel qu’il avait chargé en « allant se rafraîchir » lors du dîner de lundi.

Ni vu ni connu.

Ainsi il conclurait quelques semaines très profitables en l’espace de quelques heures. En beauté, en ce qui le concernait.

Elle le reverrait plus tôt que prévu.

Il s’imaginait la supprimer sur le parking du bar, à côté de sa voiture. Mais au cas où, pour une fois, elle ne sortirait pas la dernière, il l’attendrait *dans* sa voiture, tapi à l’arrière.

Puis, surprise ! Et ensuite le grand final. Larguer son corps, livrer la voiture à son complice de Baltimore. Troquer sa Prius de *wokiste* avant de tracer gaiement sa route.

Au moins, il n’avait pas eu besoin de coucher avec elle pour en arriver là. N’étant pas novice, il avait tout de suite senti que Morgan Albright n’était pas du genre facile à mettre dans son lit. Il s’épargnait ainsi du temps, des efforts, des manœuvres.

N’empêche que sur tous les autres plans, elle n’avait pas été compliquée.

Les mains munies de gants chirurgicaux, il s’empara de son ordinateur portable. Il le démarra en se demandant pourquoi elle n’avait pas dépensé –

et ne dépenserait jamais – un peu de son argent durement gagné dans du matériel plus récent.

La désinstallation était lancée quand il entendit des bruits de pas derrière lui.

Il se retourna, armé de son sourire innocent à l'instant où Nina, qui n'avait pas l'air en forme, apparaissait dans l'embrasure de la porte.

– Luke ? toussa-t-elle, la voix cassée. Que fais-tu là ?

– Salut ! J'ai enfin convaincu Morgan de me laisser ajouter un logiciel sur son ordi. Je suis rentré par la porte de derrière, pour ne pas te réveiller.

Elle était clairement grippée. Aussi devait-il improviser.

Et se montrer sous son jour le plus sympathique.

– Elle m'a dit que tu étais patraque, que tu te reposais. Désolé si je t'ai réveillée.

– Un maudit rhume de printemps. Suis mal fichue. Ma responsable m'a renvoyée à la maison, et m'a même ramenée ici. J'étais juste… Comment Morgan sait-elle que je suis rentrée me reposer ? Angie l'a prévenue ?

Trop compliqué, décida-t-il. Et elle décelait la faille dans ses yeux, à en juger par ce qu'il déchiffrait dans les siens. Ils lui disaient : cours !

Avant qu'elle n'ait pu s'enfuir, il attrapa l'ordinateur portable et la frappa de toutes ses forces. Le plastique se fissura en heurtant le côté de son crâne, le côté opposé craquant contre le montant de la porte.

Elle émit à peine un son.

Tandis qu'elle s'effondrait, il brandit à nouveau l'ordinateur – de médiocre qualité de toute façon – et lui asséna un second coup.

Elle avait tout fait capoter. Maintenant, il devait renoncer à aller jusqu'au bout avec Morgan.

D'où la substitution.

– Mauvais endroit, dit-il et, agenouillé, il la fit basculer sur le dos avant de placer ses mains autour de sa gorge. Mauvais moment pour un arrêt maladie, connasse. Mauvaise fille aussi, mais faudra s'en contenter.

L'acte lui procura une bouffée d'émotions. À tous les coups, ôter la vie par strangulation le grisait.

Même lorsque ses yeux roulèrent en arrière et que ses talons tambourinèrent contre le sol, elle ne reprit pas vraiment connaissance.

Il la laissa par terre, à côté de l'ordinateur.

Tout en rajustant ses vêtements, il chercha un sac poubelle dans la cuisine. Il fourra à l'intérieur l'ordinateur portable et le téléphone de Nina, des bijoux invendables ainsi que cent cinquante-huit dollars qu'il trouva dans son sac à mains et son tiroir de sous-vêtements.

Il fouilla ensuite la chambre de Morgan. Elle, au moins, possédait quelques bijoux acceptables. Des clous d'oreille en diamants, certes petits mais de couleur et de facture correctes ; un médaillon en or, ancien – probablement un bijou de famille. Il lança le tout dans le sac avec quelques bijoux en toc.

« *C'est mal de gaspiller* », se répétait-il en raflant tout sur son passage.

Toutes les bonnes poires planquaient du liquide à leur domicile. Il localisa la réserve de Morgan, à savoir cinq billets de vingt enroulés dans une paire de chaussettes de sport.

Il chipa ses clés dans une coupelle près de la porte, puis ressortit par là où il était entré.

D'un coup de coude, il brisa un carreau de la porte de derrière.

Les apparences amèneraient à conclure à un cambriolage diurne qui avait tourné à la tragédie.

Vraiment, quelle tristesse.

Il ouvrit la portière avec le bip et lança le sac de petits cadeaux sur la banquette.

Reculant dans l'allée, il prit la direction opposée au centre-ville. Tout en fredonnant la reprise de *Yesterday* de Billie Eilish, il roula vers Baltimore.

Une giboulée se déclara juste au moment où Morgan se préparait à quitter le bureau. Elle consulta les prévisions météorologiques sur son téléphone. Une courte averse qui se dirigeait vers l'ouest.

Elle décida d'attendre qu'elle cesse et, pendant ce temps, proposa à Nina par SMS de rapporter des plats chinois.

Pas de réponse. Elle tiqua.

– Peut-être encore ce rhume qui traîne, murmura-t-elle en regardant la pluie tomber. Ou elle fait une sieste après le boulot.

Elle commanda deux portions de nouilles avec des crevettes salées-sucrées juste au cas où.

Un quart d'heure plus tard, elle sortit dans l'air humide, sous un ciel dégagé. Elle s'arrêta pour récupérer sa commande, qu'elle cala avec son sac à main dans le panier de sa bicyclette.

La soirée s'annonçait calme au Round : les gens sortaient peu le mercredi. La terrasse n'était pas encore ouverte pour la belle saison, mais cela ne tarderait pas.

Dans son bar, elle aurait une grande cour avec une pergola, équipée de chauffages pour que les clients en profitent au maximum, excepté les jours froids et pluvieux. Davantage de places assises, davantage de consommations, davantage de bénéfices.

Sa voiture ne se trouvant pas dans l'allée, son cœur manqua un battement. Puis elle songea que Nina l'avait sûrement empruntée pour faire une course ou remplir son stock de médicaments.

Toutefois, cela la titillait.

Elle entra, hocha la tête en constatant que les clés manquaient dans la coupelle. Elle suspendit sa veste, rangea son sac à main puis fit un crochet par la chambre de Nina.

De toute évidence, Nina était rentrée et ressortie. La boîte de mouchoirs sur son lit en attestait.

« *Un thé au miel lui fera du bien* », pensa-t-elle en repartant vers la cuisine chauffer de l'eau et mettre les plats au frais.

Soudain, elle se figea. Elle ne put rien faire de plus que de se figer en découvrant le carreau cassé dans la porte et les éclats de verre sur le sol.

Elle recula, le souffle court, en attrapant son téléphone dans sa poche d'une main tremblante. Son cerveau, focalisé sur le numéro des urgences, refusait de fonctionner.

– Police secours, j'écoute. Quel est votre problème ?

– Un cambriolage, un cambriolage, la porte de la cuisine.

Elle jeta un œil du côté des chambres, puis du bureau.

C'est alors qu'elle vit la main, l'avant-bras, le sang dans le couloir.

– Oh mon Dieu ! Mon dieu. C'est Nina !

Elle se précipita vers le bureau, s'agenouilla d'un bloc.

– Dépêchez-vous, venez vite. 229, Newberry Street. Elle est blessée. Il y a du sang. Elle ne bouge plus.

– Une voiture est en route. Pouvez-vous me donner votre nom ?

– Morgan. Nina est blessée, il y a du sang. Je pense … je pense qu'elle est morte. Non. Non. Qu'est-ce que je peux faire ? Que dois-je faire ?

– Morgan, est-ce qu'il y a un intrus dans la maison ?

– Je ne sais pas. Je ne sais pas. Elle ne respire plus. Je ne sens pas son pouls. Aidez-moi.

– Les secours arrivent. Entendez-vous les sirènes ? Sortez immédiatement, Morgan. Attendez dehors l'arrivée de l'ambulance et de la police.

– Je ne la laisserai pas toute seule. Dois-je faire du bouche à bouche ? Je … j'ai suivi des cours. Elle est froide. Tellement froide. Il lui faut une couverture.

– Nina est froide ?

– Je vais chercher une couverture.

– Morgan, l'ambulance se gare devant chez vous en ce moment même. Entendez-vous les sirènes ? Allez leur ouvrir, Morgan. Allez ouvrir la porte.

Elle fit un détour par le canapé pour attraper le plaid et ouvrit la porte d'entrée à toute volée.

– Vite, elle est froide. Elle saigne. Elle ne se réveille pas.

Elle courut derrière les secouristes, puis resta là, les mains croisées sur sa bouche.

Une femme de l'équipe du SAMU, une rousse aux doux yeux bleus, la considéra un instant.

– Madame, depuis combien de temps est-elle ainsi ?

– Je ne sais pas. Je viens de rentrer. J'étais en retard, la pluie, et le Chinois, et en rentrant, j'ai vu la vitre brisée, puis Nina. Pouvez-vous la

ranimer ?

– Je vais la déclarer, murmura son collègue, et la secouriste se rapprocha de Morgan.

– Allons nous asseoir.

– Vous ne la conduisez pas à l'hôpital ?

Quelque chose de solide lui écrasait la poitrine. Il lui était impossible de respirer. Un son aigu et strident résonnait dans ses oreilles.

– Elle a besoin d'être soignée à l'hôpital.

– Je suis désolée, terriblement désolée, nous ne pouvons plus rien faire. Votre amie est décédée.

– Non. Non.

– Je suis désolée. Vous êtes sous le choc. Asseyons-nous.

– Non. Non, répéta Morgan, alors que l'infirmière la guidait vers le canapé. Je … j'ai fait tomber les plats. Par terre.

– Nous nous inquièterons de cela plus tard.

Elle aida Morgan à s'asseoir et enveloppa son corps tremblant dans la couverture. Puis elle tourna les yeux vers deux agents en uniforme qui franchissaient l'entrée.

– Personne décédée au bout du couloir, avec mon collègue. La personne qui a appelé les secours est en état de choc. Le corps est froid, décédée depuis plus de deux heures. Pouvez-vous me donner votre nom ?

– Morgan. Morgan Albright. Elle s'appelle Nina. Nina Ramos, dit-elle, les larmes se mettant à couler. Je vous en supplie, vous ne pouvez rien faire pour elle ?

– Je vais vous chercher de l'eau. Ne bougez pas, parlez avec cet agent.

– Madame Albright.

Le policier s'assit près d'elle. Morgan tenta de focaliser son regard sur son visage, mais ses contours se floutaient par intermittence.

– Je suis l'agent Randall. Pouvez-vous me décrire ce qui s'est passé ?

– Je ne sais pas. Je ne sais pas. Il pleuvait. Je ne voulais pas rentrer à vélo sous la pluie, alors j'ai attendu que ça passe, et j'avais envie de manger chinois, alors j'ai pris des plats à emporter. Nina n'a pas répondu à mon

SMS, mais elle est enrhumée, peut-être qu'elle faisait la sieste. J'ai pensé. Peut-être. Et ma voiture avait disparu, la sienne est au garage, alors elle l'avait peut-être prise pour aller chercher quelque chose. C'est pas grave. Elle sait qu'elle peut.

– Votre voiture ? Quel genre de voiture ?

– Euh. Merci.

Tout semblait lointain à présent, très éloigné. Comme la mauvaise extrémité d'un télescope.

Elle prit le verre d'eau entre ses deux mains tremblantes.

– Une Prius.

– La couleur, l'année ? Connaissez-vous la plaque d'immatriculation ?

– Elle est bleue. Bleu foncé. De 2019. Je … ne me rappelle plus la plaque. J'ai du mal à réfléchir.

– Ça ne fait rien. Vous êtes rentrée chez vous et c'est là que vous avez découvert Nina ?

– Je suis rentrée à la maison, et j'ai regardé dans sa chambre. Elle était rentrée du travail parce qu'il y avait une boîte de mouchoirs sur son lit. Elle est enrhumée. Et j'allais lui préparer un thé. J'ai allumé la bouilloire. J'ai oublié de l'éteindre.

– Je l'ai éteinte, la rassura la secouriste. Ne vous tracassez pas pour ça.

– J'ai vu le verre brisé. Je l'ai vu, j'ai pris peur, et j'ai appelé les secours. Le 911. Puis je l'ai vue. J'ai vu son bras, et le sang.

– Où étiez-vous avant de rentrer chez vous ?

– Au travail. Chez Greenwald's Builders. Il s'est mis à pleuvoir.

– À cinq heures. Ça n'a pas duré longtemps.

– Non. J'ai vérifié la météo, et en attendant que ça passe, j'ai commandé les plats.

– Comment êtes-vous rentrée chez vous ?

– À vélo. Je me rends au bureau à vélo quand la météo le permet. Et si Nina n'a pas rendez-vous avec un garçon et que j'ai le temps, nous mangeons un bout ensemble avant que je retourne travailler.

– Chez Greenwald ?

– Non, non. Au *Next Round*.

– Vous êtes la barmaid, dit Randall. Votre visage ne m'est pas inconnu. J'y suis allé quelquefois. Mademoiselle Albright, il y a quelqu'un que nous pouvons contacter pour vous ? Quelqu'un chez qui vous pouvez dormir cette nuit ?

– J'habite ici.

– Pour cette nuit, ce serait mieux de dormir ailleurs.

– Je ne …

La vérité s'imposa d'un seul coup. Tout se clarifia brutalement.

– Elle est morte. Nina est morte. Quelqu'un est entré par effraction, et lui a fait ça. Nous ne possédons rien de valeur. Nous n'avons rien.

– Vous devriez faire le tour pour vérifier s'il manque quelque chose. Et si nous commencions par la chambre de Nina ?

Elle se leva et, l'esprit effroyablement clair, se rendit dans la chambre de Nina.

– Je ne vois pas son ordinateur portable. Ses parents lui ont offert un MacBook à Noël. Pas le dernier, celui d'avant. Il était rose. Le couvercle. Et son téléphone. Un iPhone. Mais il pourrait être dans sa poche.

Elle prit une longue respiration.

– Quelqu'un a fouillé dans sa commode. Elle est désordonnée, mais elle ne laisse pas ses tiroirs ouverts.

– Pouvez-vous jeter un œil sans rien toucher ?

– Ses boîtes, par terre. Les boîtes à compartiments transparentes dans lesquelles elle range ses bijoux. Elle n'avait rien d'important, mais elle rangeait ses bijoux dans ces boîtes, et elles sont par terre. Elle avait sûrement un peu d'argent, je ne sais pas combien. Une petite réserve avec ses sous-vêtements. Pas plus de cent dollars.

– Autre chose ?

– Je ne sais pas.

– Allons examiner votre chambre.

Elle traversa le couloir, prit une longue respiration.

– Je ne suis pas désordonnée. Quelqu'un a fouillé dans mes affaires. J'avais, oh non … des petits clous d'oreilles en diamant et un médaillon ancien en or qui appartenait à mon arrière-grand-mère. Tout le reste, ce n'était que des babioles. J'avais cinq billets de vingt enroulés dans ces chaussettes, par terre.

Elle ferma les yeux, se sentit sur le point de tituber. Se crispa pour rester droite.

– Mon ordinateur portable, dans mon bureau. La pièce où … l'autre pièce. Il était par terre. Il était par terre, cassé et plein de sang. Je n'avais pas réalisé plus tôt. Ils l'ont frappée avec mon ordinateur. Il était cassé, et plein de sang par terre. Ils l'ont battue et ils l'ont tuée. Je n'étais pas là pour la défendre.

Elle essuya les larmes qui persistaient à couler.

– Le bip n'était pas dans la coupelle, dans l'entrée. Ils l'ont vu, et ils sont partis avec ma voiture après lui avoir fait ça.

Elle prit une nouvelle respiration.

– Plaque d'immatriculation 5GFK82.

– Cela nous sera très utile.

– Vous devez arrêter ceux qui ont fait ça. Elle leur aurait donné tout ce qu'ils voulaient. Ils n'avaient pas besoin de faire ça. Elle travaille à la jardinerie Let It Bloom. Quelqu'un l'a probablement reconduite à la maison parce que sa voiture est en réparation. Alors quelqu'un sait à quelle heure elle est rentrée. Sa mère…

Brisée à cette idée, elle s'effondra sur le sol et laissa ses larmes couler. Ils lui proposèrent un sédatif léger, mais elle refusa. Ses émotions étaient tout ce qui lui restait, elle ne les lâcherait pas. Ils la pressèrent de passer la nuit ailleurs pendant qu'ils vaquaient à leurs différentes obligations.

Elle refusa.

Elle s'assit dehors, seule. Se força à téléphoner au bar, ce qui déclencha un nouvel afflux de larmes et de nouvelles invitations à dormir ailleurs.

Bill accourut. Elle supposa que son patron du soir avait appelé son patron de jour. Sans dire un mot, il resta assis à côté d'elle en la tenant dans

ses bras.

– Viens chez moi, dit-il une fois la crise de larmes apaisée.

– Je ne peux pas. Peux pas. J'ai l'impression que je ne pourrai plus jamais revenir si je pars maintenant. Que je ne pourrai plus jamais habiter ici si je pars cette nuit. C'est ma maison. J'ai besoin de ma maison.

– Je vais réparer le carreau cassé, et poser un verrou sur ta porte. Je ne partirai pas avant qu'ils m'aient donné leur feu vert. Et je vais demander à Ava d'apporter ma voiture. Tu pourras la prendre. J'ai la camionnette. Je ne te laisse pas ici sans voiture. C'est sans appel.

– D'accord. Merci. Il faut qu'ils retrouvent ma voiture, pour découvrir qui a fait ça. Et il faut les envoyer en prison à perpétuité.

– Sois en sûre, trésor. Je t'interdis de te pointer au bureau demain. Tu viendras quand tu t'en sentiras capable. Tu as compris ?

– Je veux … je dois aller dans la famille de Nina demain. Je ne veux pas les déranger ce soir. Je sens que ce ne serait pas ma place ce soir. Et Sam… la police a dit qu'ils lui parleraient. On m'a demandé de ne pas lui annoncer pour l'instant. Je ne suis pas idiote, ils veulent s'assurer qu'il n'est pas venu à la maison aujourd'hui. Jamais il ne lui nuirait, mais ils ont besoin de le rencontrer. Je dois lui parler demain.

– Si tu as besoin de quoi que ce soit, des tas de gens sont là pour toi. Morgan. On t'apprécie, dans le coin.

Il lui tapota le genou.

– Je vais voir comment réparer cette porte.

Quand, bien après minuit, elle se retrouva finalement seule – après ce qui lui semblait des jours plutôt que des heures – elle considéra la carte laissée par un agent de police, pour faire nettoyer la scène du crime.

La scène du crime qu'ils avaient déclaré avoir débarrassée, comme une table de vaisselle sale.

La scène du crime où Nina avait perdu la vie.

Mais elle ne contacterait pas ce service. C'était Nina, elle s'en acquitterait elle-même. La dernière chose qu'elle pouvait réellement faire pour quelqu'un qu'elle avait aimé comme une sœur.

Ainsi, tard dans la nuit dans une maison bourdonnante de silence, elle se munit d'un seau et d'une brosse à récurer.

Ils avaient emporté l'ordinateur, au titre de preuve. Ils avaient pris des photos et des vidéos et avaient relevé les empreintes. Les inspecteurs lui avaient parlé – l'avaient en vérité bombardée de questions. Mais en partant, ils avaient laissé le sang sur le sol, sur le montant de la porte, sur le mur à l'intérieur de son bureau.

Cela lui prit un long moment, d'autant plus qu'elle rendit ses tripes, puis s'écroula à deux reprises. Cependant elle en vint à bout. Et si nécessaire, elle recommencerait à la lumière du jour.

Elle jeta les plats chinois et s'autorisa un unique verre de vin dans l'espoir de trouver le sommeil.

Et cernée par le silence et le vide, elle s'allongea sur le lit de Nina et serra son oreiller imprégné de l'odeur du shampooing de son amie.

Alors qu'elle pensait avoir épuisé toutes ses larmes, elle sanglota de plus belle.

À l'heure où l'aurore annonçait une nouvelle matinée d'avril, elle finit par dériver dans un sommeil apaisant.

Chapitre Quatre

Morgan faisait du surplace dans un puits de chagrin. Elle ne pouvait pas s'enfoncer, elle ne pouvait pas se permettre de tout simplement couler. Il lui fallait encore s'entretenir avec les autorités. Répondre à leurs questions, formaliser ses dépositions. Cela entretenait le chagrin et la profondeur de l'eau stagnante dans le puits.

La famille de Nina était devenue la sienne, et elle ne serait pas en mesure de les soutenir si elle coulait. Elle passait du temps avec eux, pleurait avec eux, faisait de son mieux pour les assister dans l'organisation des funérailles.

Ses deux patrons avaient insisté pour qu'elle s'arrête une semaine, et ses collègues lui déposaient de la nourriture. Des ragoûts, des plats de pâtes, au jambon ou au poulet.

Elle la partageait avec Sam. Quand il n'était pas avec la famille de Nina, il était avec elle.

Il avait son propre puits de tristesse.

Ensemble, ils grignotaient le dernier ragout qu'elle avait reçu.

– Toujours aucune trace de ta voiture ?

– Aucune.

Comme il avait apporté du vin pour contribuer au repas dont ils n'avaient pas plus envie l'un que l'autre, elle en avala une petite gorgée.

– Je suppose que je ne la retrouverai pas. Les flics ne l'annoncent pas clairement, mais ils laissent peu de place au doute. J'ai rempli la déclaration d'assurance aujourd'hui.

Compatissant, il lui frotta la main.

– Des cauchemars ?

– Oh ça…

– Moi aussi. Ma proposition tient toujours si tu veux que je reste dormir une nuit, n’importe laquelle, ou si tu préfères crécher chez moi.

– Je sais.

– Et si tu as un gros coup de cafard, appelle-moi.

À son tour, elle lui frotta la main.

– Pareil pour toi. Bill m’a très gentiment prêté sa voiture, mais je dois commencer à en chercher une nouvelle. Avant de reprendre le boulot.

– Si tu as besoin de conseils, n’hésite pas.

– Merci.

Elle ne mentionna pas que le remboursement de l’assurance serait nettement inférieur au prix d’achat de sa voiture – pourtant d’occasion et avec un kilométrage significatif – déduction faite de la franchise.

Mais elle gardait ce problème pour un autre jour.

– Nous avons terminé de vider sa chambre aujourd’hui. Avec la sœur et la mère de Nina.

Il hocha la tête, rencontra son regard.

– Je me suis arrêté chez ses parents en venant. Les photos que tu les as aidés à sélectionner pour l’enterrement sont parfaites.

– Ils ne m’en veulent pas.

– Parce que tu n’es pas responsable.

– Ma tête le sait. Ou presque. Mais… je n’aurais jamais imaginé que quelqu’un entrerait ici par effraction. Franchement, qu’est-ce que ce fils de pute en a tiré ? Même la voiture ne vaut pas un clou. Si seulement j’avais posé de meilleurs verrous ou investi dans un système d’alarme …

– Arrête, dit-il en pressant sa main. Arrête ça. Elle m’a écrit que sa responsable la renvoyait chez elle. Nous pourrions aussi bien dire « et si sa responsable ne l’avait pas renvoyée chez elle ? Et si j’étais venu lui apporter des médicaments contre le rhume, lui réchauffer une soupe ou je ne sais quoi ? » Une multitude de « et si ». Le fait est que personne d’autre que son agresseur n’est à blâmer. Personne.

Comme elle le savait, elle hocha la tête. N’empêche.

– C’était tellement éprouvant d’emballer ses affaires, Sam, et de les emporter hors de la chambre. De revenir ici seule, où il ne reste plus rien d’elle.

– Elle adorait vivre ici avec toi. Je savais que j’allais avoir un mal fou à la convaincre d’emménager avec moi tellement elle était bien ici avec toi.

Des larmes montèrent dans sa gorge, l’irritèrent.

– Tu avais l’intention de lui proposer ?

– Je pensais attendre encore un peu.

Avec un sourire mitigé, il se tapota la tempe.

– Stratégie. Je sais que ce n’était devenu sérieux entre nous que depuis quelques semaines, mais pour moi, c’était du sérieux avec elle bien avant cela.

– Elle savait.

– Tu crois ?

Dans ses yeux, elle perçut son chagrin, aussi incommensurable que le sien.

– Oh que oui. Tu n’étais pas une passade pour elle, Sam. Cela aurait pris un peu de temps et quelques efforts de persuasion, mais elle aurait fini par accepter.

– Comment allons-nous surmonter sa perte, Morgan ? Qu’allons-nous devenir sans elle ?

– Je n’en ai pas la moindre idée. Je repense au fait que nous avons repeint sa chambre avant qu’elle emménage. Je n’avais les clés de la maison que depuis quelques semaines. Nina était là depuis le début, en fait. Quand on a posé nos pinceaux, elle avait de la peinture mauve dans les cheveux, sur le visage.

Morgan revoyait la scène, revoyait Nina aussi nettement que si c’était hier.

– Aussi, elle m’a appris à planter des fleurs, elle ne voulait rien entendre, elle m’a traînée chez les Ramos pour mon premier dîner avec sa famille.

– Des gens exceptionnels.

– Elle voulait me caser avec son frère Rick.

Sam avala un peu de bière.

– Ouais, bon. Non.

Cela fit émerger un petit rire de sa gorge nouée.

– Je me souviens de la nuit où elle t'a emmené au Round pour connaître mon opinion.

– Nous carburions à la téquila.

– Exact. Oh mince, et le soir du dîner. Quand je suis rentrée du bureau, elle m'attendait juste là. La cuisine était un vrai champ de bataille. Elle avait un regard halluciné parce qu'elle avait réussi la marinade pour les côtelettes.

– C'était une super soirée.

– Une soirée mémorable.

Il repoussa la nourriture vers les bords de son assiette.

– Toujours pas de nouvelles de Luke ?

– Disparu, comme ma voiture. Il n'a répondu ni à mon SMS à propos de Nina ni à mon appel. Il y a des gens qui ne supportent pas, ou qui ne veulent pas faire face à un choc émotionnel.

Elle haussa les épaules.

– Autant le savoir avant de concrétiser.

– Il avait pourtant l'air d'un garçon fiable.

– Mais de passage … il ne s'en est jamais caché. Pourtant fiable sur le moment, admit-elle avec un haussement d'épaules. Volatilisé. Peu importe, dit-elle en toute sincérité. Il ne compte pas.

Avant de partir, Sam vérifia les verrous de la porte de derrière, comme il le faisait systématiquement.

– À demain. Je peux venir te chercher si tu veux.

– Je prendrai la voiture de Bill.

– Je n'ai jamais assisté à une messe d'enterrement.

– Moi non plus, admit-elle et l'idée seule lui vrilla l'estomac.

– Nous resterons ensemble.

– Bien sûr, dit-il en l'étreignant comme il le faisait systématiquement. Ferme à clé derrière moi.

Elle savait qu'il attendait le cliquetis de sécurité, de la même façon qu'elle savait que pour elle, contrôler les verrous de la porte côté jardin était devenu obsessionnel. Ainsi que ceux de la porte principale, avant de se coucher.

Seule, elle entra dans la chambre vide de Nina, où les murs étaient plus foncés là où s'étaient trouvées des affiches, enlevées depuis peu.

Des photos de fleurs ; toujours les fleurs, avec Nina. Et le carré délavé à l'emplacement de son tableau de liège, sur lequel elle épinglait des dessins de ses petits cousins, de ses nièces et de ses neveux. Elle punaisait aussi des mémos, des cartes de rendez-vous.

Rien d'autre que ces deux rectangles n'indiquait que Nina Ramos avait vécu ici.

Il lui faudrait choisir une nouvelle colocataire. Elle ne pouvait pas se permettre de rembourser l'emprunt, en plus de tout le reste, sans cette source de revenus. Le problème serait de supporter que quelqu'un d'autre occupe cette pièce. Elle éteignit la lumière, ferma la porte, et se dit qu'elle encaisserait parce qu'elle n'avait pas le choix.

À dix heures, le matin suivant, elle s'assit sur le banc de l'église avec Sam, derrière les rangées réservées à la famille de Nina.

Ses parents, ses grands-parents, ses frères et sœurs, ses cousins, ses oncles, ses tantes, ses nièces, ses neveux, certains venus d'autres États et d'aussi loin que le Mexique.

La famille, les amis, les collègues, des personnes qu'elle avait connues à l'école, des clients de la jardinerie remplissaient l'église. L'une de ses cousines chanta magnifiquement.

Sa sœur prononça la principale éloge funèbre, cependant d'autres prirent aussi la parole. Comme la mère de Nina avait demandé à Morgan de prononcer quelques mots, elle se leva du banc, marcha jusqu'au cercueil drapé de fleurs et évoqua leur amitié, racontant que Nina l'avait aidée à transformer sa première maison en foyer chaleureux, lui avait appris à

aménager son premier jardin, lui avait procuré une famille alors qu'elle vivait si loin de la sienne.

Tout se déroulait dans le brouillard, le rituel, la musique, les fleurs, les mots … même ses propres paroles.

Après cela, elle se demanda pourquoi elle ne se sentait pas différente. En conduisant dans le cortège qui rejoignait le cimetière, elle crut qu'après l'enterrement, après ce rituel, ces mots, son chagrin serait quelque peu apaisé, qu'elle aurait l'impression de faire son deuil – ou de progresser doucement dans ce sens.

Or, quand elle retourna s'asseoir à côté de Sam, cette fois agrippant sa main comme si elle craignait de dériver sans cette ancre, rien n'avait changé. Le prêtre prononça quelques mots, et elle fut sensible au réconfort qu'ils communiquaient, même si elle ne le ressentait pas personnellement.

Elle sentit l'air froid d'avril sur son visage, vit le vert de la pelouse, le gris et le blanc du marbre de la pierre tombale. Les fleurs, tellement de fleurs pour Nina.

Quelque part, non loin, un oiseau gazouilla.

Le soleil se jetait sur le bois poli du cercueil. Il illuminait le tapis de roses blanches qui le recouvrait.

Elle pensa à Nina à l'intérieur, dans la robe rose clair choisie par sa mère. Il n'y avait pas eu de veillée, mais sa maman tenait à ce qu'elle porte cette robe rose et un petit bouton de rose blanc dans les cheveux.

Morgan prit conscience qu'en vérité, elle n'était pas là-dedans. Nina ne reposait pas dans la boîte capitonnée de soie, dans sa robe rose, avec sa fleur dans les cheveux.

Elle était partie là où vont ceux qui nous quittent. Elle était partie avant que Morgan ne rentre et ne la découvre étendue sur le sol.

Déjà partie.

Les tombes, les stèles, les oraisons et la musique n'étaient pas destinées aux défunts, mais aux vivants abandonnés sur terre.

D'une certaine façon, cette croyance lui permit de s'autoriser à sombrer, rien qu'un moment. Un instant, elle enfouit son visage dans l'épaule de

Sam, et laissa le chagrin l'entraîner sous la surface.

Quand elle reprit sa respiration, sentit de nouveau l'air frais du printemps, elle s'était rapprochée, rien qu'un peu, du deuil.

Elle étreignit chaque membre de sa famille. Elle formula et échangea des condoléances, malgré la migraine qui survint comme une tempête.

En marchant vers la voiture de Bill, elle se dit qu'une partie de plus s'achevait. Plus qu'une dans le rituel destiné aux vivants. Retourner dans la maison familiale pour se restaurer, au nom du partage.

Ce moment en communauté l'apaisa d'une manière qu'elle n'avait pas anticipé. Le buffet, les boissons, les larmes, quelques rires de la part des gens qui partageaient des histoires et des souvenirs.

Néanmoins, elle s'effaça au bout d'une heure, terrassée par la migraine et l'épuisement. Elle ne voulait rien autant qu'ôter la robe noire, celle dont elle savait qu'elle ne la remettrait plus, s'allonger et dormir.

Se retrouver seule avant de devoir braver la suite.

Car il était impératif qu'elle recommence à affronter la vie.

Alors qu'elle s'engageait dans l'allée, deux personnes sortirent d'une voiture garée le long du trottoir. Immobile, elle les regarda marcher vers elle, dans leurs costumes noirs.

« *Pas des journalistes* », se dit-elle. Elle avait appris à les repérer et à les éviter, au cours de la semaine écoulée.

Encore des flics ? Des experts de l'assurance ?

Pourquoi maintenant ? Que lui voulaient-ils encore ? Qu'avait-elle de plus à leur apprendre ?

– Mademoiselle Albright ?

L'homme, cheveux grisonnants, un corps compact, montra son badge. Tout comme sa collègue, afro-américaine, cheveux noirs bouclés courts, des yeux noir intense, le regard étrangement détaché.

– FBI. Agents spéciaux Morrison et Beck. Avez-vous un instant à nous accorder ?

Son mal de tête lui martelant les tempes, Morgan fixait leurs cartes.

– Le FBI ? Je ne comprends pas.

– Nous savons que vous avez eu une journée difficile, mais si nous pouvions entrer, nous vous expliquerions tout.

– Est-ce en rapport avec Nina ?

– Oui, mademoiselle.

Elle sentit ce tout petit pas dans son travail de deuil supprimé d'un coup.

– Entendu, dit-elle en ouvrant la marche. Je me suis entretenue avec la police, j'ai fait ma déposition. Je ne sais rien d'autre, honnêtement.

Elle ouvrit sa porte, entra.

– Je peux préparer du café, offrit-elle par pur sens des convenances.

La femme, Beck, répondit d'un léger hochement de tête.

– Si cela ne vous dérange pas trop ?

– Ça va. Asseyez-vous. Je n'en ai que pour une minute.

Plutôt que s'asseoir dans le salon, Morrison la suivit jusque dans l'entrée de la cuisine.

– Vous avez une jolie maison.

– Merci.

Elle vit son regard tomber sur la porte de derrière au moment où elle branchait la cafetière.

– Bill, mon patron, a réparé la porte. La police, les inspecteurs qui sont venus après les premiers policiers, et les experts qui ont analysé la scène du crime, m'ont autorisée à réparer le carreau cassé et à poser un verrou.

– Bien sûr.

– Il y avait juste la serrure avant. Il a cassé le carreau, a passé la main à l'intérieur et ouvert la porte.

– Il ?

– Il, elle, eux, je ne sais pas.

– Ce n'était pas prévu qu'elle rentre du travail à cette heure ?

« *Encore* », se dit-elle. Il fallait qu'elle reprenne toute l'histoire.

– Elle était malade, sa cheffe l'a renvoyée chez elle. Un vilain rhume qui s'est aggravé au travail. Sa collègue qui l'a ramenée, parce que sa voiture était en panne, a dit qu'elles s'étaient arrêtées à la pharmacie. Elle était

sûrement couchée, vu qu'il y avait un flacon de sirop sur la table de nuit et une boîte de mouchoirs sur le lit.

Pour s'occuper les mains, elle sortit des tasses, du lait, du sucre, des cuillères, un plateau. Elle répéterait tout, se rassura-t-elle, après quoi ils la laisseraient enfin dormir.

– D'après les inspecteurs, il est allé dans mon bureau, soit pour commencer par là, soit pour se cacher s'il l'a entendue. La maison aurait dû être vide, sauf qu'elle ne l'était pas. Il se trouvait dans le bureau, et elle l'a surpris et il l'a tuée. Combien de fois vais-je devoir le répéter ?

– Permettez-moi de porter le plateau, voulez-vous ?

Elle accepta parce qu'elle souhaitait s'asseoir. S'asseoir, et en finir avec eux.

Beck détecta immédiatement sa lassitude.

– Le bip de votre voiture était resté dans la maison. En vue ?

– Oui, enfin !

Sa partie raisonnable savait qu'ils faisaient leur devoir, mais le reste d'elle s'en moquait éperdument.

– J'ai déjà dit tout ça aussi. Je le laissais dans cette coupelle, près de la porte d'entrée. J'entre, je le mets dans la coupelle, je sais toujours où il est. Il pensait trouver la maison vide. C'est la version des inspecteurs.

Luttant pour se contrôler, elle appuya ses doigts sur ses paupières.

Juste en finir.

– Il est entré par effraction, a tué Nina parce qu'elle était à la maison. Il a emporté ses bijoux et les miens, qui ne valaient pas cher. Je gardais cent dollars en billets enroulés dans une chaussette. Il a volé ça et l'argent qu'elle conservait dans son tiroir. Je ne sais pas combien, mais pas grand-chose. Il a piqué son MacBook et son téléphone. Inutile de prendre mon ordinateur, étant donné qu'il l'a anéanti en même temps qu'il l'a anéantie. Il avait cinq ans de toute façon, il ne valait plus rien. Il a aussi chipé le bip dans la coupelle et a filé avec ma voiture. Je ne sais rien d'autre.

Beck ouvrit un fin attaché-case et en sortit une photo.

– Reconnaissez-vous cet homme ?

Ses cheveux étaient plus longs et décoiffés avec style, mais sinon…

Sa migraine lui donna soudain la nausée.

– Luke Hudson.

– Comment le connaissez-vous ?

– Il est venu au bar où je travaille le soir, il y a trois semaines environ. Au *Next Round*. Il est entré dans le bar. Je suis barmaid. Il a commandé une bière locale et a lancé la conversation. Il a dit qu'il avait été envoyé dans la région, en déplacement pour quelques mois. Il travaille dans l'informatique, les maisons et les bureaux connectés.

Comme ses mains tremblaient, elle les glissa sous ses cuisses.

– Mais c'est un bobard, c'est ça ? Sinon vous ne seriez pas ici ? Est-ce lui l'assassin ? Je ne comprends pas comment c'est possible. A-t-il fait ça ?

– Est-il déjà venu ici ? Chez vous ? continua Morrison en faisant abstraction de sa question.

– Une fois. Nous avons dîné ensemble, moi, Nina, lui et Sam. Nina sortait avec Sam Nichols. Nous les avons invités à dîner le … le …

Elle marqua un temps d'arrêt, pressa ses lèvres fermées.

– Lundi soir, avant sa mort. Mon soir de repos.

Beck prit des notes dans un calepin. Morgan frotta ses bras glacés.

– Je … il est venu au bar trois ou quatre fois. Il goûtait des bières locales, mangeait un morceau, discutait. Il était amical sans être insistant. Il bavardait avec d'autres clients. Au bout de plusieurs fois, il m'a invitée à dîner. Un truc tranquille, une pizza. Pourquoi pas, je me suis dit. Je l'ai retrouvé chez Luigi, et nous avons partagé une pizza et du vin.

– Avez-vous eu une relation sexuelle ?

Elle regarda Beck.

– Non. Il est venu au bar quelques fois. Un soir, nous sommes allés à la pizzeria, et avec Nina, nous avons eu l'idée d'organiser un dîner avec lui et Sam. Le lundi, mon soir de repos. Je l'ai déjà dit, se rappela-t-elle. Je ne travaille pas le dimanche et lundi soir, sauf en cas de besoin, au bar.

– Donc il est venu dîner ici, la relança Morrison.

– Oui, dit-elle en replaçant ses mains sous ses cuisses. Nous avons cuisiné. C'était une première pour nous deux, préparer un vrai dîner. Et il a eu un changement de planning, à ce qu'il a dit. Il devait partir à Baltimore, deux ou trois jours. J'ai reçu plusieurs SMS de lui pendant son absence.

– A-t-il quitté la pièce où vous étiez réunis, en vous laissant tous les trois, à un moment ou à un autre ?

– Non, nous…

Elle libéra ses mains, pressa ses paupières. Voilà qu'à présent, la migraine s'implantait aussi derrière ses yeux.

– Si. Il a demandé s'il pouvait se rafraîchir. La salle d'eau se trouve par ici, dit-elle en indiquant la direction. À son retour, il s'est excusé d'avoir été long et a dit qu'il avait reçu un appel.

– Combien de temps s'est-il absenté ?

– Je ne sais pas. Nous bavardions autour d'un verre de vin et … une seconde.

Elle se passa les mains dans les cheveux.

– Les asperges. Je dirais… pas loin de dix minutes. Est-ce lui le coupable ? Qui est-il ? Pourquoi aurait-il fait ça ? Pour un MacBook et une Prius d'occasion ? C'est absurde.

– Il se nomme Gavin Rozwell, et cela correspond à son mode opératoire. C'est un psychopathe, un escroc, un tueur en série. Et vous, mademoiselle Albright, vous êtes son type.

– Je suis son type ? Quel type ?

– Grande blonde célibataire, entre vingt-quatre et trente ans. Le prénom androgyne est un plus.

Elle entendait les mots de Beck sinon qu'ils sonnaient comme une langue étrangère.

– Pardon ?

– Cela lui permet d'usurper votre identité sans difficulté, de devenir Morgan Albright. Il vous a sûrement sélectionnée au terme de recherches minutieuses avant de pousser la porte de ce bar.

– C’est tout de même insensé, insista-t-elle. Pourquoi volerait-il mon identité ? Je ne suis personne. Je n’ai rien.

– Vous possédez cette maison, contesta Morrison. Et une voiture. Vous occupez deux emplois, donc vous avez logiquement un compte bancaire.

– Avant toute chose, ajouta Beck, il aime ça. Détenez-vous des cartes de crédit ?

– Une seule, que j’utilise surtout pour l’alimentation et l’essence. Je règle le solde en fin de mois. Cela renforce mon indice de solvabilité.

– Il a sans doute atteint le plafond des dépenses. Et ouvert au moins un compte, sur lequel il a dépensé le maximum autorisé. Gérez-vous vos comptes en ligne ?

– Oui, mes horaires de travail…

– Avez-vous vérifié vos dépenses cette semaine ?

– Non. Pourquoi l’aurais-je fait ? Nous venons à peine d’enterrer Nina. Aujourd’hui. Nous avons enterré Nina aujourd’hui.

– Pouvez-vous vous connecter tout de suite ?

Elle s’apprêtait à se diriger vers son bureau pour consulter son compte sur son ordinateur, quand elle se souvint. Elle saisit son téléphone.

Le peu de couleur qu’il restait sur son visage s’évapora.

– Ils se sont trompés. C’est impossible. Il est écrit qu’il me reste moins de deux cents dollars. J’en avais plus de douze mille de côté. Juste un peu plus. J’économise depuis des années. Il y a une erreur.

– Cela s’appelle du cybervol, mademoiselle Albright. Je suis désolée, reprit Morrison. Le pire reste sans doute à venir. Vous êtes propriétaire, c’est quelque chose qu’il cible. Il est fort probable qu’il utilise votre identité de même que les informations qu’il a récupérées sur votre ordinateur pour souscrire à un emprunt immobilier, voire à un prêt professionnel. Il passe de préférence par des sociétés de crédit plutôt que par des banques et consent à un taux d’intérêt élevé pour accélérer le processus. Le logiciel malveillant qu’il a certainement installé sur votre ordinateur au cours de ces dix minutes lui a permis d’accéder à vos comptes.

– C’est un expert dans ce domaine, continua Beck. Le plus probable étant qu’il a pénétré dans votre domicile, sans briser la vitre dans un premier temps. Il avait prévu de désinstaller le malware et de ressortir aussitôt. Mais mademoiselle Ramos était rentrée et elle l’a vu. Il a fait croire à une effraction et dérobé des objets de valeur ainsi que de l’argent liquide pour couvrir son véritable délit.

– Mademoiselle Albright, dit Morrison en attendant que son regard embué bascule vers lui. Nous sommes sincèrement désolés pour ce qui vous est arrivé. Profondément désolés pour ce qui est arrivé à votre amie. Ma partenaire et moi traquons Rozwell depuis des années. Ce qui s’est passé chez vous n’a pas immédiatement attiré notre attention. Mademoiselle Ramos ne correspond pas son à profil habituel, sa cible de prédilection. Petite, brune, son nom, locataire et le cambriolage maladroit. Puis un article vous mentionnant est apparu dans les résultats d’une recherche. Il faisait état de votre maison, votre voiture.

– Surtout, vous êtes son type, continua Beck. Après vous avoir ruinée, il vous aurait assassinée. Il connaît votre emploi du temps, vos habitudes et il a gagné votre confiance. Il aurait attendu que vous soyez seule pour vous faire subir le même sort qu’à mademoiselle Ramos.

– Or, vous êtes vivante. Vous êtes la première de ses victimes avec laquelle nous nous entretenons.

– Je dois…

Elle se releva subitement et se précipita vers la salle d’eau. Une fois qu’elle eut rendu ses tripes, elle s’aspergea le visage d’eau fraîche et se rinça la bouche au robinet.

Dans le miroir, elle n’était plus que le fantôme d’elle-même, blanche comme un linge, le regard vitreux. Maintenant que la nausée avait reflué, l’engourdissement prenait le dessus.

Elle retourna au salon, s’assit mollement sur une chaise.

– Que suis-je supposée faire ?

– Je sais que vous êtes sous le choc, commença Morrison. Je sais que vous traversez une période excessivement pénible. Pouvons-nous appeler

un proche pour vous ?

– Non. Qu’attendez-vous de moi ?

– Vous êtes la première que nous avons pu interroger, répéta Beck. L’unique survivante à notre connaissance. Nous avons besoin de connaître chaque détail dont vous vous souvenez. Ce qu’il a fait, ce qu’il a dit. Les SMS qu’il vous a envoyés, il nous en faudrait une copie. Concernant l’usurpation d’identité, l’état de vos comptes ? Je vous recommande d’engager un avocat au plus vite pour y remédier.

– Avec quoi ? demanda-t-elle. Je suis fauchée. Il est venu au bar un mardi soir, se remémora-t-elle, et elle transmit chaque information qui lui revenait à l’esprit.

La situation empira, un vrai cercle vicieux.

Les six semaines qui suivirent, l’étendue réelle des dégâts causés par Gavin Rozwell se révéla catastrophique. Il s’était débrouillé pour rediriger son dernier remboursement de prêt immobilier et détourner les deux derniers salaires de ses deux emplois. Il avait essoré sa carte de crédit à hauteur de huit mille trois cents vingt et un dollars et quatre-vingt-cinq cents, puis souscrit à deux cartes de crédit supplémentaires et dépensé avec celles-ci plus de quinze mille dollars.

Il avait contracté un second prêt immobilier en hypothéquant sa maison à son nom et en utilisant ses données financières. Les rénovations, financées avec parcimonie, avaient augmenté la valeur de sa maison depuis la date d’achat, tant et si bien que son ratio de solvabilité était enviable. Il avait retiré le maximum autorisé et empoché vingt-cinq mille dollars de ce côté. Cela en plus de contracter un prêt de création d’entreprise, en prenant sa maison en garantie, pour un montant de vingt-cinq mille dollars.

Il n’aurait pas dû être autorisé à contracter deux emprunts, de différents organismes de crédit, mais il avait réussi. Il n’en était pas à son coup d’essai, ainsi qu’elle put le constater.

La prime d’assurance pour le vol de sa voiture couvrait à peine le reste à payer.

Ne lui restait plus que des dettes, des nœuds juridiques et du chagrin.

Plus bas que tout, étrangement, il s'était accaparé les maigres économies de Nina en utilisant son MacBook entre le moment de son meurtre et celui où Morgan l'avait découverte.

Il ne lui restait plus une once d'orgueil à ravaler quand elle demanda à sa grand-mère de lui prêter de quoi couvrir les frais d'avocat.

Ses deux employeurs eurent beau lui proposer de la dépanner financièrement, la pilule était trop dure à avaler.

Et malgré la honte, elle fut reconnaissante que la voiture de Nina lui soit cédée. Reprendre le travail était nécessaire, et à cette fin, il lui fallait un moyen de transport.

Elle ne planta rien dans son jardin, cet été-là.

Un dimanche matin de la mi-juillet, elle fut informée qu'un nouvel emprunt avait été contracté à son nom quand deux hommes se pointèrent à sa porte.

Au premier regard, elle les identifia comme des agents de recouvrement. De ce fait, elle éteignit la tondeuse et patienta.

– Nous cherchons Morgan Albright.

– C'est moi-même.

Les deux hommes échangèrent un regard.

– Monsieur Albright ?

– Il n'y a pas de monsieur Albright, dit-elle avec lassitude. Si c'est au sujet du second emprunt immobilier, du crédit pour création d'entreprise ou des frais sur les cartes de crédit, mon avocat s'en occupe.

– Vous êtes en retard, Morgan. Monsieur Castle vous a prêté vingt mille dollars sur la base de la confiance. Règlement intégral et intérêts à régler avant le premier juillet. Les intérêts doublent quotidiennement depuis le premier.

– Je ne connais pas ce monsieur Castle, et il ne m'a rien prêté. Je suis victime d'usurpation d'identité. Je peux vous transmettre les coordonnées de mon avocat et des agents du FBI en charge de l'enquête.

– Monsieur Castle n’est pas concerné par vos problèmes, ma p’tite dame. Morgan Albright a pris l’argent, Morgan Albright rembourse.

– Donnez-nous dix pour cent, en signe de bonne foi, suggéra son acolyte. Vous ne voulez pas avoir d’ennuis ?

Ils auraient aussi bien pu lui demander la lune, et deux planètes en prime.

– Je croule sous les ennuis ! Je ne possède pas dix pour cent de quoi que ce soit, parce qu’il a tout raflé. L’homme que vous cherchez s’appelle Gavin Rozwell. C’est lui qui a pris l’argent de monsieur Castle.

Elle leva les mains avec brusquerie.

– Je jongle entre deux emplois, et j’arrive à peine à joindre les deux bouts. Mes honoraires d’avocat s’accumulent parce qu’il a souscrit à deux autres crédits à mon nom, et c’est un cauchemar. Pour l’amour du ciel, il a violenté et assassiné mon amie. Retrouvez-le. Allez chercher ce salopard, puisque les flics n’en sont pas capables apparemment !

– Une sale histoire. Qui vous fait gagner un délai d’une semaine. La prochaine fois, nous serons moins compréhensifs.

Elle téléphona à la police, puis aux agents spéciaux.

Et le matin suivant, elle trouva les pneus de la voiture de Nina lacérés.

Ses larmes étaient taries. Elle en aurait sans doute tremblé en se rendant au bureau, mais elle n’en avait plus l’énergie. Elle n’en dit rien à Bill, ni à qui que ce soit d’autre qu’à la police. La seule notion d’en parler l’épuisait.

Afin de rembourser son crédit immobilier, étant donné que personne n’était disposé à louer la chambre d’une femme assassinée, elle accepta des extras le lundi soir.

Une faveur de son responsable, elle le savait, sa présence n’étant pas indispensable.

Au lieu de rentrer à vélo, de se changer et d’éventuellement de préparer un sandwich, elle avait emporté sa tenue de barmaid après avoir découvert les pneus crevés. Elle se changeait dans les sanitaires de Greenwald, où elle retouchait son maquillage au mieux.

Cela impliquait de rentrer à vélo après minuit, mais elle était munie de réflecteurs et d'une lampe frontale. Pas de quoi se tracasser, se disait-elle.

Elle servit des locaux, prépara des cocktails pour les touristes.

Un homme prit un tabouret haut. Trapu, la cinquantaine, les cheveux noirs ondulés. Il portait un polo bleu ciel Lacoste et un pantalon d'été beige.

– C'est une belle soirée, dit-il.

– Très. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

– Un Bombay avec du tonic et quelques gouttes de citron vert. Sympa, ce bar, ajouta-t-il en regardant autour de lui. On s'y sent bien.

– C'est ce que nous espérons. Vous n'étiez jamais venu ?

– Je suis seulement de passage. Vous êtes du quartier ?

– Par adoption.

Son verre servi, il déplia la page d'un carnet en travers de laquelle était inscrit un nombre.

– C'est ce qu'il me doit à ce jour, indiqua-t-il avant de lever la main. Je ne suis pas ici pour vous faire des histoires. Je viens discuter les yeux dans les yeux, dans un lieu public.

Sa gorge se noua dès qu'elle tenta vainement de déglutir.

– Je n'ai pas d'argent.

– J'ai dit que ceci, précisa-t-il en tapotant le papier, est ce qu'*il* me doit. Pas vous. Il nous a bernés tous les deux. Mes employés m'ont rapporté votre histoire. J'entends beaucoup d'histoires malheureuses, un nombre inouï d'histoires inventées, mais la vôtre est véridique.

Il prit son verre et but en la regardant.

– Bien dosé, le Bombay. Donc, ce que je vous dis, c'est que vous n'aurez pas d'ennuis avec moi, affirma-t-il en rempochant le papier. Ce n'est pas à vous d'éponger cette dette. Ce ne serait pas correct de l'ajouter à la liste de vos tracas. Considérez-la effacée.

Il but encore un peu.

– Il m'a raconté une triste histoire. Il est doué pour raconter des salades. Inutile d'approfondir. Ça me fout en rogne. Votre nom, votre adresse,

l’endroit où vous travaillez. Les deux emplois. Vous savez quelque chose sur lui que je n’ai pas lu dans le journal, ou autre ?

– Je ne sais pas. Je n’ai pas lu les journaux. C’était trop dur pour moi.

Il hocha simplement la tête.

– J’ai lu ce qui est arrivé à votre amie, et vu sa photo. Une belle fille. Seuls les grands détraqués font du mal aux belles filles.

Il sortit une liasse et sépara deux billets de cinquante.

– Nous sommes quittes, vous et moi. Vous avez ma parole, et elle est indiscutable. Je suis désolé pour tout ce qui vous arrive.

– Monsieur Castle, dit-elle en poussant les billets vers lui. C’est trop.

Il secoua la tête.

– Je paie mes dettes, dit-il avant de quitter le bar.

Quand elle sortit de chez elle le lendemain matin, les quatre pneus de la voiture de Nina avaient été changés.

Chapitre Cinq

L’été fit place à l’automne sans que Morgan n’apprécie les charmes du changement de saisons.

Il lui fallait affronter la réalité.

Jonglant encore et toujours, elle faisait de son mieux pour se maintenir à flot. Mais les honoraires d’avocat dépassaient la somme prêtée par sa grand-mère.

Elle ne pouvait se résoudre à solliciter une rallonge, surtout que sa vie s’annonçait clairement comme un cycle sans fin de travail, de factures, de dettes et d’inquiétude.

Sa mère et sa grand-mère souhaitaient lui rendre visite, mais incapable de les affronter elles aussi, elle bottait en touche.

Même en travaillant près de quatre-vingts heures par semaine, elle n’arrivait pas à joindre les deux bouts. La voiture de Nina – qui resterait à tout jamais la voiture de Nina – avait encore besoin de réparations, et même si elle savait que Larry lui proposait le tarif plancher, les frais rognaient sur son budget.

Son lave-linge décida de se rebeller et déborda pile le lendemain du jour où elle avait rogné sur son budget pour remplacer les pneus élimés de son vélo.

Puis l’électricité fut coupée.

Elle réglait ses factures, mais Gavin Rozwell frappa une fois de plus. À l’aide de son numéro de compte client, il avait résilié l’abonnement. Pendant qu’elle bataillait pour résoudre ce problème, le commercial du fournisseur d’énergie répétant que remettre le courant impliquait des frais,

elle apprit qu'il avait annulé l'assurance de la maison, et rempli une demande d'indemnisation frauduleuse d'un montant exorbitant auprès de sa couverture médicale.

Tout cela pouvait être résolu, lui assura l'avocat. À condition de payer plus d'honoraires, plus de frais de plaidoirie, toujours plus d'argent versé dans l'espoir d'en récupérer ultérieurement.

Quand arriva le mois de novembre, elle admit qu'elle était dépassée et ne se relèverait pas une troisième fois.

Avec Sam, elle se rendit sur la tombe de Nina à la stèle d'un blanc pur. Le vent vigoureux éparpillait les feuilles mortes, et du ciel dense et gris, une pluie glaciale ne tarderait pas à tomber.

Ils n'avaient pas apporté de fleurs. Tous deux savaient que Nina détesterait qu'ils déposent des fleurs qui se flétriraient dans le froid.

– Je sais qu'elle n'est pas ici, dit Morgan, la tête sur l'épaule de Sam. Je la sens encore dans la maison par moments. Ça m'aide. Est-ce bizarre ?

– Je ne pense pas, répondit-il en l'entourant de son bras. Je vais dîner chez ses parents de temps en temps, c'est ce qui m'aide. Je ne t'ai pas vue chez eux depuis un bon moment.

– J'ai à peine le temps de respirer.

– Je suis tellement désolé, Morgan. Je continue d'espérer que tout s'arrangera pour toi.

– Je vais mettre la maison en vente.

Il s'écarta et lui saisit les deux bras.

– Oh allons, il y a forcément une autre solution.

– Je n'ai plus les moyens de la garder. Si je m'acquitte des traites, c'est ailleurs que je suis dans le rouge. Si je paie autre chose, je prends du retard dans le remboursement du prêt. Je croule sous les factures d'avocat, mais les coups continuent de pleuvoir.

Elle respira à fond.

– On marche un peu ? J'ai l'impression de me décharger sur Nina, ce qui est bizarre, étant donné que je viens de dire qu'elle n'était pas là.

– Faisons quelques pas, dit-il en lui prenant la main. Je dois pouvoir t'apporter mon aide d'une façon ou d'une autre. Morgan, tellement de gens sont prêts à t'aider.

– Je le sais mais il ne m'a pas juste ruinée, il a gâché ma vie ici. Il l'a vidée de toute sa joie, Sam. La maison est un fardeau à présent, ce n'est plus mon foyer, juste un fardeau que je m'efforce d'alléger au quotidien. J'ignore combien de temps il me faudrait pour retomber sur mes pieds, mais je sais que cela me prendrait des années pour retrouver l'équilibre de départ.

– L'enfoiré. Pourquoi n'arrivent-ils pas à coincer cette ordure ?

– Peux pas te dire. Au tout début, la première fois qu'il est venu au bar, Gracie, la serveuse en chef du Round, a dit qu'elle le trouvait charmeur. Qu'il ne lui inspirait pas confiance. Ce qu'elle avait raison !

– Que comptes-tu faire ?

– Mettre la maison en vente. L'agent immobilier m'a conseillé d'attendre mars ou avril, et de toute façon, ça pourrait prendre tout ce temps pour la vendre. Mais je dois m'en occuper dès maintenant. Je l'habiterai jusqu'à ce qu'elle soit vendue, vu que je n'ai pas le choix mais je dois commencer à préparer la vente.

Elle regarda les stèles, les monuments, les fleurs vouées à faner.

– Ensuite je partirai vivre dans le Vermont.

– Ah non, Morgan.

– Je ne peux pas rester ici et continuer à m'enfoncer. Prendre un appartement, en sachant que j'ai tout perdu. Que cela me soit rappelé chaque fois que je vais au bureau, faire les courses ou mettre de l'essence dans la voiture de Nina. C'est au-dessus de mes forces.

– Je comprends, Morgan. Du fond de mon cœur.

– J'ai parlé avec ma mère et ma grand-mère hier soir. Elles m'hébergeront. Je suppose qu'elles n'ont pas le choix non plus.

– Peut-être que tu pourrais laisser passer le premier de l'an pour la maison, t'accorder un petit délai.

– Je ne m'y sens plus chez moi, rappela-t-elle. Et mes emplois, ce ne sont plus que des obligations désormais. Me lever, aller bosser, repartir dans

l’autre sens, second boulot, me coucher, et recommencer en traînant des soucis, tout le temps des soucis. Je ne veux pas de cette vie.

– Fais une pause. Viens avec moi à un dîner en famille.

– Je ne m’en sens pas capable, je t’assure. Ils insisteront pour que je fête Thanksgiving avec eux. Ils m’ont déjà invitée … Et c’est plus facile de trouver des excuses au téléphone. Je ne peux pas faire semblant d’être reconnaissante cette année. Ne leur dis pas. S’il te plaît.

Elle s’arrêta, se retourna pour lui prendre les deux mains.

– Je leur annoncerai quand la maison sera vendue.

– Si c’est ce que tu souhaites.

– C’est ce que je veux. Je dois rentrer. J’ai une longue liste d’aménagements que l’agent immobilier m’a suggérés avant de la faire visiter, dit-elle, les yeux emplis de larmes. À commencer par repeindre les murs mauves. La chambre de Nina.

– Ça ne l’ennuierait pas.

– Non. Elle comprendrait, consentit Morgan en se retournant vers la stèle blanche.

La peinture était bas de gamme et sa besogne, pas mieux. Elle repeignit les murs d’un blanc cassé neutre qu’elle décida qu’elle détestait. En s’inspirant de la chaîne de décoration HGTV, elle rendit la maison entière la plus neutre possible pour faciliter la vente.

Elle la vida de tous ses objets personnels, remisa dans les cartons les photographies et les bibelots mignons mais ridicules.

Elle astiqua chaque recoin de ce qui avait été sa maison et qui représentait à présent un combat déjà perdu.

La maison resta six semaines sur le marché sans qu’une seule offre ne soit soumise. C’est alors que l’agent recommanda une légère baisse de prix.

Morgan y consentit, et pour la seconde fois, briqua la maison de fond en comble en vue de ce que l’agent qualifiait de présentation de début d’année. À la mi-janvier, après une seconde baisse de prix, elle avait vendu le

mobilier du salon, ce qui lui permit de s'acquitter des factures et de respirer un bon coup.

Puis elle prit des renseignements sur la déclaration de faillite.

Une offre lui fut transmise.

– Comme c'est vingt mille de moins que le prix demandé, cela signifie qu'ils font une offre au rabais en vue de négocier. Je suggère une contre-proposition de…

– Acceptez l'offre.

Assise devant sa table un dimanche soir, elle savait que les gens avaient procédé à une contre-visite pendant qu'elle prenait un café dans un bar. Tout inspecté, jugé, critiqué, et projeté des modifications.

– Morgan, je sais quelles difficultés vous traversez mais après déduction des frais de notaire, cette offre ne couvrira pas vos dettes. Laissez-moi faire mon métier. Laissez-moi faire une contre-proposition.

– Soit, dit-elle, le regard baissé dans le bol de soupe industrielle qu'elle tentait d'avaler. Mais je vous donne la permission d'accepter leur offre s'ils rejettent la contre-proposition. Ou d'accepter leur contre-proposition suite à la mienne s'ils en font une. J'ai besoin d'avancer.

– Compris. Je vous tiens informée.

– Merci.

Repoussant la soupe autour de son bol, elle tira vers elle le vieil ordinateur portable que Sam lui avait donné. « Ne discute pas, Morgan, avait-il dit. Prends ce fichu ordi. »

Elle avait accepté ce fichu ordi, sur lequel elle procéda à des calculs.

Belinda, l'agent immobilier, n'avait pas fait d'erreurs. L'offre ne couvrait pas ses dettes. Mais au lieu de devoir dans les trois cents mille, elle n'en devrait plus qu'à peine sept.

Elle se débrouillerait. Du reste, elle vivait en ce moment avec bien plus lourd que ça.

Belinda rappela.

– Les acquéreurs acceptent de couper la poire en deux. J'aimerais faire une contre-proposition.

– Acceptez-la, s’il vous plaît. C’est assez pour me sortir la tête de l’eau.

– Je comprends mais ça m’insupporte de la laisser partir à un prix inférieur à sa valeur.

– Belinda, une femme a été assassinée dans cette maison. Nous savons toutes les deux que cela diminue la valeur aux yeux de la plupart des acquéreurs.

– Vous méritez mieux.

– Je prends ce qui vient. Quand la vente pourrait être conclue au plus tôt ?

– Sous trente jours.

– D’accord, je serai prête. Merci beaucoup. Sincèrement.

Elle s’adossa sur sa chaise, ferma les yeux et réalisa qu’elle n’éprouvait rien d’autre que du soulagement.

Ces trente jours passèrent à toute allure. Elle remit son préavis à ses employeurs, forma ses remplaçantes. Comme ils ne lui seraient d’aucune utilité, elle vendit ou fit don du reste de ses meubles, du contenu des placards de la cuisine, même des produits ménagers.

Elle avait beau s’être préparée, les adieux se révélèrent plus ardus qu’elle ne l’avait imaginé.

La matin de la transaction, quand elle ferma la porte de la maison vide pour la dernière fois, le soulagement auquel elle se cramponnait laissa la place à une immense tristesse.

Les larmes seraient pour plus tard. Elle se promit une séance de larmes de niveau olympique, mais pas tout de suite.

Les contrats signés avec les nouveaux propriétaires qui débordaient de joie, elle trouva du réconfort dans l’idée que quelqu’un choierait ce qu’elle avait perdu.

Peut-être qu’ils abattraient cette cloison et construiraient un joli petit porche.

Elle sortit de l’étude du notaire avec un chèque qui lui laissait à peine l’équivalent de plus de deux semaines de revenus. Préférant ne pas repenser

à son bonheur, le jour où elle était sortie de ce même bureau en jeune propriétaire, elle fit barrage à ce souvenir.

Elle monta dans la voiture de Nina, ses bagages déjà chargés, et prit la direction du nord.

Quand elle se rendait dans le Vermont pour Noël, tous les ans excepté ce dernier qu'elle avait passé seule, elle prenait le train.

Une joyeuse excursion, pensa-t-elle à présent, qu'elle effectuait avec une seule valise, un sac plein de cadeaux et le cœur rempli de la gaieté des fêtes de fin d'année.

Le trajet en voiture de la banlieue de Baltimore à Westridge, Vermont, était estimé à huit bonnes heures d'après l'application de son téléphone.

Elle espérait atteindre sa destination sans s'arrêter pour dormir. Et espérait encore plus fort que la voiture de Nina tienne le coup.

Elle s'éloigna des premiers murmures du printemps et s'enfonça dans l'hiver persistant qui s'accrochait aux arbres grelottants et aux rafales de neige fondue.

Après avoir contourné Philadelphie puis New York, elle s'arrêta pour faire le plein et se dégourdir les jambes. Sur le parking, elle picora la moitié du sandwich à la confiture et au beurre de cacahuètes qu'elle avait emporté en regardant un couple promener un gros chien au pelage frisoté.

Un chien avait fait partie de ses projets à long terme, se rappela-t-elle, une fois qu'elle aurait ouvert son bar. Pas un molosse, mais pas non plus un chien de poche. Un chien de taille moyenne, qui se serait lové à ses pieds pendant qu'elle traitait sa comptabilité et qui aurait gambadé dans le jardin. Sans creuser la terre. Un chien gentil et calme, qu'elle aurait adopté quand il était encore un chiot joueur.

Elle vit son chien imaginaire se coucher sur sa terrasse enfin construite pour profiter du soleil estival. Assis patiemment dans sa cuisine ouverte, pendant qu'elle remplissait ses gamelles de nourriture et d'eau. L'accueillant en fin de journée en remuant la queue.

Bien sûr, il aurait fallu poser une trappe dans la porte pour lui permettre de sortir librement sur la terrasse et dans le jardin. Et…

Elle se ressaisit, ferma les yeux.

– Arrête. Tout de suite. C'est du passé.

Comme elle avait perdu l'appétit, elle enveloppa la seconde moitié de son sandwich et reprit la route.

Elle traversa le Connecticut et pénétra dans le Massachusetts. La neige, blanche et dense, recouvrait tout de part et d'autre de l'autoroute, un ciel de plomb augurant de nouvelles chutes. Le vent qui dévalait les flancs des collines faisait dériver des tourbillons de neige dans les couloirs d'air.

La circulation ralentit, tant et si bien qu'elle se sentit dériver, comme la neige, mais vers le sommeil. Par prudence, elle fit une nouvelle halte et sortit respirer l'air polaire. Dans les dernières lueurs de la journée, elle se sentit près de craquer.

Un motel décent, un espace chaud, paisible, dormir.

Au lieu de quoi elle acheta un café grand format et informa sa mère qu'elle arriverait dans quelques heures.

Nous serons encore debout. Un pot-au-feu t'attend. Sois prudente.

Sa mère ponctua son SMS d'un emoji cœur. Un peu par obligation, Morgan lui en retourna un.

Faisant abstraction des pancartes d'hébergements, elle franchit le Vermont et ses Montagnes Vertes.

Ces paysages regorgeaient de beauté, certes givrée en cette saison, mais néanmoins de la beauté. Elle ne pouvait le nier, et n'avait jamais manqué de l'admirer à chacun de ses séjours pour les fêtes ou au cours des brefs voyages estivaux de son enfance.

Les montagnes, les forêts et les vallées, ainsi recouvertes de neige, avaient tout d'une œuvre d'art, d'un paysage hivernal typique de l'Amérique. Elle sillonnait cette image du rêve américain lorsqu'un semblant de soulagement l'étreignit à l'apparition de la lune, à peine un croissant qui perça les nuages et répandit sa lumière bleutée sur la blancheur.

L’été, elle avait randonné dans la forêt avec son grand-père durant ses visites trop rares et trop brèves. Il connaissait tous les sentiers comme sa poche. Elle prit conscience qu’il lui manquait davantage ici, à mesure qu’elle se rapprochait de l’endroit où il avait vécu toute sa vie, que nulle part ailleurs.

Il l’écoutait décrire ses rêves.

Pour être honnête, sa grand-mère et sa mère l’écoutaient aussi. Encore que sa grand-mère avait toujours semblé plus distraite. Mais Pa restait attentif, comme si plus rien d’autre n’existait que ses mots et ses vœux à l’instant où elle les dépeignait.

Elle pensait beaucoup à lui maintenant qu’elle parcourait son univers, et se remémorait les petites choses qu’il lui avait apprises.

Comment enfoncer un clou sans se donner un coup de marteau sur le doigt. Comment utiliser une boussole. Comment reconnaître des empreintes de cerf ou d’ours. Comment pêcher, activité qu’elle pratiquait non pas par plaisir mais pour passer du temps avec lui.

Cette fois, il ne serait pas là, et cette réalité, dure et cruelle, lui serrait le cœur.

Elle continuait de rouler, obliquant vers l’ouest par la route qui sortait de la forêt, en direction des petites villes, de leurs banlieues, des villages et des leurs.

Et enfin, enfin, presque dix heures après avoir quitté Baltimore, elle grimpa la pente enneigée menant à la maison robuste de style Tudor, avec ses fenêtres éclairées et ses volutes de fumée qui s’échappaient de sa double cheminée.

Dès qu’elle s’arrêta devant le garage, elle exhala un soupir victorieux. Puis elle descendit, les jambes en coton, et tira ses deux valises hors de la voiture.

Le froid la transperçait comme des lames de glace et les arbres gelés crépitaient sous les assauts du vent.

Cependant, on avait repoussé la neige de l’allée et dégagé le chemin pavé. Les bras affreusement engourdis, elle tira sur ses valises, les laissant

cogner contre les quelques marches qui montait vers l’entrée couverte, et frappa à la porte.

La porte s’ouvrit en si peu de temps qu’elle comprit qu’elle était attendue. Dans la seconde où elle les vit, elle fut frappée par les gènes qu’elles avaient en commun. Tant de similarités, la morphologie fine, les yeux bleu vif, la structure inaltérable de leurs visages.

Un instant de plus et elle fut enveloppée dans des bras de femme, des parfums de femmes.

– Pousse-toi, Audrey. Laisse-moi regarder ma petite-fille.

Olivia Nash saisit Morgan aux épaules et la tint à bout de bras pour mieux l’inspecter.

– Tu es lessivée, je suppose ?

– La route a été longue, Gram.

– Donne ton manteau. Nous allons te nourrir. J’aurais bien servi du whiskey avec le pot-au-feu mais ce n’est pas ton fort, si je me souviens bien.

Sa mère lui prit son manteau, son écharpe et son bonnet puis l’examina avec attention.

– Plutôt du vin, peut-être ?

– Ce serait super.

À vrai dire, le vin ne lui faisait pas plus envie. Tout ce qu’elle voulait, c’était un lit dans une pièce sombre.

Mais elle les laissa s’occuper d’elle, l’emmener de l’entrée au salon, réchauffé par une belle flambée, puis au bureau qui était jadis le domaine de son grand-père, et enfin la partie remodelée en un vaste espace qui réunissait un petit salon chaleureux, un coin repas et une spacieuse cuisine qui ouvrait sur le jardin enneigé et au-delà, les bois.

Tout absolument impeccable et, à l’image des deux occupantes de la maison, à la fois pratique et féminin.

– Installe-toi au comptoir, ordonna Olivia. Audrey, tu t’occupes du vin, je m’occupe du pot-au-feu.

Elles s’affairèrent, leurs gestes indiquant à Morgan qu’elles savaient travailler ensemble, être ensemble, vivre ensemble.

Sa grand-mère, qui avait laissé ses cheveux grisonner d’un gris d’acier, à l’image de sa volonté, les portait courts, à la garçonne. Sa manière de bouger n’était pas celle d’une femme qui affichait soixante-dix ans au compteur.

Elle plongea la louche dans la marmite, sur le réchaud rutilant, et servit deux fois plus de nourriture que Morgan n’aurait pu en avaler dans un bon jour.

Audrey posa un verre de vin rouge à la robe foncée sur le comptoir, et passa sa main dans les cheveux de Morgan.

– Nous avons du pain au levain. Je l’ai fait cuire ce matin.

– Tu l’as fait cuire ?

– Un ami m’a donné de la levure cet automne. Je me devais d’essayer. Ça me plaît, je commence à prendre le coup de main. Enfin, je crois.

Elle découpa une généreuse tranche dans une miche, sur la planche à découper.

Ses longs cheveux blonds comme les blés étaient impeccablement attachés en queue de cheval. Ses mains, si élégantes et délicates aux yeux de Morgan, poussèrent le beurrier vers elle.

– Tu me donneras ton avis.

– Maigre comme un coucou, commenta Olivia en posant le bol, la cuillère et une serviette en tissu devant Morgan. Nous allons arranger ça, ajouta-t-elle en pressant brièvement la main de la jeune femme. Sers-nous du vin aussi, Audrey.

– Bonne idée.

Pendant que sa mère sortait deux verres supplémentaires – les Waterford, observa Morgan –, elle goûta au pot-au-feu.

– Succulent.

Puis elle grignota un morceau de pain. Surprise de ne pas avoir à embellir la vérité, elle sourit.

– Tout est délicieux. Merci d’avoir accepté de m’accueillir.

– Pas de ça avec moi.

Olivia remua l'index dans l'air et prit son verre de l'autre main.

– N'en parlons plus. Tu es mon unique petite-fille. L'unique enfant de ta mère. Tu es ici chez toi. Quand bien même tu t'établirais au bout de la route, ce serait toujours chez toi. C'est notre maison à toutes les trois à présent.

Hochant la tête, Morgan prit son verre et but une gorgée.

– Tiens, vous avez posé des portes vitrées sur les placards du haut. C'est joli.

– Ils s'allument en plus, dit Olivia en appuyant sur un interrupteur qui éclaira les verres et la belle vaisselle. Quand avons-nous modifié ces placards, déjà, Audrey ? Tu te souviens ?

– L'an dernier, pendant le ménage de printemps. Je t'ai envoyé des photos, n'est-ce pas, Morgan ?

– C'est vrai mais là, je les vois en vrai. Je suis désolée de ne pas être venue pour Noël. Je sais que vous espériez me voir mais je …

– Oublions cela pour l'instant, la coupa Olivia en prenant un tabouret haut. Oublie tout cela pour ce soir. Nous en parlerons, de tout ce que tu as besoin de nous dire. Je te le redis. Nous trouverons une solution. Pour ce soir, profitons de ta présence.

De nouveau, Morgan hocha la tête et reprit une cuillerée.

– Comment ça se passe, à la boutique ?

– Ça va, nous avons beaucoup de monde. N'est-ce pas, Audrey ?

– La clientèle de l'hiver, confirma Audrey en tirant un siège. Ils aiment rapporter des produits locaux. Nous allons ajouter un bar à vin, café et thé.

– C'est vrai ?

– Elle m'a convaincue. Ce qu'elle m'a embêtée avec ça ! taquina Olivia en roulant des yeux, avant de rire. C'est agaçant qu'elle ait vu juste alors que je lambinais. Le café devrait être opérationnel dès la semaine prochaine.

– Des cafés et des thés aromatisés, et du chocolat chaud à cette période de l'année. Café et thé glacé, de la limonade faite maison, ce genre de

produits pour les estivants. Et du vin toute l'année.

– Super programme, dit-elle même si, à la réflexion, elle imaginait mal sa mère dans ce rôle. Où installez-vous le café ?

– C'est ce qui m'a fait hésiter.

– Elle m'a enquiquinée jusqu'à ce que je cède. Nous avons racheté la vieille boutique poussiéreuse de fausses antiquités, juste à côté. Il a fallu abattre le mur de séparation et rénover ce boui-boui de fond en comble Elle a profité de mon grand âge et de mon esprit défaillant.

– Si tu le dis. Nous allons installer quelques tables, des banquettes, nous proposerons des cookies, des scones … rien de compliqué. Les gens venus faire leurs emplettes pourront aussi prendre un café, ou ceux qui viennent prendre un café pourront en profiter pour acheter des souvenirs. Ou boire du vin et passer à la boutique, plaisanta Audrey.

– Nous avons ouvert la vieille cheminée qui ne servait pas. Nous l'avons faite retaper et poser un insert électrique.

– C'est … très astucieux.

– Nous avons beaucoup hésité, n'est-ce pas, maman ? Un vrai feu de bois aurait apporté cette petite touche pittoresque du Vermont, mais ce système présente moins de danger et fait moins de saletés.

Elles ne lui avaient rien raconté de tous ces changements, songea Morgan en dînant et en les écoutant lui exposer ces détails. Parce qu'elles savaient qu'elle s'enlisait dans ses propres problèmes.

Elle finit par repousser le bol.

– Je ne peux plus rien avaler. C'est divin. Le pain aussi, maman. Je suis franchement impressionnée. C'est juste que je n'ai plus de place. Faire toute cette route m'a vidée. Si ça ne vous ennuie pas, j'aimerais monter m'installer un peu et me coucher.

– Tu n'as pas besoin de demander la permission, affirma Olivia en se levant. Allons préparer ta chambre.

Elles montèrent ses bagages dans la chambre qu'elle occupait à chaque fois, à deux portes de la chambre parentale et en face de celle de sa mère.

Mais l'intérieur réservait d'autres changements.

Disparu, le papier peint vieillot parsemé de boutons de rose. À la place, elles avaient peint les murs d'un bleu apaisant qui contrastait agréablement avec le mobilier sombre. Le parquet était ciré, comme toujours, mais à présent il était agrémenté d'un tapis bleu et beige au discret motif floral.

Le lit avait été remplacé par un modèle deux places muni d'une tête de lit en laiton et recouvert d'une couette blanche, de taies d'oreillers bleu et blanc, et d'un plaid replié dans des variantes de bleu.

– C'est joli comme tout.

– Tu n'as encore rien vu.

Olivia ouvrit une porte qui donnait sur une salle de bains attenante. Une douche spacieuse, une table de toilette bleu foncé et un contour de lavabo blanc veiné de bleu. Des serviettes molletonnées étaient empilées sur des étagères, et la touche féminine : des pots en verre remplis de sels de bain, d'huile et de boules de coton.

– C'est tellement … tu n'avais pas besoin de te donner autant de mal.

– Je ne veux rien entendre. Les femmes Nash… – et tu as ça en toi en quantité – n'en font qu'à leur tête. Peut-être pas dès le plus jeune âge ni à tous les coups, mais ça se gâte avec le temps, et ça tend même à se généraliser.

– Nous avons juste reconverti la chambre voisine en salle de bains et en penderie. Il nous reste plusieurs chambres pour d'éventuels invités. C'est agréable d'avoir chacune sa salle de bains.

– Cela facilite le quotidien, je ne peux pas le nier, conclut Olivia. Il reste la grande salle de bains avec baignoire au bout du couloir, et la salle d'eau du rez-de-chaussée. Cette grande baraque avait besoin de rafraîchissements.

Elle observa sa fille de ses yeux étrécis.

– Cela ne signifie pas que nous comptons démonter les autres salles de bains dans un avenir proche.

Audrey se contenta de sourire.

– Un jour, qui sait ? Tu veux un coup de main pour déballer tes affaires, mon bébé ?

– Non, non, je n'ai pas grand-chose.

– Alors nous te laissons te reposer, dit Olivia en s’approchant pour l’embrasser. Il y a des bouteilles d’eau dans le placard sous le lavabo si tu as soif. Tu sais où nous trouver, si tu as besoin de quoi que ce soit.

– T’inquiète pas. Et vous allez devoir vous habituer à mes remerciements. Merci, à vous deux. C’est magnifique, tous ces embellissements.

Audrey l’étreignit et elles se tinrent joue contre joue.

– Dors bien, Morgan.

Elles sortirent, refermèrent la porte.

Ressentant le besoin de s’installer, elle déballa ses effets personnels sans, pour l’instant, réfléchir à leur répartition. Histoire de les ranger, de ne pas les voir traîner en même temps que ses valises.

Pour se défaire de l’impression de porter les mêmes vêtements depuis un an, elle se déshabilla. Elle prit un pantalon de pyjama et un tee-shirt dans la commode, là où elle venait de les placer.

Puis elle se glissa sous la douche, sous le jet d’eau chaude. Quasi brûlante. Sa crise de larmes tant attendue survint pendant que la vapeur s’élevait et que l’eau fouettait le carrelage.

Elle avait perdu, échoué. Elle ne possédait plus rien.

Elle pleura Nina, sa magnifique amie.

Elle pleura sa maison, habitée par quelqu’un d’autre à présent. Les emplois qu’elle avait aimés, la vie qu’elle s’était construite et l’avenir dont elle avait rêvé.

Vidée, elle tourna les robinets et enfila son pyjama.

Comme le voulait son éducation, elle étala sa serviette pour la laisser sécher avant de procéder à sa routine du soir.

Puis, assise sur le côté du lit, elle écouta le vent, les bruits de la maison.

Une maison qu’elle habitait, et où elle disposait d’une chambre si jolie grâce à la générosité de deux femmes qui l’aimaient.

– Et maintenant, je fais quoi ? se demanda-t-elle. Par quoi je commence ?

« *Demain* », se dit-elle en s’allongeant entre les draps frais et le duvet moelleux. Elle y réfléchirait demain. Ou le jour suivant.

« *Ou…* » pensa-t-elle en éteignant la lumière, et elle ferma les yeux avant de s’endormir comme une souche.

Chapitre Six

Elle se réveilla désorientée. Un instant, elle se crut en plein rêve. La jolie chambre tout en camaïeu de bleus apaisants, la lumière qui filtrait par la fenêtre, tout cela lui parut étrange et inconnu.

Puis elle se rappela, et elle dut lutter contre un profond désir de refermer les yeux pour s'enfuir dans le sommeil.

« *Pas la solution* », se dit-elle. Se cacher dans le sommeil ne résoudrait rien. Au réveil, Nina serait toujours morte, la vie qu'elle avait construite toujours en ruines.

Elle avait besoin d'avancer, d'une manière ou d'une autre, dans un sens ou un autre. L'unique option était d'aller de l'avant. Bouger.

Elle se leva, s'habilla. Par habitude, elle retapa son lit et gonfla les oreillers avant de descendre.

Olivia, assise à l'îlot de la cuisine, portait un sweat-shirt noir frappé, en lettres blanches, d'un simple :

Pas d'accord

Une grande tasse de café dans la main, elle faisait des mots croisés sur sa tablette.

Morgan indiqua la devise sur son sweat-shirt.

– Pas d'accord avec quoi ?

– Que prends-tu ? Je te prépare du café. Nous avons craqué pour cette machine sophistiquée pendant les rénovations.

– Je me sers. Je suis barmaid. Ou j'étais, rectifia Morgan. Aucune machine à café ne me résiste. Désolée d'avoir dormi aussi tard.

– Tu as fait tellement de route, je ne m’attendais pas à ce que tu émerges aussi tôt. Tu veux manger quelque chose ?

– Rien pour l’instant, merci. Te tracasse pas pour moi.

– Les grands-mères sont conçues pour se tracasser pour leurs petits-enfants. Cela fait notre bonheur. Tu ne veux donc pas me voir heureuse ?

– Les machines à café ne me résistent pas, marmonna Morgan pendant que les grains étaient moulus et que le café s’écoulait dans la tasse, contrairement aux grands-mères.

– Parce que nous sommes d’une immense sagesse, et que la sagesse affute la malice. Je remarque que tu continues d’agrémenter ton café de crème et de sucre.

– Je pensais que tu serais descendue à la boutique à cette heure-ci.

– Ta mère garde la boutique le matin. Elle est partie il y a peu.

Morgan, buvant une gorgée et hochant la tête, s’appuya au plan de travail.

– Autrement dit, vous vous relayez pour me garder à l’œil.

– Ça y ressemble, répondit Olivia sans détour. J’ai demandé à libérer ma matinée parce que, dans un premier temps, il me semble plus facile pour toi de confier ce que tu as sur le cœur et dans la tête à ta grand-mère qu’à ta mère. Si je me trompe, ce qui m’étonnerait, je peux encore échanger avec Audrey.

– Ce que j’ai sur le cœur et dans la tête, répéta Morgan, les yeux fermés. J’ai tout perdu, le plus dur étant ma meilleure amie. (Elle rouvrit les yeux.) La mère de Nina m’a dit que vous lui aviez envoyé un petit mot, maman et toi. Ça l’a beaucoup touchée.

– Nous ne connaissions Nina qu’à travers toi, mais pour nous, c’est assez pour qu’elle appartienne à la famille.

– Après Nina… j’ai perdu tout le reste. Mes économies, envolées. Ma maison appartient à quelqu’un d’autre à présent. Ma voiture – et je sais que c’est ridicule, mais j’étais attachée à cette fichue voiture. Mes projets, mes objectifs, ma fierté, mon sentiment de sécurité et l’image que j’ai de moi-même. Disparus, dit-elle en claquant des doigts. Il y a un an, jour pour jour,

j’avais tout planifié, tout était en ordre. Maintenant ? Je n’ai rien, littéralement rien, et j’habite chez ma grand-mère.

– Très bien, répondit Olivia en prenant son mug. Tu as le droit de ressentir tout cela. En fait, à ta place, je serais dans une colère monstre. Je piquerais de sacrées crises.

« *Pas dans l’auto-apitoiement* », remarqua Morgan. Pas d’auto-apitoiement pour Olivia Nash.

– J’ai pas mal pété les plombs.

– Tant mieux, c’est sain. Tu le mérites. Tu as le droit de ressentir tout cela, répéta Olivia, même si tu te trompes.

– Où est-ce que je me trompe ?

– Tu dis que tu n’as rien ? Tu as Morgan Nash Albright, bon sang, ne l’oublie jamais. Et ce n’est pas la maison de ta grand-mère, c’est la demeure familiale des Kennedy-Nash. Je dois accorder le crédit à ton grand-père sur ce point. Ceci étant dit, prends tout le temps nécessaire pour te morfondre, traîner au lit, enrager, maudire la divinité de ton choix. Tu as été victimisée et pour une femme forte et intelligente – ce que tu es –, c’est dévastateur, il n’y a rien de plus rageant. Cette étape passée, tu réfléchiras à ce que tu désires faire ensuite.

– C’est hyper rageant. Y’a pas pire. Pourquoi personne ne me l’a dit avant toi ?

– Parce que personne d’autre n’est ta grand-mère. Ne l’as-tu pas dit, toi ?

– Je culpabilisais rien qu’à le penser.

Mais pas à cet instant, se rendit-elle compte, parce que Gram avait osé le verbaliser en premier.

– Tout le monde se sentait désolé pour moi mais…

– Personne n’a enragé pour toi… ou personne ne l’a montré. Crois-moi, je vois rouge pour toi. Ta mère aussi, d’une manière plus subtile. J’aimerais briser les noix et arracher la quéquette de cet enfoiré, dit Olivia avant de hausser les épaules. Mais ça c’est moi, la moins subtile des deux.

– Je ne pourrais pas expliquer pourquoi, admit Morgan après un petit moment, mais ça m'aide énormément.

– Épatant.

– Il faut que je trouve du travail.

– Pour l'instant, il ne faut rien du tout. Assieds-toi, je te prépare une omelette.

– Gram…

– Personne ne refuse mon omelette, trancha Olivia en se levant. Allez, assieds-toi. Je vais te demander une faveur.

– Laquelle ?

– Prends deux semaines. Dors, mange, lis, regarde des films, balade-toi, fais un bonhomme de neige, ce que tu veux.

Elle réunit les œufs, du fromage et des épinards frais.

– Le stress des douze derniers mois a laissé des traces, bébé de mon bébé. Ça se voit.

« *Difficile de contester* », songea Morgan en s'asseyant. Cela la frappait à chaque fois qu'elle se regardait dans le miroir.

– Prends du temps pour toi. Si tu as besoin de t'occuper, aucun problème. Viens à la boutique, nous te trouverons quelques heures dans le planning. Pour le moment, il est temps que tu te retrouves.

– J'ai besoin de gagner ma vie.

– Bien sûr, mais plus tard. Une parenthèse de deux semaines n'y changera rien. Et ta mère et moi aimerions passer du temps avec toi. Je pense – et au risque de me répéter, je me trompe rarement – que tu as aussi besoin de passer du temps avec nous.

Morgan resta silencieuse pendant qu'Olivia fouettait les œufs dans un saladier et qu'une poêle chauffait sur la cuisinière.

– Gram, j'ai l'impression d'être une ratée.

– Tu surmonteras cette impression parce que ce n'est pas toi, tu ne l'as jamais été. Ton monde s'est effondré sous tes pieds. Je sais ce que ça fait. Le mien aussi s'est écroulé.

– Quand Pa est mort.

– Oui. Mais nous avons eu toute la vie pour nous et tous ces souvenirs. Je peux piocher n’importe lequel au hasard, comme dans une boîte de chocolats, ils ont chacun un goût différent. Mais une autre fois aussi, il y a longtemps. J’ai perdu un enfant.

– Pardon ? fit Morgan en se redressant d’un coup. Quand ? Je n’ai jamais…

– Ta mère avait à peine deux ans, elle n’en a gardé aucun souvenir. Je ne lui en avais jamais parlé, jusqu’à la disparition de Steve.

– Je suis tellement désolée.

– Steve et moi avons construit cette maison. Cette immense et magnifique demeure, dans l’intention de la remplir d’enfants. Nous en voulions au moins quatre, et quand Audrey est arrivée, nous étions fous de bonheur. Notre belle petite fille, notre premier enfant. Tout s’est enchaîné si facilement, je t’assure. Puis, à point nommé, un second bébé s’est annoncé.

Elle versa les œufs battus dans la poêle, saupoudra de fromage et d’épinards.

– J’étais dans mon huitième mois de grossesse. Nous terminions d’aménager sa chambre et nous nous chamaillions pour choisir les prénoms, tous les préparatifs. Et quelque chose est allé de travers. Tout est allé de travers. J’ai perdu le bébé et avec lui, toute possibilité d’en avoir un autre. Un petit garçon. Il n’a jamais eu l’opportunité de voir le jour.

– Oh, Gram.

– Avec le chagrin… je sais ce que ressent la mère de Nina, parce que je suis passée par là. Mais le chagrin m’a laissé une impression d’échec. J’avais perdu mon enfant, et il n’y en aurait pas d’autre.

Elle fit sauter l’omelette avec le panache d’un chef français.

– Nous l’avons surmonté, mais c’était affreux. Brutal. Nous avions notre belle petite fille. Steve avait son métier. Je me suis mise à la poterie, dit-elle avec un petit rire. J’étais on ne peut plus médiocre et je n’ai guère progressé. Je suis une femme d’affaires, pas une artiste, mais à force d’essayer de créer, j’ai développé un profond respect et de l’admiration pour les artistes et les artisans. Cela m’a donné une nouvelle direction.

– La tasse verte de traviole qui lui servait de pot à crayons, sur son bureau, se rappela Morgan. Il m'a dit un jour que tu l'avais fabriquée dans une autre vie.

– C'était censé être un vase, confia Olivia. Il m'aimait tant. « Vends tes trucs, Livvy », me disait-il. « Tu sais ce qui plaît, et tu sais vendre. Tu as juste besoin d'un endroit où les vendre. »

– Crafty Arts était son idée ?

– Un énième chocolat dans la boîte. Alors j'ai arrêté de modeler de vilaines poteries et nous avons ouvert la boutique, juste une minuscule échoppe au commencement. Mais elle a prospéré, au fur et à mesure qu'Audrey grandissait. Je me suis reconstruit un monde. Différent de ce que j'avais prévu, mais un monde plaisant.

Elle posa l'omelette devant Morgan.

– Tu feras de nouveaux plans, tu bâtiras un nouveau monde. À présent, mange.

– Merci. Merci de m'avoir raconté cela. Gram ? Je peux avoir la tasse ? La bancale ? Ce sera un souvenir de lui, de toi, qui me rappellera de trouver une nouvelle direction.

Olivia contourna l'îlot pour poser un baiser sur la tempe de Morgan et elle s'y attarda un petit peu.

– Bien sûr que tu peux. Enregistre tout cela dans ton esprit surchargé. Le monstre qui t'a fait ça ? Il paiera, d'une façon ou d'une autre, que tu en aies connaissance ou pas, il paiera. Le karma ne se contente pas de se retourner contre nous, il fait justice. Et ce type ne te brisera pas parce que tu ne le laisseras pas faire. Deux semaines, rappela-t-elle.

– Deux semaines, concéda Morgan. Je t'aime, Gram.

– Bien sûr. Et je t'aime aussi. Allez, mange.

Alors elle s'alimenta et dormit. Elle se balada, bouquina au coin du feu. Le troisième jour, elle se demanda combien de temps elle pourrait continuer à ce rythme sans péter les plombs.

Sa grand-mère lui avait certes imposé deux semaines, mais Morgan n'était pas programmée pour se tourner les pouces. Le troisième jour, Olivia

et Audrey étant à la boutique, elle reprit la feuille de calcul créée des mois plus tôt sur son ordinateur portable.

La réalité n'avait pas bougé d'un iota. Fauchée restait égal à fauchée. À ceci près que cette fois, elle s'attela à quelques projections. Assurément, elle pouvait squatter à titre gracieux la jolie chambre bleue aussi longtemps qu'elle le souhaiterait ou que cela lui serait nécessaire. Sa nature profonde exigeait toutefois qu'elle mette la main à la pâte.

Elle avait la possibilité de s'acquitter de certaines tâches domestiques, mais ces dames disposaient déjà d'une équipe de nettoyage. Le trio qui venait une fois par semaine s'occupait de la vieille maison pleine de coins et de recoins depuis une douzaine d'années.

Se charger du ménage impliquait de mettre des employés au chômage.

Inacceptable.

La lessive – l'équipe d'entretien gérait la plus grande partie.

Restaient les courses. Seul bémol, elle ne pouvait pas soumettre sa mère et sa grand-mère à sa vision de la cuisine, à moins qu'elle ne s'améliore aux fourneaux.

Les courses, plus la vaisselle après chaque repas ? Soit l'équivalent de trois heures d'activités par semaine, ce qui était loin de combler le vide.

Travailler. Il lui fallait un emploi. Une source de revenus.

Première étape ? Descendre en ville, se faire une première idée, jeter un œil à la boutique familiale. Mais hors de question qu'elle travaille avec elles. Ce serait à peu près du même ordre que l'hébergement gratuit.

Elle se maquilla, et comme ses cheveux n'étaient pas passés entre les mains d'un coiffeur depuis des mois, elle rafraîchit sa coupe tant bien que mal.

Une chose était sûre, elle ne serait pas embauchée dans un salon de coiffure ; mais cela restait convenable.

Elle choisit des vêtements autres qu'un jogging. Des leggings épais, des bottes, un chandail rouge sur un tee-shirt thermique. Avant qu'elle ait pu se raviser et qu'elle retourne s'enfermer dans sa chambre, elle enfila son manteau, son bonnet de laine, son écharpe et sortit dans le froid implacable.

Elle fit le vœu que la voiture de Nina démarre.

Le moteur toussota, râla mais obtempéra.

En moins de dix minutes, elle émergea des arbres couverts de neige, traversa le pont étriqué qui enjambait une rivière gelée, et tourna dans High Street.

Westridge se situait quelque part entre une grande bourgade et une petite ville. Pittoresque, assurément, en particulier dans son manteau d'hiver. Elle attirait les touristes en toutes saisons ; les sports d'hiver et d'été, les feuillages d'automne, les randonnées de printemps, la chasse, la pêche et l'observation ornithologique.

Le complexe hôtelier de Westridge, qui regroupait d'élégants chalets et des chambres d'hôtel encore plus luxueuses, attirait les nantis de toute la région. En plus de toutes ces activités, il permettait de profiter d'un restaurant exceptionnel, d'une cave à vin admirable, de deux bars dont un décontracté. Le bar haut de gamme, avec ses baies vitrées et sa cheminée centrale, proposait des menus « spécial retour des pistes » – ou retour de n'importe quelle autre activité choisie par la clientèle.

La petite ville offrait une vaste gamme de restaurants, du snack-bar au cinq étoiles, des magasins, branchés ou non, des articles de sport, des souvenirs du Vermont, des galeries d'art et d'autres choses encore.

Pour la plupart, les commerces étaient concentrés sur High Street, y compris celui de sa grand-mère, le Crafty Arts. Ou, comme l'indiquait la nouvelle enseigne depuis qu'un bar à vin s'était adjoint, Crafty Arts and Wine Café.

Même en fin de saison hivernale, et avant le dégel du printemps, elle devait admettre que l'endroit… eh bien, grouillait de monde. N'ayant pas encore pris ses marques, elle tourna un moment avant de repérer un endroit où se garer. Elle se souvenait certes d'un modeste parking derrière Crafty Arts, mais pas du chemin à suivre pour y accéder, à défaut de se repérer dans les routes vallonnées et les intersections encombrées.

Néanmoins, elle se gara dans la rue et eut l'occasion de repérer les principales zones commerciales et les éventuelles opportunités d'emploi.

Des restaurants, de la vente au détail, des cafés, une boulangerie, un bistrot huppé. Elle pouvait y postuler en tant que serveuse au besoin, même si barmaid arrivait en tête de liste. Dans les petites rues, elle localisa une galerie, des immeubles bas d'habitation, d'autres boutiques, un cabinet médical, un caviste assorti d'un petit bar à vin. Le suivant sur sa liste.

Un jour moins venteux, elle se promit de pousser son exploration. Mais dans l'immédiat, elle s'arrêta devant Crafty Arts and Wine Café.

Quelqu'un, remarqua-t-elle, avait exploité son talent artistique en vitrine. Sur des tables de diverses hauteurs étaient exposés des pièces en verre soufflé parmi des bols en bois et de la poterie. Un jeté gris duveteux était étalé sur le dossier d'un rocking-chair.

À l'intérieur, elle fut frappée par la chaleur, non seulement dans l'air mais aussi dans l'éclairage et le miroitement du parquet. Dans les peintures qui recouvraient les murs. Une vitrine vintage renfermait les objets artisanaux : bijoux, petites céramiques, créations en argent et en cuivre. Une autre mettait en valeur des bougies. Des créations en verre soufflé scintillaient sur les étagères.

À la caisse, en vérité une longue bibliothèque ancienne recyclée, une femme bavardait avec un client en emballant des achats. Derrière elle, un majestueux paon en verre coloré faisait la roue.

La femme lui sourit.

– Je peux vous renseigner ?

– Ça va, merci. Je regarde juste.

Elle reprit son petit tour. Elles avaient tant accompli depuis la dernière fois qu'elle était venue. Des tables en bois et en fer forgé présentaient d'autres pièces de céramique, des lampes, des planches à découper, des plateaux.

Elle grimpa l'escalier. Si sa mémoire ne la trahissait pas, l'étage servait jadis de réserve et de bureau pour sa grand-mère. Plus maintenant. Désormais il était réservé au textile. Des écharpes, des gants, des bonnets, des nappes et des chemins de table faits main.

Des savons et des lotions, encore des meubles et des œuvres d'art, que de l'artisanal.

Elle se fit la réflexion que si elle était entrée dans cette boutique en disposant d'un minimum de moyens, elle ne serait pas ressortie les mains vides.

Quand elle redescendit, elle croisa un couple qui montait, et trouva la caissière qui terminait une vente.

– Tout va comme vous voulez ?

– Très bien, merci. Désolée, j'aurais dû me présenter mais vous étiez occupée. Je suis la petite-fille d'Olivia.

– Vous êtes Morgan ! Oh, bonté divine ! s'exclama-t-elle en attrapant ses deux mains. J'étais au lycée avec votre mère. Quelle joie de vous rencontrer ! Sue Newton.

– Enchantée également.

– Elles sont au café. L'ouverture est prévue pour ce samedi. Elles apportent la touche finale. Si vous voulez y aller, c'est tout droit. Ça promet d'être exceptionnel.

Une feuille de plastique était suspendue dans l'ouverture. Elle l'écarta et plongea dans un lieu de clarté. D'autres feuilles opaques recouvraient les devantures, ce qu'elle jugeait astucieux.

Ainsi, les suppositions iraient bon train jusqu'au moment de la grande révélation. Un moment inoubliable se préparait sans doute.

Le parquet avait été prolongé de façon à unifier les espaces. Des œuvres d'art ornaient les murs écrus ; décidément, elles ne loupaient pas une occasion de mettre des marchandises en valeur. Pour les boiseries, elles avaient misé sur le sombre afin de créer un contraste qui fonctionnait à la perfection.

Le bar était assorti aux boiseries, le granit du comptoir reprenant les rainures foncées. Elles avaient dispersé des tables basses, des tables hautes, des tables de quatre ainsi que quelques banquettes en cuir bleu nuit.

Et, toujours plus judicieux, une sélection de bouchons de bouteille de vin, de verres, de tire-bouchons, de tasses pour le café et le thé, de café et

d’accessoires de service à thé.

Le coffrage du plafond apportait une note à la fois élégante et intime. Elle ne put s’empêcher d’aller voir derrière le bar.

Des étagères, un réfrigérateur, une machine à glaçons, une cave à vin, un porte-bouteille, un espace pour les machines, un autre pour les ustensiles de nettoyage. Elle attrapa un menu à la couverture en cuir et se surprit à hausser les sourcils en découvrant la variété de la sélection.

Avant qu’elle n’ait pu le replacer et ressortir, sa mère et sa grand-mère surgirent dans le fond de la salle.

– Ça va marcher, déclara Audrey, puis elle avisa Morgan. Quelle surprise ! Comment tu trouves ?

Elle écarta les bras.

– Je suis stupéfaite. C’est incroyable, l’ensemble. Vous avez transformé l’étage à côté, et c’est juste magnifique. Et ça ? Hyper beau. Sophistiqué sans être trop chargé. Efficace mais pas guindé.

– Encore deux ou trois finitions et nous serons prêtes pour samedi. Viens visiter la cuisine, l’invita Olivia. Nous proposons à la carte des produits cuisinés, ce qui implique une cuisine professionnelle. Mais ça en vaut la peine.

Elle poussa les portes battantes.

Tout était rutilant, comme il se devait dans une arrière-cuisine. L’inox étincelait. La batterie de cuisine et divers instruments étaient organisés sur des étagères en acier. Une imposante hotte surplombait un réchaud à six feux, la vaste chambre froide était en tous points professionnelle. De même que le lave-vaisselle, l’évier agrémenté d’un bac professionnel, et le mixer le plus massif et le plus brillant qu’elle n’ait jamais vu.

– Il y a toute la panoplie. L’espace n’aurait pas pu être mieux distribué.

– Surtout, il a reçu l’agrément suite à la dernière inspection.

D’un revers de la main, Audrey s’essuya le front. Puis elle sautilla sur ses orteils, sa queue de cheval se balançant.

– Nous la voulions compacte pour garder de la place pour…

Elle ouvrit une porte.

– Nom d’un chien !

Elles avaient aménagé une cave à vin, dont les trois murs de casiers étaient remplis de bouteilles.

– Par ici, tu as les blancs, commença Audrey, vins de table, français, italiens et autres. Ensuite les rouges, puis les rosés, et les pétillants par ici. Le sommelier de l’hôtel nous a conseillées.

– Parce qu’il a un faible pour ta mère.

– Maman.

– Je ne dis que la vérité.

Les joues rosies de sa mère laissèrent Morgan sans voix.

– Peut-être un peu. Bref. Bureau et espaces de rangement à l’étage. Nous avons aménagé la réserve dans l’ancien bureau au-dessus de la boutique.

– J’ai vu ça. Je suis montée. C’est super.

– D’accord avec toi. La porte, qui se ferme de l’intérieur du bureau, permet de passer d’un côté à l’autre. Ça fait tellement de choses que je navigue en permanence entre la terreur et l’excitation.

– Sans parti pris et sans hésitation, c’est génialissime.

– Je suis si contente que tu sois là, dit Audrey en lui pressant le bras. Tu participes aussi à l’aventure. Tu viendras samedi, j’espère ?

– Je ne vais pas rater l’événement ! Je peux tenir le bar, si vous avez besoin.

– Tu ferais ça ?

Audrey était aux anges ; Olivia se contenta de sourire.

– Pas pour travailler, pour être en famille. Vous avez déjà recruté des barmaids, je suppose.

– Deux, confirma Olivia. Nous estimons que l’un des deux a les qualités d’un manager. Mais ton opinion dans ce domaine ne serait pas superflue. Et nous aurions moins de pression si tu supervisais un petit peu, samedi.

– Sans problème. Je commencerai à prospecter la semaine prochaine, mais je donnerai un coup de main. Si je peux faire quoi que ce soit pour vous aider à démarrer, je le ferai.

– Pourquoi pas dès maintenant, avec les petites finitions ? suggéra Olivia. Il faut encore décorer le petit coin.

– Unisexe, adapté aux personnes à mobilité réduite, ajouta Audrey.

– Nous devons choisir ce qu'on accroche aux murs. Plus une table ou une console, et ce qu'on pose dessus. Et aussi dresser les tables dans le café, ce genre de choses.

– Figurez-vous que j'ai un trou dans mon emploi du temps.

– Formidable. Après cela, j'invite mes deux femmes préférées à dîner.

Elle passa un excellent moment. L'espace de quelques heures, elle ne pensa pas à ce qu'elle avait perdu, ou à quoi faire ensuite. Cela lui plaisait de passer du temps avec elles deux, de débattre des tableaux et du mobilier qui convenaient le mieux, de les placer puis de les changer.

Et il n'est pas exclu qu'elle mit un peu de sa patte personnelle dans la boutique familiale, notamment en suggérant de dérouler des guirlandes lumineuses autour de la grande vitrine pour apporter un peu d'éclat.

Elle apprécia de sortir dîner. Au lieu d'un endroit guindé, comme elle avait supposé que sa grand-mère choisirait, elles optèrent pour des pizzas et un pichet de vin rouge.

Au moment de se coucher, elle avait l'impression d'avoir accompli quelque chose. Peut-être que, avec de la chance, elle avait fini de se vautrer dans le malheur.

Les jours suivants, elle partagea son temps entre son CV à peaufiner et les préparatifs de la soirée d'ouverture. Elle déballa, lava et rangea les tasses, les soucoupes, les pots à lait et les sucriers que sa grand-mère avait dessinés et commandés à un potier du coin.

Blancs avec un trèfle rouge, symbole de l'État du Vermont.

– Gram, ils sont parfaits.

– Je trouve aussi.

– Tu dois évaluer leur prix de vente.

– J'y ai réfléchi.

– J'espère bien. J'ai pensé à autre chose.

– À combien tout cela va me coûter ?

– Au contraire, je crois que tu finiras par rentrer dans tes frais. C’est un bar à vin, et tu mises en partie sur les vignobles de la région. Pourquoi ne pas rester dans le régional pour tes grains de café et ton thé ? De cette façon, tu pourrais aussi en vendre. De jolies boîtes de thé, des sacs de café originaux. Il y a deux torréfacteurs dans la région et tu pourrais t’associer à un producteur de thé. Il en existe plusieurs dans le Vermont.

– C’est pas bête, murmura Olivia, pensive. C’est même une sacrée bonne idée.

– Crafty Arts tourne autour des produits du Vermont. C’est l’esprit de la boutique. Je me suis un peu documentée.

Elle sortit une pochette cartonnée de son sac.

– Un peu ?

– Oh tu sais, une fois qu’on commence… l’idée mérite qu’on la creuse un peu.

– Laisse-moi étudier la question.

Olivia mit sur son nez les lunettes rouge vif suspendues à une chaînette autour de son cou, et survola les premières pages du dossier.

– C’est une merveilleuse idée, Morgan. Tu nous as été d’un grand secours, ces derniers jours. Une tête bien faite, un bon œil et le dos solide. Très appréciables.

Elle baissa le dossier.

– Je ne peux rien faire pour te convaincre de gérer le nouvel espace ?

– Gram, tu n’as pas besoin de moi. Sinon, je vous aurais au moins aidées à lancer le café. Sauf que toi et maman, vous maîtrisez la situation. J’ai besoin de bosser de mon côté.

– Je m’y attendais. Dans ce cas, j’ai entendu dire qu’*Après*, le bar principal du complexe hôtelier, recherche un barman-manager. Les entretiens débutent la semaine prochaine. Leur responsable vient de remettre sa démission. Sa femme a reçu une offre d’emploi en Caroline du Sud, ils quittent la région.

Olivia posa le dossier.

– Parce que je t’aime, j’ai pris sur moi et j’ai parlé à Lydia.

– Lydia ?

– Lydia Jameson. Elle et moi, on se connaît depuis un bail. Depuis trop longtemps pour compter les années. Son mari était un ami de ton grand-père. Elle garde un œil sur les affaires. Même les deux yeux. Envoie ta candidature, ils l'examineront avant de publier une offre d'emploi.

– Au complexe hôtelier. Je n'ai jamais mis les pieds à *Après*, mais je jetterai un œil sur leur site. De toute façon, c'était sur ma liste. Merci.

Elle serra Olivia entre ses bras.

– Cela ne signifie pas que la place t'est acquise.

– Je sais. Cela dépend de moi. Mais c'est une opportunité, et une chance de faire ce pour quoi j'ai du talent.

– Envoie ton CV à Lydia. J'ai son adresse mail. Comme je l'ai dit, nous nous connaissons depuis toujours. Prépare une lettre de motivation bien ficelée.

– Sans faute. Merci, Gram. Cela ne m'empêchera pas de te prêter main forte aussi souvent que possible, que je décroche le poste ou pas.

– J'y compte bien.

Dans la soirée, elle googlisa Lydia Jameson pour savoir ce qui l'attendait, et comprit pourquoi Lydia et Olivia étaient d'anciennes connaissances. Toutes deux originaires du Vermont, elles représentaient deux lignées de la Nouvelle-Angleterre. Une bonne éducation, cultivées, intransigeantes et irréductibles.

Deux femmes d'affaires. L'entreprise de sa grand-mère était modeste à côté de celle de Lydia, mais les affaires étaient les affaires.

Elle passa une bonne heure à rédiger, corriger et remodeler sa lettre de motivation. Formelle et respectueuse, avec une touche personnelle dans les remerciements pour l'attention accordée.

Après une profonde respiration, une main sur la tasse verte bancale, elle la transmit par mail.

Une nouvelle chance. Et pas la seule. Elle n'avait certes pas atterri là où elle l'avait prévu, toutefois, ici, des opportunités se présentaient à elle. Et

notamment celle de réimplanter ces racines auxquelles elle tenait tant.

Agitée, elle retourna au rez-de-chaussée. Les cheveux lâchés sur ses épaules, Audrey se servait un verre de vin dans la cuisine.

Encore une fois, ses joues rosirent.

– Tu m'as prise la main dans le sac.

– Et si je me joignais à toi ?

– Je suis sur les nerfs. J'ai pensé qu'un verre de vin m'aiderait à dormir. J'ai du mal à croire que l'ouverture du café aura lieu demain. C'était une idée, puis un projet planifié, puis du travail et toujours plus d'organisation. Et maintenant ?

Elle tendit un verre à Morgan.

– Le moment est arrivé et je suis à cran. Ta grand-mère dort sur ses deux oreilles. Elle ne connaît pas le stress, je te jure.

– Parce qu'elle sait que le succès est garanti.

– Tu le penses sincèrement ?

– Non. Je le sais. Écoute, la vente d'objets et de créations, comme la boutique, ce n'est pas mon rayon. Mais un bar à vin, ça l'est. Je suis allée faire un tour chez le caviste, à quelques rues de la boutique, et son bar à vin est agréable. Intime, des lumières tamisées, des couleurs profondes, des boiseries. Bien géré, mais le vôtre ? Il est spacieux, artistique, une autre ambiance. Et l'idée de l'ouvrir sur une boutique bien implantée ? Une idée de génie. Servir en plus des cafés et des thés. Les pâtisseries et les scones cuits sur place ? Tu as tout ce qu'il faut pour que ça décolle, maman.

– Je n'ai pas arrêté de me le répéter, mais c'est plus percutant quand ça vient de toi.

Elle avait toujours considéré sa mère instable. Incapable de se poser, de prendre une décision de manière avisée. Mais l'image qu'elle avait de sa mère changeait à présent.

– Je suis désolée de ne pas avoir pris de vos nouvelles ou de ne pas être venue plus souvent.

– Tu avais ta vie à construire. Et tu as pris des nouvelles. Ma chérie, j'ai des amis qui n'ont des nouvelles de leurs enfants adultes que s'ils les

appellent, ou qui ne les voient que s’ils se déplacent. Tu passais un coup de fil toutes les deux semaines, tu envoyais des mails et tu venais toujours pour Noël. Tu n’as rien à te reprocher. Je suis si fière de toi.

– Au moins, une de nous deux l’est.

– Arrête avec ça. Si j’avais vécu la même chose que toi, je serais encore planquée sous la couette. Tu te remues, Morgan. C’est dans ta nature.

– Tu as toujours été une femme d’action aussi, réalisa Morgan.

– Moi, une meneuse ? rit Audrey, et elle but un peu de vin. Plutôt une suiveuse.

– Je ne pense pas… commença-t-elle, coupée par une alerte de son téléphone. J’ai reçu un mail. Qui peut bien m’écrire à plus de vingt-trois heures ?

– Regarde et tu le sauras.

Morgan prit son téléphone, balaya l’écran du bout du doigt et arrondit les yeux.

– Oh mon dieu, j’ai un entretien dimanche à onze heures, à *Après*.

– Oh, génial ! Super nouvelle ! Maintenant nous pouvons nous ronger les ongles ensemble. Je remplis nos verres. Emportons-les là-haut, nous allons te préparer une super tenue. Ça, c’est mon rayon.

– Je… si tu veux. Je ne m’attendais pas à recevoir une réponse aussi rapide.

– Avec Lydia Jameson ? Dans la course entre le lièvre et la tortue, c’est elle le lièvre. Elle gagne à tous les coups. Amusons-nous aux essayages avec ta garde-robe.

Chapitre Sept

Bien qu'elle n'ait jamais assisté à l'ouverture d'un établissement, celui du café lui parut grandiose. À dix heures tapantes, les portes s'ouvrirent et à cette seconde, les curieux affluèrent. Elle aida à servir les mimosas, le café, le thé et les scones offerts la première heure.

Elle fit la connaissance de la maire, une femme avec une cloche de cheveux blonds et au gloussement facile. Le chef de la police, un bel homme dans la trentaine, dégingandé, des yeux bleus saisissant, entra – un café noir pour lui.

Il donnait l'impression de connaître tout le monde, ce qu'elle considérait comme un bon point pour un chef de la police. Quand elle remarqua qu'il partait avec un sac de la boutique, elle se dit qu'il avait trouvé son bonheur – ou qu'il savait l'importance de soutenir les petits commerçants. Peut-être les deux, mais cela lui rapporta un point de plus.

Le nouvel espace résonnait de voix, d'approbations et de questions.

Son intention de prêter main forte la première heure se transforma bientôt en trois heures de travail.

– Tu as besoin d'une pause, lança Olivia à Morgan qui débarrassait une table.

– Ça va. Je suis faite pour m'occuper, Gram. Et je ne me suis pas sentie aussi bien dans mes baskets depuis longtemps. Tu vois, ces femmes à la table de quatre ? Mimosas et scones ? Elles se sont rencontrées à l'internat du lycée, il y a dix ans. Avant, elles passaient une semaine ensemble tous les étés. Mais à présent, comme elles sont toutes mamans, elles se

contentent d’un week-end ensemble à cette période de l’année. Elles logent à l’hôtel et sont en ville pour faire du lèche-vitrine. C’est leur dernier jour.

– Comment sais-tu tout ça ?

– Je suis une barmaid remarquable. Les gens me parlent. Elles se sont régalées et s’estiment chanceuse d’avoir trouvé ce café. Et comme tu peux le voir aux sacs Crafty Arts sous la table, elles rapporteront des tas de souvenirs. Va les saluer, l’encouragea Morgan en essuyant la table. Ça leur ferait plaisir.

– Bon, j’irai.

Huit heures après l’ouverture des portes, elles refermèrent le café. Alors l’équipe entière laissa éclater sa joie. Au signal, Morgan fit sauter le bouchon de champagne et servit une tournée pour célébrer l’événement.

Pour recharger les batteries à la fin de cette journée réussie, Olivia commanda une pizza. Qui aurait cru que c’était son péché mignon ? Et pour clore la soirée, quand elles se retrouvèrent toutes les trois, Olivia s’assit, les pieds sur une chaise.

– Je ne repose pas juste mes pieds douloureux, je savoure.

– Maman, nous avons battu notre record de ventes en une seule journée.

Le sourire d’Olivia exprimait son intense satisfaction.

– C’est ce que j’ai cru comprendre.

– Même en comptant les offres spéciales pour la semaine d’ouverture et l’heure gratuite, la recette du café dépasse de vingt pour cent nos projections. Hourra !

Audrey se laissa retomber sur une chaise, les bras levés au ciel, et remua les mains avec enthousiasme.

– Admirez cette femme à qui l’argent brûlait les doigts autrefois. À présent, elle calcule les profits et les pertes dans sa petite tête.

– J’ai toujours eu la bosse des maths. C’est juste que ça m’intéressait moins dès lors que le symbole du dollar suivait les chiffres.

Elle posa ses pieds chaussés de bottes à petits talons fins sur une autre chaise. Dans un soupir, elle détacha sa pince à cheveux en forme de

libellule argentée qui, d'une manière que Morgan ne pouvait s'expliquer, avait retenu ses cheveux en arrière toute la journée.

– Je savoure aussi.

Elle glissa ses mains dans ses cheveux, secoua la tête et laissa retomber sa chevelure comme après un brushing.

« *Magique* », songea Morgan une seconde fois.

– La journée entière, Morgan. Nous n'en espérions pas tant. Tu as été d'une aide précieuse. Et tu ne te laisses jamais démonter. Chaque fois que… bon, que je perdais mon calme, je te regardais et je te voyais tout gérer avec un calme olympien.

– Veux-tu savoir ce que je pense ?

– Tout à fait.

– Je vais d'abord nous préparer des cappuccinos. Je vous le dirai ensuite.

Elle passa derrière le comptoir et s'affaira devant la machine à café.

– Ce n'est que le premier jour, vous n'aurez pas autant de monde tous les jours.

– Oh, fit Audrey, ses mains retombant. La bulle éclate !

– Mais, reprit Morgan en jetant un regard amusé vers la table, vous avez entre les mains une poule aux œufs d'or. Je vais vous dire pourquoi.

Le mousseur à lait de la machine siffla.

– Primo, le local est charmant, et vous avez soigné les petits détails. Ça compte. Vous avez constitué une bonne équipe. Deux des nouveaux n'ont pas encore pris le rythme, mais ça viendra. Toutes les deux, vous traitez les employés avec respect, et dieu sait que ça pèse dans la balance.

Elle disposa les trois cafés sur un plateau, ainsi que des cuillères et un sucrier puis apporta le tout à leur table.

– Je ne connais pas vos prévisions, et je ne veux pas m'en mêler. Par contre, je sais que vous servez de la qualité, avec classe mais en toute décontraction, dans l'esprit du lieu. Mais…

– Oh, oh, marmonna Audrey.

– Il vous faut un employé de plus. Vous aurez besoin, surtout à la haute saison, de quelqu'un de polyvalent, qui passe de la boutique au café. Quelqu'un qui soit apte à servir du vin, à préparer le café, à éventuellement débarrasser les tables, ou à faire le service et à tenir la boutique. Quelqu'un qui aurait suffisamment de connaissances en art, serait sensible à l'artisanat et aux créateurs, afin de pouvoir répondre aux questions. Des questions ont été posées, et le personnel – y compris votre bénévole – était contraint de transmettre ces questions à vous ou à quelqu'un de la boutique.

– Bien vu. Tu veux la place ?

Morgan secoua la tête.

– Ce n'est pas là que j'excelle. Ce qu'il vous faut, c'est un coordinateur, quelqu'un de polyvalent. Vous avez le temps de débusquer la personne idéale. Une fois qu'elle aura pris ses marques, il faudra aussi monter un livre de photos avec les recettes de la cuisine et du bar, quelques reproductions ou des photos de créations. Des photos de vin, par exemple, dans des verres en vente à côté. Le gâteau au café que vous servez, présenté sur l'un de vos plats, des *biscotti* disposés sur un autre, ce genre d'images. Il y a un photographe en ville qui pourrait se charger des prises de vue, pour rester dans le thème. Et vous le vendriez exclusivement à la boutique.

Olivia s'installa confortablement.

– Écoute-toi ! Quelle poisse d'avoir une progéniture intelligente.

– C'est toi qui as commencé, lui rappela Audrey. Un album photos, plutôt un beau livre. Je l'imagine déjà ! Vous savez qui serait parfait pour prendre ces photos ?

– Tory Phelps, dirent-elles d'une même voix.

– Les grands esprits se rencontrent, sourit Olivia. Tout d'abord, la nouvelle recrue. Morgan a souligné un point pertinent. Audrey, les jours où nous bossions entre huit et dix heures par jour, sept jours par semaine, sont révolus.

– Je te l'accorde. N'empêche que je peux tâter le terrain avec Tory, voir combien elle nous facturerait pour un album dans cet esprit. Histoire de savoir si c'est faisable. Elle a un talent fou, dit-elle à Morgan. Nous

vendons ses créations et nous avons même monté une expo de ses photos l'an dernier. Elle enseigne la photographie à la fac publique.

– Ta mère raffole des nouveaux projets.

– C'est vrai, confirma Morgan en survolant le café du regard. Et celui-là a drôlement bien abouti.

– Peux pas dire le contraire, dit Olivia en tapotant la main de sa fille. Bon, ramenons nos carcasses sans énergie à la maison. La petite a un entretien demain, elle a besoin d'une bonne nuit de sommeil.

Ce dont elle ne bénéficia pas, son esprit refusant de se débrancher.

Et si elle ne décrochait pas le poste ? Restait la possibilité de prospecter ailleurs, bien entendu. Tout de même …

Devait-elle annoncer qu'elle acceptait la fonction de coordinatrice à la boutique ? Elle ferait tout pour être à la hauteur. Elle enrichirait ses connaissances en arts, artisanat et sur les différentes familles de créateurs. Elle savait déjà manager une équipe et une entreprise.

Peut-être était-il temps de remballer ses rêves et objectifs et d'accepter ce qui se présentait.

Or, elle n'était pas prête. Pas disposée du tout à enterrer les efforts qu'elle avait déployés pour s'en rapprocher.

Réflexion faite, si elle travaillait pendant cinq ans en restant vivre ici et en épargnant, elle devrait pouvoir prendre un nouveau départ. Peut-être.

Elle s'endormit sur ce peut-être, puis se réveilla de bonne heure. Traînant au lit, elle retourna ses pensées dans tous les sens.

Lorsqu'elle descendit prendre son café, sa mère était concentrée sur son ordinateur, sur le plan de travail. Ce matin, elle avait tressé ses cheveux dorés par le soleil et portait une robe rose bonbon.

– Coucou. Je me documente sur la fabrication de livres illustrés. C'est du boulot !

– Je n'en doute pas.

– Mais l'idée est tellement enthousiasmante. Elle s'est incrustée là-haut, dit-elle en se tapotant la tempe. Impossible de la déloger. Je tiens à tout

calculer et planifier avant de présenter le projet à ta grand-mère. Avec elle, c'est la méthode la plus efficace.

Morgan tendait le bras pour attraper une tasse quand elle avisa une boîte Crafty Arts à côté de la machine à café, assortie d'une carte à son nom.

– Un petit quelque chose de la part de Gram et moi, pour te porter chance aujourd'hui. Si tu n'aimes pas… fais semblant d'apprécier. Je l'ai laissée là, ne sachant pas si tu serais levée avant que je parte pour la boutique.

Préparée à mentir au besoin, Morgan ouvrit la boîte. Le diamant incrusté dans l'argent des boucles d'oreille à chaînette les faisait étinceler.

Elle n'eut pas besoin de se forcer.

– Elles sont magnifiques.

– À notre humble avis, elles sont assorties à la tenue que tu as choisie pour aujourd'hui.

– C'est plutôt toi qui l'as choisie.

– Disons que je t'ai conseillée. Mais il s'agissait déjà de tes vêtements, après tout. Elles te plaisent sincèrement ?

– Je les adore, confirma-t-elle en les mettant pour le prouver. Qu'en penses-tu ?

– Elles sont à ton image. Raffinées, élégantes mais discrètes et très bien conçues. Tu veux manger quelque chose ?

– Peux pas, répondit Morgan en posant la main sur son estomac. Trop nerveuse.

– C'est naturel. Qui ne le serait pas ? Mais tout ce que tu as à faire, c'est être Morgan. L'hôtel aura de la chance de t'avoir. Et je parle en tant que gérante d'entreprise, ce que je n'aurais jamais imaginé devenir un jour. Je t'ai observée hier, ma puce. Tu connais ton métier.

– Je le pensais. Et je refuse de céder au pessimisme. J'ai besoin de retrouver ma confiance en moi, je ne prétendrai pas le contraire. J'ai besoin que quelqu'un d'autre que ma mère ou ma grand-mère me dise que je ne suis pas trop nulle.

– Cet enfoiré t'a fait une vraie crasse.

Morgan haussa les sourcils.

– Écoutez un peu le langage de ma mère.

– Oh, j'ai toujours eu un langage fleuri. Tu ne l'entendais pas, voilà tout. C'était peut-être une erreur de ma part, de faire tout le temps comme si tout roulait avec toi. Hélas, je ne peux pas réécrire l'histoire. À l'entretien, sois toi-même. S'ils ne te donnent pas le coup de pouce dont tu as besoin, ce sont des crétins.

Audrey fit claquer son ordinateur portable et se leva.

– Je dois me préparer. Nous serons sûrement parties avant toi, dit-elle puis elle posa la main sur la joue de sa fille en la regardant dans les yeux. Tu nous diras comment s'est déroulé l'entretien par SMS ? Ou fais un saut à la boutique ?

– Sans faute. Merci pour les boucles d'oreille. Je sens qu'elles m'envoient plein de bonnes ondes.

Elle enfila la tenue validée par sa mère. Chemisier vert sauge, pantalon slim noir et bottes hautes assorties. Elle la compléta d'une veste en cuir souple. Et dut admettre, comme toujours quand il était question de mode, qu'Audrey était une excellente conseillère. Elle avait l'air professionnel, assuré et tout simplement elle-même.

À présent, elle n'avait plus qu'à se souvenir de se comporter en conséquence.

Elle redescendit en se déclamant des paroles encourageantes tout en s'équipant de vêtements d'extérieur.

Tes compétences sont au top.

Ton CV est percutant.

Tu as le droit de décider que tu ne veux pas de ce poste – mais tu l'accepteras parce que tu en as besoin.

Râlant contre le vent glacial, elle marcha jusqu'à la voiture de Nina et soupira de soulagement quand elle démarra. Sans surprise, la ventilation ne générait pas assez de chaleur pour la réchauffer avant d'arriver à destination, de sorte qu'elle grelottait encore aux portes de la ville.

En passant, elle vit un couple sortir du café, tous deux avec un sac de la boutique. « *Un bon présage pour le deuxième jour* », pensa-t-elle en traversant le centre. À sa sortie, elle bifurqua à gauche, franchit cahin-caha le pont, au-dessus de l'eau qui frémissait sur les rochers comme elle frissonnait au volant.

Au sortir d'un virage, les bois recouverts de neige s'étalèrent de part et d'autre de la route. Elle testa le chauffage en grimpant la colline, et comme il crachotait de l'air frais plutôt que froid, décida de le laisser souffler.

Sitôt qu'elle distingua les premiers chalets nichés dans les bois enneigés, elle dut admettre qu'elle ne comprendrait jamais l'attrait de vacances d'hiver dans un cadre hivernal.

Une plage tropicale, une villa italienne baignée de soleil, ce genre d'envies correspondait davantage à sa logique. Mais un chalet dans la forêt du Vermont ? Payer pour être frigorifié sur un télésiège ou patiner sur un lac gelé ? Très peu pour elle.

– Garde tes opinions pout toi si tu espères décrocher ce boulot.

Elle suivit les pancartes de l'hôtel sur une route sinueuse.

La bâtisse robuste et rectiligne se dressait sur quatre étages, blanche sur fond blanc, plus digne que prestigieuse. Le premier étage faisait saillie sur toutes les faces, ce qu'elle avait vu en étudiant leur site.

L'intérieur abritait des boutiques, deux restaurants, deux bars et des salons, une piscine et une salle de sports, un petit spa, des salles de conférence, une salle de réception pour les mariages et les événements, en plus des cinquante-deux chambres – dont une douzaine de suites.

À l'arrière, les montagnes s'élevaient et les pistes de ski couraient le long de leurs pentes. Elle décréta d'emblée qu'il faudrait la traîner là-haut de force, un revolver sur la tempe. Encore qu'elle opterait plus volontiers pour le revolver.

Elle obliqua vers le parking et nota que même à la charnière des saisons, les places étaient rares. L'établissement proposait certes un service de voiturier mais il était réservé aux clients. De ce fait, elle se gara tellement

loin qu’elle dut parcourir à pied l’équivalent d’un terrain de football pour rejoindre l’entrée, marquée par un large portique en pierre chauffé.

La blancheur se prolongeait à l’intérieur dans l’étendue scintillante d’un sol en marbre, puis une cheminée centrale dans laquelle crépitait une vigoureuse flambée – autour de laquelle des clients dégustaient un café dans de profonds fauteuils ou canapés –, et une table ronde décorée en toute simplicité d’un magnifique bouquet de fleurs qui embaumait le printemps.

Prenant une longue respiration, elle traversa le hall d’entrée et franchit un porche cintré qui menait à *Après*.

Pour avoir consulté leur site, elle savait à quoi s’attendre. Malgré cela, une fois sur place, elle en resta bouche bée.

« *Oh mon Dieu, oh mon Dieu, je veux bosser ici* », se répétait-elle.

Une baie vitrée ouvrait le bar sur le monde extérieur. Les montagnes, les pistes de ski, une partie du lac, les bois et les sentiers, et ce qu’elle supposait être des jardins autour d’une vaste terrasse extérieure disponible dès que l’hiver relâchait son emprise.

Les tables miroitaient, en bois sombre cette fois encore très distingué, chacune ornée d’une bougie chauffe-plat coiffée d’une mini-coupole de verre et d’un soliflore. Les sièges et les box invitaient à s’attarder sur le cuir souple au gris bleuté.

Le bar, qui s’étirait le long du mur latéral, procurait à ceux qui officiaient une vue dégagée sur la salle. Taillé dans le même bois sombre que les tables, il était orné de sculptures en relief et, à l’arrière du bar, de quatre colonnes aux arches à miroirs inspirées d’un meuble d’époque.

Elle eut instantanément envie de se l’approprier.

La machine à café, cuivrée et sophistiquée, trônait sur un comptoir individuel contre l’arrière-bar, la caisse discrètement nichée dans une alcôve à l’opposé. Des portes battantes donnaient sûrement accès à la réserve.

Elle prit des notes, mentalement, pour l’avenir : la décoration d’une grande classe, la circulation impeccable.

Elle était saisie d'une folle envie de passer derrière ce bar, de vérifier la mise en place, les tireuses – au nombre de douze, installées à chaque extrémité du comptoir. Elle s'en rapprochait juste pour jeter un petit coup d'œil, quand un employé surgit par les portes battantes en portant une bassine.

Grand, maigrelet, ses cheveux admirablement noués, son uniforme se composait d'une chemise blanche, d'un gilet de costume et d'un pantalon noirs. NICK, d'après son badge en cuivre.

– Bonjour, dit-il avec un sourire. *Après* n'ouvre pas avant onze heures trente, mais dans le hall, vous trouverez du café, du thé et du chocolat chaud. Dites-moi si je peux transmettre votre commande.

– Pas maintenant, merci. J'ai rendez-vous avec M^me^ Jameson. Nell Jameson. Je suis un peu en avance.

– Morgan Albright ? dit-il et, son sourire s'élargissant, il posa la bassine sur le comptoir pour venir à sa rencontre, la main tendue. Nick Tennant. Barman de jour. Vous êtes là pour le poste de responsable ? Enchanté.

– Enchantée également. Ce bar est splendide.

– J'aime aussi, dit-il en promenant un regard fier sur la salle. Mais bien sûr, je suis partial, je travaille ici depuis dix ans, rien qu'à *Après*. Plus quatre années à l'hôtel, pendant l'été et les vacances.

– Dix ans !

Ses yeux d'un brun profond la jaugeaient.

– Ouaip. Et je répondrai à la question que vous vous abstenez de poser par politesse. Je ne voulais pas du poste de manager. J'aime faire mes huit heures et rentrer chez moi pour le dîner. Nous venons d'avoir un bébé.

– Oh, félicitations. Une photo à me montrer ?

Avec un immense sourire, il s'empara de son téléphone. Son écran de veille affichait un nouveau-né au même regard expressif que son père, avec une couronne de cheveux bouclés. Le nœud rose accroché dans ses boucles ainsi que la robe rose à froufrous indiquaient que c'était une fille.

– Elle ressemble à son papa. Comment l'avez-vous appelée ?

– Shila. Elle a la bouche de sa mère. Le reste, c’est moi. Vous avez des enfants ?

– Pas au programme.

– Ça change la vie.

Il fit un dernier sourire au bébé de son écran de veille avant de rempocher le téléphone.

– J’ai envisagé d’accepter le poste. Il implique de travailler le soir ou d’accourir au moindre problème. Gérer le planning, la paperasse. Ça gonfle le salaire à la fin du mois mais bon, de dix heures trente à dix-huit heures trente, ça me convient. Arriver à dix heures trente, contrôler la réserve, vérifier le niveau des fûts, faire le réassort. Bon, vous connaissez la chanson.

– C’est sûr.

– Faire l’ouverture, servir, ranger et rentrer. Le plus souvent, je retrouve mes petites chéries à sept heures moins le quart. J’ai le meilleur des deux.

– On dirait bien.

– Prenez un siège au comptoir. Je vous sers un soda.

– Volontiers. Je peux ? J’ai très envie de jeter un œil.

– Faites le tour, dit-il en indiquant le bout du comptoir avant d’attraper un verre.

Propre, brillant, organisé, nota-t-elle ; comme il faut. Machine à glaçons, étagères de rangement, évier rutilant, seaux à glace, shakers, tire-bouchons, couteaux, touillettes, chiffonnettes, serviettes à cocktails, tout aussi immaculés que les bouteilles et les verres exposés en arrière-plan.

– Vous en pensez quoi ?

– Je pense que les gens qui dirigent et tiennent ce bar savent ce qu’ils font.

Il leva un doigt et posa son verre sur le comptoir.

– Je peux signaler au bureau de Nell que vous l’attendez.

– Inutile. Cela me laisse du temps pour me familiariser avec la disposition et me mettre en condition, dit-elle en contournant le comptoir

pour prendre un tabouret haut. Je n'ai pas l'habitude de m'asseoir de ce côté.

– Depuis combien de temps êtes-vous barmaid ?

– Pas loin de sept ans. J'ai commencé au cours de ma dernière année d'études, et je m'y suis tout de suite sentie à ma place. Je n'ai pas besoin de demander si vous aimez travailler ici. Vous n'avez pas l'air du genre à vous forcer à rester dix ans. Sans compter les quatre étés et les vacances en extra.

– C'est un super lieu de travail. J'ai rencontré ma femme ici. Corinne s'occupe des réservations. En ce moment, elle est en congé maternité, mais elle compte reprendre à mi-temps dès que Shila aura six mois. Je me suis fait de bons amis ici, le salaire est honnête. Hal, le maître d'hôtel en chef du Club ? Vingt-sept ans d'ancienneté. Et ce n'est pas le record.

– Qui le bat ?

– Mrs Finski. Tout le monde, y compris les Jameson, l'appellent Mrs Finski. Elle totalisait trente-six années de service quand elle a pris sa retraite. Responsable de l'entretien.

– Ça en dit long sur la fidélité du personnel.

– C'est mérité. Les Jameson sont des gens bien.

– Merci, Nick.

Sa première pensée fut que Nell Jameson, reconnue d'après sa photo sur le site, saturait l'air de son énergie.

Bien que perchée sur ses bottes élégantes, elle dépassait de peu le mètre soixante. Sa silhouette sportive était soulignée par une robe couleur rouille qui lui arrivait au genou. Elle portait ses cheveux châtains magnifiquement méchés noués mais sans chichi.

Et malgré la qualité de sa photo, elle était plus belle en vrai. Cela venait peut-être de cette énergie, ou de la profondeur de ses yeux marron d'une expressivité rare.

Il émanait de sa démarche une assurance sans faille.

– Nell Jameson.

– Morgan Albright.

Elles échangèrent une poignée de main en s'évaluant du regard.

– Suis-je en retard ?

– J’étais en avance, dit Morgan en se rappelant de rester elle-même. Je souhaitais me faire une première impression du bar avant l’entretien.

– Et qu’en pensez-vous ?

– Du bar ? fit Morgan en passant la main sur le comptoir. Je le veux pour moi.

– Difficile de vous le reprocher. Mon grand-père l’a fait importer de Dublin.

– Je me disais aussi qu’il paraissait authentique. Quant au reste, tout simplement magnifique. Chic, mais confortable. Organisé, une circulation fluide. Des atouts que les clients ne remarquent pas forcément, mais ils le sentent. Et la vue, un vrai cadeau.

– Fenêtres à isolation thermique, traitées contre l’éblouissement. On peut tranquillement admirer les pistes. Vous skiez ?

– Pas du tout.

– Bon. Printemps, été et jusqu’en automne, la vue porte jusqu’au neuvième tee du côté du lac. Vous pratiquez le golf ?

– Non. Mais j’aime m’asseoir dans un jardin et même planter des fleurs. Je suppose que la vue sur la végétation, quand la neige fond, est assez spectaculaire.

– Je ne peux pas le nier. Prenons une table avant de démarrer l’entretien, dit Nell. Avant cela, commençons par un exercice pratique. Et si vous me prépariez un kir royal ?

– Avec plaisir. Il me faudrait votre pièce d’identité.

Même si elle entendit Nick pousser un cri muet, elle garda son attention sur Nell.

– Êtes-vous sérieuse ?

– Sinon je ne peux pas vous servir.

– J’ai vingt-sept ans.

– C’est ce qu’ils disent tous. Désolée. On vous en donnerait facilement vingt. Cela peut s’expliquer par un ADN et une morphologie exceptionnels.

De toute façon, il n’est pas nécessaire de faire prendre des risques à l’établissement, ou à moi.

– Est-ce l’une de vos pratiques habituelles ?

– Absolument, et j’espère que c’est aussi la politique de l’établissement, sinon je ne suis pas la personne qu’il vous faut.

– Je vois.

Nell posa son attaché-case sur le comptoir et l’ouvrit. Elle sortit une pochette en cuir d’un compartiment, et exhiba son permis de conduire.

Morgan l’examina et sourit.

– Je vous remercie.

Le cœur martelant sa poitrine, elle contourna le comptoir, puis prit ses marques. Elle était en terrain connu.

Elle remplit une flûte de glace et d’eau froide, la laissa refroidir pendant qu’elle localisait la crème de cassis, un citron et un couteau d’office.

– Le site vous présente comme la responsable de la restauration.

– C’est exact.

Morgan prit une bouteille de champagne dans l’armoire réfrigérée.

– Cela inclut *Après*, le *Lodge*, les restaurants et le service d’étage ?

– Ainsi que le bar à jus de la salle de sports, le snack-bar au pied de l’ascenseur et le stock des denrées livrées dans les chalets à la demande des invités.

– Ça fait beaucoup, dit Morgan en débouchant la bouteille sans omettre d’étouffer le bruit du bouchon.

– Je m’appuie sur une excellente équipe.

Je n’ai rencontré que Nick mais s’il en est représentatif, vous pouvez en effet compter sur votre équipe.

Elle vida les glaçons, évalua à vue d’œil une cuillère à café de crème de cassis qu’elle versa dans la flûte et inclina le verre pour verser le champagne.

– Pensez-vous que travailler en famille ajoute du confort et de la difficulté ?

– Je le pense, admit Nell, intriguée, avant d'appuyer son menton sur son poing. Me faites-vous passer un entretien d'embauche ?

– Je fais juste la conversation.

Avec le couteau elle trancha le citron, évida la pulpe et sculpta une parfaite spirale. Puis elle remplit la coupe, ajouta la spirale et posa la flûte sur une serviette cocktail.

– Bonne dégustation !

Nell goûta une gorgée et reposa la flûte.

– D'accord, il est parfait. Je l'aurais bu avec plaisir à un autre moment. Installons-nous à cette table.

Pendant que Nell se dirigeait vers une banquette devant la baie vitrée, Nick, souriant à Morgan, leva les pouces avec enthousiasme.

– Petite parenthèse, commença Nell dès que Morgan fut assise en face d'elle. Je suis désolée pour ce qui vous est arrivé et ce qui est arrivé à votre amie. Vraiment désolée.

– Merci.

– Deuxio, ça m'a agacée que ma grand-mère organise cet entretien. Qu'elle marche sur mes plates-bandes.

– Oh, mince, je ne peux pas vous blâmer.

– Les grands-mères.

Nell lui décocha un sourire lumineux.

– C'est une chance que j'adore la mienne.

– Tout comme moi avec la mienne.

– Très bien, parenthèses refermées.

Nell ouvrit de nouveau sa mallette. Cette fois, elle en sortit un portfolio qu'elle déplia.

– Votre CV est impressionnant. Mais il n'est pas indiqué que vous étiez la manager du *Next Round* dans le Maryland.

– J'étais barmaid. Je gérais en parallèle l'administratif pour la société de construction Greenwald.

– Le gérant du *Next Round* m'a dit que vous vous chargiez régulièrement du planning, de l'inventaire, des commandes, même des

petites réparations et travaux d’entretien.

– Quand c’était nécessaire.

– Une excellente devise. Il m’a aussi assuré que vous étiez le deuxième meilleur barman qu’il ait eu en trente et un ans d’activité.

– Big Mac. Numéro un.

Nell sourit.

– Exactement. Big Mac vous bat parce qu’il avait une voix d’ange mais intimidait tout potentiel perturbateur rien que par sa taille. Selon lui, ça se joue dans un mouchoir de poche, parce que vous étiez plus fiable et plus souple. Il espérait vous revendre le bar quand il prendrait sa retraite.

Morgan accusa le choc.

– Il… fit-elle. Je ne le savais pas.

– Apparemment, lui non plus. Ou pas avant que vous partiez. Avez-vous pour projet de rester à Westridge ?

La notion qu’elle avait été à deux doigts de devenir son propre patron l’ébranlait. Il lui fallait tourner la page, maintenant que l’opportunité lui avait filé sous le nez. S’inscrire dans l’instant.

– Je souhaite me fixer. J’ai transplanté mes racines ici. Je n’ai rien vers quoi retourner, ma famille vit ici.

– Vous avez vécu dans plusieurs endroits, avec votre père militaire. Un pays préféré ?

– Pas vraiment. C’est à chaque fois temporaire, et on le sait d’avance.

– Alors on ne s’attache pas.

Nell hocha la tête, et continua sans consulter sa candidature pourtant posée sur la table.

– Vous avez travaillé dès le lycée. Étant mineure, vous serviez en salle, donc cet aspect du service vous est familier. Cela devrait vous aider à cerner les besoins et les difficultés rencontrées par nos serveurs. Pour ce qui est de vos compétences managériales, là aussi, le directeur de Greenwald’s Builders a chanté vos louanges.

Qu’elle ait déjà vérifié ses références la stupéfiait, mais elle se limita à une réponse sobre.

– C’était un plaisir de travailler pour les Greenwald.

– Une entreprise familiale.

– À tous points de vue.

– Votre grand-mère et votre mère font tourner une affaire familiale.

– Exact.

– J’adore Crafty Arts, soit dit en passant. Il faut que je fasse un saut en ville pour essayer leur nouveau café.

– Ce lieu est formidable !

– Mais vous n’avez pas le désir d’y travailler ?

– Un bar à vin, c’est attrayant mais ce n’est pas un bar à part entière. C’est sûr qu’elles trouveraient de quoi m’occuper, mais elles n’ont pas réellement besoin de moi.

– Pensez-vous que les entreprises familiales représentent un certain confort et des défis ?

Morgan rit pour la première fois.

– Oui, je le pense.

Nell se détendit contre le dossier et but une gorgée.

– Pourquoi un bar ?

– J’aime les gens. Les gens se réunissent dans un bar. Ils s’appuient sur la personne qui sert au comptoir pour prendre un verre. Notre rôle consiste aussi à évaluer leur état d’esprit. Joyeux, festif, envie de se détendre après une dure journée, triste, contrarié, à la recherche d’un peu de compagnie. Et c’est ce qu’on sert en même temps qu’une boisson. J’ai du talent pour préparer des rafraîchissements mais aussi pour jauger l’humeur des clients. J’aime les bars. Ils sont un petit univers à part entière.

– Dans quel sens ?

– Le monde extérieur ne cesse jamais de tourner, dit-elle en dessinant un cercle dans l’air. Mais l’intérieur offre un répit. Votre réunion a mal tourné, votre demande d’augmentation a été rejetée ? Un peu de répit. Votre enfant a réussi son examen, vous avez décroché une promotion ? Un endroit pour fêter et partager les bonnes nouvelles. Avec un bar au sein d’un complexe hôtelier, la clientèle est plus transitoire, mais quelques locaux s’y

arrêtent.Un rendez-vous professionnel par ici, dit-elle en désignant une table vide. Des jeunes mariés en lune de miel qui rêvassent par là. Deux couples, de vieux amis partis quelques jours en vacances ensemble. Un enterrement de vie de jeune fille. Je peux voir tout cela de derrière le comptoir, tout en accordant mon attention aux clients sur les tabourets. Ici, la disposition est intelligemment pensée.

– Qu'attendez-vous du personnel de service ?

– J'ai les mêmes attentes qu'envers moi-même. Servir, sentir l'humeur et s'adapter en conséquence. Ne pas bavarder à moins que le client n'engage la conversation. Le personnel veut des pourboires ? Il doit sourire, regarder les gens dans les yeux, être attentionné et ne pas négliger une table au profit d'une autre. Un service cordial doit rester efficace. Servir maintenant, garder ses remarques pour plus tard. Si l'on a besoin d'aide, venir me trouver. C'est mon boulot d'intervenir, si nécessaire.

– Très bien. Il me reste un petit quart d'heure. Évoquons les conditions, ensuite je devrai laisser le soin à mon assistante de vous faire visiter, reprit-elle en se désaltérant. Si nous tombons d'accord, vous pouvez commencer votre période de formation dès lundi. Dans l'idéal, il serait bon que vous suiviez Don, notre actuel manager, une semaine entière avant de voler de vos propres ailes.

Morgan posa ses mains sur ses genoux, les croisa et les serra fort.

– Tout simplement ?

Cette fois, Nell examina son verre avant de boire, de relever les yeux et de rencontrer franchement le regard de Morgan.

– J'ai le truc pour jauger les gens, moi aussi.

Une heure et demie plus tard, Morgan poussa la porte de Crafty Arts. Six ou sept clients flânaient dans les rayons pendant que Sue encaissait une vente.

– Hello, Morgan. Ta mère et ta grand-mère sont montées à l'instant au bureau.

– Merci.

Elle grimpa l’escalier et les trouva devant l’ordinateur, sa grand-mère regardant l’écran par-dessus l’épaule d’Audrey.

– Je pense qu’il vaut mieux privilégier les centres d’intérêt à l’expérience. Nous pouvons for… Morgan !

Audrey fit claquer ses mains sous son menton.

– Les boucles d’oreille t’ont porté chance ?

– Tu peux le dire. Je suis engagée.

– Bien évidemment. Les Jameson ne sont pas idiots, dit Olivia en haussant les épaules.

Toutefois ses yeux brillaient alors qu’Audrey étreignait Morgan en sautillant de joie.

– Je débute une formation dès demain, et je serai à l’essai durant trois mois. Après ça ? Augmentation automatique. Punaise, elle m’a proposé un plus gros salaire qu’au Round, plus les avantages. Et, j’ai le vertige, je vais diriger une équipe de vingt-trois employés, en comptant le personnel de cuisine et d’entretien.

– Ça se fête, décréta Audrey. Nous t’invitons à dîner.

Morgan répondit du tac-au-tac.

– Je vais cuisiner des côtelettes de porc.

Audrey cligna des yeux.

– Tu vas cuisiner ?

– C’est la recette de la mère de Nina. Je l’ai préparée une fois, je peux la refaire. Je vais cuisiner les côtelettes accompagnées de ses pommes de terre épicées, répéta-t-elle pour repousser un affreux souvenir. Et nous sortirons la belle vaisselle. C’est de cette façon que j’ai envie de fêter la nouvelle.

Elle s’écarta.

– Merci, Gram, pour la recommandation. Merci à toutes les deux pour les boucles d’oreille porte-bonheur que je ne retirerai jamais. Je vais faire des courses, ensuite je rentrerai préparer le dîner.

Elle les serra dans ses bras.

– Et si c’est immangeable ? Prétendez le contraire.

Chapitre Huit

La profondeur de la bêtise humaine, mêlée à sa crédulité, ne manquait jamais de l'ébahir.

Et de le réjouir.

Après tout, sans ces charmantes vulnérabilités, comment financerait-il le mode de vie qu'il méritait ?

Gavin Rozwell avait appris très tôt que les femmes offraient une infinité d'opportunités de les exploiter et de les manipuler. La méthode, bien sûr, dépendait de qui il pigeonnait. Avec certaines, l'unique prérequis était une apparence soignée. Côté physique, il était bien loti. Il en avait reçu l'assurance toute sa vie.

Et avec les autres ? Ajouter du charme. Il en saupoudrait, en accumulait ou même en enlevait des pelletées en fonction de la bonne poire et des circonstances.

Il possédait ce talent.

Cela dit, certaines affectionnaient la brutalité, ce qui ne lui posait pas de problème. Mais il se limitait à une brutalité gentillette. Jusqu'à la fin.

Il y avait celles qui craquaient pour le loup solitaire, le dépressif, le poète, le décontracté ou l'écorché vif.

Il disposait d'un vaste catalogue de personnalités qu'il endossait comme un costume sur mesure.

Les histoires à faire pleurer dans les chaumières touchaient un certain type. Notamment la veuve qui venait de perdre son mari, ou le mari cocufié.

L'astuce ? Sois celui que ta cible veut que tu sois.

À ce jeu, il excellait.

Là encore, il avait appris très jeune, en observant sa propre mère succomber dès qu'on la baratinait. Elle croyait au plus profond de son âme que les gens avaient bon cœur, qu'importe à quel point c'était enfoui.

Personne, d'après sa chère vieille maman, n'était foncièrement mauvais – pas sur toute la ligne. Et dans son monde, le mal n'existait pas.

Dieu avait créé le monde, après tout ; et Dieu était bon.

Elle croyait, malgré les revers de l'existence qu'elle avait encaissés, que la gentillesse finirait par triompher.

Sa mère la sainte.

Sa mère l'imbécile.

À ses yeux, il était son cadeau du ciel, son petit garçon perspicace. Fatalement, son père la tabassait, les rares fois où il lui accordait quelque attention. Puis les excuses pleuvaient – venant d'elle, pas de lui. *Il a passé une dure journée, il est contrarié, je n'aurais pas dû ouvrir la bouche.*

Et quand il les avait abandonnés, emportant jusqu'au dernier centime les maigres économies qu'elle dissimulait sous ses sous-vêtements blancs, pratiques et bon marché, elle lui avait encore trouvé des excuses.

Il nous aime trop pour rester.

Tant et si bien que lui, son cadeau du ciel, avait vu la faiblesse, la vulnérabilité d'une femme prête à être exploitée.

Pour elle, il devint le fils aimant et dévoué pendant qu'elle cumulait les petits boulots au service de salopards qui la rétribuaient tout juste assez pour couvrir le loyer. Un simple bouquet de pissenlits, ou un cœur découpé dans du papier millimétré lui garantissaient qu'elle soit aux petits soins pour lui.

Et soit elle ne le remarquait pas, soit elle omettait de mentionner les fois où il chipait cinq ou dix dollars dans le pot à café qu'elle dissimulait dans le placard de la cuisine.

Ses résultats scolaires étaient remarquables. En plus d'avoir des facilités, il était d'une politesse irréprochable. Et il utilisait la confiance qu'on lui accordait pour se livrer à de petites arnaques, indifféremment sur des élèves ou des enseignants.

Il avait la bosse de l'informatique et, se perfectionnant, détruisit la vie de son professeur d'histoire en classe de quatrième.

L'ordure lui avait collé un B- !

Une fois qu'on se penchait sur la question, le piratage était un jeu d'enfants. Télécharger des vidéos de pédopornographie sur l'ordinateur personnel de M. Stockman représentait un défi qu'il s'amusa à relever.

Stockman perdit son emploi, sa femme et ses enfants, et fut envoyé six années dans une prison d'État.

Voilà pour le B-, connard.

Son discours, quand il fut nommé meilleur élève de terminale, émut sa mère – et les autres – aux larmes. Il accepta une bourse d'études à la fac de Michigan State. Admis dans plusieurs universités, il avait affirmé qu'il préférait ne pas trop s'éloigner de sa mère, à Détroit, afin de rentrer l'aider le plus souvent possible.

Ce qu'il fit, en toute loyauté, attendant le printemps de son second semestre pour commettre son premier meurtre.

Un choc ! Une tragédie ! L'assassinat insensé d'une femme de quarante et un ans durant le cambriolage d'une maison en location, pendant que son fils unique, son fils aimant et dévoué, dormait dans sa résidence universitaire à cent cinquante kilomètres de là.

Son fils de dix-neuf ans, brisé par le chagrin à ses funérailles. Et à dix-neuf ans, ne risquant pas de se retrouver placé en famille d'accueil ou sous la coupe de tuteurs légaux, il savoura sa liberté.

Il encaissa les primes de l'assurance décès, à laquelle il l'avait persuadée de souscrire – la tranquillité de l'esprit pour quinze petits dollars par mois. Et Gavin Rozwell, psychopathe-né, traça sa route.

Il s'épanouit.

Pendant un certain temps, il se borna à voyager, à vivre à fond. Mais l'argent de l'assurance ne pouvait pas durer éternellement.

Il se contenta dans un premier temps de simples escroqueries, qui se révélèrent amusantes et profitables. Puis il passa à l'usurpation d'identité. Les bénéfices et sa satisfaction en furent accrus.

Mais il lui manquait le vrai frisson. Le pic d'adrénaline. L'euphorie.

C'est pourquoi tout en voyageant, il planifia, complota et finit par trouver sa véritable vocation.

Il savait qu'avec chaque pigeon, il rejouait en guise de conclusion le meurtre de sa mère. Il avait brillé dans son module de psycho, nom d'un chien. Où était le problème ? Il prenait son pied, à chaque fois, avec chacune d'elles. Leur ôter la vie, plonger son regard dans leurs yeux choqués pendant qu'il les étranglait lui faisait revivre l'instant où il avait regardé dans ceux de sa mère.

Qui avait dit que les bons moments étaient uniques ?

Et cela venait couronner l'exaltation, le plaisir de commencer par s'approprier tout ce qu'elles chérissaient, de la même façon que son père avait pris tout ce que sa mère valorisait.

Sauf lui, évidemment.

À présent, par un beau matin de printemps, il se faisait appeler Oliver Salk et était assis sur la terrasse de sa suite à Maui. Il s'imprégnait de l'air et de la vue, en dégustant à petites gorgées sa deuxième tasse de café.

Depuis douze ans qu'il avait assassiné sa mère, il menait une existence agréable, dans l'opulence. Le versement d'un quart de millions de l'assurance vie lui avait procuré les moyens et l'opportunité de préserver le style de vie pour lequel il était fait.

Il leva sa tasse.

– Merci, maman, dit-il en lui portant un toast.

Il l'avait mérité, tout comme il avait mérité chaque centime entretemps parce que c'était du travail, et le travail nécessitait du temps, des compétences et de la jugeotte. Les semaines, souvent les mois de recherches et de planification pesaient sur son budget. À cela s'ajoutaient les dépenses engagées à chaque fois pour entretenir son physique tout en modifiant son style, le coût d'acquisition de nouvelles identités et de la garde-robe appropriée.

Certaines de ces imbéciles s'attendaient à coucher avec lui, quelque chose que, en toute honnêteté, il n'appréciait en aucun cas. Mais il

considérait cela comme des obligations professionnelles.

Il se souvenait de celle de Portland, trois – non, quatre ans plus tôt. Increvable au lit. Mais bon, il lui avait siphonné pas loin de huit cents mille dollars avant de mettre un terme à leur relation. Et à sa vie.

Il s'était bien débrouillé, avait profité de la vie, aimé son métier, ses voyages. Et son taux de réussite était parfait. Il méritait la perfection.

Jusqu'à Morgan Albright.

Celle-là, elle lui avait échappé.

Et ça continuait de l'agacer. D'ailleurs, il devait admettre que ce coup raté l'avait ébranlé. Pas qu'un peu. Assez pour qu'il lève le pied et s'octroie de longues vacances.

La garce avait sûrement mouchardé à la police, à ces salopards de fédéraux et peut-être, ce n'était pas impossible, qu'avec elle il avait fait un faux pas.

Peu probable, mais le doute lancinant l'avait incité à faire une pause, à placer plusieurs milliers de kilomètres entre eux.

Il pouvait se le permettre, de toute façon. Un certain temps à San Diego, suivi de deux mois à Malibu avant un petit tour de l'archipel d'Hawaï.

Rien de mieux qu'un hôtel grand luxe sur une plage, d'après lui.

On s'abrutit vite à trop travailler. Et l'adage s'appliquait aussi à Gavin.

Mais même dans les plus beaux hôtels sur les plages les plus paradisiaques, il pensait à elle, encore et toujours. Il l'avait certes dépouillée, mais elle avait continué de vivre. Elle lui avait cassé son rythme et ça le rongeait.

Il devait corriger ça, *la* corriger, se réapproprier sa chance. En plus de quoi, il s'ennuyait. Besogner était pour lui un plaisir, qui au demeurant lui manquait, et comme cela lui manquait, il avait déclenché la phase des recherches.

Il devait revendiquer sa chance, démarrer une nouvelle série avant de régler son compte à Morgan.

Dans ce but, il avait sélectionné deux candidates potentielles sur le continent et élirait bientôt l'heureuse gagnante. Mais Morgan ? Elle était

une preuve de plus que les gens étaient stupides, naïfs et toujours prêts à être cueillis.

Elle avait modifié ses mots de passe – comme si cela faisait une différence – et avait fermé ses comptes déjà peu actifs sur les réseaux sociaux.

Par bonheur, ceux de sa mère étaient fournis. Elle alimentait régulièrement le compte de l'entreprise familiale dans le Vermont. Des jolies photos, du marketing guilleret avec une touche personnelle.

C'est ainsi qu'il savait que Morgan, ruinée, avait déménagé dans le Vermont. Rentrée chez maman et grand-maman. Et toutes ces joyeuses publications lui permettaient de garder un œil sur elle. Il avait approfondi ses recherches sur sa famille, la maison et les affaires familiales en vue de pousser la porte de ce bar à la noix, donc il en connaissait l'organisation et les finances.

Dès qu'il serait au point, il passerait par les comptes de la mère pour trouver un moyen détourné de pirater à nouveau ceux de Morgan.

En temps voulu.

Peut-être qu'avec elle, il était censé louper son coup la première fois. L'idée que ça devait arriver l'apaisait. Elle lui avait porté préjudice en vivant, il pouvait lui nuire nettement plus en la laissant vivre encore un peu, avant de tout lui reprendre.

Repartir à l'attaque impliquait de changer de tactique, de méthode. Mais avec le potentiel de gagner plus, beaucoup plus. Plus d'argent, plus de souffrance, plus de plaisir pour lui.

Et si, seulement si, il les assassinait toutes les trois ?

Une idée à mûrir.

Mais avant cela, il devait se remettre en selle. L'heure était venue de nommer l'heureuse gagnante. Et de commencer à élaborer un plan.

Morgan aimait reprendre le travail, retrouver une routine, un cadre, un emploi du temps. Enfiler son uniforme l'aidait à se sentir productive,

capable. Et rencontrer l'équipe signifiait qu'elle faisait, de nouveau, partie d'une équipe.

La formation s'avéra relativement aisée. *Après* était certainement un établissement plus grand et plus chic que tous ceux où elle avait travaillé par le passé, mais elle s'adapterait.

La visite de la cave à vin la laissa sans voix. Les rangées de casiers, les millésimes plus exceptionnels que tous les vins qu'elle avait décantés jusqu'à présent. Mais là aussi, elle ferait face.

En termes de standing, la carte des boissons classait *Après* loin devant *The Round*. Les clients recevaient des amandes grillées au sirop d'érable et des olives picholines avec leurs apéritifs, à la place des gâteaux secs et des cacahuètes, mais tout était une question de style.

Elle se sortit haut la main de sa semaine de formation, au cours de laquelle elle servit des clients assez semblables à ceux qu'elle avait décrits à Nell lors de son entretien. Même si elle considérait Nick comme le meilleur des barmen d'*Après*, elle n'avait pas de doléances à propos des autres. Pour ce qui était des serveurs en salle, leur formation se ressentait.

À la fin de la semaine, elle fut convoquée dans le bureau de Lydia Jameson.

Elle s'était attendue à un espace sophistiqué, quelque chose de majestueux, en accord avec le portrait qui illustrait sa biographie sur Google.

Au lieu de quoi elle trouva une pièce modeste et féminine, un bureau pratique avec un fauteuil au dossier aussi raide que le dos de Lydia.

Ses cheveux ondulés blond foncé adoucissaient ses traits anguleux. Un visage en diamant, des pommettes saillantes et un menton marqué. Les décennies de rides, loin de lui enlever du charme, lui conféraient un air sage. Et redoutable.

Ses yeux étaient d'un intense marron doré derrière les lunettes aux montures noires. Pas un sourire ne flottait sur ses lèvres rouge pivoine pendant qu'elle examinait Morgan.

– Asseyez-vous.

Sa voix s’accordait avec le dynamisme de son visage. Sa main ornée d’un solitaire carré aveuglant lui indiqua un siège.

– Et bienvenue dans la famille Jameson.

– Merci. Je suis très reconnaissante d’en faire partie.

– Je vois Olivia en vous, et un peu d’Audrey aussi. J’imagine que vous avez les yeux de votre père.

– La couleur, oui.

– J’ai un immense respect pour Olivia, et ces dernières années, pour votre mère. C’est pour cela que vous êtes ici. Ou devrais-je dire, c’est pour cela que l’on vous a offert l’opportunité d’être ici.

– Je le sais. Et je vous en suis reconnaissante.

–C’est normal. J’ai préféré rester en retrait et que ce soit Nell qui vous reçoive en entretien. Je respecte aussi énormément ma petite-fille.

–C’est normal.

Lydia haussa les sourcils.

– Nell me garantit, comme Don, que vous serez un atout pour l’établissement.

– Je suis déterminée à faire de mon mieux.

– Êtes-vous quelqu’un de déterminé, mademoiselle Albright ?

– Absolument, madame.

Pendant un moment, Lydia examina Morgan sans dire un mot.

– Ce n’est pas facile pour quelqu’un d’obstiné de repartir de zéro, mais sans détermination, ses chances de réussite sont nulles. Vos précédents employeurs ont fait l’article de votre loyauté. Nous valorisons la loyauté et exprimons la nôtre en retour.

– J’apprécie cela, et je l’ai déjà constaté. Nick Tennant, dix ans, Opal Reece, douze, Adam Fine, seize. D’autres encore avec autant d’ancienneté, voire davantage. Les gens ne gardent pas un emploi de bon cœur s’ils ne sont pas traités avec égards, sans respect ni loyauté dans les deux camps. Je vous donnerai le meilleur de moi-même, madame Jameson, et ce n’est pas peu dire.

– Je ne m’attendrais pas à moins de la petite-fille d’Olivia. Une fois de plus, bienvenue dans la famille Jameson, déclara Lydia.

Cette fois, celle-ci se leva et lui tendit la main.

– Je vous remercie.

En retournant à *Après*, Morgan s’autorisa à respirer librement. Elle était quasi certaine d’avoir réussi ce tout dernier examen.

Pour son premier jour de manager officielle d’*Après*, elle mit ses boucles d’oreille porte-bonheur. Et prit son service avec une heure d’avance, pour assister à une réunion avec Nell et sa mère, Drea Jameson, coordinatrice des événements.

Elles se réunirent dans le bureau de Drea, plus spacieux que celui de Lydia, meublé d’une causeuse rose pâle et de deux fauteuils à motifs floraux.

Morgan songea que les touches féminines convenaient à cette femme dotée d’une cascade de cheveux auburn, d’un teint de porcelaine et d’yeux bleus rêveurs.

Elle avait associé une veste courte à une robe prune près du corps. Morgan devina que les escarpins à talons fins de couleur grise élançaient sa petite stature.

– Toutes mes excuses pour ne pas avoir trouvé le temps de venir me présenter au bar.

– Entre les deux mariages, la fête d’anniversaire, le banquet d’entreprise et la réunion de famille des Grototti, ces deux dernières semaines, vous n’avez pas eu une minute de tranquillité.

Drea sourit, et Morgan se demanda si le fait que la nuance de son rouge à lèvres soit parfaitement assorti à sa causeuse était intentionnel ou un pur hasard.

Sûrement intentionnel.

– Nell dit que vous êtes attentive.

– Les événements nous prennent des tables.

– C’est exact, approuva-t-elle en remettant un dossier à Morgan. Les événements programmés pour les quatre semaines à venir. Don aimait

recevoir le planning mensuel par mail et sur papier. Il y aura des modifications. Des ajouts, des annulations, et les chiffres définitifs apparaissent en rouge.

Morgan ouvrit le dossier et survola les pages imprimées.

– Chargé. C'est une bonne chose. Pour ma part, un planning dématérialisé me suffit, encore que j'aimerais l'afficher en cuisine. Je peux l'imprimer. Et l'actualiser au besoin.

Elle releva les yeux.

– Est-ce possible de recevoir la liste des événements entre quatre et six mois à l'avance ?

– Bien sûr. Don préférait s'en tenir au mois à venir.

– Cela me donnerait une vision plus large et me permettrait d'établir un planning à long terme pour les congés, les demandes de changements d'horaires, de repérer les événements qui nécessitent du matériel spécifique et des barmen. Et ainsi de savoir s'il faut prévoir des alcools ou juste un bar à vins, bières et softs.

Elle se tourna vers Nell.

– Je comprends que cela relève de vos attributions, toutefois la privatisation des espaces diminue l'occupation des tables à *Après*, du moins le temps de l'événement. Il fait néanmoins appel à du personnel normalement assigné à *Après* ou au *Lodge*.

– Tout à fait, dit Nell en inclinant la tête. Autre chose ?

– Eh bien, les réunions d'entreprise représentent une part relativement minime des activités de l'hôtel. Les participants réseautent et donnent leurs rendez-vous informels au bar. Donc un planning sur six mois me garantirait d'adapter le stock disponible. Nous avons dû emprunter une bouteille de téquila 1800 Silver au *Lodge* vendredi soir.

– La société Knox Seed and Soil, précisa Nell. Tournées de shots de téquila le vendredi soir. Nous aurions pu anticiper.

– Don était déjà ailleurs dans sa tête, dit Drea en prenant sa tasse de café. C'est compréhensible. Je vous transfère sur votre boîte pro les événements programmés sur six mois, avec vision à deux mois.

– Ce serait parfait, merci.

Nell inclina la tête.

– Encore autre chose ?

Après n'était peut-être pas son bar, mais tout de même.

– Puisque j'en suis aux requêtes, autant que je tente ma chance. J'aimerais proposer un cocktail de saison, dans l'esprit de ce que fait le spa avec les gommages et les lotions. La pomme étant le fruit de l'État, nous pourrions mettre en avant un cocktail à base de cidre, avec et sans alcool, en automne et en hiver, éventuellement épicé pour l'hiver. Un mélange à base de cidre pétillant, une sangria en été, ce genre de produits. Ou, si vous êtes d'accord, je pourrais me coordonner avec le spa, me caler sur leurs thèmes.

– Et s'ils proposent un gommage à la lavande ? interrogea Nell. C'est le thème de la semaine prochaine, pour le début du printemps. Je parie que vous le savez déjà, dit Nell en reposant sa tasse.

Morgan s'y était en effet préparée.

– Margarita à la lavande, gin fizz lavande et champagne lavande. J'aurais besoin d'une réponse pour commander un simple sirop, et me munir de brins pour la décoration. Mais ce sirop permet de composer quantité de rafraîchissements au printemps et en été.

– Je suis tentée par la margarita lavande, décida Drea. Qu'en penses-tu, Nell ?

– En vente dans tout l'établissement ou exclusivement à *Après* ?

– À vous de voir.

– C'est juste. Alors essayons de se coordonner avec le spa. Disponible dans tout l'établissement si ça marche ? Testez déjà à *Après* la semaine prochaine.

– Formidable. Je commande les produits.

– Je vous accompagne, lança Nell en se levant.

– Bienvenue à bord, Morgan, dit Drea qui se leva à son tour. Et dites à votre mère et à votre grand-mère qu'elles me manquent au cours de yoga.

– Au cours de yoga ?

– Au Studio Om, sur South Alley à l'angle de High Street. Nous tâchons de nous retrouver au cours de neuf heures, le mercredi matin mais entre l'ouverture du café et mon emploi du temps, nous avons laissé filer un mois de séances. Ou même six semaines, en ce qui me concerne. Dites-leur que je suis décidée à reprendre cette semaine.

– Sans faute.

– Elle médite aussi, glissa Nell quand elles traversèrent le bureau des assistantes où résonnaient des sonneries de téléphone. Vous pratiquez la méditation ?

– Seulement quand je suis inconsciente.

Nell s'esclaffa en rejetant ses cheveux en arrière. Détachés, ils lui effleuraient les épaules. Un style plus décontracté, adapté à son pantalon gris et à son pull-over bleu marine.

– Un peu comme moi. Je ne saurais dire si l'idée d'une margarita à la lavande me fascine ou me déconcerte.

– Passez me voir la semaine prochaine. Je vous ferai goûter.

– Vous me verrez sûrement, décréta-t-elle avant de sortir de sa poche son téléphone qui vibrait. Bon, pas de méditation ni de margarita pour moi. Bonne chance pour ce soir, lança-t-elle avant de se précipiter dans la direction opposée.

– Souhaitez-moi plutôt d'être occupée, murmura Morgan.

Elle échangea des gestes de la main et des hochements de tête avec des collègues qu'elle croisa en foulant le sol en marbre du hall d'accueil puis du passage voûté.

Elle commençait à se sentir à sa place.

Le bar bourdonnait d'activité, comme un bar le devrait selon elle. Les clients se relaxaient devant un verre avant de dîner ou s'installaient au comptoir pour commander un encas. D'un rapide coup d'œil, elle repéra un couple de type professionnel en grande conversation, tête contre tête. Un trio de femmes qui riaient en prenant du vin. Puis elle s'arrêta net quand elle reconnut les deux hommes qui sirotaient une bière. Des Jameson. Le patriarche, Michael « Mick » Jameson, l'homme qui, au même titre que

sa femme Lydia Miles Jameson, avait développé ce qui était jadis une poignée de chalets et un hôtel de vingt chambres en complexe hôtelier de Westridge. Il était en compagnie de Liam, le frère de Nell et cadet de la fratrie.

Cela méritait une photo, songea Morgan. La rencontre des générations. Le grand-père avec ses cheveux gris étain, bien peignés, et son visage buriné ; le petit-fils avec une tignasse négligée dans les tons châtains, un visage lisse.

Pourtant, on remarquait au premier coup d'œil qu'ils étaient de la même famille, la première génération en sweat-shirt, la dernière en gilet à capuche, tous deux pris dans une conversation animée autour de leur bière du soir.

« *Affaires, plaisir ou les deux ?* » se questionna-t-elle en prenant sa place derrière le comptoir.

– Tu es en avance.

Nick resservait une tournée – Chardonnay, Zinfandel et un Cab, le choix des clientes de la table cinq.

– Toutes les tables ont une note, informa-t-il Morgan.

– Deux se sont assis du côté de la réception au moment où j'entrais.

– Lacy prendra leur commande. Elle est allée récupérer une assiette de fromage en cuisine pour ce côté de la salle. Les patrons à la table huit.

– J'ai remarqué.

– Heady Topper, dit-il en identifiant leur bière. S'ils commandent une nouvelle tournée, ajoute des frites au fromage même s'ils ne le demandent pas. Mick adore les frites au fromage.

– Noté. Rentre chez toi. J'enregistrerai tes pourboires.

– C'est toi le chef maintenant.

– On dirait bien.

Un homme qui paraissait émerger d'une longue sieste s'assit sur un tabouret de bar.

– Bonsoir. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

Il lui adressa un sourire songeur.

– Je viens de découvrir le massage aux pierres chaudes. Avez-vous déjà essayé ?

– Pas encore.

– Rendez-vous ce service. La seule fois où je me suis senti aussi détendu … c'était jamais. Ma femme se fait masser à son tour, elle me rejoindra après. C'est notre premier séjour dans cet hôtel.

– Et vous vous y sentez bien ?

– J'envisage de m'y établir définitivement. Ma femme prendra une coupe de champagne. Un grand cru. Elle ne le sait pas encore, mais ça ne saurait tarder. Moi, je vais essayer une bière locale. Marie. C'est le prénom de ma femme.

Morgan se dit que Marie était une veinarde. Et décida qu'elle avait vu juste quand la veinarde entra un peu plus tard.

Marie fondit littéralement sur un siège haut.

– Charlie, je n'en reviens pas. Comment ai-je pu vivre sans ça ?

Elle cilla quand Morgan posa une coupe de champagne devant elle.

– Champagne ?

– Tu le mérites. Dix-huit ans, informa-t-il Morgan. Trois enfants, et c'est notre première escapade à deux en seize ans.

– Et maintenant, je me sens comme une princesse. Je sais que nous sommes censés bien nous habiller pour dîner dans un restau chic mais, Charlie, je me sens toute ramollie.

– Nous sommes sur la même longueur d'ondes. On mange bien ici ? demanda-t-il à Morgan.

– Je peux vous l'assurer. Et si vous preniez un box près de la baie vitrée ? J'apporte vos verres. Étudiez la carte et si vous décidez de dîner ici, j'annulerai votre réservation.

– C'est très gentil, soupira Marie. Tout et tout le monde est d'une douceur exceptionnelle. J'adore cet endroit. Charlie, ma sœur mérite un immense bouquet pour nous l'avoir recommandé.

Pendant que Morgan s'occupait d'eux, les Jameson apportèrent leurs verres vides au comptoir et s'installèrent sur les tabourets hauts.

– La même. Heady Topper.

Morgan plaça les verres vides dans l'évier.

– Avec des frites au fromage ?

Quand Mick fit un large sourire, un instant, il eut l'air aussi juvénile que son petit-fils.

– Ma réputation me précède. Ça te fait envie, Liam ? On partage, et pas un mot à ta grand-mère.

– C'est toi qui invites ? Je suis muet comme une tombe.

Elle enregistra la commande et remplit les verres à la pompe à bière.

– Je ne sais pas ce que vous avez dit au couple assis dans le coin, dit Mick en indiquant Charlie et Marie d'un mouvement de tête, mais vous avez fait leur bonheur. C'est l'objectif de la maison. Rendre les gens heureux.

– Les massages aux pierres chaudes m'avaient précédée. Ils m'ont donné envie d'essayer.

Les bières placées devant eux, elle avisa le signal de Charlie.

– Si vous voulez bien m'excuser.

Elle marcha vers la table en invitant un serveur à la suivre. Puis elle revint et apprêta un seau à champagne.

– Le *Glade* a perdu une réservation. Charlie et Marie dînent ici : club sandwich pour elle, sandwich à la viande de bœuf pour lui. Sans oignons, Charlie a des projets.

Elle remua les sourcils en remplissant le seau de glaçons.

– Ils fêtent leur première journée de leur premier séjour à l'hôtel avec une bouteille de champagne. Du bon.

– Le champagne leur est offert, lui dit Mick.

– Oh c'est… formidable.

– Je vais les saluer pendant que vous mettez la bouteille au frais. N'engloutis pas toutes les frites, Liam.

– C'est tout Mick, commenta Liam en secouant la tête.

Elle encaissa le couple de professionnels, prépara deux Martini dry et regarda Charlie et Marie trinquer.

– Vous faites un travail difficile avec facilité, observa Mick en vidant son verre. Je sais reconnaître quelqu'un qui est à l'aise à un poste complexe. Allons faire un tour, associé.

Il donna une tape sur l'épaule de Liam et glissa trois billets de vingt sur le comptoir.

– Continuez comme ça.

– Merci, monsieur Jameson.

– Mick. Nous sommes une grande famille.

– Vous skiez, Morgan ?

Elle répondit à Liam d'un geste négatif.

– Nous devons y remédier, affirma-t-il.

– Je ne pense pas.

– Ce qui n'implique ni skis, ni bottes de randonnées, ni tyroliennes ne l'intéresse pas, plaisanta Mick en lui adressant un clin d'œil avant qu'ils ne partent en balade.

En rentrant, elle eut la surprise d'être attendue par les deux dames de sa famille.

– Pourquoi êtes-vous encore debout ? Il est presque deux heures du matin.

– Ton premier jour de manager. Nous avons préparé une théière. Notre nouvelle infusion du Vermont, expliqua Audrey en remplissant une tasse. Assieds-toi, prends du thé, et raconte-nous tes débuts.

– J'ai dû la dissuader de se rendre au bar. Réjouis-toi qu'elle se limite à une infusion au milieu de la nuit.

Morgan accepta une tasse et se laissa retomber dans un fauteuil au coin du feu.

– Ce premier jour s'est super bien passé. J'avais rendez-vous avec madame Jameson, Lydia Jameson. Ensuite j'ai rencontré Drea et Nell. Drea m'a chargée de vous dire que vous lui manquez au yoga, et qu'elle a bon espoir d'être présente au cours de mercredi.

– Pas autant que nous. Ont-elles validé ton idée de cocktails thématiques ?

– Elles sont d'accord pour en mettre un à l'essai. Ensuite j'ai fait la connaissance de monsieur Jameson. Mick. Et de Liam. Au bar. Ne manque plus que la deuxième génération, Rory Jameson. Et l'aîné de la fratrie, Miles de la troisième génération.

– La famille a énormément fait pour la région, nota Olivia entre deux gorgées d'infusion. Nombre de nos clients et des commerces du centre de Westridge descendent à l'hôtel.

– Ils débordent d'idées. Comme toi, dit Audrey en trinquant avec sa tasse. Je sens que ce thé va cartonner.

– Ils ont l'air soudés. Une famille unie. Ça me plaît de travailler dans cet environnement. Et tant que j'y suis, j'ai touché ma paie, en plus d'énormes pourboires. Je veux commencer à payer un loyer.

– Pas question. Je m'y oppose, décréta Olivia sitôt que Morgan tenta de protester. Je ne prendrai pas ton argent. Ai-je pris le tien, Audrey ?

– Non.

– Et voilà. J'aurais été seule dans cette maison, sans Audrey. Je n'aurais sans doute pas été capable de la garder. Trop grande pour une femme de mon âge, toute seule. Et trop vide. Toi, tu peux rester ici aussi longtemps que tu le souhaites. Un jour, tu construiras ton propre foyer, mais pour l'instant, chez toi, c'est ici. Si tu veux des responsabilités supplémentaires, c'est un autre problème. Prépare le dîner une fois par mois, quand tu es de repos, si tu veux.

– Moi, cuisiner ?

– Tes côtelettes étaient savoureuses, lui rappela Audrey. Nous n'avons même pas eu besoin de mentir. Tu peux t'en tenir à ce menu ou explorer d'autres recettes. À ta convenance. Maman et moi aimons cuisiner, mais ce serait agréable de partager un repas que nous n'avons ni cuisiné nous-mêmes ni commandé à emporter.

– Cuisiner forge l'indépendance, enchérit Olivia. Cela me surprend que tu ne t'y sois pas mise, vu que c'est ton deuxième nom.

– Mon deuxième nom est Nash.

– Précisément, sourit Olivia. Tu peux aussi commencer à épargner pour changer de voiture. Avec celle-ci, ta mère et moi nous faisons un sang d'encre dès que nous te voyons partir. Éprouver de la reconnaissance envers la famille de Nina n'empêche pas de savoir que ce tacot ne va pas tarder à te lâcher. À choisir, la tranquillité de l'esprit m'est plus utile que l'argent.

– Noté.

– Nous prévoyons de jardiner prochainement. Tu pourras nous donner un coup de main.

– Et, nom d'un petit bonhomme, cesse de te taillader les cheveux, gronda Olivia en levant les yeux au ciel. Va chez le coiffeur. Le salon dans la rue de la boutique, ils sont très bien.

Morgan se passa la main dans les cheveux.

– Je pensais bien me débrouiller.

– Je t'assure que non, répliqua Audrey d'un ton sans appel. Je sais que tu as dû te serrer la ceinture. Mais tu côtoies des clients au quotidien désormais. Il faut te montrer sous ton meilleur jour.

– Un soin du visage ne nuirait pas.

Morgan pressa ses mains sur ses joues.

– Mon visage !

– Est très beau, tempéra Audrey avec un sourire. Mais tu as besoin de te chouchouter. À l'hôtel, les soins de la peau sont extraordinaires. Et tu bénéficies d'une réduction d'employée. Tu dois prendre soin de toi. À présent, nous devrions toutes nous accorder une nuit de sommeil réparateur.

– J'ai la vaisselle à faire. Demain, je peux dormir jusqu'à midi.

« *Je peux, mais je ne le ferai pas* », songea Morgan.

– Ok, dors bien, répondit Audrey en l'étreignant. Félicitations pour ton premier jour en tant que responsable.

Pendant que Morgan lavait les assiettes, elle se dit qu'elle avait toujours vécu parmi des femmes. Son père avait été souvent – puis totalement – absent. Après quoi elle avait cohabité avec Nina.

Toutefois, elle n’avait jamais été ainsi en infériorité numérique : deux contre une.

Chapitre Neuf

Vendredi soir. La fin de la semaine de travail pour le plus grand nombre, mais une soirée animée à *Après*. C'était là que Morgan se sentait dans son élément. Pendant qu'elle mélangeait, secouait, remuait et tapait, elle décida que malgré l'effroyable année écoulée, elle avait pris les bonnes décisions.

Elle avait eu besoin d'un emploi pour gagner sa vie et avait décroché un poste de rêve du premier coup. Une activité qui l'aidait à se retrouver.

La Morgan capable, celle qui établissait des plans et se démenait pour les concrétiser. La Morgan qui avait le don d'illuminer la journée des inconnus.

Quoi que Gavin Rozwell lui ait dérobé, elle n'avait rien perdu de ses compétences et après un parcours semé d'embûches, elle avait rétabli sa trajectoire par sa seule volonté. Elle avait l'intention de faire bon usage de ces atouts.

Au bar, elle servit Keith et Martin, un couple qui fêtait son cinquième anniversaire. Dry vodka Martini, trois olives. Elle écouta leurs projets pour le week-end.

– Il compte se rendre à la salle de sport, geignit Keith en levant les yeux au ciel, drôlement mignon avec ses lunettes bleu marine. Et m'y traîner de force.

– Parce que je t'aime.

– Mais bien sûr.

– Et ensuite à la piscine.

Martin goûta une première gorgée.

– Waouh ! Voilà ce que j’appelle un Martini. Vous rentrez à Burlington avec nous pour préparer tous nos Martini du vendredi soir ? Nous vous traiterons comme une princesse.

– Aurai-je droit à une tiare ?

– Obligatoirement.

– Je suis partante.

Elle prit note de la commande d’une serveuse au bout du comptoir. Opal, quarante-trois ans, corpulente, coupe au bol austère et cheveux châtains. Morgan savait qu’elle émettait des réserves sur son embauche. Pendant qu’elle préparait les verres, celle qui affichait vingt et un ans d’ancienneté imprimait l’addition pour une table.

– Les pourboires s’en ressentent si vous traînez pour préparer les verres.

Morgan ajouta une tranche d’orange et une cerise à un whiskey *sour* tout en remplissant un verre à bière fin à la tireuse.

– Quelqu’un s’est plaint du service ?

– Pas encore.

Sans se départir de son amabilité, elle servit un verre de merlot et mélangea le traditionnel sidecar au brandy.

– Dites-le-moi si un client se plaint.

– Don était plus rapide.

Sur ce, Opal s’éloigna avec les verres.

On ne peut pas plaire à tout le monde, ou pas du premier coup, se rappela Morgan. Mais si cela continuait, elle tenterait de crever l’abcès en privé.

Elle traita une commande, cette fois sans que sa rapidité ne soit critiquée. Puis elle remplit les verres et apporta de quoi grignoter aux clients du comptoir. Elle plaisanta gentiment avec Keith et Martin, pour leur faire plaisir, avant de les encaisser vers minuit.

Du coin de l’œil, elle vit un homme prendre un tabouret au bout du bar. « *Un cavalier solitaire* », songea-t-elle tandis qu’il faisait défiler l’écran de son téléphone, et qu’elle se dirigeait vers lui.

– Bonsoir. Avez-vous choisi ?

– Un verre de cabernet, dit-il sans la regarder.

Elle attrapa un verre à vin rouge. Ours des cavernes. « *Pas envie de discuter* », estima-t-elle. Malgré sa chemise à carreaux, son jean et ses épais cheveux châtain qui retombaient sur son col, quelque chose en lui le classait parmi les costards cravates.

Elle plaça le verre de vin devant lui.

– Si vous souhaitez commander quelque chose à manger, la cuisine ferme dans une dizaine de minutes.

Tête baissée, les pouces occupés à taper un SMS, il secoua la tête.

Elle le laissa tranquille avec son vin et son téléphone.

Une demi-heure plus tard, les tables commençaient à se vider, des clients s'accordaient un dernier verre, et il était toujours là, au bout du comptoir, penché sur son téléphone, son verre à moitié plein.

Peu avant l'annonce du dernier verre avant la fermeture, trois hommes entrèrent. La petite quarantaine, ils avaient sans aucun doute possible un coup dans l'aile.

Dans une effusion de rires, ils s'assirent lourdement au comptoir. Celui du milieu la montra du doigt.

– Vous êtes nouvelle. Je suis venu trois fois avant ce soir, et vous étiez un homme. Il y a six mois, je crois … bon, il y a six mois, vous étiez un homme.

– Vous avez à moitié raison. Je suis nouvelle.

Il décocha un sourire aviné.

– Vous êtes nettement plus jolie maintenant.

– Merci. Que puis-je faire pour vous ?

Tout sourire, il se pencha au-dessus du comptoir.

– Devinez.

– Je devine que si vous ne logez pas à l'hôtel, je vous commande un Uber.

Il assimila sa remarque en clignant des yeux, puis tapa le comptoir du plat de la main en riant.

– Un Uber, répéta-t-il pendant que ses compères se joignaient à son hilarité. Il y a quoi, dans un Uber ?

Souriante, elle se pencha pour rencontrer son regard trouble.

– Vous et vos amis, à moins que vous ne soyez clients de l'hôtel.

– Nous avons pris la putain de présidentielle au Club Level.

Comme il l'annonça avec plus de fierté que d'agacement, en agitant sa clé magnétique, elle garda le sourire.

– Je crois savoir qu'elle est exceptionnelle. Que fêtez-vous ?

– Mon divorce. Je suis un homme libre !

Il tendit subitement les bras, frappa ses amis qui rirent de plus belle.

– Montez fêter ça avec nous, ma jolie !

– Très tentant. Et si je vous servais plutôt un dernier verre avant de dormir ?

– Ouille. Nous carburons au boilermaker[1], comme de vrais hommes, par solidarité.

– Entendu.

– Elle a voulu m'émasculer, s'écria-t-il pendant que Morgan s'occupait des cocktails.

– Vous buvez un boilermaker comme un vrai homme, c'est qu'elle n'a pas réussi.

– Je lui ai donné douze années de ma vie.

Ses compagnons, qui l'encadraient, lui tapotèrent l'épaule et attaquèrent les amandes qu'elle leur servit.

– Aux douze prochaines, dit-elle en disposant les cocktails sur le zinc. Offerts par la maison.

– Vous savez, ma jolie, si vous aviez été ma femme, je serais encore marié.

– C'est ce qu'on m'a dit de plus gentil de toute la soirée.

Elle servit d'autres retardataires puis les derniers verres de la soirée avant de retourner vers le solitaire à l'extrémité du comptoir.

– Dernier verre avant la fermeture. Je vous sers un cabernet ?

– Un verre d’eau avec de la glace. De l’eau plate, dit-il puis il releva enfin les yeux. Vous vous en êtes bien sortie.

Son esprit se déconnecta. Ses yeux, semblables à ceux d’un tigre, étaient brun doré, concentrés, un brin féroce. Un instant, c’est tout ce qu’elle vit. Puis le reste se précisa doucement.

Les angles francs, la ligne de la mâchoire qui résiste à tous les coups. En lui ajoutant quarante-cinq ou cinquante ans, et en changeant la couleur des yeux pour le bleu, on obtenait son grand-père.

– Merci, monsieur Jameson.

– Miles. C’est dans l’esprit de la maison.

Il jeta un regard vers le trio à l’opposé du bar, pendant qu’elle servait son verre d’eau glacé.

– Je le signale à la sécurité. Ils veilleront à les reconduire dans leur chambre.

– Ils ne sont pas méchants. Il est juste triste.

– Oh, vraiment ?

– Divorcer, même quand c’est voulu, même quand c’est inévitable, ne peut qu’attrister.

Son téléphone joua les premières notes de « Bad to the Bone ».

– Bon sang !

Dès qu’il le prit sur le comptoir, elle le laissa seul.

À l’instant où le trio sortit du bar en titubant, Miles se leva, laissa un billet de vingt près de son verre vide et leur emboîta le pas.

Sa première semaine en solo s’acheva sur un samedi soir bondé, son idée de la perfection. Le dimanche – son jour et sa soirée de repos –, elle regarda sa mère cuire du pain et sa grand-mère rôtir un poulet. Sa participation ? Gratter puis découper les pommes de terre en quartiers, et éplucher les carottes.

Le moment était chaleureux, relaxant, et heureux avec sa mère qui s’extasiait sur les premiers crocus qui avaient éclos dans la neige.

– La température remonte, il fera dix degrés demain et mardi.

– Averses de neige mercredi.

Audrey soupira à sa mère.

– Je sais, mais on commence à en voir le bout. Des *averses* de neige. Le printemps dans le Vermont est bourré de charme parce qu'il se fait attendre. Tu vas proposer ces boissons à la lavande cette semaine, n'est-ce pas, Morgan ?

– Justement, limitons-nous aux averses et focus sur les crocus.

Si la neige recouvrait tout au dehors, par endroits, son manteau s'affinait, et l'on apercevait même des plaques de terre ici et là. Les buissons et les arbustes se défaisaient de leur cape blanche. Les stalactites gouttaient et scintillaient.

Elle songea aux pensées qu'elle et Nina avaient plantées il y avait tout juste un an. Elle en achèterait pour les planter en son hommage mais aussi pour donner le sourire à sa famille.

Elle s'écarta de la planche à découper.

– Les ai-je tranchées correctement ?

– Ça ira. Maintenant tu les mélanges dans le saladier avec de l'huile d'olive.

– Quelle quantité ?

– Sers-toi de tes yeux.

– Oh, pitié.

– Après ça, tu ajouteras une noisette de miel et un zeste de citron. Sel, poivre, origan. Tu sais mélanger les boissons. Débrouille-toi.

Alors elle se débrouilla, du moins l'espérait-elle. Puis elle les étala sur une feuille de cuisson avant de glisser la plaque dans le four.

– Maman a pesé tous les ingrédients pour la pâte à pain.

– Le pain, c'est différent.

Au lieu de protester, Morgan changea de sujet.

– J'ai oublié de vous dire, j'ai fait la connaissance du dernier Jameson de la fratrie. Miles ?

– Encore une réunion ? s'enquit Audrey.

– Non, il est venu au bar vendredi soir. Tard. Il est resté devant son verre de cabernet pendant une bonne heure en tapant des SMS sur son téléphone.

– Un bourreau de travail, déclara Olivia. Depuis toujours.

– Tu sais de quoi tu parles.

Olivia haussa les épaules, puis choisit une bouteille de blanc dans la cave à vin.

– Il y a les poseurs et les bosseurs.

– Il n'a pas la grâce de ses frères et sœurs. Il a une beauté trop brute. Mais c'est un bûcheur qui ne manque pas de charme, dit Morgan en sortant des verres. Ils sont tous très séduisants.

– C'est vrai. Ma tante, du côté des Nash, s'est mariée avec un cousin Jameson. J'étais sa porteuse de bouquet. Je devais avoir dans les six ans, et je me rappelle encore que tout était magnifique, dit Olivia.

– Je n'étais pas au courant.

Un symbole de la paix ornant son sweat-shirt gris, Olivia repensa au passé.

– Ce seraient ton arrière-grand-tante et son mari. Ce qui fait que tu as des cousins éloignés qui sont des Jameson, tous éparpillés. Je portais une robe en organdi rose et des roses assorties dans les cheveux. (Olivia prit le vin que Morgan lui offrit.) Je me souviens aussi d'avoir dansé avec mon père, puis avec mon frère Will.

William Nash. Morgan savait qu'il était parti au Viêt Nam et n'en était jamais revenu.

– De tout façon, nos familles sont liées depuis des générations, et toutes les deux ont leur lot de poseurs et de bosseurs.

Audrey sortit le pain du four et agita les épaules avec satisfaction en le déposant sur la grille de refroidissement.

– Miles ne s'était pas fiancé ?

– Pas vraiment. Il était à un cheveu de se fiancer, d'après la rumeur, mais ça n'est pas concrétisé. Lydia est assez secrète pour ce qui a trait à la vie personnelle de la famille mais je sais qu'elle était contente que ça ne se fasse pas.

– Drea n'a jamais parlé d'elle au yoga, maintenant que j'y pense. Qui était-ce, d'ailleurs ? Pas une fille du coin, c'est certain.

Olivia se posa sur un tabouret haut pour soulager ses pieds.

– L'héritière d'un fabricant de sirop d'érable de Brattleboro. Une frimeuse pure et dure. La petite-fille d'Edgar Wineman. Une chouchoute des pages mondaines. Les pages mondaines existent toujours ? J'ai arrêté de les lire pour m'intéresser à Rolling Stone, à l'époque où le magazine a été créé.

– Probablement, dit Morgan fascinée, en venant s'installer à côté d'elle. Alors, que s'est-il passé ?

– Je ne peux pas te dire. Mais à mon avis, un petit-fils de Lydia et Mick Jameson a sûrement trop de bon sens pour se lier avec une poseuse qui préfère parader qu'agir.

– Je vois. Donne-moi un aperçu de chaque membre de la famille. Lydia Jameson, pas la peine. Et les autres ?

– Si tu veux. Mick, brillant, visionnaire, n'a pas peur de relever les manches. Il passerait tout son temps au grand air s'il le pouvait. Avec Steve, c'était leur activité préférée. Un athlète né. J'avais le béguin pour lui quand j'avais dans les treize ans.

– Tu me fais marcher !

– Par chance pour toi, ça m'est passé, sans quoi tu ne seras pas ici à apprécier ce vin. Rory, l'aîné, fait carrière dans le droit. Il gère la partie juridique des affaires familiales. Il a monté son cabinet, et l'une des filles de sa sœur collabore au cabinet. Sa sœur Jacie, qui est à peu près du même âge que ta mère, a suivi des études d'architecture et rencontré son mari à la fac. Ils ont leur agence à New York, mais tu les verras à l'hôtel deux ou trois fois par an. La deuxième fille est décoratrice d'intérieur et travaille avec eux.

– Les familles sont unies.

– Tu l'as dit ! Tu t'es sûrement fait une première opinion sur Drea au cours du rendez-vous. Vive d'esprit.

– Gentille avec ça, ajouta Audrey.

– Très. Et elle a la patience de Job. J'imagine que ça lui est utile pour gérer l'événementiel. Si tu fais face à un problème épineux, demande

conseil à Drea. Elle pourrait donner des leçons à un diplomate. Mélange les légumes, Morgan.

Elle se leva et s'exécuta.

– Et la troisième génération ?

– Commençons par les plus jeunes. Liam n'est pas qu'un joli minois, même si, nom d'un petit bonhomme, il est beau garçon. Il a tout pris de son grand-père : sportif, amoureux de la vie au grand air, et ils ont eu l'intelligence de le laisser développer ses points forts. Il a plutôt pris de sa mère pour la patience. Un jeune homme plein de joie de vivre d'après le peu que je le connais.

– C'est l'image que j'ai eue de lui, consentit Morgan en revenant s'asseoir.

– Nell, la digne petite-fille de sa grand-mère, une détermination en acier trempé. Quelqu'un d'entier, ne supporte pas les imbéciles. Discrète, ne fréquente que les commerces de proximité.

– Et maintenant Miles, dit Olivia, pensive en prenant un peu de vin. Pas facile à définir, ce Miles. Il a la maison familiale pour lui seul à présent. Lydia et Mick ont estimé qu'elle était trop grande pour eux. Ça, grande, elle l'est. Ils la lui ont cédée. Je pense que Rory et Drea aiment leur indépendance, ce qui les rapproche de la génération suivante. De Liam, l'optimiste, capable de parler de tout. Son frère est plus réservé. Poli, bien éduqué, comme tu l'as remarqué mais moins expansif. Mais bon, depuis que Mick et Lydia ont levé le pied, Rory étant occupé par son cabinet juridique, il dirige le navire, ou le dirigera bientôt.

– C'est un navire complexe, à plusieurs niveaux.

Olivia hocha la tête.

– Des tas de ponts et un fier héritage à maintenir à flot. Es-tu heureuse là-bas, Morgan ?

– Très. Ce n'est pas ce que j'avais prévu, mais j'ai l'impression d'être retombée sur mes pattes. C'est un endroit épatant où travailler, je ne peux pas en demander plus.

– Bien sûr que tu peux, contra Olivia en lui tapotant la main avant de se lever pour arroser le poulet. Mais c’est un début.

Une fois par mois, à trois heures pétantes le dimanche, les Jameson se réunissaient. Tradition oblige, le rassemblement avait lieu dans la vaste demeure victorienne où les grands-parents de Miles avaient vécu plus d’un demi-siècle de leur vie conjugale.

Même si la maison lui était revenue, il continuait à les considérer comme les hôtes et les chefs. Enfant, il passait la partie réunion de son dimanche dans la bibliothèque, avec un livre, ou à jouer dans le jardin, torturant ou dédaignant alternativement sa sœur quand Nell se pointait, traitant de haut ou unissant ses forces à Liam dès que ce dernier débarquait.

La belle époque.

À seize ans, il assista fièrement à la première réunion et s’initia aux responsabilités et défis posés par la gestion d’une entreprise familiale. Non seulement elle faisait vivre la famille, mais elle générait des revenus et des emplois en plus de constituer un centre d’intérêt profitable à la communauté.

Des décennies de réunions familiales signifiaient qu’elles se déroulaient sans heurt, qu’elles étaient structurées, à la faveur d’une dynamique familiale qui coulait de source.

Il ne pouvait l’imaginer autrement.

Il se prépara pour la réunion, relisant les feuilles de calcul, les livres de compte, les bilans et les projections dans son bureau, au second étage de la tourelle orientale. Elle donnait sur le jardin à l’avant de la maison, les collines et la petite pommeraie où jadis il escaladait les branches. La vue le replongeait dans ses souvenirs d’enfance.

Le chien que Miles n’avait pas prévu d’adopter dormait devant la cheminée ; l’un des douze chiens de la maison. Ce cabot, que Miles avait fini par baptiser Hurleur, parce que c’est ce qu’il était, s’était approprié Miles et la maison l’hiver dernier – un chien errant aux origines et aux habitudes contestables.

Les vérifications effectuées, Miles prit son ordinateur portable, son dossier de documents imprimés, et au passage, éteignit la cheminée que ses grands-parents avaient reconvertie en modèle à gaz. Hurleur ouvrit un œil, un grognement dans la gorge.

Sans se préoccuper de lui, Miles continua de marcher jusqu'à l'escalier qui menait à la cuisine.

Le chien, comme toujours, le suivit. Il observa le mastodonte gris à la fourrure broussailleuse, doté d'une longue queue qui balayait le sol et d'oreilles pendantes et, ce faisant, il déposa l'ordinateur et le dossier sur la table de la salle à manger, avant d'allumer les lampes de la pièce ainsi que la cheminée.

Miles retourna dans la cuisine et ouvrit la porte-fenêtre.

– Dehors.

Hurleur avança laborieusement sur la terrasse et descendit les marches du jardin où il passerait un certain temps à protéger la propriété contre les écureuils, à se rouler sur les plaques de neige et à hurler dans le vent.

À force de tâtonnements et de progrès intermittents, Miles lui avait appris à se poster devant la porte du débarras quand il voulait rentrer. Et Hurleur lui avait appris à garder un stock de serviettes usées dans le débarras ou à récurer les traces de neige, de paillis ou de boue, en fonction des saisons.

Comme sa mère devait apporter un jambon, il ne lui restait plus qu'à fournir le café, les jus et l'eau pour la réunion, ainsi que le vin pour le repas qui clôturerait la réunion. Ils contribuaient chacun leur tour au repas, ce qui faisait l'objet d'un tableau et d'un calendrier annexes, mais la rotation fonctionnait.

Il fit couler le café, savourant ce qu'il valorisait par-dessus tout : le silence et la solitude. Il aimait la maison, en dépit de sa superficie et de ses excentricités. Il aimait le dédale des pièces, même s'il saluait le choix de ses grands-parents d'abattre le mur qui séparait la cuisine de la salle à manger pour ouvrir l'espace. De même qu'il comprenait ce qu'il y avait de pratique

à convertir toutes les cheminées des étages pour qu'elles fonctionnent au gaz plutôt qu'au bois.

Depuis qu'il avait emménagé, il avait changé peu de choses. Pourquoi altérer ce qui convient à la perfection ? Et une rénovation, il le savait, en entraînait d'autres. La loi des dominos.

Il emporta le service à café dans la salle à manger et posa l'ensemble sur le buffet en bois de noyer. Il se servit une tasse qu'il but devant la fenêtre en regardant le chien se rouler sur une plaque de neige comme dans une prairie en plein été.

Mais il aperçut aussi des bourgeons en formation dans les arbres et des bandes de gazon – encore anémique mais vert – qui s'étalait sur le sol. D'ici peu, l'entretien troquerait les souffleuses à neige et les pelles contre les tracteurs-tondeuses et le compost.

Dans lequel le chien se roulerait.

Le trille ferait éclater ses couleurs dans les bois et le long des sentiers. Les gainiers rouges exhiberaient leurs fleurs éblouissantes avant que les feuilles ne se déploient là où, bien avant sa naissance, son père et son grand-père avaient construit une cabane.

Les Jameson construisaient du durable, pensa-t-il juste avant d'entendre les voix et les bruits de pas de ses parents, les premiers arrivés, entrés durant ses rêveries.

– Ça sent le printemps, fit sa mère pendant que son père posait le large plateau sur l'îlot de cuisine.

– Je sens plutôt le jambon.

Familière des lieux, sa mère glissa les plats dans les fours, réglés pour les maintenir au chaud.

– Ça sent délicieusement bon, mais le printemps dure plus longtemps.

– Où est le molosse ?

Rory révéla un os à mâcher de la taille d'un cuisseau.

– Dehors, occupé à se mouiller et se salir.

– Normal pour un chien.

Rory reposa l’os et prit la parka de sa femme. Il accrocha leurs manteaux dans le débarras.

– Un café, trésor ?

– Non merci. Salut toi, dit Drea en étreignant Miles. Je t’ai vu en coup de vent cette semaine.

– Grosses journées.

– À qui le dis-tu !

Drea installa son ordinateur et ses dossiers tandis que Rory se dirigeait vers la fenêtre pour regarder dehors. Grand et élancé, il se tenait les mains dans les poches. La chemise rouge en velours côtelé avait été choisie par sa mère, supposa Miles. Avec son jean délavé aux genoux, c’était sa tenue traditionnelle les jours où ses costumes d’avocat n’étaient pas requis.

Ses cheveux grisonnaient sur les tempes et par mèches éparses dans son épaisse chevelure châtain.

– Depuis combien de temps ce chien est-il dehors ? demanda-t-il à Miles.

– Oh, deux ou trois jours. Je le laisse se débrouiller seul.

Rory lui jeta un regard par-dessus son épaule.

– Une dizaine de minutes. Il aime être dehors. Manifestement.

– Il aime être à l’intérieur aussi. Je vais le faire rentrer. Je le sècherai, monsieur Tatillon.

– Congo lui manque, murmura Drea sitôt Rory entré dans le débarras pour appeler le chien.

– Je sais.

S’il avait pu, Rory aurait emmené son vieux terrier de Boston au tribunal avec lui. De fait, il avait emmené tous les jours son Congo adoré, son partenaire silencieux, au bureau.

– Il me manque aussi. Dix-sept ans, c’est une longue vie et ce n’est pas facile de tourner la page. Je sais que nous avons pris la bonne décision, le pauvre loulou souffrait. Mais tant que papa ne sera pas prêt à adopter un autre chien, il couvrira le tien d’amour.

Il entendit son père parler au chien, puis le chien hurler de joie.

– C’est ce que j’entends.

Et comme il entendait aussi ses grands-parents entrer et connaissait leurs habitudes, il servit deux autres tasses de café.

À quinze heures, la famille se répartit autour de la table de la salle à manger, sa mère avec de l’eau de source, Liam avec un Coca et les autres avec un café.

Ils examinèrent les comptes-rendus, les projections, clôturèrent d’anciens dossiers et présentèrent des projets dans les grands lignes. L’une des idées exposée par Liam concernait un parcours d’accrobranche.

– J’ai analysé les coûts pour l’aménager et l’assurer, et papa s’est intéressé à l’aspect juridique. Le tableau devrait apparaître sur vos écrans.

– Je sais qu’ils sont à la mode, commenta Drea, mais je ne vois vraiment pas pourquoi les gens ont envie de grimper sur des structures faites de cordes et sur des plateformes qui se balancent.

– Pour la même raison qu’ils aiment descendre des pentes à ski ou en snowboard. Pour le fun. Et cela ajouterait une source de revenus aux activités Aventure proposées l’été.

– Avant, la randonnée et le canoë-kayak suffisaient.

Ses lunettes de vue sur le nez, Lydia étudiait le budget prévisionnel.

– Les temps changent, ma chérie.

Elle jeta un regard à son mari à l’opposé de la table.

– Certes.

– Le mur d’escalade installé il y a cinq ans a connu du succès. Durant la saison estivale, il est réservé tous les week-ends, et entre quarante et soixante-dix pour cent des heures d’ouverture les jours de semaine. La tyrolienne l’a relégué au second plan. Nous les intégrerons à un forfait Aventure cette saison. Ajoutez le mur d’escalade ou la tyrolienne à votre activité randonnée, cyclisme ou kayak. Pour trois aventures, obtenez une réduction de quinze pour cent pour tout achat à Outfitters. Nous pourrions ajouter l’accrobranche cette saison, si le parcours est prêt à temps. Sinon, l’été prochain.

Lydia tapota son doigt sur la table.

– Miles, tu n’as pas exprimé ton opinion.

– Liam est le mieux placé pour défendre son projet, et je pense qu’il l’a très bien fait. Il m’a asticoté jusqu’à ce que je fasse la route jusqu’à White River Resort pour essayer leur parcours. C’est épuisant mais tout de même amusant. Et il y avait du monde.

– Le complexe de White River est trois fois plus développé que nous.

Liam décocha un grand sourire.

– Petit mais costaud, Gran.

– Manifestement, Liam vote pour, dit Mick en écartant les mains. Miles, toi aussi je suppose ?

– Pour.

– Nell ?

– Je vote pour.

– Ma chère Drea ?

Tout en rejetant ses cheveux en arrière, elle fit un sourire charmeur à son beau-père.

– Vois-tu, mon cher Mike, je ne comprendrai jamais pourquoi il faudrait payer pour se suspendre à une corde. Mais je suis favorable.

– Tout comme l’avocat, ajouta Rory.

– Et je donne ma voix. Lydia, tu lui accordes l’unanimité ?

– Qui ne se plie pas aux changements, se rompt, déclara-t-elle avant de se tourner vers son mari. Ne t’imagine pas un seul instant que tu vas grimper sur ces cordes, Irish.

– Rabat-joie.

– Génial ! Je me rapprocherai du concepteur et du constructeur dès la semaine prochaine. Merci. Tu ne m’avais pas dit que tu étais allé à White River.

Miles haussa les épaules.

– À l’automne. Je ne te l’aurais pas dit si j’avais trouvé ça barbant. Tu as su convaincre.

– Liam, d’autres idées de développement ?

– Nan, Pop. C’est bon pour moi. Je quitte le terrain sur une victoire.

– Drea ?

– Quelques changements de saison dans les offres combinées. Nell et moi étudions l'idée d'un pique-nique de milieu de semaine, pour l'été. Une formule du mercredi soir, de longues tables au bord du lac, deux bars dans l'esprit d'un buffet avec une station de découpe et des animations musicales.

– Pique-nique au bord du lac, reprit Nell. Je bosse sur le menu avec le chef du *Lodge*, quelque chose de simple et convivial. Avec des options adaptées aux enfants, d'autres végétariennes et véganes. En gros, ce que nous faisons avec la Soirée Buffet au *Lodge* le dimanche mais en plein air et en milieu de semaine.

– J'aimais bien camper près du lac du temps où le *Lodge* n'existait pas, commenta Mick en se penchant sur la projection financière, ses sourcils relevés. Ces grillades coûtent nettement plus cher qu'un plat cuit sur un réchaud ou à la poêle sur un feu de camp.

– Les temps changent, répéta Lydia.

Il rit.

– Touché. J'avoue que l'idée me plaît. Les longues tables, les gens assis ensemble. L'esprit de partage.

– Nous aurons des chiffres fermes pour la prochaine réunion.

– Et le menu, qui sera susceptible d'être adapté au besoin, ajouta Drea. La restauration se coordonne avec le spa pour proposer un cocktail de saison. Le premier sera la margarita arrangée saveur lavande.

– C'est quoi ce truc bizarre ? s'étonna Mick.

– Une idée de la nouvelle manager d'*Après*. Je la trouve pertinente. Nell n'est pas entièrement convaincue, mais je suis partante, continua Drea. Encore plus depuis que Morgan m'a fait goûter.

– Elle ne m'a pas fait goûter, souffla Nell.

Drea haussa les épaules à son intention.

– Tu n'as pas demandé à goûter. Elle affirme pouvoir inventer une boisson spéciale en s'inspirant de n'importe quel soin ou lotion mis en

avant par le spa. Je la crois. Par ailleurs, j'ai remanié nos pratiques de façon à lui remettre un planning à six mois des réservations pour des événements.

– Là, je suis d'accord, intervint Nell. Cela fluidifie la gestion du personnel. Elle m'a demandé mes papiers au cours de son entretien d'embauche. Je n'en reviens toujours pas.

– Comment ça, elle t'a demandé tes papiers ? questionna Miles.

– Je voulais la voir préparer un verre, et elle a expliqué qu'elle avait besoin de vérifier mon âge avant de me servir de l'alcool.

Rory s'esclaffa.

– Trésor, prends-le comme un compliment.

– Ce que c'était ? Courageux, contra Nell en haussant les épaules. Je ne peux qu'approuver. Perdre Don m'a chagrinée mais je dois admettre qu'elle gère mieux le personnel que lui. Opal se plaint qu'elle est trop lente pour préparer les cocktails et tout le reste…

– Opal se plaint que l'eau n'est pas assez mouillée quand elle est dans un mauvais jour, protesta Liam.

– Pas faux. Le fait est que les pourboires ont augmenté, comme, légèrement pour l'instant, les recettes d'*Après*.

– Elle n'est pas lente, affirma Miles.

Au tour de Lydia d'incliner la tête.

– Ah non ?

– J'ai passé un peu de temps au comptoir vendredi soir. Autour de minuit, et à cette heure-là, elle tenait le bar seule. Une bonne clientèle, et le service était assez rapide. Je n'ai rien trouvé à redire, même quand elle a géré un gars qui avait un peu trop arrosé son divorce et ses deux acolytes soûls comme des barriques. Tous fracassés avant même de s'asseoir au bar.

Comme il avait atteint sa limite, Miles repoussa son café pour se mettre à l'eau.

– Elle s'est assurée qu'ils logeaient à l'hôtel avant de les servir mais en un sens, cela ne les a pas agacés. Quand le divorcé a essayé de la draguer, elle l'a repoussé sans blesser son orgueil.

– C'est la petite-fille d'Olivia Nash après tout, souligna Mick.

– Tu étais à *Après* quand tu m’as envoyé le SMS ?

– Tu m’as écrit en premier.

Bouche ouverte, Nell réfléchit.

– Possible.

– Tous les deux, vous devriez faire autre chose que bosser le vendredi à minuit.

– Ils m’ont tous les deux envoyé des SMS, et je faisais autre chose que bosser.

Nell se tourna vers son frère cadet.

– Comment s’appelle-t-elle ?

Il se borna à sourire de toutes ses dents.

– Sur ces mots, la séance est levée, déclara Mick en adressant un clin d’œil à son petit-fils. Dînons à présent.

1. Bière-whiskey.

Chapitre Dix

Pour son jour de repos, Morgan céda à la pression et s'installa dans un fauteuil du salon de coiffure Styling. Elle admira la magnifique tresse queue de poisson de la coiffeuse, Renée, réalisée sur ses cheveux châtains aux pointes roses. Après un coup d'œil à la chevelure de Morgan, Renée soupira.

– Ma p'tite dame, qu'est-ce qui vous a pris ?

– Je les ai juste …rafraîchis, se défendit Morgan en effleurant ses cheveux.

– Je vous propose un marché.

– Ah ?

– Si le résultat vous plaît, vous ne touchez plus aux ciseaux.

Elle peigna les cheveux de Morgan avec ses doigts.

– Belle nature de cheveux, ils sont en bonne santé. Blond naturel, comme votre maman. Vous avez de la chance. De quoi avez-vous envie ?

– Quelque chose de simple, facile à coiffer. Je les portais plus court avant, au carré. Mais je n'ai pas eu le courage de les couper autant.

– Nous l'avons échappé belle.

Concentrée, Renée examina Morgan dans le miroir.

– Vous avez un beau visage, avec du caractère. Une jolie forme en diamant. Optons pour une coupe audacieuse et stylée.

– C'est que…

– Faites-moi confiance. Vous allez adorer.

Après le shampooing – un pur moment de plaisir – Morgan reprit place devant le miroir. Les sons et les senteurs s'entrecroisaient dans le salon

pendant que Renée distribuait ses petits coups de ciseaux.

Morgan ne fréquentait les salons de coiffure que de temps en temps, pour rafraîchir sa coupe. Ici, les gens semblaient prendre leur temps, tenir de vraies conversations dans les fauteuils de pédicure ou aux tables des manucures, pendant que d'autres voix, le crissement des ciseaux ou le bourdonnement des rasoirs se mêlaient aux bavardages face aux miroirs.

Comme dans un bar, c'était un monde à part entière, avec des habitués, des clients qui venaient à l'improviste et des employés qui répondaient à leurs attentes.

– C'est une super coupe, décréta Renée en versant du produit coiffant dans ses mains qu'elle frotta l'une contre l'autre. Vous avez de l'épaisseur, ils n'ont pas besoin de tellement de produit, sauf si vous souhaitez créer un style froissé. Prenez celui que j'utilise, conseilla-t-elle en l'appliquant avec ses doigts. Il s'applique avant le séchage, ou entre deux shampooings sur cheveux secs.

– C'est noté.

Souriante, Renee s'équipa d'un sèche-cheveux et d'une brosse.

– Regardez-moi faire. Elle sera facile à entretenir. Vous avez le côté audacieux avec le dégradé et la touche ébouriffée. Et la longue frange oblique pour le côté stylé. Pas guindé. Mais elle donne un joli mouvement.

Subjuguée, Morgan assista à la transformation. Son carré plongeant n'était plus qu'un souvenir. De même que ses tentatives pour le rafraîchir, maladroites de son propre aveu. Sa coupe était dynamique et originale et, effectivement, pas trop sophistiquée. Sans quoi elle n'aurait eu ni le temps ni le talent d'entretenir.

Comment qualifier le résultat ? Simple, décontracté mais aussi, assurément audacieux et stylé.

Elle leva son regard vers Renée dans le miroir.

– Je renonce aux petits coups de ciseaux.

– Voilà ce que j'aime entendre.

– Je peux prendre rendez-vous pour la prochaine fois ?

– Voilà ce que j'aime encore plus entendre. Allons voir ça.

Puis Morgan prit la direction de la jardinerie en proche périphérie. Elle acheta des pensées et des pots, ainsi que tout le nécessaire pour les mettre en terre.

Sitôt qu'elle entendit sa mère et sa grand-mère rentrer, elle servit le vin.

– Morgan, les pensées ! Elles sont si jolies ! Et ça sent drôlement bon. As-tu cuisiné ? Ce n'est pas ton jour de… oh la la ! fit sa mère en s'arrêtant tout net. Tes cheveux. Ta coupe est extra !

– Tu aimes ?

– Absolument. Tourne un peu. J'adore. Maman, regarde notre puce !

– Je regarde. Ça te va bien. Jeune, sûre de toi. Que prépares-tu de bon ?

– J'ai repéré une recette pour arranger un reste de poulet, elle avait l'air facile. Ça a toujours l'air plus facile que ça ne l'est. À l'avenir, je me méfierai. Mais c'est assez bon, je crois. J'ai goûté, ça se laisse manger. Chili au poulet.

– Quelle surprise ! Trois surprises en une. Toutes remarquables, s'enthousiasma Audrey en prenant un verre de vin. Tu n'as pas chômé aujourd'hui.

– Ça m'a fait du bien. Je me suis sentie bien toute la journée.

– Asseyons-nous toutes ensemble un petit moment et profitons, décréta Olivia en prenant son vin.

Quand Nell déboula au bar peu avant midi, Morgan vérifiait la mise en place derrière le comptoir.

– Avant tout, la coupe de cheveux est épatante.

– Merci. Je vous sers quelque chose ?

– Pas pour l'instant. Où est Nick ?

– Sur le fauteuil du dentiste, il se fait dévitaliser une dent.

– Aïe.

Instinctivement, Nell aspira de l'air entre ses dents.

– Ça me rappelle qu'il faut que je me trouve un dentiste par ici.

– Vous couvrez les deux services, c'est bien ça ? Personne ne pouvait le remplacer ?

– L’enfant de Charlene est malade. Rob a deux cours aujourd’hui, et les examens de fin de trimestre approchant, je n’ai pas voulu l’ajouter au planning. J’aurais bien proposé à Becs, mais elle a travaillé double hier parce que Charlene a dû rester chez elle avec son gamin. Comme le *Lodge* accueille un événement privé, il m’a semblé malvenu de leur prendre quelqu’un alors que je suis disponible. Ça me convient. Je gère.

– Pas trop malade, le gamin, j’espère ? C’est lequel ? Jack ou Lilah ?

– Jack, et sa fièvre a baissé ce matin. Il va mieux.

Pour Morgan, que Nell s’intéresse à eux et connaisse les prénoms des enfants de Charlene était significatif.

– Très bien. Mes frères ne vont pas tarder. Nous avons une réunion, nous mangerons un bout, l’informa Nell en vérifiant l’heure. Je suis en avance. Miles sera ponctuel. Liam, en retard.

Elle s’assit sur un siège de bar et tapota l’écriteau disposé devant un bouquet de lavande fraîche.

– Alors ?

– Plutôt prometteur. Un groupe de cinq, qui a réservé une offre combinée au spa et revient tous les ans, a commandé deux tournées. Envie de goûter ?

– Plus tard. Ma mère a trouvé celui que vous lui avez fait porter délicieux. C’était futé de la localiser pour savoir où lui livrer. J’ai du respect pour les futés.

– Je suis contente qu’elle ait aimé.

– Ça lui a beaucoup plu. Tout compte fait, j’ai envie d’un latte.

– Pourquoi pas un latte lavande ?

L’expression qui survola le visage de Nell alliait la fascination et le choc.

– Vous plaisantez ?

– Pas du tout. Êtes-vous tentée ?

– Si je refuse, je passe pour une dégonflée. Et ça, c’est encore plus rusé.

– Vous n’êtes pas une dégonflée, dit Morgan en se rapprochant de la machine à café. Au pire, si vous n’aimez pas, je vous en servirai un

classique ensuite. J’ai entendu parler du nouvel événement estival. Le pique-nique au bord du Lac.

– Déjà ? Les nouvelles vont vite.

Nell se déplaça le long du comptoir et regarda Morgan à l’ouvrage.

– Pour peu qu’on tende l’oreille. C’est un concept formidable. Il est de vous ?

– Il nous est venu en échangeant des idées avec ma mère.

– Les idées fusent dans la famille. Il faut s’attendre à des duels au sein de l’équipe pour choisir qui sera attribué au pique-nique. Et c’est un excellent moyen d’entretenir la curiosité. Comme le latte lavande, dit-elle en posant une large tasse devant Nell.

– Ça reste à voir. Êtes-vous aussi au courant pour l’accrobranche ?

– Ah, non. De toute évidence, je ne tends pas suffisamment l’oreille. Vous avez un projet de parcours d’accrobranche ?

– C’est le bébé de Liam, et la raison de notre réunion aujourd’hui. Entre autres.

Elle avala une petite gorgée prudente. Puis une seconde.

– Bon, d’accord, c’est vraiment très bon. Qui peut bien avoir ce genre d’idée ?

– Elle est née en Asie, me semble-t-il.

– Qu’importe, dit-elle avant de boire une autre gorgée. Je demanderai à mon assistante de fabriquer un nouvel écriteau. Ce qui, à en juger par cet air suffisant, est ce que vous espériez.

– Suffisant, ça ? fit Morgan en se tapotant le visage. Je pensais avoir l’air modérément satisfaite. Ce genre d’innovation ne serait pas passée au *Next Round*, mais elle a des chances de séduire votre clientèle. Si on le laisse au tarif du latte classique, pour la saison, le coût des ingrédients supplémentaires et du travail étant infime, ça décollera.

– Affaire conclue, déclara Nell en pivotant au moment où son frère arriva. Miles, goûte ça.

Il secoua la tête et regarda Morgan.

– Café noir. Êtes-vous passée en horaires de jour ?

– Dent dévitalisée, commença Nell, enfant malade, examens. Elle enchaîne les services. Une petite gorgée ?

– Bon sang.

Il avala une rapide goulée puis parut sincèrement dérouté.

– Café aux fleurs ? Pourquoi ?

– Miles est un puriste en matière de café. Ce n'est pas du café à moins qu'il ne soit noir.

– Alors le mien devrait vous convenir.

– Sans doute. Liam prendra un Coca.

– Des frites au fromage avec ça ?

Miles soutint un instant le regard de Morgan. « *Pas un frimeur* », songea-t-elle de nouveau. Mais un bosseur ultra séduisant.

– Je pense, oui. Nous prenons un box dans le fond.

Toujours pas de costume, observa Morgan pendant qu'ils s'éloignaient. Pantalon noir, chemise bleue impeccable, chaussures de qualité – qu'il assumait avec autant d'aisance que sa hardiesse.

Elle avait jugé Nell coriace, mais avait adouci son verdict. Miles lui semblait clairement encore plus intraitable – toutefois, elle trouverait un moyen de l'assouplir.

Les gens entraient au compte-gouttes. Avec l'événement privé au *Lodge*, les clients de l'hôtel qui avaient envie d'un repas simple se dirigeraient vers *Après*. Une bonne chose, décida-t-elle en préparant les premières commandes. Elle serait occupée.

Dès que Liam surgit d'un pas pressé, en bottes de randonnée, pull noir et jean, Morgan lui indiqua le box du fond.

– Je suis un peu en retard. Ils n'ont pas encore commandé ?

– Pas encore.

– Cool. Je peux avoir un …

Elle lui tendit un grand verre de Coca agrémenté de quelques gouttes de citron.

– Super, parfait. Vous lisez dans mes pensées.

Il pressa l'allure vers le box.

« *Pas un dur à cuire, celui-là*, songea Morgan. *Plutôt un ange.* » Puis elle tourna son attention vers deux nouvelles venues, visiblement sœurs et peut-être même jumelles, qui s'asseyaient au comptoir.

Celle de gauche regarda le panonceau avec curiosité.

– C'est comment, la margarita lavande ?

– Délicieux, lui assura Morgan.

Elle entama le deuxième service et, avant cinq heures, plaça l'écriteau du café lavande sur le comptoir. Nell avait tenu parole.

À minuit, à l'heure où elle caressait le rêve d'une bonne douche chaude et d'un lit douillet, il restait encore six tables, cinq box et cinq tabourets de bar occupés.

Miles revint pour s'asseoir au bout du comptoir, concentré sur son téléphone.

Les jumelles, trente-huit ans, venues de Middlebury pour un long week-end de trois jours entre sœurs, venaient prendre un verre pour parfaire leur somptueux dîner. Des margaritas lavande. Les cocktails servis, elle s'approcha de Miles.

– Un cabernet ? devina-t-elle.

Il hocha la tête. Elle servit son verre et le laissa seul.

Quarante minutes plus tard, elle souhaita une bonne nuit aux deux sœurs et se demanda ce qu'aurait été sa vie si elle avait eu une sœur jumelle. Ou un frère. Un frère ou une sœur, tout simplement.

Après que la table de six chahuteurs eut réglé l'addition, le niveau sonore baissa nettement. Ne restait plus que deux messieurs sur des tabourets de bar devant un fond de bière, une table de quatre qui partageait une bouteille de vin, un couple dégustant leurs seconds Martini, et Miles.

– Dernier verre, messieurs ! Je vous ressers ?

Ils déclinèrent et payèrent leur note. Le groupe de quatre partit peu après.

– Holly, je m'occupe de l'addition de la table trois. Tu peux rentrer.

– La soirée a été longue. J'ai bien cru que la table trois allait faire grincer les ressorts de la banquette il y a une heure.

– Martini en guise de préliminaires.

Amusée, Holly alla chercher son manteau dans la réserve. Morgan remplit deux verres d'eau plate sur glace et en posa un devant Miles.

– Merci, dit-il sans la regarder. Vous avez annoncé le dernier verre, et M. et M^me^ Martini n'ont pas fini leurs verres. Donc ils ont loupé le coche. Ne pouviez-vous pas laisser Holly faire la fermeture ?

– Le capitaine est le dernier à quitter le navire. Et M. Martini est marié, mais ce n'est pas sa femme.

Il releva alors ses yeux de fauve sur elle.

– À quoi le voyez-vous ?

– Il porte une alliance, pas elle.

– Elle a très bien pu la confier au bijoutier pour la faire ajuster.

– Possible. Ou pas. Elle a douze, voire quinze ans de moins que lui.

– Pas très probant.

Constatant qu'elle piquait son intérêt, elle songea qu'elle commençait à percer sa carapace.

– Pas en soi, c'est vrai.

Elle jeta un regard vers eux en prenant une gorgée d'eau.

– Quand ils ne se bécotent pas – ce qui est rare –, il pérore et elle écoute en ouvrant des yeux ronds comme s'il était le type le plus fascinant du monde. Et quand elle est allée au petit coin, il a maté ses fesses. Il n'a pas bavé, mais pas loin.

– Peut-être qu'ils sont attirés l'un par l'autre comme au premier jour.

– Il a reçu un appel quand elle s'est absentée, je suis sûre que c'était madame Martini. En tout cas, l'appel l'a contrarié. C'était bref. Même abrupt. Puis il a avalé une bonne rasade, l'air renfrogné et s'est mis à triturer son alliance. Et c'est là qu'il a commandé une autre tournée.

– Preuves circonstancielles.

Morgan s'appuya au bar.

– Êtes-vous parieur, Miles ?

– Possible.

– Je vous parie un billet d'un dollar tout neuf que j'ai raison.

– Je n’ai pas forcément de billet d’un dollar tout neuf sur moi.

– Je vous ouvre une ardoise. Bref, il a dit à sa femme qu’il partait en déplacement professionnel. Elle n’est pas dupe, alors elle a téléphoné et envoyé plusieurs textos. Il fait croire à sa plus ou moins nouvelle maîtresse qu’il traverse un divorce complexe qui s’éternise. Peut-être qu’elle l’a cru, peut-être pas. Quoi qu’il en soit, elle a gagné des soins au spa, une chambre d’hôtel grand luxe et cette bague en platine qu’elle fait sans cesse tourner et qui vient de la bijouterie de l’hôtel. Je l’ai vue exposée en vitrine. Magnifique bijou.

– Mademoiselle ! appela M. Martini.

Morgan glissa l’addition dans un porte-note. Miles la regarda l’apporter et échanger quelques mots pendant qu’il ajoutait un pourboire et signait le reçu.

– Excellente fin de soirée, monsieur et madame Cabot.

La femme gloussa en se blottissant contre M. Martini.

– Oh, nous ne sommes pas mariés. Ou pas encore.

Morgan ramassa les verres vides et rinça la table avec une lavette qu’elle coinça dans sa ceinture.

– Je vous dois un dollar.

– Un tout neuf.

Elle disposa les verres à Martini, à vin, à eau, les shakers, ainsi que les soucoupes pour amuse-bouches sur un plateau, et le rapporta en cuisine.

À son retour, Miles avait disparu. Sur un haussement d’épaules, elle vida la glace puis récura l’évier. Elle clôtura la caisse, verrouilla le tiroir des billets et donna au comptoir et aux bouteilles un dernier coup d’éponge.

Il revint, vêtu d’un manteau noir et d’une écharpe.

– Désolée m’sieur, le bar est fermé.

– Je vous raccompagne à votre voiture.

– Oh. Merci mais vous n’êtes pas …

– Je dois récupérer ma voiture de toute façon. Prenez vos affaires.

Elle rassembla son manteau, son bonnet de laine, son écharpe et ses gants. Pendant qu’elle s’emmitouflait, il lui jeta un unique coup d’œil.

– Vous partez en expédition dans l'Arctique ?

– Je n'associe pas encore ces nuits glaciales du Vermont au printemps.

Il éteignit les lumières. De son côté, elle s'assura d'un regard que tout était en ordre avant de sortir avec lui par le passage voûté. Ils débouchèrent sur la réception, plongée dans le silence, où le veilleur de nuit lisait le journal.

– Bonne nuit, Walter.

– Bonne nuit, Morgan. Bonne nuit, Miles. Soyez prudents sur la route.

À peine sortis, le vent les gifla. Ce n'étaient plus les bourrasques du mois passé, mais la claque était tout de même sévère.

Ils tournèrent à gauche, descendirent la voie pour piétons, s'éloignant des jardins de l'accueil et du parking des résidents pour rejoindre celui des employés. Les propriétaires bénéficiaient de places réservées signalées par leur nom sur le trottoir. Son imposant SUV noir était le dernier véhicule encore garé. Cependant, il passa devant et continua de marcher avec elle.

– Ma voiture est juste là. Merci de m'avoir escortée.

– Sérieusement ? fit-il en se rapprochant de la voiture de Nina. Il vous faut plus qu'un dollar si vous conduisez cette charrette.

Elle se serait dressée sur ses ergots si cela n'avait pas été la pure vérité.

– Je cherche une nouvelle voiture.

« *Bientôt* », pensa-t-elle.

– Dépêchez-vous de la trouver. J'attends de voir si elle démarre.

– Elle va démarrer. Merci encore. Bonne nuit.

Elle quitta l'air glacial pour s'engouffrer dans l'habitacle encore plus frigorifique. Le moteur gronda, toussa. Les yeux fermés, Morgan marmonna une petite prière. Et quand elle vrombit, elle se promit de se mettre sérieusement en quête d'une voiture durant son prochain jour de repos.

Dans l'immédiat, il suffisait qu'elle la ramène à bon port. D'un regard dans le rétroviseur, elle constata que Miles, les mains dans les poches de son manteau, la regardait s'éloigner.

Elle eut alors la garantie qu'elle avait bel et bien fissuré son armure.

La semaine passa à toute allure. Elle encaissa sa paie, le gros de ses pourboires, puis consacra sa matinée du lundi à trier les voitures d'occasion sur Internet. Elle conclut qu'elle avait les moyens de s'offrir une voiture décente, mais pourrait prétendre à un modèle plus fiable pour peu que celle de Nina tienne le coup un mois de plus.

– Rien qu'un mois, murmura-t-elle.

L'hiver battait en retraite, et même si le printemps n'avait pas encore repris ses droits et que la menace de la neige et du froid persistait, le plus dur était derrière eux.

Un mois de plus signifiait un apport plus conséquent, moins de reste à payer. Et tout ce qu'elle attendait de la voiture de Nina était de l'emmener au travail, faire quelques courses et de la conduire en ville pour prêter main forte au café.

Elle mit ses recherches de côté et s'intéressa aux recettes de cuisine faciles.

Quelque peu apeurée, elle décida de sortir se promener. Elle se dit en chaussant ses bottes qu'elle avait besoin de se vider la tête. De réfléchir à la prochaine étape. Elle ne pouvait pas faire du surplace indéfiniment.

Certes elle avait un emploi, se rappela-t-elle en sortant. Une bonne place, où elle s'épanouissait. Elle avait un toit, et cohabiter avec sa mère et sa grand-mère était instructif.

Sa maison ne lui manquait pas. Elle ne s'y sentait plus chez elle après la mort de Nina. Nina lui manquait, lui manquerait éternellement, de même que l'amitié qu'elle partageait avec Sam, ses collègues, ses patrons qui étaient devenus au fil du temps sa famille.

Elle fit une halte pour admirer le ciel d'un bleu éblouissant au-dessus des montagnes. Voilà quelque chose qu'elle n'avait pas auparavant. Une œuvre d'art déployée dans son jardin.

Ici aussi, elle profiterait de quatre saisons. N'entrevoyait-elle pas les premiers signes du printemps ? Ainsi que le changement dans l'air, la luminosité.

L'étape suivante ?

– La voiture. Tu le sais. Prends sur toi, dégote-toi une voiture.

En vérité, ce n'était pas une simple question financière. Il s'agissait de lâcher le dernier morceau de Nina, ce dernier lien avec sa vie d'avant.

Elle rentra et s'habilla comme une femme déterminée. Elle réunit les justificatifs – l'acte de cession du véhicule signé par les parents de Nina, l'assurance, ses informations bancaires, tout ce qui appuierait sa demande.

Le dossier prêt, elle mit ses boucles d'oreille porte-bonheur. Pour négocier un tarif et obtenir un financement, elle devait mettre toutes les chances de son côté.

Pour ce qui était de la reprise, il fallait s'attendre au plus minime des prix sacrifiés, mais elle s'adapterait.

– Les concessionnaires veulent vendre des voitures, non ? Eux aussi feront un effort.

Elle fit grand cas de sa coiffure – audacieuse et stylée. Puis elle redescendit enfiler son manteau. En ouvrant la porte, elle se retrouva nez à nez avec les agents spéciaux Morrison et Beck. Tout se pétrifia en elle.

– Mademoiselle Albright. Vous sortez ? Devons-nous revenir plus tard ?

Elle fixa Morrison.

– J'allais juste… rien d'urgent. Entrez, bredouilla-t-elle en reculant, un peu sonnée. Donnez-moi vos manteaux.

Elle les suspendit avec soin dans la penderie de l'entrée.

– Je prépare du café.

– Ne vous embêtez pas, lui dit Beck. Asseyons-nous, voulez-vous ?

– Bien sûr, asseyons-nous.

Dans le salon, comme ils prenaient une chaise, elle opta pour le canapé, les mains crispées sur ses genoux.

– Il… il a recommencé, avec quelqu'un d'autre. Vous êtes venus m'annoncer qu'il s'en est pris à quelqu'un d'autre. Est-elle morte ?

– Une femme dans le Tennessee, banlieue de Nashville. Célibataire, continua Beck, une grande blonde de vingt-neuf ans. Sa sœur l'a retrouvée il y a deux jours. La victime ne répondait ni aux appels ni aux SMS et ne s'est pas présentée sur son lieu de travail.

– Ses comptes bancaires ont été vidés. Plusieurs emprunts ont été souscrits à son nom en hypothéquant sa maison. Sa voiture a été volée. La sœur a identifié Gavin Rozwell comme l'homme que sa sœur fréquentait depuis quelques semaines.

– Je vois.

Sauf que non. Elle n'était plus en mesure de voir quoi que ce soit.

– Il a pris le pseudonyme de John Boer, l'informa Beck. Un photographe indépendant venu en reportage pour un album. Elle s'appelait Robin Peters.

– Je suis désolée. Désolée qu'elle ait vécu ça. Désolée pour sa famille. Je ne comprends pas pourquoi vous avez fait tout ce chemin pour me l'annoncer.

– Jusqu'à présent, il raflait tout. Si la victime portait des bijoux, il les subtilisait avec tous ses objets de valeur. Dans ce dernier cas, la victime a été retrouvée avec ceci.

Beck montra une photo à Morgan.

– C'est mon médaillon. Celui qui me vient de ma grand-mère. Il appartenait à sa mère. Il y a une photo à l'intérieur. Les parents de ma grand-mère à l'intérieur. Je ne comprends pas. Il lui a offert avant de lui faire ça ?

Morrison attendit que Morgan le regarde.

– Probablement pas. La sœur n'a pas pu l'identifier. Aucun de ses collègues ne l'avait vu sur elle. À la place des photos que vous aviez mentionnées dans votre déclaration au moment de l'incident, le médaillon renfermait ceci.

Elle prit la photographie qu'on lui tendait, et découvrit son propre visage à côté de celui qu'elle connaissait sous le nom de Luke Hudson.

PARTIE II

NOUVEAU DÉPART

Demain vers d'autres bois,
et vers des prés nouveaux.

JOHN MILTON

Tout début est difficile.

PROVERBE ALLEMAND

Chapitre Onze

La panique la submergeait, bourdonnait dans ses oreilles, se coinçait dans sa gorge.

– Je ne comprends pas. Qu'est-ce que cela signifie ? Il ne peut pas nous assimiler à un couple, c'est impossible. Nous n'avons jamais… ce n'était pas sérieux entre nous, même quand je pensais qu'il était…

– Morgan, Rozwell n'est pas apte à construire une relation normale, expliqua Beck avec précaution. D'après nos informations, vous êtes l'unique survivante parmi toutes ses cibles, et en l'état actuel de nos connaissances, c'est la première fois qu'il laisse un trophée dérobé à une cible sur une victime de substitution.

– Un trophée, répéta-t-elle.

– Des objets qu'il conserve, clarifia Morrison. Comme nous en avons retrouvé certains, nous savons qu'il a tendance à vendre ou à mettre au clou ceux qui ont de la valeur, mais rien ne prouve qu'il se débarrasse systématiquement de ces objets. Il est probable qu'il en conserve au moins un par victime.

– Des trophées.

Elle avait déjà entendu cette notion, évidemment. Dans des ouvrages, des films. En l'occurrence, cela suscitait en elle un regain d'effroi.

– Comme… comme une tête de cerf au mur. Mais il n'a pas gardé mon pendentif.

– Il l'a déposé sur une victime en sachant que nous le relierions à vous. Même sans les photos à l'intérieur, nous l'aurions identifié comme l'un des objets qui ont disparu le jour de l'assassinat de mademoiselle Ramos.

– Pourquoi faire ça ? demanda-t-elle, même si elle connaissait la réponse. Pour me terroriser, répondit-elle avant les agents. Pour signifier qu'il ne m'a pas oubliée. Pour… suggérer que nous sommes liés. Pourquoi est-ce important pour lui ? Il a gagné. Il a tué Nina, il a tué mon amie la plus proche. Il m'a tout pris. J'ai perdu tout ce que j'avais durement acquis. J'ai perdu ma maison.

– Vous êtes vivante, répondit simplement Beck.

– Pas Nina.

– Il ne voulait pas Nina. Il l'a tuée par nécessité, pas par envie. Pour la première fois, il a échoué. Il a raté son coup. Vous en êtes sortie vivante, développa Beck. Et vous reconstruisez votre vie.

« *Pas à pas* », pensa-t-elle. Une brique durement gagnée après l'autre. Et maintenant ?

– Ce que vous voulez dire, ou plutôt ce qu'il cherche à me dire, c'est qu'il n'en a pas fini avec moi. Vous insinuez qu'il va recommencer. Que suis-je censée faire ?

Elle se leva et, les bras serrés autour de son buste, fit les cent pas.

– Encore déménager, me cacher, changer de nom ? Et en quoi cela m'aiderait ? S'il est décidé à me retrouver, il me retrouvera.

– Il veut vous effrayer, précisa Morrison. Il veut envahir vos pensées. Vous vivez dans sa tête. Et ça l'irrite. Ça rabote son ego. Cet agacement, cette irritation permanents l'ont amené à commettre une énorme erreur. Nous sommes avertis, et vous aussi.

– En quoi est-ce une bonne chose ? demanda-t-elle en se laissant retomber sur la chaise. Désormais, je passerai mon temps à regarder derrière moi, à vivre dans l'attente qu'il m'agresse ? Et ma mère, ma grand-mère ?

– Je vous recommande de faire poser un dispositif de sécurité.

– La maison est équipée, dit Morgan d'un ton las. Nous ne le branchons jamais.

– Branchez-le, répondit simplement Morrison avant de se pencher vers elle. Morgan. Je ne prétends pas que vous pouvez dormir tranquille mais

cette fois, vous avez quelques avantages sur lui.

– Si vous pouviez en citer quelques-uns, ça m'arrangerait parce que ce n'est pas ce que je ressens.

– Vous sauriez le reconnaître. Il change d'apparence, sa couleur de cheveux, sa barbe, il porte des lentilles colorées ou des lunettes. Mais vous le connaissez. Il ne peut pas appliquer ses méthodes habituelles avec vous. Il doit en élaborer une autre et vous avez les moyens de lui mettre des bâtons dans les roues. Un dispositif de sécurité pour commencer.

– Vous travaillez le soir, continua Beck. Munissez-vous d'un bouton d'alarme, gardez vos clés et le bouton d'alarme à portée de main quand vous quittez le bar. Demandez à la sécurité ou à des collègues de vous escorter à votre voiture. Contrôlez la pression des pneus et le niveau de carburant de votre véhicule avant tout déplacement. Verrouillez-le en toute circonstance et vérifiez la banquette arrière avant de monter.

– Nous avons déjà distribué la photo de Rozwell à la police locale. Remettez-la aussi au service de sécurité de l'hôtel et au personnel de la boutique de votre famille. Pour vous atteindre, il doit s'approcher de vous. Empêchez-le de le faire.

– Il pourrait juste me tirer une balle dans la tête de loin.

– Cela ne lui procurerait aucune satisfaction.

Beck déroulait ce genre d'argument avec tant de naturel que Morgan eut un rire étranglé.

– Super.

– Pour lui, ce n'est concevable que de près. Il faut que ce soit personnel, parce que pour lui, c'est personnel. Il est possible que le médaillon soit un pied de nez destiné à vous effrayer. Mais je vous recommanderais vivement de prendre ces précautions.

– Veillez à ce que votre téléphone soit toujours chargé, enchérit Morrison. Appelez-nous ainsi que la police locale s'il tente de vous contacter. Même si vous avez juste une mauvaise impression. Prendre un cours d'autodéfense ne serait pas superflu. Franchement, je le suggérerais à tout le monde.

– Votre meilleure arme contre lui est de vivre votre vie.

– Selon ses critères.

Le ton de Beck s’adoucit un peu.

– C’est du bon sens, pour l’essentiel. Morgan, vous êtes une femme sensée. Gardez la tête sur les épaules. Je suis désolée que nous soyons contraints de vous transmettre ces nouvelles. Je suis désolée que nous ne l’ayons pas encore arrêté. Nous pensons qu’il a passé la majeure partie de l’année caché parce que vous lui avez flanqué la trouille. Mais il est sorti de sa cachette et a commis des impairs.

– Le médaillon.

– Entre autres.

Beck tourna son regard vers son partenaire, lequel l’invita à poursuivre d’un léger hochement de tête.

– Des preuves ont révélé qu’il a séquestré sa victime dans son propre domicile pendant plus de vingt-quatre heures avant de l’assassiner. C’est un risque qu’il n’avait jamais pris avant auparavant. Sa sœur gardait un double des clés, ce qu’il savait. Elle aurait pu l’interrompre à n’importe quel moment. Il a parlé avec une voisine de la victime pendant cette période. Il est sciemment sorti pour lancer une conversation. Dans sa déposition, le témoin décrit leur échange et son attitude en général comme étranges et a été surpris de ne pas voir la victime dehors, connaissant sa passion pour le jardinage. Elle ne l’a pas signalé sur le moment, mais elle aurait pu. Il s’est mis en danger, très probablement pour regonfler son ego à la suite de son échec et de la longue parenthèse dans sa pratique.

– Cette femme est tout de même morte.

– Oui. Elle ne le connaissait pas et n’a pas eu la possibilité de faire le nécessaire pour se protéger contre lui. Contrairement à vous.

Beck posa une enveloppe kraft sur la table entre elles.

– Elle contient plusieurs photos de Roswell ainsi qu’une description et une liste de ses habitudes et de ses routines connues. Vous y trouverez aussi ma carte et celle de mon partenaire. Nous nous sommes entretenus avec la

police locale. Le mieux serait d'en distribuer à votre employeur et votre famille. Si c'est trop pénible ou gênant pour vous, nous nous en chargerons.

– Je le ferai.

– Nous sommes l'un et l'autre disponibles à n'importe quelle heure, jour et nuit, souligna Morrison en se levant. Morgan, prenez les précautions nécessaires.

Quel choix avait-elle ? Naturellement, pensa-t-elle une fois seule dans la maison vide, elle ferait tout ce qui était en son pouvoir. À commencer par l'alarme, un dispositif que sa grand-mère avait installé peu après le décès de Pa. Et Morgan savait que personne ne s'embêtait jamais à l'activer.

Après avoir cherché le mode d'emploi et le code dans les dossiers de sa grand-mère, elle la programma avant de quitter la maison avec l'enveloppe.

Elle détesta que son cœur tambourine dans sa poitrine quand elle sortit. Et le tremblement intérieur tandis qu'elle se dirigea vers la voiture qu'elle avait, évidemment, omis de fermer à clé, et qu'elle vérifia la banquette arrière.

Réservoir aux trois-quarts ; c'était rassurant, mais elle ignorait comment contrôler la pression des pneus.

Elle apprendrait.

Même sur les quelques kilomètres qui la séparaient de Westridge, elle se surprit à jeter des coups d'œil compulsifs dans le rétroviseur et à se crisper à chaque voiture qui approchait en sens inverse.

Elle verrouilla sa portière sur le parking attenant à Crafty Arts et s'immergea dans la chaleur réconfortante de la boutique.

Sue riait avec une cliente comme si elles étaient deux anciennes amies. Peut-être que c'était le cas. À côté d'une vitrine, sa mère conseillait une autre cliente qui essayait un pendentif.

Audrey lança un sourire à Morgan tout en poursuivant ses conseils.

– Il vous va divinement bien. Il s'accorde à merveille avec votre teint. J'aime l'associer à ces boucles d'oreille. Ils sont assortis sans que ce soit des copies conformes.

– Ne me tentez pas, Audrey, dit-elle en rapprochant une boucle d'oreille de son lobe gauche.

– Ça ne coûte rien d'essayer. Vous savez qu'elles vous font envie. Voyons déjà comment vous vous sentez en les portant. Qu'en penses-tu, Morgan ? Irène, je vous présente ma fille Morgan.

– C'est donc vous Morgan, dit Irène.

Celle-ci se retourna en ôtant l'une de ses boucles d'oreille qu'elle confia à Audrey.

– Votre maman parle si souvent de vous. Audrey, je comprends pourquoi vous répétez qu'elle est belle. Elle vous ressemble tant. Mince, j'adore ces boucles d'oreille.

– Elles sont magnifiques sur vous, réussit à dire Morgan. Et le pendentif est ravissant.

– Parfois, il faut se rendre à l'évidence. Bon, Audrey, encaissez tout ça. Je me sauve avant que ma carte bancaire ne s'enflamme.

– Gram est dans le coin ? demanda Morgan.

– Elle est montée.

– Tu peux nous rejoindre après ? Juste une minute ?

– Bien sûr.

Elle traversa le café – trois tables de buveurs de thé – et se débrouilla pour sourire à la serveuse en poste au comptoir, qu'elle contourna pour grimper l'escalier.

Soudain elle flancha, à tel point qu'elle dut s'asseoir un instant sur une marche, entre la cuisine et le bureau, le temps de se ressaisir. « *Calme-toi*, se dit-elle, *et relève-toi.* »

La voix de sa grand-mère lui parvint avant qu'elle n'entre dans la pièce. Assise au bureau, Olivia examinait l'écran de son ordinateur tout en parlant au téléphone.

– Si vous me livrez la semaine prochaine, nous passerons à deux de chaque. Ce qui en nous fera six au total. Al, ne me décevez pas sur la qualité sonore. La sonorité est aussi cruciale que le savoir-faire. Je vous fais confiance. Mardi, ça me convient. À mardi alors. Bonne journée.

Elle reposa le combiné.

– Des carillons. Six. Et nous recevrons des mangeoires pour colibris, des tuteurs, des cabanes à oiseaux et autres trucs du genre la semaine prochaine. Cela annonce assurément le printemps.

Elle prit sa tasse de thé et scruta Morgan.

– Qu'est-ce qui te tracasse ? Quelque chose cloche.

– J'ai…

Elle s'interrompit à l'instant où Audrey surgit.

– Qu'est-il arrivé ? Quel est le problème ? Je savais bien qu'il y avait un souci.

– Tout le monde s'asseoit, ordonna Olivia. Respire, Morgan. Tu nous raconteras ensuite.

– Il a fait une nouvelle victime, une femme dans le Tennessee. Oh, mon Dieu. Les agents du FBI sont venus me l'annoncer à la maison.

– Audrey, apporte de l'eau à ta fille.

– Ça va, ça va.

Morgan saisit la main de sa mère pour la retenir avant de reprendre.

– Mon médaillon. Ton médaillon, Gram. Il l'a laissé sur elle. Il a remplacé les photos par la mienne et la sienne. Ils disent que c'était une erreur mais…

Elle relata tout ce qu'elle savait sur l'assassinat, la sœur, la voisine.

– Qu'est-ce qui change quelqu'un en monstre ? murmura Olivia. Est-ce de naissance ou un choix ? Sans doute l'un ou l'autre, ou bien les deux.

Audrey alla chercher la bouteille qu'elle gardait à portée de main. Elle remplit un verre et le donna à Morgan.

– Bois doucement. Tu ne partiras pas, tu n'iras pas vivre ailleurs. Je vois cette idée te trotter dans la tête.

– Si elle est là-dedans, fais-la sortir. Les femmes Nash se serrent les coudes. Et c'est sans appel.

Olivia souligna son propos d'un geste tranchant.

– Il a tué Nina parce qu'elle était sur son chemin. Et si …

– Et si, et si, la coupa Olivia en levant les mains. Et si demain il se faisait renverser par un camion ? Écoute-moi. Tu ne vas pas nous laisser, ta mère et moi, nous tracasser pour toi, à nous demander comment tu vas. Nous restons unies, cette ordure ne nous séparera pas. Abandonne cette idée, Morgan.

– Nous allons prendre l'habitude d'allumer cette fichue alarme.

– Je l'ai activée avant de sortir. Ils me l'ont conseillé, alors je l'ai fait. Et je suis supposée m'équiper d'un bouton d'alarme. Et vous deux aussi, gardez-en un sur vous.

– Entendu, nous en achèterons trois, la rassura Audrey en lui frottant le bras. Nous parlerons au chef de la police. Nous parlerons à Jake.

– Ils s'en sont chargés. Et ils ont conseillé de vous laisser un exemplaire de sa photo ainsi que leurs cartes de visite.

Après avoir examiné le portrait que Morgan lui remit, Olivia hocha la tête.

– Nous en accrocherons une dans la boutique et une autre dans le café, pour que tout le monde voie sa tête d'assassin.

– Oh, Gram.

– Nous allons commander des tirages, Audrey. Pour que les autres commerçants les affichent aussi. Attends un peu qu'il se montre à Westridge ! Qu'il ose ! Personne n'emmerde ma petite-fille.

– Maman !

– J'ai économisé ce mot pour le moment le plus opportun. Je suppose qu'ils t'ont recommandé d'en donner une à l'hôtel ?

– Exact.

– Je ne sais pas ce qu'ils t'ont conseillé d'autre, mais pour l'instant, cela ne relève que du bon sens. J'ai autre chose à dire. Tu vas revendre ton tacot et t'acheter une nouvelle voiture. Une voiture neuve, sans danger, fiable. Et je la finance.

– Gram.

– N'interromps pas ta grand-mère, glissa Audrey.

– Tu me verseras des mensualités avec intérêts, comme une société de crédit. Nous établirons un échéancier. Ta mère et moi y gagnons la tranquillité de l'esprit, et tu gardes ta fierté. Les deux comptent.

– J'ai épluché les annonces de voiture d'occasion …

– Neuve ! la coupa Olivia avec un geste sec. Neuve, sans danger, fiable et capable de supporter les hivers dans le Vermont. Je te donnerai le nom de la commerciale qui m'a vendu mes deux dernières voitures. Nous avons un accord, et si elle veut faire affaire avec moi à l'avenir, elle sera arrangeante.

– Sois maline, dis merci.

– Je te remercie, Gram. Merci à toutes les deux.

La gratitude lui enflammait la gorge, le cœur, le ventre.

– Mais le fait est que je ne sais pas si j'aurai encore un emploi une fois que les Jameson sauront tout.

– N'imagine pas des problèmes là où il n'y en a pas, contra Olivia. Va faire le nécessaire. Ensuite, le concessionnaire. Attends, prends sa carte.

Elle tourna les pages de son album de cartes de visite épais comme un parpaing.

– La voilà. Je lui passerai un coup de fil, pour qu'elle sache ce que tu cherches et ce que j'attends d'elle.

Après quoi elle s'empara de son chéquier.

– Ne t'avise pas de rentrer à la maison sans un véhicule décent.

Elle remplit un chèque en blanc à l'ordre de la concession, le data et le signa.

– Nous étudierons la question des paiements à ton retour.

Audrey attrapa la main de Morgan et la porta à sa joue.

– Nous serons à la maison, mais nous ne pourrons pas rentrer sans ce foutu code. Tu nous le files ?

Surprise de son langage, Morgan eut un rire étranglé et lui épela.

Au volant de sa voiture qui siffla jusqu'à l'hôtel, Morgan reporta les tracas d'ordre mécaniques à plus tard. Il n'était pas exclu qu'elle ressorte de là sans avoir gardé son emploi, auquel cas changer de voiture serait inutile.

Sur le parking des employés, elle verrouilla la portière et remonta le chemin piéton. Dans le hall d'accueil fraîchement décoré de bouquets printaniers, elle songea une fois de plus que travailler dans cet établissement était un vrai plaisir.

Les gens, l'atmosphère, l'énergie, ses responsabilités, tout lui plaisait.

Voilà qu'à présent, Gavin Rozwell risquait de la priver de tout, de la dépouiller pour la seconde fois.

Le lundi avait beau être son jour de repos, elle avait mémorisé le planning de chaque employé. Nell, sa superviseuse directe, finalisait en réunion le menu d'un mariage à venir.

Non seulement interrompre la réunion ou attendre qu'elle se termine lui semblait une perte de temps, mais il lui semblait préférable d'exposer la situation directement à la direction.

Et Lydia Jameson passait ses lundis dans son bureau.

Elle se dirigea dans la direction de celui-ci. Par la porte ouverte, elle trouva Lydia derrière son écran d'ordinateur.

– Encore une double journée ?

– Non, madame. Auriez-vous une minute à m'accorder ?

D'un geste, Lydia l'invita à entrer. Morgan s'avança et referma la porte.

Au même instant, le chef de la police Jake Dooley se trouvait dans le bureau de Miles. Amis depuis le collège, ils se connaissaient comme deux frères. C'est pourquoi Jake lui présenta les faits de manière concise et claire, mais sans rien omettre.

Tout en l'écoutant, Miles examina la photo de Rozwell transmise par Jake.

– D'accord. Maintenant donne-moi ton sentiment. Pas leur point de vue, le tien.

– Il a pris des risques inconsidérés en la gardant deux jours en vie alors que sa sœur avait une clé. Le genre de risque que, d'après son dossier, il n'avait jamais pris.

Jake se pencha en avant et désigna la photo d'un tapotement du doigt.

– Miles, il n’entre pas dans la catégorie de ceux qui espèrent se faire pincer. Il savoure trop ce qu’il fait pour ça. Il est non seulement psychopathe et sadique, mais aussi trop gâté. Il est cupide. Et jusque-là, il s’était montré d’une extrême prudence. Le médaillon ? Le laisser sur la victime et, en prime, remplacer les portraits ? Fixer le sien à l’intérieur avec celui de Morgan ? Le message est clair.

– Dans sa déposition, elle affirme qu’ils n’étaient pas en couple.

– Pas en couple, certes. Le fait est qu’elle lui est restée dans la tête, la connexion est établie. Elle est ce qui a fait tourner sa chance. Et il tient à l’avertir qu’il n’en a pas fini avec elle, et qu’elle prenne peur.

– Si elle n’est pas terrifiée, c’est qu’il lui manque une case. Or, pour moi, elle est loin d’être idiote. Je parlerai aux agents de la sécurité, à la famille, à elle aussi.

– Bien. Quand tu la rencontreras, dis-lui bien qu’elle peut me contacter à tout moment. Si elle a des questions, je tâcherai d’y répondre. Je sais que leur maison dispose d’une alarme. Si elles ne s’en servent pas, il faut que ça change.

– Compte sur moi.

– Je vais tâcher de trouver Nell, dit Jake en se levant. Elle est la responsable directe de Morgan, c’est bien ça ? Je souhaite lui exposer la situation.

– Parfait. Je te ferai savoir ce qu’a dit Morgan.

Une fois seul, il examina la photo de Rozwell une longue minute. Puis il se leva. Il décida de commencer par sa grand-mère avant d’explorer les autres pistes.

– Vous avez l’air contrariée, observa Lydia. Un problème à *Après* ?

– Non, madame, c’est personnel.

– Asseyez-vous. Racontez-moi tout.

– Vous savez ce qui m’est arrivé quand… avant que…

– Prenez votre temps, l’invita Lydia quand Morgan bégaya. C’est en lien avec celui qui a assassiné votre amie et usurpé votre identité ?

– Précisément. Les enquêteurs m’ont appris qu’il avait fait une nouvelle victime, il y a quelques jours.

Elle déballa tout d’une traite, en sentant son estomac se retourner.

– Vous m’apportez sa photo, dans cette enveloppe ?

– Exact.

– Faites voir.

Maladroite, elle dut utiliser ses deux mains pour en extraire un exemplaire. Elle se leva pour le lui remettre au-dessus du bureau.

– Madame Jameson, je comprendrais que vous ne souhaitiez pas infliger ces complications à l’hôtel, au personnel, aux clients et à votre famille. Je vous assure.

– Bel homme. Trop charmeur, tout de même. Les charmeurs ne m’ont jamais attirée, déclara-t-elle en reposant la photo, puis elle croisa les mains. Vous travaillez ici depuis un mois environ.

– Oui, madame.

– J’avais perçu en vous un esprit vif. C’est l’une des raisons qui vous a valu ce poste. Vous apprenez vite. Mais si vous pensez que les Jameson sont lâches et superficiels au point de vous remercier pour si peu, je me suis trompée sur votre compte.

Tout la submergea, un tsunami d’émotions, de stress, de soulagement. Fondant en larmes, elle se laissa retomber sur la chaise, son visage entre ses mains.

Après avoir tapoté au montant de la porte, Miles l’entrouvrit.

– Gran, je… oh, bordel.

– Donne un mouchoir à cette jeune femme.

– Je n’en ai pas.

– Entre et ferme la porte.

– Je ferais mieux de…

– Tout de suite ! le pressa Lydia en attrapant une boîte de mouchoirs dans un tiroir. Donne-lui ces mouchoirs et de l’eau. Ne sois pas crétin.

– Je suis désolée, je …

– Vous évacuez la pression. C’est votre droit. Ce salopard a fait une nouvelle victime dans le Tennessee.

Lydia lui résuma la situation avec plus de cohérence que Morgan n’avait su le faire. Et même s’il savait déjà tout, Miles ne dit pas un mot.

– Elle pensait que nous allions la renvoyer à cause de ça.

– C’est qu’elle est bête.

– Elle n’est pas bête, elle est à cran, comme n’importe quelle personne sensée le constaterait.

– Je suis navrée, bredouilla Morgan qui s’efforçait de reprendre son sang-froid en séchant ses larmes. Vraiment désolée.

– Pour quelle raison ?

Morgan releva ses yeux rougis vers Lydia.

– Je ne sais pas. Je préférerais savoir, dit-elle en prenant des mouchoirs propres. Mince, je suis dans tous mes états. C’est une première raison de m’excuser.

– Excuses acceptées. Miles ?

– Jake, le chef de la police, précisa-t-il à l’intention de Morgan, est venu me trouver. Nous allons reproduire sa photo et la distribuer à la Sécurité, aux réservations, à l’enregistrement, aux managers du restaurant et du bar, ainsi de suite. Gran, nous devons lui prêter l’un des véhicules du personnel. Si tu voyais le tas de ferraille qu’elle conduit. Elle va tomber en panne sur son trajet, c’est couru d’avance.

– J’ai prévu de changer de voiture. Aujourd’hui. Ma grand-mère ne m’a pas laissé le choix.

– Olivia Nash a la tête sur les épaules. Je m’attends à ce que sa petite-fille soit aussi sensée qu’elle. Vous faites aussi partie de la famille Jameson désormais, et nous prenons soin les uns des autres. Compris ?

– Oui, madame. Je vous suis très reconnaissante.

– Continuez à faire du bon travail, comme depuis que vous êtes parmi nous. Ça me suffira comme remerciements. Miles, raccompagne Morgan à sa voiture.

Morgan se leva.

– Je donnerai le meilleur de moi-même, ce qui n’entachera pas ma reconnaissance. Je vous remercie.

– Par ici.

Il la guida vers la gauche, longea plusieurs bureaux et fit halte devant les sanitaires.

– Allez vous arranger le visage.

– À ce point-là ?

– Pire.

Devant le miroir des toilettes, elle constata qu’il n’avait pas exagéré et fit avec les moyens du bord.

– C’est mieux ? demanda-t-elle en ressortant.

– Un peu. Un agent de la sécurité vous escortera jusqu’à votre voiture après la fermeture, tous les soirs. Jake m’a dit que vous aviez une alarme domestique. Branchez-la. Au garage, n’achetez pas un tas de boulons cette fois. Il vous faut un quatre-quatre ou un tout-terrain.

Quelque chose dans son ton direct et pragmatique lui procura du réconfort.

– Je sais.

– Avez-vous déjà acheté une voiture ?

– J’avais une Prius. Il me l’a volée.

– Ne payez pas le prix affiché parce que vous êtes fatiguée et que vous avez mal à la tête.

Tout en elle lui semblait éteint, engourdi et hébété.

– Je suis fatiguée. J’ai mal à la tête.

– Ne payez pas le prix affiché et ne les laissez pas vous appâter avec des options.

Il attendit qu’elle ait ouvert sa portière. Elle se contenta d’acquiescer de la tête avant de s’installer au volant. Tenant la portière ouverte, il la regarda.

– Morgan, quelqu’un qui est en tort prend ses responsabilités, sinon c’est un connard. Quand quelque chose n’est pas de notre faute, il ne faut pas culpabiliser. Rien de tout cela n’est de votre faute. Allez acheter une voiture, dit-il avant de refermer la portière.

Une fois de plus, il resta planté là, les mains dans les poches, et la regarda s'éloigner. Puis il rentra programmer une réunion familiale d'urgence.

C'était la solution la plus efficace.

Morgan fit l'acquisition d'une voiture. La transaction ne lui conféra pas la même joie que pour sa Prius, mais elle ressortit avec un véhicule neuf. Et pas au prix affiché. Cela dit, Morgan attribua la réduction consentie par la vendeuse à l'influence de sa grand-mère plutôt qu'à ses talents de négociatrice.

Quoiqu'il en soit, elle possédait à présent un SUV compact neuf qui s'adapterait à l'hiver le moment venu. Un hybride en accord avec ses exigences économiques et environnementales, qui n'émettait ni sifflement, ni bruit sourd, ni toussotement.

Elle considérait qu'obtenir autre chose qu'un regard compatissant pour la reprise de la voiture de Nina était un bonus.

Comme promis, sa mère et sa grand-mère étaient rentrées avant elle. Sans doute qu'elles guettaient son arrivée, car elles surgirent dès qu'elle s'engagea dans l'allée.

– Oh, comme elle est élégante ! approuva Audrey en tapant dans ses mains. Quel joli bleu !

– Elle a l'air robuste, approuva Olivia en la contournant. Et sûre.

– Robuste, sûre et élégante. Excellent choix, Morgan.

– C'est une hybride. Je fais peu de kilomètres, et ils ont quelques bornes de recharge à l'hôtel. Du coup, c'est pratique.

– Elle coche toutes les cases, approuva Audrey et pour l'apaiser, elle enlaça la taille de Morgan. Tu es lessivée, ma puce. Rentrons, tu dois te nourrir. Gram a cuisiné sa soupe de tomates fumées. Et si je faisais griller un sandwich au fromage pour l'accompagner ?

– Volontiers, ça me donne faim.

À l'intérieur, Audrey suspendit son manteau avant que Morgan n'ait eu le temps de le faire.

– Ils ne m’ont pas virée ni demandé de démissionner.

– Bien sûr que non. Et du thé, tu en veux ? Maman, tu mets de l’eau à chauffer ?

– Un verre d’alcool fort te redonnerait des couleurs, mais va pour le thé. Assieds-toi, Morgan. Tu as fait face, c’est l’essentiel.

Elle prit un tabouret haut au comptoir et appuya ses doigts sur ses yeux.

– J’ai fondu en larmes. Punaise, j’ai carrément craqué dans le bureau de madame Jameson.

La bouilloire allumée, Olivia se retourna.

– Je doute que tu sois la première à pleurer dans le bureau de Lydia.

– Ensuite Miles est entré pile au moment où je pleurais comme une fontaine. Il m’a trouvée idiote.

Audrey cessa de beurrer les tranches de pain au levain, ses yeux crachant des flammes.

– Parce que tu pleurais ?

– Non, non, parce que je craignais qu’ils me renvoient. D’ailleurs je me suis sentie idiote, et soulagée, et ils ont été adorables – dans le genre pragmatique, ce qui a fait que je me suis sentie encore plus sotte et soulagée.

Elle laissa retomber ses mains.

– En fait, il a même proposé de me prêter une voiture parce que je roulais dans un tas de ferraille.

– Pour ce qui est du tas de ferraille, il n’a pas tort, observa Audrey en étalant de généreuses tranches de cheddar sur le pain. Sans vouloir vexer Nina ni sa famille.

– Nina savait que c’était une vieille guimbarde. Je leur ai dit que Gram avait décrété que j’avais besoin d’acheter une voiture aujourd’hui. Et madame Jameson a confié à Miles le soin de m’escorter à ma voiture. Et dans le couloir, il m’a envoyé m’arranger en insinuant que j’avais une tête d’épouvantail. C’était vrai, j’avais une sale tête après ma crise de larmes. Après cela, il m’a fait la leçon, du genre « Ne payez pas le prix affiché ».

– Typique des hommes, râla Olivia en posant la tasse de thé devant Morgan. Ils partent tous du principe qu'une femme n'a pas assez de jugeotte pour marchander.

– C'est plutôt parce que j'avais une mine affreuse. En plus de ça, j'avais l'esprit embrumé depuis que j'étais tombée nez à nez avec le FBI en ouvrant la porte. Ça se voyait, forcément.

Au bout du rouleau, elle se frotta les yeux avec ses phalanges.

– Je m'attendais à moitié à ce qu'il vienne négocier à ma place, pour m'éviter la catastrophe. Au lieu de quoi il m'a dit qu'endosser la responsabilité de ses erreurs, c'est le signe qu'on n'est pas une mauvaise personne, mais qu'il faut être idiot pour se sentir responsable de ce qu'on n'a pas fait. Ou quelque chose comme ça.

– As-tu mal négocié ? demanda Olivia pendant que le sandwich grésillait dans la poêle.

– Je ne pense pas.

– Es-tu responsable des actes de ce monstre ?

– Non plus.

– Abstiens-toi d'ajouter un « mais ». La réponse est non.

Trop vannée pour discuter, Morgan hocha la tête.

– J'ai la paperasse à remplir pour la voiture. Et le total en déduisant la reprise.

– Nous nous occuperons de cela demain.

Olivia remplit un bol de soupe pendant qu'Audrey retournait le sandwich dans la poêle.

– Nous fixerons les remboursements, et tu pourras programmer ta première traite au quinze mai. Et ensuite, le quinze de chaque mois.

– D'accord. Elle est équipée de nombreuses fonctions de sécurité.

– Et elle est jolie.

Audrey fit glisser le sandwich dans une assiette près du bol de soupe, le coupa en diagonale et l'accompagna d'une serviette en tissu.

– Très. Je sais que je vais l'adorer quand j'y verrai plus clair.

Elle prit une cuillerée de soupe, la sentit couler dans sa gorge, chaude et réconfortante, puis dans son organisme à bas régime.

– Super bon.

Soupirant, elle croqua dans le fromage fondu.

– Oh, hyper bon.

Comme Audrey lui caressait les cheveux, Morgan tourna son visage dans l’épaule de sa mère.

– Tout va bien, bébé, dit cette dernière en rencontrant le regard de sa mère au-dessus de la tête de sa fille. Tout va s’arranger.

Chapitre Douze

Les Jameson se rassemblèrent autour d'une table dans la petite salle de conférence. Miles commanda au service d'étage des sandwichs et des salades, les incompatibilités de leurs agendas les empêchant de se réunir avant dix-neuf heures. Pour cette fois, comme il avait pris les choses en main, il officiait en bout de table.

– Je suis en mesure d'actualiser les SMS que je vous ai envoyés, maintenant que je me suis entretenu avec les agents assignés à l'enquête. Il n'y a pas grand-chose à ajouter à ce que nous savions avant de recruter Morgan, et à ce qu'elle a dit à Gran cet après-midi. Ils ont de quoi prouver que Gavin Rozwell a assassiné dix femmes, dont une dans le Tennessee il y a quelques jours.

– Dix, murmura Mike. Quelle horreur.

– Sur une période de treize années. Le profil qu'ils ont dressé le définit comme un psychopathe, un pervers narcissique, un sociopathe incapable d'éprouver de la culpabilité ou du remords. À juste titre, Jake ajoute sadique et cupide.

– Il les met sur la paille, rappela Nell en examinant la photo de Rozwell que Miles venait de lui passer. Puis il les tue. Je dirais que Jake n'a pas tort.

– Les femmes qu'il prend pour cible ou a spécifiquement ciblées ces quatre dernières années, continua Miles, des blondes sveltes, célibataires, portant un prénom androgyne, propriétaire de leur domicile et de leur véhicule, représentent sa mère, d'après leur profil. Sa mère a été la première de ses dix victimes.

– Il a assassiné sa propre mère ? Répugnant, s’écria Liam qui, choqué et dégoûté, lança son sandwich dans l’assiette.

– Son père la battait, régulièrement. Un jour, il a pris la tangente après avoir hypothéqué leur maison, vidé les comptes en banque et emporté la voiture, reprit Nell. Jake m’a expliqué. En gros, il rejoue le comportement de son père et punit sa mère à l’infini à travers ces femmes.

– Il est futé, et extrêmement doué pour le piratage, renchérit Miles. Au début, il se montre charmant. Il change de style ou de personnage pour attirer sa cible du moment. Ils pensent qu’il mène des recherches approfondies sur plusieurs femmes avant d’en sélectionner une, mais en général, il ne passe qu’entre deux et quatre semaines à s’immiscer dans leurs vies, avant d’usurper leur identité pour les ruiner et les éliminer.

– Donc les ruiner financièrement ne lui suffit pas, intervint Rory qui, resté en costume depuis sa sortie du tribunal, étudiait le rapport. Il commence par les ruiner pour remplir ses caisses afin de financer son train de vie. Il trahit leur confiance, et ce n’est pas suffisant. Il les étrangle à mains nues, un geste éminemment personnel.

– Mais il n’a pas posé les mains sur Morgan, conclut Drea.

– Il a tué son amie, rappela Liam.

– Mais pas Morgan, et c’est à elle qu’il a consacré du temps et des efforts.

– Précisément, répondit Miles à sa mère. À ce que les enquêteurs en savent, elle est la seule à lui avoir échappé.

– Or, un narcissique n’échoue pas, commenta Nell en piquant sa salade. En tout cas, il ne supporte pas l’échec. D’où le médaillon. Il suggère qu’il joue avec elle, et veille à ce qu’elle sache qu’il est déterminé à parvenir à ses fins. En temps voulu.

– Le FBI est d’accord avec toi, de même que Jake. Et je partage leur avis, ajouta Miles. De notre côté, la Sécurité ainsi que les responsables de chaque secteur ont sa photo et toutes les informations pertinentes. J’ai aussi partagé le dossier aux services à la clientèle, aux portiers, aux voituriers et aux maîtres d’hôtel. Un agent de la sécurité accompagnera Morgan à sa

voiture après la fermeture. Elle se garera sur le parking de la clientèle, devant l'entrée.

– Nous enregistrerons un raccourci sur son téléphone pour lui permettre d'alerter la Sécurité.

– Elle ferme souvent *Après* seule, réfléchit Nell. Je pense qu'il faudrait ajouter une seconde personne.

– Bien vu ! approuva Drea en prenant des notes sur sa tablette. Ce fou furieux est moins susceptible de l'attaquer si quelqu'un est dans les parages. Pour couronner le tout, c'est un lâche.

– Je pourrais la basculer en horaires de jour. Ce serait gâcher ses compétences, mais c'est envisageable.

– Elle le verrait d'un mauvais œil, contesta Miles. L'idée m'a traversé l'esprit mais en plus du fait qu'elle s'y opposerait, les gens ont tendance à être plus prudents le soir. Ce n'est pas quelqu'un d'imprudent, je ne l'imagine pas prendre des risques.

– C'est une jeune femme raisonnable, intervint Lydia pour la première fois. Nous avons déjà instauré un protocole et des mesures de sécurité destinés à protéger nos clients et nos équipes. Renforçons-les pour faire face à ces circonstances particulières. Sommes-nous tous d'accord ?

– Absolument, valida Mick en tapotant la main de sa femme. Elle fait partie de la famille de l'hôtel, et nous veillons sur la famille. J'ajouterai que j'aime sa façon de tenir le bar. Son aisance. Je ne comprends pas forcément comment on peut mélanger la lavande à la téquila, mais elle sait y faire.

– La margarita à la lavande. Ça me fait envie.

– Je te paie un verre, bébé, après la réunion ?

Drea sourit à son mari.

– Tu m'as convaincue.

– C'est tout ce que j'ai pour l'instant. Je reste en contact avec les enquêteurs, avec Jake, et nous nous adapterons au fur et à mesure. Nell, veux-tu informer Morgan de nos décisions pour le parking devant l'entrée ?

– Je m'en occupe. Je lui proposerai de se présenter une demi-heure plus tôt demain pour faire un point. J'aimerais aussi savoir pourquoi elle est

allée trouver Gran plutôt que moi.

– Elle craignait de se faire renvoyer.

Liam ouvrit des yeux ronds à sa grand-mère.

– Sans dec ? Elle devrait savoir que c'est pas notre genre.

– Maintenant elle sait, dit Miles.

– N'empêche. Bref, je transmettrai les infos aux responsables d'Adventure demain matin. Si nous avons terminé, je vous laisse. J'ai un rencard.

– Liam Jameson a un rencard, le chambra sa sœur en affectant la stupéfaction. Alertez les médias !

– T'es juste jalouse.

– Rien qu'un peu.

Il la poussa du bout du doigt en se levant.

– Toi aussi t'aurais des rencards si t'étais un peu moins exigeante.

– Tu aurais moins de rencards si tu étais plus sélectif.

– Possible, mais du coup, j'irais seul au cinéma. Bonsoir, la compagnie !

– Ah, avoir vingt-cinq ans, soupira Mick.

– À vingt-cinq ans, nous étions fiancés.

Il baisa la main de Lydia.

– Précisément. Pourquoi *je* ne t'emmènerais pas prendre un verre, ma chérie à moi ?

– Et pourquoi pas ?

– Miles, Nell, vous vous joignez à la beuverie des aînés ?

– J'aurais bien aimé mais j'ai du boulot à rattraper, dit Miles en rassemblant ses documents.

– J'ai un dernier truc à finir. Je descends dans quelques minutes, dit Nell.

Une fois qu'ils furent seuls, Miles regarda sa sœur.

– Quoi ?

– Penses-tu qu'il se pointera ici ?

– Je pense que c'est nettement moins probable qu'il essaie de l'approcher ici que chez elle, ou sur la route entre les deux.

– D’accord avec toi, et nous n’y pouvons rien. Malgré tout, nous prendrons toutes les précautions possibles, assura Nell en se levant, puis en remontant la sangle de son attaché-case sur son épaule. Je l’aime bien.

– Elle est sympa.

Il enveloppa le sandwich auquel il n’avait pas touché dans une serviette.

– Rapporte la serviette, fit sa sœur.

– Sans faute. Je finirai de bosser à la maison.

– J’appellerai le service d’étage pour débarrasser tout ça.

– Emportes-tu ta moitié ?

– Non, je piquerai des frites à Pop.

Il attrapa une autre serviette et emballa la seconde moitié de son sandwich.

– Je rapporterai les deux. Nell, pars en même temps que la famille. Tu veux bien ?

– Je ne suis pas son genre.

Elle tira sur sa chevelure châtain foncé.

– Ne marche pas seule jusqu’à ta voiture. Fais ça pour moi.

– Considère ton vœu exaucé.

Satisfait, il sortit avec elle dans le couloir et se hâta de rentrer.

La première fois qu’elle se rendit à l’hôtel au volant de sa voiture flambant neuve, Morgan ressentit ses premières minuscules étincelles de joie. Sa conduite était tellement fluide, silencieuse, et elle sentait si bon. Elle adorait l’écran et se promit d’enregistrer la localisation de l’hôtel et de son domicile dans le GPS à la première occasion.

Juste pour le plaisir.

Elle n’appréciait guère qu’on lui ordonne de se garer sur le parking de la clientèle, mais elle obtempérerait sans faire de vagues. Les Jameson lui apportaient leur soutien inconditionnel, alors que rien ne les y obligeait. Le moins qu’elle puisse faire était de se plier à leurs injonctions sans broncher.

En saluant le portier, elle avisa l’expression dans son regard. La nouvelle s’était répandue. De cela non plus, elle ne se plaindrait pas. Avec

le temps, elle apprendrait à ne pas se sentir aussi bizarre et exposée.

D'autres regards, çà et là, pendant qu'elle se dirigeait vers les bureaux. Là encore, elle se dit que c'était on ne peut plus naturel. Les gens étaient soucieux ou curieux, voire les deux.

La porte de Nell était ouverte. À l'intérieur, elle faisait les cent pas, vibrante d'énergie tout en parlant dans un micro-casque. Les cheveux relevés, elle portait un pantalon caramel avec un corsage sans manches à encolure en V. Sa veste beige était suspendue au dossier de son fauteuil de bureau.

– Prêts à cent pour cent. Tout a été vérifié dans les moindres détails. Absolument. Les serveurs livreront tout ce qui a été commandé dans la chambre de la future mariée à deux heures, et dans la chambre du marié à deux heures trente.

Elle lança un regard à Morgan, leva les yeux au ciel, et indiqua une chaise.

– J'ai parlé avec ma mère ce matin. Elle a tout le nécessaire pour configurer des tables. Oui, les petits cadeaux pour les invités aussi. Inutile de confirmer auprès d'elle. Ce sera un beau mariage, madame Fisk. Nous avons tout en main. Oh oui, nous avons hâte nous aussi. À samedi.

Nell coupa la communication puis se laissa choir sur une chaise.

– La mère de la future mariée.

– C'est ce que j'ai cru comprendre.

– Je vous parie un million de dollars qu'elle me rappellera, ou ma mère, ou nous deux, avant la fin de la journée.

– Même si je possédais un million de dollars, je ne prendrais pas ce pari. Ni votre place.

– Tant mieux. J'adore mon métier. Bon, je voulais vous informer que tout est en ordre du côté de la sécurité.

– J'apprécie énormément. Je sais que cela vous prend du temps et ajoute des complications.

– Très peu, que ce soit pour le temps ou les complications. Notre service de sécurité est performant. Maintenant nous sommes tous sensibilisés à la

situation. J’aimerais savoir, Morgan, pourquoi vous ne vous êtes pas tournée vers moi ? Est-ce parce que vous pensiez que je serais moins compréhensive que ma grand-mère ? Que je vous soutiendrais moins qu’elle ?

– Pas du tout, non. Vous étiez en réunion. Pour le mariage de samedi.

– Oh mon Dieu, encore madame Fisk, pesta-t-elle en se passant la main dans les cheveux. Je n’avais pas fait le rapprochement. Si vous étiez venue à un autre moment, vous seriez-vous adressée à moi ?

– Sûrement, répondit-elle de but en blanc.

Nell opina.

– Alors, ça va. Sachez que je suis là. Vous pouvez toujours vous tourner vers moi. Même si c’est juste pour vous épancher. Franchement, je ne sais pas ce que je ferais à votre place. Je ne sais pas comment je le vivrais.

– Vous n’éclateriez pas en sanglots devant vos employeurs, je suppose.

– Au pluriel ?

– Miles est entré au moment où j’ai craqué.

Nell esquissa un sourire, et étendit les jambes.

– Je ne souris pas à cause de vous, mais de sa réaction. Je l’imagine tellement grommeler quelque chose comme « oh, merde ».

– C’était dans ce goût-là. On peut dire que je me suis épanchée. Mais j’ai retrouvé le moral.

– Vraiment ?

– Que faire, de toute façon ? Il faut que je vive ma vie, que je travaille. Nous branchons systématiquement l’alarme à la maison. Je suis censée contrôler la jauge d’essence et la pression des pneus avant de prendre ma voiture. Verrouiller les portières et contrôler la banquette arrière. J’ai appliqué les conseils et commandé des boutons d’alarme. Et je vais chercher un prof d’autodéfense.

– Sur ce dernier point, ne cherchez plus.

– Comment ça ? Vous ?

– Non, mais… n’ai-je pas l’air de savoir me débrouiller seule ?

Le bras replié, Nell contracta ses muscles.

– J’aurais dit oui, avant. Mais là, je dis : ouah !

– Renforcés par Jen, coach privé et gérante de salle de sport. Parmi vos avantages, vous avez accès au centre de fitness. Vous bénéficiez d’une réduction si vous souhaitez faire appel à un coach. Jen forme à l’autodéfense une fois par trimestre au gymnase de Westridge High School. Vous avez loupé le stage de printemps, mais allez toujours la voir à la salle de gym.

Nell vérifia sa montre.

– Il vous reste pas loin de vingt-cinq minutes. Dépêchez-vous.

– Tout de suite ?

– Pourquoi attendre ? Je la préviens par SMS.

« *Ne discute pas avec ta responsable* », se rappela Morgan en prenant aussi sec la direction de la salle de gym.

En moins de quinze minutes, elle avait réservé sa première séance pour le lendemain.

Sa tenue de sport se composait d’un pantalon de yoga. Elle ne pratiquait pas vraiment le yoga mais en possédait la tenue. Elle avait tout de même une brassière de sport, même si elle n’était pas vraiment sportive. Cela semblait approprié, était donné que d’après ses calculs, elle pouvait caler une séance d’entraînement hebdomadaire dans son planning jusqu’à ce qu’elle ait acquis les bases pour se défendre.

La réduction déduite, le coût était abordable malgré son budget serré. De surcroît, elle avait appris que Jen, excessivement en forme, était la sœur de Nick. Morgan se dit que ce lien favoriserait son assiduité.

Suivant ses conseils, elle arriva avec un quart d’heure d’avance pour s’échauffer sur l’appareil de son choix, soit le tapis de course, l’elliptique ou le vélo semi-allongé.

Elle aimait pédaler, mais ce vélo incliné était farfelu, et l’elliptique trop complexe. Marcher semblait le choix le moins risqué.

Quelques sportifs, répartis sur les machines effrayantes, levaient des poids ou s’adonnaient à ce qui ressemblait à des étirements douloureux sur des tapis.

Elle monta sur un tapis de course et après un bref examen du boîtier, programma une course de quinze minutes sur pente modérée et à vitesse moyenne. La musique de son téléphone chantant dans ses écouteurs, elle se sentait à sa place.

Du paysage vallonné à l'extérieur, elle entrevoyait par les fenêtres quelques arbustes qui caressaient l'idée de s'éveiller au printemps et de courageuses jonquilles et tulipes en bourgeons resserrés.

« *Agréable* », décida-t-elle. Elle pouvait courir sur ce tapis et même l'apprécier. Après tout, maintenant qu'elle avait rétabli une routine, ses trajets à vélo lui manquaient. Ce n'était pas comparable, évidemment, car elle ne faisait que marcher sur place d'un pas rapide. Peut-être qu'en prévision de l'été, elle se dégoterait une bonne bicyclette d'occasion et s'attaquerait aux routes de montagne. Elle pourrait même descendre en ville certains jours.

Ces temps-ci, elle disposait de plus de temps libre qu'avant de déménager. Toutefois, le projet de compléter ses activités par un temps partiel n'était pas réalisable. Sinon, elle ne serait plus disponible pour remplacer des collègues en journée à *Après*, ou prêter main forte au salon de thé en cas de besoin.

Malgré cela, même en comptant le remboursement de la voiture, son budget lui permettait de recommencer à se fixer des projets à long terme.

À sa grande surprise, ce quart d'heure se déroula sans difficulté. Elle se félicita intérieurement et descendit de l'appareil. Elle aperçut Jen, musclée et splendide en débardeur rouge et leggings décorés de tourbillons rouges et noirs. Aussitôt, Morgan se sentit en très petite forme et peu resplendissante dans son pantalon de yoga noir.

La coach discutait avec un sportif qui multipliait les flexions des bras sur les appareils de musculation. Il lui fallut une minute pour que son regard remonte le long des jambes musclées, le short de gym noir, le débardeur gris barré d'une bande de sueur, puis s'attarde sur le roulement des muscles pour enfin se focaliser sur le visage.

Son questionnement initial, à savoir pourquoi la transpiration conférait autant de charme à certaines personnes, fut conclue par un électrochoc.

Qui aurait deviné que Miles était aussi bien charpenté ?

Et pourquoi fallait-il qu'il transpire dans la salle de sport alors qu'elle portait son vieux pantalon de yoga et une brassière extensible sous un vieux tee-shirt ?

De toute évidence, se rapprocher de lui aurait manqué de finesse. C'est pourquoi elle chercha autour d'elle une manière de s'occuper qui donne l'impression qu'elle était dans son élément.

Elle avait à peine décidé que la plupart des machines ressemblaient à des appareils de torture quand Jen la héla.

– Morgan !

La main levée, Jen lui fit signe de la rejoindre.

« *Soit* », se dit Morgan en marchant vers elle. Miles changea son haltère de main et recommença à faire travailler ses biceps.

– Désolée, j'avais une question pour Miles.

– Aucun problème.

– Vous êtes-vous échauffée un quart d'heure ?

– C'est fait.

– Quelle distance avez-vous parcourue ?

– La distance ? Oh, pas loin d'un kilomètre et demi.

– Nous augmenterons la prochaine fois. Démarrons la séance. Merci, Miles.

Ce dernier grogna et continua ses flexions.

– J'utilise cette salle pour les cours particuliers quand le centre est bondé, ainsi que pour le yoga en individuel. Et je tutoie mes élèves.

Des miroirs recouvraient tout un pan de mur de l'étroite salle. Des balles de pilates de différentes tailles, des sangles, des tapis s'alignaient sur les étagères. Des haltères étaient agencés par taille sur une grille dans un coin.

– Que fais-tu si quelqu'un t'attaque ?

– Je lui flanque un coup de poing dans le nez ?

– Vise plutôt la gorge.

– Ah oui ?

– Sûr. Un balèze te poursuit. Instinctivement, quelle est ta première réaction ?

Morgan redressa les épaules.

– Hurler et prendre mes jambes à mon cou.

– Parfait. Si tu peux t'enfuir en hurlant, fais-le. Sinon, cache-toi. Ces deux réactions sont les plus naturelles, en fonction de la situation. Quand c'est impossible, il faut se battre.

Morgan serra le poing.

– Un coup dans la gorge.

Jen pivota, attrapa Morgan par derrière.

– Comment ? Tu ne peux pas utiliser ton poing.

– Je hurle ?

– Fais autant de bruit que possible, mais défends-toi. Commençons par la base, les points sensibles : plexus solaire, voûte plantaire, entrejambe.

– Le plexus solaire, dit Jen en appuyant le doigt sur celui de Morgan. La voûte plantaire, continua-t-elle sa démonstration. Le nez. Les précieuses… ou organes génitaux pour rester correcte. Attaque-moi par-derrière, attrape-moi et regarde dans le miroir. Je ne te ferai pas mal.

Lorsque Morgan enroula ses bras autour de Jen, cette dernière bascula son propre poids en avant.

– Amène ton poids devant toi pour te ménager une plus grande marge. Ensuite ?

Elle sentit le léger tapotement du coude de Jen sur le plexus solaire.

– Le coude est ta meilleure arme. Plus puissant que le poing. Utilise-le, ne l'oublie pas. L'idée n'est pas de blesser l'agresseur mais de relâcher son étreinte pour creuser de l'espace. Sa voûte plantaire est également sensible, frappe-la.

Jen abaissa son talon sur le pied de Morgan, sans appuyer.

– Le plus probable est qu'il relâche son emprise avec ces deux attaques, ce qui te permettra de te retourner. Ceci.

Elle leva la main et, paume exposée, tapota la partie charnue avec l'autre main.

– Fort, raide, coup rapide au nez remontant sous les narines, puis reculer. Ensuite le genou, dur, franc, directement dans les parties. Ça ? Coude, talon, base de la main, genou. Ils sont résistants et puissants. Ils feront des dégâts.

– Donc je peux m'enfuir en hurlant.

– Carrément, si c'est possible. Commençons par ces quatre étapes.

C'était plaisant, un peu comme danser. En plus de lui donner la sensation d'agir.

– Super, tu as compris le truc. Tu n'as pas besoin de réfléchir, juste de viser les points sensibles. La semaine prochaine, je demanderai à un volontaire d'enfiler une tenue rembourrée. Tu pourras te lâcher à fond.

– Ça me plairait. Qui aurait cru que j'aimerais l'idée de frapper quelqu'un ?

Jen repoussa Morgan contre le mur et se rapprocha d'elle.

– Mais disons qu'il t'a plaquée dos au mur. Il serre les mains autour de ton cou.

Jen leva les mains puis les laissa retomber et s'écarta.

– Mince, pardon. Je n'ai pas réfléchi.

– Ça ne fait rien. Je sais qu'on t'a avertie. C'est pour ça que je suis ici. Montre-moi.

– Il te bloque contre le mur, tu ne peux ni lever le genou ni dégager ton coude. D'instinct, la plupart des gens grifferont les mains qui entravent leur respiration. Ne gaspille pas ton énergie. Quel est son point faible dans ce cas de figure ? Ses yeux. Vise les yeux. Les doigts, c'est bien, le pouce, encore mieux. Presse ses yeux avec tes pouces comme pour les enfoncer dans leurs orbites.

– Je peux dire que ça me dégoûte ?

– Une fois que tu te seras libérée. Les pouces, et il relâchera son étreinte parce qu'il verra des étoiles. Si tu es debout, frappe l'entrejambe en relevant

d’un coup le genou, et en donnant un coup de coude dans le ventre. Et si tu peux cogner avec le poing…

Elle prit la main de Morgan, replia ses doigts et l’amena devant sa propre gorge.

– Vise ici ou le nez. Avec le poing ou la base de la main. Un geste rapide et tu recules. Essayons ça.

Elles répétèrent six fois l’exercice.

– Super, bravo, l’encouragea Jen en lui décochant un petit coup amical dans l’épaule. Tu as vite pigé.

– J’ai encore besoin de réfléchir et, bon, je sais que tu ne me feras pas de mal, alors je ne panique pas.

– Les gestes deviendront instinctifs. Ensuite, l’instinct prendra le pas sur la panique. Fais-moi confiance. Je suis passée par là.

– Oh, désolée.

– Nous échangerons nos récits de guerre à l’occasion, en sirotant tes margaritas à la lavande. Pour l’instant, il te reste vingt minutes. Changeons de thématique. Quand je t’ai demandé quels étaient tes habitudes sportives, tu as répondu que tu n’en avais pas. Mais qu’avant, par beau temps, tu pédalais une quinzaine de kilomètres par jour. C’est pour cela que tu as de bonnes jambes.

– J’ai vendu mon vélo en déménageant. J’espère en acheter un autre avant l’été.

– Bonne idée. Tu aimes le vélo, donc tu en feras. D’ici là, dit-elle en pressant le bras de Morgan, souriante, mettons l’accent sur le renforcement du haut du corps.

Sur la réserve, Morgan croisa les bras pendant que Jen se dirigeait vers la grille des haltères.

– On est obligées ?

- La plupart des assaillants se figurent que les femmes sont des êtres faibles, des proies. Nous avons abordé quelques actions et mouvements de défense destinés à repousser un agresseur, quelqu’un de potentiellement

plus fort et plus grand que toi. Cela ne t'empêche pas de te muscler, car la puissance augmentera l'efficacité de ces gestes défensifs.

Jen rapporta deux haltères et les plaça entre les mains de Morgan.

– Nous allons te renforcer, dit-elle en souriant.

Durant vingt minutes, elle n'apprit pas seulement à replier, tendre ou repousser son bras en portant un haltère, mais aussi à respirer et à se tenir correctement – deux actions qu'elle supposait maîtriser. En dernier point, elle lui montra comment étirer des muscles après avoir forcé jusqu'à la surchauffe.

– Cool. Tu as transpiré.

– Je confirme.

– Même heure la semaine prochaine. D'ici là, entraîne-toi trois fois par semaine pour commencer.

Morgan massait ses bras qui protestaient, luttant pour ne pas jeter l'éponge.

– Ici ?

– Dans la salle des appareils, les deux autres jours. Quinze minutes de cardio pour une course d'un kilomètre et demi minimum. Quinze minutes haut du corps, quinze bas du corps, cinq, pour l'instant, consacrés à la ceinture abdominale, suivis de dix minutes d'étirements. Si je ne suis pas là pour te montrer des exercices pour le bas du corps et les abdos, Ken ou Addy te conseilleront.

– Je n'ai pas toujours un heure à…

– Trois heures par semaine. Dans un premier temps. Motive-toi, libère du temps. Repose-toi entre les séances. Et hydrate-toi, recommanda-t-elle en lançant une bouteille d'eau à Morgan. On se revoit dans deux jours.

– Merci. En quelque sorte.

En riant, Jen quitta la pièce.

Morgan vida la bouteille puis se regarda dans le miroir, bras replié.

– Ouille, couina-t-elle en se massant le biceps. Trois fois par semaine ? Trois fois par semaine pour ne pas être vulnérable.

D’accord, elle essaierait. Un mois. Juste un mois. Alors qu’elle se préparait à partir, elle s’arrêta face au miroir.

– Je ne peux pas me pointer comme ça trois fois par semaine pendant un mois. Je suis fagotée comme une pauvrette.

Des tenues Outfitters. Sa réduction déduite, combien devrait-elle dépenser ? Sûrement une somme rondelette, mais elle serait dans le ton parmi les clients qui levaient des poids, suaient, couraient… par choix.

« *Un mois* », se promit-elle. Et elle considérait la panoplie d’athlète qu’elle devait se procurer pour ne pas passer pour une ringarde comme un investissement dans sa puissance, sa forme physique et son amour-propre.

La facture lui resta littéralement en travers de la gorge, malgré la remise.

Quand elle prit son service ce soir-là, les bras courbaturés, ses fessiers – maudits squats – et ses jambes lui rappelaient qu’elle n’avait pas parcouru plus d’un kilomètre en marche rapide depuis bien trop longtemps.

Nick l’accueillit avec un grand sourire.

– Jen est fière de toi.

– Ta sœur est un monstre.

– C’est ce qu’ils disent tous. Des courbatures ?

– À ton avis ?

Après un rapide examen des tables et des box, elle fit un point dans la réserve.

– Ton corps s’habituera, dit-il quand elle reparut derrière le comptoir.

– Je ne pense pas.

– Petit récap… nous avons eu du monde à l’happy hour. Les cocktails de saison font des adeptes.

– Bon à savoir. Sers le type au bout du bar, ensuite tu pourras partir. Je prépare la commande.

– Ça marche. Ce soir, ma mère garde le bébé, nous allons au cinéma. J’aime ma gamine de tout mon cœur, mais j’ai hâte de sortir avec ma chérie.

Il servit une bière à la pompe pour le client du comptoir et posa un verre de vin blanc à côté.

– Il attend sa femme. Les consommations sont à enregistrer sur la chambre 305. Je te laisse.

– Bon cinéma !

Elle versa et déboucha, épongea et servit, si bien qu'elle en oublia presque ses muscles endoloris.

Presque.

À près de minuit, Miles prit un tabouret. Elle plaça un verre de cabernet devant lui.

– Pas votre soirée habituelle, observa-t-elle.

– J'ai des habitudes ?

– Le vendredi soir.

Il haussa les épaules.

– Je suis débordé. Je ne vous avais jamais vue à la salle de sport, ajouta-t-il avant qu'elle s'éloigne.

– C'est une première pour moi. Dans celle-ci ou n'importe quelle autre.

Ses yeux noisette scrutèrent son visage comme une énigme à résoudre.

– Sérieusement ? Vous n'aviez jamais mis les pieds dans une salle de gym ? Jamais jamais ?

– J'avais d'autres priorités qu'un abonnement sportif.

– Vous pratiquiez avec des vidéos à la maison ?

– Non plus.

Pourquoi cela la mettait-elle dans l'embarras ?

– Tout le monde n'a pas… certains d'entre nous… Je faisais du vélo. Je me rendais souvent au travail à vélo.

– Je vois, dit-il en prenant son verre plutôt que son téléphone. Et ?

– Je pédalais, répéta-t-elle. Une quinzaine de kilomètres aller-retour. Et d'autres trucs.

– Quels trucs ?

– Comme tout le monde.

Un sourire éclaira son regard. Une première, à sa connaissance. Sous son agacement, elle ressentit l'envie de le retenir là.

– Jen vous a coachée ?

– C’était supposé être un cours d’autodéfense, et ça l’était au début. Puis on est passées à « Lève ces poids et répète encore cinq fois le mouvement ».

– Ça tiraille ?

– Oh que oui. Maintenant, elle m’ordonne de fréquenter trois fois par semaine cette salle de torture. Je crains que si je me défile, elle me traque et me le fasse payer.

– Vous prendrez le pli, mais pas par peur de Jen.

– Pour quel autre motif ?

– Vous n’êtes pas une dégonflée.

Faute de savoir comment le prendre, elle longea le comptoir pour servir les clients d’une table. Quand elle jeta un regard vers lui, ses pouces survolaient son téléphone. Elle ne le dérangea pas.

Au moment du dernier verre, elle posa un verre d’eau plate sur le comptoir.

– Restez-vous pour garder un œil sur moi ?

– J’avais du travail, et envie d’un cabernet.

– Lou, de la Sécurité, est passé à la fermeture hier soir. Il est resté dans la salle le temps que je ferme tout. Est-ce votre tour ?

– Je suis sur le point de terminer ce verre et mon boulot. Mais comme je suis là, je vous escorterai à votre voiture après la fermeture.

– Je me demande quand votre famille décidera que je cause plus d’ennuis que je n’en vaux la peine.

À cela, il posa son téléphone.

– Primo, ce n’est pas notre philosophie. Et si vous pensez que vous ne méritez pas quelques complications, renforcez votre amour-propre.

– J’ai pratiqué le renforcement aujourd’hui, à la salle de fitness. Ça pique un peu.

– Vous vous en remettrez. La dernière table s’en va.

– J’ai remarqué.

Quand il l’accompagna à l’extérieur, il fit le tour de sa voiture.

– Nette amélioration.

– Je sais. Je suis censée vérifier la banquette arrière avant de monter, puis la jauge d’essence et la pression des pneus. Cette voiture le signale quand ils ont besoin d’être regonflés. Je ne sais pas comment, mais elle communique.

– Sages précautions.

– Les prenez-vous ?

– Jamais.

Dans un soupir, elle inspecta la banquette.

– Je fréquenterai la salle, mais pas parce que j’ai peur de Jen. Même si elle fiche un peu la trouille. Et pas non plus pour ne pas être une dégonflée. J’irai parce que je ne veux plus être vulnérable.

– C’est du pareil au même.

– Possible. Merci, dit-elle en actionnant l’ouverture des portières avec sa clé électronique. Dormez bien.

Elle vérifia les voyants avant de s’éloigner. De nouveau, il la suivit des yeux.

Elle commençait à s’y habituer.

Chapitre Treize

Le printemps s'installa. Les fleurs s'ouvrirent, les feuilles s'épanouirent, et avec gratitude, Morgan remisa ses vêtements d'hiver.

Sa grand-mère s'opposait à toute participation financière, mais Morgan savait qu'elle ne refuserait jamais des fleurs. Arpenter les allées de la jardinerie l'emplit de souvenirs doux-amers de Nina. Pourtant la voix de son amie, qui lui murmurait à l'oreille et guidait ses choix de plantes, lui procura du réconfort.

Elle passa une journée radieuse à sélectionner, acheter, transporter puis concevoir des arrangements dans des pots sortis de l'abri de jardin. Elle planta les fleurs colorées dans les parterres avec les pousses de plantes vivaces.

Au son de l'alarme de son téléphone, elle rangea ses outils avant de rentrer se débarbouiller et se changer pour partir travailler. « *Une bonne journée productive* », songea-t-elle. Non pas à chercher une occupation mais à *avoir* de quoi s'affairer.

Sa journée s'égaya encore lorsqu'en rentrant, elle entendit des éclats de voix surexcités.

– Oh, admire un peu ces couleurs ! Regarde cet arrangement de pots de différentes hauteurs. Et ce motif, un vrai modèle d'exposition.

– Tu sais quoi, Audrey ? Je voulais jeter ce vieux trépied branlant. Regarde ce qu'elle en a fait !

– Un coup de peinture et de nouvelles vis, dit Morgan en émergeant sur la terrasse, côté jardin. Ça vous plaît ?

– C’est magnifique, approuva Audrey, avant de se pencher pour humer les héliotropes. Quelle merveilleuse surprise à trouver en rentrant chez soi ! Et les fleurs que tu as plantées devant la maison. Elles sont tellement jolies. Tu as dû jardiner toute la journée.

– Je me suis éclatée. J’ai encore de quoi faire, précisa-t-elle en montrant les plateaux remplis de pots. Mais j’ai pensé que vous aimeriez vous amuser un peu, vous aussi. Ajouter votre touche personnelle.

– As-tu dévalisé la pépinière ? demanda Olivia.

– Loin de là. Ils en ont des montagnes. Je n’ai pas eu le temps de sortir le mobilier de jardin pour le lessiver, mais je peux m’en occuper demain.

– J’apprécierais, Morgan. Et j’apprécie ceci.

Rayonnante, Audrey regardait autour d’elle.

– J’ignorais que tu savais jardiner.

– Nina m’a tout appris. Et quand on a un petit budget, tout ce qui est brosse métallique, papier de verre et peinture sont tes meilleurs amis. Bon, je dois filer au boulot. À demain.

– Elle déborde de bonheur, murmura Audrey.

– Tout à fait. Elle se retrouve. C’est une fille qui a besoin d’action, et là, elle agit.

Audrey effleura les nuées d’alysses qui débordaient d’un pot.

– J’ignorais qu’elle avait ce talent.

– Maintenant, tu le sais.

Un instant, Audrey pressa la main de sa mère.

– Je suppose qu’avec moi, il y avait beaucoup de choses que tu ignorais.

– Les filles grandissent et font leur vie. C’est dans l’ordre naturel des choses.

– Je ne sais pas où je serais si je n’avais pas eu la possibilité de revenir faire ma vie ici.

– Tu es revenue et tu as fait ta vie.

– Je sais qu’elle ne restera peut-être pas, mais… j’espère que le temps que nous partageons en ce moment comblera la distance. Cette distance, c’est ma faute.

– Arrête ça.

– C’est vrai, insista Audrey. J’aurais dû mieux faire. J’avais le choix, pas elle. Et je sais qu’elle ne serait pas revenue ici, auprès de moi, si elle avait eu le choix.

– Comme l’ont chanté ces garçons de Liverpool, l’amour est tout ce qu’il nous faut. *All you need is love.* J’ajouterais peut-être des chaussures confortables et un remontant à la fin d’une longue journée, mais le plus important, c’est l’amour. Elle t’aime, Audrey.

– Je sais. J’ai beaucoup de chance. Morgan et moi, nous nous sommes éloignées l’une de l’autre. Maintenant nous disposons de ce temps pour, disons, grandir ensemble comme les fleurs qu’elle a plantées. Je compte chérir chaque seconde de cette parenthèse bénie.

– Je te rejoins sur ce point. Avant le dîner, tâchons de trier dans l’abri ce que nous destinions à la décharge mais qu’elle pourrait réutiliser. Cela la comble de bonheur, non ?

Au lieu de rentrer chez lui en partant de l’hôtel, Miles fit un crochet par le domicile de Jake, en proche banlieue. Son ami habitait une maison compacte à étage, dotée d’une véranda sur le devant.

Miles avait aidé Jake à construire la terrasse donnant sur l’arrière, protégée par un toit incliné pour lui permettre de cuire des grillades tout au long de l’année. Dans le monde de Jake, tout aliment qui n’était pas à emporter ou livré passait au gril.

Quand il se gara, Miles remarqua les deux pots suspendus d’où s’échappait quelque chose de coloré au-dessus de la rampe du porche. Ils étaient le signe que la mère de Jake avait fait un saut chez lui ces jours-ci.

Jake les arroserait, par sens du devoir envers sa mère – et de peur qu’elle pique une crise.

Miles, qui se sentait ici chez lui comme partout, monta les marches et entra.

L’entrée disposant d’une vue dégagée sur la cuisine, il constata que Jake tapait de la viande de bœuf pour la réduire en chair à hamburger.

– Hello ! Tu veux une bière ?

– Comment refuser ?

Miles ouvrit le réfrigérateur qui renfermait les bières, un carton de lait, des Coca, une brique de jus de mangue – dont, inexplicablement, Jake raffolait – et une plaquette de beurre solitaire.

– Je viens de rentrer. J'ai dû intervenir sur une bagarre autour d'une histoire de crottes de chien dans les parterres de fleurs fraîchement labourés d'Anne Vincent. Tu la connais ?

– Non.

– Évite, autant que possible. Convaincue que les crottes proviennent de Gigi, le loulou de Poméranie de sa voisine, madame Vincent a ramassé les déjections et les a déposées sur les marches du perron voisin. Aux dires du témoin, le fils de huit ans des voisins, Charlie Potter.

– Connais pas.

– Charlie a rapporté les faits à sa mère. Kate Potter.

Miles s'assit devant le plan de travail, but un peu de bière.

– Connais pas non plus.

– L'altercation qui a suivi, et qui implique des cris, un langage cru et une légère bousculade, a suffisamment alarmé le jeune Charlie pour qu'il appelle la police.

– C'est là que tu entres en scène.

– J'étais en route pour rentrer. C'était sur mon chemin.

Miles s'étant joint à lui, Jake entreprit de préparer un second hamburger.

– Les deux dames étaient… considérant les circonstances, je dirais furibardes. Je n'ai pas réellement craint pour ma sécurité, mais j'ai eu peur de devoir embarquer deux ménagères.

– Sans oublier le gamin et le chien.

– Tout juste. L'une déclare que Gigi ne sort pas de son jardin sans laisse, depuis l'*unique* fois, à l'automne, où il s'est échappé et a creusé dans les chrysanthèmes des voisins. Et l'autre jure sur ses grands dieux qu'il aboie et fait ses besoins partout quand tout à coup, Charlie sort de chez lui en portant le suspect. Attrape les petits pains et le sachet de chips.

Il indiqua un tiroir puis la terrasse avant d'emporter le plateau de steaks hachés à l'extérieur, vers le gril fumant.

– Le fait est que je me considère extrêmement concerné par les besoins de la population, sans quoi on ne peut pas prétendre au poste de chef de la police. Mais je ne me prétends pas expert en besoins du type déjections canines. Cependant, il suffit de jeter un œil au toutou et à la taille des excréments pour conclure à l'innocence de Gigi.

Les steak hachés, lancés sur la grille, se mirent à grésiller.

– As-tu fait part de tes observations ?

– Absolument, dans un langage plus civilisé et plus professionnel. Une enquête approfondie, étayée par l'éclairage de Charlie, a révélé que plusieurs chiens de plus grande taille habitent dans le quartier, y compris, d'après Charlie, un énorme golden retriever nommé Stu, juste au bout de la ruelle, qui s'échappe souvent de son jardin et aime déposer des cadeaux partout ailleurs.

Jake retourna la viande.

– Pour conclure, j'ai informé Anne Vincent que j'enlèverai le caca. Moyennant quoi elle a consenti à couvrir les frais d'analyse destinée à identifier la race du chien en cause. Ce qui est, bien entendu, du pipeau. Autre alternative, l'ôter elle-même, nettoyer la marche en échange de quoi Kate Potter renoncerait à déposer plainte. Je lui ai conseillé de s'abstenir de toute action similaire à l'avenir. Elle s'est mise en rogne, et pas qu'un peu. Puis elle a menacé de tirer sur le premier chien qui entrerait sur sa propriété.

– Quelle tarée…

– Ouais : à éviter si possible. Je l'ai prévenue que si elle faisait ça, elle finirait sous les verrous en moins de trente secondes. Je lui ai fait ma tête de méchant, parce que sur ce coup-là, elle ne l'a pas volé. Là, elle s'est ratatinée.

Il fit sauter les steaks dans l'assiette.

Connaissant son ami, Miles avait déjà attrapé les condiments et les assiettes en carton dans le placard sous le gril. Ils s'assirent à la table que

Jake avait fabriquée au cours d'un atelier menuiserie au lycée, assaisonna leurs viandes et déchira le paquet de chips.

– Et toi, comment était ta journée ?

– Pas aussi palpitante que la tienne.

– Comment se porte Morgan ?

– Elle tient bon. Le jour où tu es venu me parler de Rozwell, je suis entré dans le bureau de Gran, et elle s'y trouvait déjà. En larmes.

– Ça fait beaucoup à encaisser.

– C'est sûr. Plus tard, j'ai décidé d'aller me défouler à la salle de gym et je la vois sur le tapis de course. On aurait dit qu'elle se baladait. À quoi bon grimper là-dessus si c'est pour flâner ?

Il haussa les épaules, mangea.

– J'ai ensuite découvert qu'elle avait fait appel à Jen. Elle la coache en autodéfense.

– Jen la Dévastatrice ?

Miles répondit d'un grand sourire et haussa de nouveau les épaules.

– Je me suis arrêté au bar, ce soir-là. Elle était pétrie de courbatures. En tout cas, elle a changé de voiture.

– Marque, modèle, année, couleur ? Il faut qu'on la garde à l'œil.

– La Sécurité la surveille, commença Miles.

– J'en doute pas. Toi, personnellement, je veux dire.

– Elle fait partie de l'équipe.

– Comme une bonne partie de Westridge. Je sais quand quelqu'un t'intéresse.

– Elle ne m'intéresse pas. Et elle a bien assez de soucis.

– Sur ce point, je ne discute pas. Une autre bière ?

– Non merci. J'ai rapporté des dossiers pour bosser à la maison, et je dois rentrer pour nourrir le chien.

Mais il prit tout son temps pour terminer sa bière.

– La situation est compliquée.

– M'en parle pas.

Le sport n’enthousiasmait pas Morgan, mais elle respectait la routine. Peut-être parce que Jen l’intimidait, admit-elle alors qu’elle serrait les dents pour venir à bout de la série d’extension arrière de ses triceps. Peut-être aussi un peu parce qu’elle se sentait un tantinet plus forte.

Et beaucoup parce que ces trois heures hebdomadaires constituaient une occupation utile, un moyen d’être active et productive.

Et en nage, par ailleurs.

Cela dit, le volet autodéfense lui procurait du bien-être. Cet apprentissage l’aidait à se sentir plus puissante, plus légitime, plus consciente de ses qualités et de ses défauts. Elle devait admettre qu’elle avait pris son pied en mettant une raclée à Richie le portier en tenue rembourrée.

Néanmoins, elle n’appréciait pas du tout le lever de poids, les fentes, les machines vicieuses ni aucune des tortures que Jen concevait pour elle. Mais l’œil de lynx de Jen risquait de se focaliser sur elle à tout instant. C’est pourquoi Morgan s’accroupit dans la position que sa redoutable instructrice nommait la posture de la déesse, et se lança dans une série de pliés de bras à vous mettre les biceps en feu.

– J’ai envoyé des SMS.

Morgan ravala difficilement un grognement en découvrant Nell. Nell, avec ses cheveux soyeux parfaitement rabattus et son maquillage immaculé. Nell, dans sa robe printanière sans tache de transpiration, associée à de jolies chaussures roses à brides.

– Je me muscle. J’ai les mains prises.

– C’est ce que je constate. Tracie m’a dit qu’elle vous avait vue ici.

Avec l’aisance d’un receveur sur un terrain de base-ball, Nell s’accroupit.

– J’ai un service à vous demander.

– Un service ?

Déterminée à ne pas se décourager, Morgan changea l’haltère de main et débuta sa deuxième série.

– Si j’accepte, ferez-vous la série d’abdos à ma place ?

– Ça ne vous aiderait pas beaucoup. J'ai mis Loren du *Lodge* et Tricia d'*Après* sur le mariage des Janson ce soir.

– Je le sais. Des cuisses peuvent-elles se déchirer en deux ? haleta Morgan. Je pense que les miennes vont se fendre. Pourquoi Jen veut-elle avoir ma peau ?

– Loren s'est déboîté le doigt.

– À la muscu ?

– Au basket-ball. Annulaire de la main droite. Pas cassé, mais il porte une attelle pour un bon moment.

– Navrée pour lui. C'est sûrement douloureux. Peut-être autant qu'une déchirure ouverte des cuisses. Voire plus. Si je comprends bien, il n'est pas apte à servir au bar au mariage des Janson ce soir. Il vous faut quelqu'un d'autre de mon équipe ?

– J'ai besoin de vous.

– J'ai perdu le compte mais ça doit faire quinze, dit Morgan en se relevant lentement. J'ai bouclé la série. Je suis allée au bout, et je suis toujours vivante. Ça me brûle de partout, absolument partout.

– C'est normal. Écoutez …

– Facile à dire pour vous. Vous avez les bras de Linda Hamilton dans *Terminator 2*.

– Merci. Morgan…

– Ouais, ouais, grommela-t-elle en s'asseyant lourdement sur un banc. Même avec le mariage – ça fait dans les deux cents mouvements – le vendredi est l'un de nos soirs les plus animés.

– Il sera un peu moins fréquenté entre sept heures et minuit, étant donné que le mariage des Janson représente trente-cinq pour cent de notre capacité d'accueil ce week-end. Nick est disposé à assurer les deux services. Je n'ai pas réussi à vous joindre, dit Nell pendant que Morgan essuyait la sueur de son visage. Je lui ai demandé de vous remplacer si vous acceptiez de permuter sur l'événement, il est d'accord.

– Il peut tenir le bar à la réception du mariage.

– Il pourrait mais ce ne serait pas idéal. Tricia couvre les journées du week-end à *Après* parce que c'est l'une des meilleures. Loren est le barman le plus chevronné du *Lodge*. Nick est excellent, mais je n'aime pas l'assigner à l'événement après une journée entière au bar, sauf si je n'ai pas d'autre choix.

Après une courte pause, elle renchérit.

– Ariel Janson. La future mariée. C'est madame Fisk… – vous vous rappelez madame Fisk ? C'est madame Fisk sous stéroïdes. Jamais vu une mariée aussi maniaque. Il faut que tout soit irréprochable. Et ma mère sollicite expressément cette faveur.

– Vous êtes ma cheffe. Vous pouvez vous contenter de m'imposer le mariage.

– Ce n'est pas la politique de la maison. Nous préférons demander.

Morgan posa sa serviette de sport sur le banc.

– Savez-vous quand j'ai sué autant avant ça ?

– Sais pas.

– Jamais. Juste bar à vin et bière, ou aussi alcools forts ?

– Avec alcools forts. Deux bars complets, un dans le coin nord-ouest de la salle de danse, l'autre au sud-ouest. Elle a choisi deux cocktails pour l'occasion. Ses couleurs sont lavande et pêche. Donc un Just Peachy, c'est-à-dire un Bellini pêche, et un Flying High, renommé Aviateur parce qu'il est lavande. J'ai la recette de l'Aviateur.

– Je sais faire un Aviateur.

– Vraiment ? Je ne connaissais même pas le nom. Ni Loren ou Tricia. Ils se sont tout de même entraînés, et l'ont validé. C'est pour cela que nous avons besoin de vous. Vous maîtrisez tout.

– Très bien, d'accord. Que…

– Super. Mille mercis. Je vous enverrai les détails par SMS, mais le dernier briefing se tiendra à six heures. La cérémonie à sept heures, dîner assis à sept heures trente, suivi du bal avec un groupe de musiciens, de huit heures trente à minuit. Passée cette heure-là, ils paieront un supplément.

Maman pense que ça durera plus tard. Tablons plutôt sur une heure du matin.

– Parfait. Vous ne voulez vraiment pas faire les abdos pour moi ?

– Je vous ai offert une jolie pause. Et Jen vous décrit comme une vraie machine de guerre.

Morgan se redressa.

– Elle a dit ça de moi ?

– Une machine qui a besoin d'être lubrifiée ici et là, mais une machine, dit Nell en pinçant le bras de Morgan. La muscu commence à se voir. Faut que je file. Je vous tiens au parfum.

Restée sur le banc, Morgan replia le bras et tâta son muscle. Possible qu'il commence à se raffermir un peu.

Lui restait encore à torturer ses abdos, à pédaler sur ce maudit vélo et à lever des poids avec les jambes, tout cela avant de superviser la mise en place de Nick. Après quoi elle rentrerait pour se doucher et reprogrammer le restant de sa journée.

Elle était pourtant déjà intervenue sur plusieurs mariages, mais n'avait jamais servi sur une réception aussi élaborée et formelle. Ou à ce point réglée dans les moindres détails.

La salle de bal avait été métamorphosée en jardin printanier, qui avait ceci de particulier que le cristal scintillait et des bougies l'illuminaient de partout. Même sur son bar, de petits bouquets de roses pêche se déployaient dans des vases fins en argent.

D'autres compositions, énormes celles-ci, encadraient l'estrade surélevée réservée aux musiciens. Pour l'heure, un rideau blanc la séparait du reste de la salle de réception.

Le tout à la demande de la future mariée.

Les portes de la salle, par lesquelles elle ferait son entrée, étaient également flanquées d'arrangements floraux. Sur les tables, drapées de nappes lavande et de chemins de table pêche, des guirlandes rehaussaient

les fleurs. Des petits bouquets étaient piqués aux liens noués au dos des chaises festonnées.

Une tonnelle fleurie se dressait à l'extrémité d'une allée drapée de blanc. À gauche de celle-ci, un quatuor à cordes jouerait avant la cérémonie et continuerait pendant le cortège des demoiselles d'honneur, au nombre de huit, auxquelles il fallait ajouter la porteuse du bouquet et le porteur des alliances.

Il assurerait ponctuellement l'animation musicale – des airs sélectionnés par la mariée – au cours de la cérémonie et du dîner.

Les garçons d'honneur escorteraient alors les invités à leurs tables, et les serveurs prendraient la commande des boissons – choix limité, avant la cérémonie au champagne servi à table, à l'un des deux cocktails ou à quelques options sans alcool. Les barmen serviraient jusqu'à sept heures – précises –, moment où le futur marié et son témoin entreraient par la porte latérale de la salle.

Tout retardataire attendrait à l'extérieur que la mariée et son père soient arrivés sous la tonnelle.

Tous sans exception, sur ordre de la future mariée.

– La cérémonie dure quinze minutes, expliqua Drea. Le mariage conclu, les invités sont libres de commander des verres de leur table ou au bar pendant que le personnel remballe la tonnelle et le tapis. Les photos sont pour l'essentiel dans la boîte. Malgré tout un photographe et un vidéaste couvriront la cérémonie. Après la cérémonie, il faut tout de même compter entre quinze et trente minutes de photos. La mariée exige que le dîner soit servi à sept heures trente, en commençant par une salade. Ensuite ce sera le moment des discours : d'abord les parents du marié, ceux de la mariée, et enfin l'heureux couple. Dès qu'ils seront tous assis, on continuera de servir le dîner et les bars rouvriront. À huit heures trente, le rideau tombe et le groupe entre en scène.

Elle détailla les étapes rituelles et l'heure attribuée : première danse, mère-fils, père-fille, couper le gâteau, lancer du bouquet.

À six heures trente, Morgan prit son poste et les invités entrèrent.

Ils étaient en harmonie avec la salle, avec leurs cravates noires ou leurs robes élégantes. Elle les regarda avec émerveillement découvrir les décorations laborieusement agencées.

Puis elle prépara les boissons à la pêche et à la lavande et servit de l'eau pétillante.

Elle n'aurait su dire s'il fallait en attribuer les mérites à la mariée ou à Drea, mais tout se déroulait à la perfection quand à sept heures tapantes, la musique changea. Les demoiselles d'honneur, en robes lavande et affublées d'une couronne de boutons de rose couleur pêche, remontèrent l'allée.

Le porteur des alliances et la porteuse du bouquet remportèrent de nombreux sourires, lui dans son minuscule smoking au gilet lavande, elle dans sa robe pêche vaporeuse.

Puis on ménagea une pause théâtrale avant que la mariée, au bras de son père, fasse son entrée.

Même Morgan réprima à grand peine un petit cri admiratif.

Sa robe de mariée d'un blanc pur, digne d'une princesse de conte de fées, se composait de jupons interminables et d'un bustier qui scintillait à la lumière. De ses cheveux noir de jais, remontés en chignon, quelques mèches bouclées s'échappaient avec art autour de son visage.

Elle aussi portait une couronne de fleurs, plus sophistiquée que celles des demoiselles d'honneur et munie d'un voile très fin qui retombait comme un nuage le long de son dos.

Peut-être que préparer l'événement avec elle avait été cauchemardesque, mais dans sa façon de regarder l'homme qui l'attendait sous la tonnelle, comme la façon dont il la regardait, tout exprimait leur amour.

Drea se faufila à côté de Morgan.

– Ouah, murmura cette dernière. C'est éblouissant, tout est absolument magnifique.

– C'est ce qu'elle voulait. Et ça ? fit-elle en désignant l'endroit où les mariés échangeaient leurs vœux. C'est la première fois en plusieurs semaines que je la vois aussi détendue et rayonnante.

Sur ce, elle s'éclipsa.

Morgan regarda leur premier baiser, puis le jeune marié porta la main de sa femme à ses lèvres juste avant qu'ils se retournent face aux invités.

Elle se demanda ce que ça faisait d'être belle comme une princesse.

Mais surtout, elle se demanda ce que ça faisait d'avoir quelqu'un qui vous regarde comme le marié regardait sa jeune épouse. Comme si tout ce qu'il avait toujours souhaité, et tout ce qu'il voudrait toujours, se trouvait précisément dans les yeux de celle-ci.

Puis ils remontèrent l'allée et sortirent, et elle fut rapidement débordée.

Les musiciens étaient époustouflants. Pour contenter un public de trois générations, ils glissèrent de vieux standards ainsi que des reprises de tubes actuels dans un vaste assortiment des classiques rock. La piste de danse ne désemplissait pas – sinon pour les rituels, comme découper la monumentale pièce montée à quatre niveaux.

Quand vint minuit, Morgan estima qu'environ la moitié des invités s'étaient éclipsés. Cependant l'autre moitié continuait de danser.

Que le père de la mariée consente à prolonger la fête d'une heure ne surprit pas Morgan.

Elle versait, remuait, secouait, tout en profitant de la musique et du spectacle.

Cela ne l'étonna pas davantage quand Miles fit une apparition. Même en chemise et jean décontractés, il paraissait à sa place.

Elle en attribuait les mérites à son costume invisible.

– Désolée, m'sieur, c'est une soirée privée.

Il regarda derrière elle les quelques bouteilles de champagne restant dans les seaux en argent remplis de glace.

– Combien en avez-vous écoulées ?

– En comptant les bouteilles sur les tables, on peut arrondir à une centaine. Le Bellini pêche au champagne a été très demandé. Loin derrière le champagne et la bière, en troisième place, l'Aviateur, d'après mes estimations.

– Aviateur ? Les lunettes de soleil ou les pilotes ?

– C'est un cocktail, Miles.

Au même instant, le témoin, sans veste, cravate, ni gilet de costume, approcha du bar.

– Tout baigne, Morgan ?

– Au top, Trevor. Une tournée pour vous et Darcie ?

– Vous avez tout compris. La meilleure soirée de ma vie. Je reviens chercher les verres. Faut que je danse !

– Vous connaissez ce type ? demanda Miles.

– Depuis ce soir. Lui et le marié, Hank, celui qui porte la couronne de fleurs là-bas, sont amis depuis l'école primaire.

Elle remplit de glace une flûte et un verre à Martini pour les refroidir, puis dévissa un shaker.

– Trevor et Darcie sont en couple depuis une dizaine de mois. C'est du sérieux, compléta-t-elle en ajoutant des glaçons dans le shaker. Un Aviateur, renommé pour l'occasion Flying High. Gin, jus de citron, liqueur de maraschino et crème de violette.

Sans cesser de secouer les ingrédients, elle attrapa une bouteille de champagne dans un bac à glace. Elle détacha la protection argentée et vida la flûte.

Sous le regard de Miles, elle servit le champagne et transvasa le premier cocktail dans le verre à Martini. Elle agrémenta le champagne de nectar de pêche et disposa les verres sur des serviettes à cocktail quand Trevor ressurgit en dansant.

– Génial ! s'exclama-t-il en sortant une liasse de billets de sa poche. Il ne me reste plus que des billets de vingt.

– Ne vous tracassez pas pour ça, l'arrêta Morgan.

– Nan, vous le valez bien, dit-il en fourrant un billet de vingt dans le bocal à pourboires. Hé, c'est votre copine ? demanda-t-il à Miles.

– Non.

– Tant pis pour vous. La meilleure barmaid dans le monde des barmaids. Canon, en plus. Eh, ne le répétez pas à Darcie.

– Motus et bouche cousue, lui assura Morgan. Bon vol, Trevor.

– Ça va décoller !

Il avala une goulée d'Aviateur puis emporta les cocktails sur la piste.

– C'est mauve ? Pourquoi ?

– Violet, rectifia-t-elle. À cause de la crème de violette.

– Je l'avais deviné. Mais pourquoi violet ? Et il leur reste combien de temps ? Quinze minutes ?

– À peu près.

– Je reviens tout de suite.

À une heure quinze, il ne restait plus que le personnel qui débarrassait la salle et les musiciens qui remballaient leur matériel. Elle aida le service traiteur à mettre l'alcool sous clé et noua le dernier sac de bouteilles vides.

– Les serveurs sortiront les ordures, lui dit Miles avant de balayer la salle d'un regard. Vous êtes libre.

– C'est mon premier événement à l'hôtel, mais je peux dire que vous les organisez avec brio.

– Nous en accueillons un autre ici demain. Nous allons débarrasser une partie des chaises et des tables, mais pas toutes.

– Loren étant arrêté, avez-vous besoin de le remplacer ?

– Non. Plus petit, plus simple, une seconde édition du même événement. Vous êtes libre, répéta-t-il en lui prenant le bras. Je vous raccompagne.

– Je vais d'abord faire un saut à *Après*.

– C'est fermé.

– Je le sais, et j'ai confiance en Nick. Il est rigoureux mais il fait rarement la fermeture, encore moins le week-end. Je suis la responsable d'*Après*, j'ai besoin de contrôler.

Haussant les épaules, il l'accompagna dans les couloirs successifs, le hall d'entrée puis le passage voûté. Quand il alluma la lumière, elle inspecta la salle.

Tables, box, chaises, tout semblait impeccable. L'entretien nettoyait les sols tous les matins, et les vitres une fois par semaine.

– Satisfaite ?

L'ignorant, elle traversa la salle et passa derrière le comptoir.

Astiqué, matériel rangé à l'arrière, bacs et plateaux savonnés et mis à sécher, éviers récurés.

– Pourquoi n'avez-vous pas l'air fatiguée ? s'étonna-t-il pendant qu'elle procédait à la vérification.

– Je suis une créature nocturne, répondit-elle distraitement.

– Chouette ou vampire ?

– Ça dépend des nuits. Malgré l'événement, tout porte à croire qu'*Après* a connu une grosse soirée.

– Je le vois au stock.

Il contourna le bar à son tour et attrapa une bouteille de cabernet sur le présentoir.

– Je me sers un verre, annonça-t-il en entreprenant de la déboucher. Vous m'accompagnez ? Vous n'êtes plus en service.

– Je…volontiers.

Elle posa deux verres à vin sur le comptoir. Une fois qu'il les eut remplis, elle fixa un bouchon sur la bouteille.

– Banquette.

Il en indiqua une et alla s'installer. Elle lui emboîta le pas et, s'asseyant, exhala un soupir.

– Ça me rassure, je sais encore m'asseoir. Depuis le temps…

– Vous avez le droit de prendre des pauses pendant un événement.

– Exact, on s'est relayées avec Tricia.

N'empêche que ça faisait un bien fou de simplement s'asseoir. Elle but un peu de vin et soupira de nouveau.

– Vous faites ça souvent ? demanda-t-elle. Vous détendre dans un bar désert ?

– Non. Et vous ?

– En fait, oui. Pas avec un cabernet, surtout pas cette cuvée, mais un bar vide a une personnalité propre. Celui-ci est paisible et confortable, avec une subtile touche d'élégance. Agréable.

Sa question était malvenue, surtout qu'il n'aimait pas causer de tout et de rien. Il la posa néanmoins par besoin de savoir.

– Pourquoi barmaid ?

– Oh, ça me permet de passer du temps dans les bars tout en restant sobre. J'aime les bars. J'aime les gens. C'est indispensable dans la restauration.

– Je suis dans la restauration et je n'aime pas particulièrement les gens.

Elle le scruta pendant qu'elle avalait une gorgée. Ses yeux, se dit-elle, pouvaient la sonder avec une intensité particulière, pour peu qu'il le veuille.

– C'est fou. Votre métier implique d'être au contact des autres au quotidien.

– J'ai compris.

– Eh bien, moi j'aime les gens. Derrière le comptoir, il y a tout le temps de l'action, mais l'énergie est généralement positive. Les gens viennent parce qu'ils sont d'humeur à décompresser ou à célébrer quelque chose. Il y a aussi les solitaires, ceux qui cherchent quelqu'un à qui parler. C'est pour ça qu'on est là. Pourquoi venez-vous le vendredi soir, le soir où il y a le plus de monde, si vous n'aimez pas la foule ?

– Dans un bar bondé, les chances que quelqu'un vous adresse la parole sont minces. Je peux avancer sur mes dossiers, me détendre et prendre un verre de vin. Dans un bar peu animé, quelqu'un essaiera d'engager la conversation. Sur le temps qu'il fait ou la saison des Cubs ou je ne sais quoi.

« *Ah-ah* », pensa-t-elle. Maintenant elle comprenait mieux.

– Vous utilisez votre téléphone en bouclier.

Il eut un petit sourire.

– Je l'utilise pour traiter mes mails, et j'avoue qu'il fait aussi office de bouclier. Ce que je me demande, c'est comment vous êtes entrée dans le monde des barmen, et selon… Trevor, me semble-t-il, devenue la meilleure barmaid entre tous.

– Trevor était soûl.

– Je vous ai vue à l'œuvre, et je sais pourquoi ma mère et ma sœur tenaient à vous avoir sur cet événement particulièrement astreignant.

– J'étais serveuse en salle à la fac. Ça, c'est un boulot corsé.

Que ce soit imputable au bar vide, au vin ou à celui qui lui tenait compagnie, elle se sentait détendue au possible.

– Ça peut être gratifiant, mais il arrive que des clients, et la plupart pour diverses raisons imputables aux circonstances, dézinguent le serveur dès que quelque chose cloche avec leur repas. J'ai décidé que je ne voulais pas en faire mon métier, ni tenir un restaurant.

Elle se renfonça dans la banquette et but une gorgée.

– La marge de bénéfices d'un restaurant est infime. Ce sont les consommations qui rapportent. Pour des motifs purement pratiques, j'ai suivi les cours de service au bar, et ça m'a plu. Même beaucoup. Alors dès que j'ai eu l'âge légal, j'ai abandonné le service en salle et je suis passée derrière le comptoir. Et cela m'a plu encore plus.

Totalement à l'aise, elle ferma les yeux un instant.

– L'idée était d'économiser et d'acquérir assez d'expérience pour ouvrir mon bar. Un petit café de quartier sympa. Il me restait trois années à épargner d'après mes estimations. Et puis…

Elle haussa les épaules, but un peu.

– Votre parcours est facile à deviner, continua-t-elle. Famille dans l'hôtellerie depuis trois générations, aîné des garçons de la troisième génération. N'avez-vous jamais eu envie de faire autre chose ?

– Si.

– Quoi par exemple ?

– Indiana Jones. Ma version d'Indiana Jones, l'aventurier-anthropologue solitaire.

– Tous les gamins qui ont vu ses films se sont identifiés à Indy.

– En ce qui me concerne, c'était l'année dernière.

Elle pouffa, secoua la tête.

– Il vous manque le chapeau. Personne n'y croirait sans le chapeau. Mais aviez-vous envie de ça, demanda-t-elle en indiquant le complexe hôtelier d'un geste ample, et le travail que cela implique ? Dans la famille, vous êtes de gros bosseurs.

– Aucune de mes envies n’a fait long feu. Ouais, j’avais envie de ça. Nous ne lésinons pas sur les heures parce que nous avons tous envie que ça marche.

– C’est un cercle vertueux. Les gens qui travaillent ici aiment la profession et les conditions de travail, donc ils donnent le meilleur d’eux-mêmes. L’énergie vient de la direction. La boîte pour qui j’étais assistante la journée, autrefois, était une entreprise familiale. Plus modeste, mais le principe est le même. Et le bar où je servais avant de venir, excellente gestion. Celui où je travaillais la dernière année de fac, c’est une autre histoire. Mais c’était instructif, et c’est ce qui compte.

Elle reposa son verre vide et ajouta :

– Je vous en sers un autre si vous le souhaitez, mais je dois rentrer.

– Un seul me suffit.

Elle emporta les verres dans la cuisine. De retour dans la salle, elle lança un dernier regard autour d’elle avant d’éteindre les lumières.

– Nick est un grand atout.

– Nous en avons conscience.

– Sa sœur aussi est un grand atout. Elle est le diable incarné, mais un atout quand même.

– On ne la surnomme pas la Dévastatrice pour rien. Pas de blouson ?

– J’en ai un dans ma voiture, au cas où, dit-elle en émergeant dans la nuit fraîche et parfumée. Pas besoin ce soir. En parlant d’atouts, votre équipe de jardiniers en est un aussi.

Ils traversèrent le parking, contournèrent l’îlot où les fleurs explosaient dans des rivières sinueuses de rouges, de blancs et de roses délicats.

Devant sa voiture, elle vérifia la banquette avant de déverrouiller la portière.

– Merci pour le verre et pour l’escorte.

– Pas de quoi.

Elle monta, contrôla les jauges. Fatalement, il la regarda sortir du parking sans bouger d’un pouce. Et tandis qu’elle s’éloignait, elle songea que, d’une étrange manière, ils venaient d’avoir une sorte de rencard.

À défaut de savoir qu’en penser, elle décida qu’il ne voyait sûrement pas la chose du même œil. Toutefois, s’il considérait aussi ce moment comme une sorte de rendez-vous insolite, à vrai dire, cela ne l’ennuierait pas.

Chapitre Quatorze

Elle s'octroya une grasse matinée, le samedi suivant. À l'heure où elle se leva, sa grand-mère savourait un thé glacé sur la terrasse.

Morgan attrapa un muffin – quelqu'un en avait préparé – et l'emporta à l'extérieur avec une tasse de café.

– Viens profiter de cette température ! Ni trop chaude ni trop froide.

Bienheureuse, Morgan s'assit et croqua dans son muffin.

– Où est maman ?

– Descendue à la boutique, deux petites heures. L'un de nos créateurs livre sa nouvelle collection de bijoux. Elle était pressée de l'étiqueter et de la présenter en vitrine. J'ai préféré rester pour admirer le résultat du dur labeur de ma petite-fille.

– Vous y avez contribué, vous aussi. J'adore les carillons.

– Comment était la réception, hier soir ?

– Je n'avais jamais assisté à un mariage aussi fastueux. Même en rassemblant toutes les fleurs que nous avons plantées, toutes les plantes vivaces déjà en terre, et en les multipliant par deux, nous ne rivaliserions pas avec les bouquets qui remplissaient la salle de réception. Sincèrement, c'était époustouflant. De bout en bout. Tous ces hommes en cravate noire, et ces femmes en robes longues. Surtout la robe de la mariée… c'était le vrai clou du spectacle.

– Comme il se doit.

– Elle était rayonnante, une princesse de conte de fées. Et après avoir fait tourner en bourrique Drea et Nell pendant des mois, elle paraissait enfin ravie et sereine. Ce que c'était romantique ! Les fleurs, la musique, les

bougies. Il faut reconnaître qu'elle savait précisément ce qu'elle voulait. Il convient aussi d'accorder du crédit aux Jameson qui ont remué ciel et terre pour exaucer chacun de ses vœux.

– Et à son père, je suppose, qui a réglé la note.

– La note était sûrement colossale. J'ai empoché plus de trois mille dollars de pourboire.

– Pardon ?

Riant, Morgan leva les bras au ciel.

– Trois mille deux cents soixante-six dollars de pourboires personnels. J'ai déjà servi dans des mariages, et en général, les invités sont généreux, mais pas comme ça.

– J'ai mal choisi ma voie, tout compte fait.

– C'est un peu comme si on m'avait payée pour assister à une soirée. Pas vraiment, parce que je n'ai pas soufflé une minute. Mais ça en valait la peine. Aucun doute là-dessus.

– De toute évidence, tu as fait de l'excellent travail.

– J'aime le penser. Quand les consommations sont offertes, c'est tout l'un ou tout l'autre. Certaines personnes laissent de gros pourboires parce qu'ils ne paient pas les boissons, d'autres pensent que c'est gratuit, et donc que le service l'est aussi. Dans ce cas précis, la générosité l'a emporté.

Elle grignota un peu de muffin.

– Miles a débarqué peu avant la fin. Je crois qu'il est mon escorte attitrée du vendredi soir, dit-elle en remuant. Tu le connais depuis longtemps. As-tu remarqué qu'il ne porte pas de costume formel, mais qu'en même temps si ?

– Je ne te suis pas.

– Un peu comme… Superman porte son costume sous ses vêtements, ce qui est ridicule. Il le met sous ses vêtements de tous les jours pour que personne ne le voie. Avec Miles, c'est l'inverse. Il porte son costume professionnel invisible sur ses vêtements du quotidien. Celui qui lui confère du pouvoir, tu vois. Superman le porte en dessous pour le cacher. Miles le

porte par-dessus, sauf qu'il est invisible. C'est tout de même la clé de son pouvoir.

– Je ne peux pas dire que ça m'ait frappée.

– Il est difficile à décrypter.

Et elle devait admettre que depuis la première fois qu'il s'était assis au comptoir, elle avait envie d'en être capable.

– Je pense avoir cerné les autres. Lui, c'est compliqué. Hier soir, après le mariage, je voulais juste vérifier que tout était impeccable à *Après*. Nick fait rarement la fermeture, surtout pas un vendredi soir.

– Tu as un tel sens des responsabilités.

– Je suis responsable. Bref, nous allons au bar et je contrôle chaque point de ma petite liste mentale. Et voilà qu'il débouche une bouteille de vin et me propose un verre. « Pourquoi pas », je me suis dit. Alors on s'installe, on prend un verre et on papote. Ensuite, en rentrant, j'avais bizarrement l'impression de sortir d'un rencard, en quelque sorte. Penses-tu que c'en était un ?

– Difficile à dire, vu que je n'étais pas là.

Clairement intriguée, Olivia rapprocha un peu sa chaise.

– T'a-t-il fait des avances ?

– Rien de ce genre. On a juste pris un verre et bavardé. Mais on a eu une vraie conversation, et c'est inhabituel avec lui. Il m'a questionnée sur le métier de barmaid et de mon côté, je lui ai demandé s'il n'avait jamais songé à faire autre chose que reprendre le flambeau de l'entreprise familiale ? Tu sais, les sujets qui aident à se découvrir lors d'un premier rendez-vous.

– Je n'ai pas eu de premier rendez-vous depuis des décennies mais je me rappelle bien.

– Le courant passait, même si ce n'était qu'une simple discussion à la fin d'une journée de travail.

– C'est un homme très attirant.

– Très. Ils sont tous séduisants.

– Et il t'attire ?

– Physiquement ? Je suis hétéro et il est magnifique, alors naturellement. Il lui arrive d'être un peu trop direct ou taciturne par moments, mais c'est compensé par un je ne sais quoi de bienveillant. Il ne se contente pas de m'accompagner à ma voiture – une tâche qu'il pourrait déléguer à quelqu'un d'autre même quand il s'attarde au bureau. Il reste jusque ce que je me sois éloignée. C'est l'affaire d'une petite minute, mais je trouve cela prévenant.

– Dès l'enfance, on lui a inculqué les bonnes manières telles que la galanterie. Et à respecter et avoir de la considération pour ses employés. Il lui arrivait de sortir avec Mick, et de passer du temps avec Steve dans le hangar.

Olivia tourna son regard vers le hangar à bois, niché entre les arbres dans le fond de la propriété.

Elle avait distribué les vêtements de Steve, réaménagé son bureau, mais elle n'avait jamais pu se résoudre à vider son hangar.

– Je l'ignorais.

– J'ai toujours pensé que Miles était une vieille âme. Quelque chose dans ses yeux.

– Il a des yeux exceptionnels.

– Mmm. T'intéresserait-il s'il s'intéressait à toi ?

Son premier réflexe fut d'acquiescer. Cependant, elle nuança sa réponse.

– Ne nous emballons pas. Le fait est que je travaille pour lui. Pas directement, mais il fait partie de la direction. Je suppose que c'était juste sympa de prendre un verre avec bel homme intéressant. Ça ne m'était pas arrivé depuis des lustres.

– Tu devrais sortir, rencontrer des gens de ton âge.

– Oh, Gram, je rencontre tous les jours de nouvelles têtes. Ça fait partie du job. Je n'ai juste pas encore rencontré la personne avec qui j'ai envie de prendre un verre. Pour l'instant, ça me convient. Je me retrouve enfin, malgré tout ce qui m'est tombé sur la tête, et même si je dois vérifier la pression de mes pneus tous les soirs, je me sens de nouveau moi-même.

Gavin Rozwell – qui se faisait désormais appeler Charles P. Brighton – se baladait dans le Quartier Français. Il appréciait la vie nocturne, les imbéciles de touristes, les pochards grotesques et le passage aisé de la suite de son hôtel de luxe aux boutiques, aux restaurants et aux salles de concert.

Un homme tel que lui se fondait dans la masse avec une facilité déconcertante.

Reconverti au look rasé de près, il s'était aussi considérablement laissé pousser les cheveux. Il les avait teints en roux soutenu, l'expérience lui ayant appris que l'attention des gens se concentrerait sur sa chevelure rousse, au point d'occulter le reste.

Si on le questionnait, il était venu à la Nouvelle-Orléans dans le cadre de l'écriture de son roman – pour se documenter, s'imprégner de la culture, de l'atmosphère de la ville.

Charles P. Brighton était arrogant, personnage que Rozwell se délectait à incarner.

Mais il avait beau apprécier le Vieux Carré et prendre plaisir à être imbuvable (cependant doté d'un joli fonds fiduciaire), sa vie était, ainsi que Charles le formulerait, d'un ennui mortel.

Son dernier meurtre – RIP Robin – l'avait curieusement laissé sur sa faim.

Elle était le pigeon idéal. Attirante, arrangeante, confiante. Avec les emprunts qu'il avait souscrits en hypothéquant sa maison via son compte bancaire et ce qu'il avait ramassé en vendant sa Hyundai dernier cri, il avait raflé un peu plus de soixante-dix mille.

Un jeu d'enfant, d'un bout à l'autre.

« *Trop facile* », déplorait-il à présent qu'il traînait avec un punch au rhum à emporter. Duper une femme impatiente de se mettre en couple ne présentait pas le moindre défi. Et dans le cas de Robin, elle n'avait pas d'amis proches. Une sœur, certes, mais elles se voyaient peu.

Robin, parfaite au regard de ses compétences, s'était révélée une déception.

Il avait failli crever d’ennui tant elle se délectait de son attention. S’il s’était fait un plaisir de l’étrangler – pas trop tôt –, il n’y avait pas eu de crescendo, pas d’exaltation.

Ce n’était pas qu’une question d’argent, tout bien considéré. L’argent lui offrait le mode de vie qu’il voulait et méritait. Mais tuer ? Tuer lui procurait le pic d’adrénaline, l’euphorie. La gloire qui le stimulait pendant des semaines, même des mois.

Mais pas avec Robin.

Et pas avec l’abrutie de coloc de Morgan Albright.

Il avait besoin de ce pic d’adrénaline, de cette euphorie, de ce putain de crescendo.

Il le méritait.

Deux femmes passèrent à côté de lui. Jeune, celle de gauche avait un fessier un peu trop rebondi à son goût. Des shorts minuscules, des *crop tops* microscopiques. Elles ne demandaient que ça, clairement. Sans parler de leurs rires avinés.

Il aurait pu éliminer les deux, sans aucune difficulté. Les suivre jusqu’au prochain bar, initier la conversation, régler leurs consommations.

Jouant avec cette idée, il les gardait à l’œil. C’était l’affaire de peu de choses. Les attirer dans sa suite. Les femmes se pensaient en sécurité à plusieurs. Au besoin, un cachet dans le verre les rendrait plus dociles. Ou juste mettre Gros Derche hors d’usage, puis s’amuser un peu avec la brunette.

Comme ses scénarios lui remontaient le moral, il jeta son punch au rhum et les suivit dans une gargote.

Un boui-boui où la bière était fraîche et la musique zydeco embrasait les corps. Les fêtards se frottaient les fesses, les femmes remuaient leurs poitrines sur une piste de danse grande comme un timbre-poste.

Pendant qu’elles faisaient la queue au bar, il eut tout le loisir de les examiner.

Gros Derche avait un plus beau visage et des cheveux blonds – si l’on omettait ses racines noires de deux centimètres. Mais la brune avait la

morphologie élancée qu'il préférait.

Pour peu qu'on les mélange, se fit-il la réflexion en remarquant qu'elles commandaient des gin fizz, on obtenait le trophée gagnant. La femme de ménage n'aurait-elle pas le choc de sa vie au petit matin ?

Il entreprit de se glisser derrière elles. « Mettez-en trois ! » aurait-il pu dire au barman.

L'ennui n'excusait pas l'idiotie, se rappela-t-il. Il pouvait les éliminer – oh oui, il voyait déjà comment il s'y prendrait – mais alors il lui faudrait plier bagages, quitter l'hôtel, fuir la Nouvelle-Orléans avec seulement ce que ces poufiasses avaient dans les poches.

Pas sa tactique habituelle.

Il ressortit. Cependant, l'idée s'incrustant dans ses pensées, il s'arrêta pour acheter une casquette de base-ball, un tee-shirt des New Orleans Saints et des lunettes de soleil loufoques.

Redéfinir les règles du jeu le sortirait peut-être de ce marasme.

Ses cheveux rassemblés sous la casquette, le nouveau tee-shirt recouvrant le sien et les lunettes sur le nez, il retourna dans le boui-boui.

Gros Derche secouait ledit postérieur sur la piste. La petite brune gloussait avec deux minables intellos au comptoir.

Il commanderait une bière et verrait si l'opportunité se présentait.

Avant même qu'il ait pu passer à l'acte, l'opportunité se présenta quand Gros Derche se dirigea vers le fond de la salle.

Pour aller faire pipi ou pour vomir, qu'importe car pour lui, ce n'était qu'un instant où diviser permettait de mieux régner.

Il compta jusqu'à dix avant de lui emboîter le pas.

La foule se massait sur la piste, d'autres clients se pressaient au comptoir et aux tables. La musique martelait les murs.

Dans son esprit, il s'exerça à bredouiller « Oups, mauvaise porte », dans l'hypothèse où les toilettes seraient occupées.

La musique camoufla son entrée. Personne ne se tenait au lavabo suspendu au mur. Seuls deux pieds se discernaient sous la porte de la misérable cabine.

L’occasion lui tendait les bras.

Il ne voyait pas l’intérêt de l’ignorer.

Il ferma la porte à clé.

Risqué, assurément, mais il avait besoin de ce pic d’adrénaline, de cette euphorie.

À la seconde où il entendit le loquet se rabattre, il agit.

Ses yeux s’élargirent à l’instant où il surgit en poussant la porte. De grands iris marron, presque beaux, qui se voilèrent dès qu’il écrasa son poing sur son nez.

Elle émit à peine un son lorsqu’elle s’effondra et qu’il s’abaissa avec elle pour serrer les mains autour de sa gorge.

– Regarde-moi, Gros Derche. Je veux voir la lumière s’éteindre.

Trop ivre, trop assommée par l’uppercut pour tenter de se débattre, elle se limita à lui flanquer des tapes, ses gargouillements étouffés par un accordéon cajun qui entamait une longue impro sensuelle pulsant contre les murs des toilettes.

Il la regardait mourir, attendait le frisson. Et comme il n’éprouvait à peine plus qu’un picotement de satisfaction, il lui colla un bon crochet.

– Salope.

Il lui tapa la tête contre la paroi de la cabine et arracha la pochette qu’elle portait en bandoulière. Dissimulant son larcin derrière la ceinture de son pantalon, il l’abandonna sur le carrelage. Quand il ressortit, la musique continuait de pulser, les gens de se trémousser, et la petite brune de se gondoler avec l’un des binoclards.

Il brûlait d’envie de lui faire la peau, à elle aussi, juste parce qu’elle se trouvait là, juste parce qu’elle avait le corps parfait mais la mauvaise couleur de cheveux.

Après s’être débarrassé des lunettes de soleil, il parcourut un pâté de maisons avant de jeter la casquette sur le trottoir, où il supposait qu’un passant la ramasserait.

Tout en marchant, il imaginait les hurlements, le remue-ménage à la première cliente du troquet qui pousserait la porte des sanitaires. Cela, au

moins, lui procurait un semblant de satisfaction. Sans oublier que la petite brune se sentirait coupable. Draguer des types dans un bar pendant que sa copine se faisait assassiner ?

Une nouvelle couche de satisfaction.

Il décida que l'effort n'avait pas été vain. Tester de nouvelles choses ne pouvait pas nuire. Ôter la vie dans un lieu public rapportait des points à son crédit.

Manifestement, il lui fallait sélectionner une nouvelle cible. Il avait eu plusieurs options, et opter pour Robin la Barbante n'avait simplement pas convenu.

Morgan présentait assurément toutes les qualités requises.

« *Mais pas tout de suite* », pensa-t-il en retournant à l'hôtel.

Quand son tour viendrait à nouveau, il faudrait qu'il rende le moment très, très spécial.

En pleine floraison, au mois de mai, le budget prévisionnel de Morgan commençait à se révéler plus prometteur. Ou peut-être cela concernait-il sa vie en général. À la faveur d'un bon emploi et de pourboires remarquables, elle disposait de plus de temps libre que depuis une décennie.

Elle en faisait bon usage.

Quand elle entendit sa mère et sa grand-mère évoquer le projet de rafraîchir la salle d'eau, elle étudia la question. Prendre des mesures, faire un saut au magasin de bricolage, quelques heures de main d'œuvre et ce serait réglé.

Elle achevait les dernières retouches quand elles rentrèrent.

– Morgan, nous voilà ! Quelle journée, lança Audrey. Du genre qui nécessite un verre de vin avec le dîner.

Les illustrations accrochées, Morgan ramassa la cuve de jardinage qui lui avait servi de bac de fortune.

– As-tu le temps de dîner avant de…

Audrey, passant devant la salle d'eau, s'arrêta et poussa un petit cri.

– Qu'est-ce… comment as-tu… Oh mon Dieu ! Maman, viens voir ça.

– Voir quoi ? Laisse-moi retirer ces godillots.

À son tour, elle se figea devant la porte ouverte. Elle cilla et croisa les bras.

– Eh bien, siffla-t-elle.

– Bon. Je sais que vous aviez prévu de faire appel à vos artisans, de changer la vasque, de rafraîchir le mobilier, de repeindre et tout le reste, mais franchement, ce n'est pas bien compliqué et la vasque est en très bon état.

Elle passa la main sur le lavabo de porcelaine blanche à l'ancienne.

– Les pieds chromés et le robinet avaient vieilli. J'ai pensé que peindre les pieds en noir mat et poser un robinet avec une patine assortie le mettrait en valeur. Et avec les murs pastel féminins, ça crée un petit contraste, accentué par l'abat-jour argenté et ce vieux miroir que j'ai trouvé au grenier. Tu as une vraie malle au trésor, là-haut.

– Quand j'ai acheté ce miroir, Audrey n'était même pas née, murmura Olivia.

– Il est magnifique. Il avait juste besoin d'un petit coup de chiffon, et que je peigne les crochets du cadre en noir. J'ai ajouté deux serviettes sur l'étagère noire. Puis j'ai chipé l'un de tes pots de violettes africaines pour le rebord de la fenêtre et remplacé l'applique. Les franges apportent une touche tape-à-l'œil. J'ai pris les jolis savons et les illustrations à la boutique. Le petit tapis vient du marché aux puces, mais son aspect élimé ajoute du charme.

Soucieuse d'en avoir trop fait, Morgan déplaça la cuve.

– De toute façon, si vous n'aimez pas, vous pouvez toujours appeler vos artisans.

– J'adore. Maman, regarde comme ces jolies photos de fleurs ressortent sur le rose et le noir. Tout est ravissant. Élégant, pas trop féminin, et si mignon. Où as-tu appris à changer un robinet ?

– J'ai beaucoup appris dans l'entreprise où je travaillais la journée, dans le Maryland.

– Il était déjà là, commenta Olivia, restée bras croisés, en examinant les murs. Il me vient de ton grand-père. Ce n'est pas ce que j'imaginais et je pensais que ce lavabo était en fin de vie.

– C'est un beau modèle.

– Maintenant c'en est un. C'est mieux que ce que j'imaginais. Écoute, je veux savoir combien tu as dépensé pour l'ensemble.

– J'habite ici aussi. J'utilise cette salle d'eau. Et je me suis amusée à la rénover.

– C'est un cadeau, maman, intervint Audrey en posant la main sur l'épaule de sa mère. Quelqu'un m'a appris à accepter les cadeaux avec reconnaissance.

– Voilà que mes conseils se retournent contre moi ! Merci, Morgan. La boîte à outils de ton grand-père est rangée dans le hangar à bois. N'hésite pas à t'en servir.

– Entendu.

– La prochaine fois que l'envie nous prend de rafraîchir un coin de la maison, nous nous adresserons d'abord à toi. À présent, allons trouver de quoi nous nourrir. Je te suis, Audrey, pour le verre de vin.

– Pas de vin pour moi, mais pour dîner, comptez sur moi. J'ai une faim de loup. Le temps de ranger le matériel et de me préparer, et j'arrive.

Morgan sortie, Audrey inspecta une dernière fois son ouvrage.

– Comme pour le jardin, je ne la savais pas douée pour ce genre de travaux.

– Ça te surprend ?

– En fait, non. Ça lui fait tellement plaisir, continua-t-elle en se dirigeant vers la cuisine. Pas juste nos réactions, mais concevoir la rénovation et se servir de ses mains. Elle a besoin de te rembourser à sa façon, maman. Tu dois la laisser faire.

– Je sais. Ça m'agace un peu mais je sais. Poulet, riz, accompagné d'une salade mixte. Qu'en penses-tu ?

– Parfait. Je ne connais pas aussi bien ma fille que je le devrais, regretta Audrey en sortant le riz du garde-manger.

– Fut un temps où je ne connaissais pas aussi bien ma fille que j'aurais dû. Nous avons redressé la barre. Vous la redresserez aussi.

– Je l'espère. Dans l'immédiat, c'est suffisant qu'elle soit ici, et heureuse. Après le dernier cours de yoga, Drea m'a remerciée d'avoir élevée une fille aussi brillante et capable. Tout ce que j'ai pensé, c'est que je n'y étais pas pour grand-chose.

– Détrompe-toi, Audrey. Quand tu auras redressé la barre, tu sauras à quel point tu te méprends.

Alors que le mois de mai laissait la place au mois de juin, Morgan remplaça la lavande par l'abricot. Elle concocta des coladas abricot et du thé abricot, chaud et froid. Sa période d'essai étant terminée et *Après* ouvrant sa terrasse, elle creusa de nouveaux concepts.

Une fois ses idées formulées, elle alla trouver Nell. Quand elle frappa à la porte de son bureau, sa supérieure s'apprêtait à partir.

– Je suppose que vous n'avez pas une minute à m'accorder.

– Plusieurs, si vous pouvez me parler en marchant. Je dois vérifier la mise en place pour un événement à la Présidentielle.

– Cocktail pour cinquante personnes. Loren tient le bar. Marisol et Kevin en salle.

– Vous connaissez le planning par cœur. Vin, bière, boissons sans alcool, amuse-bouches chauds et froids, sélection de mini-desserts.

Nell enfonça le bouton d'appel de l'ascenseur et invita Morgan à la suivre dans la cabine. Elle tapota son laissez-passer pour accéder à l'étage du Club.

– De quoi souhaitez-vous m'entretenir ?

– Les nouveaux saisonniers sont déjà opérationnels. Opal a mis l'équipe en place en un temps record.

– C'est son rôle.

– Partant de ce constat, j'aimerais recommander qu'une prime lui soit attribuée. Elle investit beaucoup de temps et d'énergie dans la formation des recrues et cela se sent. J'ai un compte-rendu détaillé à vous transmettre.

– Je l’attends.

Nell descendit et tourna à gauche.

– J’adore cet étage. L’élégance du rustique. Les plafonds hauts et les poutres, les couleurs chaudes, le mélange des antiquités et des œuvres d’art américaines. Et le Lounge est très chaleureux. La cheminée, les fleurs, le mobilier qui invite à la détente.

– C’est ainsi que nous le concevons.

Au bout du couloir, elle passa sa carte sur le boîtier attenant à une double-porte.

– Oh, la vache ! Je n’étais jamais entrée. Présidentielle, c’est le mot qui convient.

Le spacieux vestibule, tapissé en bleu pastel, abritait un banc rustique. Des fleurs et des bougies étaient disposées sur une table de chasse flanquée de deux chaises à haut dossier. Elle vit une chambre sur la droite, dans laquelle un lit était recouvert d’une moelleuse couette blanche et d’oreillers amassés contre une tête de lit tapissée d’un classique doré terni.

Le foyer ouvrait sur un espace de vie assez spacieux pour contenir deux canapés et une longue table à nappe blanche, sur laquelle étaient distribués plusieurs chauffe-plats. Le bar mobile était déjà arrangé dans un angle.

Mais le plus stupéfiant illuminait le mur de fenêtres et de portes vitrées qui ouvraient sur une terrasse, et la vue saisissante qui s’étalait au dehors.

Le lac bleu étincelant, ponctué de kayaks, tranchait avec le vert des collines et les sommets émoussés des montagnes.

– J’avais vu les photos sur le site, mais on ne peut pas capturer la magie du panorama.

– Deux chambres, deux salles de bains et une salle d’eau. Dans l’office, nous entreposons des en-cas et des boissons à la demande du client. Ou quand la suite est réservée pour une soirée, comme aujourd’hui, le personnel y entrepose la vaisselle, les plateaux, ce genre de choses.

– C’est magnifique, sans être trop guindé ni formel.

– Nous avons âprement négocié avec le décorateur d’intérieur pour conserver cet esprit. Nous avons remporté la bataille. Que puis-je faire

d’autre pour vous ?

– Désolée, je me suis laissée distraire et éblouir. J’aimerais former l’une des nouvelles à servir au bar. Bailey Myerson, une fille du coin qui travaille pour financer ses études. C’est une excellente serveuse et elle a exprimé son désir d’apprendre. Avec l’ouverture de la terrasse, quelqu’un de polyvalent ne serait pas superflu.

– Avez-vous demandé à Opal ?

– J’ai préféré vous en parler en premier.

– Et vous avez déjà rédigé un compte-rendu.

– Exact.

– Envoyez-le-moi. Dites à Opal que j’aimerais avoir son point de vue, et nous y réfléchirons.

– Entendu. Dernier point, j’aimerais promouvoir Nick assistant manager et l’augmenter en conséquence. Il le mérite. La promotion n’impliquerait pas plus d’heures. Il remplit déjà les fonctions d’assistant en mon absence, et il est prêt, à chaque changement de service, à me suppléer en cas de problème, quel qu’il soit, ainsi que pour passer toute commande urgente. Sans oublier qu’il ne rechigne jamais à remplacer ses collègues au moindre empêchement.

– Dans ses évaluations trimestrielles, Don a indiqué que Nick avait une conscience professionnelle exemplaire et un fort esprit d’équipe, ainsi que des compétences certaines, mais qu’il lui manquait les qualités qui font un bon manager.

– Je ne suis pas d’accord.

– Je ne l’étais pas non plus. C’est pourquoi nous avons proposé votre poste à Nick. Qu’est-ce qui vous fait croire qu’il accepterait cette promotion ?

– Parce qu’il fait déjà tout ce que j’attends d’un assistant manager, et s’il arrivait que je lui en demande plus, il le ferait. Ne lui manquent que le titre et le salaire approprié.

– Ce serait une question de statut salarial plutôt que de tarif horaire.

– Et il en ferait plus que maintenant, pour peu qu'il soit rétribué à la hauteur de ses fonctions. Vous le constaterez rapidement. Il aurait le grade qu'il mérite.

– Envoyez-moi votre rapport. L'office, indiqua Nell alors que le personnel de restauration poussait une table roulante contenant le vin et la bière sur lits de glace. Tâtez le terrain avec lui. Étant donné que nous lui avons offert votre poste, nous approuverons sûrement cette promotion s'il la veut. Le cas échéant, dites-lui de me contacter pour en discuter.

– Merci. Il me reste une quinzaine de minutes avant de prendre mon service, si vous avez besoin d'un coup de main pour la mise en place.

– Ça ira, répondit Nell alors qu'une table remplie de verres était livrée. J'ai les choses en main. La moitié derrière le bar, l'autre moitié dans l'office.

Satisfaite, Morgan envoya les rapports de son téléphone en redescendant à *Après*.

Nick l'accueillit avec son grand sourire inaltérable.

– La voilà ! La terrasse ne désemplit pas. Qui n'aurait pas envie de s'asseoir dehors par une si belle journée ? Et notre colada abricot a pris la tête des ventes de cocktails.

– Tu es sérieux ?

– Tu vas devoir passer une nouvelle commande de nectar.

Il servit des clients pendant que, derrière le comptoir, elle vérifiait le planning de la soirée ainsi que l'inventaire.

Elle attendit une accalmie.

– Les Jameson vont t'offrir le poste d'assistant manager, avec un salaire à la mesure des responsabilités.

– Pardon ? Attends, ils t'ont déjà toi comme responsable.

– Ils t'ont toi aussi. Et ils t'estiment. Tu en remplis déjà les fonctions, Nick. Il est grand temps que tu sois rémunéré en conséquence. Tu ne feras pas plus d'heures, mais tu serais salarié au lieu d'être rétribué à l'heure. J'ai recommandé ce système sur la base de ton expérience, de tes compétences, et tout ce que le poste englobe.

Quand elle annonça le chiffre, elle le laissa digérer le temps de servir des clients.

– Pourquoi me paieraient-ils autant pour faire ce que je fais déjà ?

– Pour la même raison qui fait que tu es loyal. Rentre chez toi, réfléchis, étudie la question avec Corrine. Si tu envisages de l'accepter, contacte Nell pour discuter avec elle des conditions en détails.

– Tu es allée trouver Nell avec ces arguments ?

– Cela fait partie de mes attributions, comme il te reviendrait de m'alerter si je passais à côté de quelque chose.

Il se rapprocha pour lui donner un baiser sur la joue.

– Merci. De tout cœur. Quoique nous décidions, je suis sincère.

« *Il acceptera la proposition* », songea-t-elle pendant qu'il bouclait sa journée. Elle avait rencontré sa femme, ainsi que leur adorable bébé, et Corrine lui était apparue comme une femme sensée.

Elle considéra sa tâche accomplie, puis observa Opal en salle. Avec de la chance, elle remplirait sa seconde mission sans rencontrer trop de résistance.

Chapitre Quinze

Durant une accalmie – que Morgan attribuait à la réception dans la Présidentielle et à l'heure du dîner –, elle convoqua l'une des serveuses les plus expérimentées.

– Je prends une pause.

– Tu ne pars jamais en pause.

– Ce soir, si. Remplace-moi au comptoir tout en surveillant ta section. Dix minutes. C'est calme pour l'instant.

Elle partit en salle, tapota sur l'épaule d'Opal.

– J'ai besoin de toi quelques minutes.

– Ai-je l'air d'avoir quelques minutes en trop ?

– Oui. Suzanne, veille sur la section d'Opal. Dix minutes.

Opal la suivit à l'extérieur en bougonnant.

– Je dois garder l'œil sur les nouvelles. La terrasse est bondée.

– C'est vrai mais pas la salle ni le comptoir, dit-elle en s'éloignant suffisamment pour qu'on ne puisse ni les voir ni les entendre. Je dois te parler de Bailey.

Opal se mit aussitôt sur la défensive. Les mains sur les hanches, ses yeux s'enflammèrent sous la frange de sa coupe au bol.

– Elle s'en sort très bien. Si t'as un problème…

– Elle s'en sort mieux que ça. Je veux la former au bar.

– J'ai à peine terminé de lui apprendre à servir correctement aux tables. Je ne peux pas la partager. Tu le sais forcément si t'es une bonne manager.

– Je le suis, et si tu as un problème avec moi nous en discuterons une autre fois.

Comme entre elles, les frictions étaient courantes, Morgan estimait qu'il leur faudrait crever l'abcès.

– Je peux venir en avance le jour de ton choix, nous prendrons le temps de tout mettre à plat. D'ici là, il me faut une barmaid suppléante, et pour moi Bailey a la capacité et l'énergie de servir au comptoir et en salle, en cas de besoin. Cela signifierait pour elle une hausse de salaire et une corde de plus à son arc. Nell tient à connaître ton opinion.

Les poings d'Opal se crispèrent sur ses hanches.

– Tu as directement sollicité ma supérieure ?

– Non, j'ai adressé mes recommandations à ma responsable. C'est mon rôle. Tu supervises la salle, donc notre chef tient à connaître ton opinion. Bailey ne demande qu'à apprendre. Je veux lui en donner l'opportunité. Si tu ne peux pas te passer d'elle mais qu'elle est partante, je la formerai sur ses jours de repos. Nous coordonnerons l'emploi du temps.

– Si ça se trouve, elle a une vie.

– Si l'arrangement ne lui convient pas, elle est libre de décliner. Charge à toi de lui demander.

À présent, Opal croisa les bras.

– Si elle refuse, tu inscriras dans son évaluation qu'elle ne coopère pas et qu'elle manque d'ambition.

– Pourquoi je ferais ça ? Bon Dieu, Opal.

– Ne blasphème pas.

« *Trop pénible,* se dit Morgan. *Vraiment trop.* »

– Ne viens pas m'accuser de compromettre une fille de l'équipe. Si la formation ne l'intéresse pas, elle dit non merci et ça s'arrêtera là. C'est son choix. Fais barrage si ça te chante, mais ne me jette pas la pierre. Choisis le jour, une demi-heure avant le début de ton service. Il faut qu'on vide notre sac.

– Je fais mon boulot.

– C'est clair. Si nous sommes incapables de nous mettre d'accord, nous continuerons l'une et l'autre à faire notre boulot en nous prenant à

rebrousse-poil. Je peux vivre avec. N’oublie pas de transmettre à Nell ton point de vue sur Bailey.

Morgan retourna dans la salle, reprit les rênes du comptoir et s’efforça de ne pas fulminer.

Une dizaine de minutes après cela, Bailey surgit au comptoir.

– C’est calme en salle. Opal dit que ça te laisse le temps de me montrer deux ou trois choses.

– Avec plaisir.

Contente qu’Opal n’ait pas opposé son refus, Morgan invita Bailey à la rejoindre derrière le comptoir.

– Tant qu’on n’a pas besoin de toi en salle, tu vas m’assister derrière le bar, expliqua Morgan. Veiller à ce que la glace ne manque pas, préparer les garnitures, remplacer les bouteilles, débarrasser et remplacer les verres. Pour l’instant, les tabourets sont inoccupés. Donc on se concentre sur les commandes des tables. Pour bien servir, il faut aiguiser la communication avec les serveurs.

– Compris.

– Derrière, tout doit rester en ordre, désinfecté, organisé, et serein. Même quand il y a un coup de feu et que tu prends du retard, tu as besoin de calme. Tant que tu restes organisée, le calme ne sera pas trop difficile à retrouver. Quand tu utilises une bouteille, repose-la à sa place. À chaque fois, que ce soit un alcool de qualité supérieure ou un basique.

Elle désigna les étagères sous le comptoir.

– À moins qu’un client ne spécifie une marque, tu trouves ici les références les plus courantes. Les deux femmes qui viennent d’entrer ? Ce sont de vieilles amies qui s’accordent quelques jours de repos. Elles vont s’installer au comptoir.

Quand elles approchèrent, Morgan avança pour les saluer.

– Comment étaient les massages ?

– Paradisiaques, soupira celle de gauche, la cinquantaine, des lunettes à monture rouge et des cheveux blonds attachés à la va-vite. Je suis surprise que nous restions assises le dos droit.

Son amie, une masse de boucles noires, des yeux marron tombants, pouffa de rire.

– Nous allons tenir bon, vu que pour parfaire la soirée, nous allons prendre une délicieuse colada à l'abricot.

– Tout de suite. Je mets l'addition sur votre chambre ?

– S'il vous plaît.

Morgan acquiesça quand Bailey lui tendit une coupelle de bretzels.

– Nous utilisons de petits verres à dégustation, expliqua-t-elle à Bailey en mettant des glaçons dans le mixeur. Additionne dans l'ordre, sur la glace puis mélange. Moitiés d'abricot au sirop. Concentré de jus d'ananas, lait de coco, rhum et crème de cacao allégée.

– Tu n'as mesuré aucun ingrédient.

– Si, mais à vue de nez et je compte.

Elle enfonça le bouton.

– J'adore ce son, dit la petite brune. C'est assez calme ici ce soir.

– Comme un milieu de semaine. Et il y a une soirée privée au Club.

– Ils ne nous ont même pas invitées, dit la blonde.

– Tant pis pour eux, tant mieux pour nous.

Morgan versa le cocktail dans les verres à dégustation et les décora d'une tranche d'ananas.

– À votre santé.

Prompte à s'adapter, Bailey nettoya le mixeur.

– Mesurer à vue d'œil, je le conçois, mais compter en versant ?

– Je compte jusqu'à quatre. Quatre secondes pour verser une dose de trente millilitres. Emporte chez toi l'une des bouteilles vides, et tu peux emprunter un doseur. Exerce-toi avec de l'eau. Commence par mesurer une dose de trente millilitres, puis une demie, deux doses dans un verre. Et dans un autre verre, tu t'entraînes à verser. À vue d'œil et en comptant.

– Un peu comme doubler chaque seconde quand on compte.

– Exactement. À force de servir les clients, tu commences à développer les compétences humaines requises. Ils ne sont pas très différents au bar,

mais tu dois étudier pour te familiariser avec les différents types d'alcool, de boissons et le jargon de base.

– J'en ai appris quelques-uns en servant.

– Le reste viendra vite. Si tu as une question, pose-la.

– J'en ai une. Comment savais-tu qu'elles choisiraient de s'asseoir au comptoir ?

– Elles sont venues hier soir et m'ont dit qu'elles aimaient le comptoir, parce qu'on y rencontre des gens intéressants.

Elles servirent des commandes pour les tables et, ce faisant, Morgan fournit des indications à Bailey. « *Une petite futée* », pensa Morgan. Par la suite, elle dut s'interdire de l'assister, tant l'habitude était ancrée en elle.

Liam apparut dans le passage voûté, avec une amie qui arborait environ un mètre de cheveux roux et une robe de moins d'un mètre de tissu noir.

– Merde, marmonna Bailey.

Elle coula un regard vers son apprentie.

– Un problème ?

– Non. Je… la connais, la fille qui entre avec Liam Jameson. Nous avons fréquenté le même lycée.

– Laisse-moi deviner. Une vipère ?

– Il n'y a pas une miette de gentillesse en elle. Au moins je ne m'occuperai pas de sa table.

– On garde son calme, lui rappela Morgan. Ils vont passer commande au comptoir avant de s'installer à une table. Liam fonctionne de cette façon.

Et c'est précisément ce qu'ils firent.

– Salut, Morgan. La soirée est bonne ?

– Tranquille. Le rythme ne va pas tarder à s'accélérer, je pense. La soirée au club va bientôt fermer. Qu'est-ce que je vous sers ?

– De quoi as-tu envie, Jessica ?

– Un Martini avec très peu de vermouth, Hanger One et Carpano Bianco, trois olives. Des picholines de préférence.

Machinalement, Morgan entreprit de refroidir un verre à Martini.

– Trop sophistiqué pour moi, décida Liam. Je prends comme d'hab.

– Je vous fais apporter vos verres à votre table. À l'intérieur ou en terrasse ?

Avant qu'il n'ait pu parler, Jessica eut un petit rire.

– Bailey ? Bailey Myerson ? J'ai failli ne pas te reconnaître avec ta drôle de coupe de cheveux. Tu es serveuse maintenant ?

– Salut, Jessica. Ça fait un bail.

– Carrément. Nous étions au même lycée, dit Jessica à Liam en prenant son bras. Alors comme ça, tu es revenue vivre à Westridge ?

– Juste pour l'été.

– Je ne reste que la semaine. J'habite New York maintenant. Il faut qu'on se voie, si tu as du temps libre. Prenons une table, Liam, laissons-les travailler.

– OK. À plus.

– Nous allons lui préparer le parfait Martini, commença Morgan, même si nous ne l'aimons pas.

Elle lui montra la marche à suivre, tout en la chargeant de servir la bière pression de Liam.

– Je leur apporte leurs verres, dit Bailey en soulevant le plateau. L'époque du lycée est révolue, je suis une grande fille maintenant.

Au cours de l'heure qui suivit, la salle se remplit, ainsi qu'elle l'avait prévu. Opal fit savoir qu'elle avait besoin de Bailey en salle sous peu.

– J'ai déjà tellement appris. Merci, Morgan.

– Pas de problème. Reviens quand tu veux.

Liam se glissa, en solo, sur un tabouret haut.

– La même chose ?

– Juste un Coca. Je ne vais pas tarder à rentrer.

– Et ta copine ?

– Pas ma copine. On a juste pris un verre. Au fait, Bailey ! Je suis fan de ta coupe de cheveux.

– Oh, fit-elle, troublée. Merci. Je dois retourner à mon poste.

– Prends d'abord ta pause. Il te reste dix minutes.

– Elle n'est pas assignée au bar ? s'enquit Liam sitôt Bailey sortie.

– Je la forme. Bailey est étudiante, elle n’est avec nous que pour l’été. Tu n’étais pas au lycée avec elles ?

– J’étais à Lincoln. Pas le même secteur scolaire. Un copain sortait avec Jessica, à l’époque, je la connaissais un peu. Je l’ai croisée dans le centre aujourd’hui, dit-il en levant les yeux au ciel. Il y a des gens qui ne changent pas. J’aime les minettes, mais pas celles qui se frottent contre mes jambes.

Son verre dans la main, il tiqua.

– C’était affreusement sexiste.

– Dans son cas, tu es pardonné. A-t-elle apprécié son cocktail ?

– Elle l’a qualifié de « pas mal » sur le ton de quelqu’un qui a la bonté de tolérer quelque chose de médiocre. Elle a asticoté Bailey, quand elle a apporté nos verres. Bailey s’est contentée de sourire puis a lancé que c’était intéressant de rentrer pour l’été et de retomber sur une ancienne du lycée qui n’avait pas changé d’un iota. Tout ça avec le sourire, sauf que ce n’était pas un compliment.

– Bravo à elle. Dérangeant pour toi.

– Plutôt fascinant, en fait.

– Au final, tu t’en es bien sorti.

– Je ne me suis pas fait prier pour lui dire au revoir.

Elle continua de bavarder tranquillement avec lui et avec un autre client appartenant à un groupe rassemblé au milieu du bar, tout en répondant aux commandes et en surveillant la salle.

– Tu sais, lui dit Liam quand elle revint dans sa direction, je secondais le barman pendant les vacances scolaires.

– Vraiment ?

– Une règle du monde des Jameson. Donner de son temps, à tous les postes, pour se sensibiliser au fonctionnement de la maison. Dans l’idée. Je pense que je ne valais pas un clou.

– J’en doute.

– Je n’étais pas autant à l’aise que toi. Je t’observe depuis tout à l’heure, et je n’arrive pas à comprendre comment tu te débrouilles.

Elle se pencha vers lui.

– Je ne sais pas skier.

– Je peux y remédier l'hiver prochain.

– Tu n'en auras pas l'occasion. Des bottes bizarroïdes fixées à deux lamelles, sur une pente enneigée ? Y'a pas moyen.

– Tu transformes ça en défi, dit-il en se levant puis déposant des billets sur le comptoir. J'adore les défis. À plus.

– Bonne soirée.

Peu avant la fermeture, Opal l'apostropha au bar.

– Demain, une demi-heure avant le début du service.

– Entendu. Rendez-vous dans la cave à vin. On ne sera pas dérangées.

– Très bien.

« *Méchamment remontée* », observa Morgan. Au moins, elle avait bon espoir d'en apprendre les raisons.

Elle planifia sa journée de façon à honorer son rendez-vous du matin tout en se réservant le temps de faire un saut à Crafty Arts. Elle souhaitait découvrir en avant-première les photos d'une exposition programmée pour le week-end. Avant de quitter la maison, elle ramassa le courrier et l'ordonna en petits tas.

Certaine d'avoir reçu une offre publicitaire adressée par son organisme de crédit, elle décacheta néanmoins l'enveloppe en se préparant à la jeter dans le bac des recyclables.

Puis elle se leva. Le regard rivé sur le courrier, un frisson glacé la parcourut, suivi d'une suée.

Trois mille deux cents quatre-vingt-six dollars et vingt-huit centimes. Débités sur une carte qu'elle ne détenait pas, pour des achats qu'elle n'avait pas faits, dans deux magasins de la Nouvelle-Orléans où elle n'avait jamais mis les pieds.

Chaque parcelle de son être se mit à trembler. Sa gorge se noua brusquement, ses poumons se bloquèrent. Pendant un abominable moment, un voile gris s'abattit devant ses yeux. Sans s'être sentie glisser, elle atterrit sur le carrelage de la cuisine, agrippée à la facture, ses oreilles bourdonnant.

Griffant le vide autour d’elle pour se redresser, elle vacilla jusqu’à l’évier. Penchée au-dessus, elle resta là jusqu’à ce que la nausée reflue suffisamment et s’aspergea le visage d’eau froide.

Toujours tremblante, elle se débrouilla pour attraper un tabouret haut et s’asseoir. Puis elle baissa la tête et, le front sur le comptoir, attendit de retrouver sa capacité à respirer et à penser.

Elle se saisit de son téléphone, fit défiler son répertoire et appela l’agent spécial Beck.

– Il est… il est à la Nouvelle-Orléans. Ou il y était.

– Morgan.

– Je… il… a pris une autre carte de crédit à mon nom. Morgan Nash Albright. À mon nom complet, cette fois. J’ai reçu le solde débiteur par courrier. Plus de trois mille dollars.

– Morgan, j’ai besoin que vous restiez calme.

– Je ne peux pas.

– Restez calme. Envoyez-moi le relevé par SMS. Photographiez-le avec votre téléphone et envoyez-le-moi. Quelqu’un viendra récupérer l’original, ne le détruisez pas. Mais transmettez-moi une photo. Pouvez-vous faire ça pour moi ?

– Oui.

– Respectez-vous les précautions dont nous avions discuté ?

– Oui.

– Bien. Morgan, je sais que c’est perturbant.

– Perturbant.

Elle dut plaquer sa main sur sa bouche pour étouffer un éclat de rire nerveux.

– Je veux que vous m’écoutiez. C’est un faux pas de plus. Il fait connaître l’endroit où il est – ou plus probablement, où il était. Il nous a donné un moyen de suivre sa trace.

– Pensez-vous qu’il se prépare à venir chez moi ?

– Il savait que vous recevriez ce relevé. Et que vous le recevriez à un jour ou deux près. Ce ne serait pas logique qu’il débarque maintenant. Il

essaie de vous effrayer, de vous perturber, de vous embrouiller. Il a besoin de croire qu'il est au centre de vos pensées.

Elle ferma les yeux.

– Comme je suis au centre des siennes. C'est ce que vous ne me dites pas.

– Si vous l'êtes, vous lui faites commettre ces impairs, prendre des risques inutiles. Nous pouvons venir vous voir, au besoin.

– Non, non. Trouvez-le.

– Nous y travaillons. Je vous le promets. Envoyez-moi ce SMS.

– Très bien. Je l'envoie tout de suite. Je… je dois partir travailler sous peu. Si quelqu'un vient récupérer le relevé, je serai à l'hôtel.

– Nous nous adapterons. À la moindre information, nous vous contacterons. C'est une autre promesse que je vous fais.

Elle transmit le SMS puis s'obligea à marcher jusqu'au bureau de sa grand-mère pour prendre une enveloppe. Elle y enferma le relevé et la glissa dans son sac.

Au lieu de passer à la boutique, elle roula sans but, le temps de retrouver le plus de calme possible.

En conséquence de quoi elle retrouva Opal avec un retard de quelques minutes.

– Mon temps est aussi précieux que le tien.

– Je m'excuse.

Elle ne chercha pas à se justifier. Face à face dans la fraîcheur de la cave à vin, Opal et Morgan se mesuraient du regard.

– Es-tu malade ou quelque chose comme ça ?

– Tout va bien. Tu es mécontente. C'est le moment de communiquer tes remarques.

– T'inquiète, je compte bien les communiquer. Si ta grand-mère et Lydia ne se connaissaient pas depuis toujours, tu n'aurais pas eu ce poste.

– C'est probable.

– Plus que probable. Les Jameson ont tendance à nommer les responsables parmi le personnel. Mais pas cette fois. Tu n'es pas la seule à

l’hôtel à savoir préparer un cocktail. Et tu es lente parce que tu es trop occupée à draguer tous les types qui passent, à les allumer, à commencer par les mâles de la famille Jameson. C’est indécent, cela nuit à l’image de toute l’équipe.

– Je drague ? J’allume ? T’es barjot !

– Ne m’insulte pas.

– Je m’en fous. Signale-moi si tu veux ! Écoute-toi, tu me traites quasiment de traînée.

– Tu ne l’as pas volé. Je t’ai vue avec Liam, hier soir encore. Et c’est clair que tu fais tout ce que tu peux pour te blottir contre Miles. Pour qu’il te raccompagne à ta voiture le soir après la fermeture. Cela ne me surprendrait pas que tu tentes ta chance avec Nell si tu pensais que cela t’aiderait à grimper les échelons.

Ce fut plus fort qu’elle, Morgan éclata de rire.

– Elle, c’est ma roue de secours si le plan à trois échoue avec Miles et Liam.

De vives rougeurs embrasèrent le visage d’Opal.

– Tu devrais avoir honte.

– Parle pour toi. T’es tellement vulgaire. Je fais la conversation avec les clients et avec les Jameson, quand je sens qu’ils en ont envie. Homme ou femme. Ça fait partie du métier. Je ne flirtais pas avec Liam hier soir. Nous bavardions, principalement de Bailey.

– Après que tu l’as envoyée servir la pétasse.

– Je ne l’ai pas envoyée. Elle a proposé d’apporter leurs verres et elle s’est très bien débrouillée. Comme derrière le bar. Ce que Liam a remarqué et apprécié. S’il n’avait pas prêté attention à ses compétences auparavant, c’est maintenant chose faite.

– Lui aussi va t’accompagner sur le parking après la fermeture maintenant ? Peut-être que tu vas réussir à monter les frères l’un contre l’autre, à force de jouer la demoiselle sans défense. « Oh, il m’est arrivé un coup dur, protège-moi. »

Sincèrement choquée, Morgan fit un pas en arrière.

– Oui, il m’est arrivé un coup dur. Et encore pire à ma meilleure amie. Elle est morte. Il l’a à moitié battue à mort, puis étranglée. Elle avait vingt-six ans.

Les joues d’Opal devinrent cramoisies.

– Je suis désolée pour elle mais…

– Je ne veux pas de tes objections. Si elle n’avait pas chopé un rhume et contrecarré ses plans, je serais sûrement morte à sa place. Il veut ma mort. Il veut me tuer.

– C’est ce que tu dis et…

– C’est ce que je dis. Et c’est ce que dit le FBI. Et c’est ce que dirait la femme qu’il a assassinée il y a plusieurs semaines si elle le pouvait encore. Hélas, il a laissé sur son corps sans vie mon médaillon – celui de ma grand-mère, qu’il m’a volé.

Cela rejaillissait, tout ce qu’elle gardait enfermé en elle se déversait à présent, incandescent comme la lave d’un volcan.

– Tu penses que c’est un jeu pour moi ? Une sorte de jeu dans lequel je me sers de tout ça pour que les Jameson… quoi ? Pour qu’ils aient pitié de moi ? Je te préviens cette fois seulement : quel que soit ce qui te dérange chez moi, tu laisses cette histoire à part. Ne t’avise plus d’en parler.

– On a tous des épreuves à surmonter. Ce n’est pas pour autant qu’on décroche un job en un claquement de doigts ou qu’on bénéficie de traitements de faveur. Et cela ne te donne pas le droit de prendre du bon temps avec le mari d’une autre.

– Je n’ai pris du bon temps avec personne. Et si tu fais allusion à ce que tu appelles flirter avec Miles ou Liam, ils ne sont pas mariés.

– Nick l’est.

– Oh pu… Même toi, tu dois savoir que c’est ridicule. À moi de te demander si tu mets en doute le discernement des Jameson, ou bien leur faculté à embaucher qui ils estiment compétent ?

– Pas du tout, mais j’ai le droit d’avoir mon opinion.

– Que tu as clairement exprimée. Considérant la mauvaise opinion que tu as de moi, je t’offre une fois de plus la possibilité de basculer en horaires

de jour.

– Pas question.

– Très bien. Alors nous devrons continuer à nous taper sur les nerfs.

Elle avait connu pire. D'ailleurs, en ce moment, elle faisait face à plus grave que ça.

– Je ne changerai pas qui je suis ni ma façon de travailler pour correspondre à tes critères. En tant que ta responsable, je déplore que nous ne trouvions pas de solution concrète. Mais tant que nous faisons l'une et l'autre notre travail correctement, il faudra faire avec. En tant que femme, je te dirai juste de te mêler de tes affaires. Bon, autre chose ?

– Je n'ai rien de plus à ajouter.

– Super. Allons bosser.

Au bar, il y avait déjà du monde pour un début de soirée. Une partie d'elle se détendit dès qu'elle se retrouva en terrain familier, derrière le comptoir. Avant de relayer Nick, elle servit deux pintes de bière pendant qu'il préparait son départ.

– J'ai discuté avec ma boss hier soir. Nell m'a reçu pour discuter. Je te présente ton nouvel assistant manager.

– Hourra ! s'exclama-t-elle en lui tapant dans la main. C'est la bonne nouvelle dont j'avais besoin ce soir. Rentre fêter ça avec ta femme.

– J'ai appelé ma mère après avoir signé mon contrat. Elle a versé quelques larmes. Une maman, quoi.

– Je vois.

– Puis elle m'a dit que dans moins de six mois, je serai nommé manager.

– Hé, mollo !

Amusé, il encaissa une addition.

– J'ai répondu que si je faisais trop d'heures, je n'aurai pas l'énergie de lui donner d'autres petits-enfants. Elle a illico changé de discours. Puis elle m'a demandé de te remercier pour le coup de pouce.

– Avec plaisir. À demain.

Derrière le comptoir, elle redressa le dos et tourna son regard vers les tables en terrasse. Elle s'en sortirait.

Elle s’en sortirait parce qu’elle n’avait pas le choix.

*

Il fallait encore l’annoncer à sa mère et sa grand-mère. Pas le choix là non plus. Au réveil, les voir toutes les deux apprêtées pour la journée, prenant leur café sur la terrasse parmi les fleurs, lui remonta le moral.

Elle allait bousiller leur rituel matinal, mais elles s’en remettraient.

Après avoir préparé sa version du café du matin, elle sortit s’asseoir avec elles.

– Tu te lèves de bonne heure, commenta sa mère. Gram et moi lézardons, nous n’avons pas besoin d’être à la boutique avant onze heures. Il n’est pas impossible qu’on pousse jusqu’à midi.

– Tiens, nous rapporterons de la pizza. Nous rentrerons assez tôt pour que tu manges une part ou deux si le cœur t’en dit.

– Qui refuse de la pizza ?

Morgan s’assit et s’accorda un temps de répit, rien qu’un court instant volé.

Un colibri, aussi vif qu’une émeraude sous le soleil, s’empiffrait à la mangeoire pendant qu’un pivert duveteux trillait tout son soûl devant la boule de suif. Les fleurs qu’elles avaient plantées au printemps avaient éclos et se dispersaient dans un joyeux abandon.

Ici, dans ce court instant volé, tout n’était que bonté, douceur et charme. Gavin Rozwell ambitionnait de gâcher ça, de mettre un terme à tout cela.

Il était hors de question qu’elle le laisse faire.

– J’ai eu les agents fédéraux au téléphone hier.

– Qu’est-il arrivé ?

Aussi sec, Audrey s’était redressée sur sa chaise.

– Je veux que vous sachiez qu’ils ont très vite réagi. Le fait est que j’ai reçu le relevé d’une carte de crédit par courrier. Pas ma carte, pas mes dépenses.

– Ce monstre, commença Olivia, car je ne peux pas le qualifier d’homme, fait le mal sans relâche.

– Je peux pas le nier. Mais d'après l'Agent Beck, il s'agit d'une nouvelle erreur. Je la crois. Il a réglé des dépenses à la Nouvelle-Orléans. Ils savent ainsi où il se trouvait à la date des factures.

– Il essaie de te terroriser, allégua Gram.

– Il a réussi son coup. Mais c'est passé. Franchement, mon différend avec Opal… non, appelons les choses par leur nom… ma dispute avec Opal Reece au bar était presque plus affligeante. Et Gavin, au moins, le FBI s'en occupe. Ils gèrent le problème avec l'organisme de crédit et retracent ses déplacements à la Nouvelle-Orléans. Peut-être, avec de la chance, que cela leur permettra de déduire sa destination suivante. Ce serait naïf d'espérer qu'il n'ait pas bougé. Au pire, ils auront une piste à suivre. Je pense.

– Nous devrions planifier un petit voyage. Partir quelques jours. Aller à la plage, continua Audrey. Siroter des Mai Tai sous des parasols.

– Maman, dit Morgan en lui tapotant la main. La solution n'est pas la plage ou les Mai Tai. Et poser des congés, pour moi, serait prématuré. Je reste vigilante. Tout le monde est vigilant, et c'est gonflant. Ce que je veux ? Pouvoir m'asseoir dehors, exactement comme ça, admirer le jardin, observer les oiseaux, en sachant que Gavin Rozwell est assis dans une cellule et qu'il regarde le ciel à travers des barreaux. Le jour où cela se réalisera sera un jour heureux.

– Ce jour-là nous dégusterons des mimosas plutôt que des cafés, décréta Olivia. D'ici là, pourquoi cette dispute avec Opal ? Il s'agit bien de la serveuse en chef d'*Après* ? Je ne la connais pas vraiment.

– Je lui ai suggéré une mise au point en tête-à-tête, et la rencontre s'est produite hier. Pour ma part, je n'étais pas dans les meilleures dispositions avec cette affaire de carte de crédit, mais je ne pouvais pas me permettre d'annuler. Peu importe. Elle ne m'apprécie pas. Et elle n'apprécie pas que j'aie décroché le poste de manager par relation. Elle n'a pas totalement tort sur ce point, mais il n'empêche que je suis qualifiée, et que je déchire à mon poste.

– Bien sûr que tu déchires.

– Tu ne peux pas dire le contraire, tu es ma mère. Mais j'assure. Elle se plaint de ma lenteur à servir. Ce sont des foutaises, sans oublier que les bénéfices sont en hausse. Ensuite elle m'a accusée de draguer tous les clients du bar, et en particulier les Jameson.

– C'est grotesque ! s'indigna Audrey. De toute façon, où serait le problème si tu flirtais ? Ce n'est pas prohibé dans ce pays.

– Si ça l'était, nombre de barmaids seraient sous les verrous. Notre rôle consiste à servir des boissons, mais aussi à bavarder. À faire en sorte que le client se sente traité avec égard. Ou invisible si c'est son souhait. Elle travaille depuis suffisamment longtemps à *Après* pour le savoir.

– Que comptes-tu faire avec elle ? demanda Olivia.

– Absolument rien. Si elle veut fulminer contre sa manager à longueur de temps, c'est son problème. De toute façon, je sais qu'elle espère que je la débinerai dans son évaluation. Il se trouve que je les termine aujourd'hui. Pourquoi la critiquerais-je ? Elle est irréprochable, d'un point de vue professionnel. Rien ne l'oblige à m'apprécier.

– Tu es tellement dégourdie. En tout cas, elle n'a pas l'air sympathique.

– Uniquement avec moi, semble-t-il. À ce que j'ai pu constater, le personnel de service l'aime beaucoup et les clients ont un bon contact avec elle. Les clients réguliers se souviennent d'elle, les Jameson la portent en haute estime. Je m'adapterai, conclut Morgan en haussant les épaules.

– Tu es dégourdie, répéta Olivia. Une vraie Nash à la peau dure.

– C'est pas faux. Je pense même me dépêcher de boucler ces évaluations. Autant les remettre à Nell avec un jour d'avance, puisqu'elles sont pratiquement rédigées.

– Installe-toi dehors avec ton ordinateur portable, suggéra Audrey. Profite de la journée en même temps.

– En voilà une excellente idée ! Je reviens, approuva Morgan avant de retourner à l'intérieur.

Audrey la suivit des yeux, puis reporta son attention sur sa mère.

– Ça va aller. Nous sommes là pour elle.

– Je le sais. Ou j'en suis presque certaine, mais…

– Si l’inquiétude protégeait, elle porterait une armure à toute épreuve.
– C’est bien vrai. Au moins, nous ne nous tracassons pas de loin.
– Plus maintenant.

Chapitre Seize

Les agents spéciaux Beck et Morrison examinaient les toilettes doubles d'un bar, le *Bourbon Beat*. Deux semaines plus tôt, Jennie Glade entrait à ce même endroit à la recherche de sa copine Kayleen Dressler et la découvrait inanimée sur le carrelage de la première cabine.

L'enquête, toujours en cours, s'enlisait. L'agression non préméditée, dite d'opportunité, était retenue. Dans les faits, la victime, venue de Mobile, Alabama, pour rendre visite à son amie, ne connaissait personne d'autre dans ce bar, pas plus que dans la ville.

– La police locale a conclu à une agression ayant entraîné la mort. Pas de violence sexuelle, commenta Morrison. L'agresseur, probablement de sexe masculin, l'a suivie à l'intérieur et l'a déstabilisée en la frappant au visage avant de l'étrangler. Puis second coup, il lui a tapé le côté de la tête contre la paroi de la cabine post mortem. Dans son petit sac à main, elle conservait sa carte d'identité, un peu d'argent – montant inconnu mais moins de deux cents dollars –, un rouge à lèvres et une carte Visa.

Pour telecharger + d'ebooks gratuitement et légalement veuillez visiter notre site : www.bookys-ebooks.com

– C'est Rozwell, Quentin.

– Ni sa méthode ni son type de victime habituels.

– Nina Ramos ne correspondait pas non plus. Avec celle-ci, on se rapproche de sa méthode. Frapper, tuer, frapper après coup. C'est de la frustration, de les battre après les avoir étranglées. Il n'a pas obtenu ce dont il avait besoin. Donc c'est de leur faute.

Morrison, qui partageait sa théorie, hocha la tête.

– La victime était blonde, dans la bonne tranche d'âge. Mais ce cadre, Tee, c'est nouveau. Dans un bar bondé, quelqu'un aurait pu le surprendre. Ou plus certainement le voir entrer ou ressortir et donner sa description.

– Il les a probablement suivies. Elles ont fait la tournée des bars. Il est agité, en chasse, Morgan Albright l'obsède. La victime va danser sur la piste. Il l'observe. Elle se dirige vers les toilettes. Sa copine papote avec des gars au comptoir, et ne remarque pas que Kayleen se dirige vers le fond.

– Les gens picolent, dansent, cherchent un coup d'un soir, continua Morrison. Personne ne remarque que Rozwell la suit. Personne ne remarque avant une quinzaine de minutes qu'elle ne revient pas. Ou que Rozwell sort.

Beck se rapproche de la porte.

– Il laisse passer une minute avant de la suivre. Entre. Si quelqu'un d'autre occupe les toilettes d'à côté, c'est foutu. Il fait « oh désolé », se marre et s'en va. Mais il n'y avait personne, alors il entre. Referme à clé derrière lui.

– Il n'a plus qu'à attendre qu'elle rouvre la porte. Il la cogne, poursuit Morrison en mimant un coup de poing. La repousse, l'étourdit. La musique est forte, ne l'oublie pas.

– Même si elle crie, qui l'entend ? Quentin, il pense à Morgan pendant qu'il étrangle Kayleen, sauf que ce n'est pas Morgan. Donc cela ne lui procure pas le frisson recherché. C'est pourquoi il lui frappe la tête contre le mur, lui pique son sac et la laisse là. Il rentre à l'hôtel, rend sa chambre dans la soirée ou le lendemain.

– Rien à redire à ta version.

– Ouais, tout colle. Bon hôtel, une suite avec vue dans un hôtel chic. Dans le Quartier.

– Tout à fait son style, approuva Morrison.

– Trouvons-le. Et une fois que nous l'aurons localisé, que nous en serons sûrs et certains, je passerai un coup de fil à Morgan.

« *Encore un coup dur* », se dit Morgan en reposant son téléphone. Elle avait à peine eu trente-six heures pour digérer la mauvaise nouvelle du

relevé de carte bleue et elle apprenait maintenant qu'une autre femme avait trouvé la mort.

Étranglée par Rozwell.

Une pauvre fille qui n'avait rien fait de plus que de sortir s'amuser, passer une soirée à décompresser avec une copine. Il ne la connaissait pas et d'après Beck, il n'avait pas mené de recherches sur elle. Il avait jeté son dévolu sur elle au hasard, dans la foule.

Ils étaient remontés jusqu'à son hôtel. Bien qu'il ait teint ses cheveux ou porté une perruque rousse, ils avaient retrouvé sa trace. Il avait quitté sa chambre l'après-midi, après le meurtre. Après une virée shopping financée avec une fausse carte, au nom de sa dernière victime. Puis il avait pris un taxi pour l'aéroport.

Mais il n'y était pas entré, d'après le système de sécurité.

Il n'y avait rien que Morgan puisse faire, hormis continuer normalement – ce qui impliquait d'aller travailler. Un dîner de répétition de mariage, un vendredi soir, engendrait un pic de consommations à la fin du dîner, en plus des clients du week-end et des habitués venus prendre un verre. L'événement tombait à point nommé, car elle serait trop occupée pour gamberger.

Ce soir encore, Bailey la secondait au bar, principalement parce que, elle en était certaine, Bailey plaisait à Opal. De toute façon, elle rendait grand service à Morgan.

– Tu peux préparer les consommations pour cette table. Un shiraz, un chardonnay, un champagne maison et un pinot grigio. Double frites au fromage, quatre assiettes.

Morgan, qui avait toute confiance en les compétences de son employée, prépara trois coladas abricot dans le mixeur. Avec des gestes machinaux, elle répondait aux commandes, bavardait, proposait de faire goûter quand un client avait du mal à se décider pour une bière, un vin ou un whiskey.

Un homme dans la quarantaine se présenta au comptoir et lui fit signe d'approcher.

– En quoi puis-je vous aider ?

– À ma table, nous jouons à un jeu qui consiste à poser une colle à la barmaid. Je me dis que vous êtes jeune, donc pas très expérimentée. J'ai toutes mes chances.

– Qu'est-ce qui est mis en jeu ?

– Mes droits d'accès au terrain de golf pour demain.

– Sympa. Qu'est-ce que je vous sers ?

Souriant, il agita le doigt.

– Interdit de chercher sur Google.

Les mains levées, elle s'y engagea.

– Je commanderai un Bone.

– Je ne fais sans doute pas mon âge. Wild Turkey seigle ou bourbon ?

– Bon sang de… rit-il. Seigle. Mettez-en quatre.

– Quatre verres pour hommes virils. On vous les apporte. Désolée pour le golf.

Elle refroidit quatre verres, prépara deux shakers de façon à en mélanger deux en même temps.

Cela lui redonna le moral, comme le couple qui commanda une bouteille de champagne pour célébrer ses fiançailles.

– Je m'éclate ! s'exclama Bailey, essoufflée, en remplissant le plateau de garnitures. Je sais que nous sommes débordées, mais c'est amusant. Sûrement parce que tout est nouveau pour moi.

– Ce n'est pas nouveau pour moi, et je m'amuse toujours autant.

Des rires fusèrent dans un box derrière elles.

– Et nous ne sommes pas les seules.

La salle était comble. Des randonneurs, des cyclistes, des golfeurs, des couples en lune de miel, la fête de mariage et plus encore.

Autour de minuit, Miles débarqua et prit sa place habituelle. Et son téléphone. Elle lui servit un cabernet.

– Vous avez de la chance qu'un tabouret soit libre.

– L'hôtel affiche complet ce week-end. Il y a un tel raffut qu'on jurerait que la moitié des clients sont réunis au bar.

– Ça s'est pourtant calmé cette dernière heure.

Elle se rapprocha d’un couple qui terminait ses verres – un merlot et une vodka tonic.

– Je vous ressers ?

– Juste au bon moment. Et nous prendrons aussi des frites épicées.

– Navrée, la cuisine ferme à minuit.

– Oh, n’exagérez pas, râla l’homme en tapotant le cadran de sa montre. Il n’est que minuit cinq. Vous auriez dû venir vous occuper de nous plus tôt.

– Je suis désolée de vous avoir fait attendre. Je vais voir ce que je peux faire.

La friteuse étant éteinte en cuisine, elle passa commande au service d’étage.

– Il va falloir patienter quelques minutes. C’est moi qui vous les offre.

– J’aime mieux ça.

– Merci pour votre patience.

Elle retourna au bout du comptoir.

– En pensée, murmura Bailey, je lève les yeux au ciel.

– Tant que personne ne te voit faire.

Impassible, Opal leur transmit une commande.

– Deux Bellini, une colada abricot et une Corona.

– Je m’occupe de la Corona et des bouteilles vides, se proposa Bailey. Merci de m’avoir autorisée à m’entraîner ce soir, Opal. J’apprends énormément.

– J’ai besoin que tu retournes dans ta section dès demain.

– Sans faute.

Pendant que le mixeur vrombissait, Morgan aligna les flûtes et tendit la bouteille de champagne à Bailey.

– Prépare les cocktails.

– Vraiment ? Mes premiers cocktails officiels !

Un œil sur Bailey, Morgan éteignit le mixeur et compléta la colada.

– Ça m’a l’air impeccable. Beau travail.

Après avoir disposé les verres sur le plateau, Morgan s’apprêtait à jeter un regard à Opal quand un mouvement attira son attention.

Elle le vit marcher vers les portes vitrées donnant sur la terrasse. La tête tournée à l'opposé, il avançait de profil. Ses cheveux dorés, sa carrure, sa façon de bouger.

Tout en elle vacilla.

– Hé, Morgan, tu…

Puis tout en elle se déchaîna.

Elle contourna le bar au pas de charge, le rattrapa juste avant qu'il n'atteigne les portes et lui agrippa le bras.

– Espèce de…

Stupéfait, il se retourna. Et Morgan se retrouva face à un inconnu.

– Je suis désolée. Toutes mes excuses. Je vous ai confondu avec…

– Content de ne pas être lui. Rupture difficile ? répondit l'homme avec un sourire perplexe.

– Je suis affreusement confuse.

Soudain l'air se raréfia dans ses poumons, son champ de vision se resserra. Elle se rua à l'extérieur.

– Terrasse, table trois, ordonna Opal en confiant le plateau à Bailey. Sers-les et remplace-la au bar.

Elle se précipita vers la terrasse, sur les talons de Miles qui avait surgi non loin des toilettes des dames. Il se contenta de les lui indiquer d'un geste. Opal entra en trombe et découvrit Morgan assise sur le carrelage, adossée au mur. Elle suffoquait.

– Doucement, dit-elle et, s'accroupissant, elle saisit le visage de Morgan entre ses mains. Respire lentement.

– Peux pas. J'arrive pas à respirer.

– Bien sûr que si, tu peux. Lentement. Prends ton temps.

– Ça brûle. Ma poitrine me fait trop mal.

– C'est normal. Souffle, doucement. Inspire. Tu fais une crise d'angoisse, nous allons la calmer. Là, c'est bien. Inspire, expire. Ma sœur en faisait souvent, après qu'un salopard l'ait agressée à l'école. Continue.

– J'ai cru… j'ai cru que c'était…

– Ouais, j'ai compris. Tu gères comme une reine.

Elle se redressa et ouvrit la porte.

– Elle a besoin d'un verre d'eau, cria-t-elle dans le couloir.

Entretemps, Morgan avait replié ses jambes et appuyé son visage sur ses genoux.

– Je vais bien. Je n'ai rien. Je suis horriblement gênée.

– Ne dis pas de sottises.

Quelqu'un frappa à la porte. Opal ouvrit et prit le verre.

– Encore une minute, dit-elle à Miles avant de revenir auprès de Morgan. Bois. Pas trop vite.

– Merci. Il lui ressemblait tellement que…

– Tu es sûre que ce n'était pas lui ?

– Certaine.

– Heureusement que tu t'es arrêtée juste à temps. Tu étais à deux doigts de le cogner.

Pendant que Morgan buvait à petites gorgées, Opal s'assit sur ses talons.

– Oh quelle honte, se lamenta Morgan, tête baissée. Là, ç'aurait été le bouquet.

– Ça montre que tu as du cran. Plus que je ne me l'étais figuré. Je pensais que tu en rajoutais, que tu jouais la victime. Je suis désolée pour tout ça.

– Disons que nous sommes quittes.

Les yeux fermés, elle laissa aller sa tête contre le mur. Puis sursauta.

– Punaise, j'ai abandonné le bar. Bailey…

– Elle se débrouillera seule quelques minutes. Je l'ai surveillée du coin de l'œil. Tu la formes correctement. Avec elle, c'est sûr que tu pars d'une base solide.

– C'est vrai, mais je dois y retourner.

– Tu reprends des couleurs, et tu ne trembles plus. Essaie de te lever, pour voir.

Quand elle fut debout et bien droite, Opal lui donna son feu vert.

– Je te sens d'attaque.

Elle ouvrit la marche vers l'espace de réception où Miles faisait les cent pas.

– À vous de jouer, lui lança Opal en prenant le chemin du restaurant.

– Venez, je vous reconduis chez vous.

– Non, impossible. Je dois reprendre le bar.

Avant qu'il ait pu le formuler, elle lut son désaccord dans ses yeux et l'arrêta.

– J'en ai besoin. Pour moi-même, Miles, j'en ai besoin. Sinon, c'est une manche de plus qu'il remporte.

D'un long regard, elle montra le passage voûté.

– Je suis désolée de…

– Inutile, trancha-t-il.

Il reprit son tabouret ; elle reprit son poste derrière le comptoir. Après avoir attrapé une lavette, elle pressa le bras de Bailey.

– Désolée de t'avoir plantée.

– C'est pas grave. Tu te sens bien ?

– Oui, tout va bien.

– Les frites ont été livrées, et j'ai servi une table. Des basiques du porte-bouteilles.

– Super. Peux-tu me rendre un service ?

– Bien sûr.

– Trouve quel type j'ai quasi agressé, et ce qu'ils boivent à sa table. J'aimerais leur offrir une tournée avant la fermeture.

– Sans problème.

Agrippée à sa lavette pour assurer sa stabilité, Morgan vérifia que les clients du comptoir ne manquaient de rien. Le couple aux frites épicées n'avait pas grand-chose à se dire. L'alcool et les glucides n'étaient pas la solution miracle à la mauvaise humeur.

Les deux femmes se gondolaient de rire devant leur chardonnay, ce qui lui fit penser à la victime et son amie à la Nouvelle-Orléans. Elle eut un pincement au cœur.

Au bout du comptoir, Miles tapait sur son téléphone.

– Table de cinq, l’informa Bailey. Deux Heady Topper, un mojito, une margarita glacée et un merlot.

– Merci. Tu veux préparer les bières et le vin ?

Elle servit elle-même les consommations en terrasse, laissant l’air frais du soir la galvaniser.

– Permettez que je vous invite, dit-elle en distribuant les boissons. Avec mes excuses les plus mortifiées.

– Merci mais il n’y a pas mal. Ça aurait pu, si j’avais reçu l’uppercut que vous sembliez vouloir m’envoyer.

– Mon crochet du droit est dévastateur.

Souriant à s’en décrocher la mâchoire, elle plia le bras pour exposer ses muscles et ramassa les verres vides sous les rires de la tablée.

– Votre ex doit être un beau salopard.

– Vous êtes plus beau que lui. Merci pour votre compréhension. Bonne soirée.

D’un pas plus assuré, elle retourna au comptoir.

Les Frites Épicées terminèrent leurs consommations en ne laissant qu’un seul dollar de pourboire. Les Rigolotes commandèrent une tournée à l’annonce du dernier verre.

Morgan confia à Bailey le soin de les servir, puis lui remit le dollar.

– Garde-le pour ne jamais oublier. Tu auras beau faire tout ce qu’il faut, certains ne reconnaîtront jamais tes efforts.

– Quel abruti, quand même.

– Sa femme serait sûrement de ton avis. Malgré tout, s’il revient demain, nous serons irréprochables.

– Parce que nous tirons de la fierté de notre travail, même quand le client est un abruti fini.

– En toutes circonstances. Et parce que nous représentons l’hôtel.

À une heure, quelques clients s’attardaient encore aussi bien en terrasse qu’à l’intérieur, pendant que le personnel débarrassait les tables. Les Rigolotes leur souhaitèrent une bonne nuit et sortirent en se tordant de rire,

au moment où celui qui n’était pas Gavin Rozwell fit un détour par le comptoir.

– Merci pour le verre.

– Avec grand plaisir.

– Si vous souhaitez parler de ruptures difficiles, la prochaine tournée sera pour moi.

Il posa sa carte de visite sur le comptoir, et ébaucha un sourire.

– Content que vous ayez retenu votre poing à temps.

– Et moi donc.

Dès qu’il s’éloigna, Bailey se pencha vers Morgan.

– Il te drague.

Elle glissa la carte dans sa poche.

– Miles va vouloir un verre d’eau avec des glaçons. Je te laisse le servir. Ensuite tu pourras rentrer. Tu as assuré ce soir, Bailey.

– Je peux rester, pour t’aider à fermer.

– Tu m’as déjà beaucoup aidée. Tu as sorti les poubelles, remplacé les sacs poubelle, nettoyé et fermé les tireuses à bière, vidé les bacs à glaçons, nettoyé et rangé les verres. Tu me gâtes.

– Opal m’a dit que je pourrai libérer deux heures mardi, si Nick est partant. Je serai en horaires de jour.

– Bonne idée, et il sera d’accord. De cette façon, tu te familiariseras avec différents styles et un autre rythme.

Les derniers clients partis, les employés se saluaient avant de se quitter. Morgan accomplissait les étapes successives de la fermeture, ne soufflant qu’au moment où Miles passa derrière le comptoir et lui intima :

– Allez vous asseoir.

– Je dois encore…

– Je sais fermer un bar. Asseyez-vous.

– Vous ne savez pas forcément comment moi, je ferme un bar. Sans oublier que c’est ma responsabilité.

Il l’ignora et entreprit d’essuyer des bouteilles.

– J’ai secondé au bar deux mois, dans ma jeunesse. Bailey a déjà fait l’essentiel.

– Elle est soigneuse et attentionnée.

Et Morgan songea qu’il l’était au moins autant. Ils s’activèrent en silence. Une fois qu’elle eut rempli les vitrines de bières et de vin, elle s’occupa de les verrouiller.

– Ne fermez pas le bar à vin. Et allez vous asseoir. Le cabernet vous convient ou vous préférez autre chose ?

– Je n’ai pas dit que j’avais envie d’un verre.

– Si vous en aviez envie, que prendriez-vous ?

Elle ne s’était jamais considérée particulièrement bornée. Et en admettant qu’elle le soit, elle ne pensait pas pouvoir atteindre un jour le niveau de Miles.

– Peut-être quelque chose de plus léger. Un pinot grigio.

Il servit un verre de rouge, un verre de blanc, puis ferma le bar à vin.

– Sortons sur la terrasse. Vous êtes sans doute fatiguée, continua-t-il, mais vous êtes sur les nerfs. Vous devez décompresser.

Les deux verres dans une main, il attendit qu’elle le rejoigne et ouvrit la porte. Quand elle l’eut refermée, il s’installa à la première table.

– Ressemblait-il tant que ça à Rozwell ?

Elle céda, et secoua la tête en s’asseyant.

– Pas vraiment. Surtout la taille, les cheveux, et son style à la fois décontracté et soigné.

– Je vois. Jen vous a-t-elle appris à pourchasser un meurtrier et à lui coller un pain ?

– Bien sûr que non. J’ai juste… réagi.

– J’étais assis juste là. Vous tapez un mot sur votre téléphone et la Sécurité intervient.

– Je n’ai pas réfléchi. C’est sûr que j’ai agi sur un coup de tête.

Elle goûta le vin. Frais et doux, comme l’air.

– Ce n’est pas une excuse, reprit-elle, mais je ne pense pas que j’aurais réagi de cette façon s’il n’avait pas fait une nouvelle victime.

– Quand ?

– Je ne connais pas les détails. Il y a à peu près deux semaines. Je l'ai appris récemment. Il a souscrit à une nouvelle carte de crédit à mon nom, continua-t-elle. Ils ont localisé son hôtel. Il s'est teint les cheveux, ou il portait une perruque rousse. Il a rendu sa chambre le lendemain du meurtre et s'est rendu à l'aéroport en taxi. Sauf qu'il n'est pas entré dans le terminal. Il a volé une voiture sur le parking longue durée. Cela lui a laissé une marge de cinq jours avant que le propriétaire ne s'en rende compte et le signale. De ce fait, il pourrait se trouver n'importe où.

– Il n'aurait pas pu échapper à la vigilance de la Sécurité et surgir à *Après*.

– Je n'ai pas pensé aux gardiens. Je n'ai pas pensé du tout. J'ai paniqué.

– Non, contra Miles en gardant son regard verrouillé au sien. Vous n'avez paniqué qu'à l'instant où vous avez réalisé que vous aviez alpagué le mauvais type. Avant ce moment-là, vous aviez l'air prête à en découdre. Êtes-vous sujette aux crises d'angoisse ?

– Pas avant cette histoire. Jamais. Depuis lui ? J'en ai eu quelques-unes, je pense, mais rien d'aussi excessif.

– La colère est préférable, tant qu'on peut s'y accrocher. Pensez-vous le contacter ? Ce gars que vous avez abordé par erreur. Il vous a donné sa carte, ajouta-t-il devant son air interdit.

– Oh ! Non. Certainement pas. Primo, parce que, quelles que soient les circonstances, ce ne serait pas professionnel. Deuxio, n'oublions pas les circonstances, justement. N'oublions pas que le dernier homme avec qui je suis sortie, et seulement deux fois, s'est révélé être un tueur en série. Ça refroidit.

– Vous commencez à vous détendre.

La tête renversée en arrière, elle leva les yeux vers les étoiles.

– Je crois.

– Pour arranger le tout, il y a eu ce crétin avec ses frites.

– Ah lui. Un type en or, ironisa-t-elle en levant son verre pour trinquer. Le genre qui sait qu'un pauvre dollar est plus insultant que de ne rien laisser

sur le comptoir.

– Quelle est son histoire ? se demanda Miles. Vous l'avez sûrement cerné.

– Il aime empoisonner la vie des autres. C'est comme ça qu'il se sent important, surtout avec les gens qui le servent ou ses subalternes. Il portait une Rolex et toute la panoplie du mec qui a réussi. Le numéro de sa chambre correspond à une suite du Club Level. Donc il a les moyens d'être généreux. Hélas, ce n'est pas son mode de fonctionnement. C'est un directeur détestable, impatient, exigeant, et rude parce que son statut le lui permet.

Miles l'observait en buvant son vin à petites gorgées.

– Et sa femme, qui est-elle ?

– Je n'ai pas entendu le son de sa voix mais elle m'a lancé un rapide regard qui disait : « Vous le trouvez exaspérant ? Vous devriez voir comme il m'en fait baver. » Selon moi, elle ne le supportera plus très longtemps.

Elle haussa les épaules.

– C'est ce que j'en ai déduit, de ma place au bar.

– Ça coïncide avec ce que j'ai ressenti du bout du comptoir. Pourtant, vous aimez les gens.

– Celui que j'ai failli frapper l'a pris avec bienveillance. Les deux femmes au comptoir – qui partagent une chambre, et pas au Club Level – ont laissé un pourboire de vingt pour cent. Opal a déserté sa section, ce qui ne lui arrive jamais, pour m'aider à surmonter cette crise de panique idiote. Et vous êtes en train de m'aider à tourner la page sur une soirée difficile alors que vous pourriez être chez vous en boxer devant les rediffusions de la chaîne sportive. Alors oui, j'aime les gens.

Il examina le fond de son verre avant de le vider.

– J'écoute le sport plus que je ne le regarde. Et je pourrais tout aussi bien mettre des slips.

– En aucun cas. Vous êtes du genre boxer short. Et ma remarque est absolument inappropriée. Je ferais bien de débarrasser et de rentrer me coucher.

Il se leva en même temps qu'elle.

– Je vous reconduis.

– Pardon ? Non, je me sens bien.

– Mieux, pas bien. Prenons votre voiture. L'un des gardiens de nuit nous suivra avec la mienne.

– Je vais très bien.

Il tendit la main.

– Clés. Vous connaissez le topo.

– Elles sont dans mon sac à main. C'est grotesque.

– Qualifier le DG de grotesque n'est pas une pratique recommandable.

– Je n'ai pas dit que vous l'étiez, grommela-t-elle en s'emparant des verres. Quoique.

Il ferma la porte à clé derrière eux, puis attendit qu'elle s'occupe des verres et récupère son sac.

– Écoutez, Miles…

– Clés.

– C'est pas possible, souffla-t-elle en lâchant sa clé électronique dans la main de Miles. Je commence à douter de mon amour pour les gens.

– C'est sans doute un pas dans la bonne direction.

Il éteignit les lumières. Les deux voitures avaient été avancées devant l'entrée. Mal à l'aise, elle monta du côté passager. Miles se mit au volant.

– Vous avez de grandes jambes, observa-t-il. J'ai à peine besoin de reculer le siège.

Elle accrocha sa ceinture de sécurité.

– À la sortie de l'hôtel, prenez la direction de la ville et…

– Je connais la route.

– Oh.

– Grands-parents, dit-il en démarrant. Les vôtres et les miens. Amis. Il m'arrivait de coller aux basques de mon grand-père.

Bien sûr, Olivia l'avait mentionné.

– Le vôtre m'a appris à construire une niche à oiseaux pour un projet d'école. J'avais cartonné, dit-il en jetant un regard derrière lui.

– Mais vous n’aimez pas les gens.

– J’aimais bien votre grand-père.

– Moi aussi, dit-elle, la raideur dans ses épaules se délaçant. À chaque fois que je le voyais, c’était un grand moment. Cela dépendait de l’endroit où mon père était muté, mais après le divorce, nous venions ici au moins une semaine en été, et des fois quelques jours à Noël en fonction de l’endroit où nous vivions.

– Vous bougiez beaucoup.

– Nous bougions beaucoup, concéda-t-elle. L’armée, et ma mère qui ne tenait pas en place. Je n’aurais jamais pensé qu’elle s’installerait ici. Ni moi.

Elle remua. Et comme elle se sentait nettement mieux – et qu’elle se posait des questions –, elle se jeta à l’eau.

– N’avez-vous jamais envisagé de vivre ailleurs ?

– Je me sens bien ici.

– Et s’il n’y avait pas l’hôtel familial et tout ça ?

– Je serais quand même bien ici.

Morgan se dit qu’elle ne s’était pas trompée. Cette notion n’était pas pour lui déplaire.

– Question de racines. Elles sont profondes. J’envie les racines profondes.

– Vous avez tout le temps de les planter et de les laisser pousser.

Il conduisait tout en souplesse sur les routes désertées, puis dans les rues paisibles de Westridge.

Ce n’était pas parce qu’elle avait perdu du temps – entre autres – qu’elle en manquait aujourd’hui. Elle s’était replantée ici, par besoin plutôt que par choix – du moins au début. Néanmoins elle s’était replantée, et elle sentait ses racines qui commençaient à s’ancrer.

Elle aimait les rues tranquilles autant qu’elle les aimait animées et peuplées en journée. Elle appréciait la solitude d’une balade dans les bois autant qu’un bar fréquenté et plein de vie.

Elle n’était certes pas propriétaire d’une maison qu’elle pouvait aménager à son goût, mais elle avait une maison.

Quand il pénétra dans l’allée, elle n’eut pas besoin de se rappeler d’être reconnaissante pour cela.

Il prit sa clé dans le vide-poches.

– Clés.

Elle les récupéra, reconnaissante de l’heure qu’il lui avait accordée, et lui prit la main.

– Merci.

Le regardant dans les yeux, elle eut un instant d’hésitation, à peine une seconde. Puis elle retira sa main.

Une fois qu’ils se retrouvèrent de part et d’autre de la voiture, elle actionna le verrouillage des portières.

– Bonne nuit, Miles.

– Fermez votre porte à clé.

Sans surprise, il resta là, à la suivre des yeux jusqu’à ce qu’elle ait ouvert sa porte. Elle se retourna et ressentit un tiraillement malavisé. Puis elle entra, ferma et verrouilla la porte.

Il avait fait preuve de gentillesse à un moment où elle en avait eu plus besoin qu’elle ne voulait l’admettre. Étant donné les circonstances, elle se rappela en montant l’escalier que ce ne serait pas sage, en plus d’être une énorme erreur, de s’autoriser à éprouver quoi que ce soit d’autre que de la reconnaissance.

Un homme séduisant, mais aussi intéressant. Partant de là, n’était-ce pas naturel d’éprouver de l’attirance, de la curiosité ? Bien sûr que si, tant qu’elle veillait à en rester là. Rien de plus.

Dans sa chambre, elle s’assit sur le côté de son lit et s’efforça d’ignorer ces palpitations, cette agitation caractéristique qu’elle avait déjà ressenties. Elle aurait tant aimé que Nina soit là pour la conseiller.

Chapitre Dix-sept

En congé le dimanche, Miles avait l'intention d'en faire le moins possible. Au programme, pas de dossier urgent, pas de réunion, même pas avec sa famille. Pas de crise, petite ou grande. Quelques corvées domestiques, fatalement, mais il savait les apprécier pour peu qu'il ne soit pas obligé de les intercaler dans un planning saturé.

Suivant sa version de la grasse matinée, il se leva avant neuf heures et fit sortir le chien. Puis il mit en marche la cafetière qu'il avait eu la jugeotte d'intégrer dans sa penderie et dégusta sa première tasse du dimanche matin sur la terrasse de sa chambre.

Comme toujours, Hurleur patrouillait dans le périmètre de la propriété, qu'il défendait contre tout éventuel intrus. Parfois Miles se demandait ce qui se passait dans la tête de ce cabot – et décidait la plupart du temps qu'il ne s'y passait pas grand-chose.

Il descendit au sous-sol s'exercer dans sa salle de sport. Il estima une bonne heure de sport suffisante. Ensuite il s'accorda une longue douche. Son petit plaisir du dimanche matin. Il remplit le lave-linge, nourrit le chien, se prépara des œufs brouillés et un bagel grillé. Avec une seconde tasse de café, il emporta le tout sur la terrasse à l'arrière. Une fois installé, il consulta les actualités sur sa tablette tout en profitant d'un petit déjeuner sous le soleil estival.

Le ciel étant dégagé, il étendit le linge à l'extérieur. Il changea ses draps, ses serviettes de toilette, lava la vaisselle et considéra ses tâches domestiques bouclées.

Pour profiter du beau temps, il entreprit de jardiner. Le jardin ne nécessitait guère plus que ces quelques heures, étant donné que les jardiniers de l'hôtel prenaient le relais quand il le négligeait par manque de temps.

Malgré tout, il maîtrisait les bases du jardinage, les ayant apprises durant sa formation d'été avec l'équipe des espaces verts.

Hurleur, couché dans l'herbe au soleil, l'avait à l'œil.

Il besognait en silence parce que le silence, si rare dans son quotidien, lui était précieux. Rien d'autre ne se faisait entendre que l'occasionnel grommellement du chien, le bourdonnement des abeilles ouvrières et le pépiement des oiseaux – ce qui lui rappela d'approvisionner les mangeoires.

Par choix, et comme tous les dimanches où il était de repos, il avait laissé son téléphone à charger à l'intérieur. En cas de problème urgent, quelqu'un viendrait l'alerter. Sinon il demeurerait, ce jour-là, injoignable.

À titre d'expérience, il déterra une balle de tennis et la montra à Hurleur. Puis il la lança. Et comme toujours, Hurleur s'assit, regarda la balle passer à côté de lui, atterrir, puis il considéra Miles d'un air de dire : « Bah quoi ? Va la chercher toi-même. »

– Es-tu vraiment un chien ?

Les grognements d'Hurleur étaient l'équivalent canin d'un haussement d'épaules. Miles ramassa la balle et la rangea dans l'abri de jardin.

À deux heures, le linge était sec, plié et rangé, du thé glacé était au frais, tous les corvées accomplies. À présent que sa journée était libérée de toute obligation, il fut tenté de consulter ses messages. Ce qu'il se refusa, question de discipline, même si la tentation était grande.

Il pouvait bouquiner sous la véranda, ou enfiler ses bottes et partir en randonnée – auquel cas il lui semblait normal d'emmener le chien.

Le plus logique était de randonner d'abord et de bouquiner ensuite. Mais s'il inversait le programme, cela lui permettait de faire un crochet par le centre-ville pour prendre un dîner à emporter, et ainsi s'éviter de cuisiner.

Quoiqu'il décide, il fallait que ce soit au grand air, car pour lui, c'était criminel de gaspiller un parfait dimanche après-midi à flemmarder entre

quatre murs. De plus, malgré la réflexion de Morgan sur la chaîne sportive ESPN, il regardait peu la télévision, que ce soit le sport ou autre.

Repenser à sa remarque désinvolte lui fit penser à elle, ce qu'il avait religieusement évité toute la matinée.

Il n'était en aucun cas autorisé à penser à elle, ou pas autrement que dans le cadre de ses fonctions de manager du bar. Seul hic : il la trouvait bigrement intéressante. Nul doute qu'elle excellait dans son métier, et ainsi que Nell l'avait déclaré pour conclure la dernière réunion de famille, ils avaient de la chance d'avoir quelqu'un qui soit créatif et organisé à parts égales.

Pour autant que se tracasser pour elle lui déplaisait, il se révélait incapable d'arrêter. La manière dont elle avait basculé de la colère fracassante à la panique paralysante, quand elle avait alpagué ce client, était restée gravée dans son esprit.

Il avait admiré sa colère ; compati avec la panique.

Bien qu'elle ait tout perdu, elle avait puisé dans ses dernières ressources pour repartir de zéro.

Il admirait cela aussi. Et surtout, il le respectait.

Elle avait des rêves, des objectifs, des espoirs, pensa-t-il en reprenant le roman qu'il avait à peine commencé. Combien Rozwell en avait-il ruinés ?

Quelqu'un voulait sa peau et ne la laissait pas l'oublier. Pourtant elle se levait tous les matins. Elle partait travailler, remplissait son rôle, vivait sa vie.

Ou celle qu'elle avait recommencé à construire.

La fusion de sa vulnérabilité et de son endurance le fascinait.

Il pouvait se dire que cette fascination était sans lien avec son apparence, toutefois il n'aimait pas se mentir. Cette allure, pensa-t-il, la manière dont elle s'éclairait dès qu'elle souriait, sa façon de bouger derrière le comptoir… à croire qu'elle évoluait sur une piste de danse. Et ces yeux, d'un vert incandescent et, en quelque sorte, toujours sur le qui-vive.

Et maintenant, stop. Il ne penserait plus à elle. Il la remisa symboliquement avec son téléphone qui chargeait et partit chercher son

livre.

Sitôt qu'il fit quelques pas vers l'entrée, Hurleur hurla. Il était libre de sortir, bien entendu, et Miles laissait la porte ouverte pour qu'il puisse aller et venir à sa convenance. Mais comme il n'avait pas pris de laisse, le chien savait avec certitude qu'il ne pourrait pas aller plus loin que la véranda.

La route ne se trouvait pas tout près, mais quand même.

– Contente-t'en, gronda Miles en ouvrant la porte.

Et elle se tenait là, comme s'il l'avait invoquée rien qu'en pensant à elle quelques minutes.

En tee-shirt rouge et short en jean blanchi, ses longues, longues jambes manquèrent de peu de l'achever. Entre ses mains, elle serrait une sorte de boîte. Malgré ses lunettes de soleil, il discernait de l'émerveillement dans ses yeux, orientés vers le ciel.

– Vous avez des tourelles, dit-elle, et son émerveillement s'accrut.

– La maison, oui.

– Deux tourelles, précisa-t-elle, alors qu'Hurleur les rejoignait. Et un chien !

Hurleur grommela, râla, poussa un trio aigu de geignements, tout en frétillant de la queue avec tant de vigueur que son corps entier remuait.

– Des tourelles et un chien qui parle !

Miles sentit le chien gigoter à côté de lui. Il s'apprêtait à lui ordonner de s'asseoir quand Hurleur enfreignit une règle essentielle.

Il traversa la véranda comme une flèche pour s'élancer vers Morgan.

Au lieu de s'alarmer, elle ne manifesta que de la joie, déplaçant sa boîte sous un bras pour s'accroupir et le saluer.

Il la lécha, se frotta contre elle et se roula sur le dos pour qu'elle lui caresse le ventre tout en émettant des séries de joyeux bruits.

Même pour son père, songea Miles, le chien ne se ridiculisait pas autant. Cela dit, Morgan riait, massait, s'extasiait et se blottissait contre lui.

– Oh, quel gentil garçon ! Comme tu es un bon garçon ! Regarde ça comme tu es beau ! Comment t'appelles-tu ? Comment s'appelle-t-il ?

– Hurleur. Il…

Comme pour justifier son nom, Hurleur hurla, ce qui amusa Morgan.

– Il n’est pas censé descendre du porche sans sa laisse.

– Oh mais… oh, la route ! Excellente règle. Viens, Hurleur. Nous ne voulons pas t’attirer des ennuis. Désolée, c’est ma faute.

Elle se redressa sur ses jambes de flamant rose, et le chien, qui ne caracolait jamais, caracola à côté d’elle jusqu’au porche.

– Désolée, continua-t-elle, je me suis laissée distraire à cause des tourelles. J’allais déposer ça devant la porte et vous envoyer un SMS. Je ne voulais pas interrompre votre journée de repos.

– Déposer quoi ?

– Je vous ai fait des cookies.

Elle lui tendit la boîte.

– Vous…

S’il était désarçonné avant cela, cette fois il se sentait complètement ébahi.

– Vous m’avez fait des cookies.

– Pour vous remercier pour vendredi soir. Je dois admettre que c’est une idée de ma mère, et s’ils sont mangeables c’est surtout parce qu’elle a supervisé chaque étape. Mais les remerciements sont sincères.

Il prit la boîte, l’ouvrit et goûta un cookie pendant qu’elle faisait fondre le chien en lui embrassant le museau.

– Ils sont délicieux.

Quand Hurleur lui jeta un coup d’œil, Miles secoua la tête.

– Pas pour toi.

– Pas de chocolat, approuva Morgan en lui caressant les oreilles. Ce n’est pas bon pour toi. C’est quoi, exactement ?

– Un chien, répondit Miles.

– Quel race de chien, je voulais dire ?

– Mystère. Le plus probable serait qu’un chien de berger ait croisé la route d’un beagle.

– Un sacré mélange. J’essaie très fort d’être désolée de vous déranger aujourd’hui, mais sans cela, je n’aurais pas rencontré Hurleur. Et…

À présent, elle releva les yeux. Soudain, il sut qu'il aurait encore plus de difficultés à refuser quoi que ce soit à ces yeux-là qu'à ceux de Hurleur.

– Êtes-vous pressé ?

– Pas vraiment.

– Si je pouvais juste… c'est possible de visiter l'une des tourelles ? Juste un petit coup d'œil à l'intérieur. Si ça ne vous ennuie pas ?

– Pas vraiment, répéta-t-il. Pourquoi ?

– Je ne suis jamais entrée dans une tourelle. J'ai un faible pour les maisons, et vous avez une somptueuse demeure victorienne. Les tourelles lui confèrent un cachet exceptionnel.

– D'accord.

– Oh, merci. Juste cinq minutes, promis. Après, je disparais. Et vous gardez les cookies.

Il lui fit signe d'entrer.

– Oh, c'est magnifique. Vous avez conservé l'arrondi des murs intérieurs à la base de la tourelle pour le salon, ou pour le coin lecture ou pour prendre le petit déjeuner. Ou tout ce que vous avez envie d'y faire. Et ces boiseries ! Vous avez des rosaces de plafond. Oh, les parquets… sont-ils d'époque ?

– Ouais.

Il songea qu'elle regardait le salon depuis le vestibule comme s'il venait de lui ouvrir la caverne d'Ali Baba.

– Splendides, ils sont splendides. Et les fenêtres ! Désolée, j'ai déjà épuisé ma première minute. J'adore les maisons. Les vieilles maisons en particulier. Les constructions récentes sont un peu trop… neuves. On sent vraiment le poids du passé ici. Tout de même, cet escalier !

Le chien en adoration sur ses talons, elle se rapprocha pour toucher le pilier de l'escalier.

– Vous avez même la possibilité de l'utiliser si vous désirez visiter le reste de la tourelle.

– J'y compte bien. C'est si élégant, sans être trop formel ni trop chargé. On sent la chaleur d'un foyer, continua-t-elle en montant les marches, un

doigt caressant la rampe. C’en est un. C’est chez vous.

– Maintenant oui.

Tandis qu’il la guidait à l’étage, il songea à l’étrangeté de la situation. Il lui faisait visiter sa maison en portant des cookies fait maison.

À l’entrée de son bureau, elle émit une sorte de petit bruit, entre le gémissement et le soupir. Il s’interdit de trouver ce son sexuel.

Sans succès.

– Oh oui ! C’est parfait. Tout simplement parfait. Les murs incurvés, la vue par les hautes fenêtres. Cette abondance de lumière naturelle. Vous avez orienté votre bureau face à la porte parce que la vue vous distrayait quand vous essayiez de vous concentrer ? Des étagères arrondies contre des murs arrondis, la cheminée, la sculpture sur le pourtour, la ferronnerie. C’est absolument magique. Et cet ordinateur ultra moderne sur un superbe bureau ancien, associé à des fauteuils en cuir chocolat. Respecter l’ancienneté de la maison tout en accomplissant des tâches dans le présent.

Elle lui donna un petit coup de poing amical dans le bras.

– Chapeau. Chapeau bas, je dirais même.

Puis elle se pencha pour caresser un Hurleur toujours en proie au délire. Ce faisant, des poils gris flottèrent autour de lui.

– Tu dors en boule dans un fauteuil pendant que Papa travaille ?

– Non pour le fauteuil. Et double non pour le Papa. C’est un chien. Pas moi.

– Oh, fit-elle en souriant. Bon, merci infiniment de m’avoir fait ce plaisir.

– Vous ne voulez pas visiter le reste ?

– J’en ai très envie. Je ne vois pas comment ça pourrait être plus parfait que l’aménagement du bureau, mais j’aimerais beaucoup voir les autres pièces.

Elle le suivit dans le couloir.

– C’est une grande maison.

– J’aime avoir de la place.

– Moi aussi. Ma maison dans le Maryland n'était pas très grande, mais je projetais d'ouvrir l'espace. Le gros projet, une fois que j'aurais ouvert mon bar et fidélisé ma clientèle, aurait été d'ajouter un étage à ma maison. Pour les chambres. Et j'aurais aménagé mon bureau au rez-de-chaussée. De toute façon…

Sa voix s'éteignit sitôt qu'elle entra dans le dernier étage de la tourelle.

– Encore plus parfait. C'est une sorte de tanière. Un coin où se détendre sur ce canapé, ou s'asseoir au coin du feu en hiver avec un whiskey, et philosopher. Ou juste s'attarder devant la fenêtre et admirer… tout.

Elle soupira, caressa le chien qui ne la lâchait pas d'une semelle.

– Maintenant je peux rayer l'exploration d'une tourelle de ma liste des choses à faire avant de mourir.

– Vous avez une liste ?

– Je fais des listes pour tout. Des listes et des tableurs. J'ignorais que la tourelle faisait partie de ma liste avant de voir la vôtre. Apparue et barrée de ma liste dans la même journée. Une belle affaire pour le prix de deux fournées de cookies.

Elle se détourna de la fenêtre où le soleil se déversait sur elle.

Il se demanda par quel miracle elle semblait autant à sa place ici.

– Maintenant, comme promis, je vous laisse tranquille. Même si c'est un crève-cœur de dire au revoir à mon nouveau meilleur ami.

– Vous le voulez ?

– Arrêtez, dit-elle en lui envoyant une pichenette sur le bras. Je parie que vous avez aussi l'un de ces immenses greniers avec poutres apparentes et rempli de trésors.

– Vous voulez le visiter aussi ?

– Une promesse est une promesse. Mais il n'est pas exclu que je refasse des cookies. Ce qui est plus ardu que vous ne l'imaginez. Il y a un grenier dans la maison de ma grand-mère. Parfois, je pars en exploration là-haut, quand je suis de repos.

– Dans quel but ?

– Dénicher des trésors. S’astreindre à un budget serré développe la créativité. J’ai dégoté une vieille lampe extraordinaire il y a deux semaines. J’ai changé l’abat-jour, le câble et le tour est joué !

Il pensa à ses longs doigts fins.

– Vous avez recâblé une lampe.

– On apprend tout sur Google et pour moi, c’était plus simple que les cookies. Avantage supplémentaire, on ne me demande plus de préparer le dîner mes jours de congé. Il faut dire que ce rituel connaissait ses hauts et ses bas. Mais à la place, je suis encouragée à recâbler les lampes ou à rénover de vieux meubles, selon ce que je dégote.

– J’ai sûrement des vieilles lampes là-haut.

– Un incontournable des greniers. Je suis touchée, Miles.

Comme ils étaient redescendus à l’étage principal, elle se tourna vers lui en souriant alors qu’il ajoutait :

– J’ai gagné des cookies.

– Je vous ai apporté ces cookies pour vous remercier d’avoir deviné de quoi j’avais besoin vendredi soir et veillé à me l’apporter, malgré mes protestations. Alors…

Elle se retourna vers la porte, puis pivota de nouveau face à lui.

– J’aimerais vous poser une question, et je tiens à préciser que quelle que soit la réponse, elle me conviendra parfaitement.

– Vous voulez visiter le sous-sol ?

Elle éclata de rire.

– Non… enfin si, mais ce n’est pas ma question du jour. Si possible, sortons cela du contexte de l’hôtel, de façon que la question ne concerne que vous et moi, si vous êtes d’accord.

– Comment savoir si je suis d’accord avant que vous ne posiez la question ?

– Je comprends, c’est un peu gênant. Le truc, c’est que je décrypte assez bien les gens. À une grosse exception près. Mais sinon, c’est une sorte de talent. À force d’être la nouvelle à l’école, dans le quartier, et sur l’aire de

jeux, j’ai fini par me perfectionner. Alors je vous demande si je suis complètement à côté de la plaque ou s’il y a potentiellement un truc, là.

Elle traça une ligne imaginaire entre lui et elle.

– En dehors du contexte de l’hôtel, s’empressa-t-elle de répéter. Je sais quand un supérieur utilise ce genre de levier, ce genre d’approche. J’ai démissionné d’un petit boulot à la fac pour cette raison. Cela ne s’applique pas à nous, pas du tout. Et mon intention n’est pas de vous mettre la pression ou de tenter des choses. Je me demande si mon analyse est juste en ce qui vous concerne. Si je vous intéresse, en mettant l’hôtel de côté.

– Morgan, nous nous connaissons par l’hôtel.

– C’est vrai, oui. Bon, très bien. Alors, merci pour la visite et le moment avec le chien. J’espère que vous aimerez les cookies.

Il attendit qu’elle ait ouvert la porte et s’enjoignit de patienter jusqu’à ce qu’elle l’ait franchie. Mais ce fut plus fort que lui.

– Vous ne vous trompez pas.

Elle referma la porte, s’adossa au panneau.

– Ouf ! La question, maintenant, est en deux parties. Pouvons-nous nous mettre d’accord pour que, si le truc potentiel devenait un truc, nous laisserions mon emploi en dehors de ça ? Miles, j’adore mon poste et si mon analyse est juste, vous aimez le vôtre. C’est autre chose, et je me rends compte que c’est plus compliqué pour vous, dans votre position, que pour moi dans la mienne.

– Peut-être que je me lasserai de vous et que je vous virerai.

– Pour commencer, je travaille sous l’autorité de Nell. Ensuite, et plus précisément, ce n’est pas votre style. Je pourrais mal le prendre et porter plainte pour harcèlement sexuel.

– Pour commencer, j’ai un avocat persévérant, mon père. De toute façon, personne ne vous croirait. Ensuite, et plus précisément, ce n’est pas votre style. Moi aussi je sais analyser les gens.

– C’est sûr que je ne vous balancerais pas. Nous pourrions tout poser par écrit. Inscrire que nous abordons ce truc dans un esprit d’attirance et de

curiosité mutuelles, sans subir de pression ni de contraintes de l'un ou de l'autre. Votre père pourrait le rédiger. Hurleur serait le témoin.

– Cette dernière précision est la bienvenue. Maintenant, je sais que vous plaisantez. Et Morgan, le truc, ça s'appelle du sexe. Si nous envisageons la possibilité de coucher ensemble, nous devrions pouvoir dire le mot.

– Si au lit, ça ne fonctionne pas, je promets de ne pas démissionner ni de vous en tenir rigueur.

– Je peux m'engager à ne pas vous renvoyer ni à vous en tenir rigueur. Cela dit, si ça ne fonctionne pas, ce sera votre faute. Je suis un super coup.

– Maintenant c'est vous qui me baratinez. Mais la triste réalité est que j'ai perdu la main. Ce qui explique en grande partie la maladresse de cette conversation. Vous devrez prendre en compte que j'aurai une marge d'amélioration.

Il ne savait que penser d'elle, ou de cela. Mais il savait l'instant déterminant.

– Êtes-vous habituée à ce que les hommes vous attribuent une note au lit ?

– Ma mémoire flanche. Ça fait quelques années.

– Années, dites-vous ?

Ses épaules s'affaissèrent ; ses mains s'enfoncèrent dans les poches de son minuscule short.

– Ne remuez pas le couteau dans la plaie.

Il lui fit signe de patienter une seconde et posa la boîte de cookies sur une table.

– Je vais prolonger cette conversation saugrenue, que je trouve étonnamment excitante, et demander pourquoi. La dernière année, je le conçois, mais vous avez parlé de *quelques* années.

– J'étais débordée, concentrée sur d'autres choses.

– Je suis débordé et concentré, mais tout de même.

– Je jonglais entre deux métiers.

Confrontée à son silence, elle soupira, haussa les épaules.

– Soit. En plus de tout cela, et je sais que cela va flatter votre ego, je n’ai rencontré personne qui provoque ce déclic qui me pousse à libérer le temps nécessaire. Jusqu’à présent. Ça ne me posera pas de problème si c’est juste une fois ou éphémère ou…

– J’aimerais que vous vous taisiez.

– Je serais heureuse de me taire. Je ferais bien de rentrer.

Elle ouvrit la porte. La referma. Puis fondit sur lui et appuya ses lèvres sur les siennes. Pour quelqu’un qui prétendait manquer d’entraînement, elle présentait des aptitudes.

Miles entendit vaguement la queue du chien fouetter le sol quand Morgan l’enlaça. Sans aller jusqu’à affirmer qu’il trouvait cela facile, il la laissa mener la barque. Pour cette fois. Alors elle l’attira à elle, diffusant des étincelles dans ses veines. Puis elle s’écarta.

– J’ai quelque chose à ajouter.

– Es-tu toujours aussi bavarde ? Je pense que je l’aurais remarqué.

– Je pense en effet que, dans ce cas, nous pouvons passer directement au tutoiement. Et sauter tout le rituel d’une relation. Sortir prendre un verre, dîner, aller au cinéma, au théâtre, danser la salsa. Quel que soit ton scénario habituel.

– Je n’ai pas de scénario habituel.

– Si tu en avais un, on pourrait l’oublier et aussi renoncer au mien. À savoir, prendre son temps, se laisser quelques semaines, comme je fais toujours. Passons direct à la case sexe.

Son dimanche fut immédiatement propulsé en tête de ses meilleurs jours de repos.

– Tu ne m’invites pas à dîner d’abord ?

– À charge de revanche, répondit-elle avant de s’emparer de sa bouche.

Il la fit tourner du vestibule jusqu’au salon parce que, mince, elle avait éveillé cette fougue en lui, et la chambre semblait au bout du monde. Tout en tournoyant, il lui ôta son tee-shirt et le lança dans la pièce.

– Ne me juge pas sur mes sous-vêtements, dit-elle d’une voix entrecoupée en tirant sur son tee-shirt à lui. Je n’avais pas prévu de me

dénuder pour toi en m'habillant ce matin.

– Enlevons-les vite, alors.

D'une main, il dégrafa son soutien-gorge. Elle se mit à trembloter.

– C'est vrai que tu es doué jusqu'à présent.

– Silence, lui intima-t-il en la faisant basculer sur le canapé. J'aime le silence.

Elle ne resta pas tout à fait silencieuse, à cause de l'effet que ses mains et sa bouche produisaient sur sa peau. Sentir quelqu'un la toucher de nouveau, sentir le poids d'un homme sur elle, sa bouche s'emparer de la sienne. Elle ressentait ces chocs de plaisir dans chaque cellule de son corps.

Et le sentir sous ses mains, sa peau chaude, ses muscles fermes, secouait son organisme déjà frémissant. Sa bouche était en tous points ce qu'elle avait imaginé, les moments où elle laissait libre cours à son imagination. Fougueuse et magistrale. Son cœur émettait des bruits sourds sous cette bouche, qui l'explorait et la possédait.

D'un simple effleurement de ses doigts, il la projeta dans la jouissance.

L'extase se propagea si soudainement dans son corps qu'elle en eut le souffle coupé. Son esprit vola en éclats, électrisant son corps. Sans lui laisser le temps de redescendre, il poursuivit ses caresses, atténuant ses cris avec sa bouche pendant qu'elle s'arquait sous lui.

Puis il fut en elle, s'enfouit profondément et se retint. Le temps se figea jusqu'à ce que ses hanches ondoient à sa rencontre. Alors le monde s'écarta de son axe.

Son regard fauve la contemplait. Ses jambes nouées autour de lui, elle l'incitait à intensifier ses poussées.

La buvant des yeux, il lut le plaisir sur son visage, la stupéfaction qui en découlait. Elle brûlait d'envie, et il lui en coûtait de continuer de donner au lieu de prendre. Mais il donna. Et donna tant et plus, tandis que le corps de Morgan s'élevait et retombait avec lui. Il donna jusqu'à ce qu'elle crie, que sa main agrippe l'accoudoir du canapé derrière elle de crainte de s'envoler.

Il donna jusqu'à ce qu'elle se relâche, alanguie, liquéfiée sous lui. Alors il se rassasia. À son tour il put prendre tout son soûl.

Elle aurait pu dériver sur les échos du plaisir pendant des heures, voire des jours. Des semaines ne semblaient pas improbables. Elle se laissa se focaliser sur cette dérive, sur le plaisir, sur la sensation des battements accélérés de son cœur contre le sien. La satisfaction pouvait s'ajouter à la liste, maintenant que le corps de Miles était aussi languide et liquéfié que le sien.

Elle manquait d'entraînement, peut-être, n'empêche qu'elle avait rempli son rôle.

Puisqu'ils en étaient là de leur relation, elle caressa les muscles de son dos.

– On ne les voit pas sous ton costume d'invisibilité.

Il ne remua pas.

– Je porte un costume d'invisibilité ?

– Au quotidien. Pas en ce moment, mais le reste du temps.

– Comment est-il ?

– Gris charbon, croisé, en laine italienne raffinée. Chemise blanche en coton impeccable, cravate en soie bleu acier, nœud Windsor simple, des Oxfords à bout noir. Italiennes, bien sûr.

– C'est extrêmement précis.

– Si je possédais un million de dollars, je parierais qu'à peu de chose près, tu as chacun de ces articles dans ta penderie. Tu es chic, dans ce costume.

– Pourquoi l'invisibilité ?

– Tu n'as pas besoin que les autres le voient pour savoir que tu es le chef. Ton autorité est naturelle. Mais là, tu es nu, et c'est très plaisant.

Il se redressa à sa hauteur pour l'examiner.

– Je pense que le sexe fausse ta vision et que je le porte encore.

Elle se contenta de sourire.

– Eh non. Tout nu. Je t'ai déshabillé. C'était mon idée, j'exige que tout le mérite me revienne.

– C'était plus un concept qu'une idée, et je t'ai dénudée en premier. Mais bon, je n'avais pas beaucoup de tissu à retirer, vu que tu portais un

short minuscule.

– J’avais prévu de poncer et peindre un petit banc après t’avoir déposé les cookies… mince ! Je dois prévenir ces dames. Je leur ai dit que je rentrais vite.

– Ces dames ?

– Ma mère et ma grand-mère. J’ai oublié mon téléphone dans ma voiture. J’avais vraiment l’intention de déposer la boîte devant ta porte. Et puis il y a eu la tourelle et le chien et le sexe. J’ai besoin de mon téléphone.

– Tu es nue, lui rappela-t-il. Certes, la propriété est à l’abri des regards, mais je ne te recommande pas pour autant de sortir en tenue d’Ève.

– Je me rhabillerai avant de sortir.

– D’accord, dit-il en pressant les lèvres dans le creux de son cou. Tu pourrais.

– Je compte bien le faire. Dans une petite minute.

Elle ferma les yeux et se remit à dériver.

– D’accord, répéta-t-il en remontant le long de sa joue.

– Non, attends. Ça me perturbe. Je crains qu’elles se tracassent.

Il changea de position et elle se tortilla pour attraper ses vêtements.

– Est-ce mieux si j’invente une excuse ? Attention, il n’est pas question de mentir. Mais je peux me contenter d’expliquer que tu m’as fait visiter la maison si c’est mieux.

– Mieux pour quoi ?

– Si tu ne veux pas qu’elles, ou les gens en général, sachent que nous avons couché ensemble sur ton canapé. Je ne serais pas vexée.

– Tu réfléchis trop.

– Pas faux, admit-elle en se rhabillant sous son regard attentif. C’est plus fort que moi. J’ai été obligée de faire semblant de méditer quand j’ai accompagné ces dames au yoga. Mais je suis sûre que tout le monde le fait.

– Beaucoup trop. Ramène ton téléphone, informe ces dames que tu ne rentreras pas de sitôt.

– Pas de sitôt ?

– Tu me dois un dîner. Nous verrons ça une fois que je t'aurai de nouveau enlevé ce minuscule short. Le reste ? Pourquoi veux-tu que je me soucie que les gens sachent que nous nous fréquentons ? Et pour ce qui est d'aujourd'hui, quand tu rentreras chez toi, tu auras une bonne mine post-orgasme, et il y a de fortes chances pour que ces dames le remarquent.

Elle tiqua sur son expression, « nous nous fréquentons ». Pas « nous avons fait des galipettes sur le canapé », ou pas seulement.

– Cesse de cogiter, insista-t-il en ramassant son boxer short. Va chercher ton téléphone. Je vote pour que nous montions dans la chambre.

– J'aimerais visiter ta chambre.

– Super. Faisons ça.

– Je pars chercher mon téléphone. J'avais vu juste, pour le boxer short. Hurleur fait semblant de dormir, observa-t-elle avant de sortir d'un pas pressé.

Miles leva les yeux vers le chien. Roulé en boule devant la cheminée, il gardait un œil ouvert.

– Mêle-toi de tes affaires.

Chapitre Dix-huit

Sa chambre était accordée aux autres pièces de la maison qu'elle avait visitées. C'est du moins ce qu'elle constata dès qu'elle eut l'opportunité de promener son regard autour d'elle. L'examiner depuis un majestueux lit à baldaquin était un bonus non négligeable. Une élégante cheminée en marbre, des portes-fenêtres donnant sur une terrasse, un coin salon chaleureux, de l'art local sur les murs d'un bleu soutenu composaient un cadre privilégié tout en invitant à la détente.

Et allongée sous lui, elle se sentait en effet à la fois détendue et privilégiée.

Elle imaginait que la jolie commode en cèdre au pied du lit contenait des couvertures et des jetés, et que la double porte à six panneaux en acajou ouvrait sur sa penderie. Elle aurait même parié ce million imaginaire qu'il rangeait son costume d'invisibilité dans cette penderie.

Par la porte entrouverte de la salle de bains attenante, elle avait aperçu sa large baignoire à pattes de lion. Mais seulement un aperçu, étant donné qu'en même temps, il la déshabillait en l'entraînant vers le lit.

– Tu recommences à cogiter.

– Pas vraiment. J'admire. Ta chambre est somptueuse. Si le troisième étage de la tourelle est une tanière, ici, c'est un sanctuaire. Tu ne travailles pas dans cette pièce.

– Pas si je peux l'éviter.

– Tu gères beaucoup de choses. Ça me facilite la tâche, dit-elle en jouant distraitement avec ses cheveux.

– Comment ça ?

– La plupart des clients sont heureux quand ils débarquent à *Après*. Ils ont reçu un soin au spa, rentrent de randonnée, d'une visite ou sortent du restaurant. Ils viennent prolonger le bien-être avec un verre. Le service est excellent, grâce à la direction. Les détails sont excellemment pensés ; même chose. Cela se répercute sur la communauté, quand les clients visitent la ville, et font les boutiques. À chaque fois que je donne un coup de main à Crafty Arts, je reçois des clients de l'hôtel. Et ils repartent rarement les mains vides. Donc ce que tu fais a de fortes répercussions sur tous.

Elle prit conscience qu'elle était tellement détendue que, pour peu qu'elle ferme les yeux, elle s'endormirait aussi sec. Elle caressa son dos une dernière fois.

– Le temps file. Je ferais bien de rentrer.

– Tu me dois un dîner. J'ai sorti deux steaks du congélateur quand tu étais au téléphone. Je les ferai griller au barbecue. Tu t'occupes du reste et nous sommes quittes.

– Du reste ? Quel reste ?

– Morgan, c'est une viande grillée. Fais je ne sais quoi avec des pommes de terre.

Il voulait qu'elle reste dîner, et c'était formidable. Mais il y avait un hic.

– Pour tout te dire, je ne sais accommoder que de deux façons des pommes de terre qui ne se vendent pas congelées dans des sacs. Et je n'ai réalisé plus d'une fois que l'une de ces deux recettes. Et avec quelqu'un pour me guider.

– Tu improviseras.

– J'improviserai.

Plus tard, elle eut l'occasion d'inspecter la salle de bains, après un interlude sensuel dans la vapeur de la douche la plus spacieuse qu'elle ait jamais vue en dehors d'HGTV.

Elle aurait pu déplorer de ne pas avoir emporté ne serait-ce qu'un tube de rouge à lèvres – encore que, de toute façon, il l'avait vue dans sa plus parfaite nudité.

Puis elle eut tout le loisir d’explorer la cuisine.

– Cet aménagement est tellement astucieux. Ouvrir cette partie pour correspondre au mode de vie actuel, tout en respectant la structure d’origine. C’est ce que Gram et ma mère ont fait avec la Tudor. Tu cuisines souvent ? Parce que je trouve cette gazinière effrayante.

– Pas souvent. Assez pour me débrouiller au quotidien.

– Pour moi, me débrouiller, ça se limite à une salade, un repas à emporter ou à livrer.

– Avec des pommes de terre congelées.

– Mes croquettes de patates frites sont délicieuses. Je sais cuisiner des côtes de porc. C’est ma spécialité. Et les pommes de terre mexicaines, épicées.

– J’aime manger épicé.

Elle se rapprocha de la porte vitrée.

– Ton jardin est splendide, et tu as des herbes aromatiques. Parfaites pour mes patates. C’est la recette de la mère de Nina, mais le problème est qu’elle – ou quiconque chez moi – ne comprend ou ne croit pas aux mesures précises.

– Tu ne mesures pas les boissons derrière le bar, souligna-t-il.

– Ne m’agresse pas avec ta logique quand je fais une fixation sur les patates. Où sont-elles ?

Il indiqua un placard, où elle trouva des corbeilles en treillis métalliques remplies de pommes de terre rouges.

– As-tu un bidule pour les gratter ?

– Sous l’évier. Combien de temps faut-il ?

– Environ une heure, une fois que… mince, je dois préchauffer le four. Tu vois ? Supervision. Tes patates sont truffées d’yeux.

Comme cela l’amusait, il la laissait s’en arranger pendant qu’il sélectionnait une bouteille de vin.

– J’ai du blanc si tu préfères.

– Non, le cabernet me convient très bien. Regarde ! J’ai réussi. Je pense. Je sens que je commence à angoisser à l’idée de faire un bide.

Pendant qu'elle grattait les pommes de terre, Hurleur restait assis à ses pieds, la tête contre sa jambe. Miles ouvrit la porte.

– Dehors, dit-il.

– Il ne m'embête pas.

– Il a besoin de patrouiller.

– Vraiment ?

– C'est son idée, pas la mienne.

Dès qu'il eut refermé la porte, il se tourna vers elle.

– Vas-tu te plaindre que ce repas manque de salade ou de légumes verts ?

– Je n'en ai pas l'intention.

– Je commence à croire que tu es possiblement, ou presque, la femme idéale.

Il posa un verre de vin sur le plan de travail à côté d'elle.

– J'aime bien la salade et les légumes verts, mais pour l'instant, je suis obnubilée par ces patates. Je n'ai pas de place dans ma tête pour autre chose. Je dois utiliser cette planche à découper, et l'un de ces couteaux fixés à cette bande aimantée comme dans la cuisine d'un restaurant.

– Sers-toi.

– Ensuite j'ai besoin d'herbes aromatiques, d'épices, d'huile d'olive et d'une feuille de cuisson. Et de ciseaux ou de cisailles pour couper des plantes aromatiques dehors. Il donne vraiment l'impression de patrouiller.

– C'est parce qu'il patrouille vraiment.

Il apporta une feuille de cuisson, des ciseaux de cuisine et indiqua la bouteille d'huile d'olive à bec verseur puis le placard.

– Épices.

Il la regarda découper les pommes de terre en lamelles. Amusé par l'intensité de sa concentration, il s'adossa au plan de travail et but un peu de vin.

Il appréciait sa solitude du dimanche. Beaucoup, même. Mais il lui était étonnamment agréable d'avoir Morgan dans sa cuisine.

Elle marmonna quelque chose à propos de l’ail. Il montra son emplacement.

Quand elle sortit couper des herbes aromatiques, Hurleur interrompit sa routine pour galoper vers elle. Après quoi, ils s’offrirent une nouvelle tranche d’admiration réciproque.

Revenue dans la cuisine, elle cisailla les herbes, versa divers ingrédients sur la planche à découper, vida le tout sur les pommes de terre et remua avec une cuillère en bois. Elle attrapa le moulin à poivre, en ajouta. Manifestement elle l’avait oublié ; puis elle remua le tout.

– Bon, je pense que tout y est. De toute façon, je n’ai plus qu’à laisser cuire.

Elle glissa la plaque de cuisson dans le four et régla la minuterie.

– Il me semblait que tu avais parlé d’une heure. Tu as réglé trente minutes.

– C’est le moment où je dois les retourner. Je ne sais pas pourquoi, et peu importe. Je me conforme à la marche à suivre.

Elle prit son verre de vin.

– Ouf !

– As-tu aidé en cuisine durant ta formation à l’hôtel ?

– Oh oui.

– C’est pour cela que la tienne est tellement organisée. J’ai sauté cette formation, moi. Ma mère cuisinait – sauf les périodes où mon père était déployé. Nous nous faisions livrer ou nous sortions dîner la moitié du temps. Sinon, le dîner était servi à sept heures précises, et il y avait des légumes verts.

– Strict.

– C’est le moins qu’on puisse dire. Quand je repense à cette époque, je me rends compte qu’elle était nerveuse quand elle préparait le dîner. Je mettais la table, mais il fallait qu’elle passe derrière moi. Tout était rectiligne, d’une précision militaire. Après le divorce, elle a gardé le pli un certain temps, mais rapidement, elle s’est mise à improviser un repas sur le pouce, ou à commander des plats.

Elle haussa les épaules, avala une gorgée de vin.

– De toute façon, c'est sûrement de là que vient ma phobie de la cuisine. Maintenant elle cuisine avec Gram, en papotant et en riant. Ma mère fait elle-même son pain.

– Avec de la farine ?

– Je sais, c'est fou ! rit-elle, en rejetant ses cheveux en arrière. Elle dit que ça la détend, et c'est l'impression que ça donne. Pour l'instant, j'ai réussi à esquiver ses tentatives de partager son savoir.

Elle tourna son attention vers le jardin.

– Après quoi court Hurleur ?

– Pas sûr. Les rares écureuils lui échappent, mais j'attends de voir un ours ou un cerf franchir le périmètre. Sortons sur la terrasse, proposa-t-il en prenant la bouteille.

Hurleur délaissa sa ronde pour se dandiner vers la table de la terrasse et poser sa tête sur les cuisses de Morgan.

– Ce calme, murmura-t-elle. Tu dois adorer.

–C'est le cas. Tu vois souvent ton père ?

– Hmm ? Oh non, jamais. Les chromosomes qu'il espérait me font défaut. Ce dont je suis reconnaissante. Sans quoi, en ce moment, je ferais le salut militaire – ou des soldats me salueraient.

– Quantité de femmes font carrière dans l'armée.

Riant, elle leva les yeux au ciel.

– Le Colonel croit fermement que les femmes ont une place définie. Et elles ne l'occupent pas en uniforme, à moins qu'elles soient assignées à un bureau ou à l'infirmerie.

– Strict, observa Miles pour la seconde fois.

– Tu parles ! C'est un misogyne jusqu'à la moelle. Je ne savais pas qu'il existait un terme pour ça quand j'étais enfant, mais je savais de quoi il retournait. De toute façon, il s'est remarié juste après avoir divorcé, ce qui a clarifié son désir de se séparer. Je dirais que c'est pour le mieux.

« *Peut-être à travers son filtre* », songea Miles, mais il ne s'imaginait pas couper les ponts avec un enfant de cette façon.

– Hurleur patrouille quand tu t’absentes ?

– Ce qu’il fait en mon absence ne concerne que lui.

– Mais quand il pleut ? Et l’hiver ?

– C’est lui qui a décidé de vivre ici, dit-il avant de hausser les épaules. Il a sa niche sur le côté de la maison.

Comme s’il savait que la discussion était centrée sur lui, Hurleur grommela.

– Est-ce bien vrai ? Toutes ces longues soirées à grelotter dans ta niche…

– Elle est chauffée.

Il n’aimait pas l’admettre, mais le chien et la femme le regardèrent en même temps.

– Et la porte du débarras est équipée d’une trappe.

– Alors ça va. Tu as fait une bonne affaire, dit-elle à Hurleur. Tu prends soin de ton animal de compagnie.

– Ce n’est pas un animal de compagnie. C’est plutôt un locataire.

Ses yeux riaient au-dessus de son verre de vin. Ses yeux d’un vert torride.

– Un locataire. À combien s’élève le loyer ?

– Il empêche les ours d’approcher des mangeoires à oiseaux, et les cerfs, du jardin.

– Très bien. Je note toutes ces informations dans un coin de ma tête, si un jour j’adopte un chien. C’était prévu, une fois installée dans ma maison. Mais le moment venu, ça ne semblait plus adapté. Entre mes deux emplois, j’étais peu présente. Et pour l’instant, Gram n’est pas prête. Pas après avoir perdu Pa et leur labrador en l’espace de quelques semaines.

– Même chose avec mon père. Pas prêt. Alors il gâte le mien dès qu’il en a l’occasion.

– Qui peut lui résister ? Avec cette bouille.

Elle lui fit des mamours en tenant sa tête poilue entre ses mains.

– Minuteur !

Elle se précipita dans la cuisine.

– Moi, je peux, affirma-t-il à Hurleur.

Puis il se leva pour allumer le barbecue électrique.

Lorsqu'elle annonça qu'elle aimait les steaks à point, elle se rapprocha encore un peu de la femme idéale.

Et les pommes de terre qui l'avaient tant tracassée les accompagnèrent à la perfection. Pendant le repas, Hurleur, qui avait été nourri et connaissait les règles, s'installa à quelques mètres.

– Nous sommes maintenant quittes, déclara Miles alors que le soleil entamait sa plongée à l'ouest.

– Si préparer la moitié d'un repas est suffisant, je prends. Et une fois de plus, je m'apprête à flatter ton ego.

– Il me reste de la marge.

– Je suis totalement détendue. Je ne pense pas avoir été aussi relax depuis… jamais. Merci.

– J'allais dire « pas de quoi », mais le plus approprié serait « avec plaisir ».

– Et tout ce que j'avais à faire était de cuire des cookies. J'ajouterai la vaisselle, que je laverai avant de partir. C'est l'une de mes compétences phare.

Une fois la cuisine remise en ordre, il la saisit par les hanches et la souleva.

– Terminons là où nous avons commencé, dit-il avant de la ramener sur le canapé.

Quand ils eurent terminé là où ils avaient commencé, elle se rhabilla.

– Ça se voit vraiment que j'ai passé l'après-midi et une bonne partie de la soirée dans tes bras ?

– Oui. J'ai fait du bon boulot.

Elle se passa la main dans les cheveux.

– Alors tu es responsable de leur réaction, à mon retour. Toi, continue d'être un bon garçon, dit-elle à Hurleur en le caressant.

– Tu ne travailles pas demain.

– Le lundi, c'est repos.

– Pas pour moi. Mais je devrais pouvoir m'arranger pour rentrer à dix-neuf heures. Reviens.

Elle détourna son regard du chien pour rencontrer ses yeux fascinants.

– Je peux prendre une pizza en ville en chemin.

– Ça me va. Prends-en une grande. Au pepperoni et tout ce que tu veux d'autre, à part des champignons.

– C'est noté.

De nouveau en boxer short, il la raccompagna dans l'entrée.

– À demain.

Puis il la fit reculer dos à la porte et l'embrassa jusqu'à ce que ses os fondent dans tout son corps.

– Bonne nuit. Gros dodo, Hurleur.

Il attendit dans l'allée qu'elle monte dans sa voiture et attendit qu'elle se soit éloignée avant de refermer sa porte.

Quand il la referma, le chien hurla son chagrin.

– Tu es une femme, se tança Morgan en marchant de sa voiture à l'entrée de la maison. Une femme célibataire et adulte. Tu as le droit d'avoir une vie sexuelle.

Qui plus est, elles ne pouvaient pas la priver de sortie.

Elle entra et tapa le code de l'alarme. Et envisagea sérieusement la voie de la lâcheté, c'est-à-dire monter directement dans sa chambre. Là, elle serait libre de fermer sa porte et de s'adonner à une danse de la joie déjantée.

Parce qu'elle n'avait pas juste eu une relation sexuelle. Elle avait pris plusieurs fois son pied, et se sentait en même temps capable de dormir trois jours et d'escalader une montagne.

« *Lâchement et grossièrement* », se dit-elle en entendant leurs voix dans la cuisine. Elle rebroussa chemin, l'air de rien, et les trouva sur les tabourets hauts, devant un thé et du gâteau.

Audrey lui sourit, cligna des yeux puis accentua son sourire.

– Pile à l'heure pour le célèbre quatre-quarts de Gram. As-tu dîné ?

– Oui. Désolée, je me suis absentée longtemps.

– Tu as besoin de t'amuser le week-end. Viens t'asseoir, prends du thé. Nous envisageons d'ajouter le quatre-quarts au menu du café. Goûte une tranche et donne-nous ton avis. Nous pensons le servir avec des framboises et de la crème.

Comme elles avaient préparé une théière, Morgan se servit une tasse.

– Alors, tu es sortie dîner avec Miles ? lui demanda Olivia.

Elle sentit son dos la démanger.

– Non, il a fait griller des steaks. J'ai cuisiné les pommes de terre, la recette que je maîtrise à peu près.

– N'est-ce pas mignon ?

La démangeaison devint une brûlure au moment où elle attrapa une assiette à dessert.

– Oui, nous avons couché ensemble. Et pas qu'un peu. J'y retourne demain.

Le silence vibra un instant, s'étira en une seconde entière alors qu'elle soulevait la cloche au-dessus du gâteau.

– Eh bien, dit Olivia en buvant un peu de thé. Tes cookies devaient être fameux.

Comme Audrey éclatait de rire, Morgan se contenta de les dévisager.

– Assieds-toi, lui dit sa mère en tapotant un tabouret. Gram et moi nous souvenons de ce que c'était. Nous ne serons pas indiscrètes. Nous avons très envie d'être indiscrètes.

– Je ne tiens plus, admit Olivia.

– Mais nous ne le serons pas. Je suppose que j'ai loupé ta première fois. C'est vrai que j'ai raté ta première fois, n'est-ce pas ?

– Exact, confirma Morgan en prenant une fourchette. À l'université. Ce n'était pas inoubliable.

– J'ai manqué la tienne, fit Olivia à Audrey. Mais je l'ai su quand tu es rentrée des vacances de Pâques.

– Ce maudit uniforme. J'étais fichue.

– Tu parles de papa ? Papa était ton premier amoureux ?

– Le premier et le seul.

– Si c'est le seul, tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même. Notre sommelier serait ravi d'allumer dans tes yeux la flamme que je discerne dans ceux de Morgan.

– Maman. Et toi, Pa n'était pas ton premier amoureux ?

– S'il te plaît, gloussa Olivia, avant de manger du gâteau. N'oublie pas l'époque à laquelle j'ai été jeune. L'amour libre, bébé, dit-elle en faisant le signe de la paix. Non, il n'a pas été mon premier amoureux. Mais il a été le meilleur.

Elle se tourna vers Morgan.

– Je sais que Miles est un homme bien. Un peu accro au travail, mais cela te conviendrait vu que tu l'es aussi. Ce n'est pas son genre de harceler pour te mettre dans son lit, et tu n'as pas la mine d'une femme qui a subi des contraintes. C'est tout ce qui compte.

– J'ai plutôt fait le premier pas. Il a des tourelles.

– Est-ce un euphémisme sexuel ? Dois-je le chercher dans le dico d'argot ?

– Non, Gram, rit Morgan. Des vraies tourelles. Sur sa maison. Il m'a surprise en train de les admirer. Et il a un chien adorable. J'ai demandé à visiter une tourelle. L'intérieur est exceptionnel. Et une chose en a entraîné une autre.

– Tu l'aimes ? Ou est-ce indiscret ? se demanda Audrey.

– J'ai élevé une fille affreusement vieux jeu. Je ne comprends pas comment cela a pu se produire. Audrey, ils sont jeunes, deux adultes en bonne santé et célibataires.

– Il me plaît, clarifia Morgan. Il m'attire, manifestement. Il est fascinant à plusieurs niveaux. Et oui, je respecte son éthique professionnelle et son dévouement envers l'affaire familiale. Nous verrons où cela nous mène, mais la relation telle qu'elle est aujourd'hui me convient parfaitement.

Elle mangea une bouchée de quatre-quarts.

– Ce gâteau est délicieux, je m'en souviens à présent. Je l'imagine bien avec des framboises et de la crème. Une jolie présentation, un régal.

– Tu peux en emmener à Miles quand tu iras demain, proposa Audrey.

– Ça va, il a eu des cookies. Et je prendrai une pizza en chemin.

Olivia s'adossa, et soupira.

– Ah ! Pizza et sexe. C'était le bon temps. Difficile de ne pas envier ta jeunesse. Et maintenant, comme je suis vieille, je monte m'endormir en lisant quelques pages de mon roman.

– Tu n'es pas vieille, Gram.

Morgan se leva du tabouret pour l'étreindre.

– Tu es intemporelle. Je me charge de la vaisselle.

– Intemporelle, répéta Olivia en la pressant dans ses bras. Même si tu n'étais pas ma seule petite-fille, tu serais ma préférée rien que pour ça. Bonne nuit à vous deux.

– Elle est intemporelle, concéda Audrey. Et j'espère seulement que j'aurai son énergie dans une vingtaine d'années.

Peut-être que cela s'expliquait par l'ambiance ou l'instant, mais Morgan se tourna vers sa mère.

– Je vais être indiscrète.

– Je ne vois pas ce qui, dans ma vie, mérite des questions indiscrètes.

– Pourquoi personne depuis le divorce ?

– Oh, je ne sais pas, Morgan, soupira doucement Audrey en rosissant. Bon, au début je n'avais pas d'idées arrêtées sur la suite. Quoi faire, où aller. Tu étais jeune, tu avais encore besoin de moi au quotidien. Mais je devais travailler. Je n'excellais sur aucun plan.

– Pourquoi dis-tu ça ? Ce n'est pas vrai. Tu savais faire les cartons en un claquement de doigts, puis réinvestir un nouveau logement en moins de deux. Tu tenais la maison et quand il était absent, tu gérais tout. Tu ne me confiais presque aucune corvée.

– Je préférais que tu te fasses des amis, que tu vives une enfance heureuse et simple comme moi. Ce qui était idiot, rien n'était comparable pour toi.

– Nous ne parlons pas de moi, mais de toi. Et je m'aperçois que j'aurais dû te poser la question il y a longtemps. Tu n'étais pas heureuse. Tu faisais

mine de l’être, mais tu ne l’étais pas. Pourquoi es-tu restée ?

– Je l’aimais. Je l’ai tellement aimé dès le premier instant, il m’a fallu de longues années pour tourner la page.

Elle fit tourner sa tasse dans sa soucoupe.

– Peut-être que c’était le problème. Je suis tombée amoureuse trop intensément, trop vite. Je voulais devenir une bonne épouse, une bonne maman. Je n’ai pas été à la hauteur pour l’un et l’autre.

– Arrête ça. Je ne plaisante pas.

– Tu n’as jamais manqué de rien. Hormis d’un endroit stable, d’amis stables… tout ce qui comptait tellement pour toi. Tu détestais déménager, et j’ai continué à te faire bouger jusqu’au divorce. J’avais tellement peur de commettre une erreur, d’admettre que j’avais fait fausse route, que je continuais de les multiplier. Tu as construit ta vie de ton côté…

– Ne parlons pas de moi, répéta Morgan. Pas maintenant.

– Très bien.

Audrey poussa un long soupir, et hocha la tête.

– Très bien. Je suis restée parce que je l’aimais, et parce que je voulais que tu ais un père. J’espérais, et il m’a fallu du temps pour le comprendre, partager le même lien qui unissait mes parents. Que nous ayons ce que j’avais eu grâce à eux.

– Ils s’aimaient. Ils t’aimaient.

– Toujours. D’une manière inconditionnelle. J’échouais à le reproduire pour moi, pour toi, et cela me laissait une impression d’échec.

– Il n’a pas été à la hauteur, rectifia Morgan. Avec nous deux.

– Oui, c’est vrai. Je faisais attention aux termes que j’employais quand je parlais de lui parce que je continuais d’espérer qu’il s’adoucirait avec toi, qu’il se rapprocherait de son unique enfant. Mais il n’a pas fait un pas vers toi, et il ne le fera pas.

– Il ne m’a jamais aimée.

Les yeux emplis de larmes, Audrey secoua la tête. Et but du thé.

– Non. Je suis tellement désolée, il ne nous a pas plus aimé l’une que l’autre. Ou il a arrêté, je ne saurais dire. Nous ne faisions pas partie de ses

objectifs, ou de ce qu'il se pensait en droit d'espérer. Je devenais tellement anxieuse à l'approche de son retour.

– C'était difficile de ne pas le remarquer.

– Les parents sont parfois aveugles à ce que leurs enfants savent. J'avais peur de lui. Pas physiquement, s'empressa-t-elle de préciser. Pas du tout ça. Mais de le décevoir, ce que je ne cessais de faire. Il ne voulait vraiment pas avoir d'enfant, mais s'il avait fallu qu'il en ait un, il aurait toléré un garçon. Et je l'ai déçu en lui donnant une fille. Il voulait que je me fasse ligaturer les trompes après ta naissance. J'avais à peine vingt-quatre ans. Je voulais d'autres enfants. C'est probablement la seule chose que je lui aie jamais catégoriquement refusé. Alors il a eu recours à une vasectomie, et le sujet était clos.

– Il est cruel à sa façon.

– Pas cruel, Morgan. Il pense avoir toujours raison, et il n'en démord pas. J'ai voulu un enfant, j'ai eu un enfant. Tant que tu étais propre, bien nourrie, bien élevée, il s'acquittait de ses devoirs, de son point de vue. Il m'interdisait de travailler, alors je ne travaillais pas. Toi et la maison, où qu'elle se soit trouvée, vous étiez mes responsabilités. Mon indice de performance, selon ses critères, était à peine convenable. Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, conclut-elle. J'aurais dû dire « stop », t'emmener, revenir ici. Mais c'était synonyme d'échec : je n'ai pas eu le courage. C'est lui qui a baissé les bras. Il a rencontré quelqu'un à son goût, qui lui convenait. Il m'a annoncé qu'il avait déposé une demande de divorce et fixé les conditions. Je n'aurais pas dû être surprise, mais je l'ai été. Je n'aurais pas dû avoir le cœur brisé, mais je l'ai eu.

– Tu pleurais la nuit pendant des semaines, après la séparation.

– Ce que nous nous figurons que nos enfants ignorent, souffla Audrey. Il n'empêche que je n'en revenais pas. Gram et Pa ne l'ont jamais apprécié. Ils le respectaient parce qu'il était mon mari et ton père, mais il n'y avait pas d'affection sincère entre eux. Alors je ne suis pas revenue vivre ici, parce que cela aurait signifié que j'avais échoué.

Et cela, Morgan devait admettre qu'elle le comprenait sans difficulté. N'avait-elle pas eu la même réaction après Rozwell ?

– À la place, je t'ai traînée d'une ville à une autre, certaine que nous trouverions notre place, que nous nous fixerions. En vérité, je fuyais l'échec.

– Tu n'as pas échoué.

– J'avais l'impression d'être une ratée. Il s'est remarié le lendemain de la signature finale du divorce.

– Je l'ignorais. Je ne savais pas qu'il avait été aussi rapide.

– Le lendemain. Quelle gifle j'ai reçue ! Remplacée aussi vite, après toutes ces années à m'efforcer de correspondre à ses attentes. Alors j'ai continué de fuir et quand tu es partie à l'université, j'étais perdue.

– Maman.

– J'ai alors compris que j'avais eu plus besoin de toi que tu n'avais eu besoin de moi. Tu ressembles tellement à Gram, mon bébé. Forte, déterminée, indépendante et tellement dégourdie. Quelque part, j'ai admis que je t'avais plutôt bien élevée et que j'avais réussi toute seule. Je me suis décidée à revenir ici, et je n'avais plus l'impression d'avoir échoué. Je rentrais juste chez moi. Enfin, j'ai cessé de l'aimer et j'ai ouvert les yeux. Je l'ai vu, lui, avec plus de clarté. Il n'a pas rempli son rôle de mari et Dieu sait qu'il n'assume pas celui de père. Et nous nous portons bien malgré tout.

– Plus que bien. Je n'ai jamais reconnu tes mérites pour tout ce que tu as fait seule. Je le reconnais maintenant.

– Ça compte beaucoup pour moi, dit-elle en pressant la main de Morgan. Je suis si fière de toi. Je peux regretter de ne pas être revenue vivre ici plus tôt, de ne pas t'avoir amenée ici, chez tes grands-parents, pour t'apporter une base solide. Mais si je l'avais fait, nous ne vivrions peut-être pas ce moment, ici.

– Je détestais déménager.

– Je le sais, ma chérie.

– Mais cela a fait de moi ce que je suis. Alors il ne faut rien regretter. Je te voyais comme quelqu'un de faible, maman, alors qu'en vérité, tu as été

d’une force inouïe. Les femmes Nash.

Audrey se pencha et l’enlaça avec force.

– Pour des raisons purement égoïstes, je suis contente que tu aies couché avec Miles.

Riant, Morgan s’écarta.

– D’accord. Pourquoi ?

– Parce que, quelle qu’en soit la raison, cela a ouvert cette porte. Celle qui est restée fermée trop longtemps et ne savait plus comment se rouvrir. Maintenant, nous l’avons franchie ensemble. Et nous allons très bien.

– Plus que bien. Je me réjouis de mon choix. Les circonstances dans lesquelles je suis revenue sont abominables mais je suis contente d’être ici. As-tu conservé son nom pour moi ?

– Je … je ne voulais pas que tu portes un nom différent de ta mère.

– Abandonne-le. D’ailleurs, je devrais aussi.

L’idée lui semblait si pertinente qu’elle se demanda pourquoi elle n’y avait pas songé plus tôt.

– Tu sais, maman, nous avons le même second nom de famille. Celui de Gram.

– Ça n’ennuyait pas ton grand-père qu’elle garde son nom de jeune fille. Il lui disait « Livvy Nash, viens voir ça ».

– Je me rappelle. Nous porterions toutes le même nom si nous ne conservions que celui-là. Légalement. Les femmes Nash. Les démarches ne sont sûrement pas insurmontables.

– Est-ce ce que tu veux ?

– Je te retourne la question.

– Les femmes Nash. Oui, ça me plairait beaucoup.

– Faisons ça.

– Si tu es sûre de toi, je me renseignerai auprès de Rory Jameson demain.

– Oui, soyons celles que nous sommes. Audrey et Morgan Nash.

Plus tard, dans sa chambre, elle s’examina dans le miroir. Il lui était difficile de définir si elle avait la mine d’une femme à la vie sexuelle

épanouie, mais elle se sentait comme quelqu'un qui a trouvé une sorte de satisfaction survenue par surprise. Et cela se voyait.

Certes, ce qui l'avait amenée à le trouver prenait naissance dans l'horreur, et elle ne remercierait jamais Gavin Rozwell pour cela. D'ailleurs, elle ne remercierait pas davantage le Colonel.

Cependant, elle vivait dans un foyer de femmes fortes, exerçait un métier qu'elle aimait et, du moins pour l'instant, fréquentait un homme qui lui plaisait et qui l'appréciait en retour.

– Morgan Nash, murmura-t-elle en se souriant. Voilà qui je suis, et personne ne peut me l'enlever.

Chapitre Dix-neuf

Le sexe passa avant la pizza, ce qui ne l'étonna pas le moins du monde. Et quand ils s'installèrent finalement avec la pizza et du vin, Hurleur mâchonnant un os à ronger de la taille d'une Buick qu'elle lui avait apporté, elle lui rapporta sa conversation en famille de la veille.

– Tu ne t'es pas trompé, elles l'ont vu tout de suite. Et maintenant je sais que ma grand-mère était hippie sur les bords et portée sur l'amour libre avant d'épouser mon grand-père.

– Je le savais déjà.

– Comment ?

Il leva son verre.

– J'ai aussi une grand-mère. Elle n'était pas une hippie portée sur l'amour libre, mais elle a exprimé son admiration, non sans une pointe d'envie, pour le mode de vie de ta grand-mère dans sa jeunesse.

– C'est vrai ? En temps voulu, je pense pouvoir amener Gram à m'en révéler un peu plus sur sa vie de jeune fille. J'ai aussi eu une longue conversation, qui n'avait que trop tardé, avec ma mère à propos du Colonel. J'étais une gamine, complètement centrée sur moi, et je ne comprenais pas à quel point c'était difficile pour elle. Ni à quel point le divorce avait été un coup dur. Après cela, elle nous a traînées de ville en ville et je détestais ça. J'aspirais à avoir des racines.

Elle tourna son attention vers le jardin qui se déployait à l'arrière de la maison.

– Comme ce que tu as ici. Ce que je n'avais pas compris, c'est qu'elle n'était pas inconstante ni faible. Elle encaissait le choc. Elle l'aimait. J'ai du

mal à comprendre pourquoi, mais elle l'aimait.

– L'amour est une chose étrange et inexplicable.

– Apparemment, dit-elle avant d'attaquer une nouvelle part. Tu as connu ça ?

– Non.

– Moi non plus. L'attirance, du genre sérieux, mais il manquait le déclic. Il ne se sentait pas à sa place, et ça m'a fait du bien que nous le reconnaissions ensemble. Ma mère a consulté ton père aujourd'hui.

– D'accord.

– Elle voulait s'informer sur les démarches pour abandonner le nom d'Albright et adopter légalement celui de Nash. Le nom de jeune fille de ma grand-mère, qui est aussi notre deuxième nom. Ma mère a conservé Albright pour moi, et je l'ai gardé parce que je l'ai toujours porté. Je ne suis pas obligée de continuer à le traîner. La démarche n'est pas très complexe, mais il faut suivre plusieurs étapes – à commencer par la validation du tribunal local. Ton père a pris les choses en main. Il y a une floppée de documents à modifier.

– Permis de conduire, sécurité sociale, passeport.

– Pour l'essentiel. Au final, nous aurons de nouveaux papiers. Pas vraiment une nouvelle identité, mais notre nom sera en accord avec ce que nous sommes. Toutes les trois.

– Le nom de jeune fille de ta mère est Kennedy, c'est ça ?

– Oui, mais le dénominateur commun est Nash. C'est le nom qui sonne le plus juste. Celui avec lequel nous sommes à l'aise. Encore une retombée positive de nos parties de jambes en l'air.

– Je n'ai pas l'intention de m'arrêter là. Histoire de provoquer de nouvelles répercussions.

Elle lui sourit derrière son verre de vin.

– Je peux te demander comment était ta journée de travail ? Ou préfères-tu laisser l'hôtel de côté ?

– Le travail ne reste jamais dans les limites de l'hôtel. C'est ça, diriger une entreprise familiale.

– Je peux tout à fait le concevoir. Ces dames parlent sans cesse d'un nouveau produit, d'une nouvelle idée. Hier soir encore, quand je suis rentrée, elles goûtaient un quatre-quarts pour décider si elles l'ajoutaient au menu du café. Alors, ta journée de travail ?

– Réunion du lundi matin avec les responsables de secteurs, une requête du maître d'hôtel en chef pour rénover la cuisine et les espaces de stockage. Des bilans comptables et j'ai eu une pause, bien trop courte, quand Jake a demandé à me voir.

– Jake ?

– Jake Dooley.

– Le chef de la police ? fit-elle, la gorge nouée. Est-ce que…

– Tout va bien, nous sommes amis. De très bons amis. Nous étions au collège et au lycée ensemble. Il est… de la famille.

– Je l'ai rencontré le soir de l'ouverture du café. J'ignorais que vous étiez amis.

– Pas de la crèche au cimetière. Plutôt à partir de la puberté et au-delà. Il envisage d'organiser une journée de parcours d'accrobranche pour renforcer son équipe. Il la met au point avec Liam.

Que des choses normales. Morgan appréciait tant d'évoquer des banalités.

– As-tu essayé ?

– Obligé. Par respect pour la politique des Jameson. Tout ce que nous proposons aux clients, nous l'essayons. Sauf mes grands-parents, qui sont excusés.

– Comment t'en es-tu sorti ?

– Haut la main. Liam est un vrai Spider-Man mais j'ai terminé le parcours. Tu devrais essayer.

– Pourquoi pas. Dans une autre vie. Cela dit, je me renforce ces jours-ci, j'arriverais sûrement au bout.

– Ah-ah !

– Je te jure ! En tout cas, c'est mieux qu'avant.

– Tu veux faire un bras de fer ?

– Bof, mais je te propose une séance de lutte libre après la pizza.

Il se servit une tranche.

– T’es vraiment pas loin d’être la femme parfaite.

De retour chez elle, elle se coucha avec l’impression de frôler en effet la perfection.

Un soir en milieu de semaine, il vint au bar en compagnie de son frère et de sa sœur. « *Réunion de la troisième génération* », conclut Morgan en les voyant prendre une table du fond.

La commande transmise, elle prépara leurs consommations. Trois hamburgers Après, double frites au fromage à partager. La bière préférée de Liam, vin blanc pour Nell et un cabernet pour Miles. Une bouteille d’eau plate pour la tablée.

Tout en s’affairant, elle les observait.

Ils discutaient. Des rires, des gestes de désaccord et d’autres d’agacement. Une dispute modérée. Ou plutôt, ils débattaient. Des pauses pour échanger avec le serveur.

Ils restèrent près de quatre-vingt-dix minutes et firent un arrêt au bar en repartant.

– Nous avons une bonne clientèle de milieu de semaine, observa Nell.

– La terrasse attirerait plus de monde sans cette averse d’été.

– À propos de la terrasse, je dois te parler d’une réservation de dernière minute. Demain, si tu as un moment. Une fête d’anniversaire surprise, vingt-six invités. Ils viennent de décider qu’ils souhaitent réserver le patio jeudi prochain. En soirée, de sept à onze heures.

– Nous ferons le nécessaire.

– Nous discuterons demain des détails.

– Je serai là.

– Je ne t’ai pas vue sur le nouveau parcours de cordes suspendues, commenta Liam.

– Tu m’y verras dans, disons… quinze ou vingt ans.

– Il faut que tu essaies. Je te… montrerai les ficelles ! Bonne soirée.

– Toi aussi.

Quand Miles sortit avec eux sans lui dire un mot, elle se contenta de hausser les sourcils et resta concentrée sur son travail.

Il revint deux minutes plus tard.

– Un cabernet ?

– Non. J’ai la réunion de famille mensuelle ce dimanche.

– D’accord.

– Pourquoi tu ne viens pas chez moi vendredi soir ?

Elle frotta le comptoir.

– Il se trouve que je n’ai rien de prévu.

– Bien. J’ai une urgence, mais on se voit bientôt.

– Bonne soirée, dit-elle, très agréable et professionnelle.

Elle sourit à elle-même tout en préparant une nouvelle commande.

Elle participa à l’entretien de sa propriété le samedi et prouva l’ampleur de ses connaissances en jardinage. Il appréciait sa compagnie plus qu’il s’y était attendu.

Quand il dut rentrer pour traiter des appels et des courriels professionnels, elle resta dehors avec le chien. Et lorsqu’il ressortit, il découvrit sur la table une vieille bassine de jardin remplie de fleurs, avant de voir Morgan lancer la balle de tennis dans le jardin.

Stupéfié, il vit Hurleur non seulement courir joyeusement après la balle, mais aussi courir joyeusement en sens inverse pour rapporter la balle serrée entre ses dents.

– C’est quoi, ça ?

Elle pivota vers lui, après avoir réceptionné la balle.

– Désolée. J’ai vu la balle quand j’ai sorti la bassine de l’abri. Je pensais qu’elle était à Hurleur.

– Il court après la balle ?

– Bah oui, c’est un chien.

– Il ne va jamais la chercher. Passe-la-moi.

Elle lâcha la balle trempée de bave dans sa main. Miles la lança. Hurleur s’assit et le regarda.

– Oh, je vois, fit Morgan qui s’éclaircit la voix sans réussir à cacher son amusement.

– Tu crois ? Tu vois vraiment ?

Miles traversa la pelouse et alla lui-même chercher la balle. Il la rapporta pendant qu’elle se tenait dans son petit short noir et son débardeur blanc, caressant Hurleur entre les oreilles. Il donna la balle à Morgan.

– Lance-la.

Quand elle la lança, Hurleur s’élança à sa suite en remuant la queue, le regard enthousiaste. Il la ramena fièrement et la déposa dans la main qu’elle lui tendait.

– Quel bon garçon !

– Mon œil. C’est juste insultant. Qui te nourrit ?

Hurleur s’appuya amoureusement contre la jambe de Morgan, et Miles sut alors qu’il n’imaginait pas son air railleur.

– Peut-être qu’il pense que tu n’y mets pas du cœur. Tu veux essayer une dernière fois ?

– Non.

Elle lança la balle elle-même.

– J’ai pensé que des fleurs seraient agréables pour ta réunion de famille demain. Je peux les arranger dans un vase avant de me changer pour aller travailler.

– Si tu veux, super.

Après avoir couvert Hurleur d’éloges – et le chien but ses paroles –, elle rangea la balle dans la remise. Dès qu’ils rentrèrent, Miles tenta de fermer la porte en laissant le chien dehors, mais Hurleur avait l’air tellement épris de Morgan qu’il n’eut pas le cœur de l’exclure.

– Tu as un vase ? demanda-t-elle en se savonnant les mains.

– Dans le bas du buffet de la salle à manger. Choisis celui que tu veux. Tu veux une bière ?

– Non, merci. Je n’aime pas trop la bière.

– Un Coca ?

– Volontiers.

Accroupie, elle ouvrit la première porte du buffet.

– Sacrée collection.

– Grandma a emporté ses préférés quand ils ont déménagé. Ce sont tous les siens, pour l'essentiel.

– Celui-ci est magnifique, dit Morgan en levant un vase en bois lustré. Il vient de Crafty Arts ?

– Oui, c'est un artisan que je connais qui les fabrique. Il a exposé à la boutique à l'automne dernier.

– Il est parfait, dit-elle en l'emportant dehors pour arranger les fleurs. Tu connais du monde, j'imagine. L'avantage de rester au même endroit, de fréquenter les mêmes écoles.

– Tout le monde ne reste pas.

– Non, bien sûr. Mais la plupart, quand même, non ? Dans mon équipe, ils sont presque tous d'ici ou habitent ici depuis des années. Pas forcément à Westridge, mais dans la région.

– Les opportunités professionnelles attirent du monde, dit-il en lui donnant un verre. De bonnes écoles, un faible taux de criminalité, un milieu artistique dynamique. C'est pittoresque. On peut pratiquer une multitude d'activités de plein air, sans oublier la variété des centres d'intérêt et la forêt nationale juste à côté.

– Je suppose que la chambre de commerce ne peut pas remédier à la longueur des hivers.

– Il faut apprendre à en profiter.

Et comme il aimait l'observer, il s'adossa au plan de travail avec sa bière.

– Ski, raquettes, patinage sur le lac, la reprise des matchs de hockey, pêche sous la glace.

– Je ne comprends pas pourquoi quiconque voudrait un poisson au point de percer un trou dans la glace et de patienter dans une cabane.

– Ce n'est pas pour tout le monde.

Elle lança un regard vers lui.

– Toi ?

– Pas dans cette vie. Il fait un froid de gueux.

Quand elle rit, il haussa les épaules.

– Mais il y a beaucoup de passionnés. Pas juste pour la pêche, mais aussi pour la bière, l'esprit de camaraderie. Liam aime bien, mais pour l'essentiel, avec notre grand-père, ils y participent pour passer un moment ensemble. Au bout d'une heure ou deux, Liam fait la tournée des cabanons, bavarde avec tout le monde, revient et rapporte les nouvelles à Pop.

– Liam est aussi sociable qu'un directeur de croisières. Mais bon, c'est un peu ce qu'il est.

Elle s'écarta pour examiner son ouvrage et ajusta quelques fleurs.

– Je pourrai en dire autant de toi.

– Moi ? Pas vraiment. Dans son cas, c'est un talent inné. J'ai dû apprendre. On ne peut pas rester timide quand on sert aux tables ou au bar. Du moins, pas si l'on espère recevoir des pourboires. Alors ça m'a aidée à sortir de ma coquille.

– Timide, ce n'est pas un adjectif que j'aurais utilisé pour te décrire.

– Je ne le suis plus, précisa-t-elle en centrant le vase sur l'îlot. Tu ne me connaissais pas à l'époque. Je n'ai pas eu de rancard digne de ce nom avant la fac.

– Tous les ados étaient-ils aveugles et sourds ?

Non seulement cela fut salué par un sourire, mais elle se rapprocha pour l'embrasser.

– J'étais la nouvelle, la maigrichonne qui n'avait pas grand-chose à raconter. Celle qui s'asseyait en classe, prête au pire étant donné que c'est comme ça que ça marche, mais qui priait pour que la prof ne l'interroge pas. Mais l'université, je savais que j'y resterais quatre années. Je pouvais me réinventer un peu. Et je me suis exercée.

– Tu t'es exercée ?

– Bien sûr, en me fixant un objectif. Aujourd'hui, je parlerai à trois personnes et je serai attentive à ce qu'ils diront. Aujourd'hui, je pousserai la

porte de ce café et je ne resterai pas assise seule, recourbée au-dessus de la table, parce que je veux décrocher un boulot. Au bout d'un moment, je n'avais plus besoin d'y réfléchir à chaque fois ni à me motiver.

Elle lui tapota le torse.

– Tu es toujours tellement sûr de toi. Certains d'entre nous affectent de l'être jusqu'à apprendre à le devenir.

– On dirait que tu as bien appris.

– C'est le cas.

Elle retourna arranger le bouquet de fleurs dans le vase.

– Je suppose que Liam était toujours en bande, ou entourés de ceux qui espéraient devenir son ami. Nell, la fille populaire, mais pas dans le clan des malveillantes. Elle avait le physique, le style, les facultés intellectuelles et sa façon de jouer franc-jeu. Toi ? Le solitaire avec un groupe réduit de bons amis soudés. Dont le chef de la police. Aucun de vous n'a eu besoin de vaincre sa timidité parce que vous saviez depuis toujours qui vous étiez. J'ai dû comprendre qui je voulais être avant de tout simplement être.

– Et tu as réussi ?

– Oui, dit-elle en s'appuyant contre lui avec aisance et naturel, son bouquet derrière elle. Il a cru qu'il m'avait volé tout ça. Rozwell. C'est son but, prendre ce que sont ses victimes, les effacer. Pendant un temps, j'ai pensé qu'il avait réussi. Finalement, non. Quoi qu'il m'ait pris, je suis toujours moi.

Il lui caressa le dos.

– Il me semble que celle que tu es, ce n'est pas quelqu'un que tu as dû cerner, mais quelqu'un que tu as révélé. Elle était là depuis le début.

– C'est une jolie conception des choses. Et, ajouta-t-elle en levant le visage pour l'embrasser, c'est extrêmement gentil. Maintenant je dois monter me préparer pour filer au bar. Je ne voudrais pas être en retard, mon patron risquerait de me virer.

Le chien la suivit à l'étage. Miles ne fut pas loin de leur emboîter le pas. Toutefois, il se rappela d'éviter ces emportements ridicules. Quand elle

redescendit une demi-heure plus tard, coiffée, son maquillage parfait, son uniforme immaculé, il avait branché son ordinateur sur le plan de travail.

– Je me sauve. Bonne réunion demain. Et toi, dit-elle en se penchant vers le chien, sois sage et rapporte la balle à Miles.

– Miles ne participera plus à cette activité.

– Qu'il est retors.

Elle l'embrassa néanmoins.

Il la raccompagna dans l'entrée, luttant contre l'envie de l'inviter à revenir après la fermeture. Sans doute était-ce trop intense, trop prématuré.

Il la regarda marcher vers sa voiture, le chien geignant à côté de lui. Peut-être qu'il regrettait de ne pas lui avoir proposé, mais ils avaient tous deux besoin de leur espace, de leur temps en solitaire.

La porte refermée, il se surprit à se sentir agacé par le silence, et agacé d'être agacé par le silence.

Il chérissait pourtant le calme.

Il attrapa le reste de sa bière et son ordinateur portable, s'installa à l'extérieur et se remit au travail.

La partie repas de la réunion familiale consistait en côtelettes au barbecue arrosées de la sauce spéciale de son grand-père, accompagnées de la salade de pommes de terre de sa grand-mère, de légumes grillés et du gâteau aux fraises de sa mère.

Mais les affaires passaient avant la nourriture et dans cette optique, ils se réunirent autour de la table de la salle à manger avec des verres de thé glacé et de la limonade.

Les événements, mariages d'été, fiançailles, réunions de famille, quelques offres groupées pour l'automne furent examinés. Nell évoqua la promotion de Nick, quelques modifications aux menus et la réussite du pique-nique au bord du lac, outre quelques petits pépins.

– Les réactions des clients sont très positives, continua-t-elle. Assez pour que je souhaite poursuivre au début de l'automne, si la météo le permet. La nature et les couleurs du Vermont exercent toujours autant

d’attrait – surtout si nous ajoutons un feu de camp et la possibilité pour les clients de griller de la guimauve. Pour ce qui est de la comptabilité, vous constatez que la baisse de fréquentation du côté des restaurants et du service d’étage est nettement compensée par les réservations pour le pique-nique.

– Des plaids, comme pour les clients de la terrasse, suggéra Mick. Les soirées, à la fin de l’été et au début de l’automne, sont fraîches, surtout pour les vieux os.

– Il faut en commander. Je pense que ça en vaut la peine.

Il consulta sa femme du regard, puis Miles.

– Miles ?

– Nous n’avons que de bons échos, le bilan financier est positif. Je suis favorable.

– À toi la main, lança Nell à Liam.

Celui-ci poursuivit le compte-rendu.

– Jeudi, la police de Westridge vient pour une journée de team building. Je les accompagne personnellement et je prendrai des photos pour le site. Je pense qu’il serait judicieux de proposer la même opération aux pompiers volontaires, avec la même réduction.

– J’aime l’idée, approuva sa mère en buvant son thé glacé. Avec un peu de marketing, nous pourrions attirer d’autres services de police et casernes de pompier. Mais réserve le photographe, Liam. Tu seras très pris par le groupe.

– Le site a besoin d’être réactualisé. J’y travaille, intervint Miles. Nous ajouterons ces photos. Je contacterai Tory, ajouta-t-il en le notant sur un bloc. Je vérifierai si elle est disponible jeudi pour un reportage photo.

– Ça me ferait gagner du temps. Et c’est à ton tour de parler, lui répondit Liam.

Cela prit un petit moment, mais Miles retraça dans les grandes lignes l’activité du mois, les changements de personnel, les mises à jour présentes et à venir, puis il montra l’intégration en cours des nouveautés du site et les prochaines brochures.

– Pour finir, j’ai une idée d’activité dans l’esprit, plus ou moins, du team building et du marketing. La pêche sous la glace.

– Es-tu obligé de penser à l’hiver ? soupira Nell. Je m’habitue à peine à porter des sandales.

– L’hiver viendra, que l’on y pense ou non. Un concours de pêche sous la glace, sur trois jours, avec des lots pour les vainqueurs. Pour l’essentiel, cela toucherait les gens de la région. Quelques clients de l’hôtel, bien sûr, mais j’aimerais l’ouvrir à tous. À un tarif raisonnable. Le but serait d’attraper une douzaine de poissons. Papa, tu pourrais étudier l’aspect juridique, mais tous les participants auraient besoin d’un permis. Disons cent dollars pour six d’entre eux. Mille pour les autres, sauf un, le grand prix. Dix mille dollars.

– Ça fait beaucoup de poissons, dit Mick en se frottant les mains. Attends un peu que je m’y colle.

– Tu sais que nous ne serions pas autorisés à participer. Malgré les droits d’entrée, ce serait sûrement à perte mais le concours resserrerait les liens avec la collectivité. Cela nous ferait une bonne pub. S’il trouve son public, nous pourrions instaurer un événement annuel.

– Je trouve ton idée brillante, dit Lydia. Tu ne pêches pas sous la glace. Jamais. Comment as-tu eu cette idée ?

Il haussa les épaules.

– Les hivers nous tombent dessus et s’éternisent. Cela attirerait pas mal de publicité gratuite. Les équipes de télé locale, Internet, le bouche à oreille. Nous ferions la promo sur le site, sur les réseaux sociaux.

– Je dirais deux douzaines de poissons. À toi de nous éclairer, Rory, dit Mick à son fils. Les tenants et les aboutissants, les récompenses, le fonctionnement.

– M’en occupe.

– Un prix à cent dollars, à cinq cents, à mille et le gros lot.

– Pourquoi pas un prix pour les cabanons de pêche les mieux décorés. Ce ne serait pas beau visuellement ? avança Drea. Pas nécessairement de l’argent. Une nuit ou un week-end à l’hôtel, des cartes de réduction au spa

ou dans les boutiques, aux restaurants ou aux bars. Nous proposons des chocolats chauds, du café, et peut-être des pâtisseries. Nell et moi pouvons développer le projet. Quelque chose dans l'esprit de ce que nous organisons en janvier avec le festival de sculpture sur glace.

– Nous allons faire quelque chose d'épatant, approuva Liam en prenant des notes. J'aurais dû y penser.

– Concentre-toi sur la réussite du parcours aventure, recommanda sa mère.

– Oh, je me concentre. Autre chose ? J'ai les crocs.

– Une dernière chose, qui se situe à cheval entre l'hôtel et la vie privée.

– Dans une affaire de famille, souligna Drea, cela s'applique à quasiment tout.

– Quasiment, concéda Miles. Et dans ce registre, je vous informe tous que je fréquente Morgan Albright.

Il s'était préparé à un silence, peut-être à un moment de confusion. Il obtint les deux.

– Tu fréquentes Morgan, articula Drea, dans le sens où tu sors avec elle ?

Nell fixa Miles de son regard pénétrant.

– Dans le sens où ils couchent ensemble, maman. T'es chiant, Miles.

– Désolé. Avais-tu l'intention de coucher avec elle ?

– N'est-ce pas craquant ? N'y a-t-il pas assez de femmes dans le Vermont pour que tu puisses faire ton choix sans coucher avec quelqu'un de l'équipe et de mon secteur ?

– Doublement désolé. J'ai déjà testé toutes les autres. Il ne restait plus qu'elle. Dès que j'en aurai fini avec elle, j'attaque le New Hampshire.

– Bon, les enfants, s'interposa leur père en levant les mains. Taisez-vous. Tout d'abord, il s'agit de la vie personnelle de Miles et comme nous, il est libre d'en faire ce qu'il veut. Ensuite, et ça vaut pour tout le monde ici, quiconque le connaît n'a pas de raison de le penser capable de contraindre ou de faire pression sur une femme, qui plus est une employée, dans un but sexuel.

– Morgan ne partage pas nécessairement ce point de vue.

Liam siffla impatiemment et se tourna vers sa sœur.

– S'il te plaît, Nell, Morgan travaille pour nous depuis suffisamment de temps pour que nous la connaissions un minimum. Si elle s'était sentie forcée – ce que je ne peux pas croire, pas avec Miles –, elle serait venue en parler à toi, à Grandma ou à maman. Ou plus probablement, elle aurait envoyé Miles sur les roses. Je l'ai vue à l'œuvre avec des clients un brin tendancieux. Tu l'as vue aussi.

– Je sais aussi qu'elle se remet à peine d'un traumatisme. Un traumatisme sévère, qui n'est pas réglé.

– J'en ai conscience, dit-il avec cette froideur qui était son signe d'avertissement. Et tu dépasses la limite si tu me crois capable d'en profiter.

– Tu déformes mes propos. Ce que j'en dis, c'est qu'il est possible qu'elle perçoive les choses différemment. Il faut que je lui parle. Si, insista-t-elle avant que Miles puisse protester. Je suis son superviseur direct. Sa responsable.

– J'ai quelque chose à dire.

Quand Lydia Jameson demandait la parole, tout le monde se taisait.

– Rory a raison dans le sens où il s'agit de la vie personnelle de Miles, et sa famille doit respecter cela. Nous devons lui faire confiance, étant donné qu'il ne nous a jamais donné de raison de le remettre en question. Et Nell a aussi raison. Même si je ne doute pas que Miles soit certain que leur relation s'appuie sur une volonté mutuelle et équitable, il serait bon que Nell, en tant que superviseur de Morgan, ait une conversation franche avec elle. Morgan est la petite-fille d'Olivia Nash, c'est pourquoi je ne doute pas que Liam ait raison aussi. Si elle ne souhaitait pas d'une relation de cette nature avec Miles, elle l'aurait clairement signifié.

Elle marqua une courte pause.

– Mais, reprit-elle, nous ne pouvons pas faire abstraction des épreuves qu'elle a endurées et qui sont malheureusement encore en cours. Nell, je pense que nous apprécierions tous que tu t'entretiennes en privé avec Morgan dès demain. Je pars du principe que tu recevras toutes les

confirmations nécessaires pour qu'on puisse laisser ces deux adultes mener leur vie sans nous en mêler.

– Je m'en occupe.

– Affaire réglée, déclara Mick en donnant un petit coup de poing sur la table. Miles respectera sans nul doute ce que Morgan aura à dire sur le sujet.

– Naturellement.

– C'est une jeune femme très attirante, souligna Mick en souriant. À plusieurs égards. Et un atout pour l'hôtel. Nous veillons les uns sur les autres. J'ajouterai que si Miles n'était pas Miles, il n'aurait pas abordé le sujet dans le cadre de cette réunion. À présent, allumons ce barbecue.

Dans le jardin, Nell mit un point d'honneur à éviter Miles. Drea, qui les observait, grimaça.

– Laisse-les régler ça entre eux, lui dit Rory en lui pressant l'épaule. Nous n'avons pas élevé des chiffes molles.

– C'est ce qui me tracasse. Je détesterais que cela déclenche une querelle.

– Ce ne serait pas la première.

– Oh que non. Mais tu as raison, laissons-les se débrouiller. Nous épongerons le sang métaphorique après coup, au besoin.

Nell entraîna Miles sur le côté de la maison.

– Écoute, je n'ai pas le choix.

– Tu as fait entendre ton point de vue, qui a été approuvé par tout le monde.

– Ce n'est pas que je ne te connais pas, ou que je ne te fais pas confiance.

– Ah non ?

– Pas du tout, et tu le sais très bien. Cesse de monter sur tes grands chevaux.

– Je n'ai pas pu faire quoi que ce soit, étant donné que tu prenais toute la place.

Elle tourna les talons avant de refaire volte-face et de revenir face à lui.

– Tu ne me mettras pas en rogne.

– Tu veux parier ?

– Miles !

Elle leva les mains en l’air puis tapota ses poings sur ses tempes.

– Tu peux compatir, tu peux te révolter à l’idée qu’une personne en position de pouvoir fasse pression, d’une manière plus ou moins subtile, sur une femme dans le but de la mettre dans son lit. Mais tu ne peux pas savoir ce que c’est de se trouver dans la situation de cette femme.

– Parce que tu le sais ?

– Oui, justement. Je sais ce que ça fait de se sentir piégée par un type qui se figure que je devrais m’intéresser à lui, ou lui être reconnaissante ou obéissante. Et…

– Pas si vite, la coupa-t-il en la prenant par les deux bras. Qui ? Qui a fait ça ?

Elle lui décocha un regard chargé d’autant d’affection que de mépris.

– Je fais remonter la liste depuis le lycée ? Je ne m’abaisserai pas à cela. Je me suis défendue et je continuerai à me défendre. Le fait est que je sais ce que c’est, et pas toi. Certes, Liam a raison. J’ai déjà vu Morgan remettre un type à sa place. Mais tu n’es pas un client, pas un simple membre du personnel. Tu es le directeur. Alors je vais lui parler, rien que pour m’assurer que dans sa liaison avec toi, elle n’a ni doute ni hésitation. Est-ce purement sexuel ?

– Qui veut savoir ? La responsable de la restauration ou ma sœur ?

– Dans ce cas précis, ta sœur.

– Alors je ne peux pas te dire pour l’instant.

Elle hocha la tête.

– Normal. Je ne sais jamais non plus dès le début.

– Ma sœur n’a pas de relation sexuelle. Elle est pure et immaculée.

– Bien sûr, dit-elle en lui tapotant la joue. Comme maman, qui a conçu et porté trois enfants par l’opération du Saint-Esprit.

– C’est aussi ma théorie.

– Je t’aime, Miles, et tu n’as pas réussi à me faire sortir de mes gonds. Pari perdu.

– La journée n’est pas terminée.

Nell se creusa la tête pour définir le lieu le plus approprié pour fixer un rendez-vous avec Morgan. Finalement, elle lui proposa de la retrouver à la maison des Nash le lundi à dix heures. Là où Morgan se sentait à l’aise, et après que sa famille sera partie à la boutique, pour qu’elles soient en tête à tête.

Sitôt qu’elle arriva, Morgan ouvrit la porte.

– Salut, merci de me recevoir. J’avais oublié à quel point cette maison a du charme. Je ne m’aventure pas souvent dans le coin.

– Entre. Sur le moment, j’étais surprise que tu souhaites passer ce matin. Puis je me suis dit que c’était logique.

– Miles t’a prévenue.

– Non, il n’a rien dit. Mais je sais que la réunion de famille avait lieu hier. Je suppose que quelqu’un a mentionné que Miles et moi nous voyons.

– C’est le terme qu’il a employé. N’est-ce pas intéressant ?

– Nous ferions bien de nous asseoir. Allons dans la pièce de vie. Un café ?

– Avec plaisir. Je dois dire qu’on voit que cette maison est occupée par trois femmes. Et dans le bon sens du terme. Tout est tellement féminin. Même le parfum d’intérieur. Oh, votre jardin ! Ce qu’il est adorable. J’ai un faible pour les mangeoires à oiseaux.

– Moi aussi. Café, latte, cappuccino ?

– Un latte, ça serait top.

– Je t’accompagne. Assieds-toi.

– Votre jardin a quelque chose de tellement artistique et apaisant. J’ai fini par vendre mon appartement pour acheter une petite maison. Assez petite, je me suis dit, pour l’entretenir moi-même, avec un jardin modeste pour les mêmes raisons. J’ai lamentablement échoué.

– C’est difficile à croire.

– Il y a toujours ceci ou cela que je néglige ou reporte. « Je ferai ça demain ou la semaine prochaine »… et je sais qu’à force de tout repousser,

les tâches s’accumulent. Alors je me suis dit que je serais au final plus efficace si j’engageais quelqu’un pour l’entretenir.

– Tu crées un emploi et des revenus, souligna Morgan.

– C’est déjà ça. N’empêche que ton jardin est bien plus attrayant et créatif que le mien. Ce carillon vient de Crafty Arts ?

– Tout à fait.

– Je m’arrêterai au retour pour en prendre un. Ça t’ennuie si on sort sur la terrasse ?

– L’un de mes endroits préférés.

Chapitre Vingt

À la table de la terrasse, Nell admira le jardin une fois de plus.

– Je pourrais passer ma vie sur ce patio. Tous les matins, tu prends ton café au lait dehors ?

– La plupart du temps.

– Miles a son coin zen lui aussi. En fait, il prend le temps de s'occuper du jardin toutes les semaines, à moins qu'il soit complètement claqué. Je suppose que tu le sais.

– Oui, il est magnifique.

Nell ramena ses cheveux, détachés aujourd'hui, derrière son oreille.

– Bon, alors. Je ne veux pas que ce soit un moment embarrassant.

– Trop tard.

Nell émit un son d'assentiment.

– Je ne vois pas comment faire autrement. Je préférais t'en parler ici, sur ton territoire, plutôt que dans mon bureau, pour que tu sois le plus à l'aise possible.

– J'apprécie. Vraiment. Puis-je passer directement à la partie qui me concerne et te demander si tu me congédies ?

– Quoi ? Pas du tout ! Non. Chasse tout de suite cette idée de ta tête.

Nell faisait de grands gestes dans l'air comme pour repousser les mouches.

– Je me sens mieux, souffla Morgan. Maintenant que l'inquiétude est évacuée, concentrons-nous sur l'aspect embarrassant.

– J'aimerais que ce ne soit pas embarrassant, étant donné qu'il s'agit avant tout de ton bien-être. Je connais Miles, évidemment. J'aime mon

frère, mais je suis ton superviseur direct, ton référent. Je comprends que Miles et toi, vous vous fréquentiez en privé et je veux que tu te sentes totalement libre de me dire si tu as ressenti une quelconque pression dans cette relation. Même si Miles n'a pas…

– Tu peux arrêter tout de suite parce que la réponse est un non ferme et définitif. Il ne m'a pas forcée. Pas harcelée. Il n'a rien tenté. C'est moi qui suis allée vers lui, et je pensais que c'était pour cela que tu risquais de me renvoyer.

– Un instant, fit-elle avant de boire un peu de café. Il a omis cette partie. Normal, c'est Miles. Ça aurait pu être utile. Nous aurions tout de même dû avoir cette conversation, mais ça m'aurait éclairée.

– Je peux t'éclairer. Il a été extrêmement prévenant avec moi après l'incident de vendredi soir, la semaine dernière. Tu es sûrement au courant.

– Oui. Désolée pour toi.

– Je le suis aussi. Même avant ça, j'avais l'impression que je lui plaisais un peu. Il n'a rien dit ni rien fait de spécial mais… oh et puis zut ! Tu sais ça, Nell, non ? Comment savoir qu'un homme est intéressé ? Le risque de mal interpréter les signes demeure, mais on se fait une idée. Tu vois le genre ?

– Bien sûr, oui.

– Je n'avais pas l'intention de lui montrer qu'il me plaisait en retour, parce que j'aime mon poste et que j'en ai besoin. Mais je lui ai fait des cookies.

– Sérieux ?

– Une idée de ma mère.

– Oh, je comprends ça aussi.

Nell rit à présent, secoua la tête et but du café.

– Donc tu lui as fait des cookies.

– Avec de l'aide, mais oui. Je comptais les déposer devant sa porte, mais j'ai vu les tourelles.

– Cette demeure est extraordinaire.

– Vraiment, oui. Ensuite, Hurleur a surgi et je suis tombée sous son charme. D'ailleurs Miles avait l'air stupéfait. Et j'ai demandé à visiter la tourelle. Je n'avais pas l'intention de donner suite à mon attirance, je voulais réellement juste jeter un œil. J'allais partir et….

– N'arrête pas maintenant.

– Et j'ai senti que c'était réciproque. Alors je lui ai demandé s'il était attiré ou intéressé. Et il a répondu avec tant de prudence que j'ai cru que j'avais mal interprété. Mais ensuite, il m'a assuré que j'avais bien compris et nous avons discuté de la situation, en s'accordant sur le fait que ce serait une parenthèse. Mutuelle. Puis j'ai décidé d'agir, et tu imagines la suite.

Morgan haussa les épaules avant d'ajouter :

– T'ai-je suffisamment renseignée ?

– Il ne m'aurait pas raconté tout ça. Je suis contente que ça vienne de toi.

– Si cela devait causer des ennuis… je ne sais pas ce que je ferais. Mon emploi, vivre ici en famille et maintenant Miles ? Avec tout cela, je me sens plus en phase avec moi-même que jamais. Je ne veux renoncer à aucun de ces pans de ma vie.

– Pourquoi le devrais-tu ? Tu es une excellente manager et cette maison est charmante et respire le bonheur. Et même si en tant que frère, Miles me tape parfois sur les nerfs, c'est un homme intéressant et doté d'une forte éthique. J'avais besoin de savoir où tu te situais, comment tu te sentais et pourquoi. Maintenant que je sais, je peux affirmer que cela relève de ta vie privée.

– Super. Merci. Je respire. Je sais que je ne suis sûrement pas son genre de filles.

– Je ne pense pas qu'il ait de genre en particulier.

– Je faisais allusion à la fille qu'il a fréquenté récemment.

– Carlie Wineman ? Pitié ! fit Nell en levant les yeux au ciel. Je sais reconnaître une arriviste quand j'en vois une. Bon d'accord, je ne l'ai pas détecté tout de suite. Et je ne devrais pas dire ça, mais tant pis. Je m'adresse à toi en tant que sœur de Miles et pas en tant que ta responsable. Elle est

splendide et elle sait se mettre en valeur. Elle est calée en art et en vin, elle skie comme une championne, elle parle français comme si elle était née en France.

– Rien qui m'aide à renforcer ma confiance en moi.

– Attends la suite. Après un certain temps – pas tout de suite, parce qu'elle pouvait aussi se montrer très charmante –, je me suis rendu compte qu'elle se situait un cran en dessous de Miles. Socialement, financièrement… Et puis ce qu'elle aimait surtout, c'était qu'ils faisaient bonne impression en tant que couple. Mais tout en elle est aussi profond qu'une flaque d'eau. Sauf son orgueil.

– Très bien, peut-être qu'une miette de confiance est réapparue.

– Je t'aime bien. Tu vas bien avec Miles. Je ne sais pas s'il n'y a que du sexe entre vous mais…

– Je ne sais pas non plus.

– Compréhensible. Dès que j'ai commencé à faire un peu plus connaissance avec Carlie, elle m'a déplu. Et je ne la trouvais pas bien du tout pour mon frère. J'étais ravie qu'ils se séparent. J'aime mon frère même quand il m'exaspère, ce qui a tendance à se produire régulièrement. Je lui tape aussi sur les nerfs assez souvent.

– Parce que vous avez beaucoup de similitudes.

Nell lui décocha un long regard froid au-dessus de sa tasse.

– Maintenant, c'est toi qui m'exaspères.

– Tu ne peux pas l'ignorer. Tu es très consciencieuse. Tu es venue me voir parce que tu tiens à ce que je sois à l'aise, maîtresse de mon destin. C'est bienveillant et respectueux. Miles est bienveillant et respectueux, même s'il l'exprime d'une manière plus bourrue. Liam est plus nonchalant, mais vous êtes tous des perfectionnistes. Votre amour du travail bien fait vient en partie de votre conscience professionnelle, et en partie d'un amour profond pour la famille et l'entreprise qu'elle a fondées.

– Tu aurais peut-être dû t'orienter en psychologie.

– Un bon barman est un psychologue qui sait préparer des cocktails. As-tu apprécié cette facette de ta formation ? Liam m'a appris que vous avez

tous suivi une formation dans chaque branche de l'hôtellerie.

– Il t'a parlé de cette tradition ? C'est exact. Je ne peux pas dire que j'aie eu un coup de cœur, mais la formation est instructive. Elle m'a aidée à comprendre que le poste ne se limite pas à servir des verres. Bon, j'adorerais passer une bonne heure de plus ici, d'autant que ça me rappelle que se détendre est plutôt plaisant. Hélas, ce n'est pas mon jour de repos. Je dois m'arrêter acheter un carillon avant d'aller travailler. Je te laisse profiter de ton temps libre.

– Je suis contente que tu sois passée.

– Pareil pour moi, déclara Nell en se levant. Je ne sympathise pas facilement, mais j'ai tendance à garder mes amis. Mince, exactement comme Miles. De toute façon, il faudrait que l'on déjeune ensemble un de ces quatre.

– Déjeuner ?

– Ou prendre un verre. Et maintenant on dirait que je te drague. Peut-être que je tente ma chance, d'une certaine façon. Mais plutôt pour voir si une amitié est possible.

– Je ne me fais pas facilement des amis non plus. Mais je suis partante pour un déjeuner ou un verre.

– Super. Je t'enverrai mes disponibilités par SMS. Mon planning est précisément la raison pour laquelle je me fais peu d'amis.

– Je suis une grande fan des plannings.

– Un excellent point de départ pour une belle amitié.

Elles se séparèrent sur ces notes légères. Une fois seule, Morgan laissa le soulagement la submerger. Elle ne serait pas congédiée, elle n'aurait pas à choisir entre l'homme et l'emploi qu'elle tenait tous deux à conserver.

Et par-dessus tout, Miles avait parlé d'elle à sa famille.

– Le vent tourne, dit-elle à voix basse. Je sens vraiment que le vent tourne.

Gavin Rozwell appréciait la douce brise marine et le sable doré de cette plage de Caroline du Sud. Les fruits de mer locaux convenaient à son

palais. Si de sa terrasse en bois, il avait vue sur l'océan, le sable et le lever du soleil, il devait admettre que la terrasse de son hôtel lui manquait.

Mais un homme qui réserve un hôtel pour deux mois attire l'attention et les questions. Pas un homme qui loue une maison sur la plage. Et il s'assurerait que la récompense vaudrait ce sacrifice.

Ici, il était Trevor Caine, un prête-plume accompli venu s'accorder du temps pour – espérons-le – achever son projet de roman trop longtemps négligé.

Il avait opté pour un look débraillé informel, qui semblait refléter le cadre marin et coller à son personnage actuel. Il avait teint ses cheveux en châtain foncé, sans oublier des mèches dorées par le soleil et un bouc. Une séance de brumisation autobronzante avait parfait son style plage, en plus d'une collection de shorts, tee-shirts et jeans usés. Pour ce qui était des accessoires, il avait un peu usé sa casquette des Mets, comme s'il la portait à tout bout de champ, et acquis des Ray-Ban.

En plus d'avoir l'air crédible, il était bigrement beau gosse.

S'il lui arrivait de se balader sur la plage, à l'occasion, il passait l'essentiel de son temps sur son ordinateur portable. Au lieu d'écrire, il poursuivait ses recherches, affinait son plan fixé dans les grandes lignes.

Sa cible, Quinn Loper, possédait une maison sur la plage ainsi que de confortables fonds. À la tête d'une entreprise de nettoyage, elle intervenait dans les locations par l'intermédiaire d'une agence de réservation. À titre personnel, elle ne s'acquittait plus des basses besognes. Pour un barème dégressif, elle proposait aux locaux nettoyage, ménage complet, lavage de vitres et ainsi de suite.

Quinn avait un MBA et une agence florissante. Elle avait aussi des grands-parents paternels aisés qui avaient quitté New York pour Myrtle Beach au moment de la retraite, pour le climat et le golf.

Sa mère avait péri dans un accident quand Quinn avait six ans. Quelle tristesse ! Ouin ! Et son père les avait emmenées, sa sœur de huit ans et elle, vivre en Caroline du Sud pour se rapprocher de sa famille.

Son père, remarié sept ans plus tard, vivait désormais à Atlanta. Sa sœur s'était récemment mariée à une autre femme – un mystère pour lui, mais il s'efforçait d'être tolérant. Elles avaient acheté une maison à Charleston de style colonial, l'avait retapée et transformée en Bed & Breakfast.

Une famille à l'esprit entrepreneurial !

Il estimait que Quinn était un choix de premier ordre. Elle était sur sa liste depuis deux ans, et depuis Gros Derche à la Nouvelle Orléans – une énorme déception – il avait approfondi ses recherches sur sa vie personnelle.

Célibataire, et pas lesbienne comme sa grande sœur. Vingt-huit ans, assez sportive pour courir sur la plage presque tous les matins. Elle était par ailleurs abonnée à la salle de gym du quartier. Elle gérait ses affaires depuis son domicile pour éviter les frais engendrés par un local et dirigeait une équipe de six personnes, à temps plein ou à mi-temps.

Elle fournissait le matériel et les services sous le nom de Beachy Clean.

Trop gentillet pour lui, mais ça sonnait bien. Elle détenait juste un peu plus de soixante-quinze mille en capitaux propres, intégrés à sa maison sur deux niveaux, quatre chambres, deux salles de bains et une salle d'eau. Avec terrasses à l'avant et à l'arrière, plus un sauna. Elle conduisait une Mercedes décapotable et un pick-up Dodge.

Le compte de sa société restait vigoureux, et ses comptes personnels… disons que ce MBA et ses grands-parents aisés étaient rentables.

D'après ses estimations, il empocherait entre deux cents et deux cent cinquante mille avant de lui faire la peau et de prendre la tangente en Mercedes.

Le pick-up était coûteux et récent, mais la décapotable était vraiment craquante.

Ses recherches parachevées et sa fausse identité solidement établie, il ne lui restait plus qu'à orchestrer une rencontre qui lui ferait chavirer le cœur.

Il prit la direction de la plage peu après l'aube. Les matins où elle courait, c'était son heure. Il trottina un peu plus de trois kilomètres ce jour-là et le suivant sans la voir. Il devait se rappeler de rester patient, se rappeler

qu’il instaurait un schéma pour tous les lève-tôt qui marchaient sur la plage ou prenaient leur café sur leurs terrasses face à l’océan.

Le type à la caquette des Mets qui fait son footing le matin.

Le troisième jour, elle le devança. Il lui emboîta le pas.

Mince, ces jambes filiformes – comme il les aimait. Une longue queue de cheval ressortait de l’ouverture arrière de sa casquette de base-ball. Exception faite de la longueur des cheveux, elle lui faisait penser à Morgan. Peut-être un peu plus ronde, mais toutes deux lui rappelaient sa mère. Donc elle convenait.

Une belle prise.

Après deux petits kilomètres, elle fit demi-tour. Il avait réglé sa cadence de façon à ce qu’ils avancent l’un vers l’autre juste le temps nécessaire. Il lui décocha un sourire, tapota sa casquette et montra la sienne du doigt.

– Bonne équipe !

– Ils font une belle saison, répondit-elle, à peine essoufflée et sans même ralentir.

– Sacrés coups de batte.

Il continua un peu avant de pivoter sur lui-même et de maintenir une distance de deux mètres entre eux.

Quand elle commença à marcher, il lui adressa un geste vague en la dépassant. Elle marcherait quelques centaines de mètres. Il avait observé sa routine avec ses jumelles. Une fois son rythme cardiaque ralenti, elle s’étirerait un peu avant de remonter chez elle par le chemin du littoral.

Posté à l’intersection, il se pencha, les mains sur les genoux, haletant jusqu’à ce qu’elle se rapproche.

Avec un léger sourire, il se redressa.

– C’est agréable de faire son footing ici, mais je n’ai pas l’habitude du sable mouillé.

– Vous avez très bien couru.

– Vous courez encore mieux que moi. Êtes-vous de New York ?

– J’y suis née. Mais j’ai vécu presque toute ma vie ici.

Sans trop s’approcher, elle prit appui sur une jambe pour étirer sa cuisse. Ses origines s’entendaient à son accent.

– Je tiens mon amour pour les Mets de mon grand-père. Et vous, de New York ? demanda-t-elle à son tour.

– Je me suis installé à Brooklyn à la fin de mes études. J’ai trouvé mon chez-moi et mon équipe de base-ball. Ça fait plaisir de rencontrer une fan des Mets en Caroline du Sud. Ils jouent contre les Mariners ce soir. Bassitt contre Castillo.

– J’ai hâte. Vous êtes en vacances en famille ?

– Pas en famille. Il n’y a que moi. En vacances studieuses. La vue est imprenable. Je loge à deux bâtiments en retrait de ces gros immeubles. La résidence Riding the Wave.

Info utile pour qu’elle se renseigne sur lui. Tout était calculé.

– Trevor Caine, se présenta-t-il en lui offrant une poignée de main.

– Quinn Loper. Profitez bien de vos vacances.

– Ça, j’en profite. Peut-être qu’on se reverra demain, en courant.

Elle s’éloigna, lui décocha un sourire par-dessus son épaule.

– Peut-être.

Il synchronisa à la minute près son footing du lendemain. Comme elle se retrouva à courir derrière lui, il ralentit juste ce qu’il fallait pour arriver à sa hauteur.

– Sacré match hier soir, lança-t-il.

Il ne l’avait pas suivi en direct, mais il en avait mémorisé les temps forts.

– Ce double retrait à la fin de la neuvième manche ? Quel exploit !

Ils coururent côte à côte un petit moment en échangeant leurs commentaires sur le match. Cette fois, il ralentit en même temps qu’elle.

– Je prends modèle sur vous, dit-il. Je termine par une petite marche. Je passe trop de temps assis, et pas suffisamment à la salle de sport.

– Pareil pour moi si je ne m’astreins pas à ma routine. Dans quel domaine êtes-vous ?

Elle s’était renseignée sur l’identité qu’il s’était fabriquée, c’était flagrant.

– Je suis écrivain, je travaille sur un roman. J’aurais dû remettre le manuscrit il y a trois ans mais je n’en vois pas le bout, dit-il avec un sourire penaud. Et je gagne ma vie en tant que prête-plume.

– Prête-plume ? C’est-à-dire que vous rédigez un livre qui est signé par une autre personne ?

– Ce n’est pas aussi simple. Disons que j’interviens quand quelqu’un a besoin d’améliorer un texte qu’il a écrit, ou qu’il a une idée et qu’il patauge pour la mettre en forme.

– Les livres et le base-ball, ce sont mes deux passions.

Ça, il le savait, d’où la casquette et son pseudo métier.

– Pour qui avez-vous écrit ?

Souriant, il haussa les épaules.

– Le truc, c’est que les prête-plumes sont invisibles. Bouche cousue. C’est contractuel. J’ai décidé de séjourner ici le temps de terminer un projet pour un client et d’accorder ensuite du temps au mien.

Il orienta son regard vers l’océan.

– L’air marin fait son effet. Je pense boucler l’ouvrage de commande en fin de semaine. Après cela, je n’aurai plus d’excuses : ce sera mon tour et celui de mon roman.

Il reporta son attention sur elle. Avec naturel, mais en laissant transparaître son intérêt.

– Qu’aimez-vous lire ?

– Un peu de tout, pourvu que l’histoire soit bien ficelée. Thriller, polar, sentimental, horreur, fantastique. Du moment que le roman m’aide à m’évader, tout me va.

– C’est le but. Que faites-vous, à part bouquiner ou suivre le base-ball ?

– Je dirige une société d’entretien. Beachy Clean prend soin de votre résidence.

– Sérieusement ? fit-il en relevant sa casquette sur sa tête. Vous astiquez mon appartement de location ?

– Pas moi personnellement. Je chapeaute le tout.

« *Prudente* », observa-t-il. Elle ne mentionnait pas qu'elle avait monté la boîte.

– Je rangerai un peu avant le ménage hebdomadaire, pour éviter qu'on vienne vous dire que je suis un sagouin.

Elle lui fit un grand sourire étincelant.

– L'équipe est comme les prête-plumes. Très discrète. D'ailleurs, le travail m'appelle. Bonne chance avec l'écriture.

– Merci.

Le quatrième jour, il prévoyait de courir avec elle, mais elle ne se montra pas. Il reporta au cinquième jour. Le septième jour, elle l'invita à prendre un verre, anticipant de deux jours l'étape dans son programme.

Il rebondit en proposant de sortir dîner. En toute décontraction, ils passèrent au tutoiement. Ce dîner amical se conclut par un baiser chaste. Puis il sauta délibérément un footing matinal.

– J'ai bossé toute la nuit, lui expliqua-t-il en affectant l'exaltation. L'inspiration était au rendez-vous, je ne pouvais plus m'arrêter.

– Ton roman, c'est ça ?

– Oui, le mien.

– De quoi parle-t-il ?

– Peux pas dire. Par superstition, cette fois. J'ai trop peur que l'inspiration me quitte.

Il leva les yeux vers les mouettes qui tournoyaient en braillant dans le ciel.

– C'était le bon endroit, au bon moment. Si un jour je le termine – et ce sera le cas – et qu'il est publié – et il le sera –, je t'enverrai un exemplaire. Je pense sincèrement que nos footings matinaux alimentent la machine.

– C'est génial, Trevor.

– Et si je t'emmenais dîner ? Demain soir, pour fêter ça ?

Elle sourit.

– Et si j'acceptais ?

Il fallut pas loin de trois semaines de parade nuptiale pour qu'elle l'invite à dîner chez elle. Cela lui offrit l'opportunité d'étudier la disposition de son intérieur et de se pencher quelques minutes sur son ordinateur de bureau.

Sans surprise, elle avait envie de sexe. Rien de plus facile. Il se provoquait des érections en s'imaginant l'étrangler. En prime, elle gardait un ordinateur portable dans sa chambre. Autrement dit, un second point d'accès.

Il fit la connaissance de ses grands-parents, partagea avec eux des côtes de porc au barbecue sur leur terrasse. Et comme ils lui tendaient une perche, il la saisit et téléchargea son logiciel dans l'ordinateur du bureau du vieux monsieur.

Inutile de se priver d'arrondir son pactole avec une part de leur compte-titres.

Dans ce but, il rallongea son planning de quelques jours.

Finalement, l'opération l'occupa un mois, alors qu'il s'en était accordé deux. Après avoir sécurisé les crédits au nom de Quinn Loper et encaissé les versements, il siphonna ses comptes et arrondit son bas de laine avec cent mille dollars pris au grand-père.

Il caressa l'idée d'éliminer les grands-parents. Or, cela ne suscitait pas en lui le moindre frisson. À la place, il jubilait en imaginant le choc, leurs larmes quand il aurait fait la peau à leur petite-fille chérie.

Comme ils laissaient leur fenêtre ouverte la nuit pour entendre l'océan, il s'introduisit dans leur domicile pendant qu'ils dormaient.

Crétins.

Il supprima le logiciel et ressortit sans bruit.

Quinn ne laissait pas ses fenêtres ouvertes. Par bonheur, la serrure de sa porte d'entrée, c'était de la rigolade. Il traversa son logement plongé dans l'obscurité jusqu'à sa chambre. Il fut tenté de la réveiller pour lui laisser le temps de savoir ce qui advenait, plus de temps pour comprendre et paniquer. Seul hic, elle était sportive et se débattrait.

Sans bruit, il rampa sur le lit et bloqua ses bras sous ses genoux. Ses yeux s'ouvrirent d'un coup quand il noua ses mains autour de son cou.

Dans l'incapacité d'émettre un son, ou guère plus qu'un gazouillis, elle remua, se démena pour basculer sur le côté.

– Tu n'es qu'une putain parmi tant d'autres.

Il resserra un peu plus ses doigts, entravant sa respiration, et se délecta de voir ses yeux rouler dans leurs orbites.

– Tu te crois différente ? Tu ne l'es pas. Regarde comme je t'anéantis. Tu n'es plus rien.

La bouche grande ouverte, elle cherchait de l'air, gesticulait pour échapper à son emprise, ses doigts griffant les draps. Ses talons tambourinaient le matelas.

– J'ai pris tout ce que je voulais. Tu comprends ? Ta maison, ta société. Tout m'appartient désormais, et rien de tout ce que tu as fait de ta vie n'aura d'importance puisque tu n'es plus rien.

Cessant de lutter, elle fut secouée par des spasmes. Malgré la faible luminosité, il vit ses yeux se vider de toute trace de vie.

À présent elle n'était rien ; et il était un dieu.

Oh, le pied. Un frisson d'excitation le parcourut, brûlant, vif et puissant.

Mais il manquait quelque chose.

Elle avait été potable, un énorme progrès après Gros Derche à la Nouvelle Orléans, mais pas parfaite.

Plus rien n'atteindrait la perfection tant qu'il n'aurait pas achevé Morgan.

Dans sa poche, il prit le bracelet chipé dans le tiroir de Morgan et le glissa au poignet de Quinn.

– Tiens, cadeau. Pour lui rappeler que je viens la chercher.

Après s'être emparé des clés de la Mercedes, il parcourut en voiture la courte distance menant à son appartement et chargea ses bagages préparés d'avance. De même, il s'était rasé, avait teint ses cheveux en noir et inventé une nouvelle identité.

Le temps qu'on la découvre, il aurait troqué sa décapotable contre un autre véhicule par l'intermédiaire d'un contact en Caroline du Nord, et se dirigerait vers l'ouest.

Sourire aux lèvres, il s'échappa dans la nuit.

– Et hop, le tour est joué.

Morgan aurait aimé retenir l'été. Chaque jour, qu'il pleuve ou qu'il vente, apportait une nouvelle pierre à la construction de sa nouvelle vie. Une vie dont elle s'apercevait qu'elle la chérissait réellement.

Rien n'effacerait la tragédie qui l'avait conduite dans cette nouvelle direction, mais en poursuivant sur cette voie, ainsi qu'elle en avait l'intention, elle pouvait au moins apprécier le paysage en chemin.

Elle avait de quoi se sentir reconnaissante.

Ce dimanche ensoleillé, elle espérait exprimer un peu de cette gratitude en préparant une surprise.

– Tu n'imagines pas comme j'apprécie que tu m'aides.

Dans la voiture, elle tendit le bras pour caresser Hurleur, blotti contre son siège dans le SUV robuste de Miles.

– Je sais que tu tiens à ta routine du week-end.

– C'est une routine, pas un commandement gravé dans la pierre.

– De toute façon, je ne déplacerai jamais ce bloc de béton toute seule. C'est pourquoi il n'a pas bougé de l'atelier de mon grand-père depuis une décennie. Mais à nous trois, nous pouvons le faire.

– C'est sûr que le chien nous sera d'un grand secours.

– Il nous apporte son soutien moral. N'est-ce pas, Hurleur ? Et ça lui fait une balade. Comme des petites vacances.

– Pour les chiens, c'est tous les jours les vacances.

Il s'engagea dans l'allée de la maison Tudor.

– Ces dames ne rentreront pas avant trois heures. Au plus tôt. Ça va marcher.

– À chaque fois que tu le répètes, ça sonne de moins en moins crédible.

– Il faut juste que je m’y mette. Je stresse, mais ça cessera dès que je passerai à l’action.

Elle l’emmena derrière la maison. Hurleur inspectait partout, reniflant tout ce qu’il trouvait durant ses vacances canines.

– J’ai sorti le panneau solaire qui alimente la pompe, pour qu’il se recharge, mais le reste est enfermé dans l’atelier. Il y a un chariot, mais j’avais peur d’essayer de le déplacer toute seule. Tu seras mes bras, dit-elle à Miles avec un grand sourire.

– C’est joli de ce côté, observa-t-il.

– Tu verras, quand le projet sera terminé, ce sera encore mieux. C’est le seul élément qui manque. Ou le seul jusqu’à ce que j’aie une nouvelle idée.

L’atelier, un cube en cèdre délavé doté d’une porte bleu clair, se dressait dans le fond de la propriété, niché entre les arbres et devant un ruisseau.

– Exactement comme dans mes souvenirs. Le chien qu’avait ton grand-père quand j’étais enfant aimait se coucher dans le ruisseau. Nos grands-parents prenaient parfois une bière, assis dans des chaises pliantes, et refaisaient le monde. Quand je venais, il avait toujours un soda frais pour moi.

– Il adorait les enfants, dit-elle en ouvrant la porte de l’atelier. Ils voulaient fonder une grande famille, mais Gram a eu des complications.

– C’est dommage. Incroyable, tout est resté comme dans mes souvenirs. Il me disait : « Miles, une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. De cette façon, quand tu as besoin d’un outil, tu ne perds pas de temps à le chercher partout. »

Tout en faisant courir ses doigts sur l’établi, elle regarda autour d’elle les outils électriques, le panneau perforé sur lesquels étaient accrochés des outils manuels, la grosse caisse à outils rouge, les bocaux étiquetés « vis », « clous », « rondelles ».

– Curieusement, son odeur imprègne encore l’atelier. Je pense que c’est pour cela que Gram n’a jamais donné ni vendu ses outils. Ils m’ont été utiles pour mes petits projets.

Miles se dirigea vers un piédestal en béton de près d'un mètre de hauteur, surmonté d'un plateau évasé.

– Ce truc-là ?

– Ce truc-là. Je ne sais pas pourquoi il avait ça. Gram l'ignore aussi. J'espère qu'il approuve ce que je compte en faire. J'ai percé des trous dans la grenouille.

Cette fois, il se rapprocha de la grenouille en béton. Sur le plan de travail, elle était assise en tailleur dans un large coquillage en cuivre. Les paumes de ses pattes tournées vers le ciel posées sur ses genoux. Elle arborait un sourire béat.

Les trous dans les mains en coupe laissaient deviner l'idée de Morgan.

– Tu comptes faire jaillir de l'eau de ses mains ?

– J'ai su à quoi il était destiné au premier regard. La pompe submersible se fixe sous son assise, et le câble de branchement traverse la base par en dessous. Tu vois, par ces trous. Elle est actionnée par le soleil.

– Est-ce ton grand-père qui t'a appris à manier la perceuse ?

– Pas vraiment. Je n'ai pas passé tellement de temps ici, à mon grand regret. Mais il m'a inculqué les bases : le marteau, les clous, mesurer deux fois, couper une fois. Et n'oublions pas les tutos sur YouTube. Ça va marcher.

Pendant que le chien explorait l'atelier, Miles se rapprocha du chariot.

– As-tu décidé de son emplacement ?

– Je sais exactement où.

– C'est ce que disent toutes les femmes.

– C'est affreusement sexiste. Possiblement vrai, mais sexiste.

Il entreprit de basculer la base pour glisser le chariot en dessous, avant de s'arrêter et de jeter un regard à Morgan.

– Nom d'un chien, Morgan.

– Je sais, le socle pèse un âne mort. Ce qui explique qu'il n'a jamais bougé. À nous deux, nous allons y arriver.

Ensemble, ils se débrouillèrent pour le hisser sur le chariot. Pendant que Miles le poussait, elle le tenait en équilibre.

– S’il bascule, n’essaie surtout pas de le rattraper, l’avertit Miles. Tu le laisses tomber.

– Il ne tombera pas.

L’opération nécessita quelques manœuvres, quantité de muscles et de sueur, mais l’emplacement qu’elle avait prévu se révéla en effet parfait. En plein soleil, derrière l’ombre d’un pêcher et devant une rangée d’abondants hortensias bleu azur.

– Bon, tiens-le juste ici !

Elle se dépêcha de rapporter une dalle en ardoise, percée au préalable, ainsi que la pompe et le câble. Une fois la pompe installée, ils reposèrent la base sur l’ardoise.

Miles tenta de le bouger.

– Il faudrait un ouragan pour renverser ce mastodonte.

– Exactement.

Elle repartit au pas de course, Hurleur courant avec elle, et revint ave la grenouille dans son coquillage.

– Tu vois, la pompe se cale dans le socle, et le socle dans la coupelle en cuivre. Elle vient de Crafty Arts, fabriquée par un artisan du coin. Ensuite, la grenouille se pose sur le socle. Le tuyau passe en dessous et remonte par son postérieur. Peux-tu rapprocher le tuyau d’arrosage ? J’ai vérifié, il est assez long.

– Je n’en doute pas.

Elle faisait feu de tout bois, se dit-il en ouvrant le robinet avant de dérouler le tuyau.

– Ça va marcher, marmonna-t-elle.

– Je remplis ?

– S’il te plaît. J’adore les reflets du soleil sur le cuivre. J’avais pensé à un bain pour oiseaux classique, mais le cuivre ressort merveilleusement. La grenouille est si mignonne. Totalement Zen. C’est son petit nom. Je pense qu’elles vont l’adorer. Attention, moment de vérité…

Elle alluma la pompe. Patienta. Patienta.

De l’eau gicla entre les mains en coupe, retombant en jets dans la coupe en cuivre.

– Ça marche !

Elle virevolta, attrapa Miles, l’embrassa et tournoya encore.

– C’est joli, non ? Charmant et original et unique.

– Tu es habile de tes mains. Tu as réussi à fabriquer une fontaine.

– J’ai appris à bricoler, même si concrètement, je n’ai fait qu’assembler des pièces. Je l’adore. Si elles n’aiment pas, elles prétendront le contraire, mais je le saurai. Asseyons-nous sur la terrasse, pour voir ce que ça donne de loin. Je nous sers à boire.

PARTIE III

RACINES

La beauté, la force et la jeunesse sont des fleurs
mais qui se décolorent.
Le devoir, la foi, l'amour sont des racines,
éternellement verdoyantes.

GEORGE PEELE

L'amour est fort comme la mort ;
La jalousie est cruelle comme le sépulcre.

CANTIQUE DE SALOMON

Chapitre Vingt et un

Morgan dansait en remplissant deux grands verres de glace. Par la fenêtre de la cuisine, au-delà du patio, la grenouille Zen projetait de l'eau dans l'air. À présent, elle imaginait aisément ces dames sourire à la fontaine en prenant leur café du matin ou leur verre de vin du soir toute la fin de l'été et au début de l'automne, avant que les températures ne fraîchissent trop.

Cette image en tête, elle ouvrit le réfrigérateur pour prendre le pichet de limonade puis s'immobilisa en entendant sonner à la porte. Une livraison, supposa-t-elle en se dirigeant vers l'entrée. Mais comme les règles de prudence étaient devenues des habitudes de vie, elle commença par risquer un regard par la fenêtre.

Et tout le plaisir d'une journée simple s'évapora. Elle ouvrit aux deux agents fédéraux.

– Si vous l'aviez interpelé, vous auriez téléphoné pour me l'annoncer tout de suite. Donc ce n'est pas ça.

– Je suis désolée, Morgan. Ce n'est pas ça. Pouvons-nous entrer ? demanda Beck.

– Bien sûr. Qui était-elle ? s'enquit Morgan en refermant la porte derrière eux.

– Asseyons-nous d'abord.

– Pardon, oui. Je… je ne suis pas seule… je suis avec mon…

Hésitante, elle jeta un regard vers la cuisine. Elle ne pouvait pas désigner Miles comme son petit copain, le terme faisait trop adolescent. Son compagnon, pas vraiment. Son amant, certes, mais c'était réducteur.

– Dans le jardin. Miles. Miles Jameson. Nous nous fréquentons.

Raisonnable et vrai.

– Il m’a donné un coup de main sur une création. Il sait tout sur cette affaire.

– Nous avons en effet discuté avec lui, répondit Morrison en coulant un regard vers lui. Voulez-vous sortir sur la terrasse pour l’inclure à la conversation et aux nouvelles que nous venons vous annoncer ?

Son vœu était de se détendre au soleil avec Miles, siroter une limonade et admirer sa grenouille-fontaine.

Mais bon.

– Il faudra l’informer de toute façon. Je suis employée à l’hôtel, et l’hôtel appartient à sa famille. Et, je le redis, nous nous fréquentons. Je venais juste… servir de la limonade. Dit comme ça, tout a l’air tellement normal.

Elle rit, se passa la main dans les cheveux.

– Le cliché d’un dimanche après-midi d’été. Je prends deux verres supplémentaires.

Elle les emmena dans la cuisine. De là, elle constata que Miles avait enroulé le tuyau sur son support. À présent, les mains dans les poches, il examinait la fontaine.

– Je peux vous aider ? lui proposa Morrison.

– Ne vous embêtez pas, je mets tout sur un plateau. Sortez sur la terrasse, si vous voulez bien. J’ai besoin d’une minute. Juste une petite minute.

Elle s’efforça de rassembler ses esprits en préparant le plateau. De loin, elle vit Miles se retourner, puis son visage dérouté et détendu se crisper.

Après avoir rempli deux verres de glace, elle emporta le tout à l’extérieur.

Ils se tenaient debout, tous les trois, pendant que le soleil répandait sa lumière sur la coupe cuivrée et que la grenouille souriait sereinement.

Elle n’aurait pas su dire pourquoi cela importait tellement que Miles s’empresse de lui prendre le plateau des mains.

– Assieds-toi, lui dit-il.

Malgré son ton autoritaire, il l'aida à se ressaisir un peu. Dès qu'elle fut assise, il remplit les verres de limonade, faisant crépiter la glace. Le son résonnait comme une mitrailleuse dans ses oreilles.

Hurleur posa sa tête sur son genou.

– Qui était-elle ? demanda Morgan pour la seconde fois.

Beck prit les choses en main.

– Elle s'appelait Quinn Loper, vingt-huit ans, célibataire. Elle était cheffe d'entreprise à Myrtle Beach, Caroline du Sud. Elle correspond au profil en tous points, même si financièrement, elle était considérablement plus aisée que la plupart des autres victimes. Dans son cas, il a également pu accéder aux comptes bancaires de ses grands-parents. Il ne les a pas agressés physiquement, mais il a détourné cent mille dollars. Il aurait pu prendre beaucoup plus.

– Il leur a pris la vie de leur petite-fille, contra Miles.

Beck hocha la tête.

– Oui, et peut-être que cette fois, il s'en est contenté.

– Il a loué une maison sur la plage pour deux mois, sous le nom de Trevor Caine, continua Morrison. Le plus probable est qu'il n'utilisera plus cette identité, mais notez-la tout de même quelque part. Il s'est prétendu écrivain.

Ils exposèrent les faits et les preuves qu'ils avaient réunis. Puis Beck reprit.

– Nous en concluons qu'il a loué une maison plutôt qu'une chambre d'hôtel parce que les locations sur la côte sont plus courantes et qu'ainsi, il s'est moins fait remarquer.

Beck se pencha pour poser sa main sur celle de Morgan.

– Morgan, vous avez sûrement l'impression que l'enquête piétine, mais nous avons réussi à suivre sa trace à partir de la Nouvelle Orléans. Nous avons même retrouvé l'agence où il a loué la voiture avec laquelle il s'est rendu en Caroline du Sud. Il avait modifié son apparence, mais deux employés ont confirmé son identité. C'est comme ça que nous savons quel

nom il a donné, quel style il a adopté. À partir de ces informations, nous avons retracé son parcours jusqu'à Myrtle Beach. Nous avons localisé l'hôtel où il est descendu deux nuits.

Sans dire un mot, Morgan hochait la tête.

– Nous avons alerté les autorités locales. Nous avions commencé à éplucher les agences de location quand l'alerte pour Quinn Loper a été publiée. Il nous a échappé à quelques heures près.

– De toute façon, elle est morte. Je suis désolée, je comprends tout le temps et l'énergie que vous investissez dans l'enquête. Mais elle est quand même morte.

– Oui, elle est morte.

Saisie de regret, Morgan s'en voulut d'avoir énoncé l'horrible vérité.

– Nous sommes arrivés trop tard. Cependant il a commis des erreurs. Il a dérobé sa voiture, une Mercedes décapotable haut de gamme. Et il a omis de désactiver le système de géolocalisation.

– J'ignore ce que c'est. Je n'appartiens pas au club des voitures de luxe.

– C'est un système embarqué qui permet de le suivre, de retracer le trajet de la voiture, l'informa Miles avant de s'adresser aux agents. Mais vous n'êtes pas remontés jusqu'à lui.

– Non, mais nous connaissons l'individu qui a racheté la voiture et qui a échangé ou vendu par le passé d'autres véhicules à Rozwell. Ce monsieur a été placé en garde à vue.

– Sait-il où est Rozwell ?

Morrison prit le relais.

– Il affirme que non, et nous le croyons. Il a déclaré qu'il pensait que Rozwell était un voleur de voitures, qu'il ignore tout des meurtres. Nous avons tendance à le croire sur ce point, d'autant plus qu'il coopère depuis qu'il encourt des accusations de complicité sur plusieurs meurtres.

– Nous savons quel véhicule il a pris en échange, mentionna Beck. Et le nom qu'il a inscrit sur la carte grise. Nous avons sa description à ce moment-là. De plus, nous savons quelle direction il a prise, et à quelle heure. Ce sont des erreurs conséquentes, Morgan, une rupture dans sa

discipline. Nous avons lancé un avis de recherche pour le véhicule et pour son nom d'emprunt.

– Se dirige-t-il vers moi ?

– D'après nos informations, il a enregistré une carte routière sur son ordinateur portable en attendant que sa dernière voiture soit préparée. Il a planifié un trajet vers l'ouest, vraisemblablement aussi loin que le Kansas. Donc non, il ne viendra pas. Notre conclusion est qu'il n'est pas encore prêt pour vous.

Beck sortit un sachet de preuves de son attaché-case.

– Il a laissé ceci sur sa victime.

– Mon bracelet.

Sous le soleil estival, sa peau se glaça.

– Celui qu'il a volé après avoir ôté la vie à Nina.

– Son but est de vous faire savoir qu'il pense à vous. Pour que vous restiez en alerte. Mais, Morgan, le fait est que c'est lui qui est en alerte. Sans quoi il n'aurait pas commis autant d'impairs. Il est calé en voiture, en technologie, mais il a oublié le système de traçage de la Mercedes.

– Nous pouvons vous installer dans une résidence protégée, suggéra Morrison.

– Ma mère et ma grand-mère vivent ici. Et s'il venait pour moi et, à défaut de me trouver, les agressait ?

À cette éventualité, son ventre noué se pétrifia.

– Et combien de temps suis-je censée rester enfermée ? Une semaine, un mois, un an ? Je ne peux pas vivre de cette façon. Personne ne peut vivre ainsi. Miles…

– Non, trancha-t-il. Tu ne peux pas vivre cachée. Nous appliquons toutes vos recommandations à la lettre. S'il existe d'autres consignes, dites-le et nous les suivrons aussi. Combien de fois est-elle supposée le laisser s'accaparer ce qu'elle a, ce qu'elle est ? Combien de fois faudra-t-il qu'elle reparte de zéro ?

Morgan l'observait en silence. Sa voix d'un calme olympien avait pris des intonations d'une froideur palpable.

Son costume d’invisibilité. Il avait enfilé son costume d’invisibilité. Pour elle.

Ses propos, sa façon de s’exprimer, à cet instant, comptaient plus que tout.

– Elle a ébranlé sa confiance, n’est-ce pas ? insista-t-il. Vous avez des profileurs, vous devez avoir compris que c’est pour cela qu’il fait des erreurs. Elle l’a perturbé, donc elle doit payer. Mais il veut la perturber aussi, avant. L’effrayer. Sinon, il s’en serait directement pris à elle. Ça le ronge, malgré tout il a patienté plus d’un an. Elle lui fait peur. Et il a bien raison de s’inquiéter.

– Je ne prétends pas le contraire, dit Beck, mais à moins que nous ne le coffrions avant, il viendra tôt ou tard. Parce que c’est vrai, ça l’obsède. Les trois femmes qu’il a assassinées depuis que Morgan lui a échappé ? Ce sont des substituts. Et un substitut ne procure pas la même satisfaction que l’original.

– Alors vous feriez bien de le trouver en premier.

Beck s’adossa, prit son verre et le reposa.

– S’il était resté un jour de plus en Caroline du Sud… Nous avions tout juste poussé la porte de l’agence de location qu’il a utilisée. Si seulement nous étions arrivés quelques heures plus tôt. Mais c’est ainsi.

– C’est difficile pour moi, admit Morgan en caressant la tête de Hurleur. Et c’est difficile pour vous deux.

– C’est notre métier, dit Beck, après quoi son téléphone se manifesta en même temps que celui de Morrison.

Elle s’excusa et s’éloigna.

– Est-ce votre chien ? demanda Morrison à Morgan.

– Non, celui de Miles.

– Plus ou moins, marmonna ce dernier.

– Ça peut être utile de prendre un chien. Un chien est un excellent moyen de dissuasion. Vous pourriez…

– Nous avons du nouveau, les interrompit Beck. Il s’est enregistré dans un hôtel de Kansas City, Missouri. La police locale est sur le coup. Faut

qu’on file. Nous vous tenons informée.

Morgan se leva pour les raccompagner, mais ils s’éloignaient déjà au pas de course.

– Bonne chance, cria-t-elle. Peut-être cette fois, souffla-t-elle à Miles.

– Peut-être. Tu encaisses bien.

– Tu penses ?

– Pas de crise d’angoisse.

– Une bonne chose. Tu sais, ce que tu as dit compte énormément pour moi.

– J’ai dit beaucoup de choses.

– Que je ne le laisserai pas me prendre ma vie une seconde fois, qu’il a intérêt à avoir peur de moi. Tu as pris ma défense. Ça compte que je sache en me défendant que tu m’en crois capable, et que tu continues de me soutenir. C’est important.

Un instant silencieux, il la regarda s’asseoir, le chien couché sous sa chaise.

– Morrison a une idée pertinente. Garde le chien avec toi. Je ne garantis pas que ce soit un fameux gardien, mais il ferait du bruit.

– Tu veux que je le prive de sa niche de luxe ?

– Je suis sûr qu’il dormirait dehors sous la pluie pour peu que tu lui tapotes la tête.

Souriante, elle frotta Hurleur du pied.

– Tu es sa maison, ses racines. Je sais ce que ça fait d’être déraciné. Alors non, mais merci. Ces agents ? C’est tellement plus qu’un métier pour eux. Ils sont déterminés à le coincer, et ce n’est pas pour le salaire que l’État leur verse.

Elle but un peu de limonade.

– Je pense que je l’ai perturbé, comme ils l’ont mentionné. Si ce qui m’est arrivé, et ce à quoi j’ai échappé, le chamboule suffisamment pour que cela les aide à le mettre à l’ombre… je serai apaisée. Et le mot est faible. J’espère qu’il sait que malgré tout ce qu’il m’a pris, ma vie est belle ici. J’ai plus que je n’en demandais. J’espère que cela aussi, cela le déstabilise.

– Je vais le dire une bonne fois pour toutes.

Il la surprit en lui tenant la main. Les gestes d'affection, ce n'était pas son fort.

– Ça va me plaire ?

– Ce n'est pas l'essentiel. Tu m'attires. C'est évident, sinon je ne serais pas là. J'aime être avec toi, et pas seulement pour le sexe. Pour une étrange raison, j'aime ta façon de fabriquer une fontaine à partir d'une grenouille.

– Tu m'as aidée.

– J'ai juste prêté mes bras, et ne m'interromps pas. J'aimerais te regarder officier derrière un comptoir même si ce n'était pas notre bar. C'est comme assister à un ballet. J'aime ton corps, et j'apprécie qu'il soit associé à un cerveau affuté. Mais tout ceci mis à part, étant donné qu'en vérité, ce ne sont que différents aspects de l'attirance, j'éprouve pour toi une admiration infinie.

Son étonnement se changea subitement en véritable choc.

– Eh bien. Ouah !

– Ne m'interromps pas, rappela-t-il. Je ne sais pas comment je m'en serais sorti dans la même situation. Si j'avais perdu ce que tu as perdu, et la façon dont c'est arrivé. Si j'avais eu à surmonter la perte d'un proche, ami ou famille, comme tu l'as fait – parce que c'est ce que Nina était pour toi. Elle était ta famille. J'espère profondément que je n'aurai jamais besoin de vérifier si j'ai en moi le courage nécessaire. Tu peux parler maintenant.

– Je suis à court de mots.

– Ça serait une première.

Hurleur remua, grommela puis quitta sa place sous la chaise.

– Je pense que ces dames sont de retour.

Avant qu'il n'ait pu retirer sa main, elle le serra plus fort, puis se pencha pour saisir son autre main.

– Tu viens de tourner un coup dur en expérience positive. J'aurai des choses à ajouter un peu plus tard, mais pour l'instant, tu m'as mis du baume au cœur.

– Miles, quelle joie de te voir ! déclara Audrey, ravissante en rose. Inutile de te lever. Oh, c'est le gentil chien dont Morgan nous a tant parlé. Comme tu es beau !

Audrey ronronnait presque quand elle se pencha pour caresser Hurleur qui remuait la queue.

– Nous avons failli… Oh, Morgan ! Où as-tu trouvé ça ? Elle est magnifique. Un bain à oiseau, une fontaine, une grenouille qui fait du yoga ! Absolument adorable. Maman ! Dépêche-toi de venir voir ça !

Amusé, charmé, Miles l'observait sans bouger.

La mère de Morgan, jolie comme un cupcake dans sa robe bain de soleil rose, sautillait, les mains jointes sous le menton.

Il remarqua que Morgan avait le même menton et les mêmes mains gracieuses aux doigts effilés. Puis Olivia Nash apparut, avec un style plus adolescent, en pantalon de lin blanc et haut sans manches rouge vif. Et il vit aussi Morgan en elle, dans son menton et ses pommettes.

– Qu'est-ce qui te prend, Audrey ? Bonjour, Miles. Bonjour, Hurleur. Regardez-moi cette bouille !

– Merci, dit Miles.

Cela lui valut un éclat de rire.

– Tous les deux.

– Maman, regarde par ici, veux-tu ?

Pour s'en assurer, Audrey prit sa mère par le bras et tendit le doigt.

– Oh mais … Eh bien.

– Morgan nous a trouvé une fontaine avec une grenouille qui fait du yoga.

– Elle l'a fabriquée, rectifia Miles.

– Je ne l'ai pas fabriquée. J'ai chiné les éléments que j'ai assemblés.

– Morgan, c'est ce qu'on entend par « fabriquer ».

– Audrey, c'est le vieux socle en béton pour lequel ton père n'a jamais trouvé d'usage. Et la coupe en cuivre de Doug Gund. J'ai remarqué que nous l'avions vendue, mais personne n'a précisé que Morgan en était l'acheteuse.

– Je leur ai demandé de garder le secret. L'emplacement vous convient ? Elle vous plaît ?

Olivia examina la fontaine et tapota l'épaule de Morgan.

– Il aurait adoré, dit-elle avant de poser un baiser sur le dessus de sa tête. Il serait tellement fier de toi. Je l'aime énormément. Je l'aime presque autant que l'idée que ses talents de bricoleur aient déteint sur toi.

La main sur l'épaule de Morgan, l'autre tenant celle d'Audrey, Olivia se tourna vers Miles.

– Je parie qu'elle t'a enrôlé pour traîner cette tonne de béton dans ce coin.

Il exhiba ses biceps.

– J'espère que vous restez dîner, Hurleur et toi. Nous avons pris du tilapia chez le poissonnier en rentrant. J'ai envie de le préparer en croûte. Tu aimes manger épicé, Miles ?

– Comment dire non ?

– Alors c'est décidé. Vous avez eu de la compagnie, j'ai l'impression.

Morgan se leva, rassembla les verres des agents.

– Asseyez-vous, je rapporte des verres propres et je vous raconte tout.

Audrey l'arrêta en lui touchant le bras.

– C'est à propos de lui. De Gavin Rozwell.

– Oui, mais il n'y a pas que des mauvaises nouvelles. Laisse-moi rapporter des verres d'abord.

Audrey la regarda s'éloigner.

– Heureusement que tu étais là, Miles. Je suis contente qu'elle n'ait pas été seule.

– Tout comme moi. Mais elle a raison, il n'y a pas que du négatif.

Olivia prit une chaise.

– Quoi que ce soit, nous le surmonterons.

Elles écoutèrent, sous un soleil radieux, rafraîchies par un petit vent qui murmurait dans l'air. Et il vit Audrey saisir la main de sa fille, et l'attention d'Olivia fixée sur le visage de Morgan.

– Il l’a manipulée, murmura Audrey. Il a pris tout ce temps pour gagner sa confiance et qu’elle s’attache à lui.

– Parce que la cruauté est ce qui le motive. Il n’a pas tué ses grands-parents, continua Olivia, parce que ce n’est pas sa façon de procéder. Mais surtout ? Je pense qu’avant toute chose, il savait à quel point ils souffriraient. Son objectif est la cruauté. Quelle vie détraquée et tourmentée il vit !

– Il est grand temps qu’il la vive derrière les barreaux.

Morgan pressa la main de sa mère.

– Maman, espérons que ça ne tardera plus. Il a commis une erreur. En omettant de désactiver le système de géolocalisation, il leur a permis de récupérer toutes les informations de son… comment le désigner ? Son fournisseur de voiture ?

– Il peut changer de voiture à tout moment, souligna Olivia.

– Certes, mais ils savent où il est. Je n’ai pas tout dit. Pendant qu’ils discutaient avec nous, ils ont reçu une alerte. Il est descendu dans un hôtel de Kansas City. La police locale s’apprêtait à intervenir. Si ça se trouve, ils l’ont déjà coffré. Et tout est terminé !

Il était d’humeur à faire un peu de lèche-vitrines, se balader pour se dégourdir les jambes et prendre le pouls du quartier autour de son hôtel. Il veillait toujours à repérer les grandes artères, les points d’intérêt. En outre, il s’était lassé du look « écrivain à la plage ». Son identité actuelle requérait une garde-robe plus bohème.

Des sandales italiennes, une paire de Vans à rayures animales, un jean noir, quelques chemises et un canotier.

Le quartier était tellement divertissant qu’il s’installa à une table en terrasse d’un bistrot, puis commanda un verre de malbec et un sandwich chaud au bœuf. Ses sacs d’emplettes amassés sous la table, il consulta sur son ordinateur portable les actualités de Myrtle Beach.

Là ! Une très jolie photo, où ressortait son grand sourire et ses cheveux blondis par le soleil. Le portrait-robot de Trevor Caine, le suspect principal,

était assez ressemblant. Cela dit, Trevor Caine était mort en même temps que Quinn Loper.

Il parcourut l'article en déjeunant et se surprit à ne tirer qu'une déception modérée du fait qu'ils n'avaient pas encore fait le lien entre lui – le vrai lui – et Caine, ou entre lui et le meurtre.

Cela viendrait. Il y comptait bien. En vérité, tout homme avait besoin de voir son travail reconnu.

Il se demanda si les deux empotés, les agents spéciaux Beck et Morrison, étaient déjà sur l'affaire. Il l'espérait. Cela lui procurait une telle satisfaction de les frustrer, encore et toujours.

En avaient-ils parlé à Morgan ? Oh, il l'espérait tant. Il trinqua en pensée, l'imaginant tremblant de peur dans une pièce sombre, la porte fermée à clé, pendant que sa mère et sa grand-mère sanglotaient d'inquiétude.

Sa mère avait passé un temps incalculable enfermée dans des pièces sombres, à soigner ses cocards ou ses côtes fêlées.

Il se félicita de ne pas s'être débarrassé des bijoux de pacotille récupérés dans le tiroir de Morgan. Laisser ces babioles sur les femmes qu'il avait achevées ? Plutôt inspiré, de son point de vue.

Comment réagirait-elle en apprenant qu'un cadavre portait son bracelet en toc ? Il invoqua une image mentale dans laquelle elle pleurait, roulée en boule, hystérique, implorant l'intervention d'un protecteur.

Il se promit d'assister à ce spectacle dans la vraie vie. En chair et en os, bordel ! Cela équilibrerait les comptes avant qu'il l'élimine.

Il termina son vin, régla l'addition et, comme ses cogitations l'avaient mis dans d'excellentes dispositions, il eut la main lourde sur le pourboire.

Carter John Winslow III pouvait se permettre d'être généreux grâce à un joli fonds de placement. Cela lui permettait d'exprimer son talent artistique sans se tracasser de gagner sa croûte.

Non qu'il ait besoin de cette histoire pour l'instant. Il ne resterait pas plus de deux jours à Kansas City. Après cela, il prendrait la direction du

sud, traverserait la frontière et réserverait une suite dans un hôtel de la côte Pacifique. Repos et relaxation au programme.

Dieu savait qu'il l'avait mérité.

S'il n'avait pas visité le quartier, fait les boutiques et mangé un bout en sirotant un verre de vin, il n'aurait jamais vu les voitures de police et le SUV noir se garer devant son hôtel.

Il ne se serait pas trouvé à quelques centaines de mètres à l'instant où les flics avaient surgi en masse des véhicules et s'étaient rués dans le hall de l'hôtel.

Il n'aurait pas pu continuer à marcher, l'air de rien, le cœur battant dans la gorge et la stupeur vibrant dans ses oreilles.

Comment l'avaient-ils retrouvé ? Comment ? Il s'était débarrassé de l'identité de Caine avant d'étrangler la connasse. Il n'avait pas laissé un seul indice.

Il continua de marcher.

D'une façon ou d'une autre, il avait laissé une trace quelque part et maintenant l'identité de Winslow perdait toute utilité. À présent, les autorités avaient raflé toutes ses affaires : c'est-à-dire l'argent liquide, son éventail de cartes d'identité, ses appareils électroniques et ses vêtements.

La transpiration qui suintait sur sa peau se glaça quand il entra dans une épicerie. Il avait besoin de teinture pour cheveux, de ciseaux de coiffure et de produits de première nécessité.

Adieu le Mexique. Il ne pouvait pas risquer de traverser une frontière. Le nord, il partirait vers le nord. Le Montana, peut-être le Wyoming, où les vaches surpassaient les humains en nombre et où les gens se mêlaient de leurs affaires.

À défaut de pouvoir accéder à sa voiture, il devait en dérober une. Un vieux tacot qui se démarre avec les fils. Il lui fallait aussi trouver un endroit où changer de coupe de cheveux. Un motel bas de gamme. Il avait du liquide sur lui, et le moyen d'accéder à ses comptes.

Un motel bas de gamme, modifier son apparence, voler une voiture, foutre le camp de Kansas City.

Non, d’abord voler une voiture, ensuite se tirer. Barrages de police, chasse à l’homme. Son esprit tourbillonnait de peur et de suppositions.

Il sortit sans rien acheter et continua de marcher jusqu’à ce qu’il tombe sur un arrêt de bus. La tête basse, il monta à bord du premier bus qui s’arrêta. De nos jours, les moyens de transport étaient truffés de caméras – comme un peu tous les endroits possibles.

Il se rappela qu’il avait son ordinateur portable, c’était au moins ça.

Mais ses mains tremblaient et la sueur coulait le long de sa colonne vertébrale. Il lui fallut presque une heure de marche, entrecoupée de trajets en bus, pour repérer une voiture convenable sur le vaste parking d’un Walmart.

Ils ne s’étaient pas embêtés à la verrouiller et elle empestait la couenne de porc et les couches sales, mais le siège bébé à l’arrière lui offrait une couverture.

Il réussit à la démarrer, localisa l’entrée de l’autoroute 29 et fila vers le Nord. Il pesta quand il dut s’arrêter pour faire le plein, mais c’était nécessaire. Il devait à tout prix continuer pour échapper à ce qui le menaçait.

Il paya à la pompe avec la carte bancaire de Luke Hudson, qu’il conservait parce qu’elle lui faisait penser à Morgan. Moins risqué que de payer à la caisse, à cause des caméras, ou de se servir de la carte de Winslow.

Dans le Nebraska, il serait en mesure de reprendre les choses en main. De trouver ce motel bon marché. De teindre ses cheveux. Dans la matinée, il achèterait tout le nécessaire pour se forger une nouvelle identité.

Tout en conduisant, il frappa le volant. Tous ses effets personnels ! Tous envolés. Il dut calmer sa respiration, se concentrer sur la route. S’il se faisait arrêter…

Il ne se ferait pas arrêter. Il ne pouvait pas se le permettre, alors ça n’arriverait pas.

Atteindre le Nebraska. Il se berça d’avant en arrière pour s’apaiser. Trouver un motel douteux où le personnel n’était pas regardant. Pour

gagner du temps, il devait bazarder sa voiture volée dans un aéroport, au parking longue durée. Un putain d'aéroport paumé dans ce trou perdu qu'était le Nebraska.

Ou faire un saut dans une casse. Ils avaient sûrement quantité de tacots similaires empilés dans leurs foutus champs de maïs.

Changer les plaques d'immatriculation, bazarder la voiture. Peut-être en acheter une autre à un bouseux, en réglant en liquide. Ou en louer une, attendre et en louer une dès que sa nouvelle identité serait au point.

Il était incapable de décider. Incapable de réfléchir.

Premier objectif, un coin insoupçonnable. Se planquer le temps de définir la marche à suivre.

Parce que pour la première fois de sa vie, Gavin Rozwell était en cavale.

Chapitre Vingt-deux

Morgan était assise dans le silence de la maison désertée. Son téléphone dans la main, elle s'attendait vaguement à devoir s'en servir quand la crise de panique surviendrait.

Mais à défaut de crise, elle se leva et rempocha son téléphone.

Elle irait travailler, fuirait ses pensées noires au bar. L'été s'achèverait bientôt et l'automne appelait de nouvelles saveurs pour ses cocktails.

Chercher des idées lui occuperait l'esprit, et elle pourrait peut-être creuser ses débuts de projets pour célébrer Halloween à *Après*.

Elle pouvait emporter son ordinateur à l'extérieur, s'en remettre à Zen pour garder la tête froide.

Quand la sonnette retentit, elle sursauta, la poitrine serrée.

Elle se força à relâcher sa respiration, s'enjoignit de ne pas flancher. Agrippée au dossier d'une chaise, elle régula sa respiration jusqu'à ce qu'elle se sente capable d'ouvrir la porte.

Par la fenêtre, elle vit Miles et un homme inconnu.

Elle leur ouvrit.

– Morgan, Clark Reacher. Il vient poser tes caméras de sécurité.

– Mes quoi ?

– Miles m'a expliqué la nature de vos besoins. Donc je vous épargne le baratin commercial.

Reacher, la quarantaine, un visage agréable et une morphologie filiforme, lui souriait.

– C'est notre meilleur modèle.

– Je lui expliquerai, éluda Miles. Pourquoi ne vous mettez-vous pas au boulot ?

– Mais…

Miles se contenta de prendre le bras de Morgan et de l'entraîner dans le fond de la maison.

– Tu auras des caméras de sécurité à chaque porte. Sur la porte à l'avant, à l'arrière et sur le côté. Si quelqu'un essaie de pénétrer dans la maison, tu reçois une alerte. Avec le système relié à la sonnette, tu n'auras pas besoin de regarder par la fenêtre quand quelqu'un sonne. Tu verras qui est à la porte sur ton téléphone, ta tablette ou l'écran de ton choix. Clark règlera tous les paramètres.

– Je n'ai pas commandé ce système. Est-ce Gram qui a pris rendez-vous ?

– Non, c'est moi.

– Mais tu ne peux pas…

– Sortons.

– Miles, tu ne peux pas tout organiser sans en discuter avec moi.

– Je l'ai fait, donc je peux.

Il la poussa doucement vers le jardin.

– Je ne pense pas que ces dames me le reprocheront.

– Moi, je te le reproche, contra-t-elle en se campant sur ses positions. Tu ne peux pas faire installer des caméras sur la propriété d'autrui. Nous sommes au-delà du despotisme.

– Despotique, je te l'accorde. Mais je les fais installer. Ta grand-mère, ta mère et toi aurez l'esprit plus tranquille. Et moi aussi.

Il attendit à peine pour renchérir.

– Tu as refusé de garder le chien.

– Oh bon sang !

– As-tu pensé aux soirs où tu travailles, quand elles restent ici toutes seules ?

– Ce n'est pas juste.

Les yeux de Miles, ses yeux de tigre, étincelèrent de férocité.

– Je me contrefous d’être juste. Je ne peux pas me soucier de ça. J’ai pensé à ce que ce serait de perdre quelqu’un à qui je tiens, quelqu’un qui compte pour moi. Et ça me déplaît, alors ça n’arrivera pas. Tu comptes.

– Ce n’est pas juste du tout.

Elle se détourna, se frotta le visage des deux mains.

– Je suis d’accord. Je ne voulais pas que tu prennes autant d’importance. Le fait est que tu en as pris. Alors je t’équipe de caméras. C’est despotique, injuste. Faut t’y faire.

Personne ne lui avait jamais donné d’ordres. Le Colonel ne se souciait pas assez d’elle ; sa mère la couvait trop.

À présent, elle essayait de comprendre comment y réagir.

– Tu aurais pu nous suggérer de nous équiper. Nous y aurions réfléchi.

– Pendant que tu réfléchis, un spécialiste les installe. Si ta grand-mère souhaite m’en parler, je me libérerai. Je n’aime pas ces foutus systèmes. Je n’aime pas l’idée de la surveillance. Mais elle est nécessaire, en l’occurrence.

– Je n’aime pas être mise devant le fait accompli.

– Je ne te blâme pas. C’est agaçant, et je te présenterai mes excuses dès que cet enfoiré sera sous les verrous. Si ça peut te consoler, quand il aura fini chez toi, il installera un système chez moi. Cela ne me plaît pas plus qu’à toi, mais tu y passes du temps aussi.

Elle se retourna, se laissa tomber sur une chaise.

– Ça me fait me sentir impuissante.

– C’est idiot, tu ne l’es pas du tout. Tu as fissuré son bouclier, n’oublie pas. Maintenant tu seras aussi équipée d’un bouclier, et celui-là, il ne pourra pas l’ébranler.

Il s’assit en face d’elle.

– Une partie de toi ne se départit pas de l’impression que venir ici, vivre ici, fait de toi une ratée, quelqu’un de vulnérable. C’est absurde. Venir ici, repartir de zéro après tout ce que tu as subi est ce qui prouve ta force. Assez pour que, quand quelqu’un te tend un bouclier, tu t’en empares et tu t’en serves.

– Ce n’est pas juste quand tu es d’une logique implacable, dit-elle en pressant ses mains sur ses paupières. La journée a été intense, et je ne suis pas au bout de mes peines.

Elle laissa retomber ses mains sur la table.

– J’ai eu du nouveau du FBI.

– Je vois.

– J’ai besoin de marcher. On se balade un peu ? J’ai besoin de Zen.

– Si tu veux. Juste une petite seconde.

Quand il prit son téléphone, elle pressa de nouveau ses paupières.

– Tu as du travail. Nous en reparlerons plus tard.

– Ne sois pas idiote. Une seconde et je suis à toi.

Il s’éloigna. Pendant qu’il remaniait son emploi du temps avec son assistante, il se demanda pourquoi une jeune femme aussi sensée et cartésienne que Morgan acceptait aussi difficilement de l’aide.

Quand il revint, il lui tendit la main.

– Marchons.

– Ils ne l’ont pas attrapé. Autant t’annoncer la couleur d’entrée de jeu.

– Mais ?

– Il ne se trouvait pas dans sa chambre d’hôtel quand la police a forcé la porte, mais il restait ses affaires. Des vêtements, des papiers d’identité, des appareils électroniques. Et la voiture qu’il a eue en échange de celle de sa dernière victime se trouvait dans le garage de l’hôtel. Ils ont le nom qu’il a utilisé pour réserver la suite. Il était sorti faire des achats et déjeuner. Ils ont des reçus de ses cartes de crédit.

Elle fit une halte près de la fontaine. Il patienta, pendant que l’eau se déversait et que le soleil mordorait le cuivre.

– D’après les heures inscrites sur les reçus, ils supposent qu’il a vu la police pénétrer dans l’hôtel en revenant de déjeuner. Repas payé avec une carte à son nouveau nom. Tout s’est joué à quelques minutes.

Miles rembobina la conversation.

– Donc ils sont en possession des affaires qu’il a laissées dans la chambre d’hôtel et de la voiture.

– Entre autres. Il a marché un bon moment et pris un bus. Ils ont eu sa nouvelle description par l'hôtel, d'après les dépositions de plusieurs témoins et grâce aux caméras à la réception. Il a pris un bus et ils l'ont vu sur la caméra du bus aussi. Et d'après l'arrêt et l'heure à laquelle il est descendu, ils en ont déduit qu'il a volé une voiture sur le parking du Walmart. Ils ont la marque et le modèle, la plaque d'immatriculation. Il a utilisé une carte sous le nom qu'il m'avait donné pour acheter de l'essence. Ils ont trouvé la voiture sur le parking longue durée de l'aéroport d'Omaha, Nebraska. C'est là où ils sont en ce moment.

– Il est en fuite.

– C'est ce qu'ils disent. Ils quadrillent les hôtels, les motels, les agences de location de voitures, les déclarations de vols de voitures à Omaha. Il n'est pas entré dans l'aéroport, ils en sont sûrs. Il a pu voler une autre voiture sur le même parking. Ils n'écartent pas cette possibilité pour l'instant.

Miles se dit qu'elle n'avait pas seulement fendillé le bouclier de Rozwell. Elle l'avait oblitéré. Et cela le tracassait.

– Il a perdu ses accessoires et son matériel.

– Il est sorti de l'hôtel avec une sacoche d'ordinateur, l'informa Morgan. Il n'est pas démuni, mais comme il a présenté sa carte Visa au nom de Luke Hudson pour acheter de l'essence, ils pensent qu'il ne dispose pas de papiers d'identité qui ne soient pas compromettants. Pour l'instant.

– Il a besoin de matériel pour en fabriquer d'autres, ainsi que d'un endroit discret. Morgan, il se trouve à Omaha ou à proximité. Pas toi.

– Je sais. Et je sais qu'ils sont déçus. J'entendais la frustration dans la voix de l'agent Beck, même si elle est douée pour prendre un ton détaché. Ils sont dépités de l'avoir loupé à quelques minutes près. Et excités d'avoir failli lui mettre la main dessus.

– Alors… nous en sommes là.

– Il a merdé, et il le sait forcément.

S'il était contrarié, Morgan n'entendit rien d'autre dans sa voix que de la satisfaction.

– Pour une pointure en technologie, avança Miles, il a fait une grosse erreur en ne pensant pas à désactiver le système de géolocalisation. Il a présenté sa carte la plus préjudiciable à la pompe à essence alors qu'il aurait dû prendre le risque de payer en liquide à la caisse. De cette façon, il leur aurait fallu des jours pour retrouver sa trace.

Elle n'avait pas eu le temps d'analyser chaque élément. Les événements s'étaient précipités.

– Peut-être.

– Très probablement. Une petite station-service automatique à la sortie de l'autoroute. Puis le parking longue durée. Il s'est déjà servi de ce stratagème, non ? Il aurait mieux fait de changer les plaques et d'abandonner la voiture volée dans un coin paumé.

Sa logique purement rationnelle apaisait sa nervosité.

– Oui. Je… Oui. Ce n'était pas futé. Il n'a pas été futé.

– Il se dirige vers des régions peu peuplées, pourquoi ne pas s'en servir à son avantage ? Au lieu de quoi il se rend dans un centre urbain. Ou il aurait pu faire repeindre la voiture dans un garage pas cher, faire un bout de chemin puis la balancer. Ou regarder les annonces, payer une voiture en liquide directement au propriétaire et parcourir plus de kilomètres.

Sourcils froncés, elle se tourna vers lui.

– Si un jour je suis poursuivie par la police, je te veux avec moi. Que ferais-tu ensuite ?

Il répondit sans hésiter.

– Changer de méthode. Un motel borgne, où personne n'embête personne. Me procurer le nécessaire pour modifier mon apparence et générer de nouvelles pièces d'identité. Il a besoin d'accéder à son argent.

Pour la distraire tout en cogitant à haute voix, il fit quelques pas avec elle autour du jardin.

– Me rendre en ville, où j'ouvrirais des comptes dans au moins deux banques différentes pour pouvoir virer de l'argent dessus. Larguer la voiture, en acheter une nouvelle par l'intermédiaire de mes nouveaux comptes. Ensuite je ferais d'autres entorses à mes habitudes, je repérerais

un lieu reculé et pittoresque où je louerais une maison ou un chalet. Je m'installerais afin de réfléchir à tout ce que j'avais pu foirer.

En jetant un regard derrière lui, il vit Clark visser une caméra sur la porte côté jardin.

– Au bout d'un certain temps, continua Miles, je réserverais un avion privé et je m'envolerais vers… peut-être les Îles Canaries. Et j'y passerais de longues vacances dépaysantes.

– Aux Canaries ?

– Par exemple. Il y a quelques milliers de kilomètres entre ici et là-bas. Mais il ne fera rien de tout cela.

– Sûrement pas. Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Tout prouve qu'il est inapte à reconnaître ses erreurs. S'il se rend compte qu'ils ont tracé sa voiture à partir de la Caroline du sud, ce ne sera pas à cause de lui. Il rejettera la faute sur le gars qui a échangé sa voiture. Et quand il a volé la voiture suivante… c'est de la faute du propriétaire de celle-ci si le réservoir d'essence n'était pas plein et que cela l'a obligé à présenter sa vieille carte.

– Et c'est surtout de ma faute parce que je suis vivante.

– Tout à fait.

La prenant par les épaules, il l'orienta vers sa fontaine.

– Ça, c'est la réalité. Et il ne fera rien de tout cela parce que son schéma est figé. Il a besoin de son schéma. Il est possible qu'il le change brièvement, mais seulement à cause de l'erreur de quelqu'un d'autre. Puis il y reviendra. Il n'a pas le cran de déraciner sa vie et de la replanter ailleurs, d'une autre manière.

– Ce que tu ne dis pas, c'est qu'à cause de cela, à cause de ce qu'il est, il se sent contraint de venir ici.

– À quoi bon te rappeler ce que tu sais déjà ? Mais les chances qu'ils le trouvent les premiers sont en forte hausse.

– Tu le crois vraiment ? Je préfère la cruelle vérité à un gentil mensonge.

– Je le crois. Après tout ce que je viens d'apprendre, je le crois sincèrement. Il est en cavale, il panique, il déraille. Tu ne fais rien de tout cela. Et il est seul. Tu n'es pas seule, insista-t-il en lui frottant les bras.

– Mais je dois apprendre à vivre avec des caméras aux portes.

– Des millions de personnes vivent ainsi, apparemment. Et apprécient de le faire.

– Elles protégeront ma mère et ma grand-mère le soir, en mon absence. Tout de même, c'était despotique, dit-elle en le regardant dans les yeux.

– C'est vrai. Et alors ?

Elle soupira, puis pencha la tête contre son épaule.

– Je crois que ce serait bien qu'il me montre comment le système fonctionne pour que j'en instruise ces dames. Mais je n'ai pas dit merci, ou pas encore.

– Ça m'est égal. Et tant pis si tu te mets en colère parce que je t'annonce que dorénavant tu m'enverras un SMS quand tu seras rentrée chez toi après le travail.

– Oh, pour…

– Un petit SMS. Bien rentrée. Tout va bien. Va te faire voir. Ce que tu veux, une fois que tu es rentrée et que la porte est fermée à clé.

– Tu sais mieux que personne à quelle heure je rentre.

– J'en ai conscience.

Ce fut plus fort qu'elle, elle lui caressa la joue.

– Je te réveillerais.

– C'est mon problème. Tout ce que je te demande, c'est de m'écrire deux petits mots. Ne m'oblige pas à recourir au pouvoir culpabilisant de ma mère. Rarement utilisé mais d'une efficacité redoutable.

Il sut qu'il l'avait conquise quand l'amusement remplaça l'irritation dans ses yeux.

– Comment fonctionne ce pouvoir ?

– Puisque tu y tiens, prévint-il avant de prendre un ton larmoyant empreint d'une affection aveuglante. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu fais tout pour que je me ronge les sangs. Ce n'est pas ton genre d'être

aussi égoïste. Je ne te demande pourtant pas grand-chose, mais cela me tranquilliserait tellement.

– Oh, c'est… magistral.

– Elle s'en sert rarement. Pas besoin, enchérit-il avec gravité. Les retombées se ressentent sur plusieurs années. Voire des décennies. Juste un petit SMS, Morgan. Pour que je te sache en sécurité.

Non, personne ne lui avait jamais donné d'ordres. Et personne, en dehors de sa famille, de sa mère et sa grand-mère, ne s'était jamais autant tracassé pour elle.

– Une version à distance de toi me regardant partir ou rentrer. Soit, mais ne m'en veux pas si je perturbe ton cycle de sommeil.

– Allons étudier ce tuto. L'installateur affirme que c'est intuitif.

– Ne t'attends pas à des remerciements pour la caméra et le bidule de la sonnette. Tout de même…

Elle prit son visage entre ses mains et l'embrassa.

– Je suis contente que tu sois venu si vite quand j'ai reçu les infos sur Rozwell. Je suis reconnaissante que tu m'aies aidée à les analyser. Et j'apprécie que tu aies remanié ton planning pour être à mes côtés. Pour ça, je te remercie.

– Je te l'ai dit, je tiens à toi. Maintenant, initions-nous au fonctionnement de ce bazar, vu que je vais aussi me retrouver coincé avec une caméra.

Elle reprit ses mains.

– J'aime cette idée.

– Je peux comprendre.

Quand Miles la laissa seule, il ajourna un autre rendez-vous avec son assistante. Il rattraperait son retard dans la soirée. À l'inverse d'un certain psychopathe, ajuster son schéma et ses habitudes, quand cela s'avérait nécessaire, ne lui posait pas de difficulté.

Sur ce, il prit la direction du commissariat.

Il s’estima chanceux que Jake se trouve dans son bureau. Un café près de son coude, il considérait l’écran de l’ordinateur d’un air affligé.

– Dieu soit loué, une distraction ! La paperasse est la racine du mal. Referme la porte, je prends cinq minutes. Qui t’a libéré de ta cage en pleine journée ?

– Ma cage n’est jamais fermée.

Miles se servit une tasse à la cafetière de Jake, même s’il avait un goût de marc brûlé.

– Des nouvelles des fédéraux aujourd’hui ?

Jake releva sur le bureau ses pieds chaussés de ses sempiternelles Converse basses noires.

– Pourquoi cette question ?

– Parce que j’en ai eues par Morgan.

– Je n’ai rien appris depuis que Morrison m’a signalé qu’ils l’avaient raté de peu à Kansas City, mais que sa chambre d’hôtel était la caverne d’Ali Baba. La chance tourne même pour les raclures, mais à ton expression, je dirais qu’elle n’a pas assez tourné pour qu’ils l’aient coincé.

– Pas encore.

Jake but son café, détendu dans son fauteuil, pendant que Miles le mettait au parfum. Quelqu’un qui le connaissait mal aurait pu croire qu’il s’assoupissait. Or, Miles le connaissait – et même très bien.

– Non seulement il a pris la fuite mais il laisse des traces dans son sillage. Il craque à petit feu. Il n’a pas l’habitude que les choses tournent en sa défaveur et à bien des égards, depuis son échec avec Morgan, tout dégénère.

Ils étaient en phase, et même à l’unisson. L’avantage de se connaître depuis toujours.

– Penses-tu qu’il continuera à fuir ?

– Un certain temps. Il a besoin d’un coin où se terrer, où remplacer une partie des ressources qu’il a perdues. Il a besoin de tout cela pour poursuivre ce qu’il considère être sa mission, mais aussi pour reprendre confiance en lui. Comment se sentir supérieur quand on a perdu l’essentiel

des outils qui procurent ce sentiment de supériorité ? Il est forcément apeuré et furieux.

– Et ?

– Miles, si tu énerves un chien enragé, il y a fort à parier qu'il visera la gorge. N'empêche qu'il y a un cerveau humain dans ce chien enragé. Donc il fera tout ce qui est en son pouvoir pour se protéger avant d'attaquer Morgan.

Jake but du café.

– Inutile de demander. Nous multiplierons les patrouilles autour de sa résidence.

– J'ai confié à Clark le soin d'installer des caméras de surveillance autour de sa maison, ces modèles qu'on peut contrôler depuis un téléphone. Et un dispositif chez moi, étant donné qu'elle dort à la maison de temps en temps.

Jake eut un petit rire.

– Miles Jameson fait poser un dispositif de sécurité dernier cri sur la propriété familiale ? Mon pote, t'es mordu.

– Je suis ce que je suis. De toute façon, c'est temporaire.

– Morgan ou le dispositif ?

Miles manqua de rétorquer avant de se raviser et de simplement hausser les épaules.

– Je t'avoue que je ne t'imaginais pas en couple avec la brune guindée. La blonde est plus ton style.

– Je n'ai pas de style.

– Mec, nous en avons tous un. Elle est jolie, sans aucun doute, mais le physique arrive en deuxième ou troisième position selon tes critères. Elle a un caractère bien trempé, et c'est ce qui te plaît. En plus d'être perspicace, responsable et d'avoir les pieds sur terre.

Et voilà, pensa Miles, le désavantage d'avoir un ami qui vous connaît depuis l'enfance.

– Elle n'a jamais eu l'occasion de s'ancrer quelque part.

– Mais elle en a envie, n’est-ce pas ? Ça saute aux yeux. Je l’aime bien, et de toute façon, je veillerai à ce que tout soit fait pour garantir sa sécurité.

Miles comptait sur lui.

– Je le sais. Je dois retourner bosser.

– Avant que je m’y remette aussi, faut que je te dise. Vu que je vis sur le boulevard de ton amitié…

– Il y a un boulevard de mon amitié ?

– Disons que oui. Bon, ta sœur a enfin accepté de dîner avec moi.

Miles, à moitié levé, se rassit.

– Pardon ?

– J’ai dû faire preuve de finesse, mais nous avons dîné ensemble hier soir. Et la brèche étant ouverte, je l’ai convaincue de faire du kayak avec moi dimanche. Prochain. Rien de cela ne devrait te surprendre, étant donné que je t’ai dit quand nous avions… dix ou onze ans ? qu’un jour j’épouserai ta sœur.

– Tu m’as aussi dit que tu escaladerais l’Everest et que tu deviendrais lanceur des Red Sox.

– Que veux-tu, certains rêves s’effacent avec le temps, d’autres pas. Ou, dans ce cas, certains s’estompent un petit moment et renaissent comme une évidence.

– Pas question que je pense trop à ça, décida Miles. Je refuse d’imaginer Nell au cœur de tes préférences, ni à vous deux comme une évidence. C’est… perturbant.

Jake sourit de toutes ses dents.

– Je suis ton meilleur pote depuis une vingtaine d’années. Si tu ne peux pas me faire confiance pour prendre soin de Nell, qui le peut ?

– Tu n’as pas de sœur.

– C’est vrai.

– Je n’y penserai pas, déclara-t-il en se levant. Sinon pour dire… qu’elle a ses vulnérabilités. Pas flagrantes, mais réelles.

– Miles, je connais Nell depuis une vingtaine d’années. Je sais qui elle est. Permets-moi de te dire qu’en vérité il est beaucoup plus probable

qu’elle me fasse de la peine que l’inverse, vu que j’ai un faible pour elle depuis gamin.

– Dans tous les cas, je finirais en rogne contre l’un de vous deux.

Miles secoua la tête, se dirigea vers la sortie, puis s’arrêta.

– Nell et toi, vous n’avez pas…

Comme il laissait sa question en suspens, Jake sourit de nouveau et leva un sourcil.

– Oublie. Je ne veux pas savoir.

Il retourna à l’hôtel avec l’intention de s’enfermer dans son bureau. Au lieu de quoi, il bifurqua vers celui de Nell.

– Miles, génial. Je finalise justement des modifications pour le pique-nique de la semaine prochaine et…

– Pourquoi m’as-tu caché que tu sortais avec Jake ?

Nell pencha la tête sur le côté. Elle enroula l’une de ses trois chaînes autour de son index et lui sourit.

– Parce que cela entre dans le dossier… comment s’appelle-t-il, déjà ? Ah oui : pas tes oignons.

– Tu es ma sœur, il est mon ami le plus ancien et le plus proche. Je suis concerné à plus d’un titre.

Elle prit la bouteille d’eau bleu vif de l’hôtel.

– Miles, tu n’essaies pas sérieusement de contrôler ma vie privée ?

– Non, mais c’est différent.

– Dans quel sens ?

– Sœur, dit-il en levant une main. Meilleur ami, ajouta-t-il en levant l’autre main. Et tu sais que Jake a un petit faible pour toi depuis un bail.

– Faible qu’il a caché de manière admirable – ou agaçante, selon le point de vue. De toute façon, nous avons juste dîné et passé un bon moment. Alerte la presse.

– Te fous pas de moi. Vous allez vous balader en kayak dimanche.

Les yeux étrécis en deux fentes, elle posa bruyamment la bouteille.

– Est-ce qu’il te raconte tout ?

– Pas tout. Et je n’ai pas envie de tout savoir. Mais il y a un code à respecter. Si un ami sort avec ta sœur, il t’en informe. J’aurais apprécié que ma sœur m’informe aussi qu’elle fréquentait mon ami.

– Il est mon ami aussi, et ce n’était qu’un dîner. Que je décide d’aller plus loin ou pas, c’est mon choix et mon problème. Ne te mêle pas de ça.

À présent il s’assit.

– J’ai eu un rendez-vous. Un seul. Avec… son nom m’échappe. Cette fille dans ta bande du lycée.

– Candy.

– Rien que le nom aurait dû me décourager. Quoi qu’il en soit, un rencard et tu as rugi pendant des semaines.

– J’ai mûri. Et toi ?

– Je t’aime.

– Pareil pour toi, relou.

– J’aime Jake.

– Miles, je n’ai pas l’intention de l’attirer dans mon lit, de l’user jusqu’à la corde et de me débarrasser de lui dans le ravin. J’aurais cru que tu nous connaissais mieux que ça.

– Évite toute allusion au lit.

Son irritation se mua en amusement.

– Je vais coucher avec lui. Dans un lit ou ailleurs.

– Arrête ça tout de suite.

– Si nous décidons de nous revoir, enchérit-elle, et si nous sommes tous les deux sur la même longueur d’ondes. Par ailleurs, j’ai sympathisé avec Morgan à l’extérieur de l’hôtel. C’est difficile pour moi de trouver du temps ou tout simplement de me faire des amis en dehors de l’hôtel ou de la famille. Mais nous avons déjeuné et pris des verres. On peut presque dire que nous sortons ensemble.

Il frotta vigoureusement son visage à deux mains.

– Tu couches avec elle. Dois-je m’alarmer ?

– Nell…

– Miles, dit-elle sur le même ton d'une patience forcée. Toi et moi, nous ne prenons pas les relations à la légère. Et bien que cela entre aussi dans le dossier Pas Tes Oignons, je t'avouerai que Jake m'intéresse plus ou moins depuis un certain temps.

– Tu n'en as rien dit.

– Souviens-toi du nom du dossier, riposta-t-elle. J'ajouterai que ce que Morgan a traversé et sa façon de se relever m'ont amenée à comprendre que le temps est précieux et que nos plans peuvent se retrouver chamboulés. Si Jake ne m'avait pas invitée à sortir, j'aurais pris les devants. J'ai envie de voir où cela nous mène. Tu vas devoir l'accepter.

– Je vais me contenter de ne pas y penser du tout.

– Ce serait très sage.

– Morgan, dit-il en prenant un soda dans son réfrigérateur. Je reviens de chez elle.

– Tu remarqueras que je n'ai pas demandé ce que tu fabriquais là-bas en milieu de journée.

– J'ai fait installer un dispositif de sécurité sur sa propriété.

– Ah, fit-elle en hochant la tête. Excellente idée.

– Elle n'apprécie pas mais elle s'y fera. Elle a eu du nouveau sur Rozwell juste avant que j'arrive. Je te résume les points clés, avant de te laisser. J'ai pris un retard monstre sur mes dossiers. Tu pourrais mettre la famille au courant.

– Entendu.

Elle prit des notes au fur et à mesure qu'il relatait les faits.

– J'ai rendez-vous avec maman dans… mince, cinq minutes. Je lui dirai. Mangeons un bout ensemble dans la soirée, pour en discuter tranquillement. Tu l'as dit à Jake ?

– Ouais, c'est comme ça que j'ai su… tout le reste. Je suis en retard.

– Moi aussi.

Ils se levèrent ensemble. La contrariété oubliée, elle s'approcha pour l'étreindre.

– Ne te tracasse pas trop. Plus j’apprends à la connaître, plus je constate qu’elle est extrêmement débrouillarde. Ajoutons à cela qu’elle peut compter sur nous, sur le FBI et sur la police locale.

– Un chien enragé doté d’un cerveau humain. C’est l’image que Jake a employé pour le décrire.

– Ça me paraît approprié.

Pour Miles, c’était une raison de plus de se faire du souci.

Chapitre Vingt-trois

Chaque fois que Morgan pensait atteindre un palier dans sa routine sportive, Jen concevait un nouveau mode de torture.

Ce jour-là, l'enchaînement mortel de levers, extensions arrière, développés d'épaule et flexions des biceps dans la position de la déesse arrivait en tête des supplices. En sueur, entre deux séries d'exercices, elle s'octroya une pause hydratation de trente secondes – le maximum autorisé par Jen. Puis elle retint ses larmes en reprenant la séquence.

« *Tu te renforces*, se motivait-elle. *Tu deviens plus forte pour pouvoir enfoncer ton poing dans la gorge de Rozwell.* » Et après la dernière intolérable séquence, elle reposa les haltères.

Mais était-ce pour autant la fin ? Oh que non.

Elle endura douze minutes de souffrance supplémentaires, axées sur les muscles abdominaux : crunches, pédalage, les pompes chenille tant redoutées et plus encore jusqu'à ce que ses abdos brûlent autant que les autres muscles de son corps.

Essoufflée, clopinant, à bout de forces, elle s'allongea sur le tapis, les yeux fermés.

– Quand cesserai-je de détester ça ?

Jen lui lança une serviette-éponge.

– Pourquoi fais-tu du sport ?

Derrière ses paupières, Morgan leva les yeux au ciel.

– Pour me renforcer, pour être forte, rester forte.

– Et ça marche. Tu as doublé tes poids et tes répétitions depuis que tu t'y es mise. Tu développes de beaux muscles.

Morgan tourna la tête et ouvrit un œil pour examiner ses bras.

– Si l'on veut.

– De très beaux muscles considérant ta silhouette et ta morphologie. Hydrate-toi et étire-toi, sourit Jen en lui tendant la main. Sculpté par Jen. Je suis fière du résultat.

Morgan accepta sa main tendue et grogna en se redressant.

– Ce corps sculpté par Jen me donne l'impression d'avoir été cognée par mille minuscules marteaux.

– Hydrate-toi et étire-toi, répéta Jen. Pour éviter les courbatures. Tu as fait du chemin. Garde le rythme. Hello, Nell.

– Hello, Jen. J'ai une heure de liberté.

– Et le monde vacille sur son axe.

En short et débardeur noir, Nell s'empara d'une paire d'haltères de sept kilos.

– Je sais. Je m'octroie un moment de loisir.

– J'ai fini. Je suis finie. Cette fille est un monstre.

– Et j'en arbore fièrement le badge. Étirements, rappela Jen, ses tresses à perles se balançant quand elle partit s'intéresser à une nouvelle victime.

En s'étirant, Morgan considéra Nell dans le miroir avec mécontentement.

– Crâneuse.

– Un badge que j'arbore avec fierté. J'espérais te croiser avant que tu prennes ton service. Maman m'a prévenue que Friedman, pour son événement de dimanche, a demandé d'ajouter un bar.

– Ils en ont déjà deux.

– Et maintenant ils en veulent un troisième. Un pour les cocktails, et au lieu d'un second pour le vin, la bière et les boissons sans alcool, ils souhaitent le diviser en deux. Un sans alcool, et un pour le vin et la bière.

– Je proposerai à Bailey.

Sans forcer, Nell se lança dans des Crazy Eight, des séries de huit séquences dédiées aux bras.

– Est-elle prête ?

– Nettement, pour le bar à vin et bière. Ce serait instructif pour elle de couvrir un événement en solo. Je te tiens au courant. Si elle n'est pas dispo, je proposerai à Nick. Au pire, nous échangerons une journée et je m'en occuperai. Becs prend des cours de dessin le vendredi soir et si j'ai d'autres options, je ne lui demanderai pas de sacrifier son cours. Tricia est en vacances jusqu'à samedi.

– À toi de voir. À part ça, comment vas-tu ?

Les mains serrées dans le dos, Morgan les tendit vers le bas et émit un son qui trahissait son soulagement.

– Je pense que j'ai des courbatures dans les os.

– Continue de t'étirer, et ce n'est pas à ça que je faisais allusion.

– Rien de neuf depuis deux jours. Aux dernières nouvelles, ils avaient retrouvé la voiture volée quand il a abandonné la première à l'aéroport d'Omaha. Après avoir changé les plaques, il l'a bazardée sur une aire de poids lourds dans le Dakota du Sud. Ils pensent qu'il a pu se faire prendre en stop et partir vers l'ouest, car il aurait été vu dans le Wyoming. C'est la piste qu'ils prévoyaient de suivre.

– Donc il continue de fuir, et dans la direction opposée à la nôtre. C'est une bonne chose.

– C'est ce que j'essaie de me dire.

– J'essaierais aussi à ta place. Je ne garantis pas que j'y arriverais.

Nell échangea pour des haltères de six kilos destinés aux extensions de triceps.

– Vous vous familiarisez avec le dispositif de sécurité ?

– Ma mère et ma grand-mère en sont folles. Va comprendre.

En étirant ses triceps, Morgan devait admettre que, comme toujours, la brûlure se transformait en chaleur, et l'épuisement en autosatisfaction.

– Imagine un peu. Elles ont préparé une tarte à la cerise pour Miles.

– J'adore la tarte à la cerise. Il n'a même pas partagé. C'était intrusif de sa part, Morgan. Miles n'est jamais intrusif à moins que ses sentiments ne surpassent son respect de la vie privée, qui est pour le moins rigide.

– Je comprends. Et pour rester dans le thème, comment t'en sors-tu avec ton triangle ?

– Mon triangle ?

– Jake, Miles et toi.

Sur un rire, Nell posa les poids.

– Je fais de mon mieux pour profiter de l'un et ignorer l'autre. Et pour rester dans le thème, pourquoi ne pas dîner tous les quatre ? Dimanche prochain, quand tu es de repos ?

– Oh.

Morgan fit rouler ses épaules, puis se courba pour détendre ses jambes. Quand Nell reprit des haltères plus lourds pour se lancer dans des déroulés des épaules, Morgan se demanda comment Nell pouvait les soulever avec la régularité d'un métronome, sans même transpirer.

– Ce ne serait pas un peu gênant ?

– Je ne pense pas. Il serait bon que Miles nous voie, Jake et moi, comme un couple.

– Êtes-vous en couple ?

– Je pense que nous avançons doucement dans cette direction. Je peux organiser le dîner, dans un esprit décontracté.

– Demande à Miles de faire des grillades, suggéra Morgan. Il aime ça, et en plus d'être décontracté, ça correspond à la dynamique du groupe. Amis et famille.

– Une idée de génie. J'aurais dû y penser.

– Et si tu proposais à Liam de venir avec une copine ? Cela transformerait le triangle en hexagone. Je pense.

– Carrément génial. J'organise ça.

– Tiens-moi au courant. J'en ai fini de cette salle de torture jusqu'à demain. Dès que tu as cinq minutes, passe à *Après*. J'ai quelques idées de cocktail d'automne à te faire goûter.

– Sans faute. Continue à laisser libre cours à ta créativité.

– J'en ai un stock illimité.

Elle sortit, envisageant sérieusement de prendre l'ascenseur plutôt que l'escalier. Et la culpabilité l'emportant sur le confort, elle bifurqua vers les marches.

Miles venait en sens inverse.

– Nell est à la salle de fitness ?

– Elle se la pète avec ses haltères de sept kilos.

– Tant mieux. Je dois examiner un projet avec elle et elle aurait zappé mon SMS pendant sa séance d'haltérophilie.

La tête inclinée sur le côté, il la scruta de ses yeux aux reflets dorés.

– Tu as bonne mine.

– T'es sérieux ?

– Presque toujours. Tu as l'air rose et couverte de rosée.

– Ça s'appelle de la sueur.

– Ça te va bien.

À sa surprise la plus absolue, il lui releva le menton et l'embrassa. Un long baiser sérieux.

– Vraiment très bien. Je dois attraper Nell.

Il descendit les marches quatre à quatre, la laissant figée au pied de l'escalier, son sac de sport entre les bras, pile dans le champ de vision du personnel d'accueil du spa qui faisait mine de n'avoir rien remarqué.

Le vendredi, Morgan avait pour habitude de passer la majeure partie de l'après-midi au jardin avec sa mère et sa grand-mère. Une courte tempête, la nuit dernière, avait arraché des plantes. Cela lui rappela que les coups de tonnerre l'avaient réveillée dans le lit de Miles. Et qu'eux avaient continué de se déchaîner comme cette tempête bien après que le ciel se soit apaisé. Tournant la tête, elle vit sa mère couper les roses fanées. Elle fredonnait, bienheureuse.

Comme si toutes ces années à se déraciner, déménager, chercher en tous sens, avaient abouti à cet instant. Ce moment, cet endroit.

Morgan se rassit sur ses talons en épongeant la sueur sur son front.

– Qu'est-ce que ça te fait de redevenir Audrey Nash ?

– Je me sens moi-même. Je suppose qu'Albright ne m'a jamais correspondu. Ou je ne convenais pas à Albright. Qui aurait cru que ce serait aussi simple de reprendre ce qui m'appartenait depuis le début ?

À son tour, elle tourna la tête vers sa fille.

– Toi, tu savais. Qu'est-ce que ça te fait de devenir Morgan Nash ?

– C'est comme si j'avais fermé une vieille porte et ouvert une nouvelle. Je ne m'attendais pas à ça, pas vraiment. De la même façon que je ne m'attendais pas à être heureuse ici.

– Oh, Morgan.

– Je suis venue par nécessité. Mais, maman, la première nuit, tout en moi était sombre et sans espoir, gelé en un sens, comme l'hiver. Aujourd'hui, alors que nous approchons de la fin de l'été, c'est tout l'inverse. Je vais sur mes trente ans, je vis chez ma grand-mère mais je suis emplie de clarté, d'espoir et de dynamisme. Ces derniers mois m'ont montré qui tu es, qui est Gram et qui je suis. J'aime qui nous sommes, nous, les femmes Nash.

– Moi aussi.

– C'est l'heure de la pause, cria Olivia en apportant un pichet de thé glacé sur la table de la terrasse. Le soleil cogne. Je ne m'en plains pas, l'hiver sera long et glacial. Mais il tape dur. Vous avez besoin de souffler un peu.

– D'accord. Nous arrivons.

Morgan marcha vers Olivia qui gardait les mains sur les hanches.

– Ce jardin n'a jamais été aussi superbe. Tout ce que tu as ajouté, Morgan, l'embellit encore. Je compte prendre le temps d'en profiter avant qu'il ne fane.

Audrey s'assit, enleva son chapeau et s'éventa avec.

– Sans vouloir me plaindre, il fait lourd ! Un nouvel orage nous pend au nez, en espérant qu'il rafraîchira l'air.

Morgan pensa aux orages, à Miles, et sourit en servant le thé.

– J'aime les orages. En espérant que celui-ci allège cette touffeur. Miles m'a demandé d'apporter mes chaussures de randonnée ce soir.

– Depuis que tu es ici, tu n’as pas pris le temps de randonner. Tu aimais tant marcher avec Pa.

Audrey prit son verre de thé et frotta sa surface froide sur sa joue avant de boire.

– Je suis contente que tu te divertisses. Que tu fasses autre chose que travailler. Même jardiner, c’est du travail.

– Je soupçonne Morgan et Miles d’avoir trouvé une occupation qui ne se classe pas comme du travail. Et, ajouta Olivia, je parie qu’il ne s’agit pas de parties endiablées de gin rami.

– En plus de ça, renchérit Audrey avec un petit rire, c’est important de partager des centres d’intérêt quand on fréquente quelqu’un. En plus de ça, répéta-t-elle avant qu’Olivia puisse parler. C’est là que j’ai commis une erreur. Contrairement à papa et toi. Vous partagiez tant de choses. Le Colonel et moi, aucune. Morgan et Miles ont des points communs. Le jardinage, l’hôtel, ils aiment tous les deux les chiens, et maintenant la randonnée. Et dimanche, vous aurez votre premier dîner de couple avec d’autres personnes.

– Je ne sais pas si l’on peut appeler ça un dîner de couple.

– C’est un dîner, et ce sera amusant.

– J’ai l’impression de vous abandonner, avec tout ce temps que je passe chez lui le week-end.

– Ne dis pas de sottises, contesta Olivia. Ta mère et moi aimons te savoir avec un homme bien. Et tu as besoin de passer du temps avec des gens de ton âge. De te faire des amis. Les amis font partie des racines aussi, mon bébé, et permettent à ce qui pousse de rester heureux et en bonne santé.

– Maman et moi avons notre club de lecture mensuel, nos cours de yoga, la boutique, et maintenant le café. C’est sympa de déjeuner avec une copine. Nous libérons aussi du temps pour ces sorties.

– Demain après-midi, nous allons au repas-partage chez Tom et Ida. Là où nous mangerons trop de grillades et passerons la journée à colporter

des ragots, dit Olivia en soupirant de plaisir. Nous ne sommes pas encore de vieux croûtons qui nécessitent une surveillance constante.

– Et nous disposons de la sonnette magique. J'adore ce gadget.

Secouant la tête, Morgan jeta un œil vers la caméra reliée à la porte.

– Je sais. Ça m'échappe, mais je sais que tu l'aimes.

Mains écartées, Audrey sourit à Morgan.

– Après avoir reçu une alerte la semaine dernière, j'ai regardé FedEx livrer un colis à la porte. C'est une sorte de fenêtre secrète.

– Le soleil cogne, les jardins sont splendides, cette grenouille me donne le sourire et nous allons toutes nous préparer pour sortir. De quoi pourrions-nous nous plaindre ? Profitons-en.

Morgan se promit d'appliquer ce conseil à la lettre. En profiter.

Par ce vendredi soir animé, où elle appréciait de servir la clientèle d'*Après*, elle attendait impatiemment la randonnée du samedi et la fête entre amis du dimanche.

– Bailey, échangeons.

– Pardon ?

– Je te seconde.

– Oh mais…

– Je suis là si tu as besoin d'aide. Mais faisons un test, rien qu'une heure.

– En es-tu sûre ?

– Si j'avais des doutes, je ne proposerais pas, la rassura Morgan en la poussant sur le devant, avant de se mettre en retrait. Je te passe les rênes.

Et elle s'en sortit brillamment, tant et si bien que Morgan prolongea l'essai d'une demi-heure.

– Rien à redire.

– J'ai oublié d'être nerveuse.

– Il ne reste que quelques semaines avant la rentrée étudiante. Passons à deux heures en solo, la prochaine fois que tu seras avec moi. Et prends une pause. Tu l'as méritée.

« *Gratifiant* », se dit-elle en préparant des commandes. C'était gratifiant de former quelqu'un à un métier et de le voir y exceller. Pas pour faire carrière, dans le cas de Bailey, mais pour s'assurer des revenus solides jusqu'à ce qu'elle se lance dans la profession de son choix.

– Tu l'as laissée se débrouiller seule, remarqua Opal en s'arrêtant au comptoir. Tu t'es mise en retrait et tu l'as laissée gérer le bar. Quand j'ai tort, je le dis haut et fort. Je me suis trompée sur ton compte.

– La faute est partagée.

– Possible. Deux cocktails d'été, de l'eau pétillante avec glaçons, et un double Bombay tonic.

– Tout de suite.

– J'ai un neveu qui vient de fêter ses vingt et un ans. Il travaille à la cuisine du *Lodge* depuis six ou sept mois. Il n'aime pas beaucoup, mais il travaille. S'il était intéressé par le bar, le formerais-tu ?

– Tant que Nell approuve le changement de poste, je le prendrai en charge.

– Super.

Elle ne s'attendait pas à voir Miles avant d'aller chez lui mais il apparut à la fermeture.

– J'ai travaillé tard.

– C'est le moins qu'on puisse dire.

– Récupérons ton sac dans ta voiture, nous prendrons la mienne.

– Dans ce cas, ma voiture ne sera pas au même endroit que moi.

– Nous passerons la chercher demain. As-tu pris tes chaussures de rando ?

– Comme tu me l'as demandé.

Elle éteignit les lumières après ce qu'elle considérait un excellent service.

– J'ai reçu un coup de fil d'un ami aujourd'hui, dit-elle en chemin vers la sortie.

– Ah oui ?

– Sam. Nina et lui… c'était du sérieux. Il l'aimait, il se préparait à lui proposer d'emménager avec lui quand c'est arrivé.

Elle fit un détour par sa voiture et prit son sac.

– Vous êtes restés en contact ?

– Oui. Et il dîne avec la famille de Nina au moins une fois par mois. Il tenait à m'annoncer qu'il avait rencontré quelqu'un.

Dans la voiture de Miles, il attendit qu'elle ait bouclé sa ceinture.

– Est-ce un problème pour toi ?

– Pas du tout. Il la fréquente depuis deux mois et ils sont déjà très proches. C'est pourquoi il a éprouvé le besoin de m'en parler. C'est vraiment quelqu'un de bien. Je suis heureuse pour lui. J'ai réalisé d'un coup que ça fera bientôt un an et demi. À de nombreux égards, j'ai l'impression que c'est plus ancien. À d'autres, que c'était hier. Elle s'appelle Henna. Elle est assistante juridique. Elle a une chatte, Suzie, qu'elle gâte trop. Elle aime les vieux films, du genre en noir et blanc. Et elle lit des thrillers.

– Ça fait beaucoup d'informations, commenta Miles.

– Dès qu'il a compris que j'approuvais, il est devenu intarissable. Alors je suis heureuse pour lui. Oh, et elle skie aussi. Alors il viendra avec elle cet hiver, descendra à l'hôtel et nous la présentera. Mince, j'espère que je vais la trouver sympa. Sinon, je ferai semblant. Mais j'espère sincèrement l'apprécier.

– Tu es prédisposée à l'apprécier. À moins qu'elle soit aux antipodes de la description qu'il t'a faite d'elle, tu l'apprécieras. Pas de problème particulier ce soir ?

– Tout l'inverse.

Ce qu'elle aimait rentrer de nuit en voiture, traverser l'obscurité silencieuse pendant que le monde sommeillait. L'air s'engouffrait par les vitres baissées, une chouette hululait au cœur des bois.

– Un vendredi soir d'été animé, continua-t-elle. J'ai secondé Bailey pendant une heure et demie. Elle a assuré. Et j'ai eu mes premiers récidivistes. Un couple qui avait séjourné à l'hôtel en mars est revenu une semaine avec leur fils, sa femme et leurs deux petits-enfants.

– Tu t’es souvenue d’eux ?

– De leurs visages. J’ai calé sur les prénoms, mais j’ai remis leurs visages, suffisamment pour leur dire que j’étais contente de les revoir. Et comme ils ont mis la note sur leur chambre, j’ai pu vérifier leurs noms. James… Jim et Tracey Lowe.

– Ils viennent deux fois par an depuis que leur fils, Manning, est entré à l’université. Manning a rencontré sa femme Gwen à l’hôtel, durant les vacances d’été. Ils se sont mariés chez nous. Un geste sentimental. Leurs enfants s’appellent Flynn, dans les six ans, et Haley, quatre ans.

Alors qu’il remontait l’allée, elle secoua la tête.

– Dire que je pensais être une banque de données. J’ai cru le comprendre quand ils sont venus prendre leur dernier verre.

– L’hôtel fonctionne sur la fidélité et le service personnalisé. Les Lowe viennent deux fois par an depuis mes années lycée.

Quand ils se rapprochèrent de l’entrée, Hurleur poussa trois aboiements ponctués de son hurlement caractéristique.

– Mieux qu’un système d’alarme. Caméras comprises.

– L’offre tient toujours, si tu veux le prendre chez toi.

Lorsque Miles ouvrit la porte, le chien se dressa sur ses deux pattes et dansa sur place, puis se précipita vers Morgan.

– Je t’ai manqué, mon chou ? Bien sûr que je t’ai manqué !

Pendant qu’elle couvrait Hurleur d’amour, Miles ferma toutes les issues pour la nuit.

– Veux-tu quelque chose ?

– Juste cet adorable toutou.

La tête inclinée, elle jeta un regard en coin à Miles.

– Et peut-être toi.

– Le chien a son propre lit.

Tout en disant cela, il la souleva et la porta sur son épaule. Pendant qu’elle riait, Hurleur grommela et se rua dans les escaliers pour doubler Miles.

– Tiens, c’est nouveau.

– Pour t’éviter de marcher après une longue journée debout.

– Est-ce la seule raison ? La plupart des hommes auraient opté pour l’étreinte romantique plutôt que le sac de patates sur l’épaule.

– Je ne suis pas tout le monde.

– J’avais remarqué. Tu sais, ta maison est magnifique même à l’envers.

Il la porta jusqu’à la chambre, où l’éclairage émanait des étoiles voilées par les nuages et d’une lune aux trois quarts pleine. Et il la jeta sur le lit, la recouvrant de son corps.

– Et maintenant, tu aimes ?

– Je suis devenue fan de cette vue-là.

Pendant qu’ils se contemplaient, elle laissa ses mains descendre dans son dos, puis remonter.

– Je préfère la mienne.

Sans détacher son regard d’elle, il posa sur ses lèvres le plus léger des baisers.

– Tu as un de ces visages.

– J’ai mon visage.

– C’est un sacré beau visage.

À présent, sa bouche effleurait la sienne, s’attardait un peu plus longtemps.

– C’est ce que j’ai pensé la première fois que je l’ai vu.

– Derrière le comptoir.

– Non, la première fois. Aux funérailles de ton grand-père.

– Oh. Je ne pense pas t’avoir vu. Franchement, je ne suis pas certaine d’avoir vu qui que ce soit. Je l’ai vécu dans la brume.

– Ton visage reflétait toutes les émotions. Le chagrin, la culpabilité, l’envie d’aller ailleurs, n’importe où, pour affronter seule ton malheur. Et je me rappelle m’être demandé si je voyais tout cela parce que je ressentais exactement la même chose.

Il l’embrassa de nouveau, juste un peu plus profondément, juste un peu plus longtemps.

– La seconde fois que j’ai vu ce visage, et c’était derrière le bar, j’ai vu autre chose. Quelque chose derrière la barmaid amicale et énergique.

Il descendit vers le pouls dans sa gorge, se délectant de le sentir accélérer.

– J’ai vu quelqu’un qui encaisse bravement, mais vulnérable aussi. Totalement fascinant, ce visage. J’aime le voir quand je laisse courir mes mains sur toi.

– Je veux tes mains sur moi.

Il referma ses mains sur les siennes et fit appel à sa bouche, et à sa bouche seule, pour l’attiser.

– Un peu de patience.

Il lâcha une main pour ouvrir les boutons de sa chemise, puis suivit lentement l’ouverture avec sa bouche, avant de remonter.

Cette fois, le baiser échappa à tout contrôle jusqu’à ce qu’il la sente se relâcher.

Il n’avait pas suffisamment pris le temps avec elle, à cause des retours tardifs et des levers trop matinaux. Dorénavant, il le prendrait.

Il dégrafa son soutien-gorge, ses bonnets pigeonnants en dentelle blanche qu’elle portait certainement pour lui. Et l’effleura de ses doigts d’une infinie légèreté, pendant que sa langue caressait la sienne, et que son bourdonnement de plaisir se déversait en lui.

Et il regardait, en prenant tout son temps pour lui enlever son uniforme, le noir et le blanc en désordre. Sa peau électrisée tremblait sous sa bouche et ses mains.

Quand il abaissa sa fermeture éclair, sa bouche s’empara de son sein, avec douceur. Sans précipitation, sans hâte, ses doigts descendirent pour aguicher, juste aguicher même quand elle s’arqua à leur rencontre, même quand le bourdonnement dans sa gorge se changea en soupirs entrecoupés.

Et pendant qu’il l’explorait un peu plus bas, glissant son pantalon étroit sur ses hanches, ses lèvres pressées sur son ventre, il trouva d’un érotisme absolu d’être entièrement habillé pendant qu’il ôtait chaque épaisseur de vêtement d’un corps qui frémissait de besoin sous lui.

Il répondit à son désir et la posséda en observant ce visage-là. Elle frémit sous lui, trembla à l'instant où le premier éclair jeta une lumière blanche dans la chambre et que son nom surgissait de l'un de ses soupirs haletants.

Le tonnerre suivit de près.

Il prit possession d'elle, et elle se laissa faire. Et dans cet abandon, elle trouva du pouvoir. Libre à elle d'accueillir ce qu'il lui donnait jusqu'à ce que le plaisir la transperce comme les soudaines rafales contre les vitres.

Son corps lui semblait aussi liquide que la pluie, prêt à se déverser dans ses mains pour peu qu'il le souhaite. Entre ces mains, elle s'éleva là où le monde était brûlant et l'air dense, puis elle redescendit en flottant vers un bien-être et une chaleur au-delà du possible.

Quand il se releva pour se défaire de sa chemise, elle posa les mains à plat sur le mur ferme de son torse. Là, même s'il prenait son temps, un temps exquis, son cœur battait la chamade.

– Ce visage-là, murmura-t-il et cela l'émut d'entendre sa voix essoufflée. J'aime ton visage quand je suis en toi.

– Je te veux en moi.

Un éclair qui zébra le ciel la révéla dans sa clarté au moment où elle lui tendait les bras.

Il la recouvrit et tout en la contemplant, il s'introduisit lentement en elle. Et resta là pendant qu'elle reprenait son envol et se contractait autour de lui.

– Miles.

– Doucement, murmura-t-il afin de prolonger ce temps exquis.

Pendant que la tempête faisait rage, il lui accorda ce temps, afin de faire renaître le désir et de succomber de nouveau. Puis il saisit ses mains entre les siennes, et sa bouche avec la sienne. Ainsi liés, unis, ils s'abandonnèrent ensemble à la jouissance.

Couché sur elle, il se sentait plus comblé qu'il ne se rappelait l'avoir été de toute sa vie. L'orage, qui s'éloignait déjà, jetait ses dernières gouttes de pluie sur ses fenêtres. Là où les éclairs avaient éclaté, la lune reparaissait.

Dans la bibliothèque, l’horloge de son arrière-grand-père sonna trois coups.

Il releva la tête pour l’observer. Et oui, son visage exprimait son bien-être.

– Ce visage-là, dit-il une nouvelle fois, et il vit ses lèvres dessiner un sourire.

Chapitre Vingt-quatre

Elle dormit comme un loir et se réveilla dans l’odeur de café.

– Faut se lever.

Elle cligna des yeux. Tout habillé, Miles se tenait près du lit.

– Quelle heure est-il ?

– L’heure de s’activer.

Il lui prit la main et la redressa en position assise.

– Pourquoi les femmes font ça ? s’enquit-il quand elle remonta le drap sur sa poitrine. Je t’ai déjà vue toute nue. J’ai vu tes seins qui sont, d’après mes observations, joliment proportionnés avec le reste de ta personne.

– Parce que, éluda-t-elle pour toute explication, puis elle vit la tasse sur la table de chevet. Tu m’as servi un café !

– Un succédané de café. Bois, lève-toi. Tu as trente minutes chrono.

– Depuis combien de temps es-tu levé ?

– Assez pour m’être douché, avoir pris un vrai café, m’être habillé et préparé cette horreur que tu bois le matin.

– D’accord. Je peux aisément tout condenser en trente minutes. Et j’apprécie que tu m’apportes un café même si tu ne le respectes pas. Où est Hurleur ?

– En patrouille. Trente minutes, dit-il en sortant de la chambre. Je dois passer quelques coups de fil.

Trente minutes plus tard, le défi relevé, elle descendit au salon en bermuda et chaussures de marche, tee-shirt bleu et casquette rouge. Son sac à dos léger contenait du produit répulsif, une bouteille d’eau, une trousse de

secours, un sachet de fruits secs, avec d'autres articles qu'elle considérait essentiels.

Elle le retrouva dans la cuisine, devant une tasse de café.

– Prêt ?

Il se retourna vers elle.

– Qu'est-ce qui fait que les femmes mettent toujours des bottes et un bermuda de rando ? Crème solaire et antimoustique ?

– Copieusement enduite. Et les produits sont dans mon sac. Nous emmenons Hurleur, dit-elle en allant chercher sa laisse dans le débarras.

– C'est ce qu'il espère.

Miles remonta son sac sur son dos et ils sortirent du côté du jardin. Sitôt que le chien aperçut la laisse, il s'assit sur place et regarda sciemment ailleurs.

– Il considère la laisse comme une insulte.

– Bien sûr. Comme si tu n'étais pas sage sans ça, dit-elle avec affection en allant vers lui. Le plus gentil des chiens. Mais nous ne pouvons pas t'emmener à l'aventure sans laisse.

Il toléra l'affront.

– Prenons la voiture.

– Je pensais que nous rattraperions le sentier à cinq cents mètres d'ici.

Comme elle tenait la laisse, Miles prit sa main libre.

– Le sentier du Bouleau forme une boucle très agréable. Elle part du parking où tu as laissé ta voiture.

– Ça me va. Je me sens rouillée, dit-elle quand ils montèrent dans son SUV. Je n'ai pas fait de randonnée digne de ce nom depuis deux ou trois ans. Il est grand temps que je m'y remette, pour marcher à l'automne quand les feuilles changent de couleurs. Ce qui ne tardera pas. Je ne suis jamais venue dans la région à l'automne.

– On est envahis par les touristes.

– C'est bon pour l'hôtel. Et pour la ville.

– Oui, mais les sentiers sont noirs de monde. Nous aurons de la compagnie aujourd'hui. Ils sont fréquentés en été aussi. Mais pas comme en

septembre et octobre.

– J’ai hâte. Pas que l’été s’achève, mais de voir les couleurs de l’automne.

Il se gara à côté de sa voiture. Elle sortit, son sac sur l’épaule, et fit descendre Hurleur de l’arrière.

– La boucle est longue de huit kilomètres, l’informa Miles. Mais un raccourci la réduit à cinq kilomètres.

– Je peux marcher huit kilomètres.

Second défi de la journée.

– Nous ajouterons le parcours de cordes et la tyrolienne. On peut rattraper le sentier juste ici.

– J’ai loué un vélo au printemps deux ou trois fois, pour explorer le domaine, me familiariser avec son plan. J’ai songé à en acheter un, mais j’habite trop loin pour venir à vélo. Et je termine trop tard. Ce serait dangereux de ne pas rentrer en voiture.

– Le vélo n’est pas uniquement un moyen de transport pour se rendre au travail.

– Sans doute.

Mais elle ne pouvait pas justifier des dépenses superflues. Pas pour l’instant.

– Pour te présenter le domaine dans les grandes lignes, un chemin piéton contourne le lac, en plus des sentiers de randonnés qui sont signalisés. Ensuite, les tyroliennes, le mur d’escalade, la petite aire de jeux. Tout est distribué de façon logique. Le parc aventure s’arrête à la limite de l’espace cyclable. Les points d’achat ou de location de matériel sont situés à des points stratégiques. De là, on aperçoit les remontées mécaniques et les pistes. Et par ici, le lac.

Elle s’arrêta pour admirer l’étendue azurée ponctuée de kayaks et de canoës. Les Montagnes Vertes, si bien nommées, se reflétaient sur sa surface.

– Je n’ai jamais testé le kayak. Calons une sortie un week-end. C’est une chance d’avoir ces équipements à notre disposition.

– Mes arrière-grands-parents ont acheté la terre et bâti le premier pavillon, les deux premiers chalets, pour le lac et ce panorama.

– Tu as de la chance qu'ils aient eu du flair. Et pour ce que ta famille en a fait. Construire sur ce terrain, certes, mais avec respect. J'ai repéré un chalet quand j'ai fait le tour à vélo, il avait l'air intégré au paysage.

Hurleur, oubliant l'outrage de la laisse, se dandinait et reniflait tout ce qui bordait le sentier.

– Je crois savoir que vous allez passer aux navettes électriques.

– Avant la haute saison d'automne. Nous ajoutons des bornes de recharge.

– Excellente idée.

Le parcours d'accrobranche se profila devant eux, entre les arbres. Éberluée, Morgan regarda les sportifs grimper, se balancer, avancer en équilibre au-dessus de sa tête.

– Je m'imagine faire ce genre d'acrobaties, dit-elle alors que Miles la guidait vers le départ du sentier, lors de l'apocalypse zombie ou de l'inévitable invasion d'extraterrestres fermement décidés à exterminer l'espèce humaine. Peut-être qu'alors j'envisagerai de me servir des ponts et des murs de cordes, d'apprendre à me tenir en équilibre sur des pneus suspendus et des planches en bois. Mais avant ça ?

Elle changea son sac d'épaule.

– Je limite mes aventures aux sentiers de randonnée. Et voilà pourquoi, dit-elle quand ils attaquèrent la montée entre les bouleaux, qui donnaient son nom au sentier. C'est splendide, déjà magnifique.

– Ce n'est qu'un début. Dis-moi quand tu veux que je te relaie avec la laisse.

– Pas de problème. Attends-toi à ce que je prenne une photo par minute. Autant t'y préparer. Genre, maintenant. Oh, je me rappelle, le lupin sauvage.

Quand elle s'accroupit pour cadrer les inflorescences violettes, Hurleur lui lécha la joue.

Miles déployait une patience d'ange chaque fois qu'elle s'arrêtait pour immortaliser une eupatoire pourpre, ou tout ce qu'elle trouvait d'intéressant dans l'écorce des bouleaux et des érables centenaires.

Ils croisèrent un groupe qui redescendait et furent dépassés par un groupe qui montait.

Il aimait sa compagnie, notamment parce qu'elle ne jacassait pas à longueur de temps, mais était capable d'apprécier le calme et le chant des oiseaux. Il n'avait pas pris le temps pour ces choses dernièrement, pour simplement marcher dans les collines et la forêt qu'il affectionnait.

Elle s'arrêta, leva la main.

– Ne bouge pas, j'entends… une cascade ?

– Après le prochain virage sur le sentier. Elle est petite mais pittoresque. Les Petites Cascades Blanches. Le domaine de l'hôtel s'arrête à ce niveau. On peut prendre le raccourci qui ramène au point de départ ou poursuivre à travers la forêt nationale. Si on continue de monter, le chemin devient plus escarpé.

– La route la plus longue, sans hésiter. Mais je veux voir la cascade.

Ils descendirent vers la rivière en contrebas. Elle bouillonnait, son écume blanche contrastait avec le brun dilué des arbres.

– Magnifique. C'est comme de la musique.

Et elle scintillait sur les rochers, les projections aquatiques révélant par endroits le lit du cours d'eau. Là où l'ombre s'étalait, les racines tapissées de mousse adoucissaient la luminosité. Cependant le soleil frappait l'eau tumultueuse, aussi éblouissante qu'un laser.

Le couple qui les avait devancés prenait des selfies. Ils repartirent par le sentier en direction de l'hôtel. Un groupe de trois se releva d'une corniche rocheuse et poursuivit l'ascension.

Miles prit la laisse pour lui permettre de préparer son téléphone pour la énième fois. Pendant qu'elle photographiait la cascade, il sortit la tasse pliable de son sac et la remplit d'eau.

Hurleur, reconnaissant, avala tout.

Miles releva les yeux au moment où elle l'immortalisait, accroupi, pour remplir la tasse du chien.

– Désolée, pas pu m'en empêcher. J'avais emporté un bol en plastique. Ta tasse est plus pratique.

Elle offrit son visage au soleil.

– Cet endroit est idyllique. Je déteste les selfies, dit-elle en le regardant.

– Bien de ton avis.

– Mais c'est une cascade. Et j'aimerais faire une entorse à ma règle zéro-selfie.

– Fais-toi plaisir.

– Tu es inclus au selfie. C'est une cascade, Miles, et la lumière est idéale. S'il te plaît, rien qu'une.

Il aurait dû s'en douter. De même, il dut admettre que lui refuser cela ferait de lui un rabat-joie. Non que cela l'ennuie, mais il ne pouvait pas gâcher le moment.

Il se plaça à côté d'elle.

– Merci, dit-elle en orientant l'appareil à bout de bras. À trois. Ne fais pas la tête.

– Je ne fais pas la tête.

Pour adoucir sa mine renfrognée, elle tourna la tête juste assez pour poser ses lèvres sur sa joue. Quand ses lèvres se courbèrent, un tout petit peu, elle déclencha la photo.

– Tu n'as pas compté jusqu'à trois.

– C'était mieux comme ça, regarde, dit-elle en montrant le résultat. Nous sommes adorables. Et j'en prendrai d'autres dans ce genre. J'en fais le serment devant la cascade magique, dit-elle en rempochant le téléphone.

Ils continuèrent à grimper. Ainsi qu'il l'avait annoncé, la pente devenait plus abrupte. Morgan ne put que remercier les entraînements impitoyables de Jen, car elle grimpait sans que ses muscles protestent.

Quelques adolescents sautillaient comme des antilopes et gloussaient comme des hyènes.

– C’est grisant, commenta Miles, jusqu’à ce que quelqu’un se fracture une cheville.

– Quel âge leur donnerais-tu ? Seize ans ? Ils se sentent indestructibles.

– Où étais-tu à seize ans ?

– Honnêtement, je ne sais plus. Je tenais un carnet de bord en notant les lieux et les dates. Après le divorce, nous avons tellement déménagé que j’ai continué à tout consigner. Puis j’ai jeté mon carnet en entrant à la fac. C’était idiot. Mais symbolique, pour passer à autre chose. En réalité, j’ai plutôt fait une sorte de minicaprice, et je le regrette.

– Ta mère pourra sûrement t’aider à relier les lieux et les dates.

– Peut-être mais…

Elle resta bouche bée devant le panorama qui s’étalait devant elle.

– Oh mon Dieu ! Tu ne m’avais pas prévenue.

– J’ai préféré te faire une belle surprise. Pas mal, la vue.

– C’est sublime.

Un monde de montagnes, de vallées, de collines et de rivières se déployait dans des tonalités de verts vifs et de bleus tendres, ponctué de rochers au gris minéral dans les affleurements en saillie. Les successions de cimes émoussées parlaient de temps ancestraux et d’endurance.

Je suis ici, depuis des siècles et pour des siècles.

Elle distinguait les plis et les découpes de la terre et de l’eau, les arbres hauts, les sentiers qui serpentaient, un univers lumineux sous la large voûte céleste. Et comme un cadeau, au loin, la chute laiteuse d’une cascade.

« *Un vrai tableau* », se dit-elle, sans cadre et ouvert à tous ceux qui arrivaient jusqu’ici.

Elle tenta d’imaginer le panorama embrumé, quand le brouillard se faufilait et s’élevait sur les collines. Ou quand les arbres se paraient de tons vifs à l’automne, ou quand l’hiver étalait son manteau blanc immaculé.

Aujourd’hui, en plein été, la vie était à son apogée.

Le silence était sa musique.

– Il m’en faut une autre, dit-elle en se tournant vers lui. Désolée, mais c’est trop parfait pour s’en priver. C’est ta faute, peu importe que tu fronces

les sourcils.

Un bras autour de la taille de Miles, elle leva son téléphone à l'angle désiré. La photo prise, elle indiqua Hurleur.

– À ton tour. Assis. Un bon chien s'asseoit.

Elle s'accroupit pour le cadrer, ses yeux débordants de bonheur, sa tête inclinée exprimant ses attentes.

C'était peut-être le moment clé, songerait Miles ultérieurement, le moment précis où il avait commencé à basculer. En la regardant convaincre le chien de poser, ce qu'il fit pour couronner le tout. Le plaisir immense que lui procurait l'instant, le cadre, la sérénité qui s'élevait comme les aigles dans le ciel.

Le moment où elle releva les yeux vers lui, rayonnante, tout bonnement rayonnante au sein du monde qui avait toujours été celui de Miles.

Puis elle se redressa, rangea son téléphone et lui prit les mains.

– Merci. Tu n'aurais pas pu choisir un meilleur jour, ni un meilleur sentier.

– C'est sublime à l'automne.

– Sûrement, mais là, la nature est gorgée d'été.

La tête sur son épaule, elle reporta son attention sur le paysage.

– L'automne est l'abondance, l'hiver l'attente, le printemps le renouveau. Mais l'été ? C'est la fécondité.

Le silence fut rompu par des voix sur le sentier. Comme elles montaient vers eux, il avança. Il mit ce moment de côté, et marcha avec elle et le chien.

– Maintenant que tu m'as emmenée ici, lui dit-elle sur le chemin qui redescendait en serpentant, je vais être obligée de libérer du temps pour marcher. Ne serait-ce qu'une heure de temps en temps, quand je suis de repos. Que penserais-tu d'aller camper ?

– J'en pense que l'humanité a progressé en trimant, en innovant, par la force des choses ou par chance, depuis le temps des hommes des cavernes et des pionniers. Et je respecte leurs efforts. J'accorde de la valeur à ce qu'ils ont accompli dans le domaine de la plomberie, des fenêtres à double-

vitrage, des matelas rembourrés et du haut débit. Je ne vois pas de raison de choisir de dédaigner ces innovations et de dormir sous une tente.

– Tu n’es donc pas favorable au camping. C’est une chose que je respecte, ainsi que, comme il se doit, les progrès et les innovations. Mais je parie que tu maîtrises les techniques de survie, ce qui serait pratique en cas d’apocalypse zombie ou d’invasion d’extraterrestres. Et ça, c’est un ours, souffla-t-elle, subitement immobile, quand un ours traversa le sentier deux mètres plus loin. Un vrai ours !

– Tu ne l’intéresses pas, dit Miles en resserrant néanmoins la laisse quand Hurleur s’agita. Les ours bruns ne sont pas agressifs. Et non, nous ne prendrons pas un selfie avec lui.

– L’idée ne m’a même pas effleurée. C’est un ours. Un très gros ours.

L’ours poursuivit son chemin de son pas lourd entre les arbres.

– Laissons-lui une minute. Tu t’es baladée avec ton grand-père, pourtant. Et tu n’as jamais aperçu d’ours ?

– Pas un seul. Il m’a appris ce qu’il fallait faire et ne pas faire, si nous en croisions un. Je me rappelle que j’étais déçue de rentrer sans en avoir vu. Maintenant je me demande pourquoi.

– Il arrive que des ours rôdent sur le domaine, en particulier autour des chalets.

Plus loin sur le chemin, elle regarda dans la direction empruntée par l’ours, mais ne vit aucune trace de lui.

– Je sauterais de joie si j’en voyais un, à l’abri dans un chalet.

Il haussa les épaules.

– Ils étaient là avant nous.

Cela la fit sourire.

– Cher journal, aujourd’hui j’ai vu une cascade, admiré des kilomètres de montagnes que j’ai parcourus à pied et j’ai croisé la route d’un ours.

– Fais-tu ça ? Tenir un journal intime ?

– Non. Qui a le temps pour ça ? Mais si je consignais mes journées, je mentionnerais l’ours. Je m’arrêterai à la boulangerie après avoir récupéré ma voiture. J’aimerais prendre un dessert pour demain.

– Nell apportera son espèce de gâteau.

– Nell fait des gâteaux ?

– Parfois. N’oublie pas que je préparerai des grillades. Donc tu cuisines tes patates. Elle ne se fera pas damer le pion.

– J’aime ça chez elle. Son côté battante. C’est sûrement éprouvant d’être coincée entre ses deux frères.

– Ou alors être l’aîné est éprouvant.

– Ça l’est ?

– Pas vraiment. Mais ça pourrait.

– Mais ça ne l’est pas, parce qu’en fin de compte, vous êtes une équipe. Tiens, un de tes chalets. Regarde, il semble blotti entre les collines, avec ses rocking-chairs sur la grande terrasse couverte. Je ne m’étais pas rendu compte que la boucle nous ramenait au domaine.

– Nous revenons à peu près au point de départ.

– C’est ce que je constate.

Ils traversèrent le petit pont qui enjambait le ruisseau. Puis le sentier débouchait sur le parcours d’accrobranche. À l’entrée, Liam étalait des harnais sur un banc.

– Comment était la rando ? demanda-t-il de loin, en les voyant approcher.

– Magnifique. Les cascades, les panoramas et les ours. Pas de grimpeurs cet après-midi ? demanda-t-elle en scrutant le parcours déserté.

– Il a été privatisé.

Il lui tendit un harnais.

– Moi ? Non, fit Morgan, les mains serrées derrière son dos.

– Pour conclure la rando en beauté.

– Plutôt pour me faire hurler comme une gamine, me rouler en boule ou pleurnicher en appelant ma maman au secours. Je t’assure que non !

– Tu n’as pas le vertige, contra Miles en s’harnachant. Je t’ai vue t’avancer sur la corniche pour admirer le point de vue.

– Certes, je n’ai pas le vertige mais…

– Si tu avais eu cette phobie, nous aurions sauté cette étape.

– Je n’ai pas le vertige, mais je respecte fermement les lois de la gravité.

– Tu ne tomberas pas. Tu vois ça ?

Liam lui présenta un harnais, muni de son mousqueton sur le système de sécurité.

– Tu l’accroches pour t’assurer. Il ne peut pas s’ouvrir à moins de l’actionner volontairement. Tu seras partout attachée à au moins une ligne de survie, même sur les plateformes.

– Je me demande pourquoi j’irai me percher sur une plateforme.

– C’est amusant !

– Puisqu’elle a peur…

Miles laissa sa phrase en suspens et entreprit de détacher son harnais.

– Je n’ai pas peur, ce n’est pas le mot juste, se défendit-elle en sachant qu’il l’avait choisi à dessein. Prudente, je préfère dire que je suis prudente.

– Comment t’échapperas-tu quand les zombies nous envahiront en masse ? lui demanda Miles.

– Je mourrai d’une horrible mort, puis je passerai le restant de ma vie de zombie à engloutir des cerveaux. Mince, je suis tombée dans une embuscade, dit-elle en attrapant le harnais. Montre-moi comment fonctionne ce machin.

Tout en le fixant sur elle, Liam sourit.

– Ce dispositif supporte facilement trois fois ton poids. Nous serons tous les deux là-haut avec toi, mais d’abord, je te présente les règles essentielles au sol.

– Je me sens bien au sol.

Liam était rigoureux, et les bases pas trop complexes.

– Et Hurleur ?

Miles noua sa laisse au pied d’un banc. Puis il mit à sa disposition de l’eau et un bâton à mâcher.

– Il est très heureux ici, déclara-t-il avant de lui tendre un casque de sécurité.

Bien qu’elle n’ait pas vraiment l’esprit de compétition, elle se retrouva néanmoins à grimper jusqu’à la première plateforme derrière Liam, suivie

par Miles. Là-haut, avec Hurleur tout en bas, Liam lui rappela le fonctionnement du mousqueton et de la ligne de survie.

– Le pont risque de tanguer si tu marches sur les croix en bois, mais tu es accrochée.

– Passe devant.

– Entendu. Je t'attends sur la plateforme suivante.

À le regarder, Morgan se dit qu'il semblait se balader sur un pont en pierre deux mètres au-dessus d'un paisible ruisseau.

– Tout va bien, dit Miles derrière elle.

Elle lui épargna un regard dubitatif, retint sa respiration et posa le pied sur la corde.

Certes le pont tanguait, mais elle concentra son regard sur la plateforme d'arrivée, même quand Hurleur hurla en dessous. Elle ne chuta pas, ne termina pas en pendouillant la tête en bas, humiliée.

– Impec ! Tu veux passer en premier cette fois ?

– Non, je suis très bien en seconde position.

– Tu te rappelles de la marche à suivre ?

– Oui, oui. Tout ce qui évite la chute, je l'ai gravé dans ma tête.

Elle examina la technique de Liam qui parcourait les rondins verticaux inutilement étroits et espacés d'une largeur excessive. Puis derrière elle, elle vit Miles avancer sur le pont avec autant d'aisance que son frère.

« *Que des frimeurs* », se dit-elle. Elle détacha prudemment le premier mousqueton, le glissa sur le câble, tira dessus pour vérifier sa solidité et répéta l'opération avec le second.

Les rondins se balançaient aussi, mais l'idée de se retrouver paralysée en plein milieu la poussa à continuer. Elle étirait ses jambes pour atteindre les rondins successifs. Le fait qu'elle ravalât à temps quelques cris perçants renforçait sa confiance en elle.

Elle affronta ensuite de fines balançoires en bois totalement instables, ainsi qu'un filet de cordes à traverser. Et à chaque passage, Liam poussait des cris admiratifs.

– Tu as trouvé le truc ! Tu peux intégrer l'équipe maintenant !

« *Non*, pensa-t-elle en avançant prudemment le long d'un tronc d'arbre couché, prolongé par ce qui était une simple corde raide. *Certainement pas.* »

Elle monta à une échelle en cordes, sentit ses abdos douloureux pendant qu'elle chancelait sur une série de pneus.

Le trapèze eut presque raison d'elle. Elle regarda Liam l'agripper, prendre son élan en se balançant comme dans un cirque et enfin sauter sur la plateforme.

Son cœur battait à tout rompre. Ses muscles tremblaient. Cela nécessitait des efforts inhumains ! Toutefois elle saisit le trapèze et respirant un bon coup, elle se repoussa du bord.

Et elle eut l'impression de s'envoler. Une seconde ou deux, elle vola dans les airs, le visage et le corps dans le vent, défiant la gravité.

Quand elle retomba sur la dernière plateforme, son rire résonna.

– Et voilà !

Elle serra Liam dans ses bras avant de se retourner vers Miles qui patientait devant le trapèze.

– Je ne m'en serais jamais crue capable.

Et ça, il le savait, c'était le moment. Elle se tenait le visage rougi par l'effort, inondée de joie, les bras autour de son frère.

Son sourire aurait pu éclairer le monde entier.

Il ne glissa pas directement de l'affection à l'amour, ou de l'attirance passagère à l'histoire éternelle, mais il tomba méchamment amoureux. Aucun système de sécurité n'aurait pu prévenir la chute.

Cela le laissa essoufflé, stupéfait et un petit peu agacé.

Il y réfléchirait plus tard. Plus tard, une fois qu'il aurait fait le tri dans ses pensées et qu'elle ne serait plus devant lui pour le perturber.

Dès qu'ils commencèrent à redescendre, il se donna l'impulsion nécessaire pour les rejoindre et revenir à son tour sur la terre ferme.

– C'était amusant, non ?

– Plus que je ne l'imaginais, avoua-t-elle à Liam. Beaucoup plus.

– Tu veux y retourner ? Il me reste du temps avant l'arrivée du groupe. Je ne savais pas trop combien de temps il nous faudrait, mais tu as très vite pris le coup.

– Une fois, ça me suffira. Largement.

– Tu dois aussi essayer la tyrolienne et le mur de rochers.

– N'insiste pas. Pour ça, c'est un grand non définitif, rit-elle en le poussant gentiment.

– La prochaine fois, tyrolienne. C'est hyper enivrant, et on a une vue dégagée sur des kilomètres.

– T'es détraqué. Ton frère est barjot, dit-elle à Miles. Je vais libérer Hurleur.

– Elle est géniale, dit Liam quand elle s'éloigna. Tu sais, je ne l'ai pas draguée ni rien.

– Je sais. Permets-moi d'ajouter que tu n'aurais aucune chance.

– C'est que t'as l'air en pétard…

– Non, pas pour ça. Et oui, elle a été formidable.

– Je l'aime vraiment bien. En général, bien sûr mais je voulais dire qu'elle est bien pour toi. Elle me plaît pour toi.

– Moi aussi, admit Miles en détachant son casque, pendant que le chien accueillait Morgan comme si elle revenait de la guerre. Et c'est peut-être ça qui me met en rogne.

Liam lui donna une tape sur l'épaule.

– Ça va s'arranger. Pour ce qui est d'être en rogne, du moins.

– Possible. Merci pour le parcours. Je me suis dit qu'elle serait plus à l'aise avec toi qu'avec un moniteur.

– On s'est bien marrés, dit-il en s'emparant du harnais de Miles. Elle a du cran. Il faut lui reconnaître cette qualité. Avant qu'on se quitte, du nouveau de l'enfoiré ?

– Rien de précis. Ils continuent de suivre des pistes à l'ouest. Il se trouverait peut-être dans l'Oregon, c'est du moins là qu'il a été repéré pour la dernière fois.

– Avec de la chance, il a épuisé toutes les planques et coulé dans le Pacifique.

– Ça m'irait, mais j'aimerais autant qu'ils le coincent. Elle ne sera jamais tranquille tant qu'il ne sera pas en cabane.

– Il ne peut pas fuir éternellement, Miles. Personne ne peut.

Non, se dit Miles, mais c'était le hic. Tôt ou tard, Rozwell cesserait de courir et réessaierait d'atteindre Morgan.

De retour chez lui, il l'attira sous la douche. Pas seulement parce qu'il avait une folle envie d'elle, mais parce qu'il espérait que le sexe lui éclaircirait les idées, lui rendrait son équilibre.

L'effet miraculeux ne se produisit pas.

Quand elle partit travailler, il erra en se demandant comment elle pouvait remplir autant d'espace même quand elle n'était pas là.

Dans son bureau, il regarda au dehors, la vue depuis la tourelle qui l'avait tant captivée. Assis, il travailla un peu. Cela aussi remplissait le vide.

Mais il n'avait de cesse de repenser à ces moments. Au poste d'observation, au moment où il s'était senti déraper. Puis sur le parcours, quand tout avait chaviré.

D'autres moments encore, devait-il admettre. La première fois qu'il l'avait vue servir au bar. Le petit déclic en lui qu'il avait ignoré. La regarder partir au volant de son tacot, des questions en tête. Juste des questions. La voir déployer d'immenses efforts à la salle de gym parce qu'elle était déterminée à se muscler pour se protéger.

Une ribambelle de moments avant celui où en sortant, il l'avait découverte dans son jardin, avec sa boîte de cookies.

– Et maintenant, je fais quoi ?

Derrière son fauteuil, Hurleur exprima son opinion en grommelant.

– Je n'ai pas besoin de ton avis. Elle t'a charmé, et tu l'as charmée. Bon sang, on peut dire que c'est réciproque.

Il s'adossa, ferma les yeux.

– C'est donc ça.

Distraitement, il posa la main sur la tête de Hurleur, et s’aperçut que son petit frère avait mis dans le mille. Il avait pour ainsi dire dépassé le stade de l’agacement.

– Elle rentre à la maison dans deux heures.

Et ça aussi, c’était imparable. Elle rentrerait à la maison, et il attendrait son retour.

– Autant que tu sortes faire ta dernière patrouille.

Ils descendirent, et pendant qu’Hurleur s’en allait faire sa dernière ronde, Miles se servit un verre de cabernet. Et pensa à elle.

Il attendit qu’elle rentre à la maison.

Chapitre Vingt-cinq

Cette garce avait bousillé sa vie.

Gavin Rozwell regardait par la fenêtre du motel miteux en bordure d'une route secondaire de l'Oregon. Il pleuvait à n'en plus finir, ce qui lui fit penser aux plages ensoleillées du Mexique. Il songea aux suites dans les hôtels luxueux, à leurs oreillers en plume et à leurs terrasses avec vue sur le coucher du soleil sur les eaux turquoise.

Au champagne servi dans des seaux en argent.

Il pensa au plaisir de claquer des doigts pour être servi, et de déambuler dans des rues baignées de soleil en sachant qu'il pouvait s'offrir tout ce qui lui faisait envie, tout ce à quoi il pouvait prétendre.

Morgan Albright – ou Nash, comme elle se faisait appeler désormais – l'avait privé de tout cela.

Il pouvait sentir la respiration de ces enfoirés d'agents fédéraux dans sa nuque. Littéralement sentir leur souffle quand il se réveillait dans le lit bosselé d'une chambre défraîchie. La sueur froide quand il se réveillait dans le noir, effrayé et désorienté.

À présent, il laissait une lampe allumée pour conjurer les ombres en mouvement, tapies dans l'obscurité.

Il ne pouvait pas se débarrasser de cette sensation, ou pas tout à fait. Il avait beau se répéter qu'ils ne viendraient pas le chercher ici, qu'ils ne le trouveraient jamais dans ce trou à rats perdu dans cette cambrousse où il pleuvait sans discontinuer, il les sentait se rapprocher.

Par deux fois, il avait piraté le système informatique de la police d'État – une fois dans l'Idaho et une seconde dans l'Oregon. Avec fureur et

anxiété, il avait découvert qu'ils avaient actualisé sa description.

Les croquis, sans être frappants de ressemblance, lui ressemblaient assez pour le contraindre à remanier son look. Une fois de plus.

Il avait modifié sa coupe de cheveux, laissé pousser sa barbe, l'une et l'autre hirsutes et d'un châtain quelconque. Avec ses lunettes aux montures noires bas de gamme, il exécrait le visage qu'il voyait dans le miroir.

À la faveur d'un peu de maquillage, les rides autour de ses yeux s'étaient creusées et sa peau avait la pâleur d'une personne confinée entre quatre murs. Il avait déjà pris du poids à cause de son régime fast-food et de l'absence de club sportif dans les motels.

Il changeait d'endroit et de véhicule un jour sur deux. Des pick-up rouillés et des chambres qui puaient le renfermé.

Et la connasse qui vivait sa vie à l'autre bout du pays, qui se payait sa tête, au chaud dans sa grande baraque. Il l'entendait se marrer même quand il laissait la lumière allumée la nuit.

Il s'était imaginé la zigouiller un nombre incalculable de fois, d'un nombre incalculable de manières. Mais ces doux rêves volaient en éclats dès qu'il l'entendait rire, dès qu'il sentait le souffle chaud dans sa nuque.

Ça ne pouvait pas continuer. Ça ne continuerait pas.

Il avait besoin d'un point de chute. Certes le luxe devait attendre, mais il lui fallait un endroit décent où se blottir deux semaines, voire trois. Ou un mois.

Un endroit disposant d'une douche correcte, où la pluie ne lui filait pas un méchant mal de crâne. Un endroit où il pourrait réfléchir, planifier, préparer.

Il prendrait la direction du sud, vers le Nevada. La chaleur du désert ferait s'évaporer la moisissure de son cerveau et lui réchaufferait les os.

Il partirait sans tarder, le soir venu, sous la protection de la nuit et de la pluie.

L'excitation grandissait à mesure qu'il y pensait. Le sud, le soleil, pendant qu'ils le traquaient dans le nord-ouest détrempé. D'abord l'ouest, la côte. Larguer le tacot qu'il avait volé hier et se dégoter un fourgon.

Disperser des fausses pistes dans le but d'orienter ces putains de fédés dans le nord et l'État de Washington.

Mais de son côté, il rebrousserait chemin. Cap sur le sud, le soleil.

Là où il pourrait réfléchir, où il pourrait concevoir des projets.

À présent qu'il regardait la pluie en souriant, il invoqua le visage de Morgan.

Au chaud dans son manoir, certaine de l'avoir vaincu. Se pensant victorieuse.

– Profite du reste de ton été, pétasse, parce que j'arrive.

Maintenant, c'était lui qui riait.

Miles la chercha à tâtons en se réveillant le dimanche matin. Quand sa main rencontra le vide à côté de lui, il ouvrit les yeux, examina ce qui était devenu son côté du lit, tout du moins le week-end.

Et il prit conscience que cet espace vide lui déplaisait. Il s'était habitué à ce qu'elle l'occupe, habitué à sa manière de dormir. Sur le flanc gauche, une main sous l'oreiller comme pour s'accrocher.

Agacé, et encore plus agacé de se découvrir agacé, il s'assit et constata que le chien aussi l'avait déserté.

Il se leva, enfila un short de sport dans la vague idée de se dépenser après son café. Ou encore mieux, après le sexe. Au rez-de-chaussée, en marchant vers la cuisine, il entendit marmonner le téléviseur de l'espace de vie.

Il reconnut une émission de bricolage. Elle était passionnée par HGTV.

Et elle était là, en short ample et tee-shirt encore plus large, debout devant le comptoir jonché de bouteilles, de citrons et d'oranges, dont certains déjà pressés. Le pichet en verre épais de sa grand-mère empli d'une mixture d'un rouge intense presque violet.

Un œil sur un groupe d'individus qui désossaient d'abominables placards de cuisine marron caca, elle trancha une orange.

– Que fais-tu ?

Sans cesser de découper, elle jeta un regard vers lui.

– Coucou. Tu vois bien que je farte ma planche de surf.

– Ahah !

Il fila droit vers la cafetière.

– Je prépare une sangria. Les saveurs ont besoin d'un temps de pause pour se mélanger. Je pensais m'en occuper hier soir en rentrant mais tu avais d'autres projets. Alors je m'y mets maintenant pour la laisser macérer.

Tout en attrapant une tasse, il jeta un regard par-dessus son épaule.

– J'avais aussi d'autres projets ce matin.

Cela lui donna le sourire, alors qu'elle glissait les tranches d'orange dans le pichet et prenait un citron.

– Ils devront attendre. Nous donnons une fête.

« *Café. Café. Café* », pensa-t-il. Et l'arôme de son breuvage le fit bailler.

– Ce n'est pas une fête.

Elle avait dit la même chose avant lui, se souvint-elle. Mais entretemps, elle avait penché du côté de la définition de sa mère et de sa grand-mère.

– Nous avons invité quelques personnes à dîner. Donc c'est une fête entre amis. Je sais que je suis plus nerveuse que toi à cette perspective, mais c'est que je manque d'expérience. Je n'en ai aucune, pour ainsi dire. La dernière fois…

Elle ajouta les tranches de citron jaune et attaqua le citron vert.

– La dernière fois, c'était avec Nina, ce dîner pour Sam et celui que je pensais être Luke Hudson. La fête d'aujourd'hui devrait rayer l'autre des registres.

« *D'où l'importance de cette journée à ses yeux* », se dit-il. Ce qu'il considérait comme une simple soirée d'été en famille comptait pour elle. Pour tant de raisons.

Il s'éloigna du café, se rapprocha d'elle et l'enveloppa entre ses bras.

– Est-ce le plus gros pichet que tu aies trouvé ?

Il la sentit rire, se détendre.

– Tu te dis que Nell goûtera par solidarité, mais que les hommes s'en tiendront à la bière, de crainte que vos précieuses se ratatinent si vous buvez ce que vous estimez être une boisson trop délicate ou trop féminine.

– Ce n’est pas tout à fait ça.

– La sangria n’est ni complexe ni féminine. C’est la boisson d’été idéale entre adultes. Et dans quelques heures, tu découvriras que ma sangria est exceptionnelle.

Il lui caressa le dos avant de retourner à son café.

– Rien de compliqué, dit la femme qui a décimé un verger de taille moyenne et sorti une tripotée de bouteilles.

– L’un des nombreux secrets de ma sangria est le jus pressé.

Quand la sonnette se fit entendre, Morgan posa son couteau.

– Je vais ouvrir, dit Miles.

– Je suis habillée, pas toi.

Il leva la main pour l’arrêter, puis à l’aide de la télécommande, bascula vers les caméras de sécurité.

– C’est ma mère. Qu’est-ce qui lui prend de sonner à la porte ?

Il repassa la télévision sur la chaîne de décoration et sortit de la cuisine. De son côté, Morgan considéra sa tenue avec dépit.

– Merde.

Derrière la porte, Drea haussait les sourcils.

– Tu fais la grasse matinée ?

– Pourquoi n’es-tu pas entrée ?

– J’avais peur que tu dormes tard ou que tu sois occupé, dit-elle en lui remettant un panier de pêches. Les Miller sont arrivés de Géorgie.

– Combien de caisses cette fois ?

– Deux. Je répartis. Je sais que tu verras Liam et Nell dans la soirée. Partage avec eux.

– Peut-être. Désolé. Entre. Nous sommes dans la cuisine.

– Je ne veux pas vous déranger.

– Dans la cuisine, répéta-t-il en s’effaçant. Morgan prépare assez de sangria pour tout Barcelone. Nous avons des pêches, annonça-t-il en lâchant le panier sur le plan de travail. Ne me dis pas que tu envisages de les plonger là-dedans avec le reste.

– J’ai opté pour le vin rouge et les agrumes, mais si j’avais su…

Morgan en prit une et huma son parfum.

– Magnifiques. Merci, Drea.

– Merci aux Miller. Des petits-cousins de mon côté. Ils cultivent des pêches en Géorgie. Et ce qui est magnifique, c'est votre sangria.

– Je vous aurais volontiers fait goûter, mais elle n'a pas macéré. Elle n'a pas assez de goût pour l'instant. Un cappuccino frappé, ça vous ferait envie ?

– Oh, ne vous donnez pas autant de mal.

– Ce n'est pas si compliqué.

Pendant que Morgan plaçait la sangria au frais, Hurleur déboula du débarras pour saluer Drea.

– Te voilà, toi.

Drea se pencha pour le caresser. Si elle se demandait que déduire de l'aisance de Morgan dans la cuisine de son fils, lequel buvait son café en short de sport élimé, elle ravala ses interrogations.

– Comment était la randonnée ?

– Éblouissante, répondit Morgan en faisant couler un expresso avant de sortir un bol. Je ne me rendais pas compte que randonner me manquait avant de m'y remettre.

– Et le parcours d'accrobranche ?

– L'embuscade, vous voulez dire ?

Elle rejeta ses cheveux en arrière, et fouetta une égale mesure de lait condensé sucré agrémenté de vanille avec le café.

– Beaucoup plus amusant que je ne le pensais. Avez-vous essayé ?

– Fierté familiale oblige. Une fois m'a suffi. Ce sont des glaçons au café ?

Morgan secoua le sachet qu'elle avait sorti du congélateur.

– Pourquoi diluer quelque chose de bon avec de l'eau ?

– Ce qu'elle veut dire, c'est qui ajoute un peu de café à son lait sucré ? observa Miles. Et peut-être que j'ai envie d'un cappuccino glacé.

– J'en fais assez pour deux.

Elle prit deux grands verres, ajouta des glaçons et versa la mixture à base de café.

Drea but une petite gorgée, puis une seconde.

– Venez plutôt habiter avec moi.

– Et je me demande pourquoi c'est la première fois que j'en bois.

– Tu aimes ton café noir, lui rappela Morgan. Café noir brûlant. J'ai eu cette idée pour ce soir, après le dîner. Nous devrions faire quelque chose avec toutes ces pêches. Quelque chose pour plus tard.

Miles montra sa mère.

– Elle veut que nous partagions.

– Ce serait partagé, et il y en a une grosse quantité. Mais je suis à court d'idées, admit Morgan.

– Un crumble aux pêches, suggéra Drea.

– Là, je suis perdue.

– Une couche de fruits, une couche de pâte émiettée. Facile et rapide. Pas si compliqué pour quelqu'un qui vient d'arranger deux cappuccinos glacés en moins de deux minutes.

– Les boissons, aucun souci. La nourriture, c'est une autre paire de manches.

– Je peux vous montrer.

– Vous feriez ça ?

– J'ai du temps avant de livrer les pêches chez mes parents puis de rentrer chez moi me faire des glaçons de café. Et vous m'enverrez par SMS la recette de la mixture dans ce saladier.

– Marché conclu !

– Je vais faire du sport.

Miles disparut de la cuisine. Et songea qu'elle était à sa place dans sa vie, comme si les autres pans de son existence l'attendaient pour s'emboîter.

Le temps qu'il effectue quatre-vingt-dix minutes de musculation dans sa salle du sous-sol, se douche et s'habille, sa mère était partie. Des pêches débordaient d'une corbeille bleu vif sur le plan de travail, dans une cuisine rutilante.

– J’ai préparé un crumble aux pêches.

– D’accord.

– Attends, c’est énorme. J’ai fait ça, insista-t-elle en montrant un plat à tarte qui refroidissait à côté de la cuisinière. Ta mère m’a guidée pas à pas. Mais j’ai confectionné un dessert à partir de rien. Il faudra le réchauffer avant de le servir. On peut ajouter une boule de glace vanillée.

– D’accord. Je t’aurais aidée à nettoyer la cuisine.

– Ta mère m’a aidée. Impossible de l’en dissuader. Elle a dit que ton père la vénérerait quand elle lui servira un café glacé après le dîner, donc que nous sommes quittes. J’aime vraiment bien ta famille, Miles.

– Moi aussi, et même énormément, la plupart du temps.

– Ça se voit. J’ai fouiné, continua-t-elle. J’espère que ça ne t’ennuie pas. Sinon c’est trop tard, vu que j’ai déjà fouiné. Mais j’ai trouvé cette jolie vaisselle art déco. Que des assiettes de couleurs différentes.

– C’est festif.

– Justement, ce serait parfait pour ce soir. Elles sont gaies et simples à la fois.

La vaisselle que sa grand-mère sortait pour les repas de famille dans le jardin, se dit-il.

– Et ces verres adaptés à la sangria. Courts, épais, avec des pieds colorés et des serviettes à rayures colorées… je pensais…

La fin de sa question s’envola quand il l’embrassa.

– Je prends ça pour un oui ?

– Utilise tout ce que tu veux.

– Oublions les verres en cristal et la belle porcelaine. Je sais que j’en fais une obsession, ou juste un peu.

– Juste un peu. Morgan. Asseyons-nous un instant.

Elle sentait la pêche.

– Si tu veux. Oh non, il est presque deux heures. Ils arrivent à six heures pour l’apéritif.

– C’est dans quatre heures.

– Oui, mais il me reste tant de choses à faire. J’ai trouvé une idée de présentation de table sur HGTV que j’aimerais reprendre.

– Pourquoi ça ne m’étonne pas ?

– Avec des fleurs, des vases, des bougies, la totale. Je suis responsable des pommes de terre, donc il faut les plats pour le service. Et je dois m’arranger, me faire belle.

– Tu es belle.

– Tu parles. Je suis morte de honte que ta mère m’ait vue dans cette tenue, alors qu’elle semblait tout droit sortie de la couverture d’un magazine spécial été chic et décontracté.

– Ça sera comme ça à chaque fois que quelqu’un passera ici ?

– J’espère pas. Mais je pense que je dois franchir cette étape en beauté. C’est ta maison, tes frères et sœurs, le chef de la police. C’est une grosse épreuve pour moi.

– Très bien. Quelle est la suite ?

Elle poussa un long soupir.

– Merci.

Il haussa les épaules tandis qu’elle commençait à s’entraîner à plier les serviettes avec originalité, en accord avec la décoration de table qu’elle avait choisie.

Il décida que cela pouvait attendre. Ce qu’il voulait lui dire pouvait attendre. Et cela lui laisserait plus de temps pour réfléchir.

Les quatre heures furent nécessaires pour qu’elle se déclare satisfaite en tous points. Les fleurs, les bougies, les serviettes. Elle restait intensément concentrée, même si elle bavardait sans cesse en cuisinant ses pommes de terre pendant qu’il mettait à mariner le poulet et les légumes qu’il ferait griller, et préparait la sauce barbecue.

Une fois de plus, pendant qu’ils s’activaient côte à côte, il fut frappé que sa présence semble aussi naturelle. Et comme elle était sur des charbons ardents, il attendait impatiemment le dîner, plus qu’il ne s’y serait attendu.

Elle enfila une robe, ses jambes la prédestinant à ce genre de tenues. Une petite robe légère vert menthe à l'eau, pour laquelle il remercia l'été.

Finalement, quand elle posa un regard critique sur la table apprêtée, elle approuva d'un hochement de tête.

– Tout a l'air d'aller, non ? Tout a l'air bien.

– Y'a intérêt. Tu sais que tu as passé la moitié de la journée à donner des formes farfelues aux serviettes, et à disposer des capucines dans chacune d'elle de manière précise. Tout ça pour que les invités les déplient.

– Les capucines sont ravissantes et comestibles. C'est pour ça.

– C'est pour ça. Je vais chercher une bière.

– Ou, dit-elle alors qu'il se dirigeait vers la bassine en cuivre dans laquelle, comme elle l'avait demandé, il avait entreposé la bière et le vin sur de la glace, tu pourrais goûter la sangria.

– Je croyais qu'elle devait macérer.

– Elle macère depuis six heures, elle est prête. Juste pour goûter, dit-elle en retournant dans la cuisine. C'est pas grave si tu n'aimes pas.

Il baissa les yeux vers le chien, qui leva les yeux vers lui.

– J'ai juste envie d'une bière. J'ai plié des foutues serviettes, sorti la planche à repasser dont je me souvenais à peine de l'existence pour que tu repasses le centre de table qui finira taché de sauce barbecue. Je mérite une bière.

Hurleur répondit d'un grommellement que Miles sentit compatissant. Solidaire, peut-être même.

Elle apporta le pichet sur la table avec la bassine en cuivre, les verres, les serviettes cocktail, les fleurs et d'autres bougies.

– J'ai ajouté un trait d'eau gazeuse pour la touche pétillante.

Elle servit deux doigts de sangria dans un verre.

– Goûte.

Il but avec prudence et fronça les sourcils.

– T'aimes pas ?

– Non, ça m'énerve parce que c'est bon et que je voulais une bière.

– L'un n'empêche pas l'autre, dit-elle en l'embrassant sur la joue.

Il entendit la voix de Nell à l'intérieur.

– C'est nous ! Je pose le dessert sur le plan de travail.

– Zut, râla Morgan en se tapant le front. Mon crumble. J'avais oublié qu'elle apportait le dessert. Nous laisserons le crumble au frais.

– Pas question, nous mangerons les deux. C'est deux fois mieux.

Nell fit irruption avec Jake. Elle aussi portait une robe d'été, et Miles s'efforça de ne pas imaginer Jake avoir des « idées » en voyant Nell habillée ainsi.

Elle s'arrêta, contempla la table.

– Oh dis donc ! Ouah, siffla-t-elle en regardant Morgan. C'est tellement joyeux ! C'est de la sangria ? Goûtons-la. Jake. Si Morgan l'a faite elle-même, elle est délicieuse.

Miles crut voir Jake glisser un regard plein d'envie vers les bières.

– Volontiers, dit-il néanmoins.

À l'arrivée de Liam, ils buvaient de la sangria autour d'une troisième table. Il était accompagné par une beauté brune aux yeux de biche prénommée Dawn. Miles n'eut pas besoin de plus de dix minutes pour la déclarer hors-jeu. Sympa, mais pas quelqu'un qui conviendrait quand Liam sera prêt. Ni pendant qu'il ne l'était pas.

D'un autre côté, il ne pouvait pas en dire autant de Nell et Jake. Il les connaissait trop bien pour ignorer ce qu'il ne pouvait que constater.

Ils allaient bien ensemble.

Pendant que Liam divertissait les demoiselles, Miles alluma le gril. Jake le rejoignit.

– Tu lui feras du mal, dit Miles. Et elle t'en fera. Il en va ainsi des couples, on n'y échappe pas, c'est dans la nature humaine. Pour peu qu'on s'attache.

– C'est la vie.

– Ouais. Mais si tu lui faisais du mal, je serais obligé de te faire la peau.

– Fatalement, tu n'aurais pas le choix.

– Exactement.

– Pour l’instant, elle veut y aller doucement. Ça ne me pose pas de problème. J’ai tout le temps du monde.

Jake jeta un regard vers la table avant de continuer.

– Et quand ce sera le bon moment pour elle, je serai prêt. Sinon, la table a l’air sortie d’un magazine. As-tu été forcé de participer à la déco ?

– De l’esclavage, voilà ce que c’est.

– T’es accro, mon gars.

– Peux pas le nier. Je sais pas trop où elle en est pour l’instant. Rozwell.

Jake jeta un nouveau regard vers la table.

– Il semble se diriger vers l’État de Washington. Les unités fédérales et la police locale sont mobilisées.

– Peu importe. Tant qu’il circule en liberté, elle vit avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête.

Il l’entendit rire, secoua la tête.

– Mais pas ce soir.

Quand ils s’installèrent à la table festive, joliment ornée de fleurs et de bougies, avec ses plats et ses boissons, il pensa encore : « *Pas ce soir* ».

Pas de pression pour elle ce soir, parce que dans l’immédiat, elle franchissait l’étape avec brio.

Elle riait avec Liam, participait à une conversation sur l’impressionnisme avec Dawn, la passion de cette dernière. Elle parlait base-ball avec Jake, de choses et d’autres avec Nell.

Il savait qu’une partie de son aisance était innée, un outil de ses talents professionnels. Mais elle se manifestait par le simple fait qu’elle appréciait les gens et écoutait ce qu’ils avaient à dire.

– Ça y est, Miles, tu maîtrises la sauce secrète des Jameson, dit Nell en repoussant son assiette. C’est toi le cuistot pour la prochaine réunion de famille, si je me souviens bien. Et ma mémoire est bonne. Je vote pour un effiloché de porc braisé. Tu t’en sortiras comme un chef.

– Je vote comme toi. Et ces pommes de terre, ajouta Liam.

– La spécialité de Morgan.

– L’une des deux, intervint-elle. Grâce à ces dames, j’en ajouterais au moins une autre.

– Ces dames ? demanda Dawn à Morgan avec un sourire perplexe.

– Ma mère et ma grand-mère. Nous habitons sous le même toit.

Elle prit une bouchée de poulet.

– Je vois. Tu vis avec ta mère. Je pensais que tu travaillais à l’hôtel.

– Aussi. C’est fascinant et appréciable de faire partie d’un foyer qui réunit trois générations.

Même si elle avait déjà montré sa curiosité, Dawn continua de creuser le sujet.

– Ta grand-mère se sent sûrement en sécurité avec toi à la maison. Étant âgée, ça se comprend.

Miles vit Nell lever les yeux au ciel, mais Morgan se contenta de rire.

– Vaut mieux que Gram ne t’entende pas la qualifier d’âgée. Avec ma mère, elles pratiquent le yoga toutes les semaines et les quelques fois où j’ai assisté au cours avec elles, j’ai eu du mal à suivre. Elles possèdent et dirigent Crafty Arts and Wine Café.

– Oh, j’y suis allée. Un endroit super. Je pense avoir rencontré ta grand-mère. Elle est très vive d’esprit.

Morgan leva son verre sans masquer son sourire.

– Je te le confirme.

Non, estima Miles, la beauté brune était à des lieux de convenir.

Le soleil s’abaissait à l’ouest avant même que le dessert ne soit servi.

– Nell, j’ai un aveu à te faire, commença Morgan. J’avais oublié que tu apportais le dessert. Et ta mère a déposé des pêches.

– Tu en as fait quelque chose ?

– Elle m’a appris la recette du crumble aux pêches.

– Concours de dessert ! déclara Liam.

Nell lui lança un regard noir.

– Non, ce n’est pas un concours.

– Tout n’en est-il pas un, dans le fond ?

Morgan apporta son soutien à Nell.

– Non, considérons que tu as de la chance ce soir, tu auras des deux. Quelqu'un a envie d'un cappuccino ? Chaud ou glacé ?

– Je n'ai jamais goûté le cappuccino glacé.

– Tu ne le regretteras pas, dit Miles à Jake.

– As-tu du lait écrémé ?

Une fois de plus, Morgan eut le mérite de sourire à Dawn.

– Désolée, pas ici.

– Alors juste une demi-tasse. Chaud.

– Sans problème.

– Je te donne un coup de main.

Nell se leva, et tapota l'épaule de Jake pour lui signifier de rester à table.

– Elle est jeune, dit Nell quand elle se retrouva seule avec Morgan dans la cuisine. Et un peu plus jeune que son âge.

– C'est vrai, et elle n'avait pas l'intention d'être blessante. Elle vient d'une famille aisée, ça se sent. Il n'y a rien de mal à ça.

– J'espère bien, parce que moi aussi.

– Elle est très cultivée, surtout en peinture, et elle profite de son dernier été avant de se lancer dans la vie active. Elle commence à travailler dans une galerie d'art à Chicago, même si elle aurait préféré New York.

– Tu en as plus appris sur elle que moi.

– Elle est assez transparente, et très sympa. Encore jeune mais pas méchante. Ni elle ni Liam ne donneront de suite à leur relation une fois qu'elle aura emménagé à Chicago le mois prochain.

– C'est sûr.

– Jake et toi, en revanche, c'est plus sérieux.

– Plus que je ne voulais, jusqu'à ce que je le veuille. Pour un flic, il est plutôt conciliant, et il finit par m'adoucir.

– Ne m'en veux pas, mais j'ai remarqué qu'il avait un joli derrière.

– Bien d'accord avec toi. C'est difficile de ne pas le remarquer. Magnifique, dit-elle quand Morgan sortit le crumble du four. Exactement comme celui de ma mère.

– Elle m'a guidée pas à pas. Le tien est superbe. Qu'est-ce que c'est ?

– Un Cherry Dump Cake. Tu ajoutes ta préparation sur des cerises, un peu de ceci et de cela. Au four, et c'est prêt.

– C'est dans mes cordes. Peut-être.

– Je t'enverrai la recette. Ce sont… des glaçons de café ? C'est génial. Fais-moi goûter.

Morgan lui en donna un et Nell le dégusta comme une sucette.

– Punaise, je pourrais en faire une orgie. Pourquoi n'y ai-je jamais pensé ? J'emporte les desserts, tu t'occupes du café.

Après les desserts, appréciés, ils traînèrent un peu avant de se séparer. Les étoiles parsemaient le ciel quand Morgan s'assit dans le jardin avec Miles.

– Alors, cette étape ? demanda-t-il.

– Négociée en souplesse, merci. C'était sympa. N'était-ce pas sympa ?

– Ça l'était. Même la nouvelle copine bientôt oubliée s'est bien amusée. Tu aurais pu la rembarrer, mais tu ne l'as pas fait.

– Elle ne pensait pas à mal. Elle n'avait jamais songé qu'une femme adulte, un peu plus âgée qu'elle, puisse cohabiter avec sa mère par choix, et encore moins avec sa grand-mère. Liam ne l'en a pas informée, manifestement.

– Cela ne regarde que toi. Alors non, il n'a rien dit.

– J'apprécie. Et j'apprécie aussi que tu m'aies supportée aujourd'hui. Je sais que j'ai été pénible.

– Je te confirme, répondit-il et il aima son petit rire facile. Tu n'as plus qu'à te faire pardonner.

– Je peux essayer. Qu'as-tu à l'esprit ?

– Ce que j'avais à l'esprit ce matin quand tu étais tellement occupée à être pénible.

Elle se leva et s'assit à califourchon sur lui.

– Je vois. C'est le moins que je puisse faire.

– Le moins… on va faire mieux que ça.

Il se leva en la gardant contre lui et elle enroula ses longues jambes autour de sa taille.

– Il faudrait faire rentrer le chien.

– Sa dernière patrouille est en cours. Il sait rentrer seul quand il sera prêt.

– On pourra recommencer de temps à autre ?

– Certainement pas, contra-t-il en la portant dans la maison. Pas si je dois plier des serviettes.

– Tu seras dispensé de pliage.

– En ce cas, je te laisserai une chance de me convaincre.

– Miles, tu es si bon avec moi.

Elle frotta son nez dans son cou, déclenchant des petites flammes dans ses veines.

Il avait la ferme intention de l’être.

Chapitre Vingt-six

Dix jours après que Gavin Rozwell avait fui son hôtel miteux par une nuit pluvieuse, Beck et Morrison faisaient un point dans la chambre d'un motel moins miteux, tandis qu'une averse martelait la nuit.

Ils avaient punaisé des cartes routières aux murs, retracé ses trajectoires et les chemins suivis par la police locale et les fédéraux. Ils avaient souligné en rouge les lieux où il avait été vu avec certitude, et en jaune, les moins sûrs.

En plus des cartes, ils disposaient de photos et de descriptions de véhicules volés qu'ils avaient reliés à Rozwell et les avaient classés en « retrouvés » et « non retrouvés ».

À cela s'ajoutaient des photos de la dernière chambre qu'il avait occupée dans un motel de l'Oregon, avec les déclarations de l'agent d'accueil pour le moins laconique ainsi que celles de la serveuse tellement intéressée qu'elle en avait les yeux écarquillés et qui avait servi à Rozwell du poulet frit dans la triste cafétéria accolée au motel.

Ils avaient aussi recueilli les déclarations du caissier du Quick Mart qui avait senti une odeur d'herbe et de désespoir quand Rozwell avait acheté un pack de six Coca Zero, un sachet familial de chips au vinaigre et des gâteaux au beurre de cacahuète.

Ils avaient trouvé le pick-up Ford délabré, les pneus à plat, sans roue de secours, mais avec ses empreintes partout, abandonné dans une ruelle à la sortie de Fall City, Washington. Et la description d'un Dodge ram déclaré volé dans une voie privée à moins d'un kilomètre de la Ford.

Toutes les pistes pointaient vers le nord.

– Nous avons reconstitué sa trajectoire jusqu'au motel en banlieue d'Alpine, Oregon, à cause de l'arrêt à la supérette. Nous l'avons en vidéo.

Beck marchait de long en large devant leur tableau de preuves improvisé, pendant que Morrison rédigeait le rapport journalier. Beck portait un débardeur et un pantalon à cordon en coton qui faisait office de vêtement d'intérieur pour les séances tardives et pour dormir.

Ces trois dernières semaines, ils avaient à peine passé quarante-huit heures à Baltimore, dans leur bureau, dont deux nuits dans leurs lits.

À défaut de bureau, Morrison utilisait une table d'appoint grande comme une plaque d'égout sur laquelle il tapait tous azimuts sur son ordinateur portable. Ses lunettes de lecture, achetées au Walmart après qu'il s'était assis sur sa paire précédente, ne cessaient de glisser sur son nez.

– Pourquoi est-il allé à la supérette ?

Morrison leva les yeux par-dessus ses lunettes demi-lune.

– Pour faire une réserve de sucre et de glucides pour la route.

– C'est à moins de quinze kilomètres du motel. Il y a des distributeurs au motel. Mais il ne fait pas ses réserves là, il va à l'épicerie où il sait pertinemment que la caisse sera équipée de caméras.

– Sans un gros coup de chance, nous serions passés à côté.

– Sans doute, mais la vidéo nous a conduits au motel, et de là au pick-up largué sur le parking de Molalla. Encore dans l'Oregon mais beaucoup plus au nord. Le principal aéroport se trouve à Salem, mais il ne l'abandonne pas là. C'est ce qui nous a permis de le retrouver assez facilement.

Morrison se frotta les yeux, fit rebondir ses binocles.

– Rien n'est simple dans cette affaire.

– Mais regarde. Le nord, dit-elle en tapotant la carte. La trajectoire est nette. D'accord, elle est un peu tortueuse mais elle suit la direction nord. L'État de Washington. Et tout semble indiquer qu'il cherchera un moyen de franchir la frontière du Canada ou de rejoindre l'Alaska.

Morrison ôta ses lunettes et, les tapotant sur son jean élimé, examina la carte.

– Nous ne creusons pas des pistes, nous suivons des petits cailloux. Nous ne faisons que les ramasser en chemin.

– Exactement. Quentin, est-il vraiment devenu aussi négligent ? Pouvons-nous réellement penser qu'il laisse derrière lui tous ces indices ?

– Possible. Il est déstabilisé. Nous le savons. Loger dans des taudis, conduire des tas de ferraille. Il se néglige aussi, d'après les déclarations de la serveuse. Il est ébranlé et en fuite. Mais…

Assise sur le côté du lit, les jambes repliées sous elle, Beck hocha la tête.

– Mais. Ces temps-ci, j'ai l'impression – et elle ne fait que se renforcer – qu'il joue avec nous. Ce pick-up retrouvé hier ? C'est une pancarte lumineuse qui indique le nord.

Morrison se leva, s'étira le dos au point de le faire craquer. Son matelas extra-ferme, chez lui à Baltimore, lui manquait affreusement.

– Après avoir loupé le coche avec Morgan, reprit Morrison, il a passé pas loin d'une année sans commettre un seul crime.

– À notre connaissance, modéra Beck.

– À notre connaissance. Si on se base sur ce que nous savons avec certitude, il n'a pas fait de victime depuis Myrtle Beach. Il avait pourtant accéléré la cadence : Arizona, Nouvelle-Orléans, Myrtle Beach. Trois meurtres en l'espace de six mois.

– Il devait rattraper ce temps perdu, cette année perdue.

Elle se rapprocha de la grande carte et tapota l'Arizona.

– Celui-ci était planifié. Il a pris son temps, il s'est remis en selle.

– Mais Dressler à la Nouvelle-Orléans, c'était impulsif, une perte de contrôle. Une sorte de libération, très bâclée.

– Il lui fallait enchaîner, reprendre son rythme. Certes, il ne s'est pas pressé avec la victime de Myrtle Beach, mais il a touché le pactole. Sans sa précision coutumière toutefois. Faire l'impasse de la géolocalisation de la Mercedes, c'est de la négligence. Il a perdu sa minutie depuis Nina Ramos, ce qu'il perçoit comme son élégance.

– Et maintenant, il ralentit de nouveau. Il a perdu la plupart de ses accessoires, toutes ses fausses cartes d'identité, et il est en cavale depuis le Missouri. Donc il est désarçonné, pas dans son élément, il cafouille. Mais…

De nouveau, Beck hocha la tête.

– Il est aussi hors de lui. À qui la faute ?

– Morgan Albright. Ou Nash, rectifia Morrison. Et nous.

– Et nous. Il est possible qu'il nous le fasse payer en nous envoyant à la chasse au dahu.

– Il va s'en prendre à Nash, tu crois ?

– Pas maintenant, dit-elle en secouant la tête. Non. Pas tant qu'il sait que nous le poursuivons. Il faut qu'il nous sente derrière lui. Tu penses le contraire ?

– Non. Il est trop chamboulé, il a besoin de temps pour se poser, s'organiser. Quelque part dans son cerveau détraqué, il sait qu'il a commis une bourde. Elle est le gros lot.

Il prit une bouteille de soda au gingembre posée au pied de la table, étant donné qu'il n'y avait pas de place entre son ordinateur et ses dossiers. Il but une gorgée et grimaça un peu, comme si le soda avait tiédi.

Puis une fois rassis, il orienta sa chaise face à elle. Sa chambre gardait l'odeur de la bougie qu'elle brûlait systématiquement en voyage. Ils travaillaient plus volontiers dans sa chambre, car elle se plaignait que la sienne sente comme le vestiaire d'un gymnase.

Elle n'avait pas tort.

C'est pourquoi, assis, les jambes étirées, il laissa le parfum – pivoine, comme dans le jardin de sa mère au mois de mai – apaiser son esprit.

Comme Beck connaissait son fonctionnement, elle garda le silence.

– Contactons le chef Dooley et la sécurité de l'hôtel pour qu'ils renforcent la vigilance.

– Absolument.

– Mais il n'est pas du genre subtil. Tout est noir ou blanc avec lui. Considérant qu'il nous entraîne vers le nord, plus j'y réfléchis, plus je pense que ton idée…

– Sa destination est le sud, termina Beck.

– Rappelle-toi qu'il avait prévu de se rendre au Mexique. Nous le savons d'après ce qu'il a laissé dans sa chambre à la Nouvelle Orléans. Peut-être qu'il a fabriqué un passeport. Mais ça fait une sacrée distance.

– Tu penses qu'il va moins loin. Moi aussi. Écoute cette pluie, Quentin. Je te jure que je tuerais pour sentir le soleil, la chaleur. J'te parie ma main gauche.

– La plus faible. Sud alors. Nous avons suffisamment de monde sur l'affaire par ici pour suivre ton intuition. Direction le sud. Aux premières lueurs du jour ?

Elle regarda la fenêtre voilée d'un rideau, écouta tomber la pluie.

– Si le jour se lève.

– Nous trouverons un peu de lumière.

– Lui surtout, nous le trouverons. Il ne nous échappera pas, Quentin. Et il ne coincera pas Morgan. Mais je crains qu'il ne fasse une nouvelle victime avant que nous l'attrapions.

Elle secoua la tête, ses épaules.

– Eh merde. Tu sais ce que je ferai quand nous aurons chopé cette enflure ?

– Quoi donc ?

– Après t'avoir embrassé sur la bouche – arrange-toi avec ça – je retournerai auprès de mon saint mari à la patience d'ange et je ferai un bébé.

– C'est vrai ?

– Tu veux parier ? Une leçon que je tire de cette affaire ? La vie est faite pour être vécue. Coffrons cet enfoiré et commençons à vivre.

– Peux pas dire mieux, approuva-t-il en rassemblant ses affaires. Je terminerai mon rapport dans ma chambre. Dormons un peu.

Gavin Rozwell, alias Leo Nesser, se dorait la pilule sous le soleil du désert. Il se sentait renouvelé, revigoré, rajeuni. Même sa minable chambre de motel ne l'empêchait pas de jubiler.

Il avait taillé ses cheveux mi-longs pour leur conférer un style plus insouciant que négligé. Après avoir éclairci quelques mèches, il les avait rassemblés en queue boudinée. Il avait désépaissi sa barbe de sorte qu'elle ombrait discrètement ses joues et laissé une petite mouche sous la lèvre inférieure. Un autobronzant avait transformé son teint livide en bonne mine. Il complétait sa nouvelle apparence par des lentilles vertes et des lunettes rondes façon John Lennon.

Une sorte d'artiste bohémien, en sandales Birkenstock et jean effiloché.

Plus enrobé, il avait pris une bonne taille de pantalon mais il y remédierait au plus vite. Une bedaine, ne serait-ce qu'un faux ventre, accentuait la crédibilité de son personnage. Néanmoins il souhaitait retrouver son corps. Dans cet objectif, il se promenait de longues heures sous la chaleur cuisante, trimballant un carnet à dessin et un appareil photo.

Vegas l'attirait comme le chant d'une sirène, avec ses hôtels huppés et sa vie nocturne débridée. Même Reno chuchotait à son oreille. Mais il gardait ses distances, randonnait dans des canyons grillés par le soleil – ces fichus kilos finiraient par fondre. Et il s'amusait à imaginer les fédés fureter sous une pluie battante, dans la morosité du nord.

Il avait laissé une piste que même un aveugle aurait remarqué, avant de pousser la Fiat d'emprunt dans un lac et de la regarder glouglouter jusqu'au fond. Ils finiraient par la repêcher, un jour. Mais ce jour-là, ce serait trop tard.

La nuit, il se documentait. Il lui fallait un refuge, ce que les canyons et le désert lui procureraient naturellement.

Il existait quantité de lieux hors du système dans ce vaste monde, et encore plus de survivalistes à la noix qui déblatéraient en ligne, sur des serveurs dédiés. Un seul lui suffisait.

Il ne se pressait pas. S'il avait l'intention de passer quelques semaines, peut-être même des mois dans la cabane d'un zinzin, mieux valait le sélectionner avec soin.

Quelqu'un qui n'ait ni ami ni famille qui risquerait de prendre des nouvelles. Quelqu'un qui prenait le survivalisme suffisamment au sérieux

pour stocker une bonne quantité de nourriture et d'eau. Avec un toit convenable au-dessus de la tête.

Il rejoignit des conversations sous le pseudo « l'hommedenullepart », demanda des conseils, évita les débats. Les conseils obtenus l'orientèrent vers d'autres groupes, et à partir de ceux-ci il resserra son étude à quelques candidats des environs.

Il se documentait sur ses cibles, se rapprochait à pied ou en voiture pour les observer de près, quand c'était possible. Il se nourrissait de burritos, de frites grasses et piratait. Il mangeait des chips – la route l'avait laissé avec une addiction sévère aux chips dont il ne pouvait se défaire. Après quoi, il changeait de motel pourri.

Il investit dans un drone, le fit voler au-dessus des canyons et obtint des vidéos aériennes acceptables de quelques marginaux.

Quand il eut réduit sa liste aux deux candidats les plus prometteurs, il chercha leurs noms et se renseigna sur eux. Le choix était vite fait : un ancien marine de quarante-sept ans assez féroce pour avaler des rochers au petit déjeuner ou une veuve de cinquante-trois ans aux bras filandreux dont le pseudo était Prep4Jesus.

Jane Boot et son mari James s'étaient installés dans ce coin isolé quelque part entre Gabbs et Two Springs, Nevada, douze ans plus tôt. Apparemment, voilà quatre ans, le mari avait succombé à un cancer que les prières avaient échoué à vaincre. Jane poursuivait sa vie tranquille. Avec une chèvre pour le lait, quelques poules, des cochons qu'elle égorgeait ainsi qu'un fumoir pour la viande.

En vraie fanatique, elle croyait à l'enlèvement de l'Église[2], au fait que les communistes dirigeaient toutes les branches du gouvernement, et à l'inévitable guerre qui serait bientôt menée contre les étrangers – qu'ils viennent d'autres pays ou d'autres planètes.

Elle dévorait les publications de QAnon[3] avec plus de voracité qu'il ne s'empiffrait de chips.

Jane, et pas si récemment feu James, se déclaraient antivaccin, antigouvernement, antihomos, anti-tout ce qui n'incluait ni Dieu ni les

armes.

Complètement frappée, de l'opinion de Rozwell. Sans enfant ni famille – hormis une sœur qui l'avait reniée depuis belle lurette –, mais avec un accès à Internet.

Son chien avait été enterré avec le mari un an plus tôt.

Rozwell s'attendait à ce qu'elle soit bien armée, et plus que disposée à abattre un intrus. Pas grave, il se débrouillerait.

Il maigrit de deux petits kilos – plus que sept à perdre. Dans un regain de confiance, il entra dans les comptes de Jane comme un couteau dans du beurre.

Elle conduisait un pick-up, évidemment. D'après le livre de comptes qu'elle tenait sur son ordinateur, elle le sortait deux fois par mois pour se rendre soit à Gabbs soit à Two Springs dans le but de vendre des œufs, du lait de chèvre et toutes sortes de mochetés qu'elle confectionnait, des perles en toc ou des peaux de porc tannées.

Répugnant.

Elle n'utilisait pas plus Amazon qu'UPS ou FedEx. Sa propriété se fermait par un portail en fer et du fil barbelé bardé de pancartes FOUTEZ LE CAMP le long du chemin de terre et des deux hectares poussiéreux.

Cependant, elle avait un chalet, un hangar, un puits, l'eau courante et des panneaux solaires qui l'approvisionnaient en électricité. Son mari avait sérieusement bricolé avant de reposer six pieds sous terre. Une chance qu'il ne soit plus de ce monde, sans quoi Rozwell aurait été contraint de courir le risque de s'attaquer à lui.

Il pilotait son drone. Surveillait. Patientait.

Un jour qu'il la regardait entrer dans le hangar, elle ressortit au volant de son pick-up.

Pas trop tôt !

Tandis qu'il l'épiait tel un vautour virevoltant au-dessus de sa tête, il la vit sortir des litres de lait et des boîtes d'œufs de sa bicoque pour les ranger dans des glacières sur le plateau du pick-up. Puis elle ramena une caisse, sans doute ses babioles qu'elle chargea aussi.

Il repéra un fusil de chasse et une sorte de carabine derrière son siège, ainsi qu'un pistolet quelconque à sa hanche.

Elle ferma la porte du hangar et la cadenassa avant de retourner dans sa cahute, dont la porte se fermait avec un autre cadenas. Avec ses bottes poussiéreuses et son jean, même si elle semblait aussi maigre qu'un serpent, il ne doutait pas qu'elle ait de la vigueur.

Par l'intermédiaire du drone, il suivit son pick-up sur le chemin de terre, soulevant au passage encore plus de terre. Mais il rapatria son gadget avant qu'elle atteigne le portail.

Comme sa dernière entrée dans son livre de comptes indiquait Gabbs, il supposait qu'elle partirait vers Two Springs à l'est. Il retourna dans son pick-up, déplia une carte et fit mine de la consulter au cas où elle se dirigerait de son côté.

Pendant ce temps, elle prit son temps pour accéder au portail, le déverrouiller, pousser, le franchir, puis sortir de voiture, le refermer et le cadenasser. Cela fait, elle roula vers l'est et Rozwell comprit que la chance avait tourné en sa faveur.

Il laissa passer dix longues minutes, histoire d'avoir la garantie qu'elle ne ferait pas demi-tour. Le plus simple aurait été de fracturer les cadenas à la tenaille, mais cela l'alerterait. Raison pour laquelle il avait passé de longs moments au motel avec des cadenas et des pics de crochetage devant wikiHow[4].

La technique lui donnait du fil à retordre. Tant et si bien que le temps de crocheter le premier, il était en nage. Forcer les trois lui prit près d'une demi-heure, mais il finit par ouvrir ce maudit portail. Il retourna chercher son pick-up, s'introduisit sur la propriété et referma derrière lui.

Il avait découpé mentalement chaque étape durant ses heures de surveillance, ou assis dans la chambre de son motel. L'essentiel étant que son pick-up ne soit pas visible, il contourna la maison, guidonna presque pour longer le bâtiment ainsi que l'appentis qui donnait de l'ombre à la chèvre. Il érafla un peu la peinture, et alors ?

Il roula jusqu'à l'endroit où elle avait multiplié les rangées de barbelés, près des arbrisseaux d'armoise.

Chaque angle avait été calculé depuis le drone. Aucun risque qu'elle le voie en rentrant son véhicule dans le hangar, pas avec la maison et les buissons qui bouchaient la vue. En revanche, si elle partait du côté du poulailler, il était foutu.

Mais bon, si elle s'y aventurait, il s'occuperait d'elle.

Un appentis surplombait une porte cadenassée à l'arrière de la maison, sous lequel se trouvait le tabouret à trois pieds qu'elle utilisait pour traire la chèvre. À toutes les fenêtres, les stores baissés l'empêchaient de jeter un œil à l'intérieur.

Il prit une bouteille d'eau dans le pick-up et s'assit à l'ombre, sur le tabouret. De là, il l'entendrait arriver au volant de son pick-up cabossé. Autant qu'il se détende un peu.

Il jouait sur son téléphone, s'hydratait, rêvait d'une suite avec air conditionné au Plaza. Non, une vue sur la mer. Les cactus et le sable, les parois brutes des canyons lui donnaient une folle envie d'eau.

La Casa Cipriani, pour rester à New York. Ou il pouvait fantasmer sur le Pacifique. Post Ranch Inn, Big Sur. Ou…

Et la voilà. Gling, gling, couic, couic.

Il était temps.

Il se mit debout, et ne pouvant pas compter sur ses yeux, se concentra sur ce qu'il entendait.

Le pick-up s'arrêta puis… oui, c'était bien le grincement du hangar.

Ensuite il attendit que le moteur soit coupé et que la porte se referme en grinçant.

Il devait la surprendre par derrière, mais pas avant qu'elle ait ouvert la porte de son chalet. Elle aurait alors les mains occupées, car elle rapportait toujours des fruits et des légumes de ces excursions.

La porte du hangar claqua, le cadenas cliqueta. Puis il entendit ses pas approcher de la maison. C'est alors qu'il se glissa du côté ombragé de la

maison et, plaqué au mur, longea le mur en crabe.

Soudain, plus un bruit.

Il risqua un coup d'œil.

Dos à lui, elle tenait dans ses bras une caisse pleine de sacs en tissu. Des fanes de carottes dépassaient de l'un d'eux.

Elle examinait le sol.

Et il les vit aussi. Ses traces de pneu, ses empreintes de pas.

Laissant tomber la caisse, elle porta la main à son pistolet sur sa hanche. Et il se mit à courir.

Elle brandit son arme, commençant à pivoter vers lui quand il fonça sur elle. Ce fut comme percuter un sac d'os, songea-t-il quand le pistolet vola.

Ils heurtèrent durement la terre, assez pour qu'il entende sa tête claquer contre l'angle du porche. Mais cela ne la ralentit pas et ne l'empêcha pas de lui planter son coude dans l'estomac.

Il ne détecta pas le poignard avant qu'elle ne lui entaille le bras. La douleur, l'odeur de son propre sang le mit en rage. Il saisit la main qui tenait le poignard et la tordit. Son poignet craqua comme une branche sèche sous une semelle. Et d'un coup de poing sur le nez, il lui fit prolonger son hurlement suraigu.

– Tu m'as tailladé ! Espèce de salope ! Putain !

Son cri faisait écho au hurlement de Jane qu'il tabassait sans relâche. Ses braillements s'estompèrent en borborygmes pendant qu'il lui cognait la tête contre la bordure du porche. Peu à peu, elle cessa de gargouiller. Silencieuse et immobile, elle le regardait fixement se relever en se tenant le bras. Le filet de sang gouttait de ses doigts, tachait la poussière en même temps que celui de la trépassée. La vieille peau l'avait entaillé sur une vingtaine de centimètres entre l'épaule et le coude.

– Je vais garder une putain de cicatrice à cause de toi !

Furieux à cette perspective, il la bourra de coups de pieds puis la piétina.

– Alors, ça te plaît, vieille connasse ?

Il savait qu'elle ne ressentait pas la douleur qu'il espérait lui infliger, ayant expiré avant le premier coup de pied, mais rien ne pouvait plus

l’arrêter. Pas avant que l’effort combiné à la chaleur ne lui donnent des vertiges.

Il ramassa les clés qu’elle avait lâchées dans le même mouvement que la caisse et l’abandonnant, il alla déverrouiller la porte. En bonne survivaliste, elle avait sûrement une trousse de secours.

Il traversa la pièce de vie meublée d’un canapé arqué et d’un fauteuil solitaire, pour accéder à la cuisine. Deux fois plus vaste que le salon, elle était équipée d’un long plan de travail muni d’un billot, probablement l’ouvrage du mari bricoleur. Des étagères couraient le long des murs, remplies de boîtes de conserves, d’aliments en bocaux, de produits secs dans des pots en verre.

Un vieux placard, peut-être artisanal, abritait un kit de premiers soins, des compresses, des bouteilles de peroxyde, des antiseptiques, de l’alcool, des antalgiques, des pansements et tout le bazar.

Il nettoya la plaie au-dessus de l’évier. Il grimaça de douleur alors que des filets de sang s’écoulaient dans le bac. Puis, dents serrées, il l’arrosa de peroxyde et souffrit horriblement.

Les larmes coulant sur ses joues, il tint bon. Après quoi il referma la plaie avec des pansements à sutures adhésives, les badigeonna d’antiseptique et enveloppa le tout dans de la gaze.

Il but de l’eau fraîche au robinet et avala trois cachets contre la migraine.

Puis il ressortit et réfléchit en la regardant. L’enterrer le gonflait royalement, mais il ne pouvait pas la laisser là. Sinon elle commencerait à puer, et il n’avait aucune envie de la garder sous les yeux. Ni s’exposer à un drone inquisiteur. En conséquence de quoi il la traîna à l’arrière de la maison. Elle déposait une large traînée de sang sur la terre, mais il s’en contrefichait.

Non loin des fils barbelés, il fouilla ses poches. Immonde mais nécessaire. Il repêcha une petite liasse de billets, des clés, une vieille montre à gousset et un canif.

À l’aide de sa pince coupante, il cisailla le fil barbelé et la tira sous les pieds d’armoises.

Les vautours et les corbeaux se chargeraient du reste. Il retourna en pick-up devant la maison, afin de décharger ses effets personnels sous le porche. Désormais, il ne laissait plus rien dans les motels. Muni de la pince coupante, il fit ensuite sauter le cadenas du hangar.

Une petite mine d’or l’attendait là. Des provisions soigneusement disposées sur des étagères, des outils, de la nourriture pour animaux. Pas de place pour un second véhicule mais c’était sans importance.

La pince coupante sous le bras, il repartit vers la maison, suivant la trainée de sang avec un sourire ironique. Il souleva la caisse et emporta les légumes à l’intérieur.

Halte au gaspillage.

Sur son bras qui l’élançait, le pansement était imbibé de sang. Il changea la gaze avant de faire sauter le cadenas qui fermait une porte dans la cuisine.

Au lieu de la buanderie qu’il pensait découvrir, il sourit face au contenu de la pièce protégée.

Malgré sa vie d’ermite, elle était équipée en gadgets modernes. Des appareils de pointe dont il ferait bon usage. En plus des appareils électroniques, elle possédait une profusion d’outils solaires. Des allume-feux, des lampes-torches, des chargeurs, des purificateurs d’eau, une sorte de mini-four pliable solaire. Un générateur solaire de rechange.

Invasions, communistes, guerre civile ou enlèvement, Prep4Jesus était parée à toutes les éventualités.

Son arsenal incluait même ce qu’il pensait être un AR-15, ou quel que soit le modèle prisé par ces tireurs de masse déjantés, suspendu au mur à côté d’un portrait de Jésus.

Il découvrait tout cela avec les yeux d’un enfant dans un magasin de jouets. Puis repéra le coffre-fort.

– N’est-ce pas une agréable surprise ?

Il avait envie de se doucher, se changer, déballer ses affaires, s'installer. Mais mettant tout cela sur pause, il se lança dans la quête de la bonne combinaison.

La maison possédait bel et bien un coin buanderie, qui se résumait à un vieux lave-linge, sans sèche-linge. Une salle de bains qui ferait l'affaire, une chambre à un lit.

D'autres images de Jésus, un drapeau cher aux libéraux, NE ME MARCHE PAS DESSUS, épinglé au mur.

Dans la penderie, dans une boîte en métal fermée par un énième cadenas, il trouva de la paperasse : de la correspondance, des copies de certificats de naissance, un acte de mariage, l'acte de propriété de la terre sur laquelle il se tenait et la combinaison du coffre.

Il retourna dans la cuisine, et comme le coffre-fort était boulonné au sol, il s'assit sur le plancher en bois et composa le code.

Le coffre renfermait des billets. Souriant, assis par terre, il commença à compter.

– Trente-six mille trois cents soixante-deux dollars.

Il bascula la tête en arrière et rit.

– Jane, misérable cadavre de pute, merci pour le pourboire !

Il se doucha enfin, puis soigna encore sa plaie avant de mettre des vêtements propres.

Ses serviettes de toilette étaient aussi rêches que du papier de verre. De même que ses draps, à ce qu'il voyait. Il ferait un saut à Two Springs, plus près et deux fois plus développé que Gabbs, pour acheter du linge de lit en coton égyptien et des produits de toilette décents avec l'argent de la vioque.

Quand il jeta les vêtements de cette dernière dans la caisse, il trouva encore de l'argent. Quelques billets de cent seulement, mais l'argent était la clé de tout.

Tous ces efforts lui ayant ouvert l'appétit, il choisit une belle prune dodue parmi ses récents achats.

La chèvre bêlait, les poules caquetaient, les deux cochons grognaient. Il apprécierait les œufs frais, mais pour ce qui était de traire la chèvre, il

ignorait la technique. Encore pire pour découper un cochon.

Néanmoins, si ces stupides animaux crevaient de faim, il serait obligé de s'y coller.

Pour empêcher cela, du moins dans l'immédiat, il retourna dans le hangar et rapporta de la nourriture pour la chèvre. Il pompa même de l'eau pour son seau.

– J'suis un putain de fermier maintenant. Vaut mieux que je distribue la bouffe en vitesse.

Il trouva des œufs frais en quantité et dans un congélateur-bahut, de la viande de porc, des poules qui ne pondraient plus, des miches de pain datées.

Cette connasse faisait son pain, nom d'un chien.

Il ne savait pas cuisiner ces viandes, mais Google était là pour ça. Dans un premier temps, les œufs lui convenaient.

Après un inventaire de ses provisions, il mit de côté une pyramide de boîtes de conserve et quelques bouteilles d'un bon whisky. Il prépara des œufs brouillés, un peu roussis, mais qui le sustenteraient. Il compléta avec ce qui restait du paquet de chips et deux doigts de ce bon whisky.

Tout en s'alimentant, il dressa une liste de courses sur son téléphone. Draps, serviettes, savon, bon vin, fromages, des crackers, des chips. Peut-être des sauces pour les tremper dedans.

Le repas terminé, il s'assit sous le porche et prit conscience, malgré son bras qui l'élançait, qu'il se sentait détendu pour la première fois depuis des semaines. De longues semaines.

Une partie de ce bien-être venait du meurtre. Il avait ressenti un tout petit peu de ce picotement, même s'il l'avait éliminée trop brutalement, trop rapidement. Comme les œufs, ça lui donnait une impression de satiété.

Et pour ce qui était de l'autre partie ? Disposer d'un point de chute, de temps. Zéro chance qu'on le retrouve ici. Pourquoi le chercheraient-ils dans ce coin ? Il était le soleil, ils étaient la pluie.

Tels des chiens, ils seraient toujours en train de courir après leur queue le jour où il règlerait son compte à Morgan aux longues jambes.

Ce jour viendrait.

Dans l’immédiat ? Il se servirait un autre whisky et s’amuserait avec les joujoux que Jane le Macchabée lui avait légués.

Tout compte fait, il se sentait tellement mieux à la maison.

2. Doctrine chrétienne principalement américaine qui avance qu'à la fin des temps, tous les chrétiens, vivants ou ressuscités, seront enlevés dans les airs à la rencontre de Dieu.
3. Mouvement conspirationniste américain d'extrême droite, basé sur les théories du complot et qui est devenu très influent sous la présidence de Donald Trump. Ses idées se propagent principalement sur Internet, et notamment sur des forums de discussion anonymes.
4. Site proposant toutes sortes de tutoriels.

Chapitre Vingt-sept

Ce dimanche, Miles ayant sa réunion de famille suivie de leur dîner traditionnel, Morgan s'accorda une grasse matinée. Plus tard, elle jardina avec sa grand-mère. Amusée, elle constata qu'elles portaient toutes les deux des chapeaux de paille à bords mous, des lunettes de soleil, des shorts à poches profondes et des baskets montantes usées.

– Gram, admire notre dégaine de fermières hippies.

– Je te signale que c'est mon style habituel. Tu me copies.

Morgan lança des fleurs fanées dans la bassine violette.

– Celui de maman évoque un mannequin qui ferait la une d'un magazine, genre *Élégance et Jardin*. Je n'ai pas hérité de sa classe. J'ignorais qu'elle tenait la boutique aujourd'hui.

– Darlie s'est réveillée avec une gastro. Sans doute un euphémisme pour la gueule de bois. C'est une brave fille, la parfaite extra pour l'été. Elle mérite de s'amuser un peu.

– Vous êtes de formidables patronnes, maman et toi.

Sous le soleil du mois d'août, elle épongea sa sueur et regarda autour d'elle.

– Tu sais, je ne pourrai plus me contenter d'un petit bout de jardin. Je suis trop gâtée entre le tien et celui de Miles. Nina avait conçu l'aménagement du nôtre et nous en avions fait un lieu bourré de charme. Mais maintenant, il me faut un jardin de rocaille, un jardin d'ombre et un jardin de fleurs à couper.

– Et des fontaines avec une grenouille zen.

– Précisément. Les hivers sont longs dans le Vermont. Je veux voir fleurir autant de fleurs que possible au printemps et à l'été, et même à l'automne.

– Donc tu restes.

Surprise, Morgan lui jeta un regard.

– Où veux-tu que j'aille ?

– Partout où tu voudras, bébé de mon bébé. Je ne peux qu'espérer que ce sera ici, mais ce lieu est celui qui nous convient, ta mère et moi. Tu étais à court d'options en arrivant et tu en as tiré le meilleur parti. Maintenant tu as eu plus d'une année et demie pour prendre tes marques et te faire une idée. Rester est un choix.

– C'est le mien.

Morgan arracha des mauvaises herbes.

– J'ignorais quoi faire au départ. Vous avez aménagé la chambre pour moi, maman et toi. Et j'étais un peu embêtée. Puis j'ai décroché le poste au bar de l'hôtel. Ce n'est pas ce que j'avais planifié, toutes ces années. Ce n'est pas mon bar. Pour autant, je m'y sens à ma place.

Elle haussa les épaules, releva les yeux.

– J'ai partagé beaucoup de moments forts avec toi, avec maman, au travail ou seule dans cette superbe maison. Et j'ai compris que je m'en étais privée parce que j'avais quelque chose à prouver.

– Et l'as-tu prouvé ?

– Je crois que oui. Les méfaits de Gavin Rozwell ne concernent que lui. C'est sans rapport avec moi en réalité. J'ai trimé, je me suis construit une vie parce que je le voulais, et je le pouvais. Mais tout cela me manquait, Gram. Des moments tels que celui-ci, parce que j'étais déterminée à me débrouiller seule. Cela me manquait de mieux te connaître, de bien connaître maman, et cela implique de me connaître moi-même, n'est-ce pas ?

En souriant, Olivia attrapa le menton de Morgan et le remua gentiment.

– Tu tiens de moi ton bon sens !

– Maman est trop sentimentale. Plus que toi et moi ?

– Depuis toujours. Le verre est toujours à moitié plein pour Audrey, et elle s'attend même à ce qu'il continue de se remplir en cours de route. Ce qui ne signifie pas qu'elle manque de caractère.

– Je n'avais pas vu cet aspect de sa personnalité auparavant.

– Elle m'a été d'un grand soutien à la mort de ton grand-père.

Olivia tourna son regard vers l'atelier, où elle pouvait encore le voir bricoler – et l'y verrait à tout jamais.

– Elle a été mon rocher quand le monde s'est écroulé autour de moi. Elle a géré la boutique pendant des semaines. J'étais prête à la mettre en vente.

– Je n'étais pas au courant.

– J'avais du mal à me projeter jusqu'au soir, encore moins jusqu'au lendemain. L'amour de ma vie, disparu en un instant. Comment était-ce possible ? Mais elle ne m'a pas laissé baisser les bras. Elle m'a aidée à rester debout jusqu'à ce que je retrouve un semblant de stabilité. Elle t'a laissé t'envoler, ajouta Olivia avec douceur, parce que tu en avais besoin. Et cela nécessite de l'amour et de la force.

Puis Olivia soupira.

– Il l'a bousillée. Restons-en là et passons à autre chose. Le Colonel l'a complètement foutue en l'air. Mais elle est retombée sur ses pieds. Et toi aussi. Nous sommes les femmes Nash, nom d'un chien.

– Nous le sommes. Et permets-moi de te dire, de femme à femme, de Nash à Nash, que j'ai envisagé de partir à cause de Rozwell. Parce que s'ils ne le coincent pas et qu'il me cherche, il viendra ici. Maman et toi êtes ici.

Avant qu'Olivia n'ait pu protester, Morgan leva la main.

– Et je sais ce que tu vas dire. Les femmes Nash trouveront une solution et lui régleront son compte.

– C'est tout à fait ça.

Et pour souligner son propos, elle appuya son doigt sur le ventre de Morgan.

– Et je le crois. J'ai envie de rester ici, pour quantité de raisons, mais tant que je n'y croyais pas, ça me semblait impossible.

– Bien, déclara Olivia en s’étirant le dos. Maintenant, je vais faire ma curieuse et demander si l’une de tes raisons est Miles Jameson.

– Il en fait certainement partie. Nous vivons les choses au jour le jour, surtout le week-end. Mais il en fait partie.

– Est-ce suffisant pour toi ? Un week-end après l’autre ?

– Je ne m’attendais même pas à autant. Cela dépend de moi aussi, ajouta Morgan alors qu’elles progressaient autour du jardin. Je n’ai pas fait de place à ma vie sentimentale, encore moins à une relation durable. J’étais tellement concentrée sur mes objectifs.

– Il n’y a rien de mal à rester concentré sur ses objectifs.

– Non, mais si l’on peut les ajuster ? Vivre ici m’a montré que je ne suis pas obligée de tout faire seule, sans aide. Je peux poursuivre une carrière épanouissante et avoir une vraie vie en même temps. Je peux travailler dur tout en gardant du temps pour la famille et pour quelqu’un qui me rend heureuse.

– Tu as les pieds sur terre. Ton point de vue n’est pas biaisé par les contes de fées comme ta mère. Ou plutôt, comme ta mère autrefois. Tu n’attends pas le prince charmant. Ce qui ne signifie pas que tu n’aimes pas, et même d’un amour vrai.

– Je n’avais pas prévu de tomber amoureuse de lui, soupira Morgan en remontant le bord de son chapeau. Plutôt bien l’aimer, être attirée, passer de bons moments. Je suis sortie avec un garçon à la fac.

– J’espère bien !

Avec un rire, Morgan leva les yeux au ciel.

– Gram, ce que j’essaie de te dire, c’est qu’il cochait toutes les cases : je l’aimais bien, il m’attirait, je passais des moments sympas avec lui. Par la suite, deux autres garçons ont correspondu à la liste. Puis j’ai cessé de trouver du temps, de faire de la place. Puis Miles a débarqué.

– Et cette fois c’est différent.

– Pour moi, oui. Pour moi, répéta-t-elle. L’attirance ? Un feu d’artifice, dès le début. Sérieusement, tu l’as regardé ? L’apprécier, ça s’est fait

automatiquement. Pour quelqu'un qui déclare ne pas aimer les gens, il est attentionné. De bons moments ? Je m'éclate avec lui.

Cette fois, Olivia rit.

– L'amour se faufile en moi, un peu plus à chaque petit moment.

– Du meilleur genre qui soit.

– Tu crois ?

– Quand j'ai rencontré ton père, c'est son corps que je voulais, se rappela-t-elle.

Le petit rire étouffé de Morgan la fit pouffer.

– Mais il s'est faufilé en moi. L'amour s'est faufilé en moi.

Quand elle se retourna vers l'atelier, elle le vit presque lui sourire dans l'encadrement de la porte.

– Puis un jour, il a dit « Livvy Nash, personne ne t'aimera telle que tu es autant que moi je t'aime. Marions-nous. » J'allais répondre « T'es fou ? » au lieu de quoi j'ai dit « Oui, d'accord ». Il avait un plan. Steve avait un plan et il m'a intégrée à son plan. Et tous les jours, il a tout fait pour me donner toutes les raisons de m'en réjouir.

« *N'était-ce pas miraculeux*, se dit Morgan, *d'avoir quelqu'un qui vous aime tel que vous êtes, à tout jamais ?* »

– J'aime avoir un plan. Je dois tenir ce besoin de Pa. Et ça, ce n'était pas mon plan. De plus, Miles et moi avons passé une sorte d'accord avant de commencer à nous fréquenter. Alors un week-end après l'autre, ça me convient. C'est suffisant. Il ne me brisera pas le cœur. Il n'est pas cruel, pas froid. Quoi qu'il advienne, je m'en sortirai parce que j'ai eu ces bons moments. Et je suis chez moi à présent. Je me sens à ma place à *Après*.

– Je vais te dire quelque chose. Ensuite nous couperons quelques brassées d'hortensia. Nous les disposerons dans la maison et après, nous ferons une pause et nous prendrons un verre de limonade.

– D'accord, je t'écoute.

– Quand on aime quelqu'un, qu'on l'aime profondément et qu'on est prêt pour cette personne, il ne faut pas hésiter. Si l'amour n'est pas

réciproque, ou s'il n'est pas aussi fort, ou s'il n'est pas prêt pour toi, tant pis pour lui. L'amour est courageux, Morgan. L'amour résiste.

– Ça sonne vrai.

– Parce que ça l'est. La profonde vérité.

– Je m'habitue à peine à être amoureuse de lui, à savoir qui je suis. Je crois qu'il me faut apprendre à être prête.

– Quand tu le seras, tu sauras quoi faire. Tu n'es pas une dégonflée. Coupons ces fleurs.

Elles répartirent des bouquets de ces hortensias d'un bleu magique dans toute la maison. Mais au lieu d'une limonade, Morgan rassembla différents ingrédients et instruments de bar.

– J'ai besoin d'aide.

– Pour préparer un verre ? Je ne suis pas contre un cocktail le dimanche avant quinze heures, mais c'est toi l'experte.

– Pas pour préparer, pour goûter, commenter, élire celui des trois qui deviendra notre boisson de l'automne. Juste deux gorgées, parce que chacun des cocktails est à base d'alcools différents. Mélanger les alcools est la voie royale pour écoper de la même gastro que Darlie.

– Oh, ce ne serait pas la première fois.

– Je pensais avoir réduit ma liste à deux, mais une troisième idée m'est venue. Alors, j'en soumets trois à ta critique.

– As-tu fait goûter à Nell et Drea ?

– Trop débordées. Et de cette façon, je soumettrai le vainqueur à Nell.

Olivia se frotta les mains en prenant place au comptoir.

– Prête !

– Bon, pour le premier, je commence par un agréable riesling sec et de l'eau de vie de poire. La poire étant le thème des soins d'automne au spa. L'eau de vie de poire donne du peps au riesling.

Divertie, Olivia l'observait, le menton appuyé sur son poing.

– Qui n'apprécie pas un peu de peps ? Il est déjà agréable à l'œil.

– Regarde comme il va devenir encore plus joli. Un peu de curaçao d'orange pour le zest, du sirop de miel pour le sucré, et cinq, pas quatre ni six, cinq gouttes de cette liqueur de réglisse.

– C'est aussi joli à entendre qu'à regarder.

– Si nous retenons celui-ci, je le servirai dans des verres à champagne classique, les Cary Grant, avec une tranchette de poire en garniture.

Le cocktail prêt, Morgan poussa le verre devant elle.

– Une gorgée. Analyse, laisse poser. Puis une seconde pour juger. Oh, voilà maman ! À point nommé. Deux juges.

– Je ne t'attendais pas avant quatre heures, observa Olivia.

– Darlie s'est rétablie, en s'excusant. Que buvons-nous et pourquoi ?

– Nous sommes les juges officielles de Morgan pour l'élection du cocktail d'automne, dit Olivia avant de goûter et d'analyser. C'est très, très savoureux.

Puis elle avala la seconde gorgée de rigueur.

– Succulent, et je ne suis pas amatrice de poires.

– Moi si, et un verre me ferait du bien. Nous étions sous l'eau ce matin. Un groupe en excursion pour la journée. Vingt-trois touristes.

– Deux gorgées, instruisit-elle sa mère. Parce qu'il y a deux autres cocktails à goûter ensuite.

– Oh, c'est très bon. Sucré mais pêchu. Je ne suis vraiment autorisée à boire que deux gorgées ? Je n'ai pas respiré de toute la matinée. Deux sœurs dans le groupe se sont chamaillées. Elles n'étaient pas loin de s'arracher les yeux pour savoir laquelle achèterait *Secret Garden* de Lacy Cardini pour l'anniversaire de leur mère.

– Le prix de cette peinture de Cardini s'élève à huit cent soixante-quinze dollars, s'exclama Olivia en battant l'air du poing. Bingo !

– Je les ai persuadées de l'acheter à deux, mais ça n'a pas été facile, et j'y ai mis toute ma diplomatie.

– Quand les deux autres cocktails seront prêts, tu goûteras et jugeras. Ensuite je te servirai ton préféré.

– Quel est le prochain ? Je vais m'asseoir.

– Celui-ci est à base de vodka. J’associe la poire, un simple sirop et la noix de muscade dans un verre à Martini pour celui-ci, glacé. À présent la vodka, la liqueur Tuaca, et un mélange de Bénédictine et d’eau de vie, frappé. Vous sentirez la vanille, les agrumes, une note végétale qui évoque l’automne. Et en garniture, expliqua-t-elle en versant les ingrédients, trois petits croissants de poire non pelée.

Olivia but un peu.

– Ta fille touche sa bille. Je vois les feuilles changer de couleur.

– À mon tour, dit Audrey en lui arrachant le verre des mains. Hmm. Allumons un feu dans la cheminée. C’est délicieux, Morgan. Je ne sais pas lequel je préfère.

– Tu n’as pas besoin de décider tout de suite, il en reste un dernier. Cette fois, je commence par composer un sirop épais à base de poire pelée, de miel et de jus de citron vert.

– Ça donne déjà envie, commenta Olivia.

– Avec du bourbon, c’est encore mieux.

Elle en ajouta dans le shaker, ainsi que des glaçons. Elle vissa le bouchon, secoua.

– Ils nécessitent tous les trois du savoir-faire.

Morgan sourit à sa mère.

– C’est pourquoi ils sont spéciaux.

Elle versa le cocktail dans un verre court en entonnoir.

– J’allonge avec du soda de gingembre pour l’effervescence, plus une tranche de poire en garniture.

– Goûte en premier, Audrey.

– Je ne bois pas de bourbon mais je vais quand même essayer.

Après une gorgée, elle ferma les yeux.

– Hmm, je crois que j’entends les gamins réclamer des bonbons d’Halloween.

– À moi, dit Olivia qui but un peu. Bien, bien, bien.

– Maintenant analysez les trois, et s’il faut une gorgée supplémentaire, n’hésitez pas. Mettez la main sous le comptoir, puis vous la levez en

montrant un, deux ou trois. Il n’y a pas de mauvaise réponse. Manifestement, l’un des trois restera sur la touche.

Amusée, Morgan les regarda boire un peu de chaque candidat.

– Mains cachées. Doigts prêts. Révélation du gagnant ! Le troisième, toutes les deux ? Vraiment ?

– C’était difficile de choisir, admit Audrey. Mais la dernière gorgée a tout fait basculer. Ils évoquent tous les trois l’automne, mais celui-ci m’a presque semblé le susurrer.

– J’avoue que j’ai un faible pour le troisième. Donc il l’emporte à l’unanimité. Bon, c’était facile finalement.

– De ton côté du comptoir, sans doute. Et en tant que l’aînée de ce panel, je garde le vainqueur.

– Je t’en prépare un, maman.

– Non, non. Les deux autres sont remarquables. Je dois juste décider lequel je prends pour moi. Celui du milieu. Le juste milieu, c’est tout moi. J’ai du mal à croire que je boive des cocktails à quatre heures et demie. Et moi qui pensais pétrir de la pâte à pain ! Oh le dîner, nous devons encore réfléchir au dîner.

– Savourons des cocktails et commandons des pizzas à la place, suggéra Morgan.

– Je valide ton programme, dit Audrey en riant. Maman, qu’en dis-tu ?

– Ce que j’en dis ? À la vôtre !

Pendant que les Nash dégustaient des cocktails sur la terrasse, les Jameson étaient en réunion autour de la table de la salle à manger.

Nell étudia sa tablette.

– Dernier point à l’ordre du jour, le cocktail spécial d’*Après*, sa version sans alcool et le café pour l’automne. Ils seront inscrits à la carte début septembre, après la Fête du Travail. Morgan n’a pas encore arrêté son choix, mais elle s’est engagée à me le présenter en début de semaine. Pour le café, elle proposera ce qu’elle a baptisé son Café Incompoirable.

– Ah ah, fit Liam.

– C’est un mélange de café, de poire pochée, de cannelle et de clous de girofle, entre autres. Il me semblait trop compliqué, jusqu’à ce que je goûte. Je suis emballée. Pour la graphie du nom, l’idée vient de moi. Nous pouvons le proposer à quatre dollars.

– Astucieux, observa Drea. Cette jeune femme est intelligente. Nous avons le mariage des Stevenson en octobre et la future mariée exige des poires pour la décoration. Je vais demander à Morgan de créer un cocktail à la poire spécifique, différent de ce que nous proposons à *Après*. Et j’amènerai doucement la mariée à l’adopter. Miles, sais-tu ce qu’elle a décidé ?

– Non.

Elle ne lui avait pas parlé du café non plus. Même si la recette ne le faisait pas saliver, il ne doutait pas qu’il séduirait la clientèle.

Ils parlaient peu travail, songea-t-il pendant que sa mère faisait un point sur les événements. Réflexion faite, leur temps à deux était… comprimé.

C’est ainsi qu’ils s’organisaient. Jusqu’à présent.

Il coupa court à ses rêveries et raccrocha son attention à la réunion car, pour l’heure, il devait avoir la tête à ses responsabilités professionnelles, pas à Morgan.

Mais n’était-elle pas un peu ici, à travers les fleurs qu’elle avait eu la délicate attention de poser sur cette table samedi matin ?

La parole passa de sa mère à Liam et aux activités de l’automne. Randonnées en pleine nature, safaris-photos, sorties d’entreprise, week-ends pour les enfants, forfaits combinés à la rentrée. Et de là, l’entretien des espaces verts à l’automne, la maintenance, les contrôles de sécurité, l’inventaire trimestriel.

Après les affaires, la nourriture occupa le devant de la scène. Il avait préparé l’effiloché de porc braisé comme sa sœur l’avait suggéré. Beaucoup de complications, d’après lui, mais qui lui permettaient d’échapper à toute autre corvée pour le repas familial.

Et Morgan était un peu là aussi, dans la météo du dimanche qu’elle avait annoncée parfaite aussi bien l’après-midi que le soir. Dans la vaisselle

colorée, qu'il convenait de sortir pour l'occasion. Comment l'ignorer alors qu'elle l'avait laissée sur le plan de travail, à côté de serviettes pliées avec art et d'un énorme pichet de sangria préparé à leur intention ?

– Tout à fait charmant. Je crois détecter une touche féminine, dit sa mère en survolant la table du regard.

– Apparemment, Morgan a un truc avec les serviettes. Et la sangria.

– J'ai envie de la goûter, dit son grand-père en se servant un verre. Quelqu'un m'accompagne ? Lydia ?

– Pourquoi pas. Je ne pense pas en avoir bu depuis notre voyage en Espagne. Ça fait combien de temps ? Dix ans ?

– Au moins. Les poires pochées dans le café me laissent dubitatif, mais ça, c'est un régal. Elle a un petit goût d'été d'autant plus appréciable qu'il nous quittera bientôt. Regardez ça. Rory a appris à Hurleur à rapporter la balle.

« *L'œuvre de Morgan* », songea Miles. Et ce satané chien s'entêtait à refuser d'aller chercher la balle pour celui qui lui fournissait le gîte et le couvert.

Elle était ici, dans ce satané chien, dans ces stupides serviettes, dans les fleurs sur la table. Cette femme était partout.

Ils mangèrent l'effiloché de porc, le coleslaw de son père, la salade de pommes de terre de sa grand-mère, le maïs grillé de son grand-père.

Ensuite, comme il était dispensé de rangement, il entraîna sa grand-mère à l'écart.

– Tu as une minute ?

– J'espère qu'il m'en reste plus que ça. Marchons un peu. Le jardin est particulièrement joli cet été. Tu es le meilleur jardinier de tous mes petits-enfants.

– Disons que le stage avec les paysagistes a laissé des traces.

– Visiblement, dit-elle en lui prenant le bras. J'ai déjeuné avec Olivia Nash la semaine dernière. D'après elle, Morgan embellit magnifiquement son jardin. Une fontaine avec une grenouille zen. Tu l'as aidée à la fabriquer ?

– J’ai juste prêté mes bras. J’adore cette propriété, Grandma. Tu ne m’entends pas assez souvent le dire.

– Je le vois, ça me suffit amplement. Tu veux la bague.

Il s’immobilisa, la regarda.

– Comment le sais-tu ?

– Mon petit chéri, je te connais. Nous te connaissons tous, dit-elle en se penchant un peu plus près. Je t’ai promis la bague pour le jour où tu trouverais celle à qui elle conviendrait. Elle voudra peut-être en choisir une autre.

– Non, dit-il en secouant la tête. Elle sera touchée qu’elle vienne de toi, de la famille. Ce sera important pour elle. Mais je ne la prends pas si tu n’es pas sûre.

Lydia contempla ses bagues de mariage qu’elle portait depuis plus de cinquante ans. Elle enleva celle qui était surmontée d’un diamant carré, qui complétait la simple alliance.

– L’important est que tu sois sûr, et je constate que tu l’es. Je porte le serment et la vie qui va avec. Je te remets la promesse de ce serment. Veux-tu l’annoncer aux autres ?

– Je préfère attendre sa réponse.

– Pour un homme intelligent, tu es obtus par moments. Ils savent déjà. Je ne peux pas te dire ce qu’elle répondra, je ne connais pas son cœur, ou pas entièrement. Mais je sais qu’elle a beaucoup de chance.

Lydia déposa la bague dans la paume de sa main et replia ses doigts.

– Ce n’est pas obligatoirement ce qu’elle veut. Pas la bague… l’ensemble. Tu as besoin d’en avoir le cœur net, n’est-ce pas ? La vie est une série de sauts dans le vide. Viens, allons annoncer aux autres ce qu’ils savent déjà.

Il n’eut pas besoin de dire quoi que ce soit. Il le sut dès que le regard de sa mère tomba sur la main gauche de sa grand-mère. Puis il vit ses yeux s’embuer de larmes.

– Oh non, ne fais pas ça.

– J’ai le droit. Rory, notre bébé va se marier.

– Je n’en sais rien. Attendez.

– Heureusement que je ne l’ai pas draguée.

Son frère dissipa ainsi la panique par la dérision.

– Comme si tu avais une chance avec elle.

– Nous ne le saurons jamais. Bien joué, mec. C’est une gagnante.

Mick prit la main gauche de Lydia et la porta à ses lèvres.

– Ma chérie à moi. Bien joué, nous deux.

– Tout le monde se calme ! Si elle refuse, rien ne change.

– Sois pas bête, dit Nell en l’enlaçant. Tout d’abord, elle dira oui. Ensuite, que ferions-nous ? Nous serions obligés de la congédier ? Elle est non seulement la meilleure manager que nous ayons eue au bar, mais c’est aussi mon amie.

Ensuite son père s’approcha pour les enlacer tous les deux.

– Ne fais pas ta demande sur un genou, murmura-t-il. Ce n’est pas son genre.

– Je n’en avais pas l’intention. Écoutez, je suis sérieux. Ne vous emballez pas. Je dois d’abord lui demander. En attendant, pas un mot à qui que ce soit.

La sonnette de l’entrée le sauva.

– Je vais répondre.

Il se dit qu’il aurait dû attendre. D’abord lui faire sa demande, ensuite demander la bague. Maintenant sa famille entière rongeait son frein.

Puis, en ouvrant la porte, quand il vit Jake, tout fut relégué au second plan.

– Désolé de te déranger. J’ai sonné parce que je sais que c’est jour de réunion familiale.

– Nous avons terminé, dit-il en sachant ce qui l’amenait chez lui. Rozwell. Une autre victime.

– Pas à ma connaissance. Je m’apprête à transmettre les dernières nouvelles à Morgan. J’ai proposé aux fédés de m’en charger. Je tenais à te prévenir avant toute chose.

– Autant rencarder tout le monde en même temps. Une bière ?

– Je me considère en service.

Le bourdonnement de la conversation mourut à l'instant où Jake apparut avec Miles.

– Tu as du nouveau, s'empressa de dire Nell.

– Je viens plutôt mettre à jour les anciennes infos. J'ai fait un crochet par chez vous avant de monter m'entretenir avec Morgan.

– Allons tous nous asseoir, proposa Rory en indiquant la salle à manger.

Une fois qu'ils furent tous installés, Jake posa les mains sur la table.

– Ces derniers jours, ils ont suivi la piste de Rozwell vers le nord, assez loin dans l'État de Washington. Tout semblait indiquer qu'il espérait passer au Canada. Ils en avaient déduit qu'il essaierait d'aller à l'est après avoir traversé la frontière et de là, retourner au sud, dans le Vermont.

– Ils ont revu leur jugement ? allégua Mick.

– Oui, lui répondit Jake. Beck et Morrison, qui dirigent les équipes du FBI, ceux qui le connaissent mieux que personne, le soupçonnent de les avoir leurrés, en laissant une piste relativement simple pour lui permettre de faire demi-tour et de fuir vers le sud. Je dois dire qu'ils m'ont convaincu. Ils se dirigent donc vers le sud. Le reste des forces d'intervention et la police locale sont restés sur place et le recherchent dans le nord. Et ils ont renforcé la surveillance aux frontières.

– Pourquoi le sud ? s'enquit Miles. En quelques mots.

– Il n'est pas dans son élément. Il dort dans des motels basiques, conduit des vieilles bagnoles et n'a pas fait de victime depuis la Caroline du Sud. Je suis désolé si ça semble insensible, s'empressa-t-il d'ajouter.

– Ça semble réaliste, modéra Lydia. Morgan fait partie de la famille de l'hôtel. Et même plus, enchérit-elle avec un coup d'œil à Miles. Mick et moi avons lu des articles sur lui et le profil de ses victimes. Il court après l'excitation qu'il ressent en ôtant la vie. Il viole rarement, peut-être même jamais. Tuer l'apaise et le galvanise.

– C'est exactement ça, Grandma. Selon eux, il sait qu'ils approchent, trop pour qu'il coure le risque de se concentrer sur son véritable objectif.

– Morgan, murmura Drea.

– Morgan. Toutefois, s’il est capable de les semer, ce qui le fait aussi vibrer, il est capable de se réorganiser. Au sud, à l’exact opposé, c’est ce qui leur semble le plus probable. Il aime le soleil, et en suivant cette piste, ils n’ont eu que de la pluie. Raison pour laquelle ils explorent la piste dans le Nevada, l’Arizona et la Californie. Ils estiment que réussir à les doubler le rend présomptueux. Le plus important, pour nous autour de cette table, est qu’il ne se dirige pas vers nous. Pas pour l’instant.

– Nous passons la sécurité de l’hôtel au niveau alerte.

– Crois-moi, Miles, la police de Westridge est déjà en état d’alerte.

– C’est une vaste zone à couvrir, observa Liam. Nevada, Arizona, Californie. Pourquoi ne pas ajouter le Nouveau Mexique, l’Utah ?

– Exact, et j’aurais aimé venir avec des certitudes. Mais s’ils ne se trompent pas, ou même s’ils font fausse route et qu’il espère s’introduire au Canada, il n’est de toute façon pas par ici.

– Il va encore changer de style, commenta Nell.

– Le plus probable est qu’il ait déjà modifié son apparence. De toute façon, il a grossi. D’une dizaine de kilos. Et ils l’ont en vidéo. Il a été filmé par la caméra d’une supérette. Ils m’ont envoyé les images, et je peux vous dire que ça l’use. À propos, la supérette fait partie des détails qui les ont interpelés. Il n’était pas obligé d’acheter des trucs à grignoter aussi loin. Ces images leur ont en plus permis de remonter au motel qu’il venait de quitter et qui abrite des distributeurs. Il savait, pour la caméra. Mais il y est malgré tout entré, et ce sans éviter d’être filmé.

– Il voulait être vu, conclut Miles.

– C’est la conclusion de leur analyse. Et la mienne.

– Nous apprécions que tu te sois déplacé pour nous en faire part, Jake. Tu vas tout de suite chez Morgan ?

– Oui, m’sieur, dit-il à Mick.

– Accompagne-le, dit Drea, la main sur le bras de Miles. Vas-y. C’est mieux que tu sois présent. Nous terminons de nettoyer et nous nourrirons Hurleur.

– Entendu. Merci. Jake, je monte dans ta voiture.

– Jake, tu passeras à la maison dans la soirée ? glissa Nell.

– Sans faute.

Miles resta muet jusqu'à ce qu'ils se retrouvent dans la voiture de Jake.

– Qu'est-ce que tu ne dis pas ?

– Rien, hormis ce que j'ai cru comprendre en lisant entre les lignes. Ils pensent qu'il tuera à la première occasion, dès qu'il sentira qu'il s'est débarrassé d'eux. Et il a une longueur d'avance.

Comme personne ne vint ouvrir quand ils sonnèrent à la porte des Nash, Miles sentit son sang se figer. Leurs voitures, les trois, étaient rangées dans l'allée, pourtant elles ne répondaient pas.

– Faisons le tour, suggéra Jake. C'est une belle soirée. Elles sont sûrement dehors et n'auront pas entendu sonner.

– La sonnette envoie une alerte sur leurs téléphones.

À mi-chemin, ils entendirent les éclats de rire. De joyeux rires féminins. Et ses entrailles se dénouèrent si vite qu'il aurait pu tituber.

Elles étaient tranquillement réunies, toutes les trois, un carton de pizza et des verres de cocktails sur la table. Sauf erreur de sa part, elles étaient un brin éméchées.

– Mesdames, commença Jake.

Audrey poussa un cri perçant qui provoqua une envolée de rires.

– Oh mon Dieu, vous m'avez fichu une sacrée trouille.

– Nous avons sonné. Vous n'avez pas entendu, je suppose. Pas plus que vous n'avez vos téléphones à portée de main.

– Non, nous…

Son rire s'éteignit, et elle referma la main sur le bras de Morgan.

– … bébé.

– Crache le morceau, dit Morgan. S'il te plaît.

– Ils ne l'ont pas encore attrapé et à notre connaissance, il n'a pas fait de nouvelle victime. Mais j'ai du nouveau.

– Bon, d'accord, dit Morgan en se frottant le visage. Désolée, nous avons oublié les téléphones à l'intérieur. Nous avons bu. Les cocktails d'automne. Une certaine quantité.

– Prenez une chaise, les invita Olivia. Nous sommes capables de retrouver notre sérieux si besoin. Morgan, l'information est le pouvoir. Nous avons le pouvoir.

Elles écoutèrent. Miles, silencieux pendant que Jake reprenait chaque point, observait la réaction de Morgan qui absorbait chaque nouvel élément.

– Nevada, Arizona en août, dit-elle, les mains croisées sur la table. Ce n'est pas juste chercher le soleil. La chaleur y est écrasante, non ?

– Je n'y suis jamais allé, mais oui. Notre espoir est qu'il se croie libéré de toute menace et se fasse plaisir en descendant dans un hôtel chic. Il n'a pas l'air en forme, Morgan. Je peux te montrer si tu veux. Ils m'ont donné leur accord.

– J'aimerais bien, oui. Je veux bien le voir.

Jake sélectionna la vidéo sur son téléphone.

– Oh, mince. Je ne l'aurais pas reconnu, ou pas tout de suite. Il fait plus âgé. Pas juste les cheveux, la barbe, il a pris un coup de vieux. Et du poids. Il est bouffi.

– Il a une tête de psychopathe, commenta Audrey en jetant un œil par-dessus l'épaule de Morgan.

– Maintenant ça se voit. Avant, pas du tout. Personne ne l'aurait deviné.

– Laissez-moi voir, dit Olivia en tendant la main. Ah, là. Il sait qu'il est filmé. Nous avons des caméras de sécurité à la boutique, dit-elle à Jake. Il me fait penser aux voleurs à l'étalage. Cette façon de regarder les caméras, de faire comme s'ils ne regardaient pas, ne contrôlaient pas.

– D'accord avec vous.

– Il a en grande partie perdu de son panache. Et là non plus, je ne parle pas que des cheveux ou du surpoids. Il avait du style, de l'assurance, du charme. Et je sais à présent qu'ils étaient ses armes. Mais il semble les avoir perdus.

– Beck et Morrison sont de ton avis. Comme tout drogué, il est en manque. Il ne s'en prendra pas à toi tant qu'il est dans cet état. C'est leur hypothèse, et je suis de leur avis. Mais nous restons extrêmement vigilants. Je m'y engage.

Il se leva.

– Si tu as des questions, si tu souhaites me parler de quoi que ce soit, appelle-moi. À n'importe quelle heure du jour et de la nuit.

– Merci, répondit Morgan avant de regarder Miles. Tu restes ou tu dois rentrer ?

– Je peux rester un petit moment. Merci de m'avoir amené, Jake.

– Pas de quoi.

Jake parti, Audrey se tourna vers Miles.

– Nous avons élu le cocktail de l'automne, dit-elle avec un sourire joyeux et le regard droit. Un choix ardu d'autant que nous avons pris notre mission à cœur. Morgan, pourquoi ne servirais-tu pas un verre du gagnant à Miles ? Cela le concerne directement, après tout.

– C'est vrai, approuva-t-il parce qu'il avait compris ce qu'elle essayait de faire, avant de regarder Morgan. Ce serait super. J'ai appris que tu comptais désacraliser le café. Sur ce coup-là, je passe mon tour. Mais le verre, volontiers. Et n'oublie pas ton téléphone.

– Bien sûr. Je reviens vite.

Elle avait l'air éteinte, entre l'alcool et les dernières nouvelles. Juste un peu éteinte, estima Miles. Néanmoins elle se leva et rentra.

– Que souhaitez-vous me dire ? demanda Miles dès que Morgan fut hors de portée de voix.

– J'ai plutôt quelque chose à demander. Emmène-la chez toi, Miles. Elle a besoin de se changer les idées. Si elle reste ici, elle finira dans sa chambre à ressasser cette traque. Maman ?

– Emmène-la se balader avec le chien, ou au lit. Distrais-la.

Même s'il ne l'avait pas planifié, Miles sortit la bague de sa poche.

– J'ai une idée de distraction.

Alors qu'Audrey portait la main à sa bouche, Olivia examinait la bague.

– La bague de fiançailles de Lydia.

– Vous avez l'œil. Elle deviendra celle de Morgan si elle l'accepte.

– Oh non, ne fais pas ça, dit Olivia à Audrey. Ne commence pas, sinon je m'y mets aussi. Elle verra et interprétera de travers, et une chose est sûre,

il ne va pas lui faire sa demande ici et maintenant. Ravale tes larmes, Audrey Nash. Nous pleurerons comme il se doit quand nous serons seules.

– Entendu, d'accord. Je suis si heureuse. Miles, rien ne me rendrait plus heureuse.

– Nous verrons ce qu'elle en pense.

– Audrey, remets tes lunettes. Nous avons choisi entre trois propositions, expliqua Olivia. La voilà, tu jugeras par toi-même.

Il prit le verre que Morgan lui tendait et l'examina.

– Attrayant visuellement. Quelle composition ?

Elle s'efforça de sourire.

– Goûte et essaie de deviner.

Parce qu'elle en avait besoin, il joua le jeu.

– Bourbon, dit-il après une gorgée. Bourbon, gingembre et poire. C'est ce qui ressort en premier. Du miel ?

– Très bien. Et du citron vert. Comment trouves-tu ?

– Je ne peux pas encore comparer aux autres mais j'aime assez. Il évoque l'automne ou l'hiver. Comment l'as-tu baptisé ?

– C'est presque un Prickly Pear. À quelques détails près. Je pense à un nom dans l'esprit de Lueur d'Automne.

– Sympa. Ça plaira à Nell.

– Je l'espère.

– Elle raffole de ton café saboté. Il est très agréable, ce jardin. Cette grenouille n'arrête pas. Du reste, je me demande où je mettrais une fontaine de ce genre.

– Il faut que je monte dans ton grenier.

Il but une nouvelle gorgée, la regarda.

– Il le faut ?

– Il y a forcément toutes sortes d'objets là-haut. Ce serait utile de placer un miroir, un miroir ancien d'une forme originale, derrière les lys d'un jour, à l'arrière.

Conversation était égale à distraction. Ce n'était pas son fort, mais il se débrouillait.

– Pourquoi un miroir dans le jardin ?

– Pour la lumière, les reflets, l'originalité. Tu en as sûrement plus d'un là-haut.

– Possible. Allons fouiner.

– Tout de suite ? Je ne suis pas si pressée. Je dois…

– Vas-y, l'encouragea Audrey. Entre la pizza et les cocktails, je vais me coucher tôt. Va avec Miles.

– Il n'a pas fini son verre.

– C'est une chance, dit-il en se levant. Parce que tu en as fini plus d'un, donc je conduis. Et pas toi. Je suis monté avec Jake. Cela règle la question de mon trajet retour.

Il lui prit la main et la tira sur ses pieds.

– Je n'ai pas mon…

– Tu as des affaires à la maison. Ton téléphone ?

– Je l'ai mais…

– Bonne fin de soirée.

– Oh sois-en sûr, dit Audrey avec un sourire radieux. À demain, bébé.

Elle se retint, se retint encore pendant que Miles emmenait Morgan. Puis elle lâcha tout.

– Oh, maman. Ma petite fille. Notre petite fille.

Chapitre Vingt-huit

– Je n’ai pas nettoyé la cuisine, se lamenta Morgan. Je suis de corvée de vaisselle.

– Tu as gagné une soirée de repos. Grand comment, le miroir ?

Il s’empara de la clé, la poussa dans la voiture.

– Pardon ? Oh, je ne saurai pas avant de le voir. Mince, nous avons trop bu.

– J’ai remarqué. C’est la première fois que je te vois pompette.

– Pas pompette. Un peu trop pour prendre le volant, ça c’est sûr. Nous étions si bien, dit-elle en appuyant sa tête contre le siège. Un si bon moment toutes les trois. Je te jure que Gram tient mieux l’alcool que nous. On se roulerait sous la table, et même sous le parquet, qu’elle tiendrait encore debout. À vrai dire, elle était bien partie pour ça. C’était une rebelle, continua Morgan. Tu le savais ? J’avais des soupçons, mais bon sang, pas à ce point. Ils avaient juste l’air de… grands-parents. Elle a fait Woodstock. Elle a traîné mon grand-père à Woodstock. Le festival ! Elle prétend qu’elle a fumé de l’herbe avec Janis Joplin. Peut-être qu’elle invente, mais qui sait ? Et maintenant elle vit dans cette grande et belle maison ancienne, dirige deux commerces, fait rôtir des poulets et confectionne des quatre-quarts. Il y a de quoi s’interroger.

– S’interroger sur quoi ?

– Les péripéties qui conduisent une femme comme Gram de Woodstock et Janis Joplin à ceci, dit-elle en montrant la bourgade qu’ils traversaient. À Westridge dans le Vermont. À ouvrir un commerce, suivre des cours de yoga et fréquenter un club de lecture. À n’être pas seulement contente mais

heureuse, satisfaite. Tout ça pour dire que nous avons passé un super moment.

– J'ai remarqué.

Il la sermonnerait plus tard sur la nécessité de garder son téléphone près d'elle.

– Tu n'étais pas obligé de venir avec Jake. Malgré tout, je suis contente que tu te sois déplacé. Et j'espère que ces dames se coucheront de bonne heure, sans trop se tracasser.

– Tu as vu la vidéo. Tu l'as constaté. Il perd pied.

– Ma mère avait raison. Ça se voit que c'est un psychopathe. Il dissimulait habilement sa folie dans le Maryland. Je ne l'ai même pas aperçue. Personne n'a rien remarqué. Il jouait aux fléchettes et au quiz, offrait des tournées, discutait jeux vidéo avec Sam. Personne n'aurait deviné qu'il était fêlé.

– Maintenant il ne peut plus le dissimuler.

Miles se gara dans son allée et se tourna vers elle.

– De ce fait, ce sera plus facile de le coincer.

– Je l'espère. Je suis assez imbibée pour geindre que je veux que ce soit fini. Je veux juste que cela cesse.

– Je ne suis pas alcoolisé, et je veux que ça cesse. Et ça, ce n'est pas geindre. Je te ferai signe quand tu geindras.

Cela la fit sourire.

– N'oublie pas.

Il descendit de voiture et fit le tour pour lui ouvrir sa portière. Dans la maison, Hurleur hurla.

À l'intérieur, il accueillit Miles d'un vague regard et d'un battement de queue, puis réserva à Morgan un débordement d'adoration.

– Ça vient peut-être de ton odeur, hasarda Miles. Elle attire.

– Hmm, merci. Qui est un gentil garçon ? T'es-tu amusé aujourd'hui ? Oh oui, tu t'es amusé. Ton grand frère t'a donné un peu de porc ?

– Je ne suis pas son frère. Je suis son logeur.

– Ne fais pas attention à lui, Hurleur. Montons dans le grenier. Ça promet d'être amusant, tu ne crois pas ?

– Pas tout de suite. J'aimerais te parler.

Elle se redressa et tourna vers lui un visage qu'il jugea stoïque.

– D'accord.

– Asseyons-nous.

Le chien quasiment collé à sa jambe, elle le suivit et prit une chaise.

– J'avais prévu de m'y prendre autrement. Je ne savais pas encore comment, mais différemment. Cependant, ton ivresse m'offre un net avantage. Et pourquoi es-tu assise là comme si tu attendais devant le bureau du principal ?

– Ce n'est pas le cas. Va droit au but. Je ferai avec.

– Soit. Je suis amoureux de toi.

Son visage resta inexpressif même quand elle cilla.

– Comment ? Quoi ?

– Tu m'as entendu. Mais par souci de clarté, je vais le répéter. Je suis amoureux de toi.

– J'ai besoin de m'asseoir.

– Tu es assise.

– Il faut que je me lève.

Elle se leva, retomba sur sa chaise.

– J'ai la tête qui tourne. Pas à cause des cocktails. Miles…

– Plus un mot, dit-il avec une impatience latente. Tu n'as pas arrêté de causer dans la voiture, alors tais-toi. Je n'ai pas fini.

À défaut de savoir quoi répondre, elle ne dit rien.

– Je n'en avais pas l'intention. Et je ne l'ai pas vu venir. J'aurais dû, mais je n'ai rien vu venir. Je ne peux pas prétendre que ça s'est insinué en moi, alors que ça m'a heurté de plein fouet à travers quantité de choses. Ça m'a frappé au travail, à travers tes gestes. C'est ridicule mais c'est ainsi. Ta façon de penser, les rouages de ton cœur, le fonctionnement de ton corps. Tout en toi.

Concentré sur elle, il ne remarqua pas qu'Hurleur marchait vers lui et s'appuyait contre son genou.

– J'ai été sonné à la cascade et mis K.-O. au point d'observation. Et à la fin du parcours d'accrobranche de Liam, j'étais irrécupérable. Alors voilà, Morgan. Je suis amoureux de toi. Ce n'était pas au programme, et cela ne faisait pas partie de notre accord. Cela dit, c'était moins un accord que des lignes directrices. Je déplace les lignes, débrouille-toi avec ça.

– Je…

– Je n'ai pas encore terminé, dit-il avant de sortir la bague de sa poche. Nous allons nous marier.

Il l'annonça avec désinvolture, comme s'il disait « regardons un film ».

Pendant qu'elle fixait la bague, sa bouche remuait, mais il lui fallut une minute pour articuler des mots.

– C'est… c'est la bague de ta grand-mère.

– Toutes les femmes reconnaissent un diamant à trois mètres ? Étant donné que je suis amoureux de toi et que nous sommes déjà en dehors des lignes, marions-nous.

Soudain elle laissa retomber sa tête entre ses genoux.

– Mince, es-tu obligée d'avoir mal au cœur maintenant ?

– Je n'ai pas la nausée. J'ai besoin de respirer. Ne bouge pas, laisse-moi respirer.

Elle agita la main dans le vide comme pour le repousser, bien qu'il n'ait pas bougé.

– Si tu veux de la poésie, je peux probablement te réciter *Le Corbeau*. J'ai un peu de Yeats en moi.

– Tais-toi. As-tu demandé la bague à ta grand-mère à cause de Jake ? À cause de ce que Jake t'a annoncé ?

– Je lui ai demandé avant que Jake ne débarque. Le jour de leur cinquantième anniversaire de mariage, elle m'a prié de lui signaler quand j'aurai trouvé la bonne. Quand je serai sûr. Quand je serai prêt. Tu es la bonne. Je suis sûr. Je suis prêt. Accepte, Morgan.

– Avant, murmura-t-elle en relevant la tête. Pas à cause de.

Le fait qu'il se renfrogne stabilisa son rythme cardiaque.

– Ce n'est pas un champ de force contre les détraqués. C'est une bague. Un symbole. Une satanée question à laquelle j'aimerais que tu répondes.

Elle se sécha le visage.

– Tu n'as pas posé de question. Tu as fait une déclaration. Attends.

Elle leva la main avant qu'il n'ait pu intervenir.

– C'est amusant. Ce matin à peine, je jardinais avec Gram, et une chose en entraînant une autre, j'ai lâché que j'étais amoureuse de toi. Ce n'est pas survenu en douceur. Je ne m'y attendais pas, je n'ai rien fait pour le provoquer. Je n'avais jamais éprouvé cela, mais j'ai su ce que c'était. Je pensais que tu allais me dire que tu préférais qu'on lève le pied.

– Absurde.

– Ah bon ? Peut-être. Accuse la vodka, c'était dans le deuxième cocktail en compétition. Je n'ai bu que celui-ci. Je ne suis pas amatrice de bourbon.

Sans cesser de la scruter, il sourit.

– Roi de la jungle, ajouta-t-elle.

– Pardon ?

– Tes yeux. Il est possible que tout ait commencé avec eux, en ce qui me concerne. Ou avec ta personnalité, ton effervescence, ton goût pour faire plaisir aux gens. Disons que ce sont les yeux, décida-t-elle quand il rit. Des yeux de tigre, ai-je songé en te voyant. Les lions sont les rois de la jungle, mais qu'importe. Cette bague. Je ne sais pas comment dire… tu m'offres cette bague parce que je comprends le pouvoir et la signification de ce symbole. Ce symbole en particulier.

– On m'a déconseillé de me mettre sur un genou.

– Oh, évite. Tu serais ridicule. Et reste sur ta chaise pour l'instant, je m'efforce de rester cohérente. Le mariage… Miles, j'ai vu par moi-même à quel point ma mère s'était plantée. Et l'une des raisons était moi. Un enfant, rectifia-t-elle avant qu'il n'ait pu contester. Une fille, en tout cas. Tout ça pour dire que c'est important que nous sachions comment…

– Je veux avoir des enfants. C'est là où tu veux en venir. Au pluriel. Fille ou garçon, ça m'est égal. Je veux des enfants, une famille. Avec toi. La

maison est vaste. Remplissons-la.

À présent, les larmes lui brouillaient la vue.

– J'en ai envie, tellement. Avec toi.

– Mettons le reste à plat. Si tu désires ouvrir ton bar, tu laisseras un vide énorme à l'hôtel. Mais la décision te revient entièrement. Et je te soutiendrai. La famille aussi, si cela te tracasse. Mais tu dois comprendre que, de toute façon, *Après* est à toi.

Elle avait tout planifié, avec tant de soin depuis des années. Puis tout avait basculé.

Et maintenant ?

– *Après* est ce que je veux.

– D'accord, bien. Tu devras participer aux réunions de famille.

– C'est vrai ?

– Ça fait partie du lot. (Il hésita, si peu qu'elle aurait pu ne pas le remarquer. Mais elle le remarqua.) C'est un lot conséquent, Morgan.

– J'aime les gros lots. Ta famille est au courant, puisque tu leur as demandé cette bague.

– Ils savent. La tienne aussi.

– Tu leur as dit ? Évidemment, tu l'as annoncé à ces dames.

Bouleversée, elle essuya ses larmes.

– Juste… ne bouge pas, veux-tu ? Attends que je reprenne mes esprits. Il n'est pas question que je fonde en larmes quand tu me passeras cette bague au doigt. Pas cette bague.

– Alors dépêche-toi.

– Rozwell.

– Non, répondit-il sur un ton sans appel. Ne l'amène pas dans cette discussion. Il n'a pas sa place dans ce moment. Là, il s'agit de toi et moi.

– Tu as raison. Tu t'es vraiment lancé parce que je suis éméchée ?

– Oui.

– Ah, j'adore ! Mais tellement. Même si concrètement, tu n'as pas demandé, la réponse est oui, que je sois soûle ou sobre. Tu peux te lever à présent.

Elle se leva en même temps que lui et tendit sa main gauche. Il glissa l'anneau à son doigt et la bougea un peu.

– Elle est un peu trop grande pour toi. Nous la ferons resserrer.

– Je pourrais rester comme ça, dit-elle en serrant le poing. Éternellement.

– Ouais, c'est une idée. J'irai plus tard au bureau demain. Nous irons chez le bijoutier à l'ouverture.

Il prit son poing, l'embrassa.

– Elle devrait convenir, étant donné que tu es la bonne.

Il ôta la bague et lui passa à l'index.

– Là, ce n'est pas trop lâche. Porte-la à ce doigt jusqu'à demain.

– Tu as des solutions pour tout, murmura-t-elle.

Il pencha son visage vers le sien. Le baiser embrasa tout en elle, réveilla chaque fibre de son être. Elle avait l'amour, et la promesse de bâtir une vie sur l'amour.

Non, elle ne mettrait pas Rozwell sur le tapis. Mais maintenant elle savait, sans l'ombre d'un doute, qu'elle ne reculerait devant rien pour défendre la vie qu'ils s'étaient promise.

– Tu peux me le redire.

– Te redire quoi ?

Elle prit son visage entre ses mains.

– Miles.

– Je suis amoureux de toi. Il serait bon que tu saches que je ne l'ai jamais dit à une autre femme. Tu es la première.

– C'est mon rôle de veiller à ce que je sois la dernière. Je t'aime, Miles. Tu es mon premier aussi.

Il appuya son front contre le sien.

– Alors j'ai aussi des devoirs, dit-il en la soulevant entre ses bras. Il convient de conclure l'affaire.

– Ce serait bien.

– Je pense que le mieux serait de repartir de là où nous avons commencé.

Elle rit pendant qu'il la portait vers le canapé.

– Une autre chose que j'aime en toi. Tu es tellement sentimental.

– Pragmatique. Le canapé est tout près.

– Sentimental pragmatique.

Il culbuta avec elle sur le canapé.

– Plus un mot maintenant, dit-il en soulevant son tee-shirt. Que je me concentre sur cet accord à finaliser.

Dans la matinée, encore en proie à l'exaltation, Morgan attendait que le bijoutier mesure son doigt et mesure la bague.

Quand Miles lui proposa une bague temporaire, elle frôla la crise de larmes.

– Je peux patienter. Elle vaut bien l'attente.

– Vous souhaitez peut-être choisir vos alliances pendant ce temps, leur suggéra la vendeuse, tout sourire. Nous les adapterons à votre doigt.

– Pourquoi pas. Qu'en penses-tu ? Veux-tu une alliance ?

– Autant que je ne reparte pas les mains vides, décida Miles. Quelque chose de simple. Pour moi, ce qu'il y a de plus simple. Un anneau sans fioriture. Pas de pierre.

– Nous pouvons tous les deux rester sur quelque chose de simple.

– Vous pouvez, dit la bijoutière au grand sourire. Mais si vous me permettez une suggestion ? Avec une superbe bague de fiançailles ancienne, un bijou de famille, une alliance rétro serait idéale. Nous en avons quelques-unes dans cette vitrine.

Par ces quelques mots, elle attira Morgan vers la vitrine sous clé.

– Oh, elles sont éblouissantes.

Miles repéra celle sur laquelle son regard était tombé. Et c'est celle qu'il montra.

– Celle-là.

– Miles…

– Un excellent choix.

La vendeuse s'empressa de déverrouiller la vitrine.

– Elle date de la même période que le solitaire. Anneau en platine. Bague d'éternité à double rangée, deux carats. De cette façon, le solitaire ne l'éclipsera pas. Ils se complèteront.

– Voyons ce que ça donne.

La vendeuse, qui connaissait son métier, tendit la bague à Miles.

– À vous l'honneur. Ce sera un bon entraînement. Et elle convient à la perfection. Vous avez les mains qu'il faut. De longs doigts tout fins.

– Elle te va bien.

– Elle irait bien à n'importe qui. Mais…

– Elle ne te plaît pas ?

– Elle est magnifique. Bien sûr, elle me plaît. Qui ne l'aimerait pas ? Mais tu n'es pas obligé de…

– Nous la prenons. Et l'autre, pour homme.

– Oh mon Dieu.

« *Expéditif* », songea-t-elle. D'une rapidité à toute épreuve mais tellement approprié.

– Je crois que j'ai besoin de m'asseoir, bredouilla Morgan.

– Tu peux le supporter. Rends la bague. Tu ne l'auras pas avant l'accord définitif.

– Je vous l'emballe. Quel modèle ravissant ! Et il faut vérifier si nous avons votre taille dans le modèle homme. Vous avez la possibilité de graver quelque chose à l'intérieur. Sans frais.

– Non, nous allons juste…

– Allez chercher sa taille. Paie mon alliance, Miles. Ensuite tu pourras t'en aller. L'hôtel a besoin de toi, lui dit Morgan. Je règle ton alliance, c'est la coutume. Et j'ai mon mot à dire, si je souhaite graver quelque chose dans l'anneau.

– C'est moi qui la porterai.

– Ouais, dit-elle en l'attirant vers elle pour l'embrasser. Et tu seras coincé.

Et elle savait exactement ce qu'elle voulait graver.

« *Un accord est un accord.* »

Après le bijoutier, elle se rendit directement à Crafty Arts. Elle vit sa mère en premier, qui bavardait avec un couple de clients. Puis Audrey la remarqua. Elle s'immobilisa, et sitôt qu'elle découvrit l'expression de sa fille, elle se mit à sautiller sur place avant de se précipiter vers Morgan pour l'étreindre.

– C'est arrivé. C'est arrivé. Montre-moi… où est la bague ?

– Chez le bijoutier, pour la resserrer. D'une demi-taille. Il faut compter quelques jours. Mais je l'ai en photo.

– Elle a une photo ! Je peux en parler, je peux l'annoncer ? J'en ai trop envie. Autorise-moi, dit-elle quand Morgan se mit à rire. C'est ma petite fille, elle vient de se fiancer.

Toutes les femmes présentes dans la boutique se mirent à applaudir. Quelques-unes approchèrent pour découvrir la bague.

– Je ne l'ai qu'en photo. Je l'ai donnée à ajuster.

Elle leva son téléphone.

– C'est quoi tout ce boucan ? râla Olivia en descendant l'escalier.

Elle marcha vers Morgan et l'embrassa sur les deux joues.

– C'est un homme bien, il te mérite presque. Mimosas offerts par la maison, pour le personnel et les clients ! Trinquons à un courageux nouveau départ.

Rozwell honnissait le Nevada. Il exécrait ce foutu désert, il abhorrait cette bicoque crasseuse et moche dans laquelle il était contraint de croupir, il méprisait la cicatrice plissée et croûteuse sur son bras.

Par-dessus tout, il détestait la solitude, l'isolement, le néant à perte de vue.

Il avait des œufs. Tellement qu'il ne pouvait plus en avaler.

Il était obligé de se faire à manger, de laver sa vaisselle, et de ça aussi, il n'en pouvait plus. Il avait ouvert des boîtes de conserve, quantité de boîtes, et même essayé de cuire à la poêle des morceaux de poulets sortis du congélateur.

Il s’était retrouvé avec de la viande calcinée à l’extérieur et rose à l’intérieur. Ça aussi, il détestait. Il se débrouillait mieux avec le riz, en suivant pas à pas les instructions sur Internet.

Il avait accommodé quelques steaks hachés avec ce qu’il pensait être du bœuf, du moins espérait-il que ça en soit. Hélas, il manquait des pains à hamburger.

Il avait aussi consommé tous les produits frais, les œufs et la nourriture en boîte que son hôte avait laissés. Et il savait qu’il lui faudrait faire un saut en ville, pour s’approvisionner en aliments à réchauffer. Et à grignoter.

Quelle importance qu’il n’ait pas retrouvé son poids ? Peut-être même qu’il avait encore grossi. Et alors ? Quand il retournerait à sa vie, il se remettrait en forme.

Il n’avait rien d’autre à faire que manger, étoffer ses recherches, bidouiller le matériel électronique, regarder la télévision sur son ordinateur et manger encore.

Comme il avait oublié de donner de l’eau à la chèvre, il avait dû traîner la chose éteinte et inutile jusqu’à Jane. Ou ce qui restait d’elle, et qui empuantissait tellement qu’il avait failli rendre son petit déjeuner.

Il avait acheté des draps et des serviettes, mais sans sèche-linge, tout était rêche. Alors il devait dresser une liste, aller en ville.

En premier, manger. Et l’alcool commençait à manquer. Peut-être qu’il pourrait prendre un repas correct à Two Springs – un repas qui n’imposerait pas de cuisiner ou de faire la vaisselle. Personne ne le cherchait dans ce désert paumé, néanmoins il resterait vigilant. Il ferait profil bas, même s’il se languissait du bruit et du mouvement de la foule.

Discuter avec des gens lui manquait, même s’il ne partageait jamais rien d’autre que des mensonges finement élaborés.

Il se surprit à parler tout seul, tenta d’arrêter. Mais comme les chips, c’était trop lui demander.

Rédiger une liste, aller en ville, prendre un repas, faire des provisions, revenir.

Marmonnant pour lui-même, il tournait en rond dans le chalet, devenu sa cage – abstraction faite de la pièce attenante. À cette idée, il entra dans cette annexe qui avait le pouvoir de l'apaiser.

Il avait décroché les images de Jésus parce qu'il n'aimait pas qu'un type assez stupide pour finir cloué à une croix le regarde avec une lueur semblable à de la pitié dans les yeux.

Il s'assit – un homme en surpoids, au visage et au ventre rebondis, qui sentait la sueur, la poussière et portait des vêtements mal lavés. Les racines se voyaient à la base de ses cheveux teints. Ses ongles avaient besoin d'être coupés.

– Je vais juste regarder comment se porte notre chère amie Morgan. Voyons ce que devient cette salope maigrichonne.

Il vérifia ses dépenses usuelles, ses paiements par carte. Courses, assurance, gaz, le paiement mensuel à sa grand-mère l'avare. Et fronça les sourcils en découvrant une dépense de plus de sept cents dollars chez un bijoutier de Westridge.

– C'est quoi tout ça, Morgan ? On devient dépensière ? Ce n'est pas acceptable. Non, non, non. Pas quand je suis coincé dans ce trou à rats. Tu as urgemment besoin d'une piqûre de rappel. Attends un peu que je me manifeste.

Adossé sur sa chaise, il tambourinait sur la table en bois brut avec ses ongles négligés.

– Réfléchissons.

Les yeux fermés, il faillit s'assoupir. Il se secoua, se gratta le ventre.

Il utilisa ses coordonnées bancaires pour commander des vêtements coquins. Après tout, c'était une traînée. Puis sur un autre site, il sélectionna tout ce qui lui attirait le regard. Des sacs-poubelle parce qu'elle était pourrie, des désodorisants parce que les ordures, ça schlingue. Chaque fois, il veillait à rester sous la barre des cinq cents dollars.

Il se laissa emporter par l'amusement et s'orienta vers un fleuriste en ligne pour lui commander une couronne mortuaire assorti d'une carte à son nom : « Morgan, n'oublie jamais. »

– Ça fera l’affaire. Ouais, ça m’a l’air pertinent.

Ce moment de divertissement le mit en appétit. Il y remédia avec une conserve de chili. Sans s’embêter à le réchauffer, il mangea directement dans la boîte.

– Encore quelques semaines. Juste pour être sûr. Sûr et certain.

Bientôt, il reprendrait la route, en direction de l’est. Avec de la chance, il arriverait au bon moment pour observer les couleurs de l’automne dans le Vermont. C’était l’atout majeur de la région, non ? Profiter du spectacle des couleurs, et l’éliminer. L’éliminer pour boucler l’affaire, reprendre son dû.

Il lança la boîte vide vers la poubelle, lécha la fourchette.

– Quand elle aura payé sa dette, retour à la belle vie. Elle porte la poisse. Oiseau de malheur.

Le ventre plein, il décida de faire la sieste. Demain, il terminerait sa liste et ferait ses courses en ville. Il ne se sentait pas d’humeur à se préparer pour sortir. Demain, ce serait aussi bien. Demain signifiait un jour de moins jusqu’à celui où il prendrait les choses en main.

Pendant qu’il ronflait sur les draps qu’il avait trempés de sueur la nuit passée, Beck et Morrison traversaient Gabbs et roulaient vers Two Springs.

Ils vérifièrent deux motels excentrés, le seul hôtel à douze chambres de la ville, les commerces et les points de restauration. Ils se réunirent avec la police locale.

Cela remplit la majeure partie de la journée, sans résultat.

Dans la soirée, ils s’installèrent dans un petit restaurant à l’air climatisé salutaire et furent surpris que les enchiladas soient aussi savoureuses.

– Quentin, nous n’avons pas fait fausse route. Il n’y a eu aucun signe de lui à Washington depuis que nous nous sommes orientés vers le sud.

– Pas de signe de lui non plus dans ce coin.

– Pas pour l’instant. Malgré tout, je sens que nous suivons la bonne piste.

– Peut-être qu’il se planque pour de bon. Qu’il s’octroie une année sabbatique. Ou que nous ne nous plantons pas tout à fait, mais qu’il a bifurqué vers l’est. Le Montana, le Colorado, l’Arizona.

– Faisons ça. Creuser un jour de plus, réserver deux chambres, tout remettre à plat, dormir un peu. Repartir d'un bon pied demain, explorer la piste de la forêt nationale, briefer les gardes forestiers. Si nous faisons chou blanc, le moment sera venu de prendre quelques jours de repos. J'ai envie de dormir dans mon lit, chez moi, avec mon mari.

– Un dernier jour, concéda-t-il. Une pause ne nuira pas. Histoire de nous clarifier l'esprit, éventuellement de trouver un nouvel angle d'attaque. Tee, je commence à avoir l'impression d'être un chien qui essaie d'attraper sa queue. Je pense que nous avions raison, il essayait de nous attirer vers le nord. Sur ce point, les soupçons se confirment. Mais quelque chose nous échappe. Tout de même, il n'a été vu nulle part.

– Un jour de plus, on souffle un peu et on s'y recolle. Vu que nous restons ici cette nuit, prenons une bière.

– Rien à redire à ça.

Très en avance à l'hôtel, Morgan toqua à la porte de Lydia. Elle savait que la matriarche était dans son bureau, tout comme elle savait que la nouvelle s'était déjà ébruitée. Elle avait pensé attendre que la bague soit prête, mais comme tout le monde savait, repousser le moment ne présentait guère d'intérêt.

– Entrez !

Elle ouvrit la porte.

– Auriez-vous une minute ? J'ai rendez-vous avec Nell dans un petit moment, mais je tenais à vous voir en premier, sans vouloir vous déranger.

– Bien sûr, entrez. Asseyez-vous. C'est pour moi l'occasion de vous dire que Mick et moi sommes ravis.

– Merci. Merci beaucoup. Surtout, je voulais vous remercier… j'avais rédigé un discours on ne peut plus cohérent et sincère. Je l'ai répété. Mais il s'est évaporé. Je ne peux pas vous dire à quel point je suis touchée que vous me confiez la bague que Mick vous a offerte. Celle que vous avez portée toutes ces années. Je vous promets de la chérir, et de faire tout mon possible pour être une partenaire convenable pour Miles.

– Il n’aurait pas demandé la bague si je n’avais pas pu avoir confiance en vous. Et je ne l’aurais pas donnée de mon plein gré si je n’avais pas eu la certitude que vous chéririez Miles.

– Je le chérirai. Je le chéris. La bague est magique. Ça peut sembler ridicule mais…

– Pas du tout.

Les lèvres de Lydia, rehaussées de ce rouge qui était sa signature, s’étirèrent en un sourire d’une profonde chaleur.

– Pas pour moi. Et cela me rend extrêmement heureuse de savoir que vous la porterez, en sachant que vous l’avez senti aussi. Les Nash et les Jameson. Pour tout vous dire, cela ne m’étonne pas. Votre grand-mère et moi prendrons un malin plaisir à vous asticoter, Miles et vous, avec l’organisation du mariage. À ma demande, il m’a assuré que vous souhaitiez garder la gestion d’*Après*.

– Si possible.

– De ce fait, vous serez attendue à la réunion de famille de septembre, compte-rendu en main. Nell vous présentera la procédure dans les grandes lignes.

– Je serai là, dit-elle en se levant. Merci pour tout.

– Revenez quand la bague aura été resserrée. J’aimerais la voir sur vous.

– Je n’y manquerai pas.

– Oh, et Morgan. J’ai apprécié que vous sortiez le service de vaisselle de fête et que vous présentiez les serviettes avec goût. Ce sont les petits détails qui font que l’on se sent chez soi. Vous avez déjà un pied à la maison.

Chapitre Vingt-neuf

Quand Morgan prit son service à *Après*, Nick la serra dans ses bras avec une force impressionnante.

– Félicitions, tous mes vœux de bonheur. Et tout ce qui va avec. Je suis si heureux pour toi !

– Merci. Je suis si heureuse pour moi aussi.

– Montre-moi. Fais voir ta… où est la bague ?

Ses yeux d'un marron profond reflétèrent sa perplexité.

– C'est quoi ce délire ? s'offusqua-t-il. Il ne t'a pas offert de bague ?

– Je la fais ajuster chez le bijoutier.

– Oh.

Son expression couvrit toute la gamme entre le soulagement, l'approbation et la déception.

– Je suis obligé de patienter pour la voir étinceler.

– J'ai une photo.

– Montre-moi ! Un instant.

Il décocha son plus grand sourire à une cliente qui s'installait au comptoir et s'éclaircit la voix.

– Pardonnez-moi. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

– Nous allons goûter la spécialité.

– Tout de suite ! Mon amie, qui est aussi ma responsable, vient de se fiancer. Nous sommes fous de joie.

– Nous aussi ! s'exclama la cliente en tendant sa main gauche ornée d'une bague. Il m'a fait la surprise au restaurant hier soir.

– Félicitations. Elle est magnifique. C’est ma tournée, Nick, déclara Morgan pendant qu’il se chargeait des cocktails.

– C’est très gentil.

– Question de solidarité.

– Elle fait resserrer sa bague, lâcha Nick. Mais elle l’a en photo.

– Nous aimerions la voir. N’est-ce pas, Trent ?

– Bien sûr.

Il avait davantage l’air intéressé par son verre. Cependant, par sens du devoir, il jeta un œil sur l’écran du téléphone de Morgan. Sa fiancée poussa un cri émerveillé.

– Elle est époustouflante ! On dirait un bijou de famille.

– C’était celle de la grand-mère du fiancé.

– Oh m… magnifique, se reprit Nick en posant leurs rafraichissements devant eux. Nous papoterons plus tard. Nell a réservé une table en terrasse pour votre rendez-vous.

– J’y vais. Et encore toutes mes félicitations. J’espère que les cocktails vous plairont.

Entre le comptoir et l’extérieur, les serveuses la couvrirent de félicitations. Morgan se sentait en famille. À peine était-elle assise que Nell surgit.

– En retard. Je déteste être en retard, mais ça arrive.

– À peine deux minutes.

– Deux minutes, c’est du retard. J’ai besoin de caféine. Nick sait faire le cappuccino glacé aussi bien que toi ?

– Bien sûr qu’il sait.

– Super. Barry, un cappuccino glacé. Deux ? proposa-t-elle à Morgan.

– Pourquoi pas ?

– J’ai zappé le déjeuner. Tu veux partager une assiette de fromages ? J’ai besoin de m’alimenter, étant donné que je suis censée valider ton cocktail d’automne.

– J’aime le fromage.

– Parfait. Merci, Barry. Bon, commença-t-elle sans perdre une seconde. Avant d'aborder les questions professionnelles, je veux tout savoir.

– À quel sujet ?

Nell laissa traîner sur Morgan un long regard en plissant les yeux.

– Ne me fais pas ça. Tout ce que j'ai obtenu de Miles, c'est : « Ouais, ouais, j'ai donné la bague, et elle est chez le bijoutier pour être ajustée. » J'exige de connaître les détails. Comment t'a-t-il fait sa demande ?

– Il ne l'a pas vraiment demandé. Il me l'a plutôt annoncé.

Nell s'adossa, le visage exprimant un écœurement dénué de surprise, comme seule une sœur peut le faire.

– Évidemment, il est si romantique.

– Mais c'était après qu'il m'ait dit qu'il m'aimait. Il a assuré, pour cette partie.

– C'est déjà ça.

Pour ravaler son jugement, Nell saisit le verre d'eau pétillante apporté par Barry.

– Reprends du début.

– Le début commence en vérité quand nous avons goûté, ces dames et moi, les trois finalistes en lice pour le cocktail d'automne. Avec un excès d'enthousiasme.

– Oh, je sens que je vais aimer la suite.

Et elle l'apprécia tant qu'elle riait encore quand l'assiette de fromages se retrouva vide et le cappuccino glacé à moitié consommé.

– Je lui accorde quelques bons points. Et tu es heureuse. Nous sommes tous heureux. J'espère que tu le sais.

– Je le suis. Et je sais.

– Alors quand et où ? Avez-vous décidé ?

– À peu près. J'ai suggéré le printemps. Il a approuvé, à condition que je m'installe avec lui avant le jour de l'An. Son vœu est de terminer et commencer l'année avec moi.

Un biscuit salé dans la main, Nell leva l'autre.

– Sur ce coup-là, il remporte un bonus. Sur l'échelle de Miles, c'est fleur bleue. Le printemps. Et l'endroit ?

– Je sais que nous pourrions nous marier ici, et ce serait formidable mais…

– Ce n'est pas comme aller au boulot, mais presque.

– Il y a de ça. Surtout, j'aimerais me marier chez lui.

– Chez vous, lui rappela Nell. La maison deviendra la tienne aussi. Je trouve cela parfait, si tant est que mon opinion importe. Un mariage dans un jardin printanier. Qu'en pense Miles ?

– Je le cite : « Ce que tu voudras m'ira très bien. »

– Tu ne le crois pas vraiment ? Imaginons que tu veuilles qu'il porte une jaquette lilas assorti à ton bouquet ?

– Je le note, juste pour voir la tête qu'il fera. Il ne souhaite pas être sollicité pour le moindre détail. Je dirais qu'il sera d'accord, tant que je n'exige pas qu'il s'habille en jaquette ou que nous arrivions en calèche, ce dont je n'ai pas envie.

– C'est bien que tu saches qui tu épouses. Tu dois aussi savoir que maman tentera de mettre son grain de sel. Et moi aussi.

– Il faudrait être folle pour se priver d'expertes comme vous. D'autant plus que je sais d'ores et déjà que j'aurai besoin et envie d'aide.

– Répète ça, dit Nell en tapotant l'écran de son téléphone. Je l'enregistre pour plus tard.

– J'ai envie et besoin d'aide pour organiser le mariage, s'exécuta Morgan. Signé Morgan Nash.

– Enregistré.

– Connaissant Miles, Jake et Liam seront ses garçons d'honneur. Concrètement, c'est l'unique réponse qu'il m'ait fournie. Nell, veux-tu être mon témoin ?

Nell saisit la main de Morgan.

– J'espérais tant que tu me choisisses. J'en serais ravie.

– Je suis aux anges. Que penses-tu d'aubergine comme couleur dominante ? Je plaisante, dit-elle quand le sourire de Nell fondit. J'espère

une réplique de cette expression quand j'annoncerai à Miles qu'il portera une jaquette lilas. Je sais que je dois choisir les couleurs, mais de toute façon, l'essentiel est qu'elles soient flatteuses. C'est bizarre d'inviter Jen au mariage pour équilibrer, penses-tu ?

– Pas du tout. Question délicate, à propos d'invités. Ton père ?

– Non, dit-elle spontanément et sans regret. Pour quantité de raisons, non. Je lui enverrai un faire-part après coup, mais pas d'invitation.

– Souhaites-tu que quelqu'un t'accompagne à l'autel ?

– Ma mère et ma grand-mère.

Les larmes aux yeux, Nell leva la main.

– Je ne m'attendris pas aisément mais là, je suis touchée. Encore plus parfait et émouvant. Leur as-tu annoncé, Morgan ?

– Elles ont fondu en larmes. Et moi aussi. Et c'était impeccable.

– Nous allons follement nous amuser, et ce sera parfait. Rien ne gâchera ce moment.

Après avoir écarté sa tasse sur le côté, Nell prit une respiration.

– Nous ne mentionnerons pas son nom ici et maintenant. Mais je présume que Jake t'a transmis les dernières nouvelles.

– Il l'a fait.

– Morgan, tu as intégré la famille en assumant la gestion d'*Après*. Tu en fais encore plus partie à présent. Nous protégeons tes arrières, et le devant, et les côtés. Tout ce qui est en notre pouvoir, tout ce que tu nous demanderas, ce sera fait.

– J'ignorais à quel point j'aspirais à m'entourer d'une famille avant que je m'autorise à en avoir une. Je retourne sans cesse à cette notion. Et dans cet esprit, celui de la famille, je vais te demander… toi et Jake. Des projets ?

– Absolument, puisque tu demandes.

Nell survola les tables du regard, les clients qui prenaient un verre, se restauraient, se détendaient en cette fin de journée d'été.

– Il a patienté. C'était judicieux, d'attendre que je sois prête. Ou presque prête, que je le sache ou pas. Je ne suis pas tout à fait prête à faire le grand

saut, comme Miles et toi. J'ai besoin d'une période d'essai. C'est tout moi, ça. Que nous tentions de vivre d'abord ensemble. C'est joli, chez lui. Mais je préfère ma maison.

Elle haussa les épaules et reprit son verre d'eau.

– J'habite plus près de mon lieu de travail, et il habite plus près du sien. Mon côté pratique sait qu'il est le chef de la police, et que c'est essentiel qu'il loge au plus près de la ville.

– Trouvez une maison qui vous plaît à tous les deux entre ces deux points. De ce fait, ce ne sera ni le domicile de Jake ou de Nell. Ce sera chez Jake et Nell.

– Acheter une maison à deux ? C'est… astucieux. Un compromis et un engagement en même temps. Ça lui plairait. Peut-être. Ouais, possible. Je sens que je vais adorer avoir une sœur.

– Tout comme moi.

– D'accord, frangine, sers-moi ce cocktail et mettons-nous au boulot.

À l'autre bout du continent, Rozwell entra à Two Springs de bonne heure pour éviter la canicule de la journée. « *Une farce* », songea-t-il avec amertume. La chaleur ne se dissipait à aucun moment. Mais il voulait en finir avec cet aller-retour. Juste faire le plein de serviettes, de quoi becqueter et picoler convenablement.

Il avait envie d'entendre des gens parler, même des ploucs du désert. La ville n'était guère étendue, plutôt un bled en vérité. Malgré tout, elle abritait des commerces, y compris un supermarché à peu près correct, quelques pitoyables restaurants d'avant-guerre, deux bars dont l'un vendait de l'alcool dans une annexe. La version péquenaud de l'ouest du bureau du shérif – qui ne l'inquiétait pas. Et un petit groupe de maisons en périphérie qu'un comique qualifierait éventuellement de banlieue.

Elle s'étalait à une dizaine de kilomètres de la frontière occidentale de la forêt nationale de Humboldt-Toiyabe, qui ne présentait aucun intérêt pour lui mais qui offrait de beaux panoramas sur les montagnes. Assez près pour que les touristes désœuvrés, les randonneurs et les campeurs dérangés se

fendent d’une visite, certaines de ces boutiques proposaient des souvenirs, du matériel de camping et de randonnée – et des armes en quantité.

Les armes ne le passionnaient pas, cependant il avait aperçu des serpents à plusieurs occasions. Il avait essayé de les dégommer avec le pistolet pris sur Jane le Macchabée, avec son fusil de chasse ou avec la carabine.

Et aussi avec le semi-automatique AR-15, qui avait certes pulvérisé le serpent mais lui avait fichu une sacré frousse.

Celui-là, il l’avait raccroché au mur et s’était contenté du pistolet.

Elle cachait une vraie cargaison de munitions, qu’il avait en partie gaspillée avec ces serpents de malheur puis en dézinguant un cactus juste pour le plaisir d’entendre le son.

Il avait noté le modèle de munitions du pistolet. Ça ne nuirait pas d’en racheter un peu.

Après s’être réveillé avec la faim au ventre, il avait englouti six œufs et terminé le bacon stocké au congélateur. Jane avait complété l’étiquette, ce qui était utile, mais il avait dû le trancher lui-même. Par conséquent, les tranches étaient soit trop épaisses, soit trop fines.

Il n’avait qu’à acheter du bacon en tranches. Et des saucisses. Ainsi que tout ce qui séduirait son œil et son estomac.

Il s’occupa en premier du linge de maison. Pas de coton égyptien à Two Springs-sur-Mer, ainsi qu’il l’avait découvert pendant ses précédentes visites. Mais il s’adapta. Il acheta une poêle à frire, étant donné qu’il avait carbonisé celle du chalet avant de la lancer aussi loin que sa force le lui permettait.

Ensuite il ouvrit la porte du négociant d’alcools. Bière, vin, whisky, vodka, jus, tonic et, pourquoi s’en priver, de la téquila.

– Vous donnez une soirée ? s’enquit le caissier avec un petit oh-oh-oh de Père Noël.

Rictus aux lèvres, Rozwell le fixa du regard.

– Ouais, j’suis un boute-en-train.

– J’en doute pas.

Évitant son regard, le caissier rangea ses achats dans un sac et lui rendit sa monnaie. Il déposa ses achats dans le pick-up puis partit en quête de munitions. Il acheta trois boîtes de balles à pointes creuses pour le colt 45 dont il avait hérité.

Et songea : « *Youpi, je suis l'as de la gâchette.* »

De là, il fila au supermarché. Chips, cookies, bonbons, frites surgelées ; pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Bacon, saucisses, pizza surgelée. La pizza lui fit penser à Morgan.

– La salope ne perd rien pour attendre, grommela-t-il et la cliente qui se tenait à quelques pas détala dans la direction opposée.

Des repas surgelés : au four et à table ! Fromage ! Lait ! Céréales, pain, beurre. Citrons – le mariage idéal avec la téquila. Bananes. Pommes de terre, parce que n'importe qui savait cuire une patate au four.

Il remplit deux paniers avant de se sentir satisfait.

À la caisse, l'employée enregistra ses achats. Une tête ronde comme une citrouille, avec des lunettes qui glissaient sur son nez.

Cela l'agaça à un tel point qu'il s'imagina lui écraser son poing sur ses stupides lunettes, histoire de les planter dans ses yeux et de faire gicler le sang.

– Vous faites des réserves, observa-t-elle gaiement.

Il étira ses lèvres en ce qu'il croyait être un sourire amical.

– Tout à fait. Des réserves. Faut que ça mange, un homme. Pas vrai ?

– Oui, monsieur, c'est certain, dit-elle, le regard rivé sur les articles.

Il sortit en poussant son chariot, entassa les surgelés dans la cabine où la climatisation les empêcherait de fondre sur la route. Le reste rangé, il se retrouva presque hors d'haleine en raison de l'activité physique sous le soleil. Il dévissa le bouchon de la bouteille de Coca achetée au supermarché et l'emporta avec lui derrière le volant.

Une bonne goulée, et il faillit s'étouffer en déglutissant.

En démarrant, il jeta un œil dans le rétroviseur.

Le souffle coupé, malgré la chaleur encore cuisante de la voiture, il se sentit brusquement glacé.

Il les aperçut devant une sorte de cafétéria, à l'endroit où il aurait pris son petit déjeuner s'il n'avait pas été trop affamé pour patienter.

Sans doute avait-il la berlue. C'était un mirage, une illusion d'optique. Il eut beau se frotter les yeux sous ses lunettes de soleil, ils ne disparaissaient pas. Ils avançaient même dans sa direction.

Les putains de fédés. Ces enfoirés de Beck et Morrison. Juste là, ils se baladaient sur la passerelle en bois.

Pris de panique, il accéléra, sentant ses oreilles siffler et ses yeux larmoyer.

Il frappa le volant en roulant. Comment ? Comment ? Comment ?

Le véhicule cliquetant et vibrant, il écrasa l'accélérateur. Ils se trouvaient derrière lui. Tout près.

Il devait regagner, et vite, la cahute de Jane le Macchabée. Il avait enfreint sa nouvelle règle en laissant ses vêtements, son matériel et l'argent liquide sur place. Autant de choses qu'il ne pouvait pas se permettre de perdre une seconde fois.

Que fabriquaient-ils ici ?

À peine avait-il atteint le portail qu'il sauta à terre, ses jambes manquant de peu de se dérober sous lui. La peur le faisait suer à grosses gouttes et ses doigts tremblants bataillèrent avec les clés du cadenas.

Enfin, il réussit à ouvrir le portail, rentra son pick-up et se rassembla pour fermer derrière lui. Par prudence.

Il remonta l'allée à toute allure, luttant pour faire le tri dans ses pensées, juste assez pour réfléchir. Il prendrait le pick-up de la vieille. Encore un tacot, mais moins miteux que le sien. Peut-être, sans qu'il sache comment, qu'ils avaient géolocalisé ses précédents véhicules.

Il avait fermé le chalet à clé – la sécurité avant tout. Il dut donc livrer une nouvelle bataille contre ces serrures. À l'intérieur, il retourna tout, mélangeant le linge sale au linge propre. Sa respiration soufflait comme le vent un jour de tempête pendant qu'il rassemblait son matériel et déconnectait une partie des appareils pour les emporter.

L'argent, l'argent, l'argent, les pièces d'identité fraîchement façonnées.

Les armes, les balles, les couteaux – y compris celui que la trépassée lui avait planté dans le bras.

Les poules caquetèrent en se dispersant quand il se précipita dans le hangar et tira sur la porte. Il jeta des outils sur le plateau du pick-up, le bruit de métal résonnant quand il ajouta les pinces coupantes, une pioche, une hachette, un marteau.

Dans un nuage de poussière, il repartit en voiture vers la baraque, jeta des sacs, des valises et des mallettes sur le lit. Il s'obligea à redoubler de délicatesse avec les appareils et coinça le pistolet sous le siège conducteur. Les fusils trouvèrent leur place à l'arrière.

Qu'ils viennent. Il les réduirait en bouillie.

Il avait besoin d'eau et de nourriture.

Quand il repensa à tous les produits alimentaires du supermarché, la rage se mélangea à la peur.

Il ouvrit brusquement la portière de l'autre pick-up, renversa dans la poussière les repas surgelés, la pizza surgelée, les briques de lait. Du temps et de l'argent gâchés, foutus.

Fulminant, il hurla. Et tandis qu'il hurlait, une fissure se rompit en lui.

Il se leva, regarda autour de lui, le lait qui se déversait en gargouillant, les boîtes enfoncées de tourtes, de poulet frit et de sauce, les barres glacées au chocolat et les cheddars extra-forts.

Alors il se mit à rire, et à rire, et à rire, si fort que de grosses larmes sillonnaient ses joues. Secoué par l'hilarité, il transféra le reste des provisions, l'alcool, les serviettes, d'un véhicule à l'autre.

Oh et puis merde, il en avait sa claque. Il était temps de mettre le point final. De faire un bilan. Et que la garce en assume les conséquences.

– « *The time's come, the walrus said* »[5], récita-t-il en attachant avec des tendeurs une bâche de Jane sur le plateau du pick-up.

Il monta au volant puis décida de s'accorder une minute. Il descendit, déchiqueta la boîte de barres chocolatées, en prit une et arracha l'emballage.

Il la grignota en roulant jusqu'au portail.

– *Adiós*, Jane ! cria-t-il en se goinfrant de chocolat glacé. Merci pour *nada* !

Il déverrouilla le portail et sortit. Et après avoir balancé les clés par la vitre, il prit la route de l'est.

Beck et Morrison traversaient la route pour reprendre leur voiture. Devant la supérette, la caissière fumait une Marlboro pour se calmer les nerfs.

– Excusez-moi ! Vous êtes bien les fédéraux ?

Morrison s'arrêta devant la portière du côté passager, ayant perdu à pile ou face la place derrière le volant.

– Oui m'dame. Agents spéciaux Morrison et Beck.

– Deb m'a dit que des fédés étaient venus fouiner hier, que vous couriez après un barjot. J'étais de repos, dit-elle avant d'inhaler sur sa cigarette. J'ai vu passer un timbré il y a une petite heure. Un regard d'aliéné. Il a acheté assez de nourriture pour un régiment. Sa façon de me regarder, son sourire, il m'a fait froid dans le dos.

Saisie d'un petit bourdonnement, Beck se rapprocha.

– Nous avons laissé un croquis de l'homme que nous recherchons au manager. L'avez-vous vu ?

– Nan. J'arrive, je fais mon boulot, je repars. M'occupe pas des affaires des autres, et tout le monde devrait en faire autant.

– Me feriez-vous la gentillesse de jeter un œil maintenant ?

Beck ouvrit sa mallette et sortit un croquis d'une pochette.

– Pourquoi pas. J'ai pris ma pause parce que le type avec ses yeux fous m'a tourneboulée.

Elle prit la feuille, remonta ses lunettes sur son nez, secoua la tête.

– Nan. Ce type avait des cheveux plus courts, blonds foncés d'après ce que j'ai vu. Et il…

Elle s'interrompit, fronça les sourcils.

– Un instant. C'est pas impossible. À cause des yeux, ces yeux de fêlé. Mais il portait la barbe. Genre une barbe touffue et négligée, et je pense

qu’il avait le visage plus rond. Mais ces yeux…

– Et sa taille ? demanda Morrison. Combien mesure-t-il, à peu près ?

– Environ un mètre quatre-vingts. Peut-être un peu moins.

– A-t-il dit quelque chose ?

– Ouais, qu’un homme a besoin de se nourrir. J’ai dit : « Vous faites des réserves », parce qu’il avait deux paniers pleins, et il a répondu qu’il faut bien qu’un homme mange.

– Avait-il un accent ?

– Je dirais qu’il est pas du coin.

Elle haussa les épaules et fuma un peu.

– Plutôt de la côte est, je pense. C’est pas impossible que ce soit lui, mais j’peux pas le jurer. Quelque chose ne tourne pas rond chez ce type. Ça, c’est sûr.

– Avez-vous vu quelle voiture il conduisait ?

– Nan, désolée. En temps normal, j’aurais demandé à Tiny, celui qui remplit les étagères, de l’aider à porter ses courses dans sa voiture. Je l’ai pas fait, j’voulais juste qu’il disparaisse. Je l’avais jamais vu par ici, ou pas remarqué. En tout cas, je ne l’avais jamais vu faire des courses chez nous. Il doit pas habiter loin, vu qu’il a acheté un carton de surgelés.

Sans grand enthousiasme, elle communiqua son nom et ses coordonnées.

– Quelles sont les chances ? demanda Morrison.

– Suffisamment élevées pour mériter une petite vérif. À la place de Rozwell, si tu avais trouvé un point de chute assez proche de la ville pour venir faire tes courses ici, dans quelle autre boutique irais-tu t’approvisionner ?

– Si je dois me planquer, je fais une provision d’alcool.

– Bien sûr. Suivons ton intuition, Quentin. Retournons montrer son portrait au caviste.

Quand ils poussèrent la porte du magasin d’alcool, le vendeur releva les yeux d’un livre de poche. Pas le même qu’hier, remarqua Beck. Son frère cadet, peut-être.

– J’peux vous aider ?

– FBI. Agents spéciaux Beck et Morrison, dit Beck en montrant son insigne.

Le vendeur se leva de son tabouret.

– OK. Bonjour !

– Nous cherchons quelqu’un.

– Tant que ce n’est pas moi.

Beck lui fit son plus beau sourire.

– Non, pas vous. Cet homme.

Le caissier prit le portrait-robot, remua un peu.

– C’est marrant. Si l’on veut.

– Dans quel sens ?

– Il ressemble plus ou moins à un type qui est venu il y a une heure environ. Quelque chose dans le regard. Et ouais, la bouche aussi. Il m’a pas plu.

– Non ? fit Beck en se rapprochant juste un peu. Pourquoi ?

– Bah, il a acheté tellement d’alcool que j’aurais pu fermer la boutique pour la journée. Et mon frère, le proprio de la boutique, ne l’aurait jamais su était donné que la recette de la journée aurait quand même été supérieure à sa moyenne. Il dégageait quelque chose de malsain. Une méchanceté. Et comme je l’ai dit, il a acheté tellement de bouteilles que j’ai pensé qu’il organisait une soirée. Quand je lui en ai fait la remarque, il m’a regardé de travers. D’un air qui m’a fait regretter d’avoir ouvert la bouche. Je pense que c’est lui, avec des cheveux plus courts. Qu’a-t-il fait ?

– Avez-vous vu le véhicule qu’il conduisait ?

– Je l’ai regardé sortir, il a chargé ses cartons de bouteilles dans un pick-up. Un vieux Chevy rouge, rouillé de partout. Mais qu’a-t-il fait de mal ?

Les deux agents avaient déjà décampé.

– Quentin, c’est lui. Je le sens dans mes tripes.

– Mettons le shérif au parfum. Il a trouvé une planque. On n’achète pas autant de nourriture et d’alcool pour prendre la route ou quand on loge dans un motel.

– Il pourrait retenir des otages. Pas son style, mais il y a quelques maisons et des petits ranchs à moins d'une demi-heure de route de Two Springs. À moins qu'il n'ait déniché un bâtiment abandonné. Plats surgelés signifient un accès à un réfrigérateur, un réchaud ou un four. Le fait qu'il se rende en ville et s'autorise au moins deux arrêts implique qu'il se sent en sécurité.

Tout en pressant le pas vers le bureau du shérif, ils scrutaient les rues.

– Il n'est peut-être pas loin, dit Morrison. Non, peu probable. À cause des surgelés.

– Ils vont décongeler en peu de temps avec cette touffeur. Il est forcément tout près.

Pour accéder au bureau du shérif, il fallait passer par un accueil où les appels étaient traités par deux policiers à mi-temps. L'arrière était occupé par deux cellules, des toilettes unisexes et un comptoir de fortune, sur lequel une cafetière macérait sur une plaque chauffante.

La climatisation tournait à plein régime, diffusant l'arôme de mauvais café dans l'espace.

Le shérif Neerdman, dans les quarante-cinq ans, décharné et brûlé par le soleil, possédait un bureau privé dont la porte restait ouverte.

– Ah, le FBI, dit-il en se levant derrière son bureau. Je ne m'attendais pas à vous revoir.

– Lucy Wigg au Two Springs Market et Kyle Givens au Givens Liquors and Beer viennent d'identifier Gavin Rozwell d'après le portrait-robot. Il a fait des achats dans ces deux commerces ce matin.

– Nom d'un chien. Et vous en êtes sûrs ?

– Tout à fait sûrs. Il s'est ravitaillé en nourriture, y compris des produits surgelés, et en alcool, ce qui indique qu'il a trouvé un abri dans les parages. Commençons au plus vite à fouiller la zone.

– Vous pouvez compter sur notre aide. L'un de mes agents est en intervention, je vais convoquer l'autre. Je vais notifier le gouvernement, qu'on dépêche du renfort.

– Il conduit un pick-up Chevy rouge. Un vieux modèle, d'après nos informations. Vous connaissez le coin, shérif. Réfléchissons aux endroits où il serait susceptible de se cacher.

– Laissez-moi passer ces appels, et je me pencherai sur la question.

Cela fait, il déplia une carte routière.

– Ces maisons ici et ici ? Elles sont peu espacées, des voisins remarqueraient un inconnu. Par contre, quand on s'éloigne par ici, et dans les montagnes, c'est une autre histoire. Des ranchs misérables, des gens misérables qui ont choisi ce mode de vie pour être isolé de tout le monde. On trouve là des survivalistes, des anti à peu près tout. Pas du genre à l'accueillir à bras ouverts. Ni nous, d'ailleurs.

– Et parmi ces gens, qui vit seul ? Pas de famille, c'est trop de complications, dit Beck à son partenaire. C'est plus facile de neutraliser une personne isolée. Il recherche l'isolement s'il a décidé de se planquer.

– Il y a Riley, un ancien marine, dit Neederman en tapotant la carte. Il pète la forme. Son ranch est une vraie forteresse. Et Jane Boot. Son mari est décédé l'an dernier, mais elle est restée. Elle vient dans le centre une fois par mois, vendre des œufs et du lait de chèvre. Une dure à cuire, qui se prépare pour la guerre ou l'Enlèvement, celui des deux qui nous tombera dessus en premier.

– La femme, dit Morrison. Il viserait la femme plutôt que le marine.

– Allons le découvrir.

– Je vous montre le chemin. Elle n'a pas le téléphone, elle ne croit pas au téléphone. Et sa propriété est fermée par un portail et du fil barbelé. J'ai des pinces coupantes dans le pick-up. Si elle est en train de traire sa chèvre dans le fond du terrain, elle sera furax.

Vingt minutes plus tard, ils freinèrent devant le portail béant.

Neederman gara son véhicule en travers pour bloquer la sortie, puis descendit. Il ramassa un jeu de clés et secoua la tête quand Beck abaissa sa vitre.

– Jane n'aurait pas laissé son portail ouvert. J'ai trouvé les clés par terre. Fils de pute.

– Avez-vous un gilet pare-balles, shérif ?

Il remonta son chapeau en arrière.

– Ouais, ouais. Salopard. Elle ne laisserait pas son portail ouvert.

– Équipons-nous. Appelez des renforts. À partir de maintenant, mon équipier et moi prenons les commandes. Il est notre proie.

Il lança un méchant regard à Morrison.

– S'il a fait du mal à Jane, il est aussi la mienne maintenant.

Leurs gilets de protection ajustés, ils entrèrent sur la propriété en voiture.

– Tee, il s'est fait la malle. Il nous a flairés, voilà ce que ça signifie.

La mine sombre, elle continua de rouler.

– Regarde, le pick-up rouge et les courses étalées par terre. La portière avant ouverte, la porte de la dépendance aussi.

– Quelqu'un a piqué une crise, marmonna Morrison.

– On dirait bien, mais ne risquons pas notre peau juste parce qu'on se serait trompés.

Elle conduisit jusqu'à l'espace entre la dépendance et la maisonnette, et en utilisant la voiture comme bouclier, ils descendirent.

– Gavin Rozwell ! FBI. Sortez, les mains en l'air.

Pas d'autres bruits que le caquètement des poules et les grognements des cochons.

Elle ramassa un caillou et le lança pour provoquer un tir. Pas un mouvement. Elle en jeta un second qui rebondit contre la maison.

– Bon, Quentin, fouillons la maison.

Ils sortirent à découvert et le dos courbé, coururent vers la porte. Il ouvrit la marche, se releva pour balayer le haut du regard, tandis qu'elle couvrait le bas.

L'endroit, qui empestait la transpiration et la poussière, donnait l'impression qu'une bagarre de comptoir avait éclaté.

Ils contrôlèrent la maison, puis le hangar.

– Elle a un pick-up Ford Ranger, de… 2015 ou 2016, je pense. J'attends confirmation, les informa Neederman. Bleu, bleu moyen, et je vous

communiquerai la plaque d’immatriculation. L’aurait-il emmenée avec lui ?

– Peu probable.

Il se massa la nuque.

– Je vais fouiller la propriété, si jamais je la trouve, dit-il à Beck. Et la chèvre.

– Il nous a obligatoirement aperçus ce matin. Il nous a vus, sinon pourquoi s’enfuir après avoir fait toutes ces courses ?

Beck se retenait de labourer de coups de pied les emballages décongelés.

– Il est sorti de la supérette et il nous a vus. Ou il avait déjà rangé ses courses. Plutôt ça. Il a pris son pick-up, il est revenu, a tout vidé par terre, rassemblé ce dont il avait besoin et a détalé.

– Encore en fuite, Tee.

Comme ils en avaient tous deux besoin, il posa une main sur son épaule.

– Il s’enfuit encore, il est mort de peur. Diffusons des alertes pour le pick-up.

– Je l’ai trouvée ! cria Neederman. Et la chèvre. Bon sang, ce qu’il reste d’elles est par ici. Il l’a carrément jetée par terre, dit-il quand ils l’eurent rejoint. Il l’a larguée là pour que les charognards le débarrassent du corps.

5. « L’heure a sonné, dit le Morse. » Extrait du poème *Le Morse et le Charpentier* de Lewis Carroll.

Chapitre 30

En milieu de matinée, Morgan ouvrit la porte à Jake. Ça sentait l'orage.

– Entre. Je fais du café ? Ce sera nécessaire ?

Il referma la porte derrière lui.

– Pourquoi pas quelque chose de frais à la place ? Tu es seule ?

– Ces dames sont à la boutique.

Quoi qu'il soit venu lui annoncer, ce n'était pas réjouissant. Elle sentait le pessimisme ramper sous sa peau.

– Il reste du thé glacé. J'ai aussi des sodas.

– Un soda, ce sera super. Morgan, ça te convient que je relaie les informations sur Rozwell ? Tu peux contacter le FBI si tu préfères aller à la source.

– J'apprécie que tu prennes le temps de me parler en personne.

Ne pas trembler. Elle se concentrait pour que ses mains restent stables pendant qu'elle remplissait les verres de glaçons. Le temps de la panique était révolu.

– Il a fait une nouvelle victime, c'est ça ? Cela me noue l'estomac.

– Oui. Asseyons-nous. Je te raconterai tout ce que je sais. Je t'expliquerai ce qui s'est passé hier dans le Nevada.

– Le Nevada. Ils ne s'étaient pas trompés, il a bien détalé vers le sud. J'aime savoir qu'ils ont raison. C'est important.

Morgan écouta ce que Jake avait à lui dire, ahurie.

– Je ne l'imagine pas du tout. Sincèrement, je ne l'imagine pas vivre dans le chalet d'une survivaliste, en rase campagne. La supprimer, d'accord, et je le déplore, mais le reste ?

– Tu l’as anéanti. C’est mon point de vue. Tu l’as dévié de sa route et cela l’a fragilisé. Je reconnais les mérites du FBI et de l’instinct infaillible de Beck, mais elle et son partenaire seraient les premiers à reconnaître que c’était un coup de bol de débarquer dans cette bourgade le matin même où Rozwell est venu faire des courses.

– Et ils pensent qu’il est resté là deux semaines ?

– Presque trois. Ils sont remontés à la dernière venue de sa victime en ville. Ce n’est pas inhabituel que personne ne l’aperçoive pendant un mois, même plus. Elle vend des œufs, du lait, des produits artisanaux en cuir au marché. Elle s’est approvisionnée et a fait le plein de son véhicule il y a un peu moins de trois semaines. Ils ont retrouvé la trace de Rozwell dans un motel à une cinquantaine de kilomètres, qu’il a quitté le jour où elle s’est rendue à Two Springs.

– Je vois.

– Elle était active sur des groupes en ligne, des survivalistes, tendance religieux fanatiques. D’après eux, il a entretenu son compte par intermittence, mais ils pensent avoir décelé de subtiles différences dans ses publications et ses réactions. Les premières datent de dix-neuf jours, le soir où elle a fait des courses en ville.

Jake hésita avant de continuer.

– Ils vont procéder à une autopsie, en espérant déterminer la date de son décès. Morgan, toutes les personnes qu’ils ont interrogées et qui ont été en contact avec lui hier ont déclaré qu’il n’était pas clair. Soit il ne parvient plus à le masquer, soit il ne s’embête plus à faire semblant. La victime possédait des armes. Un pistolet, des fusils. Ils ont retrouvé des cartouches vides éparpillées sur la propriété. Et elle porte habituellement un colt à sa hanche.

– Ça l’a drôlement bien protégée.

– Le fait est qu’il a tout embarqué. Il a laissé le AR-15. Pour celui-là au moins, soyons reconnaissants. Mais il a emporté tout le reste. Et il a acheté des balles pour le colt en ville. Il n’a jamais eu recours à des armes auparavant.

– Il n’est plus le même, de toute façon.

– Les profileurs le confirment. Tout ce qu’ils ont trouvé dans le chalet prouve qu’il a perdu le contrôle.

Comme il considérait qu’ils étaient amis, et parce qu’elle serait bientôt une sorte de sœur pour lui, Jake lui prit la main.

– Selon eux, il n’a pas d’autre choix que venir ici.

– Ce qui est en partie un soulagement, car je m’attends en permanence à entendre la porte s’ouvrir en grinçant, à voir le monstre bondir. Ça ne me quitte jamais, Jake. Quoi que je fasse. C’est comme les tunnels des taupes dans les jardins. Tout semble organisé et solide, alors qu’en réalité, le sol risque de s’effondrer d’un instant à l’autre.

Elle baissa les yeux sur son verre, puis les releva.

– Tu crains que, étant donné qu’il est armé, il m’abatte. Quand je prends ma voiture ou quand je fais des courses. Il ne le fera pas. Il ne peut pas. C’est trop rapide et définitif.

– Ce n’est plus celui que tu connaissais, répéta Jake.

– Certes, mais on ne change pas sa nature profonde. Il a besoin de me nuire, de me voir terrifiée. Il doit me rendre la monnaie de ma pièce pour ce qui a déraillé depuis… depuis Nina.

Après avoir approuvé sa propre théorie d’un geste, elle prit son verre.

– Je n’en reviens pas de le voir si distinctement alors que je ne l’ai côtoyé que deux semaines. L’idée qu’il ait ce mode de vie pendant des semaines… non, il doit nécessairement me faire payer. M’abattre ne le satisferait pas, à moins que j’aie d’abord souffert.

– Je suis d’accord, mais j’ai néanmoins peur de me tromper.

– Il m’a tout pris, Jake. Tout, hormis la vie. Et regarde, dit-elle en écartant les mains. À peine deux ans plus tard, je vais bien. Même extrêmement bien. J’ai un foyer, une famille, un homme qui m’aime. J’ai un bon emploi, une bonne vie. J’ai des amis. Le perdant, c’est lui. Il est celui qui fuit et qui désespère. Me tuer d’un coup ne compenserait pas sa perte. C’est personnel.

Quand la sonnette résonna, elle vérifia automatiquement son téléphone.

– C’est… une livraison de fleurs. C’est…

Elle confia le téléphone à Jake.

Ses yeux s’assombrirent brusquement. Il se leva.

– Je m’en occupe.

Il lui fallut un petit moment pour se ressaisir et le suivre. Elle savait reconnaître une couronne mortuaire quand elle en voyait une. À la porte, pendant que Jake interrogeait la livreuse abasourdie, Morgan examina la couronne et son message.

« Morgan, n’oublie jamais. »

« *Jamais* », pensa-t-elle. Elle n’oublierait jamais.

Rozwell, qui savait que changer les plaques d’immatriculation ne suffisait pas, fit l’acquisition d’un pistolet à peinture et d’un pot de peinture vert pomme. Sur une étendue de route déserte, il recouvrit le bleu de la voiture de Jane.

C’était moche. Sans compter qu’il fut obligé de prendre le temps d’essuyer la peinture sur les phares avant et arrière. Mais bon, le véhicule ne correspondait plus à la description.

Cela donnerait le change un petit moment, surtout avec les bras cassés qu’étaient les policiers dans cette partie du monde.

Il ne pouvait pas risquer de s’arrêter dans un motel, si minable soit-il. C’est pourquoi il avala les kilomètres sans vraie halte jusque dans l’Utah, conduisant jour et nuit, alimenté par la rage et la peur, la caféine et le sucre.

Le moment était venu de rétablir de saines habitudes, décréta-t-il en prenant la direction de l’aéroport de Salt Lake dans l’objectif de s’accorder une sieste nécessaire dans le parking longue durée.

Il se réveilla avant l’aube, en nage et déprimé, mais décida que la chance tournait quand il repéra un minivan décoré d’un autocollant BÉBÉ À BORD, qui avait dû se garer pendant qu’il se reposait.

Quinze ans au bas mot, mais propre comme un sou neuf.

Après plus d’une demi-heure à bidouiller l’alarme, il réussit à la désactiver et à démarrer – il n’avait pas perdu la main ! Ensuite, il transféra

le contenu du pick-up dans la camionnette.

Malgré ses trois cents mille kilomètres au compteur, elle tiendrait le coup jusque dans le Colorado, où il s'arrêterait dans un motel à peu près potable. Pas encore un hôtel, hélas.

Une douche chaude, se faire beau, manger, dormir et définir le meilleur itinéraire pour rejoindre Morgan.

Avec Miles, Morgan fit la fermeture du bar le vendredi soir.

– Beck m'a téléphoné il y a quelques heures.

Il s'immobilisa tout net.

– Et tu ne me l'annonces que maintenant

– Nous étions débordés. Tu étais occupé. Et quelle différence cela fait-il ? Un agent de sécurité a repéré son pick-up dans un parking longue durée, à l'aéroport de Salt Lake City. Il l'a vaporisé de peinture mais le bleu transparaissait. Il leur a fallu un peu de temps pour identifier à bord de quel véhicule il en était parti. Un minivan rouge. Kia, je crois qu'elle a précisé. Il a parcouru une longue distance, mais ils ont suivi sa trace jusqu'au Days Inn, Colorado où il a pris une chambre.

– Pourquoi ne pas nous asseoir ?

– Non, ça va. Je vais bien. Il a abandonné le van sur le parking d'un Walmart dans le Dakota du Sud. Il a ensuite volé un SUV en mettant son pistolet sur la tempe de la propriétaire avant de la ligoter. Une femme de soixante ans qu'il a attachée avec des tendeurs, bâillonnée et enfermée dans le minivan. En l'assommant, il a provoqué un traumatisme crânien, mais elle s'en remettra. C'est déjà ça. Ils suivent à présent la piste d'un signalement que l'agent Beck a qualifié de très crédible. Quelqu'un a déclaré l'avoir vu dans le Minnesota et elle ne pense pas qu'il gardera le SUV encore longtemps, ni qu'il risquera de se rapprocher de ses contacts pour l'échanger. Ils ont alerté l'aéroport de Minneapolis.

– Est-ce tout ?

– Pour l'instant.

– Morgan, dit-il en lui prenant la main ornée de sa bague. Ce n’est pas anodin.

– Tout l’inverse.

– Que nous soyons occupés, c’est sans importance. Quand ils t’annoncent quoi que ce soit sur cette enflure, je veux le savoir. Pas après, quand nous sommes moins pris. Je veux savoir. Sans délai. De la même façon que tu m’envoyais un SMS tous les soirs quand tu rentrais chez ta grand-mère. Ça non plus, ce n’est pas négociable.

– Tu as raison. Je suis désolée.

– Ça m’est égal que tu sois désolée.

– Je sais, dit-elle en souriant, une main sur sa joue. Et je suis tout de même désolée.

– Emménage avec moi dès à présent.

– Ce ne serait ni approprié ni facile de laisser ces dames seules, juste au moment où tout indique qu’il approche.

– Je peux m’installer avec vous.

Pourquoi pas. Il détesterait, mais il en était capable.

– La maison est on ne peut plus protégée. Demain, je demanderai à Jen de rafraîchir mes connaissances en autodéfense. Écoute-moi, d’accord ? Parce que j’ai mûrement réfléchi. Peut-être qu’il aurait pu m’éliminer avant. Je n’étais pas préparée. Et peut-être que je ne le suis toujours pas. Il a assassiné Nina, mais il l’a prise par surprise, et elle était malade, toute frêle. Aujourd’hui je suis prête, il ne me surprendra pas. Je suis plus forte que je l’étais jadis. Et surtout ? Je suis folle de rage.

– Tout ceci est remarquable, Morgan. N’empêche.

– La police patrouille dans ma rue. Un agent de police me suit jusqu’à mon domicile tous les soirs. Je m’attends à ce qu’un policier ou un fédé campe dans mon salon s’il franchit la frontière du Vermont.

– S’il atteint le Vermont, je camperai avec la police dans ton salon.

– Si tu veux. Et ne te fâche pas, mais j’ai besoin qu’il vienne. J’ai besoin de tirer un trait sur cette histoire. Je veux me pencher sur les robes de

mariée et les bouquets, choisir la chanson pour notre première danse, et sélectionner le ton lilas idéal pour ta jaquette.

– Tu vas faire tout… pardon ? Non.

– Je gardais le lilas pour te déstabiliser. Le moment m'a semblé opportun. À présent, oublions Rozwell et rentrons.

– Super. Pas de lilas.

– Si j'opte pour des pivoines et du lilas, peut-être juste un brin pour la boutonnière. Ça me donne une autre idée. Des pieds-d'alouette et des pois de senteur, ou des tulipes et de la spirée. Ne me lance pas sur le sujet.

– Parmi les choses que j'ai envie de faire, te lancer sur le sujet des bouquets arrive au bas de la liste.

À l'extérieur, quand il lui prit la main, il crut déceler les signes avant-coureurs de l'automne.

– Que penses-tu de *Stand by Me* ? demanda-t-il.

– Tu veux regarder un film ce soir ?

– Pas le film. La chanson. Pour notre première danse. Parce que je te soutiendrai, comme dit la chanson. Et t'as intérêt à me soutenir aussi.

Le stress de Morgan chuta pour laisser la place à ses élans sentimentaux.

– As-tu des idées pour le mariage ?

– À l'occasion, l'idée du mariage me traverse l'esprit.

– J'approuve ta chanson, qui est très pertinente, si tu portes un brin de lilas au cas où je me déciderai pour le bouquet assorti.

– Un seul brin ?

Avec ses doigts, elle indiqua qu'il serait tout petit.

– Je m'y engage.

Elle enroula ses bras autour de lui.

– Je t'aime, Miles.

– Ça aussi, t'as intérêt.

Plus tard, pendant qu'ils dormaient, Rozwell atteignit le Wisconsin au volant d'un pick-up Dodge qu'il avait réglé en liquide sur un parking à St-Paul.

Il avait un plan.

Morgan endurait des livraisons de colis et des dépenses débitées sur son compte. Elle les signalait aux autorités et les archivait de son côté.

Alors que septembre arrivait, elle se détendit avec ces dames.

– Je sais que cela vous tracasse mais c'est son but. Nous excéder, me mettre sur les nerfs. Tout ce que cela me dit, c'est qu'il est désespéré.

– Les désespérés sont dangereux, souligna Olivia.

– Certes, et je ne serai ni imprudente ni négligente. Il est sur la route depuis des jours, s'arrête à peine. Ils savent ce qu'il conduit parce qu'il a acheté un pick-up en liquide à St-Paul. Le FBI s'est rapproché de la société de ma carte de crédit. Je n'utilise plus du tout ma carte. Et ils ont signalé une dépense hier.

– Quel genre ? demanda Audrey. Quoi encore ?

– Il doit savoir pour le mariage. Il a commandé deux douzaines de roses noires.

– Avec un message ? N'édulcore pas, Morgan.

– Gram, je n'édulcore pas. Il est juste écrit : « Zéro mariage, Un enterrement. » Ce n'est pas malin, s'empressa-t-elle d'ajouter pour sa mère qui blêmissait. Toutes ces piques. Chacune est un avertissement alors qu'il devrait faire profil bas. Et ce n'est pas tout.

– Continue. Dis-nous tout, la pressa Olivia.

– Ils l'ont filmé sur le ferry-boat qui traverse le Michigan. Il a fait repeindre son véhicule par un professionnel et changé les plaques, mais ils ont une image de lui. Il est redevenu blond, sans barbe. Toujours rondouillard.

– C'est comme s'il recommençait à leur laisser une piste, murmura Audrey.

– Ils penchent aussi pour cette hypothèse depuis qu'ils l'ont localisé plus au sud, dans l'Indiana.

Olivia se leva pour faire les cent pas dans la cuisine.

– Pourquoi descendre dans le sud ? Pourquoi ne pas couper par l'Ohio, contourner les lacs et remonter dans le Vermont ?

– Je l'ignore, Gram. Je me suis longuement entretenue avec l'agent Beck. Ils étudient plusieurs théories. Il essaie encore de les semer. Il cherche une cachette pour se reposer quelques jours. Ou pour les avoir à l'usure. M'avoir à l'usure. Ou se reprendre en main, étant donné qu'il a mauvaise mine. La seule certitude est qu'il s'est écarté de sa trajectoire de plus de trois cents kilomètres. Pour autant que je sois sa destination. Et je sais qu'ils sont pour ainsi dire sur ses talons.

– Pas suffisant.

– Ils sont d'accord. J'entends la frustration de Beck dans sa voix. Je ne voulais pas partir travailler sans vous l'avoir dit. En ce moment, il se trouve à plus de mille six cents kilomètres de nous, et le plus probable est qu'il s'accorde une nouvelle halte. Je saute du coq à l'âne, je pars dans quelques minutes et j'aimerais vous montrer la robe que j'ai trouvée.

Sur son téléphone, elle se connecta à la page voulue.

– Oh, Morgan, elle est magnifique ! Simple, élégante.

Morgan sentit ses muscles se détendre en entendant l'approbation de sa mère. Audrey avait un goût sûr.

– J'avais envie de simplicité. Sublime mais simple.

– Et tu as trouvé simplement sublime. J'aime cette silhouette légèrement évasée dans le bas. Mais tu ne vas pas acheter ta robe de mariée sur Internet.

– Mais tu as dit…

– Ce style est tout à fait toi, et très mariage dans un jardin printanier, mais tu ne choisiras pas ta robe à distance. Nous prendrons rendez-vous dans la boutique de mariage de Westridge la semaine prochaine. Un endroit charmant. Tu dois demander l'avis de la mère de Miles, de sa grand-mère, sa sœur… et Jen.

– Mais…

– Plus de personnes, plus d'opinions, approuva Audrey en lui tapotant la main. C'est un rite crucial. Et tu as besoin de toucher la robe, de l'essayer

pour être sûre.

– Je peux toujours la renvoyer si…

– Faisons ça, suggéra Audrey qui ne se décourageait pas aisément. Si tu ne trouves pas celle que tu aimes, celle que tu veux et qui te rend rayonnante, tu pourras commander sans même que j'aie mon mot à dire. Et je t'offre la robe.

– Maman.

– J'y tiens, insista-t-elle, les yeux embués de larmes. J'en ai tellement envie. Je veux te donner ça.

– Ne discute pas, Morgan. C'est grossier de refuser un cadeau donné avec amour. Ce mariage est notre cadeau, à ta mère et moi. Et je m'attends à des protestations du côté de la famille du marié. Nous serons prêtes à faire des compromis. Cela fait partie de l'amour.

– J'ai déjà créé une feuille de calcul et établi un budget.

– Pourquoi ça ne me surprend pas ? Maman, elle te ressemble tant. C'est sûr qu'elle ne tient pas son esprit pratique de moi. À présent, tu peux oublier tout ça et te concentrer sur les décisions amusantes. Les couleurs, les fleurs, la musique, la liste d'invités. Nous essaierons de fixer un rendez-vous lundi prochain à la boutique de mariage. Tu ne travailles pas, tu ne seras pas pressée par le temps et nous passerons toutes un merveilleux moment.

– Nous en reparlerons mais pour l'instant, je suis pressée. Il est impératif que je dise à Miles tout ce que je viens de vous apprendre. Avant les questions de mariage. Nous avons un accord.

Il les balada vers le sud, vers Indianapolis, où il avait loué un garage avec une carte de crédit neuve. Il planqua le pick-up à l'intérieur et se rendit en Uber au terminal privé de l'aéroport.

Affublé d'une perruque noire, il avait rassemblé ses cheveux en chignon viril à l'arrière de sa tête. Avec du temps et de l'attention, il avait joliment taillé sa barbiche. Il gardait avec lui un ordinateur portable, un bagage à

main et fit enregistrer son unique valise. Il ne s'inquiétait pas des contrôles d'identité car pour cela aussi, il avait réservé du temps et de l'attention.

Il prit un verre de vin sur le vol pour Middlebury, Vermont, et grignota deux sachets de chips pris dans la corbeille de snacks de courtoisie.

Impossible de décrocher des chips.

Privé signifiait pas de contrôle de sécurité des bagages. Le colt était au chaud dans sa valise, avec le poignard.

Le temps qu'ils retracent sa piste à partir d'Indianapolis, si toutefois ils la retrouvaient, il aurait bouclé sa mission. Après quoi la chance tournerait en sa faveur.

La prochaine fois qu'il embarquerait, il s'envolerait pour une belle plage tropicale et un hôtel cinq étoiles. Là où ces derniers abominables mois s'estomperaient comme un mauvais rêve.

– Quelque chose cloche.

Dans une énième chambre d'hôtel, Beck examinait une énième carte routière.

– Quentin, ça ne colle pas.

– Il nous mène encore en bateau.

– Tu le sens aussi. Il n'a aucune autre raison de pousser aussi loin dans cette direction. Il devient constant. Il n'est pas du genre stable, mais il le devient. Il a un plan maintenant. C'est ce que je ressens.

– Nous devrions partir vers le nord-est. Laisser cette zone aux agents dépêchés ici, aux locaux, et nous précipiter dans le Vermont.

– C'est aussi mon intuition. En plus pressant, dit-elle en se tournant vers lui. Il n'y a pas une minute à perdre. Je veux la voir. Je veux voir Morgan. Je veux revoir la disposition des pièces de la maison, l'hôtel et le parc, parler de visu avec le chef de la police. Reprendre point par point la sécurité de l'établissement. Ce mauvais pressentiment me tenaille de nouveau.

– Débarrassons-nous de cette sensation.

– Faisons ça. Il faut que je sois là-bas.

– Et de là-bas, nous rebrousserons chemin. Tee, je pense qu'il a abandonné le pick-up. Il l'a acheté, et l'a lourdé.

– Je pense aussi. Rendons-nous sur place. Passons du temps à analyser les lieux. Si nous avons tort, ce sera un coup dur.

– Nous étions dans le vrai, la dernière fois.

Rozwell atterrit à Middlebury après un vol sans encombre. La voiture de location qu'il avait réservée était mise à sa disposition. Quand il se glissa sur le siège en cuir de la berline Mercedes, une vague de plaisir quasi euphorique le submergea.

– Me revoilà ! gloussa-t-il.

Il caressa le volant, souriant au tableau de bord truffé d'options.

– Voilà qui est mieux ! Nettement mieux, mieux !

Il fredonnait une ritournelle en enregistrant l'adresse de Morgan dans le GPS.

Trente-deux minutes. Du bonheur en boîte.

Quand Miles fit irruption à *Après*, Morgan, un shaker dans chaque main, bavardait avec deux clientes. « *Le sens du spectacle* », songea-t-il en la regardant remplir les verres et les décorer avec un pic garni de trois olives.

Elle était bourrée de talent. Les deux femmes trinquèrent à sa santé après leur première gorgée, et elle se fendit d'une petite révérence.

– Tout est dans le poignet, déclara-t-elle avant d'apercevoir Miles.

Il se dirigea vers le comptoir mais s'adressa à Bailey.

– Dernière soirée avec nous ?

– Oui, vous allez tous me manquer. Morgan m'a aidée à décrocher un entretien dans une boîte de nuit, à côté du campus.

– Tu nous raconteras. Si tu cherches un petit boulot l'été prochain, tu seras la bienvenue. J'ai besoin de Morgan quelques minutes. Peux-tu prendre le relais ?

– Bien sûr. J'ai été bien formée.

Morgan garda pour elle les pensées qui affluèrent dans sa tête et le suivit à l'extérieur.

– Je te croyais parti pour la journée. Est-ce…

– Rien d'inquiétant. Je m'apprête à partir. Les fédés sont en chemin. Ils arriveront bientôt.

– Ici ? Pourquoi ?

Il l'entraîna sur les chemins qui serpentaient dans le parc. Les nuits étaient plus fraîches, et les premières touches de couleur mouchetaient les collines.

– De ce que j'ai compris, ils souhaitent contrôler les mesures de sécurité. Ils ont contacté Jake, qui m'a contacté. Donc, Jake pense qu'ils veulent se faire une idée plus précise.

– Super, c'est une bonne chose. Je serai heureuse de les voir. Je pourrai aussi me faire mon propre avis.

– Jake aimerait qu'ils assignent un agent à Westridge, et je ferai pression en ce sens.

– Miles, il pourrait débarquer demain comme dans six mois. Combien de temps serai-je sous surveillance ?

– Aussi longtemps qu'il le faudra. Vis ta vie, Morgan. C'est ce que tu as fait, ce que tu continues de faire, et ça ne change pas. Il ne changera pas ça. Mais s'il vient, ou plutôt quand il viendra, nous disposerons de toutes les ressources possibles. Et je m'entretiendrai avec ces dames demain.

– À quel sujet ?

– Du fait que je dormirai chez vous quelques nuits par semaine. Tu dors chez moi trois nuits par semaine, et je dors chez toi deux ou trois nuits. C'est un bon équilibre. Nous aurons tout le temps de nous chamailler, mais je te laisse retourner au bar. De toute façon, c'est sans appel.

– C'est la seconde fois de la soirée que l'on m'impose des choses. Je n'aime pas ça.

– Je ne peux pas t'en vouloir. Néanmoins je serai inflexible. Regarde, les couleurs de l'automne commencent à apparaître dans les arbres.

Il porta son regard au loin, vers les flancs des collines et les sommets.

– Le temps passe, les saisons changent. Ce qui ne change pas et ne changera pas ? Tu m'appartiens.

– Une petite minute…

– Nous nous appartenons. Nous sommes du genre à prendre soin de ce qui nous appartient, n'est-ce pas ?

– Je ne pense pas que ce soit aussi simple.

– Peut-être pas. Malgré tout, je veille sur toi. Je dois aller nourrir le chien. Envoie-moi un SMS quand tu rentres.

– Dès que j'aurai dit au revoir à l'agent Howe et refermé la porte d'entrée.

– N'oublie pas de la fermer à clé.

– Oui, oui. Tu ne vas pas tarder à m'imposer un code ou une sorte de mot de passe pour ma sécurité.

– Je te dirai plus tard ce que m'a évoqué ton idée de mot de sécurité, mais ce n'est pas une mauvaise idée.

Il réfléchit, fronça les sourcils.

– Le contraire d'un mot de sécurité, ce n'est pas une mauvaise idée.

– Super. Si je me bagarre contre Rozwell, qui aura avant cela réussi à échapper à la vigilance de l'agent Howe, de l'alarme, et à entrer dans la maison, je l'inviterai à patienter une minute pour que j'envoie à Miles notre mot de non sécurité, « ananas ».

– Ananas ? Grotesque.

Pensif, il posa un baiser sur son front.

– Ah oui ? Ananas, c'est grotesque ?

– Dans ce contexte. Mentionne Hurleur dans le SMS.

– T'es sérieux ?

– Toutes les ressources possibles. Sinon je reste jusqu'à la fermeture et je te raccompagne moi-même.

– Ensuite tu jetteras un œil sous le lit et dans tous les placards ?

Malgré ses contestations, elle comprenait. Il s'alarmait. Naturellement, il se rongeait les sangs quand ils n'étaient pas ensemble. La situation échappait à son contrôle.

– Essayons le contraire. Rentre, assieds-toi dans ta tourelle, traite tous tes SMS et courriels en souffrance et tout ce que tu es censé faire durant un jour normal. Et si je t'écris quelque chose comme « Dis bonne nuit à Hurleur », accours.

– Compte sur moi.

Dans la cuisine, Olivia et Audrey s'occupaient de la vaisselle du dîner en discutant de ce qui demeurait au cœur de leurs préoccupations.

L'organisation du mariage.

– Nous regarderons pour nos robes à la boutique de mariage, dit Audrey en lavant à la main les verres à vin. Nous devons être irréprochables pour conduire Morgan à l'autel, ou ce qui fera office d'autel. Chaque fois que je repense qu'elle nous a demandé de l'accompagner, j'ai les larmes aux yeux.

– Pas de froufrous. Elle veut de la simplicité.

– Simple, sans froufrous, mais irréprochable.

Olivia prit un torchon pour essuyer les verres.

– J'espère qu'ils dégoteront un orchestre compétent, j'ai l'intention de danser à en perdre haleine. Qui aurait cru, bébé, quand elle est arrivée l'hiver dernier, que nous organiserions son mariage pour le printemps prochain ?

– Maman, non seulement nous saurons qu'elle est heureuse, mais nous le verrons. Nous aurons la possibilité de faire partie de la vie qu'elle se construit. Je ne prendrai jamais cela pour acquis. Jamais.

– Je sens que tu redeviens romantique et gnangnan. Ce qui me rend romantique et gnangnan. Je propose qu'après la vaisselle, on regarde un film.

– Ça me tente bien.

– Je prépare du pop-corn.

– Laisse-moi le temps de sortir la poubelle. Et choisis un film joyeux, ajouta-t-elle en nouant le sac, avant de s'emparer de la corbeille à papier.

Elle les emporta sur le côté de la maison, lâcha le sac dans son contenant et vida la corbeille dans l'autre.

Elle ne l’entendit pas, pas avant qu’il n’enroule le bras autour de son cou, le pistolet pressé sur sa tempe.

– Un seul bruit et je te transperce le crâne. Tu dois être maman. Rentrons à la maison, maman.

– Morgan n’est pas là. Elle n’est pas à la maison.

– Je le sais.

Au lieu de presser la gâchette, il retourna l’arme et lui flanqua une beigne avec la crosse.

– Tu me prends pour un idiot ? Elle t’a dit que j’étais idiot ? Bouge !

Elle voyait flou à cause des larmes, de la douleur et de l’effroi, tandis qu’il la traînait jusqu’à la porte de la cuisine.

– Bientôt prêt, annonça Olivia. J’ai séparé en deux bols, étant donné que tu es tatillonne avec le sel.

Puis elle se retourna et se figea.

– Et voilà Gram. À terre, mamie. À plat ventre, sinon j’éclate la cervelle de maman.

Son rictus s’élargit en un sourire plus franc.

– Tiens, c’est du pop-corn ?

Chapitre Trente et un

Il caressa l’idée de les refroidir toutes les deux. Pas par balles : trop bruyant. Mais il avait le poignard de Jane le Macchabée, entre autres méthodes.

Ne serait-ce pas divertissant de voir son expression quand, en rentrant, elle découvrirait leurs corps sanguinolents ?

Mais ça, c’est ce qui était arrivé à… comment s’appelait cette abrutie, déjà ? Aucune importance. Ça n’avait pas suffi, pas assez douloureux.

Cette fois, il l’obligerait à le regarder les exécuter. De cette façon, au moment où il l’anéantirait, elle aurait ces images dans la tête.

Elle souffrirait, elle avait besoin de souffrir. Elle paierait, elle avait besoin de payer.

Une vilaine cicatrice lui barrait le bras – sa faute. Il avait pris des kilos – sa faute. Et à peine quelques heures plus tôt, une molaire avait commencé à le tirailler. Sa faute.

Chaque heure qu’il avait passée dans la chambre moisie d’un motel, chaque kilomètre qu’il avait parcouru au volant d’un tape-cul, pick-up ou camionnette. Sa faute.

Il méritait le fin du fin, avait obtenu le fin du fin. Et une fois qu’il l’aurait éliminée, tout reviendrait. Elle incarnait toute sa malchance.

Il avait ordonné aux connasses d’apporter les belles chaises robustes de la salle à manger dans le salon, puis indiqué à la vieille d’attacher l’autre à la chaise avec des colliers de serrage. Pour se faire écouter, il avait dû lui asséner quelques baffes, mais ça ne l’ennuyait pas.

Il avait attaché mamie lui-même, en faisant des beaux nœuds bien serrés. Puis, par acquit de conscience, il avait complété par un rouleau de ruban adhésif. Elles avaient bien tenté de parlementer, d'une petite voix calme ou plus larmoyante, en le suppliant. Il avait juste plaqué des couches supplémentaires d'adhésif sur leurs bouches.

Il traîna un petit moment, étudiant la maison et dévorant du pop-corn.

Alors qu'il entendit les chaises s'entrechoquer, il retourna auprès d'elles.

– Continuez à faire du boucan et nous verrons si ça vous calmerait, une balle dans le genou – ou pourquoi pas dans le bide.

Il s'assit sur le canapé face à elles, le saladier de pop-corn sur les cuisses.

– Dès qu'elle entrera, elle vous verra. C'est l'étape numéro un. Elle saura que c'est sa faute. Tout est sa faute. Avez-vous la moindre notion de ce qu'elle m'a coûté ? De ce qu'elle m'a enlevé ?

La colère l'envahissant, il déversa sa rage.

– J'ai vécu comme un vagabond, un raté, et elle habite ici ? Je parie qu'elle a un bon gros lit douillet là-haut. Je jetterai un œil plus tard. Une grande et vieille maison. Avec des antiquités, à ce que je vois, des putains de bijoux de famille. Pourquoi elle aurait tout ça, alors qu'elle a gâché ma vie ? Je suis venu me la réapproprier, vous pigez ? Je reprends tout.

Il plongea la main dans le saladier de pop-corn mais le trouvant vide, il le jeta à travers la pièce. Le verre explosa contre le mur.

En une fraction de seconde, la fureur sur son visage fit place au calme et à la contemplation.

– Et maintenant j'ai soif. Permettez que je jette un œil au bar. Au moindre bruit, Morgan vous trouvera toutes les deux mortes dans une mare de sang.

Dès qu'elle l'entendit farfouiller dans la cuisine, Olivia se remit à gesticuler, sans bruit, afin qu'Audrey puisse tendre la main, ou au moins ses doigts, pour s'emparer du téléphone dans la poche de sa mère.

Puis elle l'entendit revenir.

– Dites donc, les connasses, vous êtes blindées.

Il but de longues gorgées de Coca à même la bouteille.

– J'ai trouvé des grands crus, mais je les garde pour plus tard. Je dois avoir les idées claires pour travailler. À propos de fric.

Il se rapprocha d'Olivia et arracha l'adhésif de sa bouche. Le choc de la douleur tordant les traits de la captive, il sourit à pleines dents.

– Cette baraque vaut un paquet. Ajoutons ce que vous avez mis à l'abri dans les maisons de courtage et sur des comptes pro. Je ne vois pas de raison pour qu'une femme comme vous en entasse autant. L'argent est le privilège des hommes, mamie.

– Je vous lèguerai tout. Vous pouvez partir avec tous mes comptes, jusqu'au dernier centime et disparaître. Vivre la vie que vous méritez.

– C'est ce qu'elles disent toutes. Pour peu que je leur laisse une chance. Je n'ai pas envie qu'on me donne quoi que ce soit. Je prends. Compris ?

Il referma sa main autour de sa gorge.

– Compris ?

Comme elle hochait la tête, il relâcha la pression.

– Je parie que t'as un joli ordi. Dis-moi où tu le caches et le mot de passe, sinon je prends un de tes sacs plastique dans la cuisine et je l'enfonce sur la tête de celle-là. Et tu pourras me regarder l'étouffer à mort.

Elle s'exécuta.

Dès qu'il partit le chercher, Audrey fit une nouvelle tentative pour saisir le téléphone.

Bailey resta fermer le bar avec Morgan.

– Donne des nouvelles, lui dit Morgan. Je veux savoir comment se passent tes études, ton job. Parce que tu vas décrocher la place. Et comment va ta vie en général.

– Promis. Je suis contente de rentrer, mais tu vas me manquer. Toi et tous les autres. Peut-être que tu pourrais me programmer quelques extras au bar pendant les vacances d'hiver.

– Si tu veux, je te trouverai des heures.

Bailey promena un dernier regard sur le parc.

– L'été nous quitte.

– On ressent encore un peu de son énergie, mais oui, il se carapate. Ce sera mon premier automne dans le Vermont.

– Je l'ignorais.

– Armée, école. Je venais à Noël et l'été, de temps en temps. Je l'attends avec impatience.

Cet automne et tous les suivants.

– Prête ? fit-elle à Bailey.

– Oui, jusqu'aux vacances d'hiver.

Elles sortirent ensemble. Morgan aperçut l'agent Howe appuyé sur sa voiture de patrouille, en conversation avec le gardien de nuit.

« *La routine désormais* », songea-t-elle. Flics et agents de sécurité, la routine.

Bailey la serra dans ses bras.

– Fais attention à toi.

– C'est l'idée. Et toi, fais des étincelles à la fac.

– Aussi en projet.

Elle marcha jusqu'à sa voiture.

– Jerry, monsieur l'agent.

– Bonsoir, Morgan. Attention sur la route.

– Difficile de faire autrement avec une voiture de police dans le rétro.

Au fil des kilomètres, elle laissa la partie professionnelle glisser hors de ses préoccupations et songea au lendemain. Un peu de lessive, puis rendez-vous avec la coiffeuse destiné à concevoir sa coiffure de mariage en fonction du style de robe qu'elle souhaitait porter.

Nell avait recommandé une photographe, la même que ces dames appréciaient. Il lui fallait prévoir un rendez-vous. La plupart des futurs mariés organisaient une séance de photos de fiançailles, mais Miles et elle n'étaient pas ce genre de couple.

Aucune séance ne surpasserait les selfies de la randonnée.

Les petites pointes d'agacement que Miles avait suscitées en elle dans la soirée s'étaient bien vite dissipées. Il se tourmentait parce qu'il l'aimait. Si elle acceptait l'amour – et elle l'accueillait à bras ouverts –, il fallait en accepter tous les facettes.

Certes, le mot de non sécurité lui semblait grotesque, mais ils en riraient sûrement plus tard dans leur vie. Quand Rozwell croupirait dans une prison de haute sécurité.

De toute évidence, il attendait ses SMS pour s'endormir. Pas une fois il ne l'avait précisé mais c'était logique, puisqu'il répondait dans la seconde. Par un simple « Repose-toi bien ». Ou « On se parle demain ». Jamais juste « Bonne nuit ».

Mais toutes les nuits où ils dormaient séparés, il attendait d'avoir l'assurance qu'elle était en sécurité. Elle avait de quoi être reconnaissante.

– Je suis reconnaissante.

Elle tourna dans son allée, descendit et verrouilla sa voiture. L'agent Howe attendit à l'entrée de l'allée, pendant qu'elle marchait jusqu'à la porte. Dès qu'elle l'eut ouverte, elle se retourna et lui adressa un petit geste de salut. Elle referma la porte derrière elle et réactiva l'alarme.

Après avoir grimpé les premières marches de l'escalier, un bruit dans le salon attira son attention. Elle approcha.

Et chaque fibre de son être se glaça.

Elle vit les hématomes sur le visage de sa mère, de sa grand-mère, la frayeur et le chagrin dans leurs yeux.

Riant comme un aliéné, Rozwell bondit de sa cachette, derrière le canapé.

– Surprise ! cria-t-il en agitant une arme dans une main et un couteau dans l'autre. Ne t'avise pas de hurler ou de faire quoi que ce soit, sinon je leur tranche la gorge. Après je te bute, et je me serais volatilisé avant que t'aies touché le sol.

Quoi qu'il faille endurer, quoi qu'il en coûte, il ne ferait pas de mal à ces dames.

– Je ne hurlerai pas, Gavin. Quel intérêt ? Et tu ne me tireras pas dessus. Ce n’est pas ton style. Trop paresseux.

Elle plongea son regard dans ses yeux. Si elle croisait ceux de sa mère, elle s’effondrerait.

– Tu n’es pas paresseux, et tu n’as pas parcouru ces milliers de kilomètres pour m’abattre et en finir en deux secondes.

– Tu te crois plus futée que tout le monde.

– Un peu, même si c’est toi le plus futé. Tu sais que j’ai les mains liées, tant que tu tiens ma famille. Tant qu’elles sont en vie, je suis impuissante.

En vie, garde-les en vie. Elles étaient toute sa famille.

– Tout à fait exact, salope. Tu ne peux rien faire. C’est moi qui suis aux commandes. Je suis le boss. Au fait, mes fleurs t’ont touchée ?

– Non.

Redevenu blond, ses cheveux étaient ternes et mal coupés, les coups de ciseaux visibles. Elle remarqua qu’il s’était maquillé et là où il se frottait, les rougeurs – excès de soleil du désert – ressortaient. Plutôt qu’en forme et élégant comme autrefois, il paraissait ramolli et pataud.

Une cicatrice vive et boursouflée courait le long de son bras.

Elle s’efforça de se remémorer les enseignements de Jen. S’enfuir était exclu. Personne ne l’entendrait hurler. Elle ne pouvait pas se cacher.

Elle se promit de se battre si elle en avait la possibilité.

Il l’avait leurrée. À son tour de le berner.

– Tu as voulu m’effrayer autrefois. Tu as réussi ton coup. Tu veux m’effrayer aujourd’hui. C’est chose faite. Gavin, je ne vaux pas la peine que tu prennes autant de risques. Je ne suis personne.

– Tu as bousillé ma vie.

– Je n’ai pas…

Elle fut coupée par la notification d’un SMS dans sa poche. D’une main ferme, il braqua son pistolet sur son visage.

Lentement, elle leva les mains.

– C’est mon téléphone. Dans ma poche. Je n’y toucherai pas.

– Qui t’appelle à cette heure-là ? À deux heures du matin.

– C’est un SMS. Juste un SMS. Ce n’est rien. Je n’y touche pas.

Il recula d’un pas, pointa le pistolet sous le menton de sa mère.

– Qui t’envoie un SMS à deux heures du matin ? Me prends pas pour un con, sinon je lui explose la tête.

– Très bien. C’est mon fiancé. Il a l’habitude que je lui envoie un SMS le soir, pour qu’il sache que je suis bien rentrée. Ne lui fais pas de mal, Gavin. Mais sache que si je ne réponds pas que je vais bien, il contactera la police. Tu ne le souhaites pas. Je vais te montrer. Attends.

– Apporte-moi ce putain de téléphone.

– Je le sors de ma poche. Je vais te le donner.

Mais ses mains tenaient le pistolet et le poignard. Profitant de ce qu’elles étaient occupées, elle tint l’écran de façon qu’il puisse lire le message de Miles.

« Où es-tu passée ? »

– Sale con. Réponds-lui. Ne bouge pas, que je lise ce que tu écris. Morgan, si tu te fous de moi, tu verras ce que je te réserve.

– Je ne me fous pas de toi. C’est ma mère. Je ne ferai rien.

– Ah ouais ? J’ai tué ma mère. Joue pas avec le feu ou j’égorge la tienne.

Elle tint le téléphone devant ses yeux.

« Désolée traîné à la fermeture mais suis rentrée dis bonne nuit à hurleur et dors bien je t’aime »

– C’est qui ce hurleur ?

– Son chien.

En larmes à présent, Morgan bredouilla quand il tira la tête de sa mère en arrière.

– C’est juste son chien. C’est quelque chose qu’on se dit entre nous. Si je ne l’avais pas mentionné, il se serait posé des questions. S’il te plaît, j’ai suivi tes instructions.

Le téléphone vibra de nouveau. Priant, les mains tremblantes, Morgan montra l’écran à Rozwell.

« Je n’y manquerai pas. Bonne nuit. »

Il a compris, se dit-elle. Il m’a comprise.

– Lâche ce téléphone.

Dès qu’elle le laissa tomber, il le piétina.

– Maintenant, écarte-toi si tu ne veux pas que mon doigt se contracte.

Miles grimpa dans sa voiture en moins de trente secondes.

À l’instant où Morgan envoyait le SMS, Beck et Morrison débarquaient de l’avion à Middlebury.

Le responsable du personnel au sol les accueillit.

– FBI. Arrivée retardée.

– Mauvaise météo à Indianapolis, décollage retardé.

– Nous en avons été informés. Une voiture a été livrée pour vous, dit-il en leur remettant la clé électronique. Nous transférons tout de suite vos bagages.

– L’hôtel se situe à vingt, vingt-cinq minutes d’ici. C’est bien ça ? demanda Morrison.

– À cette heure, vingt minutes suffiront. C’est amusant, vous êtes le second vol privé en partance d’Indianapolis ce soir. Le premier a décollé avant l’orage.

– Un instant, dit Beck en lui agrippant le bras. Un premier vol privé est arrivé d’Indianapolis ? Combien de passagers ?

– Un seul. Un monsieur. Aisé. Il a loué une Mercedes Classe C. Attendez, vos bagages ! cria-t-il pendant qu’ils se précipitaient vers la voiture.

– Alerte le chef Dooley ! lança Beck, déjà au volant.

– Tout de suite.

Pied au plancher, Miles téléphona à Jake.

– Il la tient.

– Quoi ? Nathan a signalé qu’elle était rentrée chez elle sans encombre. Il y a quelques minutes à peine.

– Il la tient. Il est à l'intérieur. Fonce.

– Attends-moi.

– Non.

– Bon sang.

Jake sauta dans ses vêtements. De même que Nell.

– Je viens avec toi.

– Sûrement pas.

– J'ai pris ma voiture. Soit je monte avec toi, soit je prends la mienne. De toute façon, j'irai. C'est la famille.

Morgan obtempéra. Elle recula, les mains levés en signe de soumission.

– Je sais que l'année qui vient de s'écouler n'a pas été facile pour toi. Ou même l'année et demie.

– Tu ne sais rien du tout.

– Je sais que tu ne voulais pas Nina. C'est moi que tu visais.

– Ah, c'est comme ça qu'elle s'appelle. Putain, ça m'a bien pris la tête.

– J'ai attiré la malchance sur toi, et depuis ce jour, tu as dû renoncer au train de vie que tu souhaites.

– Que je mérite.

– Certainement. Alors que j'ai continué de vivre ma vie. C'est terriblement injuste. Certes, j'ai perdu ma maison, mes économies, tout ça, mais voilà où j'en suis.

Elle écarta les bras, recula d'un autre pas. Pour l'attirer vers elle et l'éloigner de ces dames.

– Je vis ma vie dans cette superbe maison. J'ai racheté une voiture. Mais tu sais déjà tout ça. Tu sais tout sur moi. Tu sais que j'ai un fiancé très séduisant. Riche, en plus.

Il fit une moue méprisante.

– Tu te tapes le patron, Morgan. C'est d'une banalité…

– Pas quand l'amour est au rendez-vous, argua-t-elle en haussant puis en relâchant les épaules. Sans oublier qu'il vit dans une demeure extraordinaire. J'ai un faible pour les maisons, tu le sais. Et regarde ça.

Elle leva la main, remua les doigts pour faire étinceler le diamant.

– Franchement, Gavin, tout bien considéré, je te dois beaucoup. Avant toi, je me tuais à la tâche en cumulant deux emplois. Je me serrais la ceinture pour épargner, je vivais dans une petite boîte. Et je t'ai rencontré.

Elle fit un nouveau pas en arrière.

– J'ai dévié ta route. Toute la chance que tu avais eue jusqu'alors est partie dans les égouts. Les fédés t'ont collé au train. Tu m'as envoyé des messages par l'intermédiaire du médaillon, du bracelet. Messages reçus.

– Ç'aurait dû être toi à la place de ces filles.

– Mais elles n'étaient pas moi. Tu les as étranglées parce que tu as besoin d'utiliser tes mains. Pas une arme à feu ni un couteau. Tu n'es satisfait que si tu te sers de tes mains. Il faut que ce soit personnel, en particulier avec moi. Il faut rendre l'acte intime. Ce pistolet est indigne de toi, il ne te procurera pas le frisson dont tu as besoin. Nous le savons tous les deux.

– J'ai pas besoin d'un putain de flingue, déclara-t-il en le posant sur le manteau de la cheminée. Et j'ai pas besoin d'un poignard.

Il glissa la lame dans le fourreau à sa ceinture.

– Je sais, Gavin. J'ai rêvé de tes mains autour de ma gorge. J'ai rêvé de te supplier de me laisser vivre cette vie que je reconstruis, celle que tu m'as donnée. Mais tu ne m'exauces jamais.

Souriant à présent, il avança vers elle d'un pas lent.

– Supplie-moi maintenant. Je veux t'entendre me supplier.

– S'il te plaît, ne me fais pas souffrir. Prends tout ce que tu veux, mais ne me fais pas de mal.

– Je compte prendre tout ce que je veux. Enfin.

Elle inspira comme pour crier sitôt que ses mains se refermèrent autour de sa gorge.

Puis elle appliqua les techniques durement apprises.

D'un geste brusque, elle remonta son genou tout en enfonçant ses pouces dans ses yeux.

Et c'est lui qui cria.

À peine eut-il desserré les doigts qu'elle écrasa le talon de sa main sur son nez. Le sang qui jaillit retomba sur son visage.

Malgré cela, elle recula le poing pour écraser sa gorge en injectant toute sa force. Quand il s'effondra, elle se rua sur le pistolet. Cependant il attrapa son pied, et elle s'affala. L'instinct s'ajoutant à sa formation, elle asséna un coup de talon en arrière. Ils braillèrent de concert quand son pied rencontra son nez fracturé.

Au son de la porte qui vola en éclats, croyant qu'il fuyait, elle se redressa en s'emparant du pistolet.

Elle n'avait jamais tenu d'arme à feu dans sa main et n'aurait jamais pensé que cela lui arriverait un jour. Néanmoins, armée, elle pivota sur elle-même. Et découvrit Miles debout au-dessus de Rozwell, poings serrés et prêt à cogner.

– Miles. S'il te plaît, prends ce truc.

– Pointe-le vers le bas. Morgan, tu es saine et sauve. Tout va s'arranger maintenant.

À l'instant où il saisit l'arme, elle s'agenouilla pour ôter l'adhésif sur la bouche de sa mère.

– Je suis désolée. Pardon, ça ne va pas être agréable.

Elle l'arracha puis libéra sa grand-mère.

– Je suis désolée, pardon, pardon.

– Arrête ça, ordonna Olivia.

– Tu nous as sauvées. Bébé, mon bébé. Tu nous as sauvées.

Un instant plus tard, Jake surgit, arme au poing. Après avoir évalué la situation, il baissa son revolver.

– Bon sang de bois. Nell, appelle une ambulance.

– Il peut attendre, dit-elle en apparaissant derrière Jake.

– Nell, pour l'amour du ciel.

– Boucle-la, Miles. Je rapporte le nécessaire pour vous détacher. Je vais trouver ce qu'il faut.

– Premier tiroir à côté de la porte de la cuisine, dit Olivia d'une voix assurée, bien qu'elle eut les larmes aux yeux. Un verre d'eau ne serait pas

de refus.

– Je m’en occupe, dit Miles. Fais gaffe, Jake, le poignard à sa ceinture.

– Ouais, je le vois. T’inquiète. Les fédés sont en chemin, dit-il à Miles qui lui remit le pistolet avant d’aller chercher de l’eau. Ils m’ont contacté juste après Miles. Morgan, c’est toi qui l’as neutralisé ?

Elle regarda Rozwell et hocha la tête.

– Bien joué. Tu n’es pas blessée ?

– Non.

– Mesdames, êtes-vous indemnes ?

– Il nous a flanqué quelques baffes. Il s’est plus défoulé sur Audrey que sur moi.

– Leurs poignets et leurs chevilles sont à vif, intervint Nell, accroupie pour découper les liens.

– Trousse de secours.

Soulagée, Audrey ferma les yeux et noua ses bras endoloris autour de sa mère et de sa fille.

– Dans le débarras, au-dessus du sèche-linge. Nous sommes saines et sauves. Nous allons bien.

Rozwell grogna pendant que Jake le menottait.

– Pas lui.

La mainte tremblotante, Olivia prit le verre que Miles lui tendait.

– Il s’est attaqué à une Nash. Tu l’as parfaitement cerné, Morgan. Elle a su le prendre. Elle a réussi à lui faire poser son pistolet et son poignard. Dégourdie, courageuse et forte, réussit-elle à articuler avant de fondre en larmes.

Morgan tourna les yeux vers Miles.

– Tu m’as comprise.

– Je t’ai comprise.

– Je t’ai compris aussi. Je savais que tu ne tarderais pas, dit-elle en se relevant sur ses jambes vacillantes. Mes jambes me lâchent.

– Je te tiens. Je suis là.

Il l’attira contre lui et la soutint, le visage dans ses cheveux.

Beck et Morrison se présentèrent avant l'ambulance par la porte enfoncée.

Rozwell était recroquevillé sur le parquet, des ecchymoses violacées autour des yeux, du sang coulant de son nez tuméfié. Nell soignait les poignets d'Audrey et Olivia, côte à côte sur le canapé.

– Miles, j'aurais besoin d'un sac de glaçons ou deux.

– Je vais les chercher, je sais où ils sont, dit Morgan.

Au son de sa voix, Rozwell tenta de se focaliser sur elle.

– J'aurai ta peau.

– Non.

Miles s'interposa dans son champ de vision.

– Tu ne l'auras pas. Elle t'a battu. Tu n'as plus qu'à vivre avec ça. Morgan Nash t'a battu.

– Vous n'êtes pas blessée ? lui demanda Beck.

– Non, je vais très bien, insista Morgan. Nous allons tous bien, dit-elle aux agents. Il faut que j'aille chercher de la glace.

– Je vois ça, dit Morrison. Beau travail, Chef.

– Pas moi. Morgan. Le sang, sur elle, est celui de Rozwell. Une ambulance est en route, d'ailleurs j'entends la sirène. Il a besoin de soins médicaux. Nez brisé, c'est certain. Le cou contusionné, saignements des yeux et probable fracture de la mâchoire.

– Je l'escorterai dans l'ambulance. Tu restes sur place ? proposa Morrison à Beck.

– Ça marche. Avant toute chose, j'aimerais m'excuser d'avoir un train de retard.

– Pas du tout, contesta Morgan en revenant avec la glace. C'est faux. Vous êtes restés à mes côtés tout au long de la traque. Sans vous, si vous ne m'aviez pas transmis toutes ces informations, je n'aurais pas été à même de me défendre ni de le coincer. Si vous ne l'aviez pas pourchassé d'un bout à l'autre du continent, il m'aurait agressée il y a longtemps, bien avant que je ne sois prête.

– J’aurais aimé le coffrer avant que vous n’ayez besoin de vous préparer. Je dois prendre les dépositions de chacun d’entre vous. Mais cela peut attendre demain.

Morgan rapprocha un sac de glaçons de la tempe de sa mère.

– Tiens, maman. Je ne sais pas comment il est entré, mais quand je suis revenue du travail, peu avant deux heures, elles étaient ligotées sur ces chaises. Colliers de serrage et ruban adhésif.

Elle effleura de son autre main la joue rougie d’Olivia.

– Gram, je vais préparer du thé.

– Du thé ! Donne-moi plutôt du whisky. Un double, dit-elle avant de serrer la main de sa fille. Mets-en deux.

À l’aube, cependant que la lumière se répandait à l’est, Morgan partageait un verre de vin avec Miles sur le patio. Hurleur, rapatrié par Nell, somnolait sous la table, une patte sur les pieds de la jeune femme.

– Elles ont enfin trouvé le sommeil. J’aurais préféré qu’elles se fassent examiner à l’hôpital.

– Personne n’a pu les convaincre de s’éloigner de toi ou de la maison. Les secouristes ont confirmé que leurs hématomes étaient superficiels.

– Je sais, je sais. C’est juste…

Elle repoussa cette idée.

– C’est la première fois que je bois du vin au lever du soleil, dit-elle à la place.

– Longue nuit.

– Ce stupide mot de non sécurité n’était pas si stupide, tout compte fait.

– J’aurais tiqué de toute façon. Tu as omis la ponctuation. Et les majuscules. Ce n’est pas ton style.

– Je n’étais pas sûre que tu le remarquerais. Contente que tu l’aies fait. Je savais que tu arrivais quand j’ai lu « bonne nuit ». Tu ne m’envoies jamais « bonne nuit ».

– Elle n’est pas bonne quand tu ne dors pas auprès de moi.

Elle lui prit la main, sa voix se chargeant d’émotion.

– Ceci explique cela.

– Tâche de ne pas pleurer, d'accord ? J'ai des limites, moi aussi. Je compte offrir à Jen le plus gros bouquet de fleurs que la terre ait porté.

Il embrassa sa main autour de la sienne.

– Tu lui as mis une sacrée raclée, championne.

– J'étais hors de moi, tu n'imagines pas. Les voir ainsi, impuissantes, meurtries, en sang. Il leur aurait réservé le même sort qu'à Nina. J'ai bien vu qu'il était affaibli et nerveux. Et excessivement en colère. Il m'a suffi de l'écouter, de parler, de le jauger. De faire appel à mes qualités de barmaid, en somme.

Elle but un peu de vin.

– Ensuite, je n'ai eu qu'à appliquer les enseignements de Jen pour lui mettre une dérouillée.

– Tu m'as devancé. Ce n'est pas juste.

– Tu as enfoncé la porte.

– Je la réparerai. Je pensais savoir à quel point je t'aimais avant de recevoir ce SMS. Mais j'étais loin du compte. Mon monde s'est écroulé pendant un instant. Il a basculé sous mes pieds. Ne me refais plus jamais ça.

– Ce n'était pas dans mes projets. Jamais il ne sera remis en liberté. Plus tard, je l'annoncerai à Sam. Il mérite de savoir. Et à la famille de Nina. Le mieux serait que Sam leur annonce en personne. Après cela, nous pourrons l'évacuer de nos pensées une bonne fois pour toutes.

– Je prends ma journée. Tu prends ta soirée.

– Personne n'est disponible pour me remplacer.

– Nell trouvera quelqu'un pour tenir le bar. C'est son rôle. Dans l'immédiat, le tien consiste à te reposer, à prendre soin de ces dames et à les laisser prendre soin de toi. Le mien est de veiller sur vous toutes, en plus de réparer la porte.

Elle se sentait un peu dans les vapes, comme si elle flottait à quelques centimètres au-dessus de son corps.

– Tu recommences à imposer ta volonté.

– Parce que tu en as besoin. N'hésite pas à m'imposer ta volonté quand j'en aurai besoin.

– Ça m’a tout l’air d’être un accord raisonnable. Mais regardons le jour se lever avant de rentrer. Juste voir l’aurore émerger. C’est le premier jour.

Et ils assistèrent à cette renaissance.

Épilogue

Le jardin en pleine efflorescence faisait écho au bonheur de Morgan. Jamais elle n'aurait imaginé connaître un tel débordement d'émotions. Elle se sentait à la fois heureuse, sereine, emplie de gaieté et absolument confiante.

Sa mère remonta la fermeture invisible sous les boutons en cristal qui resserraient la taille. Devant le miroir de la chambre que Drea avait requalifiée en zone réservée à la future mariée, Morgan admirait sa robe. Parfaite, simple et sublime, une coupe aux lignes épurées. En tous points en accord avec ses désirs et choisie, avec l'approbation générale, à la boutique locale.

Sa mère avait eu le nez creux.

Pour ce qui était des bijoux, elle portait les pendants d'oreille à diamants gouttes que Miles lui avait offert pour la Saint-Valentin, assorti à un fin bracelet réhaussé d'un diamant, prêté par Nell, pour l'accessoire emprunté.

La future mariée se sentait belle et cela aussi, c'était une première dans sa vie. Pas jolie, ni attirante, ni convenable. Simplement belle.

Elle se retourna vers Nell, qui supervisait tous les aspects de la cérémonie dans sa jolie robe lilas à bretelles ornées de cristaux. Celle de Jen était rose poudré.

Les yeux fermés un court instant, elle eut une pensée pour Nina qui aurait adoré chaque seconde de cette journée. La famille de Nina se trouvait en ce moment même dans le jardin, occupant l'une des rangées de chaises à housse blanche. Et elle leur serait éternellement reconnaissante d'avoir fait le déplacement pour l'occasion, ainsi que Sam et sa fiancée.

« *La boucle est bouclée, Nina. Le voilà enfin hors de nos vies, sous les verrous, la boucle est bouclée. Je t'aime. Je ne t'oublierai jamais.* »

Drea surgit, nerveuse. La mère du marié était ravissante en prune clair.

– Nous sommes tout juste dans les temps. Olivia, au risque de me répéter, les arrangements floraux sont spectaculaires. Un peu de champagne pour tout le monde ? Du champagne et une longue respiration. Mon fiston se marie et mon Dieu, Morgan, tu es une mariée d'une beauté époustouflante !

– Nos enfants, Drea, s'extasia Audrey en lui prenant les mains.

– Nos enfants. Nell, sers le champagne et trinquons à nos enfants.

– Une dernière chose avant cela.

Olivia souleva la couronne de fleurs, des pivoines rose pâle tressées de lilas, et l'arrangea sur la tête de Morgan avant de l'embrasser sur les deux joues.

– Tu épouses un Jameson, rien ne pourrait me faire plus plaisir. Mais tu resteras à tout jamais une Nash.

– N'avons-nous pas une chance inouïe ? dit Lydia à Olivia. Nous assistons à un nouveau commencement. Trinquons. Ensuite, Drea, nous nous retirerons afin que nos élégants époux nous escortent à nos places.

Sitôt qu'elles se furent éclipsées, Morgan prit son bouquet. Bucolique et printanière, cette alliance de pivoines et de lilas, quelques tiges de gypsophile, des épigées rampantes, rehaussée d'une touche de feuillage.

Elle descendit les marches de la maison devenue la sienne. Et entendit la musique qu'elle avait sélectionnée pour cet instant précis.

Jen lui adressa un clin d'œil avant de franchir la porte. Nell se retourna.

– Miles ne va pas en revenir.

Puis Morgan prit sa mère et sa grand-mère par le bras.

– Allons-y.

Elles apparurent sur le perron. Dehors, Hurleur restait assis comme un bon chien, paré de son collier de fleurs, au bout de l'allée délimitée par les rangées de chaises blanches qui s'étendaient jusqu'à l'endroit où Miles l'attendait, une tige de lilas à la boutonnière de son costume noir.

Derrière lui, l’eau qui s’élevait de la fontaine qu’ils avaient confectionnée ensemble scintillait dans l’air. Une grenouille yogique y tenait sa posture de l’arbre.

Elle aperçut la famille de Nina, Sam, Nick, les Greenwald, les agents Beck et Morrison, toutes ces personnes qui avaient marqué sa vie et participé à sa construction.

Soudain elle ne vit plus que Miles. Celui-ci la regardait comme si elle était la prunelle de ses yeux.

Parvenue devant lui, elle embrassa sa grand-mère puis sa mère.

– Je vous aime toutes les deux.

Elles se retirèrent, main dans la main. Morgan s’avança et pressa celle de Miles.

– Je t’attendais, lui dit-il.

– Je suis là. Nous pouvons commencer.

Les racines étaient plantées, songea-t-elle au moment d’échanger les vœux de mariage. Dorénavant, ils veilleraient à les entretenir et à les regarder s’épanouir.

De la même autrice

Le Refuge de l'ange, 2008
Si tu m'abandonnes, 2009
La Maison aux souvenirs, 2009
Les Collines de la chance, 2010
Si je te retrouvais, 2011
Un cœur en flammes, 2012
Une femme sous la menace, 2013
Un cœur naufragé, 2014
Le Collectionneur, 2015
Le Menteur, 2016
Obsession, 2017
Le soleil ne se couche jamais, 2017
Un cœur à l'abri, 2018
Fêlures, 2019
La Cachette, 2020
Héritage, 2021,
À l'ombre de la nuit, 2022

Photographie de couverture : © Shutterstock

Titre original
Identity

© Nora Roberts, 2023. Tous droits réservés.

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions Michel Lafon, 2023, pour la traduction française.
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

ISBN : 9782749955193

Ce document numérique a été réalisé par *PressProd*